



UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE 3

Laboratoire de recherche CELLF 19-21

en cotutelle avec



UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI MILANO

Corso di Dottorato in Filosofia e Scienze dell'uomo

T H È S E

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Discipline : Littératures française et comparée

Présentée et soutenue par :

Alba DELLAVEDOVA

le : 20 décembre 2017

**L'expérience du nouveau entre la construction de soi et la description du monde : le texte comme la rencontre d'exigences littéraires et scientifiques.
Le cas d'Isabelle Eberhardt**

Sous la direction de :

Mme Sophie BASCH – Université Paris-Sorbonne
M. Andrea PINOTTI – Università degli Studi di Milano

Membres du jury :

Mme Sophie BASCH – Professeur, Université Paris-Sorbonne
M. Andrea PINOTTI – Professeur ordinaire, Università degli Studi di Milano
M. Philippe ANTOINE – Professeur, Université Clermont Auvergne
M. Filippo FIMIANI – Professeur ordinaire, Università degli Studi di Salerno

*Contro tutto questo voi non dovete fare altro
(io credo) che continuare semplicemente a
essere voi stessi : il che significa essere
continuamente irriconoscibili. Dimenticare
subito i grandi successi e continuare
imperterriti, ostinati, eternamente contrari, a
pretendere, a volere, a identificarvi col
diverso ; a scandalizzare ; a bestemmiare.*

Pierpaolo Pasolini

Remerciements

Je remercie chaleureusement toutes les personnes qui m'ont aidé pendant la rédaction de ma thèse, et notamment ma directrice Madame le professeur Sophie Basch et mon directeur Monsieur le professeur Andrea Pinotti.

Ce travail n'aurait pas été possible sans le soutien de l'*Université franco-italienne* de Grenoble et Turin, de la *Fondazione Primoli* de Rome, qui ont financé le projet, et de Madame Françoise qui a revu le manuscrit.

Je tiens à remercier celles et ceux qui me sont chers et qui m'ont accompagné pendant ces trois ans : Mariabambina, Giampaolo, Viola, Fulvia, David, Leonardo.

Table des matières

Introduction.....	10
Partie I : Isabelle Eberhardt et son œuvre.....	15
Chapitre 1 : Vie et voyages.....	15
La question biographique.....	28
Formation.....	30
Victor Barrucand et la contamination des manuscrits.....	38
Chapitre 3 : Analyse des éditions.....	43
Analyse du premier volume de Écrits sur le sable	45
Analyse du deuxième volume de Écrits sur le sable.....	71
Chapitre 4 : La construction de l'image de l'écrivaine.....	81
Voyageurs au Maghreb.....	85
Chapitre 5 : La multiplicité des formes d'écriture.....	88
Un projet intime, scientifique et littéraire.....	91
Partie II : Lieux, histoire et société.....	94
Chapitre 1 : Territoires africains.....	94
Chapitre 2 : Brève histoire du Maghreb.....	96
Nomadisme et sédentarité	99
Politique administrative.....	104
Politique socio-culturelle.....	109
Chapitre 4 : La religion islamique.....	110
Coordonnées.....	112
Les confréries et le culte des saints.....	114
Principes du soufisme.....	116
Chapitre 5 : Ce qu'il faut retenir. Du contexte au texte.....	119
Partie III : La poétique.....	121
Chapitre 1 : Les intentions d'Isabelle Eberhardt.....	121
Le pseudonyme et ses implications.....	127
Lieu, territoire, paysage.....	132
Chapitre 2 : Formes et valeurs de la participation au Maghreb.....	135
Éloignement et écriture.....	138
L'expérience du nouveau.....	142
Chapitre 3 : La reconstruction du milieu.....	146

Territoires et mouvement.....	148
Hommes et société.....	155
La relation avec les colons et le rôle de la religion islamique.....	160
Chapitre 4 : La matérialité du Maghreb, autonomie et interaction.....	165
Techniques expressives et style.....	169
Le rapport entre le je et le territoire : vision, impression, sensation.....	175
La question linguistique.....	178
Chapitre 5 : L'hybridité des genres.....	186
Analyse d'un texte – premier extrait.....	188
Analyse d'un texte – deuxième extrait.....	193
Analyse d'un texte – troisième extrait.....	197
Partie IV : Conclusions théoriques et propositions de travail.....	203
Chapitre 1 : Androgynie et déguisement : quelques références essentielles.....	203
Un déguisement conscient, réfléchi, senti : George Sand	207
Travestissement et auto-portrait dans la photographie de Claude Cahun.....	211
Le féminisme d'Alexandra David-Néel.....	213
Chapitre 2 : Le nomadisme eberhardtien.....	217
Le mouvement de l'existence.....	220
La solitude et le sens d'étrangeté comme formes de liberté individuelle.....	222
Une comparaison significative : Bruce Chatwin.....	224
Chapitre 3 : Imaginaire et thématiques.....	229
L'imaginaire du désert	230
L'utilisation des couleurs et la composante impressionniste	236
La nostalgie du passé et la crainte de la mort.....	240
Chapitre 4 : Les implications théoriques.....	244
Lieu et culture : les apports de la géopoétique.....	246
La réduction de la distance culturelle.....	249
Le voyage d'écrivains suisses : relation avec la patrie.....	250
Chapitre 5 : Une approche pluridisciplinaire.....	254
Les relations avec l'ethnographie.....	258
Théorie d'un voyage immersif.....	259
Une cartographie d'expériences vécues.....	261
Conclusions.....	264
Contribution cartographique.....	269

Annexe.....	285
Illustrations.....	308
Bibliographie.....	317
D'Isabelle Eberhardt.....	317
Sur Isabelle Eberhardt.....	320
Bibliographie générale.....	323
Résumé substantiel en langue italienne.....	349

Introduction

Isabelle Eberhardt est une écrivaine et voyageuse qui explore le Maghreb entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. Née à Genève en 1877 d'une femme russe, Natalia de Moerder, elle s'établit en Afrique en 1897, pour ne revenir en Europe que très rarement : en décidant de construire sa vie au Maghreb, Eberhardt accomplit un choix précis et définitif. Sa décision va de pair avec la volonté de s'intégrer dans le milieu maghrébin, d'adopter les habitudes, les coutumes, les traditions et les croyances locales. Le parcours d'Isabelle Eberhardt est connu et étudié pour plusieurs raisons : parmi les plus importantes il y a le caractère original de son voyage, la curiosité suscitée par sa personnalité, le mystère qui entoure les éditions de ses textes. Dans les faits, une analyse claire et exhaustive de l'œuvre de cette écrivaine demeure pratiquement inexistante, probablement en raison de la complexité des enjeux que la biographie d'Eberhardt entraîne. C'est pourquoi, notre thèse se propose de fournir une lecture interprétative des textes, d'approfondir leur poétique, de même que le contenu et le style. Bien évidemment, l'analyse textuelle sera accompagnée de considérations concernant la biographie d'Eberhardt et sera insérée dans une réflexion structurée à caractère philosophique. Toutefois, nous n'accorderons pas une place prépondérante à la reconstruction de la vie de notre auteure, comme cela pourrait être le cas dans d'autres ouvrages qui lui sont dédiés. Au contraire, nous avons parcouru les étapes essentielles de sa biographie, et privilégié les épisodes dont la validité est partagée par la plupart des chercheurs. Notre approche méthodologique intègre l'étude des textes, l'établissement des caractères essentiels de la poétique et la définition de la *Weltanschauung* de l'écrivaine, privilégiant la réflexion herméneutique. La thèse se situe donc aux antipodes de la plupart des études sur Isabelle Eberhardt, où les textes ne servent que de réservoir dans lequel puiser des citations, et où les auteurs cherchent surtout à reconstruire la vie de la jeune voyageuse. Notre choix se base sur la volonté de nous rapprocher des textes sans pourtant chercher à y attribuer une interprétation préconçue, et d'origine biographique. Par conséquent, nous sommes restés neutres et objectifs face à l'écriture d'Eberhardt.

Une partie considérable de la thèse est dédiée à l'exposition des résultats des recherches faites sur les éditions des textes. En effet, une bonne partie des écrits d'Eberhardt est encore inédite quand, en 1904, l'écrivaine meurt à Aïn-Sefra, et il est aujourd'hui difficile d'établir leur version originale. Ceci est dû à la manipulation accomplie par plusieurs éditeurs, qui ont voulu reconstruire l'image d'Isabelle Eberhardt à travers des remaniements textuels. Les modifications les plus substantielles sont l'œuvre de Victor Barrucand, l'éditeur principal des textes de l'écrivaine. Ce personnage, actif

dans le milieu intellectuel français en Algérie, ne se contente pas de reproduire les écrits d'Eberhardt, mais il cherche à les enrichir ou à les modifier, agissant de cette manière sur les intentions originales de l'auteure. Bien que l'action de Barrucand soit la plus significative, vu qu'il agit directement sur les manuscrits, rendant la lecture des textes originaux extrêmement complexe, elle exprime pourtant une tendance répandue, qui implique dans une moindre mesure les auteurs contemporains qui ont étudié le parcours d'Isabelle Eberhardt. Au cours de nos recherches, nous avons rencontré de nombreux ouvrages qui, en l'absence d'une référence textuelle appropriée, définissent la personnalité d'Eberhardt sur la base de convictions arbitraires. Puisque la plupart de ses éditeurs n'a pas connu personnellement Isabelle Eberhardt, une interprétation des ses œuvres à partir d'une étude exclusivement biographique reste limitante quant à la complexité de l'horizon théorique dans lequel ses écrits sont aujourd'hui à même de s'insérer. C'est pour cette raison que, après avoir reconstruit l'histoire de l'édition des textes eberhardtiens et avoir mieux défini le contexte dans lequel la recherche a été effectuée, la thèse s'oriente vers l'analyse textuelle.

Ce qui ressort de la lecture attentive des carnets intimes d'Isabelle Eberhardt, dont la version presque intégrale a été récupérée par René-Louis Doyon et publiée en 1923, c'est la prise de conscience que l'écrivaine réalise. En effet, malgré une personnalité apparemment instinctive et sans doute originale, Eberhardt définit assez clairement les étapes de son parcours, qui veut être en même temps spirituel – en ce sens, tourné vers l'intérieur – et pratique, à savoir tourné vers l'extérieur. Si d'une part notre écrivaine accomplit un choix personnel, qui consiste à vivre au Maghreb pour s'y créer là une personnalité, de l'autre, elle tire parti de cette expérience pour écrire des textes et parvenir à s'insérer parmi les auteurs de son époque : de cette manière, un projet personnel s'accompagne toujours de l'intention d'écrire des œuvres à publier. L'objectif de la publication est partiellement atteint du vivant d'Eberhardt – on retrouve ses nouvelles dans des journaux de l'époque, surtout algériens – mais le succès arrive après 1904, grâce au discutable – mais dans ce sans fructueux – travail, accompli par Victor Barrucand. Si le projet reste en même temps personnel et publique, la manière par laquelle il est poursuivi fait que les textes eberhardtiens gagnent en complexité. En effet, Eberhardt étudie les lieux qu'elle traverse, elle approfondit les croyances et les traditions arabes dans l'intention double de s'intégrer dans le milieu et de définir le contexte de ses nouvelles. La méthode qu'elle emploie au cours de ses voyages, nous impose aujourd'hui de remettre en question la valeur scientifique de sa démarche et la validité réelle des renseignements que l'écrivaine nous donne. Avant d'étudier spécifiquement cet aspect de la question, nous avons cru nécessaire de proposer une courte recherche concernant les lieux connus par Eberhardt ainsi que les thématiques qu'elle abordera dans ses écrits. Ce travail constitue la deuxième partie de la thèse.

La troisième partie est consacrée à la définition de la poétique eberhardtienne. En effet, le parcours effectué par notre écrivaine prévoit des constantes qui ont souvent une valeur méthodologique : Isabelle Eberhardt n'agit pas casuellement, mais sa conduite maintient une certaine continuité, qui s'insère dans le cadre d'une alternance entre la participation et l'éloignement. Cette alternance permet à notre écrivaine de poursuivre à la fois un projet de formation personnelle et d'écriture, sans pourtant renoncer à une certaine attitude scientifique, dont on trouve le témoignage dans les textes. L'approfondissement de ce discours entraîne la question du genre textuel, qui sera dûment posée, car il est extrêmement difficile de situer les écrits eberhardtiens dans un genre d'appartenance unique et précis. Une ambiguïté, celle-ci, qui semble concerner la plupart des récits de voyage, mais qui est particulièrement accentuée dans le cas des œuvres d'Eberhardt. En effet, il est possible de considérer cette écrivaine comme une ethnologue, au moment même où l'on affirme la valeur littéraire de ses textes. Nous nous avançons ici sur un chemin semé d'embûches, dans lequel la classification théorique se trouve confrontée à la variété des expériences pratiques. Sur ce terrain Isabelle Eberhardt nous conduit, nous faisant ainsi découvrir le sens plus profond de sa démarche et le cœur même de sa poétique. La tentative de rendre le texte à la fois le témoignage d'une expérience personnelle, le recueil de renseignements vrais sur le Maghreb et le résultat d'un travail d'écriture qui – soit en raison du soin stylistique soit à cause des réflexions théoriques – affirme son valeur littéraire, fait que la rédaction est extrêmement complexe. Nous verrons de quelle manière Eberhardt arrive à faire collaborer plusieurs facteurs, à balancer la dimension objective et subjective, et à définir enfin un panorama ouvert, qui est issu de l'expérience vécue. Plus précisément, les textes eberhardtiens sont le lieu de rencontre d'exigences multiples et leur richesse calque la variété de l'expérience du réel.

Un discours similaire ouvre les portes à un débat plus large, qui a intéressé plusieurs disciplines et beaucoup de chercheurs. Il concerne le rapport existant entre la littérature et la science, ou encore le lien qui unit la littérature et la géographie. La relation entre le lieu, le territoire et le paysage, n'est pas immédiate, mais elle nécessite de spécifications ultérieures, d'autant plus que la subjectivité de toute expérience personnelle semble en conflit avec des analyses qui prétendent rejoindre l'objectivité. Nous avouons que l'idée de nous plonger dans ce panorama théorique, nous a touché voire séduit pour quelque temps. Nous l'avons repoussée. Et cela pour une raison simple, qui est le principe essentiel sur lequel cette thèse s'appuie, à savoir la place centrale accordée à Isabelle Eberhardt et à ses textes. À notre sens, toute référence théorique doit ressortir spontanément des écrits eberhardtiens, constituer pour ainsi dire le prolongement naturel des suggestions de l'écrivaine, sans devenir l'exemplification d'une interprétation préconçue. Pour cette raison, c'est seulement après avoir analysé les textes, que nous avons abordés d'une manière plus générale les

sujets concernés, les situant dans un panorama plus vaste. L'étude textuelle citée, constitue le véritable cœur de notre thèse : nous y arriverons par étapes, mais les conclusions seront proposées à la fin de la troisième partie.

Finalement, un débat théorique plus large prendra place dans la dernière partie de la thèse, où la poétique eberhardtienne sera mise en relation avec des recherches contemporaines, très intéressantes d'ailleurs, qui concernent le déguisement, le nomadisme et le rapport qui existe entre la littérature et la géographie (ou plus généralement la relation qui s'instaure entre le sujet et les objets dans l'expérience du lieu). Dans cette phase du travail, et sans jamais oublier ses fondements méthodologiques, nous avons fait référence à des études récentes, qui s'occupent d'Isabelle Eberhardt et qui situent son œuvre dans un horizon théorique nouveau (c'est par exemple le cas des travaux de recherche réalisés par Rachel Bouvet et par Sossie Andezian). L'approfondissement de ces mêmes études permettra aux lecteurs de prendre conscience de la richesse de l'expérience eberhardtienne. En effet, les textes d'Eberhardt et le contexte philosophique dans lequel ils s'insèrent, méritent d'être ultérieurement approfondis. Ils contiennent des suggestions théoriques intéressantes et reconstruisent la trame des relations qui unissent les objets et l'observateur dans l'expérience du réel et dans la construction du paysage. Sur les traces d'Isabelle Eberhardt, il est possible de définir des horizons de recherche riches, qui stimulent des travaux créatifs (concernant par exemple des nouvelles utilisations de la carte géographique, surtout dans l'étude de récits de voyage), et des expériences actives, posant le lecteur face à son rapport au monde.

Notre thèse intègre la scientificité des recherches effectuées et la proposition de suggestions théoriques. Le point essentiel du discours, sera toujours constitué par les textes eberhardtiens et cela non seulement en raison d'une nécessaire contextualisation pratique, mais aussi parce que l'histoire des modifications subies par les écrits de notre écrivaine, nous permet découvrir leur puissance originaire. Pour cette raison, après avoir consulté un bon nombre d'éditions des textes, nous les avons comparées entre elles pour éclaircir la situation éditoriale. Les résultats de ce travail sont disponibles dans la partie I de la thèse (chapitre 3, *Analyse des éditions*). L'édition de référence pour le travail, qui a été également mise en relation avec les autres éditions disponibles, est celle proposée en 1988 par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu. Une recherche approfondie a été faite à partir des manuscrits d'Eberhardt, conservés aujourd'hui aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence, dont nous avons rapporté des passages inédits, qui assurent la meilleure compréhension de la démarche d'Isabelle Eberhardt et de sa pensée théorique. Il s'agit de passages qui demeurent souvent incomplets, en raison des difficultés de lecture provoquées par le mauvais état des pages autographes. Il ne nous reste maintenant qu'à nous plonger dans la lecture de la thèse, ouverts à la découverte du profil personnel et artistique d'une écrivaine-voyageuse qui démontre par

son parcours, que les idées et les regard des jeunes méritent souvent d'être pris en compte, malgré leur désordre, malgré leur ingénuité.

Partie I : Isabelle Eberhardt et son œuvre

Chapitre 1 : Vie et voyages

Isabelle Eberhardt, fille de Natalia de Moerder – née à Saint-Pétersbourg en 1838 – naît le 17 février 1877 à Genève dans le quartier des Grottes, rue de la Pépinière. D'après les études biographiques réalisées par Tiffany Tavernier dans l'ouvrage *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*¹, Natalia de Moerder épouse en 1858 le général et sénateur Pavel Karlovitch de Moerder², veuf et père de trois enfants : Sofia, Alexandra, Constantin. Après avoir accouché de cinq enfants – Élisabeth (1859), Olga (1861), Nicolas (1864), Natalia (1865), Vladimir, dit Volodia (1868) – Madame de Moerder décide de quitter Saint-Pétersbourg et de partir en Suisse.

Sofia, Alexandra, Élisabeth et Olga restent en Russie³, tandis que leur mère, son mari⁴, Constantin, Nicolas, Natalia, Vladimir et Alexandre Nicolaïevitch Trofimovsky, le précepteur des enfants, s'installent à Châtelard, aujourd'hui sur le territoire de Montreux, ayant traversé en chemin de fer la Russie, la Pologne, l'Allemagne (Berlin, Fribourg), Bâle et Zurich⁵. Le sénateur rentre en Russie en 1871 – où il mourra deux ans plus tard – et sa femme, restée en Suisse, accouche d'un sixième enfant : Augustin, né l'11 décembre 1871 probablement d'une relation amoureuse avec le précepteur. Trofimovsky, un homme à la barbe et aux cheveux bouclés, de type « méridional aux yeux bleus, (...) à la voix grave, de haute taille⁶ », avait connu Pavel de Moerder en Ukraine, celui-ci étant

1 TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*. Tallandier, Paris, 2016. 22 cm, 379 p., ill. en noir et en couleur, carte, couverture illustrée en couleur.

2 Pavel Karlovitch fait une longue carrière dans l'armée russe, où il s'engage en mai 1812. Au service de l'empereur Alexandre I^{er}, il participe aux batailles de Leipzig et de Hanau, assistant à la capitulation de Paris. En 1814, il est promu lieutenant. Plus tard il devient capitaine de la garde impériale au régiment Semionovski, colonel affecté au régiment Ismaïlovski. Sous Nicolas I^{er}, il va en Arménie où, après plusieurs conquêtes militaires, il reçoit une médaille d'argent, la médaille de Perse, la croix du Caucase, l'ordre de Sainte Anne de 2^e classe et l'expression de la *très haute bienveillance du souverain*. En 1847, il est commandant de la 1^{re} brigade des bataillons de la ligne du Caucase et quelques années plus tard il est nommé gouverneur général de la base maritime de Nicolaïev. Pour des notices biographiques plus détaillées, il faudra faire référence à l'ouvrage d'Edmonde Charles-Roux, *Un désir d'Orient : jeunesse d'Isabelle Eberhardt (1877-1899)*. Grasset, Paris, 1988. 24 cm, 538 p., jaquette illustrée en couleur.

3 Sur ce sujet, Mohammed Rochd explique que la feuille matriculaire de la famille, établie en Suisse en 1876 donne les noms de trois aînés : Nicolas, Natalia et Vladimir. Doyon cite Nicolas, Natalia et un troisième enfant, Olga, qui rentre en Russie avant 1876.

4 Les premiers biographes d'Isabelle Eberhardt soutiennent que Natalia de Moerder fuit en Suisse avec son amant, Trofimovsky, abandonnant son mari. La couple adultère aurait traversé la Turquie et Naples avant d'arriver à Montreux. Une hypothèse celle-ci, que les biographes récents retiennent invraisemblable.

5 Sur ce sujet, il y a plusieurs opinions (voir, CHARLES-ROUX (Edmonde), « Notes ou mes secrets de fabrication », dans CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient : jeunesse d'Isabelle Eberhardt (1877-1899)*, op. cit., p. 447). Cecily Mackworth et Françoise d'Eaubonne tracent le parcours suivant : Turquie (Istanbul) – Naples – Suisse ; le passage par la ville italienne est confirmé par Robert Randau et René-Louis Doyon ; Paul Vigne d'Octon explique que le trajet effectué est : Lausanne – Berne – Bâle – Zurich – Lucerne. Il fait référence à des périodes de villégiature passés en Bosnie-Herzégovine, à Florence, Rome, Naples, Palerme.

6 Commissariat spécial, surveillance des étrangers, rapports 694, 7 juin 1897, adressé à Monsieur le préfet de Haute-

Gouverneur général de la base maritime de Nicolaïev. Le passé mystérieux du précepteur suscitera le soupçon des autorités suisses : l'agent de sûreté Kohlenberger, l'inspecteur des gardes ruraux à Saconnex et le policier nommé Charbonnier, fouillent le passé de Trofimovsky, s'intéressant surtout à ses rapports avec l'église orthodoxe et avec l'anarchisme russe (il partageait les idées d'Herzen et de Bakounine, qu'il connaissait personnellement). La police française et suisse accréditent la thèse d'une implication judiciaire : le précepteur « avait dû quitter la Russie pour éviter une arrestation, étant impliqué dans un procès nihiliste⁷ ». Ces soupçons sont renforcés par l'isolement de la famille de Moerder, l'habillement de Trofimovsky, l'éducation des enfants, et leurs « incessantes allées et venues entre la villa Neuve et le bureau de poste », où ils s'assurent de « l'expédition de colis aux formes étranges⁸ ».

Après la naissance d'Augustin, la famille de Moerder déménage de la pension Maladeyre de Montreux à Genève, puis s'installe dans le quartier des Grottes⁹. C'est dans la villa Fendt, édifiée à la fin des années 1850 par l'architecte du même nom, que, à la mi-février 1877, Natalia accouche d'une autre fille : Isabelle. Les documents officiels omettent l'identité du père de la nouvelle-née, qui porte le nom de jeune fille de sa mère, Eberhardt : « Isabelle Wilhelmine, Marie Eberhardt », on lit dans le registre des naissances du canton de Genève, « née le samedi dix-sept février, mil huit cent soixante-dix-sept, à dix heures, avant midi, à Genève, Grottes, petite villa Fendt » est « fille illégitime de Natalia Charlotte, Dorothée Eberhardt, rentière, de Moscou, Russie, domiciliée à Genève, âgée de trente-neuf ans, veuve de Paul Moerder décédé à Moscou le vingt-trois avril dix-huit cent septante-trois¹⁰ ». Des hypothèses suggestives et parfois fantaisistes ont été avancées autour de cette question. La plus probable est qu'Isabelle est la fille de Trofimovsky, bien que celle-ci l'appellera toujours oncle ou par le diminutif *Vava*. Dans une lettre envoyée à Ali Abdul Wahab, Isabelle déclare être le fruit d'un viol subi par sa mère par le médecin de famille, un musulman d'origine turque¹¹. D'autres biographes – comme Françoise d'Eaubonne – proposent une lecture encore plus romanesque selon laquelle Isabelle Eberhardt serait la fille du poète Arthur Rimbaud. Cette présomption, observe Mohammed Rochd, se base « sur la présence du poète en 1876 dans les

Savoie à Annecy, dans TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*, op. cit., p. 20.

7 Rapport du Département de justice et police du canton de Genève, par l'agent de sûreté H. Kohlenberger, le 13 mai 1897, dans CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient : jeunesse d'Isabelle Eberhardt (1877-1899)*, op. cit., p. 60.

8 CHARLES-ROUX (Edmonde), *id.*, p. 80.

9 Les déménagements sont nombreux. La famille de Moerder s'installe : 8, rue du Mont-Blanc ; aux Grottes ; à La Jonction (entre Rhône et Arve), sur la route du Moulin de la Ratte (vers Cartigny), pour revenir enfin à la maison des Grottes.

10 Registre des naissances du canton de Genève, année 1877, n°188, dans TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*, op. cit., p. 23 sq.

11 En croyant que son origine pourrait intéresser le public de Paris ou qu'il fallait cacher sa bâtardise, Lydia Pachkov conseillera à Isabelle de se présenter comme la fille de Madame de Moerder et d'un médecin turc.

Alpes, sur la ressemblance physique et sur le parallélisme du destin¹² ».

En octobre 1879¹³, les de Moerder déménagent de nouveau et s'installent entre Vernier et Meyrin, dans une maison anciennement connue comme *villa Tropicale* et rebaptisée par ses nouveaux habitants *villa Neuve*. Ici, Isabelle et ses frères grandissent sous le tutorat de Trofimovsky : celui-ci impose « une vie assez spartiate mais rythmée sur son humeur changeante¹⁴ » et finit par être détesté par Nicolas et Natalia, qui le considèrent comme un usurpateur. Le précepteur influence remarquablement l'éducation d'Isabelle Eberhardt qui est, selon certaines sources, son étudiante préférée : il lui suggère de s'habiller en garçon¹⁵, lui apprend plusieurs langues (le grec, le latin, l'arabe, l'allemand, le russe, l'italien, le français¹⁶), lui fait connaître Bakounine, Nietzsche et Schopenhauer. Une éducation similaire renforce l'hostilité des autorités suisses qui, à partir de septembre 1888, accumulent des rapports sur la vie de la famille de Moerder. Les connaissances acquises par la jeune Isabelle sur l'anarchisme sont stimulées par l'ambiance genevoise : la ville suisse accueille un bon nombre d'exilés politiques d'origine orientale, parmi lesquels il y a des Albanais, des Arméniens, des Bulgares, des Grecs, des Juifs, des Kurdes, des Lituanais, des Macédoniens, des Polonais, des Roumains, des Serbes, des Ukrainiens, et des Turcs.

La *Karoujka*, rue de Carouge, est le quartier peuplé par les émigrés russes : les jeunes nihilistes – dont les filles portent « des cheveux courts, des lunettes bleues et une coupe à la Garibaldi¹⁷ » – habitent la rue Calvin, fréquentent la brasserie Landolt, rue du Conseil général, les galeries du Grand Théâtre, les bibliothèques universitaires, s'inspirent de la littérature de Tolstoï, de la pensée de Bakounine ou Kropotkine, et de *Que faire*, manuel écrit pour les jeunes révolutionnaires par Nikolaï Gavrilovitch Tchernychevski. Employés comme traducteurs et répétiteurs, le style de vie des filo-révolutionnaires s'inspire des phalanstères, où tout, y compris les amis, les logements, les vêtements, les livres et les places dans les amphithéâtres, est mis en commun.

Deux événements importants marquent la vie des habitants de la villa Neuve à partir de 1883. Avant tout, Nicolas quitte la maison familiale pour s'engager à Chambéry dans la Légion étrangère. Il est dirigé sur Marseille et embarqué pour l'Algérie, d'où il atteint Sidi-bel-Abbès avec le 1^{er}

12 ROCHD (Mohammed), *Isabelle, une maghrébine d'adoption*. Préface de Jean Déjeux. Office des publications universitaires, Alger, 1992. 22 cm, 334 p., carte, p. 19.

13 Selon Mohammed Rochd, à partir de 1877.

14 ROCHD (Mohammed), *Isabelle, une maghrébine d'adoption*, op. cit., p. 21.

15 Il faut souligner que l'éducation imposée par Trofimowsky prévoit l'apprentissage de travaux manuels et l'absence d'une distinction entre les sexes, les filles et les garçons étant sur un plan d'égalité. De plus, le précepteur apprend à ses élèves la liberté et le respect de la nature. Tiffany Tavernier, citant Léon Roger Milès, « Tolstoï et l'école de Yasnaïa Poliaxa », *Nos femmes et nos enfants*, Flammarion, Paris 1893, observe que Vava « ne veut en rien contrarier le caractère des enfants, donner de limites à leur personnalité, gêner par une entrave, si légère soit-elle, leur volonté peut-être indécise, peut-être irréflectie, mais réelle cependant », dans TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*, op. cit., p. 28.

16 Plus tard, Isabelle apprendra la langue turque.

17 TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*, op.cit., p. 57.

bataillon de la Légion. Tombé malade, il rentre en Russie en décembre 1889. Le deuxième événement est la fuite de la petite Natalia : en 1887, elle quitte sa chambre pour rejoindre son amant, le révolutionnaire Alexandre Perez-Moreyra. Celui-ci ne finira pas d'accuser Trofimovsky, tuteur indigne qui voulait rendre Natalia sa maîtresse, et de persécuter les habitants de la villa Neuve : la famille de Moerder se trouvera impliquée dans un nouveau scandale et Vava sera victime d'une tentative d'empoisonnement. Quelques mois plus tard (23 août 1888), c'est Augustin qui abandonne la villa Neuve : il cherche probablement à devenir légionnaire, avertissant pour l'Algérie une attraction exotique issue de la mode orientaliste si répandue à Genève. Rentré en Suisse, il s'enfuit encore le 9 juillet 1894 pour rejoindre la Corse avec la jeune Madeleine Bernard, gestionnaire avec la cousine Anne Joliet du kiosque à livres place Molard, qui servait la famille de Moerder. Après un court voyage fait en Algérie en accord avec sa famille, il rentre à la villa Neuve avec un nouveau projet : s'établir à Blida et profiter de l'hospitalité de Louis et Cécile David, une couple de photographes. La troisième fugue d'Augustin a lieu en 1894 : il s'engage d'abord dans la Marine française, ensuite, en 1895, dans la Légion étrangère, installée à Sidi-bel-Abbès, devenant soldat au 1^{er} régiment étranger. Rentré en Suisse le 17 octobre 1896, Augustin disparaît pour la quatrième fois le 9 décembre : il part à Marseille et revient voir Isabelle le 20 du mois¹⁸.

Bien évidemment, des événements semblables ont une influence remarquable sur la formation d'Eberhardt. Il faut spécifier que la relation entre Isabelle et Augustin est extrêmement profonde : « tous deux », écrit Charles-Roux, « étaient très jeunes et ils étaient follement attachés l'un à l'autre¹⁹ ». Cet attachement est le résultat d'une attraction partagée pour la liberté, l'Orient et la littérature, ainsi que d'un lien sentimental qui, selon une certaine interprétation d'une lettre datant du 24 décembre 1895²⁰, aboutit à une relation amoureuse. La personnalité instable d'Augustin n'en

18 Isabelle Eberhardt envoie une lettre, datée du mois d'août 1897, à Ali Abdul Wahab en lui décrivant son rapport avec Augustin. On lit : « Pendant ces dix années, mon frère préféré a quitté – sous l'emprise de la boisson et en emportant avec lui des sommes d'argent très importantes – la maison six fois, et toujours clandestinement, nous laissant des semaines et des mois sans nouvelles de lui (...). Enfin, le 13 octobre 1895, il s'est enfui avec 500 frs à Marseille. Après avoir – en un mois – dépensé cet argent, il s'engagea au 1^{er} régiment étranger à Sidi-bel-Abbès, dans le département d'Oran. Pendant tout l'hiver, je dus le soutenir matériellement et moralement. Enfin, comme il était malade, mes parents réussirent à le faire réformer et le 23 février 1896 il rentra à la maison (...). Il ne faisait rien et s'était mis à boire *continuellement* de l'*absinthe* pure qu'il procurait en allant à la ville sous tous les prétextes possibles (...). Le 9 décembre 1896, mon frère, sous prétexte d'une course chez un docteur très proche de notre habitation, quittait la maison, emportant 1700 frs et sans laisser le moindre indice. (...) Le 20, il m'annonçait son arrivée à Genève *pour me voir* (...). L'entrevue dura à *peine cinq minutes* : il me parla vaguement de sa fiancée et divagua (...). Le 2 janvier, il écrivit à sa fiancée une lettre datée de Marseille lui annonçant *son suicide* (...). Depuis lors, jusqu'au 9 mars, soit presque trois mois – aucune nouvelle », dans EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*. Édition établie, présentée et annotée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu. Coll. « Voyageurs. Petite Bibliothèque Payot », Payot, Paris, 1991. 21 cm, 391 p., plan., couverture illustrée en couleur, p. 68 sq.

19 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient : jeunesse d'Isabelle Eberhardt (1877-1899)*, op. cit., p. 169.

20 On lit : « Serons-nous jamais, toi et moi, sur la route de Callonges dans les sentiers silencieux ? Serons-nous encore une fois, une seule, sur la route de Savoie, au-delà de Bellegarde, où s'ouvre la vallée du Rhône ? Oh, être encore une fois *ensemble* à l'ombre du Grand Credo silencieux. Mais non, sans doute plus jamais ! Jamais ! Quel abîme de douleur dans ce mot : jamais... », dans EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus*

finira pas d'inquiéter sa sœur - « tu as eu vingt-quatre [ans] il y a deux mois », lui écrit-elle, « tu ne peux pas continuer ce système car tu serais un homme perdu²¹ » - , qui cherchera à l'aider du point de vue financier et moral. En effet, ses départs improvisés vont de pair avec le gaspillage d'argent et la consommation de drogues (opium et cocaïne) qu'Augustin achète chez les pharmaciens Shoenlaub et Charles Schwartz. Malgré cela, le partage des mêmes passions, fait que le rapport entre le frère et la sœur se maintienne très fort : les deux projettent de quitter l'Europe pour rejoindre le Maghreb ou Istanbul. Aussi, les premières expérimentations littéraires sont réalisées dans le cadre d'une collaboration : c'est le cas de la nouvelle *Infernalina. Volupté sépulcrale*, publiée dans *la Nouvelle Revue moderne* avec la signature de Nicolas Podolinsky, l'un des pseudonymes d'Eberhardt²².

En 1895, Isabelle Eberhardt renforce son amour pour le monde arabe et pour l'écriture. Après *Infernalina*, elle publie dans *la Nouvelle Revue moderne* le récit *Vision du Moghreb*²³, et dans *l'Athénée de France* la traduction de certains poèmes de Simon Iakovlevitch Nadson. Eberhardt écrit aussi des lettres, adressées à Augustin, à Édouard Vivicorsi, un ami de son frère qu'elle rencontrera à Toulon, et à un officier résidant en Algérie, Eugène Letord²⁴, dont elle fera la connaissance au mois d'août 1899. Ces lettres montrent le désir de notre écrivaine de se renseigner sur les conditions de vie d'Augustin, ainsi que sa volonté de mieux connaître le monde arabe. La plupart des documents cités jusqu'ici – contes et lettres – sont signés avec de faux noms : les principaux sont celui du matelot russe Nicolas Podolinsky et celui de Nadia. Eugène Letord n'est pas le seul homme lié au monde arabe avec lequel Eberhardt fait connaissance. Elle noue par écrit à la fois avec Sanua Abou Naddara, un exilé égyptien résidant à Paris, qui, étant polyglotte, arabisant et utilisant un pseudonyme (Abou Naddara est un nom d'emprunt, qui signifie en arabe *l'homme aux lunettes*), peut supporter Isabelle dans la publication de ses écrits, et avec Archavir Gaspariantz, un jeune d'origine arménienne qui deviendra secrétaire à l'Ambassade de la Turquie à Paris.

Archavir et Eberhardt tombent amoureux, arrivant jusqu'au point de se fiancer : le mariage ne sera pas célébré à cause du transfert d'Archavir à La Haye. Les relations amoureuses entre Eberhardt et des hommes musulmans sont nombreuses, ambiguës et occasionnelles. Son premier amant est Si Mohammed El Khoudja Ben Abdallah Hamidi, *oukil* judiciaire à Annaba, pour qui Eberhardt prouve une attirance irrésistible, une sorte de « délire amoureux²⁵ », qu'elle définira comme un

aimés, op. cit., p. 35.

21 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés, op. cit.*, p. 52.

22 Cette nouvelle, postée à Genève, est prétendument écrite en Algérie, dans une oasis proche du ksar d'El Hadjira.

23 Edmonde Charles-Roux écrit *Visions du Moghreb*. Nous avons maintenu la graphie proposée par Delacour, Huleu et Tavernier.

24 L'officier avait publié le 28 novembre 1896 dans un quotidien littéraire, le *Journal*, une annonce où il exprimait son désir de commencer une correspondance intellectuelle avec une personne spirituelle, gaie et du monde.

25 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient : jeunesse d'Isabelle Eberhardt (1877-1899), op. cit.*, p. 317.

« naufrage moral²⁶ ». Dans la même période (1897), Isabelle fait la connaissance d'un lettré tunisien avec lequel elle entretenait depuis quelque temps une correspondance : Ali Abdul Wahab, homme éduqué à l'européenne et héritier d'une riche famille tunisienne, qui sera pour notre écrivaine un ami précieux. Notamment, elle lui confie ses ambitions les plus cachées et lui demande de s'occuper de son frère Augustin, arrivé en Tunisie en mars 1898. Ali répondra à tous les besoins d'Eberhardt, à la fois du point de vue financier, personnel et bureaucratique. En avril 1898, par exemple, il envoie une lettre à Trofimovsky pour le renseigner sur le style de vie d'Augustin : « il passe tout son temps dans le travail et l'étude, sa conduite produit la meilleure impression sur toutes les personnes de notre entourage et lui mérite l'entière approbation de mon père. Il ne fait pas la moindre dépense inutile et n'a pas la moindre dette²⁷ ». Parmi les hommes arabes qui influencent la vie et la pensée eberhardtiennes, il faudra citer aussi Abdel Aziz Osman, impliqué dans l'affaire Morès, dont nous parlerons ensuite. Toutes les lettres, recueillies par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu dans *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*²⁸ mais disponibles en plusieurs versions, sont signées avec des noms divers, parmi lesquels il y a ceux de N. Podolinsky, de Mériem, de Podolinsky.

Entre 1895 et 1897, Eberhardt fait la connaissance des époux David, propriétaires d'une maison en Algérie où ils habitent pendant l'hiver : c'est grâce à eux, qu'Isabelle et sa mère partent au Maghreb sur le *Duc-de-Bragance* le 21 mai 1897. Si Natalia de Moerder sent le désir de quitter la Suisse, c'est en raison d'un malaise profond : Edmonde Charles-Roux explique qu'elle voulait abandonner sa vie, son rôle de mère, son état d'étrangère, les sacrifices, les vexations d'antan, ainsi que sa nationalité et sa religion, pour commencer une nouvelle vie²⁹. Isabelle et Natalia habitent à Alger, dans la maison Carrus³⁰ au 10 de la rue Moureau et, à partir du 15 octobre, s'installent dans une demeure située dans la vieille ville arabe, rue Rovigo, connue comme maison Pailhès. Madame de

26 Cette expression est utilisée dans une lettre envoyée à Ali Abdul Wahab conservée aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence (31MIOM31, 23x31) dont la version intégrale paraît sous le titre « Lettres inédites » dans la *Revue internationale de l'Imaginaire*, n°9 du 1988, sous la direction de Jean Duvignaud. C'est toujours avec Ali qu'Isabelle se confie après avoir quitté Khoudja, qu'elle décrit comme « un homme despotique et violent qui pense qu'une femme n'est bonne qu'à lui servir d'amusement et à avoir envers lui tous les devoirs possibles sans que lui daigne s'en reconnaître le moindre envers elle ». Lettre du 12 août 1897, dans EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*, op. cit., p. 63.

27 Cette lettre, dont la version manuscrite est conservée aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence (31MIOM31, 23x31) date du 18 avril 1898. Le passage cité est rapporté dans EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*, op. cit., p. 164. La relation entre Isabelle Eberhardt et Ali Abdul Wahab est particulièrement intense et la lecture de leur correspondance demeure fort intéressante. La pleine disponibilité qu'Ali montre envers Eberhardt, est probablement provoquée par un amour profond. Isabelle le récompense avec une amitié, qui aboutit selon certains biographes à une sorte d'abus.

28 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*, op. cit., p. 204.

29 Une intention similaire ne peut pas être confondue avec les projets qui animent Isabelle Eberhardt, dont le désir d'aller en Algérie ne peut pas être reconduit à une simple volonté de fugue ou de renouvellement.

30 Le plan de la maison Carrus est dessiné par Isabelle Eberhardt et conservé aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence (31MIOM31, 23x45) D'autres dessins sont disponibles dans les manuscrits.

Moerder prend à sa charge l'éducation d'un jeune vagabond Kabyle, Ahmed, dont elle s'occupera jusqu'à sa mort.

La conversion d'Isabelle et de sa mère à la religion islamique, est rapide : dans une lettre datée du 28 août 1897, Eberhardt écrit qu'elle a commencé à devenir musulmane. Une description plus précise est donnée dans la nouvelle *Silhouettes d'Afrique – Les Oulemas*, où l'on lit : « j'allais à la mosquée en dilettante, presque impie, en esthète avide de sensations délicates et rares... Et pourtant, dès les commencements extrêmes de ma vie arabe, la splendeur incomparable du Dieu de l'Islam m'éblouit, m'attira en un ineffable désir de pénétrer mon être de la grande lumière douce issue de l'âpre et magnifique désert » et, après avoir écouté le chant d'un muezzin, « soudain, comme touchée d'une grâce divine, en une absolue sincérité, je sentis une exaltation sans nom emporter mon âme vers les régions ignorées de l'extase³¹ ». Mohammed Rochd nous rassure quant au fait qu'Eberhardt repousse « tout ce qui pouvait l'écarter de l'Islam³² » : elle utilise le costume arabe, s'habille en homme, fréquente la bourgeoisie indigène et perfectionne sa connaissance de la langue arabe³³. Bien que plusieurs biographes aient mis en discussion la foi islamique de Natalia de Moerder, celle-ci, après sa mort, survenue à Bône (Annaba) le 28 novembre 1897 à 22h 45, sera ensevelie au cimetière musulman de Bône.

Après la mort de Natalia de Moerder, Isabelle Eberhardt rentre à Genève à cause du suicide de son frère Vladimir, mort le 13 avril 1898. Une année plus tard, le 15 mai 1899, Trofimovsky décède d'un cancer à la gorge, après avoir rédigé un testament où il lègue la villa Neuve à Isabelle et à Augustin³⁴. En juin 1899, Isabelle part du port de Marseille et embarque sur le *Saint-Augustin* en direction de Tunis d'où elle rejoint, le 14 du mois, le Sud constantinois, El Oued et la région du Souf. Rentrée à Tunis le 2 septembre, elle commence un voyage dans le Sahel tunisien qui se poursuivra jusqu'à la fin d'octobre. Au cours de ses déplacements, Eberhardt entre en relation avec les autorités locales : parmi les rencontres les plus significatives il y a celle avec le lieutenant Fridel, chef du cercle de Biskra, et le capitaine Adolphe Roger de Susbielle, chef du bureau arabe de Touggourt. En effet, la possibilité d'aller dans le Sud, dépend de l'obtention d'un permis délivré par le lieutenant Fridel : ce dernier invite Eberhardt à voyager avec le capitaine de Susbielle, mais notre écrivaine, venue à connaissance de la mauvaise réputation de Susbielle et son projet dépendant « de

31 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes II*. Édition établie, présentée et annotée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu. Grasset, Paris, 1989. 24 cm, 546 p., carte, couverture illustrée en couleur, p. 64 sq.

32 ROCHD (Mohammed), *Isabelle, une maghrébine d'adoption*, op. cit., p. 29.

33 Les manuscrits témoignent de la continuité de cette étude (31MIOM29, 23x10 ; 31MIOM30, 23x23).

34 La question testamentaire est très importante. Des lettres originales, publiées par Jean Duvignaud, montrent que Madame de Moerder lègue sa fortune à une fondation scientifique russe et à ses enfants Vladimir, Augustin, Isabelle, Olga. Natalia et Nicolas seront déshérités par leur mère.

la sympathie des musulmans plus que de celle des Français³⁵ », décide de continuer le voyage avec sa guide, Salah, et un caravane, qui l'accompagne jusqu'à Ourlana.

Arrivée à El Oued en juillet, Eberhardt rencontre le lieutenant Antoine Maximin Toulat, chef des Affaires indigènes à El Oued, avec qui elle voyage jusqu'à Biskra. Après avoir finalement rencontré Letord, Isabelle rentre à Marseille pour rendre visite à son frère Augustin qui s'est, entre-temps, installé dans la ville française. Le style de vie de plus en plus bourgeois d'Augustin ainsi que son mariage avec une femme qu'Isabelle considère plus que médiocre, signent pour le frère et la sœur, le début d'une nouvelle phase de leur rapport, tourmentée et dramatique. En janvier 1900, Isabelle voyage entre l'Italie (Sardaigne, avec Abdel Aziz), la Suisse et la France (Paris, où elle dort soit au 71, rue Cardinal-Lemoine, soit à l'hôtel Dacia). Ayant quitté Livourne le 30 octobre 1899 sur le *Persia*, elle rejoint la Sardaigne pour visiter Sassari (près du fief de la famille Morès), Cagliari, Porto Torres et l'île de la Magdalena (bateau *Venezia*). Rentrée en territoire francophone, Isabelle fréquente les étudiants genevois et les salons parisiens, ce qui lui permet de connaître un milieu intellectuel stimulant et de s'insérer progressivement dans un contexte littéraire fertile³⁶.

Durant cette période, Eberhardt entretient une correspondance avec Lydia Alexandrovna Pachkov, écrivaine-voyageuse d'origine russe qui avait connu Natalia de Moerder à Pavlovsk, en Russie. Madame Pachkov, déjà envoyée du *Figaro* à Saint-Pétersbourg, publiait chez Calmann-Lévy et tenait des conférences à la Société de Géographie à Paris. Fascinée par la personnalité de notre écrivaine, elle cherche à l'insérer dans le milieu littéraire parisien : « à mon avis », lui écrit-elle, « vous pourrez vous faire un nom à Paris » ; dans ce but, il faudra faire des conférences et se « présenter chez des personnes pour lesquelles je vous ai remis des lettres et que je prierai de vous en remettre d'autres ». Pachkov promet à la jeune Isabelle de « lui donner des indications » sur où se présenter et où proposer son récit de voyage : « vous pourrez trouver peut-être une personne qui vous emploiera pour faire des voyages³⁷ ». En suivant les conseils de son amie, Isabelle Eberhardt fréquente le salon de Maria Laetizia Bonaparte-Wyse, petite fille de Lucien Bonaparte, nièce de Napoléon I^{er} et femme d'Urbano Rattazzi, Président du Conseil des ministres du Royaume d'Italie. Cette femme, connue aussi par le nom de comtesse de Solms et exilée sous le Second Empire en raison de ses idées républicaines, connaissait plusieurs écrivains, dont Victor Hugo, Eugène Sue, Alexandre Dumas, Gérard de Nerval, Charles Augustin de Sainte-Beuve, Georges Sand. Elle

35 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Nomade j'étais, les années africaines d'Isabelle Eberhardt (1899-1904)*. Grasset, Paris, 1995. 24 cm, 586 p., couverture illustrée en couleur, p. 70.

36 En 1900, la plus longue publication d'Eberhardt est le conte *Silhouettes d'Afrique – les Oulemas*, paru dans *l'Athénée de France*.

37 Cette lettre est publiée par René-Louis Doyon dans *La vie tragique de la bonne nomade*, dans EBERHARDT (Isabelle), *Mes journaliers*. Préface de René-Louis Doyon, *La vie tragique de la bonne nomade*. Coll. « Les textes », La connaissance, Paris, 1923. 300 p., fac-sim., portr., ill., p. XXXI.

possédait un journal, *la Nouvelle Revue Internationale*, et disposait d'un salon, 21 ou 23 boulevard de Poissonnière, où l'on discutait de littérature. Ces fréquentations et la connaissance de plusieurs explorateurs³⁸ ne sont pas suffisantes pour trouver à Paris le soutien espéré : Paris « ne [lui] convenait pas³⁹ » à la jeune Isabelle, explique à ce propos Edmonde Charles-Roux et, refusant le conseil de Madame Pachkov de rester à Paris, notre écrivaine quitte Marseille le 21 juillet 1900 à bord de l'*Eugène-Perrier*. En août, elle arrive à El Oued.

Le voyage réalisé en 1900 est particulièrement important. Avant tout, il est probablement financé par la Marquise de Morès⁴⁰, veuve d'un homme mystérieusement assassiné par les Touaregs en 1899. La marquise paye des individus – dont Jules Delahaye et Abdel Aziz Osman⁴¹ – pour qu'ils fassent des enquêtes sur la mort de son mari. La réelle implication d'Eberhardt dans cette affaire, n'est pas certaine : bien qu'Isabelle écrive, dans une note du 2 mai 1900 jamais citée par Victor Barrucand⁴², qu'elle va s'éloigner de Paris pour réaliser une entreprise mystérieuse, Rochd explique que sa participation à l'affaire Morès ne fut que partielle et qu'Eberhardt agit simplement en tant qu'interprète auprès du naïb Mohammed Ben Taïeb, cheikh de la confrérie des Qadriya d'Ouargla. La participation à cette affaire serait d'autant plus problématique que Jules Delahaye, un homme qui avait fasciné profondément notre écrivaine et qui était également impliqué dans cette mission, était connu pour ses idées anti-sémites. En tous cas, la conduite de l'écrivaine, naïve ou consciente qu'elle soit, éveille les soupçons des autorités coloniales, déjà dérangées par la liberté de son comportement⁴³ : « il y a trop de liberté en vous Si Mahmoud. Les gens ont besoin de repères. Vous les menacez⁴⁴ », observera le docteur Taste, médecin à l'hôpital d'El Oued.

38 Notamment, elle fait la connaissance du comte de Léontieff, de Madame Adrien Guebhard (née Caroline Rémy et connue comme Séverine qui publie des articles dans des revues célèbres comme *Le Gil Blas* et *Le Galois*), d'Édouard Blanc, explorateur français, de Charles Maunoir. Elle présente ses textes à *l'Univers illustré*, qui les repousse.

39 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Nomade j'étais, les années africaines d'Isabelle Eberhardt (1899-1904)*, op. cit., p. 205.

40 Mohammed Rochd ne partage pas ce point de vue. Il explique qu'une partie des assassins du Marquis de Morès avaient été livrés à la justice et que le voyage d'Isabelle Eberhardt – qui avait le rôle d'interprète – fut financé personnellement : elle voyageait avec une somme de mille cinq cent francs.

41 La correspondance épistolaire entre Isabelle et Abdel Aziz montre qu'il cherche à faire publier les textes eberhardtiens : « *La Page* m'a renvoyé ta photographie et ton article – *L'Age du Néant* – sans un seul mot de réponse », lui écrit-il, « de plus le journal n'a pas publié les renseignements que je lui ai communiqués. Franchement je ne puis comprendre la conduite de ces gens-là. Est-ce que *La Page* t'aurait écrit par hasard ? Si oui et s'il t'es favorable, j'en serai bien content. Si non, c'est un cochon ni plus ni moins... ». Cette lettre est rapportée par Edmonde Charles-Roux dans le deuxième volume de son ouvrage biographique.

42 Cette note est rapportée par Edmonde Charles-Roux dans le deuxième volume de la biographie d'Isabelle Eberhardt. Les quatre feuilles auxquelles elle fait référence sont disponibles dans les manuscrits conservés aux Archives nationales d'outre mer d'Aix-en-Provence (31MIOM29, 23x15). Une partie de ces textes est proposée dans l'annexe.

43 Il faut ajouter qu'en septembre 1900, le général Déchizelle, commandant de la division de Batna, reçoit une lettre anonyme où l'on accuse Isabelle Eberhardt d'avoir empoisonné son tuteur et de lui avoir volé 140.000 francs. Comme indiquée par Tiffany Tavernier, cette lettre est disponible aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence (série H : Affaires indigènes, sous-série 20H : Affaires diverses, carton 20H9 : Affaire Eberhardt 1900-1901, rapport du général Déchizelle à la division de Constantine, 7 septembre 1900).

44 TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*, op. cit., p. 173.

Au-delà de l'affaire Morès, l'année 1900 est fondamentale pour d'autres raisons. Avant tout, le choix de se déguiser en homme et de s'établir en Afrique. On ne connaît pas la date précise à laquelle Isabelle Eberhardt décide de se déplacer au Maghreb sous un faux nom et de devenir Si Mahmoud Saadi, un jeune *taleb* tunisien qui voyage pour des raisons d'études : il s'agit probablement d'une décision prise progressivement, qui se base sur des motivations pratiques et théoriques. Edmonde Charles-Roux explique qu'Isabelle avait l'habitude de s'habiller en garçon dès son enfance et que l'identité de Si Mahmoud est introduite avec l'exploration d'El Oued de 1899. Mohammed Rochd ajoute que c'est en 1900 qu'Eberhardt se sent complètement musulmane et décide définitivement de s'installer au Maghreb. En effet, l'attachement que notre écrivaine montre pour la religion islamique, se fait de plus en plus fort : elle suit le jeûne du ramadan et commence à fréquenter les zaouïas et les confréries locales.

Ensuite, le 3 août de la même année, à El Oued, Eberhardt fait la connaissance de Slimène Ehnni, un sous-officier des spahis, musulman, d'origine turque. Descendant par son père de la famille maraboutique de Sidi Mabrouk de Constantine et par sa mère des Chaoui, il avait acquis la nationalité française en voie exceptionnelle en raison des hauts faits d'armes accomplis par les membres de sa famille. Slimène « était un homme d'assez grande taille, au visage ovale et allongé, barré par de superbes moustaches⁴⁵ » : la jeune Isabelle commence une relation amoureuse avec celui qui deviendra plus tard son mari. Les fiançailles signent pour notre écrivaine un nouveau début : renonçant aux « folles chevauchées à travers les dunes » et aux « confidences sur ses travaux littéraires⁴⁶ », elle pense à obtenir l'argent de la vente de la villa Neuve et s'installer à El Oued. Tiffany Tavernier explique qu'« elle compte acheter un jardin maraîcher et un jardin de palmiers qui leur permettront, à Slimène et à elle, d'avoir un revenu fixe. Elle envisage également d'ouvrir un café français ainsi qu'un magasin indigène⁴⁷ ». Ce désir de sédentarité est confirmée par Isabelle, qui, dans une lettre envoyée à son frère Augustin datant du 10 décembre 1900, écrit : « je crois qu'il serait insensé de ma part de quitter une telle vie, pour aller...où ? *Au diable*, probablement, car c'est bien là qu'aboutit une vie errante, incohérente et sans but⁴⁸ ».

La fréquentation de cheikhs et de centres religieux permet à Eberhardt d'approfondir son lien avec la religion islamique : elle connaît le courant mystique du soufisme et est initiée à la confrérie des Qadriya – que Sidi Abdelkader Djilani avait fondé à Bagdad – par le cheikh Sidi el Hassein Ben Brahim, chef de la zaouïa de Nefta : à notre connaissance, jamais une femme européenne n'avait été initiée, avant Eberhardt, à une confrérie musulmane. Cette affiliation renforce les soupçons des

45 ROCHD (Mohammed), *Isabelle, une maghrébine d'adoption*, op. cit., p. 62.

46 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Nomade j'étais, les années africaines d'Isabelle Eberhardt (1899-1904)*, op. cit., p. 293.

47 TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*, op. cit., p. 161.

48 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*, op. cit., p. 257.

autorités coloniales, qui en 1901 décident de transférer Slimène à Batna. Le 29 janvier, Isabelle part avec Si Ahmed el Hachmi, chef de la confrérie d'Amiche, à la rencontre de Sidi Mohammed Elimam, cheikh d'Elakbab. Arrivée à Béhima, elle subit un attentat et est frappée à la tête et au bras gauche par un coup de sabre porté par Abdallah Ben Mohammed Ben Lakhdar, un jeune musulman initié à la confrérie des Tijaniyya, qui déclare avoir agi par ordre d'Allah. La motivation réelle de l'attaque renvoie probablement à l'hostilité qui opposait les confréries. En reprenant les documents conservés aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence, Tavernier montre que ce geste est probablement provoqué par le désir de frapper une femme européenne. En effet, Abdallah Ben Mohammed Ben Lakhdar déclare avoir cherché à tuer Eberhardt parce qu'il la savait française et voyait « en elle tous les Français⁴⁹ ». Isabelle est hospitalisée à l'hôpital militaire d'El Oued jusqu'au 25 janvier 1901. Début février, elle rejoint Slimène à Batna.

L'attentat est une étape extrêmement importante du parcours d'Eberhardt : l'écrivaine semble se transformer de cavalier à femme amoureuse, de « garçon résolu » à « fiancée extasiée n'attendant qu'une chose : un anneau au doigt⁵⁰ ». Cet épisode suscite aussi des réflexions continues et tourmentées, qu'on retrouve dans les journaux intimes. Eberhardt est choquée par la haine de son agresseur : « la méchanceté des hommes est incommensurable⁵¹ », écrit-elle, reconstruisant les étapes de sa « journée fatale » de la manière suivante :

« Me voici frappée d'un coup à la tête, je lève les yeux : devant moi, avec les bras levés haut, se tient l'assassin... Je ne puis distinguer ce qu'il tient dans les mains... Puis, je me balance avec des gémissements, assis sur une malle... La tête me tourne, je souffre, j'ai mal au cœur... ma pensée s'engourdit... Tout est devenu sombre d'un coup, tout s'éteint... Je me roule dans un abîme sans fond... Une seule pensée passe dans mon cerveau engourdi : La mort... Ni chagrin, ni crainte⁵² ».

C'est l'occasion d'une vraie prise de conscience : Isabelle comprend le poids politique et religieux de ses gestes, qui sont à même de susciter des soupçons, voire des hostilités. Face à la mort, Isabelle renforce son attachement à la vie et à la foi religieuse :

49 « Interrogatoire d'Abdullah ben Si Mohammed ben Lakhdar », dossier judiciaire d'Abdullah ben Si Mohammed ben Lakhdar, Conseil de guerre de Constantine, année 1901, Algérie, département de Constantine, carton 3Q429, série Q, sous-série 3, Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence, dans TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*, op. cit., p. 181.

50 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Nomade j'étais, les années africaines d'Isabelle Eberhardt (1899-1904)*, op. cit., p. 335.

51 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*. Édition établie, présentée et annotée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu. Préface d'Edmonde Charles-Roux, Grasset, Paris, 1988. 24 cm, 498 p., carte., couverture illustrée en couleur, p. 367.

52 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 366.

« Combien d'années j'ai passées en vain, en récriminations stériles et ineptes contre cette sublime et douloureuse vie (...) et maintenant, depuis Béhima, elle m'apparaît belle...

Qui sait ? Peut-être que, d'avoir vu la mort de si près, d'avoir été à son seuil mystérieux, j'ai entrevu enfin la vérité, j'ai compris qu'elle a un sens, une logique et un but⁵³ ».

L'atmosphère est tendue, et Eberhardt, convaincue d'être sous le coup d'un arrêté d'expulsion⁵⁴, quitte l'Algérie et rentre à Marseille, à bord du *Berry* et sous le nom de Pierre Mouchet. C'est le 9 mai 1901. La période la plus triste de la vie d'Isabelle Eberhardt, commence : elle vit en exil, 67 rue Grignan, dans la misère économique et spirituelle. De plus, la villa Neuve, après avoir été mise sous scellé à la demande de Nicolas et d'autres enfants légitimes de Vava, est vendue sans profits. Les rapports avec Augustin se détériorent parce que – observe Rochd – il ne partage plus les préoccupations intellectuelles et morales de sa sœur. En mai 1901, Eberhardt écrit des lettres au directeur de *la Dépêche algérienne* et répond aux accusations qui lui sont adressées. Le 13 juin, elle part en Algérie (Marseille-Philippeville à bord du *Felix Touache*) pour participer au procès contre son agresseur, qui a lieu à Constantine. La procédure judiciaire – qui est décrite en détail par Eglal Errera et dans *la Dépêche algérienne* du 21 juin 1901 et dont le compte-rendu est disponible aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence⁵⁵ – a deux conséquences graves : l'agresseur est condamné aux travaux forcés et Isabelle Eberhardt est expulsée de l'Algérie par ordre du Gouverneur général.

L'exil de l'écrivaine continue : elle rentre à Marseille, et – malgré la profonde tristesse qui l'accable – publie en 1901 *Au pays des sables* et *Printemps au désert* dans *les Nouvelles d'Alger*. Pendant ce séjour, la jeune Isabelle renforce à la fois sa foi islamique et son désir de s'installer définitivement au Maghreb. De plus, elle envoie ses écrits à un écrivain russe, le vieux professeur Repman, qui apprécie ses contes et lui offre un soutien financier. Finalement, le 15 octobre 1902, Isabelle Eberhardt rentre en Algérie. Cela grâce au mariage avec Slimène, célébré le 17 octobre 1901, qui lui permet d'obtenir la nationalité française et de se déplacer librement. Selon certaines sources, le mariage avait déjà été célébré avant l'attentat de Béhima avec un rite musulman. Début 1902, Eberhardt et son mari quittent Marseille à bord du *Duc-de-Bragance* et s'installent à Alger, 5 rue de la Marine et ensuite 17 rue de Soudan. C'est à cette période qu'Eberhardt fait une rencontre extrêmement importante : le rédacteur en chef de *Les Nouvelles* et de *l'Akhbar*, Victor Barrucand, lui offre une poste de collaboratrice – elle publiera une feuille hebdomadaire qui décrit les mœurs des

53 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 469.

54 Mohammed Rochd explique que l'administration coloniale n'avait pas encore émis l'arrêt d'expulsion contre Isabelle Eberhardt mais qu'elle laisse courir ce bruit pour se débarrasser de l'écrivaine.

55 Série Q, sous-série q : Algérie, département de Constantine, carton 3Q429, Conseil de guerre de Constantine, année 1901, dossier judiciaire d'Abdullah ben Si Mohammed ben Lakhdar.

Arabes – et propose à Slimène un travail à Ténès. Slimène et sa femme s'installent à Ténès, rue d'Orléansville, et font ici la connaissance de M. Arnaud, troisième adjoint de M. Bouchot, le patron de Slimène, qui écrit sous le pseudonyme de Robert Randau. Il leur présente ses amis, « des fous de littérature⁵⁶ » aux idées libérales, parmi lesquels il y a le juge et romancier Vayssié (Raymond Marival), le vétérinaire et écrivain M. Davenet (Georges Tis), le peintre Maxime Noiré et l'esthète oranais Sadia Lévy.

En été, Isabelle Eberhardt visite Bou-Saâda et la zaouïa d'El Hamel où rencontre la maraboute de la confrérie Rahmaniya, Lella Zeyneb. À partir de 1903, une campagne de calomnies oblige Slimène à démissionner et à se transférer à Sétif. Cette campagne, aux origines politiques, est provoquée par le comportement original d'Eberhardt ainsi que – semble-t-il – par son refus des avances de Monsieur Martin Dupont, le premier adjoint de M. Bouchot, qui retrouve dans la maison de notre écrivaine le brouillon d'une lettre que Slimène adresse au caïd des Ouled Abdallah et qui témoignerait d'une tentative de corruption ainsi que d'une demande de financement illicite pour *l'Akhbar*. *La Petite Gironde* accuse Eberhardt de propagande anti-française, de socialisme humanitaire, de violence et de radicalisation ; *l'Union républicaine* dénonce une association filo-indigène qui impliquerait à la fois notre écrivaine et Victor Barrucand. Cette nouvelle est confirmée par *Le Réveil de Ténès* qui, à la suite de la campagne menée dans *l'Union républicaine* « sur l'association Bet-Barrucand et Mahmoud Saadi », annonce le licenciement de Slimène Ehnni : « l'administrateur a été mis en demeure de se priver des services du *khodja*, mari de Mahmoud Saadi⁵⁷ ». En raison de ces accusations, la jeune Isabelle quitte temporairement son mari et, après avoir envoyé des lettres à *la Petite Gironde* (23 avril 1903)⁵⁸ et à l'hebdomadaire *Le Turco* (10 mai 1903), elle continue ses voyages, en réalisant des reportages de guerre dans le Sud oranais⁵⁹. Ici, au mois d'octobre, elle fait la connaissance du général Louis Hubert Gonzalve Lyautey.

Les années 1902-1903 sont particulièrement riches et les publications augmentent sensiblement : dans les journaux algéro-marocains (parmi lesquels il faut nommer surtout *les Nouvelles d'Alger*, *l'Akhbar*, *la Dépêche algérienne*), notre écrivaine publie des notes, des contes et des reportages. Les voyages autour de la frontière algérienne se multiplient : à la fin de 1903, Eberhardt réalise de nouveaux reportages à Beni-Ounif, connaît Si Mohammed Ben Menouar, cousin de Bou-Amama, chef des dissidents, explore Oudjda, Béchar et Kenadsa, où fait la connaissance de Sidi Brahim,

56 TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*, op. cit., p. 228.

57 RANDAU (Robert), *Isabelle Eberhardt : notes et souvenirs*. Charlot, Alger, 1945. 21 cm, 267 p., ill., pl., portr., facsim, dans TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*, op. cit., p. 249.

58 Cette lettre ouverte est disponible en version intégrale par Victor Barrucand dans « Notes à la vie et l'œuvre d'Isabelle Eberhardt », dans BARRUCAND (Victor) et EBERHARDT (Isabelle), *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. Fasquelle, Paris, 1906. In-12°, 367 p., couverture illustrée.

59 Edmonde Charles-Roux se demande si Isabelle Eberhardt ne soit pas la première femme reporter de guerre et fait l'éloge de son talent journalistique.

marabout de la confrérie des Ziánya. Entre temps, ses conditions de santé s'aggravent : le colonel de Loustal la décrit comme une femme qui, n'attendant plus rien de la vie, est maintenant ravagée par l'alcool, sans plus de dents, avec la tête rasé et la voix rauque⁶⁰. Malade de paludisme, ayant refusé de partir pour le Tafilalet avec une caravane amie, notre écrivaine est hospitalisée à Aïn-Sefra en septembre 1904. Après l'arrivée de Slimène, le 21 octobre, Isabelle s'oppose à la volonté des médecins qui voulaient la retenir, et quitte l'hôpital pour rentrer chez elle. Quelques instants après son arrivée en ville, l'oued de la région déborde : c'est l'inondation d'Aïn-Sefra. L'écrivaine se trouve avec Slimène, dans une maison construite trop en bas pour que l'eau ne l'envahisse pas : Eberhardt est faible, nage mal, une énorme masse d'eau la frappe à la tête avant qu'elle puisse sauver ses manuscrits. L'acte de décès est publié par la commune mixte :

« L'an 1904, le 25 octobre, à onze heures du matin, par-devant nous Designy Charles, capitaine (...), remplissant les fonctions d'officier d'état civil, ont comparu Bourqui Jules, secrétaire, et Orsini, Jean Martin, secrétaire d'état major (...), lesquels ont déclaré que le 21 octobre, à onze heures du matin, est décédée, à Aïn-Sefra, la nommée Isabelle-Marie-Wilhelmine Eberhardt, épouse de Ehnni Seliman (...), née à Genève, âgée de 27 ans, fille de (en blanc) et de (en blanc). Après nous être assuré du décès, nous en avons dressé le présent acte qui, lecture faite aux comparants, a été signé par eux et par nous...⁶¹ ».

Le général Lyautey demande qu'elle soit ensevelie au cimetière musulman d'Aïn-Sefra.

La question biographique

La mort de Natalia de Moerder marque un passage important pour les études biographiques sur Isabelle Eberhardt : en effet les divergences les plus substantielles commencent après cette date, et les reconstructions historiques se multiplient. Mohammed Rochd observe que toutes les biographies contiennent des « faiblesses évidentes, des contradictions, des inexactitudes fragrant » causées par la provenance des auteurs qui, étant pour la plupart européens, ne sont pas « informés sur l'époque, le contexte social, historique et religieux⁶² » du Maghreb. Cependant, six ouvrages biographiques seront retenus :

- la biographie, récente, de Tiffany Tavernier, intitulée *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*⁶³, dont on souligne la richesse du travail documentaire ;
- les deux livres de Mohammed Rochd (*Dans l'ombre chaude de l'Islam : le dernier voyage*⁶⁴

60 Cette description est rapportée par Tiffany Tavernier dans son ouvrage biographique, *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*, op. cit., p. 300.

61 EBERHARDT (Isabelle), *Lettres et journaliers, sept années dans la vie d'une femme*, op. cit., p. 403.

62 EBERHARDT (Isabelle), *Dans l'ombre chaude de l'Islam : le dernier voyage*. Éd. critique par Mohammed Rochd. Entreprise nationale du livre, Alger, 1991. 21 cm, 364 p., p. 35.

63 TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*, op.cit.

64 EBERHARDT (Isabelle), *Dans l'ombre chaude de l'Islam : le dernier voyage*, op. cit.

et *Isabelle, une maghrébine d'adoption*⁶⁵), où les informations biographiques sont mises en relation avec la production écrite d'Eberhardt :

- la biographie en deux tomes écrite par Edmonde Charles-Roux⁶⁶, dont il faudra surtout apprécier la richesse des détails offerts, malgré un style d'écriture qui demeure quelque peu romanesque ;
- l'ouvrage de Cecily Mackworth⁶⁷, qui se distingue pour son caractère équilibré et pour la précision de la documentation présentée.

Plusieurs informations intéressantes sont contenues aussi dans les livres d'auteurs qui ont connu Isabelle Eberhardt : on signale toutes les préfaces écrites par Victor Barrucand, Robert Randau et René-Louis Doyon. Les obstacles principaux à la construction d'une biographie fiable, sont à la fois l'incertitude des informations disponibles et la tentative de plusieurs auteurs de constituer et de légitimer par leur ouvrage biographique, une certaine image d'Isabelle Eberhardt. Par exemple, Doyon, animé par la conviction que dans le cas d'Eberhardt « la femme surpasse l'écrivaine, la vie vaut l'œuvre⁶⁸ », met en évidence surtout les implications sentimentales.

Il nous semble donc que le problème biographique se pose au niveau interprétatif et que ce qui ressort des textes ce n'est pas la mauvaise connaissance du contexte maghrébin, mais plutôt la volonté des biographes de présenter au lecteur une image fascinante d'Eberhardt⁶⁹. La bibliographie sur la vie de notre écrivaine est présentée par Simone Rezzoug dans l'article « État des travaux sur Isabelle Eberhardt⁷⁰ », qui, datant de 1984, ne comprend pas les publications récentes, mais qui a le mérite de mettre en relief les erreurs et les limites des études précédemment réalisées. Notamment, Raoul Stephan décrit assez nettement notre écrivaine, une femme « dans laquelle cohabitent la vierge romanesque et le garçon⁷¹ », et sa volonté d'en proposer une image quelque peu fictionnelle, est confirmée par la reconstruction d'un dialogue inventé dont Isabelle est la protagoniste et qui se réaliserait quelques minutes avant sa mort. Plus récemment John Berger et Nella Bielski ont écrit un texte théâtral qui met en scène la vie d'Eberhardt à partir de dialogues imaginaires. Un autre biographe, Claude-Maurice Robert, cherche à mettre en évidence certains aspects de la personnalité

65 ROCHD (Mohammed), *Isabelle, une maghrébine d'adoption*, op. cit.

66 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient : jeunesse d'Isabelle Eberhardt (1877-1899)*, op. cit., et CHARLES-ROUX (Edmonde), *Nomade j'étais, les années africaines d'Isabelle Eberhardt (1899-1904)*, op. cit.

67 MACKWORTH (Cecily), *Le destin d'Isabelle Eberhardt*. Préface de André Lebois. Traduit de l'anglais par André Lebois. Fouque, Oran, 1956. In-16°, 251 p.

68 DOYON René-Louis, *La vie tragique de la bonne nomade*, dans EBERHARDT (Isabelle), *Mes journaliers*, op.cit., p. X.

69 Une bibliographie sélective proposée en conclusion de la thèse présente les ouvrages essentiels pour l'étude de la biographie d'Isabelle Eberhardt.

70 REZZOUG (Simone), « État présent des travaux sur Isabelle Eberhardt », *Annuaire de l'Afrique du nord*. Paris, Centre national de la recherche scientifique, Centre de recherches et d'études sur les sociétés méditerranéennes (CRESM), 1984, p. 841-847.

71 STEPHAN (Raoul), *Isabelle Eberhardt ou la révélation du Sahara*. Préface de Victor Margueritte. Flammarion, Paris, 1930. 19 cm, 257 p., p. de pl., p. 33.

de l'écrivaine, et dans son ouvrage *Amazone des sables*, souligne l'excentricité de la jeune femme : « Isabelle est nombreuse », explique-t-il, « Isabelle est une grande vivante. Isabelle est une âme houleuse et forcenée, un tumulte d'antithèses et de contradictions. Flux et reflux. Ombre et lumière. (...) D'où ce dualisme qui m'étonne : indolence mystique et frénésie sensuelle – l'Amazone et la Sainte⁷² ». Robert est fasciné surtout par la complexité de la relation qui s'établit entre Eberhardt et l'Islam. Convaincu de l'aspiration à la sainteté maraboutique de l'écrivaine, il écrit pour elle une épitaphe, accentuant la composante mystique :

« Errante, solitaire et tout l'être aux abois,
Elle a vécu pour Dieu, pour l'Art et le Désert ;
Elle a beaucoup aimé, Elle a beaucoup souffert ;
Elle repose ici pour la première fois ;
Passant, découvre-toi⁷³ »

Parmi les ouvrages contemporains dédiés à Isabelle Eberhardt, il faudra citer celui d'Annette Kobak qui s'intéresse surtout à la question du déguisement en homme et à ses implications sexuelles. Kobak parle d'une « résistance de type anorexique à la menstruation⁷⁴ », tandis qu'une autre biographe, Françoise d'Eaubonne, explique que derrière l'habillement, il y a une intention précise : « si Isabelle n'a jamais eu d'enfants, si elle se déguisait en garçon, c'est qu'elle voulait qu'on lui fasse l'amour comme un garçon, par la voie anale⁷⁵ ». Une autre auteure, Eglal Errera, se passionne pour une recherche biographique-contextuelle et approfondit la question du rapport entre Eberhardt et la religion. À ce propos, Errera parle d'une « fascination ignorante⁷⁶ », proche de celle éprouvée par les jeunes orientalistes genevois, tandis que Rochd décrit une conversion bien plus profonde, mettant en évidence la tentative accomplie par Eberhardt de réhabiliter l'image des musulmans et de montrer qu'ils « étaient certes différents mais [qu']ils avaient de grandes qualités humaines : discrétion, courage, abnégation même, fidélité, hospitalité⁷⁷ ».

Formation

L'éducation d'Isabelle Eberhardt est confiée à Trofimovsky, ce qui limite l'indépendance dont elle

72 ROBERT (Claude-Maurice), *L'Amazone des sables : le vrai visage d'Isabelle Eberhardt*. Soubiron, Alger, 1934. 20 cm, 78 p., p. de pl., portr., fac-sim., p. 42 sq.

73 ROBERT (Claude-Maurice), *id.*, p. 78.

74 KOBAK (Annette), *Isabelle Eberhardt. Vie et mort d'une rebelle (1877-1904)*. Traduit de l'anglais par Mireille Davidovici et Edith Ochs. Coll. « Viollet », Calmann-Lévy, Paris, 1989. 23 cm, 304 p., couverture illustrée, p. 125.

75 KOBAK (Annette), *ibid.*

76 ERRERA (Eglal), dans EBERHARDT (Isabelle), *Lettres et journaliers, sept années dans la vie d'une femme*. Présentation et commentaire par Eglal Errera. Coll. « Terres d'aventures », Actes Sud, Arles, 1987. 22 cm, 285 p., ill., couverture illustrée en couleur, p. 50.

77 ROCHD (Mohammed), *Isabelle, une maghrébine d'adoption*, *op. cit.*, p. 107.

bénéficie. Vava, bien qu'il intercepte les lettres adressées aux enfants et semble vouloir empêcher notre écrivaine de se déplacer en Tunisie préférant l'Égypte, permet à la jeune Isabelle de développer un certain esprit critique. Sa surveillance est particulièrement stricte : âgée de dix-sept ans, notre écrivaine est accompagnée d'une bonne pour se déplacer en tramway de Meyrin à Genève. Le modèle éducatif de Trofimovsky est typiquement russe, inspiré au phalanstère de Fourier et assez libre dans le choix des contenus à étudier. Isabelle ne fréquente pas l'école (sauf pour les cours de médecine suivis à l'Université de Genève en 1896), et se plonge dans la lecture de « tous les écrits qui lui tomb[ai]ent sous la main : romans à la mode, mémoires, poèmes, essais journaux⁷⁸ ». Les achats sont faits à la librairie Payot, place Molard, où la famille de Moerder profite d'une remise chez Lemerre et chez Calmann-Lévy.

Un inventaire de quatre feuilles rédigé de la main d'Eberhardt nous fournit les titres et les prix de tous les textes lus. Les premières lectures sont suggérées par le précepteur et par Mme de Moerder, lectrice passionnée des œuvres de Lydia Pachkov, une écrivaine qui, selon Michelle Perrot – auteure d'un article dédié aux voyageuses et disponible dans *Histoire des femmes en Occident*⁷⁹ – est la responsable du désir d'Orient qui surgit dans l'âme de la jeune Isabelle. La lecture de ces textes, tous disponibles dans la librairie susmentionnée, sera suivie par une correspondance que les deux femmes entretiennent et qui permet à Isabelle Eberhardt de développer un intérêt de plus en plus fort pour la littérature de voyage. Madame Pachkov, définie par Charles-Roux comme la première femme qui a fait de la littérature de voyage un métier, verra en notre écrivaine une sorte de fille adoptive. Pourtant, les deux auteures voyagent d'une manière très différente : Lydia dispose de beaucoup plus de commodités, dont un système de tentes bien organisées⁸⁰, des cavaliers, un médecin, des chameaux qui transportent les outres contenant l'eau.

Les découvertes précoces des textes de Pierre Loti⁸¹ – qui décrivent des voyages réellement accomplis et se concentrent sur la participation sentimentale de l'écrivain – et de ceux d'Eugène Fromentin, dont la jeune Isabelle retient surtout le bouleversement de l'âme ressenti face au Sahara, demeurent les plus significatives. À côté de ces deux, Eberhardt lit tous les principaux romanciers de son époque, dont les russes Léon Tolstoï, Fëdor Dostoïevski et Ivan Tourgueniev, les français François-René de Chateaubriand, Alphonse Deaudet, Émile Zola, Paul Adam et Paul Bourget

78 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient : jeunesse d'Isabelle Eberhardt (1877-1899)*, op. cit., p. 120.

79 Sur ce sujet, consulter l'excellent ouvrage de Georges DUBY et Michelle PERROT, dont nous avons étudié la traduction en langue italienne (*Storia delle donne. L'Ottocento*. Traduit du français par Emilia Benghi, Fausta Cataldi Villari, Carlo De Nonno, Vincenzo Matera, Paolo Russo, Giorgia Viano Marogna. Roma-Bari, Laterza, 1991. 21 cm, 614 p., ill.).

80 Edmonde Charles-Roux explique que pour arriver à Palmyre, elle voyage avec une tente-cabinet de toilette, la tente du drogman, celle des femmes de chambre, celle des porteurs et du photographe, une tente salon-salle à manger, une tente cuisine, une tente-cantine et trente-trois mulets de charge qui portent les bagages.

81 Dans sa jeunesse, elle lit *Aziyadé*, *Madame Chrysanthème*, *le Désert*, *Japonerie d'automne*, *Jérusalem*, *Au Maroc*.

(*Cosmopolis*). Elle connaît également Victor Hugo, les essais de Jean-Jacques Rousseau, elle lit *Les fleurs du mal* et les *Curiosités esthétiques* de Charles Baudelaire, les *Histoires extraordinaires* et *Les aventures de Gordon Pym* d'Edgar Allan-Poe, *Mes paradis* et *La mer* de Jean Richepin, le journal de Marie Bashkirtseff. Eberhardt se passionne surtout pour les romans de Zola et définit le cycle des Rougon-Macquart comme « une série d'études sociales et MORALES⁸² ». Elle invitera Slimène à lire les œuvres de cet « apôtre de la Vérité et de l'Humanité⁸³ », qui pourrait le soutenir moralement : « fais-moi le plaisir très réel et très grand de lire attentivement page par page, *Le travail* de Zola », lui écrit-elle, « c'est un livre très utile...⁸⁴ ». Âgée de 19 ans, Isabelle montre clairement de l'attachement pour cet auteur dans une lettre envoyée à *l'Athénée* et publiée en mars 1898, où elle déclare, à la suite des articles « Conspuez Zola » et « La Juiverie en France » – ne pas partager « les opinions, ni littéraires, ni politiques⁸⁵ » du journal. Grâce à ses amis russes, parmi lesquels il faut citer surtout Moussa Shalit, Eberhardt lit des textes de sociologie et des revues littéraires comme *la Revue blanche*, *la Vie algérienne*, *La Revue rouge*, *l'Humanité nouvelle*, *la Nouvelle Revue moderne*, *l'Athénée*. Elle étudie les langues anciennes et vivantes – achetant des grammaires et des dictionnaires d'italien, d'anglais, d'arménien, de turc, de persan, de grec – et les sciences, sur des manuels d'anatomie et de gymnastique, des atlas, un indicateur des chemins de fer.

Les achats d'Isabelle Eberhardt témoignent aussi de son amour pour le monde arabe. Nous reprenons un passage de l'ouvrage d'Edmonde Charles-Roux :

« Sur la liste d'achats d'Isabelle figurent une bonne dizaine de dictionnaires franco-arabes, des manuels de toute sorte – manuel de l'arabisant en deux tomes, 12 francs, manuel épistolaire à 5 francs – quatre grammaires, une guide des lectures, plusieurs ouvrages de littérature et de lettres arabes édités par les Jésuites de Beyrouth, des études sur l'agriculture algérienne, d'autres sur les terres de colonisation, d'autres encore sur l'Islam au XIX^e siècle, sans oublier, bien sur, une petite étude intitulée *Le Coran, sa poésie et ses lois*, à 1.50 francs⁸⁶ ».

L'étude de la culture arabe est côtoyée par la lecture d'œuvres philosophiques et Isabelle, tout en critiquant les habitudes de son frère Augustin – qui préfère les textes de Schopenhauer à l'étude de la langue kabyle à laquelle elle se dédie dès son plus jeune âge – ne renonce pas à l'approfondissement de ses connaissances philosophiques, ce qui est démontré par le contenu de sa correspondance avec Ali Abdul Wahab. Notamment, dans une lettre datée du 13 novembre 1898,

82 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient : jeunesse d'Isabelle Eberhardt (1877-1899)*, op. cit., p. 121.

83 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*, op. cit., p. 204.

84 EBERHARDT (Isabelle), dans CHARLES-ROUX (Edmonde), *Nomade j'étais : les années africaines d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 120.

85 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*, op. cit., p. 207.

86 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient : jeunesse d'Isabelle Eberhardt (1877-1899)*, op. cit., p. 137.

Eberhardt accuse son ami tunisien d'un « SCEPTICISME universel et *continuel*, portant sur toutes choses » qui « doit nécessairement conduire (et cela toujours, sans exception), à une forte altération du *sens moral*⁸⁷. L'écrivaine apprécie le philosophe allemand susmentionné, « le grand négateur Schopenhauer », et, à partir de la lecture des textes de celui-ci, réfléchit sur les relations humaines, observant par exemple que « ni aimer ni haïr, c'est la moitié de la sagesse humaine : ne rien dire et ne rien croire (de ce que les autres nous disent) l'autre moitié », mais qu'en même temps on « tourne le dos à un monde qui exige une pareille sagesse ». Les rapports avec les animaux analysés par Schopenhauer, sont également pris en compte : « le chien a un privilège sur tous les autres animaux, un trait qui le caractérise », écrit-elle, « le mouvement de la queue si bienveillant, si expressif et si profondément honnête⁸⁸ ».

La formation d'Isabelle Eberhardt prévoit donc la lecture d'ouvrages divers, soit philosophique-littéraires soit informatif-scientifiques, dont elle se servira ensuite dans ses écrits. Les manuscrits conservés aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence⁸⁹, attestent la continuité qu'il y a entre la lecture et l'écriture. Cette relation se développe dans plusieurs directions, agissant au niveau du contenu, de la pensée et de la forme. Notamment, les lieux et les personnages des nouvelles eberhardtiennes, sont souvent décrits à l'aide de citations littéraires. Par exemple, Saadi-Ganèline, ouvrier et vagabond, est présenté à partir d'une phrase du Journal des Goncourt : il a « des yeux qui semblent les yeux du soir » ; l'introduction de deux autres personnages, Souk-el-Haljèmine et Ellassare, se fait par une citation de Pierre Loti. Les sentiments intimes sont eux aussi approfondis à l'aide de citations d'auteur. Par exemple, l'angoisse éprouvée par Eberhardt est comparée au sentiment ressenti par un personnage de *Matelot* de Loti, qui est décrit de la manière suivante : « à son réveil ce matin, il s'était tout de même senti angoissé, envahi comme d'un pressentiment de mort, en présence de cet acte irréparable⁹⁰ ». Il en est de même pour l'émotion suscitée par la vision du cimetière de Vernier – illustrée par un passage de *Le mariage de Loti* – ainsi que pour la nostalgie ressentie par notre écrivaine à l'hôpital d'El Oued. Celle-ci est décrite à partir du sentiment éprouvé par un autre personnage de Pierre Loti qui « à ce seul nom du Sénégal [il] revit l'infini des sables, les languissants soirs rouges où s'abaisse sur le désert un soleil énorme...⁹¹ ». D'une façon semblable, des réflexions sur la méchanceté humaine, sur la mort et sur le sens de la vie, sont complétées par des passages tirés des textes des frères Goncourt, de Fromentin ou de Gabriele d'Annunzio.

87 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*, op. cit., p. 101.

88 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 205 sq.

89 Fonds Isabelle Eberhardt, 23x. Dans *Série x, dons et acquisitions 1758/1956. Gouvernement général de l'Algérie. Algérie. Fonds territoriaux*

90 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, op. cit., p. 321.

91 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 349.

Les citations permettent à Eberhardt d'insérer son projet d'écriture dans un domaine littéraire mieux défini, d'établir les contenus de ses écrits et de gagner en profondeur. Les références littéraires sont importantes tant pour la définition de la poétique de l'écrivaine que pour la détermination de son style d'écriture. En effet, au niveau formel ses textes reprennent à la fois ceux de Loti et de Fromentin. Les manuscrits nous permettent d'observer un processus qui ne consiste pas simplement dans le fait d'utiliser les pages de ces auteurs comme sources d'inspiration, mais qui prévoit une véritable tentative d'imitation. Dans les pages autographes que nous avons consultées, on voit qu'Isabelle Eberhardt alterne des extraits des romans de Loti avec des passages écrits de sa main : les contenus ne sont pas les mêmes, mais on peut néanmoins relever un lien de type formel et stylistique. En ce qui concerne le rapport avec Eugène Fromentin, au niveau lexical on assiste à « une fréquence très forte de vocables exprimant des sentiments comme la mélancolie et la tristesse, une attirance marquée pour le rêve, l'étrange et l'inconnu, un emploi très fréquent d'adjectifs comme seul, lointain et une disposition très marquée pour l'usage de jadis et impression », tandis qu'au niveau stylistique on trouve chez les deux écrivains un « usage fréquents d'adjectifs qualificatifs, de l'apposition, de phrases nominales » et une « prédominance des indépendantes coordonnées et des relatives⁹² ».

La formation d'Isabelle Eberhardt nous dit déjà quelque chose sur son profil artistique. Avant tout, notre auteure est pleinement consciente de son projet d'écriture et n'hésite pas à faire ce qui est nécessaire à sa réalisation, s'insérant dans un contexte littéraire et prenant l'inspiration de ses pères artistiques et spirituels. Eberhardt reprend des frères Goncourt « l'émotion de l'étude sur le vrai », sans laquelle il n'y a que « l'ennui et le vide⁹³ », s'inspire de Zola et de Loti quand elle affirme vouloir « noter soigneusement non seulement les renseignements, mais bien aussi les impressions⁹⁴ », bien que rien de ce qu'elle pourrait dire « dans des pages entières ou des volumes ne rendrait la mélancolie sans nom de cette impression-là... (*Fantôme d'Orient*)⁹⁵ ». Enfin, les achats effectués auprès de la librairie Payot, montrent clairement que l'ambition littéraire eberhardtienne est toujours accompagnée par le désir d'étudier le monde arabe.

Chapitre 2 : L'édition de référence

La définition de la version originale des textes d'Isabelle Eberhardt est extrêmement compliquée. Conscients de cette complexité, nous avons choisi l'édition de ses textes qui répond au mieux aux exigences scientifiques de ce travail de recherche. Il s'agit de celle proposée par Marie-Odile

92 ROCHD (Mohammed), *Isabelle Eberhardt, une maghrébine d'adoption*, op. cit., p. 22.

93 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, op. cit., p. 368.

94 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 329.

95 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 360.

Delacour et Jean-René Huleu, publiée par Grasset en deux tomes intitulés *Écrits sur le sable*⁹⁶. Notre choix se base sur trois constatations. La première est d'ordre pratique : *Écrits sur le sable* est le seul livre qui – à l'exception du conte *Rakhil* et de certaines pages manuscrites – contient l'*opera omnia* d'Isabelle Eberhardt⁹⁷. Ce n'est pas rien, vu que ses textes sont dispersés dans les journaux, dans les manuscrits et dans un bon nombre de livres publiés après sa mort. La deuxième constatation est que la plupart des textes proposés dans *Écrits sur le sable* renvoie à une version fiable, qui est soit celle des journaux publiés avant octobre 1904 soit celle des manuscrits. La troisième motivation sur laquelle s'appuie notre choix, concerne la nature même de la thèse, qui ne veut pas présenter une édition critique de l'œuvre eberhardtienne – pour avoir accès à laquelle il suffit de se référer aux ouvrages de Mohammed Rochd et à son excellent travail de recherche – mais en proposer une analyse philosophique et littéraire. Par conséquent, après avoir consulté la plupart des éditions des écrits d'Isabelle Eberhardt disponibles, nous les avons comparées⁹⁸.

L'énigme qui se développe autour des textes d'Isabelle Eberhardt renvoie à une situation complexe déterminée par des facteurs divers. Avant tout, notre écrivaine a l'habitude de rédiger plusieurs variantes de chaque conte et des notes de voyage, ce qui est visible dans les manuscrits. En outre, l'inondation d'Aïn-Sefra dans laquelle l'écrivaine trouve la mort, a endommagé, voire détruit, beaucoup de pages, dont la lisibilité est aujourd'hui définitivement compromise. C'est pourquoi les manuscrits ne constituent pas une documentation suffisante pour évaluer d'une manière définitive la production eberhardtienne. Au-delà des ceux-ci, la deuxième source dans laquelle on peut puiser est constituée par les journaux qui ont publié des textes d'Isabelle Eberhardt avant sa mort. Parmi ceux-ci, il faut prendre en compte surtout des revues algériennes comme *l'Akhbar*⁹⁹, *la Dépêche algérienne*¹⁰⁰, *les Nouvelles d'Alger*. Les pages publiées dans les journaux, sont parfois différentes de la version manuscrite, mais il n'y aucune raison pour douter de leur fiabilité.

En plus des textes autographes et des publications, il est possible de recourir aux ouvrages édités par Victor Barrucand, un journaliste qui, après la mort de l'écrivaine, s'est chargé de la correction et de la publication de ses textes, en réalisant un travail caractérisé par des interventions et des manipulations intenses. Mohammed Rochd s'est attaché à reconstruire la version originale des

96 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I et II*, op. cit., p. 321.

97 La publication des lettres d'Isabelle Eberhardt est disponible dans l'édition critique de Marie-Odile DELACOUR et Jean-René HULEU (*Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*, op. cit.). Une partie de la correspondance est également publiée dans d'autres éditions critiques dont celle d'Eglal Errera (*Isabelle Eberhardt : sept années dans la vie d'une femme*, op. cit.) et de Robert RANDAU (*Isabelle Eberhardt : notes et souvenirs*. Charlot, Alger, 1945. 21 cm, 267 p., ill., pl., portr., fac-sim.).

98 Voir à ce propos la partie I (chapitre 3, *Analyse des éditions*.)

99 *L'Akhbar : journal de l'Algérie républicain radical*. Alger. Années 1987, 1902, 1903, 1904, 1913, 1914, 1915.

100 *La Dépêche algérienne : journal politique quotidien*. Alger. In-folio, 12/01/1903, 27/01/1903, 13/03/1903, 1/04/1903, 12/05/1903, 1/06/1903, 1/08/1903, 25/08/1903, 15/09/1903, 30/09/1903, 28/10/1903, 13/12/1903, 5/01/1904, 25/01/1904, 5/04/1904, 20/04/1904, 3/05/1904, 17/07/1904, 31/10/1904.

textes à partir des publications journalistiques, il a analysé les modifications apportées par Barrucand et il a proposé des textes restaurés fiables. Le panorama éditorial est enrichi par la publication des pages notées par René-Louis Doyon, qui a reçu la version originale des journaux intimes et d'autres écrits d'Eberhardt par « la veuve du maire de Bône¹⁰¹ », Chloé Bulhiod, qui les avait obtenus par Slimène¹⁰². Doyon a tout publié dans *Mes journaliers*, dans *Contes et paysages* et dans *Au pays des sables*¹⁰³. Il propose dans ces ouvrages de nombreuses pages inédites, et les journaux intimes sont disponibles uniquement dans cette version. Il en est de même pour un autre court récit, *Pays d'oubli*, qui contient la description de la ville de Cagliari.

Bien que cet éditeur soit défini par Delacour et Huleu comme « le justicier », ainsi que comme un « vigoureux personnage, éditeur et directeur de la revue *la Connaissance* et premier mentor d'André Malraux¹⁰⁴ », l'honnêteté de son travail est mise en discussion par Mohammed Rochd, qui l'accuse de ne pas avoir publié la version originale des contes *L'anarchiste*, *Amara le forçat*, *Le magicien*, *Oum-Zahar* et *Le Djich*, ce qui n'est pas digne d'un « dresseur de torts comme il se voulut¹⁰⁵ ». Rochd observe aussi que Doyon n'a pas traduit des chapitres, du russe au français et qu'il a réalisé un travail imprécis, étant donné qu'« il s'est malheureusement contenté de dire qu'à telle ou à telle date, Isabelle aurait recopié un chapitre, une page de Loti ou de Dostoïevski, sans préciser le chapitre ou le numéro de la page¹⁰⁶ ». Aussi Simone Rezzoug reproche à Doyon d'avoir supprimé dans *Mes journaliers*, des citations et des dessins¹⁰⁷, dont une partie est effectivement conservée aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence.

Dans un cadre si compliqué, Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu prennent position avec un ouvrage dont l'intention est de proposer une édition claire, lisible et bien documentée des textes eberhardtiens. Les éditeurs font preuve de leur connaissance des manuscrits, ils publient des documents inédits, reconstruisent l'histoire de chaque texte et de ses parutions. Malgré cela, ils adoptent une attitude ambiguë à l'égard des corrections faites par Barrucand, ce qui ressort

101 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 17.

102 Après le décès de Slimène, son cousin M'Cib Hammou reçoit des papiers d'Isabelle Eberhardt. Jean et Chloé Bulliod les achètent en 1921. René-Louis Doyon les obtient temporairement et découvre les quatre journaux intimes.

103 EBERHARDT (Isabelle), *Mes journaliers*. Préface de René-Louis Doyon, *La vie tragique de la bonne nomade*. Coll. « Les textes », La connaissance, Paris, 1923. 300 p., fac-sim., portr., ill.

EBERHARDT (Isabelle), *Contes et paysages*. Coll. « Collection d'art », La connaissance, Paris, 1925. In-8°, 157 p., illustration topographique exécutée par A. Bresse, portr. en front.

EBERHARDT (Isabelle), *Au pays des sables*. Préface de René-Louis Doyon, *Infortunes et ivresses d'une errante*. Sorlot, Paris, 1944. 19 cm, 219 p., ill.

104 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 17.

105 ROCHD (Mohammed), « Isabelle Eberhardt. À propos de "l'énigme et de la légende" », *Isabelle Eberhardt*. Coll. 20.10, Centre culturel algérien, Paris.

106 EBERHARDT (Isabelle), *Dans l'ombre chaude de l'Islam : le dernier voyage, op. cit.*, p. 14.

107 Dans une lettre envoyée à Slimène datant du 10 juillet 1901, Eberhardt explique qu'elle voudrait prendre des leçons de dessin et peinture dans le but d'illustrer ses livres. Cela leur donnera plus de valeur, d'autant plus qu'il y a des revues illustrées qui acceptent uniquement des récits de voyage accompagnés de dessins ou de photographies.

clairement d'un travail comparatif. Après *Écrits sur le sable*, Delacour et Huleu publient pour Joëlle Losfeld d'autres recueils – *Yasmina et autres nouvelles algériennes*, *Sud oranais*, *Au pays de sables*, *Amours nomades*¹⁰⁸ – dont les dimensions réduites facilitent la diffusion et la lecture. Les intitulations des livres nous permettent d'anticiper une autre question, qui complique davantage le panorama : celles-ci sont souvent arbitraires et répondent à des projets éditoriaux, voire à des idéologies, précis. Aussi Victor Barrucand propose dans *Pages d'Islam* des nouvelles divisées en sections, dont les titres ne sont pas toujours originaux. Cela illustre les intentions de l'éditeur : proposer un récit organique et structuré. Avec les livres déjà cités, Delacour et Huleu publient un ouvrage très précieux – *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés* – qui contient les lettres d'Isabelle Eberhardt, disponibles dans leur version manuscrite.

Les textes présentés dans *Écrits sur le sable* sont repris par Mohammed Rochd dans une version qui est parfois différente de celle proposée par Delacour. Rochd publie l'édition originale de la deuxième partie de *Sud oranais*, un reportage réalisé en 1904, ainsi que des textes épars, fidèlement repris soit des manuscrits soit des journaux. Bien que les ouvrages de Rochd ne reçoivent pas aujourd'hui l'accueil qu'ils méritent, il faut se référer à son édition pour lire les textes eberhardtiens dans une version pleinement conforme à l'originale. Rochd, bien conscient de la valeur de sa recherche, critique souvent ses collègues : il accuse Delacour et Huleu d'avoir commis des erreurs dans leurs éditions (il cite les passages incriminés), il fait des reproches à Doyon, il se montre sévère envers Victor Barrucand et il n'épargne que Cecily Mackworth, Denise Brahimi et Simone Rezzoug. Ces deux dernières auteures ont publié respectivement dans *Requiem pour Isabelle*¹⁰⁹, et dans *Isabelle Eberhardt*¹¹⁰, une partie des textes de notre écrivaine. L'ouvrage de Brahimi met en relation les contes avec la biographie de leur auteure dans le but d'en fournir un profil psychologique, tandis que Rezzoug étudie l'œuvre d'Isabelle Eberhardt par rapport au contexte littéraire de son époque, la situant dans un horizon plus vaste. Les textes de notre écrivaine sont repris aussi par Eglal Errera, qui, suivant un ordre chronologique, met l'accent sur la relation vie-

108 EBERHARDT (Isabelle), *Yasmina et autres nouvelles algériennes*. Choies et présentées par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu. Coll. « Piccolo », Levi, Paris, 1986. 26 cm, 265 p.

EBERHARDT (Isabelle), *Amours nomades*. Les éditions du centenaire 1904-2004. Éd. par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu. Coll. « Arcanes », Losfeld, Paris, 2003. 19 cm, 185 p., couverture illustrée.

EBERHARDT (Isabelle), *Au pays des sables*. Les éditions du centenaire 1904-2004. Éd. par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu. Coll. « Arcanes », Losfeld, Paris, 2003. 19 cm, 188 p., couverture illustrée en couleur.

EBERHARDT (Isabelle), *Sud oranais*. Les éditions du centenaire 1904-2004. Éd. par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu. Coll. « Arcanes », Losfeld, Paris, 2003. 19 cm, 274 p., couverture illustrée.

109 BRAHIMI (Denise), *Requiem pour Isabelle*. Publisud, Paris, 1983. 22 cm, 179 p., couverture illustrée en couleur.

110 EBERHARDT (Isabelle), *Isabelle Eberhardt*. Textes présentés par Simone Rezzoug. Coll. « Classiques maghrébins », Office de publications universitaires, Alger, 1985. 22 cm, 117 p., fac-sim., portr.

écriture¹¹¹. Danièle Masse reconstruit dans *Rakhil*¹¹² le roman homonyme inédit mais disponible manuscrit et Robert Randau publie d'autres pages dans *Isabelle Eberhardt : notes et souvenirs*¹¹³.

Bien que *Écrits sur le sable* soit notre édition de référence en raison du bon niveau de fiabilité de la documentation fournie, de la richesse et de l'exhaustivité du contenu (les passages incertains ne prévoyant pas de modifications significatives) nous recommandons la consultation des journaux et des manuscrits. Compte tenu de la complexité du panorama éditorial, nous avons consulté plusieurs versions des textes d'Eberhardt : les résultats de la recherche sont présentés dans le troisième chapitre de la première partie de la thèse, tandis que dans l'annexe rapportons d'autres pages manuscrites significatives.

Victor Barrucand et la contamination des manuscrits

Victor Barrucand a agi d'une manière substantielle dans le processus de création d'une image mythique d'Isabelle Eberhardt. Ce « journaliste acquis aux thèses "progressistes"¹¹⁴ » combat énergiquement pour la publication et la promotion de l'œuvre de notre écrivaine. Représenté tantôt comme un intellectuel à la pensée radicale, mais le plus souvent comme le traître de la mémoire de son amie et collègue, Barrucand est animé par des intentions précises quand décide de prendre en main les textes d'Eberhardt, de les modifier et de les publier. Il est néanmoins difficile d'établir si le projet éditorial de Barrucand répond au désir de promouvoir la production d'une écrivaine estimée ou si l'éditeur cherche à diffuser ses propres convictions. Celui-ci a une idée précise sur la situation politique de son époque : s'installe à Alger pour « soutenir l'action culturelle de la France » et « défendre les "Indigènes" soumis alors à de très rigoureuses lois d'exception¹¹⁵ ». Dans le but de favoriser le dialogue entre Français et Algériens, il reprend en 1902 le vieil journal *l'Akhbar*, fondé en 1839, et en fait le premier journal hebdomadaire bilingue algérien. Barrucand sera accusé d'anti-colonialisme par les autorités française, et à ce propos, Christine Drouot et Olivier Vergniet observent :

111 EBERHARDT (Isabelle), *Lettres et journaliers, sept années dans la vie d'une femme*. Présentation et commentaire par Eglal Errera. Coll. « Terres d'aventures », Actes Sud, Arles, 1987. 22 cm, 285 p., ill., couverture illustrée en couleur.

112 EBERHARDT (Isabelle), *Rakhil*. Roman inédit présenté par Danièle Masse. La boîte à documents, Paris, 1990. 22 cm, 143 p., couverture illustrée en couleur.

113 RANDAU (Robert), *Isabelle Eberhardt : notes et souvenirs*, op. cit.

114 DELACOUR (Marie-Odile) et HULEU (Jean-René), « Présentation », dans EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, op. cit., p. 17.

115 DROUOT (Catherine) et VERGNIOT (Olivier), « Victor Barrucand : un indésirable à Alger », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*. Aix-en-Provence, 1984, Centre National de la Recherche Scientifique et des Universités d'Aix-Marseille, vol. 37, n°1, « Le Maghreb dans l'imaginaire Français. La colonie, le désert, l'exil », p. 31-36. Lettre du 27 mai 1956 conservée aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence (31MIOM31, 23x59).

« Barrucand entendait aussi démontrer aux milieux républicains de la métropole qu'il existait en Algérie une autre manière d'appréhender les réalités. Ses articles critiques et son action militante à l'égard des excès de la colonisation confortèrent les positions des avocats des inculpés de Margueritte au procès de Montpellier et l'action à Paris du député Albin Rozet en faveur de l'abolition des tribunaux répressifs algériens¹¹⁶ ».

Il est possible que Victor Barrucand considère Isabelle Eberhardt comme une femme courageuse et exceptionnelle, qui peut participer par ses écrits et ses notes de voyage à la diffusion d'un programme idéologique et politique précis. Pour cette raison, Barrucand défend l'écrivaine des calomnies, il lui offre un soutien moral et professionnel en lui proposant de travailler pour *les Nouvelles d'Alger* et pour *l'Akhbar*, il procure à Slimène un poste de secrétaire administratif à Ténès. Après la mort d'Isabelle il s'empare des manuscrits, les remanie et les regroupe en quatre ouvrages, qui sont publiés en différentes éditions sous les titres : *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, *Notes de route : Maroc, Algérie, Tunisie*, *Pages d'Islam*, *Trimardeur*¹¹⁷. L'éditeur recueille ici les nouvelles et les notes de voyage d'Eberhardt, reprenant les manuscrits ou les textes déjà publiés. L'action de Barrucand n'est pas neutre : il corrige les originaux, ajoute des paragraphes et supprime plusieurs phrases dans un travail de manipulation dont la coupure et le collage des textes autographes est le témoignage¹¹⁸. En lisant ses éditions, on assiste à la progressive évolution d'un travail de remaniement fait par étapes. Les interventions consistent en des ajouts, en des modifications et en des coupures. Les intégrations visent à compléter des textes inachevés, à approfondir de réflexions théoriques, à augmenter les composantes exotiques, à étendre les descriptions paysagères et sentimentales. En ce qui concerne les modifications, elles s'adressent plus spécifiquement à la composante stylistique, tandis que les coupures servent à supprimer tout passage considéré amoral ou ambigu.

Toutes ces interventions sont fort significatives, à la fois du point de vue narratif, stylistique et idéologique. Nous rapportons ici l'exemple d'une nouvelle, *Le magicien*, qui raconte l'histoire d'une femme, Rahil. Celle-ci décide d'interroger un magicien, Abd-es-Sélèm, pour savoir si l'homme

116 DROUOT (Catherine) et VERGNIOT (Olivier), « Victor Barrucand : un indésirable à Alger », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, op. cit.

117 BARRUCAND (Victor) et EBERHARDT (Isabelle), *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, op. cit.

EBERHARDT (Isabelle), *Trimardeur. Roman*. Préface de Victor Barrucand. Fasquelle, Paris, 1922. In-16°, 280 p., portrait.

EBERHARDT (Isabelle), *Notes de route : Maroc, Algérie, Tunisie*. Préface de Victor Barrucand. Illustrations de G. Rochegrosse, E. Dinet, M. Noiré, P. Bonnard. Fasquelle, Paris, 1908. In-18°, 19 cm, 354 p., ill., portr. et pl.

EBERHARDT (Isabelle), *Pages d'Islam*. Préface et notes de Victor Barrucand. Fasquelle, Paris, 1920. In-16°, 340 p.

EBERHARDT (Isabelle), *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. Éd. par Victor Barrucand. Coll. « Babel : terres d'aventures », Actes Sud, Arles, 1996. 11 x 17,6 cm, 192 p., couverture illustrée en couleur.

118 Bien évidemment cette action, directement exercée sur les manuscrits, complique ultérieurement la lecture et la compréhension des textes autographes.

qu'elle aime et qui l'a quitté, reviendra. La réponse du mage est dramatique : Rahil mourra dans le sang. Bien évidemment, la fille est désespérée, elle pleure à chaudes larmes son désir de vivre. Elle s'apprête enfin à payer Abd-es-Sélèm :

« Il resta silencieux, la regardant. Puis, après un instant, il répondit :

- Me donneras-tu ce que je te demanderai ?

- Oui, si ce n'est pas trop.

- Je prendrai comme salaire ce que je voudrai.

Il lui prit les poignets.

Elle fut insolente.

- Laisse-moi partir ! Je ne suis pas pour toi. Lâche-moi.

- Tu es comme la grenade mure tombée de l'arbre : pour celui que la ramasse ; le bien trouvé est le bien de Dieu.

Non, laisse-moi partir...

Elle se dégagea.

Irrésistiblement, il l'inclinait vers le tapis¹¹⁹ ».

Dans l'édition de Delacour et Huleu que nous avons rapportée ci-dessus, le conte se termine avec une scène sensuelle et tragique. Le lecteur peut légitimement faire l'hypothèse d'une violence charnelle ainsi que d'un rapport amoureux partagé ou d'un meurtre. Ce final nous laisse pour ainsi dire en suspens, à la merci de notre imagination ou de nos désirs. Or, Barrucand intervient sur le texte et il complète le conte avec une conclusion claire : les deux personnages se réveillent après une nuit d'amour, Rahil supplie le magicien de rester avec elle, il refuse et elle s'en va. Par ce biais, l'éditeur met en premier plan l'aspect narratif, il renonce à toute indétermination pour présenter un récit conclu et structuré. Au contraire, dans la plupart des récits d'Isabelle Eberhardt, la narration, comme le souligne Rachel Bouvet, n'a pas un rôle essentiel mais « la rêverie face à un paysage semble prendre plus de place que l'intrigue ». En effet, dans les nouvelles – continue-t-elle – « il ne se passe pas grand-chose, [où] les personnages sont à peine esquissés » et « la dimension spatiale prend le pas sur la dimension temporelle¹²⁰ ».

D'autres fois, Victor Barrucand approfondit les réflexions théoriques, souvent esquissées dans les textes originaux, et accentue les éléments exotiques du récit. Les exemples les plus clairs sont fournis par deux chapitres de *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. Le premier, *Réflexions sur l'amour*, présente d'une manière cohérente la pensée d'Eberhardt sur le sujet amoureux, le deuxième, *Regard*

119 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes II, op. cit.*, p. 72.

120 BOUVET (Rachel), « Variations autour d'un paysage : le désert chez Isabelle Eberhardt ». Sous la direction de Rachel Bouvet et Françoise Foley, *Pratiques de l'espace en littérature*. Coll. « Figura », Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, Montréal, 2008, vol. 7, p. 105-118.

en arrière, aborde la question de la solitude.

« Vivre seule, c'est vivre libre. Je ne veux plus penser à rien. Pendant des mois j'espacerais mon âme... J'ai connu des jours nombreux où je menais une existence de "chien perdu". Ces jours sont loin, derrière les vastes solitudes, derrière les montagnes écrasantes, par-delà les Hauts Plateaux arides et le Tell cultivé, dans la ville aux nuits d'angoisse où les choses chaviraient devant mes yeux, où mon cœur se gonflait de pitié et d'impuissance. Maintenant, j'ai reconquis l'orgueil, et les figures amies me sont plus douces. Je ne souffrirai plus de personne¹²¹ »

La volonté de Barrucand d'attribuer à l'écrivaine des réflexions systématiques et profondes, est confirmée par Robert Randau, qui rapporte un dialogue eu avec Jean Rodès, journaliste du *Matin* qu'Eberhardt rencontre au Sud oranais et en compagnie duquel elle rédige ses articles. Celui-ci lui raconte une conversation avec Barrucand qui a eu lieu le 17 janvier 1915, dans laquelle l'éditeur commente une partie des textes d'Eberhardt et déclare : « eh bien, ces passages, qui vous ont ému, ne sont pas d'elle. Elle était totalement incapable de les écrire et même de les penser. C'est moi qui les ai écrits, pour achever l'image de l'être que fait supposer son existence. Je les ai écrits dans la logique du personnage que j'ai voulu ainsi compléter ». Il ajoute que la jeune Isabelle « était simplement reporter, notant méticuleusement ce qu'elle voyait : les aspects, la couleur, la lumière et les ombres, mais elle était incapable de faire ces retours sur elle-même. Elle écrivait comme un commissaire-priseur¹²² ». Poussé par cette conviction intime, Barrucand approfondit les discours théoriques d'Eberhardt et rend ses descriptions plus complexes.

Les changements que Barrucand apporte aux textes originaux, modifient aussi le style d'écriture de notre auteure. En particulier, l'éditeur supprime (ou modifie) les expressions qui contribuent à la création d'une atmosphère de suspension et d'indétermination, comme les phrases nominales, les anacoluthes, la disposition désuète des mots, l'utilisation d'adjectifs et d'expressions particulières, l'association de sphères sensorielles diverses, et, ce faisant, il compromet les composantes essentielles de la poétique eberhardtienne. Les phrases de Barrucand sont plus nettes et structurées, elles renoncent au mystère qui sort de la complexité des relations qui s'établissent parmi les choses, pour valoriser un Inconnu plus concret, renvoyant à une dimension exotique. Notamment, dans *En route* – qu'on retrouve dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam* – la phrase : « au ksar de Beni-Ounif, un réveil léger et heureux, avec ces sensations délicieuses¹²³ », est remplacée par « au ksar de Beni-Ounif, je m'éveille heureuse avec des sensations délicieuses¹²⁴ ». Ici, la structure syntactique est

121 EBERHARDT (Isabelle), *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. Éd. par Victor Barrucand. Coll. « Babel : terres d'aventures », Actes Sud, Arles, 1996. 11 x 17,6 cm, 192 p., couverture illustrée en couleur., p. 37.

122 RANDAU (Robert), *Isabelle Eberhardt : notes et souvenirs*, op. cit., p. 227.

123 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, op. cit., p. 229.

124 EBERHARDT (Isabelle), *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, op. cit., p. 15.

modifiée et la phrase nominale supprimée : l'expression *je m'éveille* utilisée par Barrucand, met en évidence la présence du narrateur, qui, au contraire, reste cachée dans la version originale du texte. Dans *Fantasia* – qu'on retrouve dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam* – le passage : « le grand marabout songeur, resté là, est venu seul dans la nuit, rêver et, qui sait, évoquer d'immortels regrets en contemplant la tombe de son premier-né, disparu dans l'abîme du mystère, à peine ses yeux furent-ils ouverts sur l'horizon resplendissant de son pays prestigieux¹²⁵ », devient : « le marabout s'est écarté de la foule. Il est venu, poussé par les forces de son cœur, dans la nuit et sur cette tombe, sur cette tombe qui est celle de son premier né, de son fils disparu dans l'abîme du mystère, alors que ses yeux commençaient à s'ouvrir joyeux et avides sur l'horizon de son pays¹²⁶ ». Barrucand supprime des adjectifs (*grand, songeur, seul, prestigieux*), réduit la dimension évocatrice renonçant aux mots *qui sait, évoquer d'immortels regrets, contemplant la tombe*, et raccourcit les phrases.

D'autres fois, les modifications regardent le contenu et visent à la mise en évidence de la composante exotique. Notamment, si dans l'édition de Delacour et Huleu du chapitre intitulé *Ben-Zireg* on lit : « accablés, abrutis, nous attendons là le soir, la délivrance¹²⁷ », dans celle de Barrucand le texte est plus complexe : « nous avons attendu le soir avec angoisse. Le jour s'est éteint en vapeur d'incendie. La redoute flambait comme un métal en fusion¹²⁸ ». En ce qui concerne les coupures faites par Barrucand, elles s'insèrent dans le paradigme défini jusqu'ici, mais révèlent aussi la volonté de l'éditeur de supprimer les passages amoraux, qui pourraient être mal compris par le lecteur européen ou par les autorités coloniales. Une action de ce genre implique l'appauvrissement de la valeur documentaire du texte. Notamment, deux chapitres de *Sud oranais*, *Coin d'amour* et *Chez l'amel chérifien*, qui décrivent les rapports entre les soldats et les prostituées, sont effacés.

Le projet éditorial de Victor Barrucand renvoie aux intentions claires qui animent l'éditeur dans son travail. S'il termine les nouvelles inachevées, s'il modifie certains passages et en supprime d'autres, c'est parce qu'il veut promouvoir l'œuvre d'Isabelle Eberhardt auprès d'un public de lecteurs européens et utiliser celle-ci à des fins socio-politiques. Dans la préface de *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, Barrucand déclare vouloir donner une autre image de l'Algérie et vouloir construire un pont entre les Français et les Arabes. Il explique ouvertement son point de vue dans *Pages d'Islam* : « nous avons nous-mêmes beaucoup à apprendre des musulmans » mais Eberhardt, à son avis, fait l'erreur de renverser « la proposition quand elle suggère que l'assimilation doit se faire à rebours et géographiquement ». Barrucand ne partage pas le nihilisme qui séduit notre écrivaine et, en réfléchissant sur la possibilité d'une communication entre les colons et les colonisés,

125 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 82.

126 EBERHARDT (Isabelle), *Dans l'ombre chaude de l'Islam, op. cit.*, p. 269.

127 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 235.

128 EBERHARDT (Isabelle), *Dans l'ombre chaude de l'Islam, op. cit.*, p. 29.

explique qu'il ne faut pas tomber dans la conviction « qu'"il y a rien à faire" » mais qu'il est nécessaire de combattre pour une nouvelle forme d'intégration. Le point de vue de l'éditeur est clair : cet effort humanitaire « n'aura pas été stérile », et l'objectif d'une « éducation colonial réciproque¹²⁹ » peut être concrètement atteint. Des motivations socio-politiques vont de pair avec le désir de faire connaître Isabelle Eberhardt et son œuvre même. Robert Randau aborde cette question et explique que Barrucand est probablement convaincu « qu'il était de son devoir, pour rendre les écrits de son amie sympathiques aux lettrés, de les pomponner, de les farder, de les parfumer, de les calamistrer¹³⁰ ».

Chapitre 3 : Analyse des éditions

Nous présentons ici les travaux de recherche documentaire effectués. Ils analysent l'œuvre d'Isabelle Eberhardt à partir de ses éditions et de ses variantes. Le choix d'adopter comme édition de référence les deux volumes de *Écrits sur la sable* n'est pas serein, mais il est le résultat d'une étude des documents disponibles et d'une réflexion méthodologique. Il reste aujourd'hui extrêmement difficile de reconstruire la version originale des textes eberhardtiens, et c'est pour cette raison qu'il est nécessaire de mieux préciser le contexte historique et éditorial dans lequel nous avons agi. La méthode de travail et les résultats atteints se basent sur la mise en premier plan du contenu des œuvres et sur la tentative d'en proposer une interprétation. Vu que notre thèse n'est pas une édition critique de l'œuvre d'Isabelle Eberhardt, cette étude n'a aucune prétention d'exhaustivité et l'attention adressée aux aspects stylistiques et du contenu respecte le fondement herméneutique de notre recherche. Pourtant, la comparaison des différentes éditions permettra de comprendre leur origine et de se faire une idée plus claire de la complexité de la question philologique-textuelle liée à l'œuvre de l'auteure.

En raison de la continuité du travail d'écriture et réécriture accompli, plusieurs versions des textes de notre écrivaine sont disponibles. Les interventions faites par Victor Barrucand compliquent davantage la situation : ses corrections sont souvent effectuées directement sur les manuscrits, ce qui rend difficile leur lecture, ceux-ci étant abîmés par l'eau de l'inondation d'Aïn-Sefra. Les modifications ont compromis à jamais la fiabilité des éditions modernes, qui finissent par se référer aux versions de Barrucand. D'autant plus que celui-ci ne cesse pas de remanier les textes : au fur et à mesure qu'il ajoute des corrections, il complique la situation. L'édition des textes proposée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu est claire et bien documentée, mais fait parfois référence aux versions de Victor Barrucand. Au contraire, Mohammed Rochd cherche à éviter toute

129 BARRUCAND (Victor), dans EBERHARDT (Isabelle), *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, op. cit., p. 11.

130 RANDAU (Robert), *Isabelle Eberhardt : notes et souvenirs*, op. cit., p. 233 sq.

contamination et utilise soit les manuscrits soit les publications journalistiques. Les journaux où Eberhardt publie des textes avant sa mort constituent encore aujourd'hui une documentation essentielle, tandis que la fiabilité des publications faites après octobre 1904 peut raisonnablement être mise en discussion. Les manuscrits demeurent une source très précieuse et certainement fiable : ils témoignent de l'habitude de l'écrivaine à la révision, ce qui nous empêche d'exclure l'existence d'autres versions perdues, sur lesquelles Victor Barrucand aurait pu se baser.

Notre travail résulte de la consultation de plusieurs ouvrages. Les monographies analysées sont :

- *Notes de route : Maroc, Algérie, Tunisie* (Édition établie par Victor Barrucand, 1906) ;
- *Dans l'ombre chaude de l'Islam* (Édition établie par Victor Barrucand, 1906¹³¹) ;
- *Pages d'Islam* (Édition établie par Victor Barrucand, 1920) ;
- *Écrits sur le sable, œuvres complètes I et II* (Édition établie, présentée et annotée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, 1988, 1989) ;
- *Dans l'ombre chaude de l'Islam : le dernier voyage* (Éd. critique par Mohammed Rochd, 1991) ;
- *Isabelle, une maghrébine d'adoption* (Éd. critique par Mohammed Rochd, 1992).

La consultation d'autres éditions citées en bibliographie a servi de support. Nous avons également consulté parmi les journaux :

- *la Dépêche algérienne* (années 1901-1905) ;
- *l'Akhbar* (années 1902-1905, 1915) ;
- *le Progrès de l'est* (1902)¹³².

Ceux-ci sont tous disponibles en microfilms auprès de la Bibliothèque nationale de France et de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris. Enfin, nous avons étudié les manuscrits conservés aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence (collection 23x, microfilms 28, 29, 30, 31, 32). Les échanges épistolaires n'ont pas été pris en compte.

L'analyse est structurée de la manière suivante : chaque texte est présenté dans la version donnée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu dans les deux tomes de *Écrits sur le sable*. Elle est suivie par les variantes éventuellement proposées par Mohammed Rochd, par Victor Barrucand, par les journaux et par les manuscrits. Nous présenterons explicitement les modifications et les variations les plus significatives. Une partie des textes que nous avons récupéré dans la version manuscrite, sera proposée en annexe. Parmi ceux-ci, certains ont été dépassés par des rédactions successives, d'autres n'ont jamais été publiés, mais tous constituent une documentation originale intéressante. L'objectif reste celui de tracer le profil d'une situation problématique et encore

131 Tiffany Tavernier observe que la première publication date du 24 novembre 1905.

132 *Le Progrès de l'est, Radical socialiste*. Supplément illustrée : littérature, actualité, musique, beaux-arts, modes. Paris, 4/02/1902.

lointaine d'une solution définitive. Nous serons à même de tirer quelques conclusions sur les intentions qui animent les éditeurs des textes eberhardtiens, et de montrer quels sont les éléments essentiels de la pensée de l'écrivaine, qui ont survécu à l'action du temps, de la nature et des hommes.

*Analyse du premier volume de Écrits sur le sable*¹³³

« Vagabondages » (p. 27-108), « Retour au sud » (p. 111-124)

- « Introduction » (p. 27-28) : les deux pages sont disponibles dans une version manuscrite (31MIOM29, 23x14) intitulée « La Route », qui prévoit quelques paragraphes supplémentaires et inédits (1)¹³⁴. Victor Barrucand publie ces pages sous le titre « Notes au crayon », dans *Pages d'Islam*. Il ajoute des notes, dont une partie est reprise des manuscrits. Ceux-ci sont difficilement lisibles, mais le texte autographe correspond, d'une manière générale, au texte de Barrucand.

Observations et exemples

- Il faudrait lire entièrement la première note au crayon présente à la fois dans *Pages d'Islam* et dans les manuscrits. Nous en rapportons les passages les plus importants : « J'ai crû à la fraternité des hommes, mais au jour noir de l'infortune, je n'ai pas pu distinguer mes frères et mes ennemis. Je désirais pour les hommes la vérité et la liberté... mais le monde est resté le même monde d'esclaves imbéciles. Par la flamme et la vérité de mes discours accusateurs je rêvais de lutter sans trêve contre le mal... Mais dans le temple de la vérité, dans le temple sacré de la pensée, je ne trouve que l'orgie des hypocrites. L'amour pour un instant, l'amour jeu et distraction dans l'ennui, l'amour ivresse du sang et le nom de l'âme, l'amour-cauchemar de malade, non, je ne regrette pas cet amour-là ! » ; « Pauvre comme une mendicante, menteuse comme une esclave, vêtue de loques éclatantes, la vie n'est belle que de loin et n'attire que vue de loin. Mais, dès que tu y prêtes attention, dès que tu la rencontres face à face, tu en comprends la mensonge... Tu vois que sa majesté n'est qu'illusion sous ses fausses dorures et que sa beauté est artificielle comme celle d'une prostituée fardé ».
- Une deuxième note est proposée dans *Pages d'Islam*, mais elle n'est pas présente dans les manuscrits. Parmi les thématiques abordées, il y a le rapport existant entre le bonheur individuel et celui collectif.

133 Pour distinguer les titres des récits eberhardtiens des titres des livres qui les contiennent, nous utilisons une différence graphique : les premiers sont écrits entre guillemets, les deuxièmes en italique.

134 L'énumération des passages fait référence aux extraits des manuscrits proposés dans l'annexe.

- « Heures de Tunis » (p. 29-35) : Delacour et Huleu utilisent le texte publié en juillet 1902 dans le numéro XXVIII de *la Revue blanche*. Celui-ci est repris par Mohammed Rochd dans *Isabelle, une maghrébine d'adoption* et par Victor Barrucand dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. La version de Barrucand, déjà parue dans *l'Akhbar* du 23 et 30 avril 1905, prévoit des différences de ponctuation et lexicales (dont une douzaine de modifications importantes, explique Mohammed Rochd), qui concernent surtout les paragraphes situés entre « une nuit chaude d'août, où des lourdeurs d'orage flottaient dans l'air » et « tout retomba dans l'ombre et le silence, et une brise fraîche, venue de la haute mer, passa sur la ville ». De plus, Barrucand ajoute quelques détails et ses phrases sont mieux structurées du point de vue syntactique. Nous rapportons ci-dessous quelques exemples. Une analyse précise des corrections apportées par Barrucand est faite par Rochd dans son ouvrage.

Observations et exemples

- *Écrits sur le sable* : « l'obscurité plus profonde d'avant l'aube enveloppait les alentours, mais, vers l'est, les terrasses plates des maisons commençaient à se dessiner en noir sur l'horizon d'un gris verdâtre à peine distinct » ; *Dans l'ombre chaude de l'Islam* : « en Afrique, de toutes les heures, la plus délicieuse, la plus charmante, est celle de l'aube matinale. Il y a dans l'air, encore frais et limpide, quelque chose d'infiniment léger qui pénètre l'âme et le corps, et qui grise les sens, heure joyeuse de jeunesse retrouvée et d'espérance renaissante ».
- *Écrits sur le sable* : « mais voilà que tout à coup, à peine le soleil a disparu à l'horizon, les voix solennelles des mueddine m'arrivent des mosquées lointaines » ; *Dans l'ombre chaude de l'Islam* : « presque brusquement le soleil a disparu à l'horizon, j'écoute les voix solennelles des mueddine qui m'arrivent des mosquées lointaines ». Dans ce dernier cas, l'ajout de l'expression *j'écoute*, fait que la phrase résulte plus équilibrée ; en outre, la vitalité de la nature est réduite par la participation du sujet, qui agit concrètement en entendant les voix des muezzins.
- *Dans l'ombre chaude de l'Islam* : ajout, à deux reprises, de la phrase « je l'ai suivi bien de fois », qui permet de souligner la présence d'Eberhardt.
- « Manuscrits russes » (p. 36) reprend « Aperçu des manuscrits russes », texte publié par Victor Barrucand dans *l'Akhbar* en 1926.
- « Marseille, été 1899 » (p. 37-40) : ces pages sont présentes dans les manuscrits

(31MIOM29, 23x10) sous le titre : « Du juin 1899 (Genève) au 23 octobre 1899. Marseille 10 juin 1900 ». Elles sont reprises à la fois dans *Écrits sur le sable* (pages 45, 46, 65 et 66) et dans « Notes sur la vie et l'œuvre d'Isabelle Eberhardt », postface à *Dans l'ombre chaude de l'Islam* (des passages sont omis, d'autres ajoutés).

- Le texte intitulé « Au pays des sables » (p. 41-45) reprend probablement celui publié par René-Louis Doyon (*Contes et paysages* et *Au pays des sables*). Victor Barrucand republie ce récit dans *l'Akhbar* du 8 avril 1915 sous le titre « L'apparition d'Eloued », tandis que Mohammed Rochd le reprend dans *Isabelle, une maghrébine d'adoption* sous le titre « El-Maghreb-Souvenirs d'El-Oued ». Les versions proposées par Rochd et Barrucand sont conformes à celle publiée dans *les Nouvelles d'Alger* le 19 juillet 1901. Rochd refuse de reconnaître la légitimité du titre « Au pays des sables », qui, à son avis, est ajouté par Doyon, coupable d'avoir injustement accusé Barrucand et d'avoir sciemment ignoré le texte de *les Nouvelles d'Alger*. D'ailleurs, ce dernier texte est présente dans les manuscrits (31MIOM29, 23x10), où il se termine par la phrase « Mais jamais plus l'âme du Pays de sable ne s'est révélée à moi comme ce premier soir. De telles heures, de telles ivresses, ne se retrouvent jamais. Ressenties une fois, par un hasard unique, ne se retrouveront jamais... ».
- « Marseille, 25 octobre 1899 » (p. 45-46) : ces notes sont disponibles manuscrites (31MIOM29, 23x11).
- « Un automne dans le Sahel tunisien » (p. 47-55) : le texte proposé par Delacour et Huleu est issu d'un cahier homonyme, qui fait partie des manuscrits (31MIOM29, 23x14). À vrai dire, le document autographe diffère par quelques phrases de la version de Delacour-Huleu (2). Une partie de ces notes est reprise par Barrucand dans *Notes de route : Maroc, Algérie, Tunisie*, sous les titres « Le Medjba », « Incident » et « Sahel tunisien », dans une version qui est tout à fait semblable à celle de *Écrits sur le sable*. Dans *Notes de route* certains passages sont plus brefs et concis. Nous avons retrouvé une variante manuscrite des pages 54-55, qui est intitulée « Les deux mères ».

Observations et exemples

Écrits sur le sable : « aspects paisibles et doux d'un pays jouissant d'un calme et d'une prospérité éternels... et où il serait difficile de distinguer sur quel point du globe on se trouve » ; *Notes de route* : « aspects calmes d'un pays sans âge et sans caractère excessif. Il serait difficile de savoir sur quel point du globe on se trouve ».

- « Amira » (p. 55-60) est un conte repris par Delacour et Huleu à partir du cahier autographe intitulé « Un automne dans le Sahel tunisien ». Dans les manuscrits, le texte est présent en plusieurs variantes, dont une intitulée « L'assassin ». La version du texte proposée par Victor Barrucand dans *Notes de route* correspond à celle de Delacour-Huleu. Mohammed Rochd publie « Amira » dans *Isabelle, une maghrébine d'adoption*, dans une version légèrement différente. Cet auteur analyse les différences qui distinguent son texte de celui de Barrucand. Il explique aussi que ce conte est publié dans *les Nouvelles d'Alger* du 1^{er} juillet 1902 et dans *le Journal illustré*, supplément du *Petit journal* du 6 novembre 1904.
- « Souvenirs du Sahel tunisien » (p. 61-65). Ces notes, publiées dans *l'Akhbar* le 15 avril 1915, sont partiellement disponibles dans les manuscrits (31MIOM29, 23x14). La version autographe demeure légèrement différente du texte de Delacour-Huleu.
- Les « Notes de l'hiver 1899 et du printemps 1900 » (p. 65-66) sont présentes dans les manuscrits (31MIOM29, 23x11), suivies par des pages autographes qui résument les dépenses faites par Eberhardt le 16, le 17, le 18, le 19 et le 20 août 1900.
- La version de « Vers les horizons bleus » (p. 67-72) proposée par Delacour et Huleu, est reprise de celle publiée par Barrucand dans *Notes de route*, où elle fait partie d'un ensemble intitulé *Cahiers*. Ces pages sont présentes dans les manuscrits : nous rapportons en annexe les variantes les plus significatives (3) et (4).
- « Réminiscences » (p. 73-74) est un texte que Delacour et Huleu reprennent très probablement de *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. Des variantes sont publiées dans *l'Akhbar* le 4 juin 1906 (sous le titre « Nostalgies ») et dans les manuscrits (31MIOM30, 23x19).
- Les « notes sans titre » publiées aux pages 75, 76 et 77, sont présentes dans *Notes de route* et dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, sous le titre « Souvenirs d'Eloued ». Le microfilm 29 (31MIOM29, 23x10) contient une partie de ces textes (du début jusqu'au paragraphe « dans le grand silence des nuits tièdes, ce chant plaintif, en notes mineures, donne un étrange frisson de tristesse, presque une anxiété »): ceux-ci sont légèrement différents de la version proposée par Delacour et Huleu. Une autre variante est disponible dans *l'Akhbar* du 11 juin

1906. Celle-ci présente plusieurs variations. Par exemple, elle ne prévoit pas un paragraphe essentiel, qu'on retrouve dans *Écrits sur le sable* et *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, mais qui est absent des manuscrits.

Observations et exemples

Voici le paragraphe manquant :

« Tout d'abord El Oued me fut une révélation de beauté visuelle et de mystère profond, la prise de possession de mon être errant et inquiet par un aspect de la terre que je n'avais pas soupçonné. Je n'y séjournai que peu de temps, mais j'y revins l'année suivante, à la même époque, invinciblement attirée par le souvenir.

Il est, je crois, des heures prédestinées, des instants très mystérieusement privilégiés, où certaines contrées, certains sites, nous révèlent leur âme en une intuition subite, où nous concevons soudain la vision juste, unique, ineffaçable.

Ainsi, ma première vision d'Eloued me fut une révélation complète, définitive, de ce pays âpre et splendide qu'est le Souf, de sa beauté étrange et de son immense tristesse aussi. - C'était en août 1899, par une chaude soirée calme... ».

- Le récit « Fantasia » (p. 77-82) est présent dans les manuscrits (31MIOM29, 23x13), accompagné d'une variante. La version proposée par Delacour et Huleu maintient les corrections que Barrucand apporte au document autographe. D'ailleurs, cet éditeur a remanié le texte plusieurs fois, et la variante qu'il propose dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, prévoit des modifications en plus : Barrucand achève les phrases qui lui semblent suspendues dans une atmosphère vague et il décrit mieux certains éléments du paysage. Mohammed Rochd observe que ce texte est publié dans *l'Athénée* en août/septembre 1901.

Observations et exemples

- *Écrits sur le sable* : « en contre-bas, dans une petite vallée stérile, semée de pierres grises aux formes singulières et de tombes abandonnées, sans inscriptions, anonymes, se dresse une muraille étrangement dentelée, qui se profile en noir sur tout l'infini bleu de la nuit... » ;
Dans l'ombre chaude de l'Islam : « la nuit vint : elle s'était faite sans crépuscule, et presque aussitôt la clarté de la lune baigna le désert. En contre-bas, dans une petite vallée stérile, semée de pierres grises aux formes singulières et de tombes abandonnées, sans inscriptions, anonymes, se dresse une muraille étrangement dentelée, qui se profile en noir sur tout l'infini bleu de la nuit ».
- *Écrits sur le sable* : « le grand marabout songeur, resté là, est venu seul dans la nuit, rêver et, qui sais, évoquer d'immortels regrets en contemplant la tombe de son premier-né, disparu dans l'abîme du mystère, à peine ses yeux furent-ils ouverts sur l'horizon resplendissant de

son pays prestigieux » ; *Dans l'ombre chaude de l'Islam* : « le marabout s'est écarté de la foule. Il est venu, poussé par les forces de son cœur, dans la nuit et sur cette tombe, sur cette tombe qui est celle de son premier né, de son fils disparu dans l'abîme du mystère, alors que ses yeux commençaient à s'ouvrir joyeux et avides sur l'horizon de son pays... Et l'homme, qu'un peuple acclame, et qu'il suivrait jusqu'à la morte, rêve seule, en silence, sur un tombeau d'enfant... ».

- Victor Barrucand illustre mieux certains passages. Notamment, il commente par les mots suivants la beauté de l'aube au désert : « qui n'a pas ouvert les yeux sur le désert ne sait pas tout ce que peut contenir d'ineffable la beauté terrestre d'un matin ».
- « Cahiers ». La note « Eloued, 18 janvier 1901 » (p. 82-83) est présente dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam* sous le titre « Enveloppement ». Une variante du texte est publiée dans *l'Akhbar* du 18 juin 1905, sous le titre « Situation d'El Oued ». La comparaison de ces deux versions permet de relever des différences : par exemple, le paragraphe « il me faudrait pourtant la force d'en partir, de m'arracher à cet enveloppement... Mais où trouver cette force de réaction contraire à ma nature ? », est remplacé par : « hier soir j'écrivais ceci à mon frère : à quoi bon le cacher ? J'ai une conviction intime – sans aucun fondement logique d'ailleurs, je crois que ma vie est désormais liée pour toujours au pays saharien et que je ne dois plus le quitter. Tout aussi, bien que moi, tu connais ces intuitions... et, comme elles nous enveloppent de certitude ». Nous n'avons pas retrouvé ce texte dans les manuscrits.
- « Cahiers. Marseille, 16 mai 1901 » (p. 84-94). Ces notes sont présentes dans les manuscrits (31MIOM29, 23x8). Les quelques différences qui séparent la version de Delacour et Huleu de celle autographe ne modifient pas le sens du récit. Par exemple, dans *Écrits sur le sable* on lit : « une autre fois, revenant de ma longue course à la recherche de Sidi Elhussine », tandis que dans le texte original on trouve : « celui encore où, revenant de ma longue course à la recherche de Sidi Elhussine ». On souligne que l'exclamation « ô cécité humaine » est absente du texte de Delacour et Huleu. De toute façon, les textes autographes ont le mérite de donner deux informations extrêmement importantes : la première est que des citations de *Roman d'un spahi* de Pierre Loti interrompent la continuité des phrases écrites par Eberhardt, la deuxième est que Victor Barrucand apporte ses corrections directement sur les textes originaux.

Ces notes sont publiées avec quelques modifications par Barrucand dans *Notes de route*, sous les titres « Souvenirs d'Eloued » et « À l'hôpital militaire » (à partir de la page 91 de

Écrits sur le sable). Ce dernier récit est publié le 25 juin 1915 dans *l'Akhbar* sous le titre « Mouroir militaire ». Une différence significative consiste dans la suppression des paragraphes qui décrivent la rencontre entre Isabelle et le docteur Taste.

- « Cahiers. El Oued, février 1901 » (p. 94-95). Nous n'avons pas pu retrouver la version manuscrite de ce texte, publié par Barrucand dans *Notes de route*.
- Le récit « Printemps au désert » (p. 95-102) est le meilleur exemple du travail de réécriture accompli par Isabelle Eberhardt, car il est présent dans les manuscrits (31MIOM29, 23x9, 23x13) en du moins quatre versions. Parmi les publications récentes, la plus fiable est celle de Mohammed Rochd. Dans *Isabelle, une maghrébine d'adoption*, celui-ci présente une variante reprise de *les Nouvelles d'Alger* du 19 et 20 juillet 1901 et disponible dans les manuscrits. Il faut néanmoins souligner que Rochd considère comme écrit par Barrucand, un paragraphe qui est en réalité d'Eberhardt. La grande quantité de variantes (dont nous rappelons celles proposées dans *Écrits sur le sable*, dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam* et dans *l'Akhbar* du 25 juin 1905), fait que les versions de *Printemps au désert* sont très différentes. Toutefois, après en avoir lues plusieurs, nous pouvons affirmer que la pensée de l'écrivaine n'a été corrompue dans aucune version. Nous rapportons un exemple qui témoigne de cette multiplicité et de la substantielle identité des textes.

Observations et exemples

Écrits sur le sable : « pays ensorcelant, pays unique, où est le silence, où est la paix à travers les siècles monotones. Pays du rêve et du mirage où les agitations stériles de l'Europe moderne ne parviennent point » ; *Isabelle, une maghrébine d'adoption* : « pays unique, pays ensorcelant, où est le silence, où est la paix. Pays toujours immuable, à travers les siècles ! Pays du rêve et de la liberté, où ne parviennent point les agitations stériles et les tumultes fastidieux des pays "civilisés" » ; *Dans l'ombre chaude de l'Islam* : « quand te reverrons-nous, pays ensorcelant, pays unique, pays du silence et de la paix, loin du siècle bruyant, pays du rêve et du mirage que les agitations d'Europe n'émeuvent point ? ».

- Les notes prises à « Marseille, 12 mai 1901 » (p. 102-107) sont proposées par Victor Barrucand dans *Notes de route*. Elles sont partiellement présentes dans les manuscrits (31MIOM29, 23x8). Ceux-ci prévoient des paragraphes supplémentaires (5) et des variations, souvent illisibles et entrecoupées de citations littéraires. Une partie de ces notes, intitulée dans sa version autographe « Souvenir du marché du vendredi à Eloued », est

inédite. Nous ne la rapportons pas en annexe. Le texte manuscrit est suivi par un long conte inachevé, que Barrucand intitule *Dans la nuit* (6).

- « Marseille, mai 1901 ». Ces notes sont présentes dans les manuscrits (31MIOM29, 23x8). Barrucand fait des corrections, ignorées par Delacour et Huleu.
- « Bou-Saâda » (p. 111-120) est un récit publié dans *les Nouvelles d'Alger* le 12 et le 13 août 1902, sous le titre « Retour ». Mohammed Rochd reprend cette dernière version dans *Isabelle, une maghrébine d'adoption* et subdivise le texte en cinq parties : « Retour », « Sur la route de Bou-Saâda », « M'Sila », « El Hodna », « Bou-Saâda ». La version proposée dans *Écrits sur le sable* est influencée par celle présentée par Barrucand dans *Notes de route* et intitulée « Sur la route de Bou-Saâda ».
- « À la zaouiya » (p. 120-124) est un récit publié dans *les Nouvelles d'Alger*. Malgré cela, Delacour et Huleu reprennent la variante proposée par Barrucand dans *Notes de route*. Dans *Isabelle, une maghrébine d'adoption*, Rochd propose le texte publié dans le journal susmentionné. Une analyse ponctuelle des différences entre les deux versions est proposée par Rochd dans son ouvrage. Rochd et Barrucand subdivisent le récit en deux chapitres dont le deuxième s'intitule « Visite à Lella Zeyneb ».

Sud oranais, 1^{re} partie (p. 125-209)

La version du texte proposée dans *Écrits sur le sable* est reprise des manuscrits conservés aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence (31MIOM28, 23x3), utilisés aussi par Victor Barrucand pour rédiger *Notes de route : Maroc, Algérie, Tunisie*, où il supprime les deux chapitres « Coin d'amour » et « Chez l'ami chérifien ». La version de *Sud oranais* à laquelle Delacour, Huleu et Barrucand font référence, est issue de la correction qu'Eberhardt apporte à un autre texte autographe (31MIOM28, 23x4 ; 31MIOM29 23x5), qui avait été publié dans *l'Akhbar*, du 3 janvier au 5 juin 1904 et qui est repris par Mohammed Rochd dans *Isabelle, une maghrébine d'adoption*. Nous ne nous occuperons pas de cette dernière version, dont seront mis en évidence seulement les passages les plus intéressants.

- Le trois premières pages du chapitre « Notes de route automne-hiver 1903 » (p. 125-127), sont présentes dans les manuscrits. Victor Barrucand les propose dans *Notes de route* sous le

titre « Départ d'Alger », mais il leur apporte quelques modifications. Ces interventions témoignent de la volonté de l'éditeur de supprimer l'atmosphère évocatrice créée par Eberhardt, visible dans la description de paysages vivants et changeants.

Observations et exemples

Écrits sur le sable : « c'était enfin Aïn-Sefra » ; *Notes de route* : « nous stoppions enfin à Aïn-Sefra ». On observe que dans la version de *Notes de route*, le village n'apparaît pas d'une manière autonome, mais il est présenté comme la destination d'un parcours accompli par l'écrivaine et par ses compagnons.

- Dans les manuscrits, le chapitre « Reflets de guerre » (p. 127-131) est réparti en trois chapitres : « Reflets de guerre », « Soldats d'El Mounkar », « Fausse alerte ». Victor Barrucand modifie le titre du premier chapitre, qui devient « Aïn-Sefra ».
- La version manuscrite du chapitre « Mograr-Foukani » (p. 131-133) est disponible. Le texte est présent dans *Notes de route*.
- La version autographe du chapitre « Hadjerath-M'guil » (p. 133-139), est disponible. Barrucand le propose dans *Notes de route* où le récit est subdivisé en quatre chapitres : « Hadjerath-M'guil », « La femme de Tidjani », « Chez les mokhazni » et « Le *djich* invisible ». Cette partition montre que l'éditeur cherche à rendre plus clair et structuré le texte original.
- Le chapitre « Bourgade morte » (p. 139-140) est présent dans les manuscrits et dans *Notes de route*.
- Dans les manuscrits, le chapitre « Beni-Ounif » (p. 141-144), est divisé en deux parties dont la deuxième s'intitule « Au ksar ». Cette subdivision est maintenue par Rochd dans *Isabelle, une maghrébine d'adoption* et par Barrucand dans *Notes de route*, mais, dans ce dernier texte, le titre de la première partie est « Arrivée à Beni-Ounif ».
- Les chapitres « Petite-Fathma », « Sidi Slimane », « Dimanche au village », « Les marabouts », « Mériéma », « Lézards », « Agonie », « Marché », « Djenan-ed-Dar » (p. 144-161) et leurs variantes, sont présents dans les manuscrits et dans *Notes de route*. Les

modifications apportées par Barrucand sont inconsistantes (quelques verbes et quelques adjectifs).

- Dans les manuscrits, le chapitre « Douar du Makhzen » (p. 161- 173) est divisé en deux parties, dont la première s'intitule « Campés ». D'une manière similaire, Barrucand subdivise le chapitre en trois parties : « Nomades campés », « Mélopées sahariennes », « Départ de caravane ». Dans sa version manuscrite, « Douar du Makhzen » est précédé par « Coin de Pays », un chapitre que Barrucand propose en note dans *Notes de route* à partir du chapitre « Sidi Slimane ».
- Les chapitres « La bible », « Chez le cousin de Bou-Amama », « Métiers de jadis » et « Légionnaires » (p. 173-182) sont présents dans les manuscrits, qui contiennent une version supplémentaire du chapitre « Légionnaires », intitulée « Les méconnus » (31MIOM29, 23x5), décrivant le style de vie des soldats de la Légion (7). Tous ces textes, à l'exception de « Les méconnus », sont présents dans *Notes de route*, où le chapitre « Chez le cousin de Bou-Amama », s'intitule « Visions de Figuig ».

Observations et exemples

Dans *Notes de route*, Barrucand ajoute au chapitre « La bible », la phrase suivante : « et, dans le dernier rayonnement rouge du soir, sur la dune basse, des armées et des tribus blanches passèrent, et des silhouettes de prophètes aux yeux âpres et ardents s'agitèrent... Puis le légionnaire referma son livre, et le soir s'éteignit sur le désert violet où s'étaient dissipées les visions de la Bible ».

- Le chapitre « Figuig » (p. 182-185) est présent dans les manuscrits en plusieurs variantes. Ici, il est accompagné par un autre texte, presque illisible, dont le contenu est proche de celui de « Beni Israël ». Barrucand et Rochd (celui-ci dans *Isabelle, une maghrébine d'adoption*) présentent « Figuig » sous le titre « Dans l'oasis ».
- Les deux chapitres « Chez l'amel chérifien » et « Coin d'amour » (p. 185-190) sont présents dans les manuscrits mais absents de *Notes de route*, probablement parce que Barrucand considère immoral leur contenu.
- Le chapitre « Beni Israël » (p. 190-194) est présent dans les manuscrits (31MIOM 28 23x3,

31MIOM29, 23x5 – variante intitulée « Juiverie ») en plusieurs variantes. Celle proposée par Delacour et Huleu ne correspond pas à celle que Barrucand présente dans *Notes de route*. Les différences entre les deux versions sont significatives.

Observations et exemples

Écrits sur le sable : « des couloirs couverts, obscurs, coupés ça et là de carrefours à ciel ouvert où tombe un jour glauque, comme en des puits. Parfois, sur un mur ocreux, la note gaie d'un rayon de soleil oblique, dans l'inquiétude des ténèbres : des rues de Zenaga. De brusques tournants, des corridors plus bas et plus noirs, où les chevaux ne passeront pas, où il faut se glisser les uns derrière les autres. Des fantômes blancs passent, incertains, sans bruit. D'autres, sur des bancs en terre renforcés dans l'épaisseur des murailles, gardent des attitudes figées de statues. Tout, à Figuig, se tait et sommeille. Aucun tapage, aucun cri dans ces allées d'une fraîcheur et d'une sonorité de cloître, où le pas des chevaux éveille des échos multiples et lointains ». *Notes de route* : « des couloirs plafonnés de tiges des palmes, obscurs, coupés ça et là des carrefours à ciel ouvert où tombe un jour glauque, comme en des puits. Parfois, sur un mur ocreux, la note gaie d'un rayon de soleil oblique, dans l'inquiétude des ténèbres. De brusques tournants, des corridors plus bas et plus noirs, s'enfonçant vers l'inconnu, et où les chevaux ne passent pas. Il faut s'y glisser à tâtons. Des fantômes blancs s'avancent, incertains, sans bruit. D'autres, accroupis sur des bancs en terre, dans l'épaisseur des murailles, gardent des attitudes immobiles de statues. Dans ce labyrinthe des rues de Zenaga : il est un coin de nuit plus profonde, d'étouffement et de saleté contrastant avec les autres quartiers d'une si surprenante netteté où flottent seules des odeurs humides de terre très vieille, et quelquefois des ralents de benjoin s'échappant des koubba et des mosquées (...) ».

Nous voyons que dans le texte proposé par Delacour et Huleu, la liste d'éléments qui caractérisent les rues de Zenaga, précède la citation du village et qu'ils sont présentés dans leur autonomie. Cela permet de créer une dimension magique et évocatrice, renforcée par l'utilisation de la ponctuation (les deux points dans la phrase suivante) : « parfois, sur un mur ocreux, la note gaie d'un rayon de soleil oblique, dans l'inquiétude des ténèbres : des rues de Zenaga ». Au contraire, Barrucand adopte un style d'écriture plus détaché « dans ce labyrinthe des rues de Zenaga, il est un coin de nuit plus profonde, d'étouffement et de saleté contrastant avec les autres quartiers ».

- Les chapitres « Le *djich* », « Soirs de Ramadhane » et « Veillées » (p. 194-201) sont présents dans les manuscrits. « Le *djich* » est publié dans *la Vigie algérienne* en novembre

1903.

- Le chapitre « Dernières visions » (p. 201-203) est présent dans les manuscrits. Victor Barrucand en propose une variante dans *Notes de route*, intitulée « Départ ».

Observations et exemples

Barrucand ajoute des paragraphes, qui assurent une meilleure définition du contexte. « C'était l'hiver. De grand vents glapissants soulevaient des tourbillons de poussière rousse. De lourdes nuages nous traînaient à la face des montagnes et habitaient les défilés escarpés. Le désert avait pris un aspect hostile et menaçante. Bien à contrecœur, il fallait partir, retourner vers l'écœurante banalité et le morne ennui de la vie captive à Alger. Finies les chevauchées tranquilles, dans le soleil, au milieu des paysages apaisés et lumineux de l'automne, vers Djenan-ed-Dar et vers Figuig... Finis les rêves lents, au cours des heures d'assoupissement voluptueux et mélancolique, couchée sur le sable roux, à suivre d'un regard vague les palmes bleuâtres agitées par la brise, passant et repassant, comme des agrès de navires, sur l'azur attirant de ciel sans nuages ! ».

- Le chapitre « Marché d'Aïn-Sefra » (p. 204-205) est publié dans *l'Akhbar* le 2 avril 1905 et repris dans cette version à la fois par Mohammed Rochd dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam : le dernier voyage* et par Barrucand dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. Dans les deux cas, le récit ne fait pas partie de *Sud oranais* et son titre est « Sur le marché d'Aïn-Sefra ». Il est disponible aussi dans les manuscrits.
- Le chapitre « Retour » (p. 206-208) est repris de feuilles manuscrites publiées dans *l'Akhbar* le 8 juin 1905 et dans *Notes de route* (avec quelques modifications). Rochd le reprend dans *Isabelle, une maghrébine d'adoption*.
- Barrucand et Rochd publient, respectivement dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam* et dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam : le dernier voyage* deux textes supplémentaires, absents de *Écrits sur le sable* et contenant des chants traditionnels arabes. Ces deux textes sont « Chanson du spahi » - repris par Rochd à partir de *l'Akhbar* du 16 avril 1905 – et « Le laveur des morts », qu'on retrouve dans les manuscrits (31MIOM29, 23x12) en deux versions, dont la deuxième est presque illisible.

Hauts Plateaux et Oudjda (p. 209-222)

- « Hauts Plateaux » (p. 209-215) est un récit que Barrucand présente dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam* sous le titre « Vers Geryville¹³⁵ ». Mohammed Rochd en propose une variante (« Vers Geryville ») dans *Isabelle, une maghrébine d'adoption*, qui est publiée dans *l'Akhbar* le 3 et le 10 juillet 1902. Rochd observe que Barrucand a écrit les deux derniers paragraphes du récit, et qu'Eberhardt ne parlerait jamais de « population industrielle » ni d'« art du tapis », ne s'intéressant pas aux activités artisanales.
- « Oudjda » (p. 216-222) est un texte publié dans *la Dépêche algérienne* le 29 mars 1904 et dans *l'Akhbar* du 5 novembre 1905. Rochd le présente dans *Isabelle, une maghrébine d'adoption*. Les manuscrits en proposent de nombreuses variantes. Barrucand insère le conte « Oudjda » dans une section de *Notes de route* intitulée « Notes sur Oudjda ». La variante proposée par cet éditeur correspond presque intégralement à celle donnée par Mohammed Rochd. Elle permet de mettre en premier plan la réalité de l'expérience faite par Eberhardt, d'approfondir les descriptions, et de réorganiser la structure syntactique du récit.

Observations et exemples

- Mise en relief de la réalité de l'expérience.

La variante présentée dans *Notes de route* prévoit des paragraphes supplémentaires, comme les suivants : « en rentrant dans Oudjda, on a la sensation d'un recul subit dans les siècles, d'un brusque retour à la sombre vie du Moyen Age. Les deux cavaliers Beni-Ouassine de la frontière et moi » ; « ...oh ! Le tumulte est assourdissant ! » ; « il est trop tard pour retourner à la zaouiya, et c'est trop loin à travers la boue et la foule ».

- Approfondissement des descriptions.

Écrits sur le sable : « enfin, nous trouvons la *kasbah*, une maison close comme toutes celles d'Oudjda » ; *Notes de route* : « enfin, non sans peine, nous trouvons la kasbah : le nègre connaît à peine les rues, et les passants interrogés se détournent et ne répondent pas. Au-delà d'une nouvelle muraille, en pleine ville, dans un quartier plus désert, une haute maison blanche, fermée, barricadée comme tout ici ». *Écrits sur le sable* : « et c'est là, dans la nuit qu'on sent la faim, la furieuse faim qui tenaille les soldats, les vagabonds et ceux qui se sont réfugiés là, depuis la guerre » ; *Notes de route* : « et c'est là, dans la nuit qu'on sent la faim, la furieuse faim qui tenaille, à côté des citadins rassasiés, les lamentables "berrania", soldats, rôdeurs et gens des alentours, fuyant la guerre et réfugiés en ville ».

Barrucand ajoute des paragraphes, comme les suivants : « là, dans la boue, des étalages en plein air, sacs, caisses, couffins, et encore des fanaux à la flamme vacillante, faisant danser

135 « Hauts plateaux » est le titre d'une section de l'ouvrage de Barrucand.

des ombres démesurées, difformes sur les murs voisins...oh ! Le tumulte est assourdissant ! ».

- Amélioration de la structure syntactique et abolition de la vitalité du paysage.

Écrits sur le sable : « et c'est alors, sous un autre aspect, plus lugubre et plus fantastique, que m'apparaît la ville hallucinante » ; *Notes de route* : « maintenant, dans l'ombre opaque, elle est plus hallucinante et plus lugubre, l'étrange ville ». *Écrits sur le sable* : « comme en rêve, dans un demi-sommeil, j'entends une voix indistincte d'abord qui monte du silence angoissant d'Oudjda enfin apaisée. La voix monte, monte, s'élevant en des sonorités claires de hautbois, pour finir en un plainte douce : ce sont des Aissaouah qui prient » ; *Notes de route* : « comme un rêve, dans mon demi-sommeil, j'entends tout à coup une voix nombreuse et indistincte d'abord, puis qui monte jusqu'à des sonorités limpides de hautbois, pour finir très lentement, très doucement, en un soupir : ce sont des Aissaouah qui prient ».

Sud oranais, 2^e partie (p. 223-300)

Ce reportage, inédit à la mort d'Isabelle Eberhardt, est presque entièrement disponible dans les manuscrits (31MIOM28, 23x2). Malgré cela, l'établissement de sa version originale présente encore quelques difficultés. Notamment, Delacour et Huleu utilisent les documents autographes, mais les deux éditeurs, bien qu'ils soient conscients de l'intervention de Victor Barrucand (ils savent par exemple qu'il a ajouté les chapitres « L'étalon noir », « Le drame des heures », « Regards en arrière » et « Souffles nocturnes »), maintiennent une partie des modifications qu'il a fait. Ce comportement, qui témoigne du principe de lisibilité auquel Delacour et Huleu s'inspirent, fait que le texte final est, du point de vue philologique, hybride. Par contre, Mohammed Rochd propose dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam : le dernier voyage*, une édition fidèle à celle manuscrite. Il faudra donc se référer au travail de cet auteur pour lire les textes originaux et pour connaître toutes les modifications qui lui ont été apportées. Barrucand intervient sur les textes autographes, avec un travail de correction progressif : une première version est publiée dans *l'Akhbar* à partir du 11 décembre 1904, une deuxième est proposée dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*.

Les variantes de la deuxième partie de *Sud oranais* sont nombreuses et nous rapporterons les plus significatives. Parmi les corrections faites par Barrucand, nous citerons seulement les plus représentatives, qui illustrent des tendances générales. Pour une étude approfondie de l'histoire éditoriale de la deuxième partie de *Sud oranais*, nous conseillons de consulter les ouvrages de Mohammed Rochd.

- Le chapitre « Aïn-Sefra, mai 1904 » (p. 223-225) est partiellement présent dans les

manuscrits. D'une manière générale, Delacour et Huleu font référence aux pages autographes, mais ils reprennent parfois le texte corrigé que Victor Barrucand propose dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam* sous le titre « Éloignement ». Rochd considère les paragraphes situés entre « parmi les peupliers à troncs blancs, en longs sentiers, suivant les premières ondulations de la dune, avec des parfums retrouvés de sève et de résine, j'ai l'illusion de me perdre en forêt » et « ce serait pour un peu toute une philosophie », comme des ajouts de Barrucand, ce que les manuscrits semblent confirmer. Le chapitre est publié dans *l'Akhbar* du 11 décembre 1904.

- Le chapitre « Musiciens de l'Ouest » (p.225-226) est présent dans les manuscrits, avec des corrections de Victor Barrucand. Delacour et Huleu en maintiennent quelques-unes, tandis que Rochd propose une version du texte épurée. Rochd souligne que Barrucand cherche à mettre en relief la composante exotique du récit. Un approfondissement des descriptions est également repérable.

Observations et exemples

- Dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, Barrucand supprime des phrases et en ajoute d'autres. Nous rapportons deux paragraphes ajoutés, dont le premier vise au développement des descriptions, le deuxième à l'accentuation de la composante exotique : « brodant sur cette vie artérielle, les durs chameaux sonnent parfois des marches de guerre ou tiennent de longues notes mystérieuses qui ont l'air de planer, et les roseaux nasillent des murmures à peine distincts d'eau tranquille ou de brise tiède » ; « on rit de sa rusticité. Ce geste est celui d'un berger ».
- Le chapitre « Mort musulmane » (p. 227-229) est présent dans les manuscrits dans une version qui sera reprise par Rochd. Delacour et Huleu utilisent à la fois le manuscrit et le texte modifié par Barrucand, qu'il propose dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. La lecture de la version autographe est particulièrement intéressante, la structure du récit original étant beaucoup plus simple que celle proposée dans la plupart des éditions. Le texte est publié dans *l'Akhbar* du 11 décembre 1904.

Observations et exemples

Dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, Victor Barrucand publie un chapitre en grande partie écrit de sa main et intitulé « Le drame des heures ». Ce texte approfondit à la fois les sentiments d'Eberhardt et l'exotisme. Nous en rapportons les passages les plus significatifs.

« Voyager, ce ne pas penser, mais voir se succéder des choses, avoir le sens de sa vie dans la

mesure de l'espace. La monotonie des paysages, qui se déploient lentement, contribue à nous délasser des plis pris sur nous-mêmes, à nous pénétrer d'un sentiment de légèreté et de quiétude, que les déplacements à la vapeur ne sauraient apporter au voyageur fiévreux » ; « à Alger, en voyant tous les Européens se porter aux mêmes heures, du même côté des arcades, pour se donner l'illusion d'être une foule, ou tourner en rond autour de la musique de square, j'éprouvais une déprimante impression de troupeau, qui s'est dissipée ici. Je sens qu'il vaut mieux pousser des moutons que de faire corps avec une foule, et je ne mets certainement aucun orgueil, aucun romantisme dans cette constatation... » ; « j'ai toujours été simple. Dans cette simplicité j'ai trouvé des jouissances fortes, que je ne me flatte pas d'exprimer » ; « quand j'ai dormi à la belle étoile, sous ces ciels du Sud oranais qui sont d'une profondeur religieuse, je me sens pénétrée des énergies de la terre, une sorte de brutalité est en moi avec le besoin d'enfourcher ma jument et de pousser tout droit devant, sans faire aucune réflexion. Je ne veux rien imaginer ; je vois les étapes de la route et je les compte à des détails insignifiants. Dans ce pays sans verdure, dans ce pays de pierre, quelque chose existe : les heures. Les aurores et les crépuscules sont des drames. Le Bédouin au haïk terreux comprend cela et ne le dit pas, mais il chante... Djilali ne m'a jamais expliqué pourquoi il n'achevait pas ses chansons ».

- Le chapitre « En route » (p. 229-231) est disponible dans une version manuscrite qui sera reprise par Rochd. Barrucand publie ce texte dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. Delacour et Huleu ont une attitude ambiguë et, en acceptant une partie des corrections faites par Barrucand (comme la suppression des phrases nominales), finissent par supprimer l'atmosphère évocatrice voulue par Eberhardt et mal vue par son éditeur. Par exemple, la version manuscrite du paragraphe : « au ksar de Beni-Ounif je m'éveille heureuse avec des sensations délicieuses », est : « au ksar de Beni-Ounif, un réveil léger et heureux, avec ces sensations délicieuses ».
- Le titre du chapitre « Halte au désert » (p. 231-234) est introduit par Barrucand en remplacement de l'original « Bou-Ayech », présent dans les manuscrits et maintenu par Rochd. Delacour et Huleu sont, à l'exception du choix du titre, fidèles aux manuscrits, bien que le document autographe soit plus long que celui publié dans la plupart des éditions. Victor Barrucand intervient copieusement dans le texte original. Selon Rochd, la modification la plus significative, est le remplacement de l'adjectif « terreuses », attribué aux loques des ouvriers, par « indigènes », car, souligne-t-il, Isabelle Eberhardt n'utiliserait pas

ce dernier mot¹³⁶. De plus, Barrucand ajoute à ce chapitre un autre récit, que Delacour et Huleu publient en italique dans *Écrits sur le sable* : il s'agit d'une variante d'un texte manuscrit (8), qui explique et approfondit les sentiments de l'écrivaine.

Observations et exemples

Voici une partie du texte écrit par Victor Barrucand : « aux heures d'isolement et de rêvasserie, je retrouve tout cela dans la fumée d'une cigarette, et ce m'est encore plus tonique que le souvenir des grands enthousiasmes, qui laissent après eux des trous, et que les grandes espérances, fondées sur la valeur des êtres, qui finissent toujours, presque toujours, en désillusion et en faillites. J'en arrive à cette conclusion qu'il ne faut jamais chercher le bonheur. Il passe sur la route, mais toujours en sens envers... Souvent je l'ai reconnu ». Il faut néanmoins souligner que certains passages, sont effectivement présents dans les manuscrits, comme : « j'emporterai d'eux un souvenir d'autant meilleur que, sachant fort bien qui je suis, ils respectent strictement mon incognito » et la dernière partie, à partir de « maintenant, la nuit sommeille toute bleue sur le calme de la vallée ».

- La version originale de « Ben-Zireg » (p. 234-235), disponible dans les manuscrits, est reprise aussi par Rochd. Les corrections faites par Barrucand dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, visent à l'exaltation de la composante exotique, à la spécification du caractère réel de l'expérience et à l'amplication de la dimension sentimentale.

Observations et exemples

Écrits sur le sable : « impossible de dormir, sur le sol en pierre brûlante, en pente raide, avec le sirocco et les mouches. D'ailleurs, il nous faut nous lever tous les quarts d'heure et changer de place : inexorablement l'ombre chemine... » ; *Dans l'ombre chaude de l'Islam* : « une haleine de four brûlant me prend à la gorge. - J'ai tendu les rênes de ma jument blanche dans un sentiment d'effroi, quand je suis entrée dans cette dernière vallée de la sécheresse... ». *Écrits sur le sable* : « accablés, abrutis, nous attendons là le soir, la délivrance » ; *Dans l'ombre chaude de l'Islam* : « nous avons attendu le soir avec angoisse. Le four s'est éteint en vapeur d'incendie. La redoute flambait comme un métal en fusion ». En outre, Barrucand ajoute le paragraphe suivant : « il y a quelque part, dans les Milles et Une Nuits, un de ces paysages de basalte qu'habite un géant nègre enchaîné ».

- Le chapitre « Eau de mensonge » (p. 235-237) est repris par Rochd dans sa première

136 À vrai dire, d'autres pages manuscrites témoignent de l'utilisation de l'adjectif *indigène* (voir à ce propos l'annexe et l'extrait qui concerne l'utilisation professionnelle des femmes indigènes).

version, déjà publiée dans *la Dépêche algérienne* du 27 juin 1904 et intitulée « Vers Béchar ».

- Le chapitre « Le parfum des oasis » (p. 237-238) est absent des manuscrits mais publié dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam* et dans *l'Akhbar* du 25 décembre 1904.

Observations et exemples

Dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, le texte est suivi par un chapitre intitulé « Regard en arrière », où Barrucand exalte l'exotisme et le vagabondage. Nous en rapportons quelques passages qui nous semblent significatifs : « vivre seule, c'est vivre libre. Je ne veux plus penser à rien. Pendant des mois j'espacerai mon âme... J'ai connu des jours nombreux où je menais une existence de "chien perdu" » ; « les feuilles m'arriveront par le bureau de Collomb. Je saurai, de temps en temps, ce qui se passe ailleurs, pas toujours... ainsi j'aurais mieux le loisir de vivre de moi-même. Il me semble que j'entre dans ma vie en avançant dans les terres inconnues ».

- Le manuscrit du chapitre « Béchar » (p. 238-239) n'est pas disponible, mais ce texte est présent dans *l'Akhbar* du 25 décembre 1904 et dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. Victor Barrucand ajoute un autre récit qui décrit en détail le ksar de Zekkour.
- Le chapitre « Légionnaires et mokhazni » (p. 239-240) est intitulé, dans les manuscrits, « La redoute ». La version proposée par Mohammed Rochd est la plus fidèle à l'originale, bien que Delacour et Huleu suppriment dans *Écrits sur le sable* la plupart des corrections faites par Barrucand. Celles-ci sont apportées, selon Rochd, dans le but de développer la composante exotique et elles sont le témoignage d'une anthropologie coloniale. Cela apparaît surtout dans le chapitre « Réflexions dans une cour ».

Observations et exemples

- *Écrits sur le sable* : « qu'importe ! Ce qui est écrit doit arriver, quoi qu'on fasse. Et ils n'y songent même pas, sauf pour composer des plaintes, à toute l'incertitude de leur vie dans ces postes lointains, où à chaque instant la mort les guette » ; *Dans l'ombre chaude de l'Islam* : « qu'importe ! Ils ont confiance, ils se reposent sur la destinée, ils pensent que ce qui est écrit doit arriver, quoi qu'on fasse, et ils vivent leur vie. Le fatalisme n'est pas toujours une faiblesse. Ils ne pensent à la mort que pour composer des plaintes ». En outre, dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam* Barrucand ajoute quelques paragraphes : « il y a,

me semble-t-il, dans l'exaltation de la gloire, quelque chose qui diminue le courage et qui lui enlève une partie de sa beauté. Le vrai courage est aussi fait d'inconscience et de ténacité. Sa récompense est dans la foie de l'action. C'est en ce sens que les bons ouvriers ont du courage, du vrai courage, doublé d'un esprit de sacrifice qui sauve le monde sans le savoir ».

- Nous rapportons quelques paragraphes du chapitre « Réflexions dans une cour » : « on m'a souvent reproché de me plaire avec les gens du peuple. Mais où donc est la vie sinon dans le peuple ? Partout ailleurs le monde me semble étroit. J'ai la sensation, en certains milieux, d'une atmosphère artificielle : j'y respire mal. Je ne sais jamais ce qui sera "convenable" » ; « j'ai toujours été étonné qu'un chapeau à la mode, un corsage correct, une paire de bottines bien tendues, un petit mobilier de petits meubles encombrants, quelque argenterie et de la porcelaine suffisaient à calmer chez beaucoup de personnes la soif du bonheur. Tout jeune j'ai senti que la terre existait et j'ai voulu en connaître les lointains » ; « quand mon cœur souffrait, il commençait à vivre. Bien des fois, sur les routes de ma vie errante, je me suis demandé où j'aille et j'ai fini par comprendre, parmi les gens du peuple et chez les nomades, que je remontais aux sources de la vie, que j'accomplissais un voyage dans les profondeurs de l'humanité ».
- Le chapitre « Pour tuer le temps » (p. 241-242), dont le titre est probablement un ajout, est disponible dans sa version manuscrite. Après avoir publié ce récit dans *l'Akhbar* du 1 janvier 1905, Barrucand le reprend, avec quelques modifications, dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. Une version plus fiable de ce texte est proposée par Mohammed Rochd.
- La version autographe du chapitre « Kenadsa » (p. 242-243) est disponible. Victor Barrucand publie ce texte dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, où il étoffe certaines descriptions. Ce récit est publié dans *l'Akhbar* du 1 janvier 1905.
- Le chapitre « L'entrée à la zaouïya » (p. 243-245) est partiellement disponible sans titre dans sa version manuscrite. Barrucand le reprend dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, ajoutant quelques paragraphes qui décrivent en détail les sentiments de l'écrivaine. La version proposée par Rochd est la plus fiable.

Observations et exemples

Voici un paragraphe significatif de l'édition proposée par Barrucand : « où allons-nous ? Vers quelle retraite, vers quelle ombre propice à la méditation, au repos, au rêve, à l'oubli ?

J'aime les ruelles dont je ne connais pas l'issue. À les suivre, il me semble toujours qu'il va se passer quelque chose dans ma vie. L'esclave s'est arrêté, il a pris mon cheval par la bride, il m'a fait signe de mettre pied à terre. Nous franchissons une dernière porte, nous sommes dans la zaouïa ».

- Le chapitre « Vie nouvelle » (p. 245-246) est abondamment réécrit par Victor Barrucand. L'éditeur analyse les sentiments de l'écrivaine : « est-ce donc là ce que je venais chercher ? Toute ma soif va-t-elle enfin d'apaiser, et pour combien de temps ? » et propose des réflexions théoriques : « quand ma volonté se réveillera, il me semble qu'elle voudra des choses nouvelles et que je ne me rappellerai plus rien des souffrances du passé. Je rêve d'un sommeil qui serait une mort, et d'où l'on sortirait armé, fort d'une personnalité régénérée par l'oubli, retrempee dans l'inconscience ».
- Les manuscrits des chapitres « Esclaves » et « Petit monde de femmes » (p. 246-249) n'existent pas. Les deux textes, publiés dans *l'Akhbar* le 1 janvier 1905, sont repris dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam* et dans l'ouvrage de Mohammed Rochd.
- Le chapitre « Transformation » (p. 249-250) est disponible dans une version autographe très abîmée. Il est publié par Rochd, par Barrucand (avec quelques modifications) et dans *l'Akhbar* du 1 janvier 1905.
- Le chapitre « La barga » (p. 250-251) est présent dans les manuscrits. Rochd, Delacour-Huleu en publient presque la même version, reprise de *l'Akhbar*. Par contre Barrucand, propose dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, une variante intitulée « Montagne de lumière », où il met en relief la présence physique de l'écrivaine dans les lieux décrits. Nous rapportons quelques exemples.

Observations et exemples

Écrits sur le sable : « le sable doré, les pierres d'un gris froid, métallique, s'irisent. Des reflets verts, des reflets orangés ou rouges, une patine fugitive sur l'aridité de cette colline. Derrière la Barga, une autre vallée étroite comme un ravin, du sable gris semé d'écailles de pierre noire, puis une autre colline pierreuse... Vers l'est, la vallée de Kenadsa s'ouvre, offrant à la caresse quotidienne du soleil. En bas, à mes pieds, le *ksar* en *toub* multicolore, ce qui lui donne cette teinte d'ensemble chaude et foncée tenant du violet sombre et rouge

brun, avec quelques murailles plus neuves où la terre a encore ses teintes d'or mati ou de chamois argenté, comme le sable des dunes » ; *Dans l'ombre chaude de l'Islam* : « je pense à des toiles de Noîré, le seul peintre qui ait compris toute la délicatesse des matins du Sud. Tout ici chante en couleur, s'anime graduellement d'émotion solaire. Le sable se dore et les pierres s'irisent. Des reflets verts, des reflets orangés ou rouges mettent une floraison de lumière sur l'aridité de cette colline. J'y vois vivre la lumière. Elle devient ma palette de rêve. Et puis, derrière cet écran merveilleux, il y a encore tant de choses. C'est d'abord une vallée étroite comme un ravin. Je m'y suis promenée, j'en ai remué du pied les écailles de pierre noire avec le frisson de marcher sur un peau de serpent. Après, viennent les sebkhas salées, coupées de palmeraies sombres ; puis des dunes s'enchevêtrent, et c'est la route de l'oued Guir... Quand je monte sur ma petite montagne de lumière, je vois à mes pieds toute la douce vie colorée. Le ksar me semble bâti pour mes yeux, j'en aime la teinte d'ensemble chaude et foncée, tenant du violet sombre et du rouge brun, avec quelques murailles plus neuves, où la terre a encore des teintes d'or mat ou de chamois argenté, comme le sable des dunes ». Quelques lignes après, la koubba musulmane, définie dans *Écrits sur le sable* comme « un carré en *toub* noirâtre », est présentée dans la version de Barrucand à partir d'un désir de l'écrivaine : « je voudrais pouvoir la montrer, cette koubba musulmane, mais ce n'est qu'un cube de terre ».

- « L'illuminé » (p. 251-252) est un chapitre court qui, dans sa version manuscrite – comme aussi dans celle de Rochd – n'a pas de titre. Victor Barrucand propose une variante qui exalte la participation physique et sentimentale de l'écrivaine aux faits narrés et aux lieux décrits. En outre, il est évident que l'éditeur cherche à systématiser la pensée eberhardtienne et à présenter une réflexion théorique structurée.

Observations et exemples

Un élément significatif du texte publié dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam* est l'ajout du paragraphe suivant : « ce besoin d'éternité, je l'éprouve moi-même parfois... pas toujours. D'autres m'ont dit qu'ils ne en souffrent jamais, et ceux-là n'étaient pas toujours des raisonneurs grossiers ; ils aspiraient à la vie ; à toute la vie, comme à une illumination rapide qui suivra l'éternelle nuit. L'un d'eux, avec qui j'ai partagé le plus peu de mon âme rêveuse, en des minutes d'exaltation et de nostalgie, me disait : "Je ne trouve de goût à la vie que dans la certitude de mourir un jour. J'ai besoin de savoir que ça ne durera pas". Cet état d'esprit m'a étonnée. L'illuminé de la Barga possède peut-être l'éternité... ».

- Dans les manuscrits et dans l'ouvrage de Rochd, le chapitre « L'indignation du marabout » (p. 252-254) est intitulé « Opinions de marabouts ». Barrucand en propose une version légèrement différente.
- Les chapitres « Message », « Vision des femmes », « Prière du vendredi » et « Lella Khaddoudja » (p. 255-260) sont présents dans les manuscrits. La version proposée par Rochd demeure la plus fiable, tandis que le texte proposé par Barrucand dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam* est le plus lointain de l'original.
- Les deux chapitres « Seigneurs nomades » et « Messaoud » (p. 260-264) sont écrits par Victor Barrucand, qui les publie dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. L'éditeur décrit en détail la vie des nomades, se focalisant sur un personnage précis, Messaoud : cela permet de mettre en évidence la réalité de l'expérience vécue par Eberhardt.
- Le chapitre « Théocratie saharienne » (p. 264-265) est présent dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*.
- Le chapitre « En marge d'une lettre » (p. 266-267) est réécrit par Victor Barrucand, qui le propose dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. L'éditeur introduit la question du féminisme : « quand la femme deviendra la camarade de l'homme, quand elle cessera d'être un joujou, elle commencera une autre existence » ; « quels seraient, d'ailleurs, les maris de ces sincères amies, puisque les hommes, surtout en province, ne sont encore que des amateurs du jupon ? La femme, elle, sera tout ce qu'on voudra, mais il ne m'est pas démontré que les hommes soient désireux de la modifier autrement que dans les limites de la mode. Une esclave ou une idole, voilà ce qu'ils peuvent aimer, jamais une égale ».
- La version autographe de « Five o'clock maraboutique » (p. 267-269) est reprise mot par mot par Mohammed Rochd. Barrucand intervient directement sur le manuscrit, mais d'autres modifications sont ajoutées dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, où le texte est intitulé « Collation au jardin ». Elles permettent de mettre en évidence la participation de l'écrivaine aux événements narrés.

Observations et exemples

Écrits sur le sable : « les murailles du jardin et le sol en *toub* de la terrasse étaient très vieux,

très usés. Depuis combien de générations les marabouts de Kenadsa se réunissent-ils là pour leurs tranquilles plaisirs, les seules qu'ils se permettent en public ? Là encore j'ai éprouvé cette impression d'immobilité des êtres et des choses que j'ai ressentie dans toutes les vieilles cités d'Islam et qui donne l'illusion de leur durée, presque de leur éternité » ; *Dans l'ombre chaude de l'Islam* : « j'emporte avec moi le souvenir de cette collation orientale sur la terrasse du jardin. Je pense à toutes ces générations de marabouts de Kenadsa qui sont venus là par les jours d'ombre. Ce fut pour eux le même plaisir, les mêmes sensations, les mêmes paroles. Encore une fois, me voici ramenée à cette impression d'immobilité des êtres et des choses que j'ai ressentie dans toutes les vieilles cités d'Islam et qui donne l'illusion de leur durée, presque de leur éternité ».

- Le manuscrit du chapitre « La révoltée » (p. 270-271) est en mauvais état, mais, heureusement, la version originale a été reconstruite et publiée par Mohammed Rochd. Les textes proposés par Delacour-Huleu et Barrucand, sont légèrement différents de l'original. Notamment, dans le manuscrit nous n'avons pas retrouvé l'éloge du suicide, décrit comme typique d'une « race forte » : « les animaux ne se suicident jamais, les nègres non plus, à moins qu'ils soient exaltés par l'alcool. Le suicide aussi est une ivresse, mais une ivresse de volonté ». D'autres différences séparent le texte de *Dans l'ombre chaude de l'Islam* du texte de *Écrits sur le sable*.
- Le manuscrit du chapitre « Fête soudanaise » (p. 271-273) est tellement abîmé que même la reconstruction proposée par Rochd est incomplète. Delacour et Huleu proposent une version lisible de ce chapitre, qui ne correspond pas intégralement à celle – encore différente – donnée par Barrucand.
- Le chapitre « Chez les étudiants » (p. 273-276) est écrit par Victor Barrucand et suivi dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam* par un texte, inexistant ailleurs, intitulé « Souffles nocturnes ». Ces pages reprennent les thématiques chères à leur éditeur, comme la description détaillée de certains milieux, la mise en évidence des sentiments de l'écrivaine et de sa présence physique dans les lieux décrits. Mohammed Rochd reconstruit la version originale de « Chez les étudiants ».
- Les deux chapitres « Réflexions du soir » et « Le retour du troupeau » (p. 277-282) sont

publiés par Victor Barrucand dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. La dernière partie du deuxième chapitre, intitulée par Rochd et Barrucand, « Gens de l'Ouest », est disponible en plusieurs versions dans les manuscrits et publié dans *la Dépêche algérienne* du 1904.

Observations et exemples

Victor Barrucand propose dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam* un chapitre intitulé « Vision de nuit », que nous n'avons pas retrouvé ailleurs. Il décrit la vie d'un nomade, Abd-el-Djebbar, et sa relation avec une jeune ksourienne. Les sentiments des personnages sont décrits dans le détail : « les deux corps, convulsivement liés par la rage superbe de l'amour, roulèrent dans l'ombre, sur la terre accueillante à toutes les fécondités comme à toutes les morts. Maammar, à ce moment, poussa brusquement son cheval qui se cabra et, dans un rire un peu étranglé, il me dit : "laisse-les ! Nous autres, fils des Arabes, nous savons aimer. Nous jouons notre vie pour les femmes, mais quand nous les prenons, dans la nuit, comme le chasseur de gazelles, nos bras les serrent sur nos poitrines, à briser leurs os, et jamais ensuite les caresses efféminées des ksouriens ne leur feront oublier le baiser du nomade". Les ombres étreintes semblaient d'être ensevelies dans les verdure du jardin. Nous partîmes, laissant derrière nous cette vision d'amour et d'audace ».

- Le chapitre « Chercheurs d'oubli » (p. 282-284) est disponible dans sa version manuscrite. Rochd la reprend fidèlement, tandis que la version proposée dans *Écrits sur le sable* est légèrement différente.
- La version autographe du chapitre « Soirs de Kenadsa » (p. 284-286) est longue et difficilement lisible, mais partiellement reprise par Mohammed Rochd (9). La variante proposée par Victor Barrucand est raccourcie : par exemple, le dernier paragraphe est pratiquement supprimé.
- Le chapitre « Gitanes du désert » (p. 287-288) est réécrit par Victor Barrucand.

Observations et exemples

Dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, il est précédé par un chapitre intitulé « L'amour à la fontaine », qui décrit le *jeu dangereux* de l'amour dans le ksar. Cet sentiment « n'a pas ici d'autre ambition que lui-même et c'est à quoi nous devrions peut-être le ramener, pour nous humilier devant la nature, pour blasphémer ce qui n'a pas d'emploi en nous, l'inutile organe, cette âme inquiète qui ne trouvera pas de repos ». Barrucand accentue la participation

émotive d'Eberhardt : « ah ! comme j'ai vécu déjà dans tous les hommes et dans toutes les femmes ! et combien cette sensualité éternelle, qui coule dans les veines du monde, m'attrista quand j'y voyais l'effrayante image de la fatalité ».

- Le chapitre « Dans le mellah » (p. 288-289) est présent dans les manuscrits. Barrucand met en évidence la participation physique et émotive d'Eberhardt, introduisant aussi des références biographiques.

Observations et exemples

Dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam* il y a quelques paragraphes supplémentaires et significatifs : « je sais toutes les chansons de l'ombre africaine et leur sécheresse à la gorge, mais à cette heure je n'écouterai pas la berceuse de mes souvenirs. Je demanderai aux choses quotidiennes un peu de leur ferveur et de leur bourdonnement. J'irai vers les places où la vie grouille heureuse et se recommence sans ennui. Je lui demanderai d'être simplement animale, de ne pas savoir la torture des jardins défendus et des terrasses où l'on meurt de silence, d'être bavarder et de briller, de n'avoir pas d'esprit, de projeter ses ombres brèves et sautillantes sur un fond de profonde et indifférente nuit. Combien je souffre de tous les livres que j'ai lus, de toutes les voix qui m'ont parlé, de tous les chemins que je n'ai pas suivis ! Le vide de mon âme est fait d'un grand soupir... Est-il ici un endroit où l'on chante, où l'on crie, où l'on puisse s'oublier une heure, une place publique où les disputes éclatent, un café borgne où la fumée monte aux vitres ? J'y serai le petit matelot qui s'enivre de son pays avec une chanson de trois notes... Tout est si clair ici, trop clair ! Plus d'obstacles à renverser, plus de progrès, plus d'action ! On ne sait plus agir, à peine penser : on meurt d'éternité... ».

- Le chapitre qui suit (p. 289-293) n'a pas de titre, mais il est disponible dans une version manuscrite, reprise par Rochd et dans *la Dépêche algérienne* du juin 1904 sous le titre « Le paradis des eaux¹³⁷ ». Le texte proposé par Delacour et Huleu reprend un chapitre publié dans *la Dépêche algérienne* le 17 juillet 1904 et divisé par Barrucand en deux parties (« Souvenirs de fièvre » et « Le paradis des eaux »). La deuxième est différente de toute autre version, et, bien que le sens général du récit ne soit pas compromis, certains aspects y sont mis en relief, comme le désir de liberté de l'écrivaine et son besoin de solitude.

¹³⁷ Cette dernière version est proposée dans *Écrits sur le sable*, dans la section dédiée aux nouvelles (deuxième volume).

- Les chapitres « Images fortes », « Musique de paroles » et « Puissances d'Afrique » (p. 293-296) sont écrits pour la plupart par Victor Barrucand. Ils décrivent la vie et les sentiments d'Eberhardt.
- Le chapitre « Moghreb » (p. 296-298) est disponible dans sa version manuscrite, reprise par Mohammed Rochd. Barrucand publie une variante remaniée de ce texte dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*.

Observations et exemples

Le chapitre est suivi dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam* par « Réflexions sur l'amour », un texte probablement écrit par Barrucand, où l'écrivaine s'opposerait à la vie de couple : « tout amour d'un seul, charnel ou fraternel, est un esclavage, un effacement plus ou moins profond de la personnalité. On renonce à soi-même pour devenir une couple ». Elle participe d'un amour profond pour l'humanité : « aimons au-dessus de nous, aimons encore davantage ce qui nous est inférieur. Élevons à nous celui qui saura nous adorer, ou sachons désirer notre élévation. Quand j'ai senti mon cœur vivre en dehors de moi, c'était dans la nature ou dans l'humanité, jamais dans l'excitation charnelle » ; elle met en relation la religion avec le sentiment amoureux : « ne jamais donner son âme à la créature, parce qu'elle appartient au Dieu unique ; vois dans toutes les créatures un motif de jouissance comme un hommage au Créateur ; ne jamais se chercher dans un autre, mais se trouver en soi-même. Et, sans doute, le plus ignorant des êtres sera déjà très savant si, comme tout bon musulman, il peut unir, sans péché, la Foi à la Sensualité » ; et elle exalte la solitude : « dans ma solitude du Sud, les paroles d'autrefois ont grandi ; elles ont pris beaucoup de valeur intérieure. Je les ai associées, dans leur sens le plus nouveau, à tant de spectacles qui me ramènent invinciblement aux âges anciens du monde, à ces époques où la voix des sages et des prophètes avait un retentissement, alors que le bruit des grelots littéraires passe inaperçu dans la vacarme de la rue. Et je bénis encore ma solitude qui me laisse croire, qui refait de moi un être simple et d'exception résigné à son destin ».

- Le chapitre « Départ » (p. 298-300) est présent dans les manuscrits dans une version qui sera reprise par Mohammed Rochd. Victor Barrucand propose ce texte dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, où il ajoute des paragraphes qui présentent d'une manière organique les projets littéraires d'Eberhardt : par exemple, l'écrivaine déclarerait vouloir aller aux oasis touatiennes et y écrire des notes qui « compléteront par un autre livre mes impressions du Sud Oranais et mes rêveries de la zaouiya ».

Les Journaliers (p. 301-468)

La seule version des journaux intimes d'Isabelle Eberhardt aujourd'hui disponible, est celle proposée par René-Louis Doyon dans *Mes journaliers* (1923). Bien que selon Delacour et Huleu, des pages manquent et que Mohammed Rochd exprime des réserves sur la fiabilité de Doyon, le manuscrit n'a pas été retrouvé et tous les éditeurs sont obligés à faire référence à cet *unicum*. Delacour et Huleu observent que ces carnets, plus qu'explorer les sentiments de l'écrivaine, servent à définir son parcours artistique et ont une valeur littéraire.

Choses du Sud oranais (p. 471-483)

Ces articles, publiés dans *la Dépêche algérienne* en 1903-1904, sont disponibles manuscrits. Une partie sera publiée sous le titre « Dans le Sud algérien. Aïn-Sefra », colonne « Dernières nouvelles », dans *le Temps* du 6 février 1904. Le microfilm 29 (31MIOM29, 23x6), où ils sont conservés, contient de pages supplémentaires, qui ne sont pas reprises par Delacour et Huleu, probablement parce qu'elles reprennent les mêmes sujets d'autres articles. Malgré cela, la lecture de la version intégrale du reportage demeure extrêmement intéressante. Il a été publié dans *l'Akhbar* en 1913. Nous rapportons en annexe les passages autographes et une partie des extraits de la publication du 1913 (10), (11), (12), (13).

Analyse du deuxième volume de Écrits sur le sable

Nouvelles (p. 21 -387)

La plupart des nouvelles ont été publiées du vivant d'Isabelle Eberhardt dans les journaux suivants : *la Dépêche algérienne*, *les Nouvelles d'Alger*, *la Vigie algérienne*, *le Petit journal*, *l'Athénée*, *la Nouvelle Revue moderne*, *la Grande France*, *la Revue Blanche*, *le Progrès de l'Est*, *l'Akhbar*. Victor Barrucand reprend ces contes dans *Pages d'Islam*, proposant des versions qui sont parfois très différentes des originales. Une analyse des publications journalistiques permet de reconstruire l'histoire des textes et d'obtenir une version fiable. C'est ce que nous avons fait, dans la mesure du possible, consultant les microfilms de *la Dépêche algérienne*, de *l'Akhbar* et du *Progrès de l'Est* conservés à la Bibliothèque Sainte-Geneviève et à la Bibliothèque Nationale de France à Paris.

Les textes des récits publiés par Delacour et Huleu ne correspondent pas toujours à la version des journaux, ce qui indique que les deux éditeurs ont probablement fait confiance à la version proposée par Barrucand. Il faut néanmoins observer que l'éditeur n'apporte aux contes déjà publiés que des modifications insignifiantes, ou peu significatives par rapport à l'énormité du travail réalisé, et que

Delacour et Huleu préfèrent toujours utiliser l'éventuelle version manuscrite (très rare) ou celle qui est proposée par René-Louis Doyon (« Doctorat », « Le Major »). En ce qui concerne les nouvelles publiées après la mort d'Isabelle Eberhardt, nous ne pouvons pas savoir si et dans quelle mesure, elles ont été modifiées.

- Le conte « Le miroir » (p. 21-22) est publié dans *Pages d'Islam*.
- Le conte « Infernalina – Volupté sépulcrale » (p. 23-27) est publié le 15 septembre 1895 dans *la Nouvelle Revue moderne*.
- Le conte « Vision du Moghreb » (p. 28-38) est publié dans *la Nouvelle Revue moderne* à partir du 15 octobre 1895.
- Le conte « Doctorat » (p. 39-46) est publié par René-Louis Doyon dans *Contes et paysages* et dans *Au pays des sables*. Dans les manuscrits, nous avons trouvé quelques fragments, intitulés « Fragments d'une nouvelle genevoise » (31MIOM29, 23x14), qui semblent reprendre le continu de cette nouvelle (14).
- Le conte « Per fas et nefas » (p. 47-57) est publié dans *la Nouvelle Revue moderne* le 15 mai 1896.
- Le conte « Silhouettes d'Afrique – Les oulemas » (p. 58-67) est publié en mars-avril 1898 dans *l'Athénée*.
- Le conte « Le magicien » (p. 68-72) est publié en plusieurs variantes. Une première variante se trouve dans *les Nouvelles d'Alger* (8 juillet 1902), une deuxième dans *l'Akhbar* (15 novembre 1905), tandis qu'une troisième version est publiée dans *Journal illustré*, supplément du *Petit journal* du 2 novembre 1902 et dans *Au pays des sables*. Victor Barrucand propose dans *Pages d'Islam* une version hybride du conte, qui reprend des éléments de Doyon et d'autres de *l'Akhbar*. Une modification significative concerne la conclusion du récit, qui est ajoutée par l'éditeur.

Observations et exemples

Dans la variante proposée par Barrucand on lit : « la beauté de Rakhil charma les heures

d'une courte nuit d'été, pour le magicien mélancolique... Et le matin, quand Rakhil eut connu l'enchantement presque douloureux tant il était intense, de l'amour du magicien, quand, indifférent et songeur, il lui dit qu'elle pouvait partir, elle se laissa choir à ses pieds qu'elle baisa, l'implorant : - Oh ! Laisse-moi revenir ! Auprès de toi j'oublierai El Moustansar le soldat, et j'éviterai peut-être la perte que son amour me réserve ! Si Abd-es-Sélèm hocha la tête. - Non. Ne reviens pas. La griserie d'une heure charmante ne renaîtra plus... Non, ne reviens pas. Va à ton destin, j'irais au mien ».

- Le conte « Le roman du Turco » (p. 73-88) est publié dans *Écrits sur le sable* avec une variante intitulée « Bled el-Attar ». La première version du texte est publiée dans *les Nouvelles d'Alger* du 27, 28 et 29 août 1902. Une deuxième version, intitulée « Bled-el-Attar », est proposée dans *l'Akhbar* du 27 juin 1905. La variante proposée par Delacour et Huleu est fidèle aux manuscrits. Elle est reprise par Rochd (*Dans l'ombre chaude de l'Islam : le dernier voyage*) et par Barrucand dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. Toutefois, cette dernière version est sous-titrée « la cité des parfums » et prévoit plusieurs modifications, qui permettent d'allonger les descriptions, de mettre au point certaines réflexions, de remplacer les phrases alanguies par d'autres plus romantiques et de conclure complètement le récit.

Observations et exemples

- Élargissement des descriptions.

Écrits sur le sable : « elles entrèrent dans l'ombre bleuâtre du souk et s'approchèrent de la boutique de Si Chedli » ; *Dans l'ombre chaude de l'Islam* : « elles entrèrent dans l'ombre des voûtes marchandes d'un pas balancé, et s'avançant au hasard, elles arrivèrent à la boutique de Si Chedli, qui retint leur attention parce qu'elle était semblable à un grand coffre de bois ouvragé » ; *Écrits sur le sable* : « un grand calme alanguissant régnait sur Tunis » ; *Dans l'ombre chaude de l'Islam* : « en grand calme alanguissant enveloppait Tunis dans une dernière vapeur de couleur ».

- Mise au point des réflexions.

Écrits sur le sable : « - envoie-moi cela à la maison de Lella Haneni, à Halfaouïne. - Pourquoi ne le prends-tu pas ? Les grands yeux noirs et peints de la Mauresque se fixèrent sur Si Chedli, et il sourit... il avait compris » ; *Dans l'ombre chaude de l'Islam* : « - tu m'enverras cela à la maison de Lella Haneni, dans le quartier d'Halfaouïne... Non, ne m'envoie pas le porteur, car ce sont des essences précieuses... et tu les porteras toi-même. Le

regard insistant de la Mauresque aux grands yeux noirs se posa, au départ, sur les yeux de Chedli. Il en ressentit un délicieux malaise et, sans pouvoir détourner à temps la tête, il répondit par un sourire que l'angoissait un peu ». La phrase suivante est supprimée dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam* : « un long frisson agita le corps tiède de la Mauresque, d'où s'exhalait un parfum étrange, qui achevait de troubler Chedli. Il se sentait défaillir, sa tête tournait et il se demandait avec surprise d'où lui venait cette angoisse inconnue, cette ivresse à la fois torturante et délicieuse » tandis que la suivante est ajoutée : « il irait vers son amie, il la prendrait, il effacerait les baisers payés avec ses larmes sincères. De toute cette douleur et de toute cette honte, ils feraient encore de l'amour ». Il est évident que l'atmosphère alanguie est remplacée par un majeur romanticisme.

➤ Ajout d'une conclusion.

Barrucand ajoute plusieurs paragraphes à la fin du récit, qui décrivent la tombe de Mannoubia Ben Ahmed et un homme « vêtu de gros drap, au visage régulier et sévère », qui lui rend parfois visite : « il reste là et il attend, témoin du temps, comme une statue dérisoire de lui-même. Il écoute en son cœur vide s'éteindre les derniers battements il songe à son fils qui ne reviendra pas et à ce peu de force, en lui, qui va mourir... ».

- Le conte « La zaouïa » (p. 89-93) est inédit et sa première publication est celle du 1986, *Yasmina et autres nouvelles algériennes* (1986). Il existe pourtant dans une version manuscrite (31MIOM30, 23x19).
- Le conte « Yasmina » (p. 94-118) est publié dans *le Progrès de l'est* (6, 8, 13, 15, 18, 20, 23, 27 février 1902 et 1, 4, 6 mars 1902) et repris par Doyon dans *Contes et paysages* et *Au pays des sables*.
- Le conte « Oum-Zahar » (p. 119-126) est publié dans *les Nouvelles d'Alger* (15 et 21 mai 1902), et dans *Au pays des sables*. Dans *Isabelle, une maghrébine d'adoption*, Rochd observe que ce texte est intitulé dans *les Nouvelles*, « La possédée ».
- Le conte « L'anarchiste » (p. 127-134) est publié dans la collection *Les Amis d'Édouard* en 1923, dans *Contes et paysages* et dans *Au pays des sables*.
- Le conte « L'enlumineur sacré » (p. 135-137) est publié dans la *Dépêche algérienne* du 1^{er}

avril 1903 (selon Rochd le 14) et dans *l'Akhbar* du 8 octobre 1905. Il est repris par Barrucand dans *Pages d'Islam*.

- Le conte « Ilotes du sud » (p. 138-140) est publié dans *l'Akhbar* le 22 mars 1903 et dans *Pages d'Islam*.
- Le conte « La main » (p. 141-143) est publié dans *la Dépêche algérienne* du 20 avril 1904 (le 24, selon Rochd) et dans *Pages d'Islam*.
- Le conte « Dans la dune » (p. 144-156) est publié dans *l'Akhbar* du 7 mai 1905 et dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. Il est disponible dans une version manuscrite (31MIOM29, 23x10), où il est corrigé par Barrucand et accompagné d'une variante intitulée « Chasseurs sahariens ». Delacour et Huleu reprennent la version manuscrite et ignorent les corrections faites par Barrucand.
- Le conte « Le major » (p. 157-176) est publié par Doyon dans *Contes et paysages* et dans *Au pays des sables*.
- Le conte « Sous le joug » (p. 177-190) est publié dans *la Grande France* (octobre 1902). Mohammed Rochd reprend ce texte dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam : le dernier voyage*.
- Le conte « L'ami » (p. 191-199) est publié dans *l'Akhbar* du 6 août 1905 et dans *Pages d'Islam*.
- Le conte « Nostalgies » (p. 200-205) est publié dans *l'Akhbar* du 28 mai 1905 (selon Rochd aussi dans *la Dépêche algérienne* du 24 décembre 1902) et dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*.
- Le conte « Le portrait de l'Ouled-Naïl » (p. 206-209) est publié le 27 janvier 1903 dans *la Dépêche algérienne* et le 27 août 1905 dans *l'Akhbar*. Barrucand le reprend dans *Pages d'Islam*.

- Le conte « Tessaadith » (p. 210-227) est publié dans *Écrits sur le sable* à partir des coupures de presse que Delacour et Huleu ont retrouvé aux Archives nationales d'outre-mer avec l'indication : *l'Akhbar* 13912, 1915.
- Le conte « Libéré » (p. 228-235) est publié dans *la Dépêche algérienne* du 12 mai 1903. Il est accompagné dans *Écrits sur le sable*, d'une variante, « Amara le forçat », publiée en 1923 dans la collection *Les Amis d'Édouard* et reprise par René-Louis Doyon dans *Contes et paysages*.
- Le conte « Le sorcier » (p. 236-238) est publié dans *la Dépêche algérienne* le 15 septembre 1903 et dans *l'Akhbar* le 8 octobre 1905. Ce conte est repris par Barrucand dans *Pages d'Islam* sous le titre « L'écriture de sable ».
- Le conte « Le moghrébin » (p. 239-241) est publié dans *la Dépêche algérienne* du 20 avril 1904 (le 24, selon Rochd). Il est présent dans *Pages d'Islam* et dans *Isabelle, une maghrébine d'adoption*. Cette nouvelle est disponible dans une variante manuscrite (31MIOM29, 23x12).
- Le conte « Le mage » (p. 242-244) est publié dans *la Dépêche algérienne* du 20 avril 1904 (le 24, selon Rochd) et dans *l'Akhbar* du 16 juillet 1905. La version des journaux, reprise par Rochd dans *Isabelle, une maghrébine d'adoption*, diffère légèrement de celle proposée par Delacour et Huleu, ce qui pourrait indiquer que les deux éditeurs ont fait référence à l'édition du texte proposée par Victor Barrucand dans *Pages d'Islam*. Une analyse plus précise sur les différences entre les variantes, est proposée par Rochd dans son ouvrage.
- Le conte « Taalith » (p. 245-248) est publié dans *la Dépêche algérienne* (19 juin 1903) et dans *l'Akhbar* (30 juillet 1905). Barrucand le reprend dans *Pages d'Islam*.
- Le conte « L'arrivée du colon » (p. 249-252) est publié dans *l'Akhbar* du 1^{er} janvier 1903 et dans *Pages d'Islam*. Les manuscrits (31MIOM 29, 23x14) en proposent une variante, intitulée « Le Français », où le protagoniste ne s'appelle pas Jules Bérard mais Jean Bérart.
- Le conte « Fellah » (p. 253-265) est publié dans *les Nouvelles d'Alger* (24, 25, 26 septembre

1902), dans *l'Akhbar* du 10 décembre 1905, dans *Pages d'Islam* et dans *Notes de route*. Les versions diffèrent et celle de *Pages d'Islam* prévoit des modifications supplémentaires (utilisation de synonymes, modification de l'ordre des mots...).

- Le conte « Nuits de Ramadan – Au douar » (p. 266-267) est publié sous le titre « Veillée de Ramadan » dans *l'Akhbar* le 14 décembre 1902 et dans *Pages d'Islam*.
- Le conte « Nuits de Ramadhan – La derouicha » (p. 268-271) est publié dans *l'Akhbar* le 14 décembre 1902 (première version), le 28 décembre 1902 (deuxième version) et dans *Pages d'Islam* sous le titre « La derouicha ».
- Le conte « Les enjôlés » (p. 272-274) est publié dans *l'Akhbar* du 4 janvier 1903 et dans *Pages d'Islam*.
- Le conte « Légionnaire » (p. 275-286) est publié dans *la Dépêche algérienne* du 12 janvier 1903 et dans *l'Akhbar* du 10 septembre 1905. La version des journaux est légèrement différentes de celle proposée par Delacour et Huleu, qui correspond à la variante présentée par Barrucand dans *Pages d'Islam*, où le conte s'intitule « Le russe ».
- Le conte « Criminel » (p. 287-292) est publié dans *l'Akhbar* du 8 février 1903 et dans *Pages d'Islam*.
- Le conte « Exploits indigènes » (p. 293-296) est présent dans *l'Akhbar* du 17 mai 1903, dans une version qui est légèrement différente de celle proposée dans *Écrits sur le sable* et dans *Pages d'Islam*, ce qui indique un probable lien entre ces deux dernières publications. Victor Barrucand supprime toute référence politique explicite et ajoute une conclusion claire.

Observations et exemples

L'Akhbar : « et Durand mit ses lunettes et commença à écrire. Plusieurs feuilles de papier furent déchirées, enfin, le texte définitif fut établi, envoyé sous pli cacheté aux *Nouvelles* avec prière de communiquer à l'*Union Républicaine*. La lettre fut signée... » ; *Pages d'Islam* et *Écrits sur le sable* : « et Durand mit ses lunettes et commença à "rédiger". Plusieurs feuilles du papier furent déchirées ; enfin, le texte définitif fut établi, envoyé sous pli cacheté aux journaux politiques de l'Afrique du Nord, avec "prière d'insérer dans l'intérêt de la

colonisation et pour la défense des honnêtes gens". Barrucand ajoute au récit un paragraphe : « et, pour conclure, Durand, qui sentait grandir son prestige, eut un mot profond que tout le monde comprit : - Il n'y a pas de petites choses en politique ».

- Le conte « Veste bleue » (p. 297-301) est publié dans *la Dépêche algérienne* du 1^{er} août 1903 et dans *l'Akhbar* du 15 octobre 1905. Barrucand reprend fidèlement le texte dans *Pages d'Islam*.
- Le conte « Aïn Djaboub » (p. 302-306) est publié dans *la Dépêche algérienne* du 28 octobre 1903, dans *l'Akhbar* du 22 octobre 1905 et repris par Rochd dans *Isabelle, une maghrébine d'adoption*. Barrucand reprend cette version dans *Pages d'Islam* sous le titre « Le taleb ». Dans les manuscrits (31MIOM29, 23x12) il y a quelques paragraphes supplémentaires, situés après « Dans le sentier de Dieu » (15). « Aïn Djaboub », présent dans les manuscrits mais illisible, est probablement la continuation de ce dernier récit.
- Le conte « Le Marabout » (p. 307-311) est publié dans *l'Akhbar* le 11 janvier 1903, par Barrucand dans *Pages d'Islam* et par Rochd dans *Isabelle, une maghrébine d'adoption*. Delacour et Huleu font probablement référence à l'édition de Barrucand.
- Le conte « En marge » (p. 312-317) est publié dans *la Dépêche algérienne* du 5 avril 1904, dans *l'Akhbar* du 20 août 1905 et dans *Pages d'Islam*, où la nouvelle s'intitule « Hausser le trave ».
- Le conte « Le chemineau » (p. 318-320) est présent dans *l'Akhbar* du 25 janvier 1903 et dans *Pages d'Islam* sous le titre « Cheminot ». Delacour et Huleu font probablement référence à l'édition de Barrucand.
- Le conte « Pleurs d'amandiers » (p. 322-324) est publié dans *l'Akhbar* du 15 février 1903 et dans *Pages d'Islam*. La version du texte proposée dans *Écrits sur le sable* ne correspond pas à celle du journal, ce qui indique que Delacour et Huleu ont probablement suivi l'édition de Victor Barrucand.

Observations et exemples

- Dans *l'Akhbar* on lit : « d'autrefois ce sont des trois d'hommes vêtus et encapuchonnés de

blanc, aux visages graves et bronzés, qui débouchent en silence des ruelles ocreuses... » ; dans *Écrits sur le sable* et dans *Pages d'Islam* il y a : « et ce sont encore des troupes d'hommes vêtus et encapuchonnés de blanc, aux visages graves et bronzés, qui débouchent en silence des ruelles ocreuses... ». Il s'agit, bien évidemment, de changements presque insignifiants.

- Le conte « Le meddah » (p. 326-330) est publié dans *la Dépêche algérienne* du 13 mars 1903 et dans *l'Akhbar* du 7 octobre 1905. Le conte est repris dans *Pages d'Islam*.
- Le conte « À l'aube » (p. 331-332) est publié dans *l'Akhbar* le 1^{er} Mars 1903 et repris dans *Pages d'Islam* sous le titre « Prisonniers sur la route ».
- Le conte « Zoh'r et Yasmina » (p. 333-336) est publié dans *la Dépêche algérienne* du 25 août 1903 et il n'est pas repris par Barrucand.
- Le conte « Dans le sentier de Dieu » (p. 337-341) est publié dans *la Dépêche algérienne* le 5 janvier 1904 et dans *l'Akhbar* le 29 octobre 1905. Cette nouvelle est disponible dans sa version manuscrite (31MIOM29, 23x12) et Victor Barrucand la reprend dans *Pages d'Islam*. Il est très probable qu'Isabelle Eberhardt en ait écrit plusieurs variantes.
- Le conte « M'Tourni » (p. 342-346) est publié dans *la Dépêche algérienne* le 30 septembre 1903 et dans *l'Akhbar* le 23 juillet 1905 (Delacour et Huleu indiquent le 6 août). Victor Barrucand le reprend dans *Pages d'Islam*. Une version du texte est disponible manuscrite (31MIOM29, 23x12).
- Le conte « La nuit » (p. 347-354), publié dans *la Dépêche algérienne* du 13 décembre 1903 et dans *l'Akhbar* le 13 août 1905, est présent dans *Écrits sur le sable*, accompagné d'une variante, intitulée « Cœur faible ». Victor Barrucand reprend la première version du texte, mais il l'intitule « Cœur faible », et il propose séparément la deuxième variante, située dans la section « Fragments ». Les manuscrits contiennent deux variantes du conte (31MIOM29, 23x12), qui approfondissent les sentiments du personnage. Comme dans le cas suivant : « puisqu'il n'avait plus rien à attendre, puisqu'il n'obtiendrait jamais ce qu'il regardait naïvement comme indispensable à sa vie, que lui restait à faire ? Continuer stupidement,

mécaniquement, cette vie de soldat dont il apercevait maintenant tout le vide et toute l'inutilité ? Et cela, pendant des années, jusqu'à ce que sa jeunesse se fut éteinte ! ».

- « La foggara » (p. 355-358) est un conte que nous avons retrouvé seulement dans *Pages d'Islam*.
- Le conte « Campement » (p. 359-363) est publié dans *la Vigie algérienne* le 21 décembre 1903 (selon Rochd, le 2 du mois) et dans *Pages d'Islam*.
- Le conte « Mériéma » (p. 364-365) est publié dans *Pages d'Islam*.
- Du conte « Deuil » (p. 366-374), Isabelle Eberhardt en a écrit probablement plusieurs variantes. Une première variante est proposée dans *Écrits sur le sable* et s'intitule « Fiancée ». « Deuil » est publié le 25 décembre 1904 (Rochd et Delacour indiquent le 25 janvier, mais nos recherches les contredisent) dans *la Dépêche algérienne* et le 3 septembre 1905 dans *l'Akhbar*. Dans *Pages d'Islam*, Barrucand propose uniquement la variante « Fiancée », qu'il considère comme la version originale. Une troisième variante, plus proche de « Deuil » que de « Fiancée », est présentée dans *Notes de route* sous le titre « Danseuse ». Les manuscrits proposent deux variantes supplémentaires (31MIOM29, 23x12).
- Le conte « Le vagabond » (p. 375-378) est publié dans *la Dépêche algérienne* (3 mai 1904) et dans *l'Akhbar* (28 janvier 1906). Dans *Pages d'Islam*, il est intitulé « La rivale ».
- Le conte « Le paradis des eaux » (p. 379-383) est publié dans *la Dépêche algérienne* du 17 juillet 1904. Mohammed Rochd reprend la version manuscrite.
- Le conte « Joies noires » (p. 384-387) est publié le 31 octobre 1904 dans *la Dépêche algérienne*. Cette version ne correspond pas à celle proposée par Delacour et Huleu, mais elle est reprise par Rochd dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam : le dernier voyage*. Le texte qu'on trouve dans *Écrits sur le sable* est repris soit de *l'Akhbar* du 2 avril 1905 soit de *Pages d'Islam*.

Trimardeur (p. 391-515)

Il s'agit d'un roman inachevé, qu'Eberhardt écrit à partir de 1895-1896, dont les manuscrits présentent de nombreuses variantes (31MIOM28, 23x1 – version de *l'Akhbar* 1903, version d'Aïn-Sefra 1904 et autres fragments ; 31MIOM29, 23x5 – deuxième partie). La version de ce roman la plus proche de l'originale est celle de *l'Akhbar*, partiellement publiée avant la mort d'Isabelle Eberhardt (du 9 août au 13 novembre 1903 et du 17 janvier au 10 juillet 1904). Delacour et Huleu proposent dans *Écrits sur le sable* une étude détaillée des manuscrits de *Trimardeur* et une édition du texte lisible et documentée. Les deux éditeurs observent que les deux premières parties du roman sont disponibles manuscrites et que Barrucand n'y est presque pas intervenu, tandis qu'il a modifié la troisième partie du texte (publiée dans *l'Akhbar* à partir du 13 novembre 1904), dont le manuscrit est difficilement lisible.

Fragments (p. 519-532)

Les quatre récits « Érostrate », « Juda », « Cérès » (*l'Akhbar* 1917 et *Pages d'Islam*) et « L'âge du néant » sont disponibles dans leur version manuscrite (31MIOM29 23x10, 23x14, 23x14 et 31MIOM30, 23x19). Le conte « Érostrate » est, selon Mohammed Rochd, publié dans *l'Athénée* en mars 1897. Par contre, Delacour et Tavernier le considèrent comme inédit, et, dans une lettre envoyée à Ali le 12 août 1897, Eberhardt lui dit de chercher « Érostrate », signé Pod., dans *la Revue d'art*. Rochd fait référence à une autre publication sur *l'Athénée* du récit « L'âge du néant » datant du mars 1900.

Rakhil

Le roman n'est pas présent dans *Écrits sur le sable*. Une édition critique du texte a été publiée par Danièle Masse après la consultation et l'analyse des manuscrits. Ce récit est proposé dans sa version autographe en plusieurs variantes (31MIOM29, 23x17, versions dactylographiées ; 31MIOM30, 23x18). La rédaction du texte commence en avril 1898 : Eberhardt travaille jusqu'à sa mort à ce roman et change souvent de titre : *Rakhil*, *Rachel*, *El Moukadira* (la Fatale). Dans les manuscrits, ce récit s'accompagne d'une variante particulièrement significative, intitulée *Belab la dérive*.

Chapitre 4 : La construction de l'image de l'écrivaine

L'histoire de la réception des textes d'Isabelle Eberhardt va de pair avec celle de la construction de son image et de sa personnalité. Si Victor Barrucand et Paul Vigne d'Octon¹³⁸ sont les deux

138 Paul Vigne d'Octon est l'auteur d'une biographie d'Isabelle Eberhardt qui est aujourd'hui largement critiquée (*Isabelle Eberhardt ou la bonne nomade : d'après des documents inédits*. Suivie de *Mektoub ! C'était écrit*. Figuière, Paris, 1913. 20 cm, 211 p.). Il y soutient par exemple que Trofimovsky était l'oncle de Natalia Nicolaïevna.

corrupteurs principaux des manuscrits de l'écrivaine, la liste de ceux qui ont voulu utiliser son histoire ou sa biographie pour des objectifs divers est beaucoup plus longue. Aussi les extraits de ses romans et de ses nouvelles, servent souvent à justifier la définition d'une image pré-constituée d'une écrivaine qui est devenue l'emblème du nomadisme et du vagabondage, voire l'héroïne du féminisme ainsi que de la philanthropie. Si l'activité interprétative est pleinement légitime, elle devient dangereuse à défaut d'une lecture plus approfondie des textes, qui méritent d'être analysés séparément. Au contraire, la tendance dominante a été pendant longtemps celle d'une étude biographique supportée par des références textuelles. Dans son œuvre *Isabelle Eberhardt*, Simone Rezzoug invite à renoncer à faire des recherches biographiques qui finissent par privilégier un certain aspect de la personnalité de l'écrivaine, d'autant plus que – comme le souligne Ali-Khodja Djamel – ces recherches sont innombrables : « aujourd'hui encore on réécrit sa vie comme si chaque fois qu'un auteur s'y intéresse, il croit déceler quelques secrets à divulguer¹³⁹ ».

La vie d'Isabelle Eberhardt est extrêmement passionnante et plusieurs réflexions théoriques ont été faites à ce propos. Avant tout, il y a la question identitaire. Isabelle Eberhardt est la fille d'un père inconnu, qui voyage habillé en homme pour mener à terme sa formation spirituelle et intellectuelle : bien évidemment, une histoire de ce genre favorise des études de grande envergure, qui s'intéressent tantôt au rôle du déguisement tantôt au rapport entre le voyage et l'écriture. D'ailleurs, cette femme grandit dans un contexte particulier, elle fréquente le milieu anarchique des étudiants genevois, reçoit une éducation privée et ses lectures sont assez bien documentées. Aussi les voyages réalisés par Eberhardt, ainsi que sa conversion à l'Islam, demeurent des sujets d'étude très actifs et de nombreuses propositions théoriques visant à l'interprétation de ces facteurs, ont été développées. Si quelqu'un s'interroge sur la possible relation entre l'âme slave et l'âme arabe – toutes les deux étant déterminées par un « même sentiment poignant de la fatalité, poignant et pourtant résigné » et par le « même nomadisme¹⁴⁰ » - d'autres chercheurs se concentrent sur le fait qu'Eberhardt « se parle tantôt au masculin tantôt au féminin¹⁴¹ », ce qui manifeste son désir de constituer une figure androgyne.

Le caractère exceptionnel d'Eberhardt est hors de question : Claude-Maurice Robert parle d'une *amazone des sables*, Raoul Stephan d'une « fille inquiète à la poursuite de la Chimère¹⁴² » ou encore d'une « poète, guerrière, nomade et mystique¹⁴³ », quelques journaux d'une fille « slave, folle

139 ALI-KHODJA (Djamel), « Isabelle Eberhardt : regard, désirs et création d'une mystique », *Revue des sciences humaines. S.l.*, 2000, n°13, p. 15-26.

140 ALI-KHODJA (Djamel), *ibid.*

141 ALI-KHODJA (Djamel), *ibid.*

142 STEPHAN (Raoul), *Isabelle Eberhardt ou la révélation du Sahara*, *op. cit.*, p. 72.

143 STEPHAN (Raoul), *Le monde colonial illustré*, n°192, juin 1939, dans ROCHD (Mohammed), *Isabelle, une maghrébine d'adoption*, *op. cit.*, p. 6.

d'absolu, du désert, du ciel, de la mer alliée avec le soleil¹⁴⁴ », Victor Barrucand rappelle son « allure héroïque et dégagée d'une Lady Stanhope¹⁴⁵ », *la Petite République* définit Eberhardt comme une « Séverine Algérienne » (24 octobre 1904), *le Temps* comme « l'écrivaine originale » (24 octobre 1904), *l'Akhbar* comme un « Bédouin du génie » (13 novembre 1904, article signé par Fernand Perret), *le Gil Blas* comme « l'héroïne algérienne » (24 octobre 1904). René-Louis Doyon décrit Isabelle comme une *bonne nomade*, expression qui témoigne de la volonté de l'éditeur d'explorer plus en profondeur l'intimité de l'écrivaine et de connaître « la femme, ce qu'elle était et ce qu'elle voulait être¹⁴⁶ ». Doyon décrit une jeune fille qui recherche la liberté à travers l'aventure et l'oubli, qui fume le kif « comme une drogue économique et productrice de rêves », qui boit l'alcool « comme excitant » dans des ivresses qui relèvent d'un « désir d'humiliation¹⁴⁷ » et d'une force sensuelle extrême. Aussi les ennemis d'Eberhardt se concentrent sur sa personnalité : « putain excentrique pour ses compatriotes colonialistes, androgyne, *taleb*, écrivain, agent de renseignements, qui était-elle encore donc, cette Isabelle ?¹⁴⁸ », se demande par exemple Mariette Hubert. Djouner Moussau critique les journaux intimes de notre écrivaine, qui sont à son avis la preuve d'une tendance à la « dépression mélancolique déclenchée par la mort de la mère », ainsi que le témoignage d'une « contemplation narcissique de soi-même » et d'un désir d'« auto-punition (elle détruit son corps par la boisson et la drogue) ». Ces considérations aboutissent à la définition d'une femme qui « se sent homme » et qui, « se sentant étrange », se tourne « vers l'étranger¹⁴⁹ ».

Des réflexions ultérieures viennent de la prise en compte du caractère extraordinaire des actions accomplies par Eberhardt. C'est ce que souligne Edmonde Charles-Roux : « je ne connais aucune autre femme ayant fait ce qu'Isabelle Eberhardt a fait entre 1900 et 1904. Je ne connais aucune femme ayant fait quoi que ce soit de semblable avant elle. Je ne connais non plus, aucune femme l'ayant fait après d'elle¹⁵⁰ ». Le caractère extraordinaire de l'expérience eberhardtienne consiste dans le fait qu'« elle suit à pied le chemin des caravanes » écrivant comment on vit au désert et dans le regard qu'elle jette sur le monde : « elle est en avance de 100 ans sur son temps », commente Edmonde Charles-Roux, et bien plus, « personne n'a jamais fait cela avant elle, personne n'a fait cela après elle¹⁵¹ ». Ce point de vue est partagé par Sossie Andezian, qui rapproche les réflexions faites par Eberhardt de celles proposées par des anthropologues comme Michel Leiris, dont la

144 « Isabelle Eberhardt, la fascination de l'Islam », *Isabelle Eberhardt*. Coll. 20.10., *op. cit.*

145 BARRUCAND (Victor), « Préface », dans EBERHARDT (Isabelle), *Notes de route : Maroc, Algérie, Tunisie*, *op. cit.*, p. 4.

146 DOYON (René-Louis), *La vie tragique de la bonne nomade*, dans EBERHARDT (Isabelle), *Mes journaliers*, *op. cit.*, p. LIX.

147 DOYON (René-Louis), *id.*, p. LXIII.

148 HUBERT (Mariette), « Aventurière des sables », *Isabelle Eberhardt*. Coll. 20.10., *op. cit.*

149 MOUSSAU (Djouner), « La fuite au désert », *Isabelle Eberhardt*. Coll. 20.10., *op. cit.*

150 CHARLES-ROUX (Edmonde), « Un désir d'Orient », *Isabelle Eberhardt*. Coll. 20.10., *op. cit.*

151 CHARLES-ROUX (Edmonde), *ibid.*

méthode de travail « est d'ores et déjà mise en œuvre au tournant du siècle par I. Eberhardt, écrivain-voyageur et journaliste occidentale, qui sans avoir de prétention scientifique, a produit des données ethnographiques sur les populations algériennes dans le contexte colonial¹⁵² ». Catherine Stoll-Simon met en évidence l'importance des actions menées par cette écrivaine et les décrit comme le résultat d'une tentative de dialogue interculturel. Isabelle Eberhardt est, à son avis, la démonstration d'une « métamorphose accomplie qui, en miroir renversé, renvoyant aux colons d'alors l'image de leur sèche imperméabilité à la culture de l' "autre"¹⁵³ » et elle proposerait une forme « inversée, et par conséquent subversive, d'assimilation : celle du colon qui, après avoir surmonté et dépassé sa méfiance et son inquiétude, se fond parmi les indigènes¹⁵⁴ ». Mohammed Rochd semble refuser ce point de vue quand il affirme qu'Isabelle Eberhardt ne poursuit aucune assimilation mais qu'elle se plonge à tel point dans le Maghreb que « l'autre n'est plus alors l'étranger, mais simplement autrui, celui avec lequel on partage un certain nombre de valeurs communes¹⁵⁵ ».

Sur ce sujet, un article publié dans l'hebdomadaire *Algérie actualité* (n°262, 25 octobre 1970), cité par Bellaredj Boudaoud sur son site, observe qu'en relisant les chroniques de l'année 1903 écrites par Eberhardt, « on mesure le degré d'assimilation d'Isabelle à l'Algérie et l'ampleur de sa participation au vécu collectif ». On fait ici référence surtout à la valorisation de la culture locale : d'après l'auteur, notre écrivaine « est convaincue déjà de la faillite de la colonisation, car là où Louis Bertrand et ses disciples ne voient qu'apports latins ou chrétiens, elle restitue avec force la permanence des valeurs Arabo-islamiques », ce qui lui vaut « la reconnaissance des Algériens¹⁵⁶ ».

Nous voyons bien que la vie d'Isabelle Eberhardt a suscité l'intérêt d'un grand nombre de chercheurs et de journalistes, intéressés par le nomadisme, par la situation du Maghreb à l'époque coloniale et par des concepts comme le déguisement, la rencontre avec l'Autre, la quête identitaire. Tout cela est arrivé non sans raison, mais très légitimement. En effet, laissant de côté des interprétations un peu fantaisistes, il est indéniable que la vie d'Isabelle Eberhardt et sa personnalité sont hors du commun. Ce qu'il faudrait mettre en évidence, c'est toutefois l'absence d'une véritable

152 ANDEZIAN (Sossie), « Images de l'Islam dans l'Algérie coloniale à travers l'œuvre d'Isabelle Eberhardt », dans HENRY (Jean-Robert) et MARTINI (Lucienne) éd., *Littératures et temps colonial. Métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique*. Actes du colloque d'Aix-en-Provence du 7 et 8 avril 1998, Archives nationales d'Outre mer d'Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, Mémoires méditerranéennes. Coll. « Mémoires méditerranéennes », Édisud, Aix-en-Provence, 1999. 24 cm, 344 p., ill., couverture illustrée., p. 108.

153 STOLL-SIMON (Catherine), *Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt*. Coll. « Zellige », éditions Tarik, Léchelle, 2006. 21 cm, 143 p., ill., couverture illustrée en couleur, p. 42.

154 STOLL-SIMON (Catherine), *ibid.*

155 ROCHD (Mohammed), « Les destinées extraordinaires. Désert et religion dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt », *Isabelle Eberhardt*. Coll. 20.10., *op. cit.*

156 BELLAREDJ (Boudaoud), « La source jaune », *Ouest Tribune*. Oran, 15 mars 1995, n°174. Disponible sur : <http://bellaredjboudaoud.overblog.com>.

réflexion de matrice textuelle. Les œuvres d'Eberhardt sont souvent oubliées, ce qui entraîne la mise de côté de son activité d'écrivaine. Ceci conduit à la progressive création d'une image partielle, voire fausse, de l'auteure. C'est ce qu'affirme Mohammed Rochd qui, après avoir observé que toutes ses biographies « contiennent des erreurs et accréditent des hypothèses suspectes car en contradiction avec les faits réels », souligne que ce sont les textes qui « présentent le plus d'intérêt ». Sa position est claire : l'œuvre d'Isabelle Eberhardt a « une véritable valeur littéraire », ainsi qu'« une valeur historique réelle¹⁵⁷ ».

Voyageurs au Maghreb

Isabelle Eberhardt n'est pas la seule femme qui voyage au Maghreb entre la fin du XIX^e et le début du XIX^e siècle et un parcours proche du sien est accompli par plusieurs auteurs. Dans son article « Esquisse d'une géographie littéraire du Sahara¹⁵⁸ », Henri-Paul Eydoux propose une liste d'écrivains qui explorent le Sahara avant ou après Eberhardt. Parmi ceux-ci, il y a Pierre Loti et Eugène Fromentin. Ce dernier auteur, est pour Eberhardt un vrai exemple à suivre : « ceux qui ne sont pas dans le Sahara pour leur plaisir », écrit-elle, « ne comprennent pas qu'on y vienne, surtout en dehors de la saison », mais « suivant cette manière de voir, Fromentin n'aurait jamais écrit son *Été dans le Sahara* ». Et elle ajoute : « il est vrai que je ne suis pas Fromentin, mais il faut bien commencer¹⁵⁹ ». Cet auteur est repris aussi au niveau stylistique¹⁶⁰, surtout dans *Un automne dans le Sahel tunisien*, où Isabelle fait « œuvre de *travelling writer* » : ici, observe Edmonde Charles-Roux, l'écriture prend « le pas sur le vagabondage¹⁶¹ » et « parlant moins d'elle-même et plus de la chose regardée, Isabelle, pour la première fois », arrive à faire « émouvoir¹⁶² ». Eberhardt suit aussi l'expérience de Gustave Flaubert, de Théophile Gautier et de Guy de Maupassant. Dans les mêmes années qu'Eberhardt, celui-ci écrit deux ouvrages, *Au soleil* (1884) et *La vie errante* (1890). Ce qui rapproche tous ces écrivains est à la fois le fait que le désert est analysé surtout à partir de ses possibles implications poétiques-littéraires et la non volonté des auteurs de s'établir au Maghreb, d'adopter les coutumes et les traditions arabes. En ce sens, le territoire désertique est regardé plus que vécu intensément, il s'agit plus de profiter d'une expérience aventureuse ou d'expérimenter des

157 ROCHD (Mohammed), *Isabelle, une maghrébine d'adoption*, op. cit.

158 EYDOUX (Henri-Paul), « Esquisse d'une géographie littéraire au Sahara », *Documents Algériens, Synthèse de l'activité algérienne*. Gouvernement général de l'Algérie éd., Alger, 1^{er} janvier – 31 décembre 1949. In-4°, 380 p.

159 EBERHARDT (Isabelle), dans BARRUCAND (Victor), « Postface », dans BARRUCAND (Victor) et EBERHARDT (Isabelle), *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, op. cit., dans CHARLES-ROUX (Edmonde), *Nomade j'étais : les années africaines d'Isabelle Eberhardt (1899-1904)*, op. cit., p. 68.

160 Sur ce sujet, consulter l'excellente étude de Guy BARTHÉLEMY, qui s'intéresse à l'écriture d'Eugène Fromentin (*Fromentin et l'écriture du désert*. Coll. « Critiques littéraires », Paris, Montréal, l'Harmattan, 1997. 22 cm, 145 p.).

161 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Nomade j'étais : les années africaines d'Isabelle Eberhardt (1899-1904)*, op. cit., p. 103.

162 CHARLES-ROUX (Edmonde), *id.*, p. 104.

sensations inconnues que de rechercher une nouvelle patrie, un lieu où s'installer. Le Maghreb stimule l'intériorité des écrivains et leur écriture, l'expérience du désert étant plus littéraire qu'existentielle. En fait, la décision de voyager est souvent la conséquence de l'ennui ou de la lassitude, comme dans le cas de Maupassant, qui, dans le célèbre incipit du recueil de voyages publié en 1890, déclare : « j'ai quitté Paris et même la France, parce que la tour Eiffel finissait par m'ennuyer trop¹⁶³ ». Le voyage comme conséquence de cet état d'esprit est introduit par les mots suivants :

« La vie est si courte, si longue, devient parfois insupportable. Elle se déroule toujours pareille, avec la mort au bout... Quoi que nous fassions, nous mourrons. Quoi que nous croyons, quoi que nous pensions, nous mourrons. Et il semble qu'on va mourir demain sans rien connaître encore, bien que dégoûté de tout ce qu'on connaît. Alors on se sent écrasé sous le sentiment de "l'éternelle misère de tout", de l'impuissance humaine et de la monotonie des actions... Tout logis qu'on habite longtemps devient prison. Oh ! Fuir ! Partir ! Fuir les lieux connus, les hommes, les mouvements pareils aux mêmes heures, et les mêmes pensées surtout !...¹⁶⁴ ».

La première différence entre Isabelle Eberhardt et ses collègues susmentionnés, concerne donc leurs attentes et leurs intentions. Les voyages que l'écrivaine réalise au Maghreb prévoient des objectifs précis et son établissement sur le territoire. Un projet de ce genre, qui implique l'écrivaine d'une manière totale, se situe au niveau de l'existence même et ne se configure pas comme une expérience mais comme un vrai choix de vie. C'est en raison de cette participation extrême qu'Isabelle Eberhardt et ses textes sont souvent mis en relation avec l'œuvre d'un autre écrivain-voyageur que, selon les sources que nous avons pu consulter, elle ne connaît pas : André Gide¹⁶⁵. Jean Eydoux décrit ces deux auteurs comme des « cas littéraires et psychologiques à la fois¹⁶⁶ », et Edmonde Charles-Roux affirme qu'Isabelle aurait pu « trouver son bonheur dans la lecture de Gide¹⁶⁷ ». Ce rapprochement se base sur la réalisation de parcours très similaires voire strictement comparables (ils visitent les mêmes villages et ils sont frappés par les mêmes visions), et sur l'espoir partagé de « mener une vie libre¹⁶⁸ ». Le rapport que Gide instaure avec le désert est l'expression

163 MAUPASSANT (Guy de), *La vie errante*. Édition de référence Paul Ollendorff éd., Paris, 1890. Coll. « À tous les vents », La bibliothèque électronique du Québec, vol. 447, version 10.1. 269 p.

164 MAUPASSANT (Guy de), *Au soleil*. Illustrations d'André Suréda, gravées sur bois par Georges Lemoine. Coll. « Œuvres de Guy de Maupassant », Albin Michel, Paris, 1925. 18 cm, 309 p., ill. en noir, grav. au titre.

165 Bien que des analogies entre les deux écrivains existent, leur personnalité demeure très différente. Notamment, si Gide décrit l'angoisse ressentie à cause du vide entre Biskra et Touggourt, Eberhardt, à El Merayer fait la fête jusqu'à l'aube avec deux soldats, Vinois et Chassard.

166 EYDOUX (Henri-Paul), « Esquisse d'une géographie littéraire au Sahara », *Documents Algériens, Synthèse de l'activité algérienne*, op. cit., p. 186.

167 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Nomade j'étais : les années africaines d'Isabelle Eberhardt (1899-1904)*, op. cit., p. 11.

168 CHARLES-ROUX Edmonde, *ibid.*

d'un sens d'appartenance intime, proche de celui éprouvé par Eberhardt. L'écriture a, dans ces deux cas, une fonction précise.

Dans *Amyntas*, Gide avoue qu'il aime le Maghreb plus que tout autre pays et, bien qu'il ne cherche pas à atteindre le but d'une installation définitive, il voit « dans les étendues mortes du Sahara, aussi bien que dans la menue vie des oasis, les thèmes ou, du moins, les prétextes les plus parfaits de poétisation¹⁶⁹ ». Par ce mot on ne fait pas seulement référence à une création purement artistique, la poétisation étant vue « comme un complément de la vie¹⁷⁰ » qui, souligne Pierre Masson, permettra à l'écrivain de forger son moi. Pour que ce double objectif soit atteint, André Gide établit des relations strictes avec le monde externe et avec les personnages de ses romans, construisant une sorte de « glissement entre les sujets et les objets¹⁷¹ ». Le rapport entre les individus et les choses est issu du partage de la dimension corporelle, dont l'importance est démontrée par le passage suivant :

« Nuit atroce ; air épais ; sommeil, malgré ma fatigue, déchiqueté par puces, moustiques, punaises, et le vacarme ininterrompu des chantiers.

Couché dès huit heures, à dix heures je me relève, affolé de soif ; tandis qu'il en ait encore je cours sur le quai prendre des glaces et des bocks¹⁷² (...) »

Trente-neuf degrés à l'ombre. Il n'a pas plu depuis six mois (...). Je bois ; je bois ! Comme je bois !!!

Je sue ; je sue ! Comme je sue !!!¹⁷³ ».

Ces thématiques peuvent être mises en relation avec d'autres questions qui surgissent de l'analyse de l'expérience eberhardtienne.

Isabelle Eberhardt n'est pas la seule ni la première femme qui voyage en Orient ou qui s'aventure dans des territoires inconnus. Avant elle, Lady Mary Wortley Montagu, après avoir exploré Belgrade, l'Iran et Istanbul, rejoint l'Afrique du Nord où écrit la première œuvre de voyage au féminin qui concerne ce territoire (1718). Katherine et John Petherik voyagent au Soudan (1869) et écrivent *Voyages en Afrique centrale*. À cette période, Sir et Lady Baker explorent l'Afrique centrale (1870), Alexandrine Tinne et sa mère rejoignent l'Algérie en suivant le cours du Nil (1869), les époux Blunt vont en Perse (1879) et Anne Blunt écrit un livre qui sera édité par son mari. Ida Pfeiffer prend la direction de Bagdad en 1848, Jane Dieulafoy et Isabelle Bird prennent celle de la Perse (1881-1882). Parmi les femmes voyageuses il faudra encore citer Maria Graham, qui voyage en Inde et en Amérique du Sud, Anna de Noailles, qui va à Constantinople en 1887 ; Véronique

169 EYDOUX (Henri-Paul), « Esquisse d'une géographie littéraire au Sahara », *Documents algériens, synthèse de l'activité algérienne*, op. cit., p. 189.

170 MASSON (Pierre), *André Gide : voyage et écriture*. Presses universitaires de Lyon, Lyon, 1983. 21 cm, 432 p., couverture illustrée en couleur, p. 67.

171 MASSON (Pierre), *id.*, p. 53.

172 GIDE (André), dans MASSON (Pierre), *id.*, p. 89-90.

173 GIDE (André), dans MASSON (Pierre), *id.*, p. 93.

Allix et Barbara Bodichon. Ces deux dernières exploratrices ont quelque chose en commun avec la jeune Isabelle, parce qu'elles font la connaissance de Luce Benaben, une femme qui, entre autres choses, s'occupe de la défense des traditions culturelles locales et fonde une école pour jeunes filles musulmanes¹⁷⁴. La participation intime d'Isabelle Eberhardt au Maghreb que nous avons commencé à retracer, fait qu'elle est souvent associée à deux autres voyageuses : Aurélie Picard et Lady Hester Stanhope. La première, née en France en 1849, quitte sa patrie par amour pour un marabout, se convertit à l'Islam et prend part active à la vie maghrébine, à laquelle elle apporte sa contribution grâce à l'introduction de nouvelles connaissances et d'instruments de travail agricole. Malgré cette implication, Mme Picard refuse toujours de s'habiller en femme arabe et n'écrit pas des textes à vocation ethnographique ou littéraire. Par contre, Lady Stanhope, femme d'origine anglo-saxonne, voyage au XVIII^e siècle au Proche-Orient et nous avons accès à ses mémoires, recueillies par Charles Lewis Meryon.

Bien que la vie d'Isabelle Eberhardt soit caractérisée par plusieurs éléments intéressants et fascinants, son expérience ne représente pas un cas isolé. À plus forte raison donc, l'étude biographique mérite d'être accompagnée par une analyse ponctuelle des textes, pour que leur valeur scientifique et littéraire soit finalement relevée. Après avoir situé Eberhardt et son œuvre dans le contexte qui est le leur, il sera possible de comprendre quelle est leur spécificité et de connaître une vision du monde très stimulante.

Chapitre 5 : La multiplicité des formes d'écriture

Les œuvres d'Isabelle Eberhardt appartiennent à des genres différents, mais toutes décrivent les voyages que l'écrivaine réalise au Maghreb. Parmi elles, on trouve des journaux intimes, des reportages, des notes de voyage, des contes et des lettres. À l'exception de ces dernières¹⁷⁵, qui appartiennent au genre épistolaire et qu'Eberhardt ne voulait pas publier, tous les autres textes peuvent être rapprochés et comparés entre eux en raison de leur aspiration à la publication et de la difficulté qu'on rencontre lorsque l'on veut les situer dans un genre précis. Une classification critique de l'œuvre reste compliquée : pour l'instant, il faudra se contenter d'un classement de validité partielle qui sera mis en discussion au cours de la thèse. Les carnets et les reportages sont

174 Un projet similaire concernant l'éducation professionnelle des femmes indigènes, sera proposé par Isabelle Eberhardt. Les pages que nous avons trouvées dans les manuscrits – dont le contenu est résumé en annexe à la thèse (Série X – dons et acquisitions 1758/1956, 23x Fonds Isabelle Eberhardt, Archives nationales d'outre-mer, Aix-en-Provence, Instruction professionnelle des indigènes) – témoignent de l'existence d'une réflexion à ce propos.

175 Delacour et Huleu observent (« Préface », dans *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*, op. cit., p. VIII) que les lettres semblent s'adresser à un lecteur hypothétique plus qu'à leur destinataire réel. En particulier, les correspondances contiennent des descriptions détaillées et l'accumulation des détails « sollicite notre émotion ». Les deux chercheurs expliquent que la « foule de détails concrets, dits avec des mots simples, ramène – victoire sur la mort – la palpitation du vivant » et que « en lisant des lettres qui ne nous sont pas destinées, la familiarité de tous ces riens donne l'illusion que leur auteur ne s'adresse qu'à nous ».

l'exemple de la richesse de la production eberhardtienne, les premiers étant focalisés vers l'intériorité, les deuxièmes vers la réalité extérieure¹⁷⁶. Malgré la variété du contenu, le point de vue reste celui de l'écrivaine, qui se sert tantôt de la première personne, tantôt de la troisième.

Nous savons que journaux intimes sont disponibles uniquement dans la version qui en donne René-Louis Doyon en 1923 à partir d'un carnet retrouvé dans la boue après l'inondation d'Aïn-Sefra. Il contient des notes personnelles ainsi que des réflexions à caractère philosophique-littéraire, grâce auxquelles il est possible de connaître en profondeur les sentiments de notre écrivaine, ses projets et ses intentions. L'écrivaine montre vouloir renforcer son âme et son intelligence à travers une période de réflexion, de solitude et de travail qui doit nécessairement se dérouler au Maghreb (plus précisément au désert et en contact avec la religion islamique). Eberhardt veut se « créer une âme, une conscience, une intelligence, une volonté¹⁷⁷ » et rejoindre son but, qui est le « perfectionnement intellectuel et moral¹⁷⁸ ». L'écriture et la lecture sont essentielles pour la réussite d'un parcours qui est soutenu par des réflexions théoriques cohérentes, comme la suivante :

« Je ne me sentirai jamais attirée que vers les âmes qui souffrent de cette haute et féconde souffrance qui a nom le mécontentement de soi-même, la soif de l'Idéal, de cette chose mystique et désirable qui doit embraser nos âmes, les élever vers les sphères sublimes de l'au-delà... Jamais la sérénité du but atteint ne m'attirera, et, pour moi, les êtres vraiment supérieurs en ce monde tel qu'il est de nos jours, sont ceux qui souffrent du mal sublime de l'enfantement perpétuel d'un moi meilleur...

Je hais celui qui est satisfait de lui-même et de son sort, de son esprit et de son cœur.

Je hais l'imbécile jactance du bourgeois sourd, muet et aveugle, et qui ne reviendra pas sur ses pas...

(...)

Pourquoi, au lieu de chercher en moi-même les satisfactions dont mon âme a besoin, vais-je les chercher chez les autres, là où je suis sûre de ne pas le trouver ?¹⁷⁹ ».

Ces textes sont enrichis par des informations sur la vie maghrébine de l'époque et des images des villes européennes comme Marseille, Genève, Paris.

En ce qui concerne les reportages, ils sont recueillis dans le premier volume de *Écrits sur le sable* où ils constituent la section « Choses du Sud oranais ». Ils sont le résultat de la mission conduite par l'écrivaine en 1903 et en 1904, quand elle est envoyée par *la Dépêche algérienne* sur la frontière algéro-marocaine. Dans les manuscrits, nous avons retrouvé des pages supplémentaires de cette enquête, que nous avons rapportées dans l'annexe. Les reportages décrivent assez précisément des

176 Dans les prochains paragraphes, nous nous interrogerons sur l'existence d'une véritable séparation entre ces deux dimensions.

177 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 321.

178 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 327.

179 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 316 sq.

aspects de la politique française en Algérie, les attentes du gouvernement et les obstacles principaux à la réalisation d'un contrôle définitif de certaines zones algériennes ou marocaines. L'écrivaine rapporte aussi le compte-rendu des travaux faits par les autorités coloniales, décrit les tribus locales, leur distribution dans le territoire et les rapports instaurés avec les Français. Dans ces textes à caractère documentaire, Eberhardt ne renonce pas à déclarer son opinion¹⁸⁰, et les informations qui viennent d'une expérience vécue sont accompagnées de réflexions ou de la descriptions de la vie privée de l'auteure.

Isabelle Eberhardt écrit aussi des notes journalistiques, qui sont assemblées dans un récit divisé en deux parties et intitulé *Sud oranais*. Publié par Delacour et Huleu dans le premier volume de *Écrits sur le sable*, il est repris par Mohammed Rochd dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam : le dernier voyage*. Une bonne partie de ces pages est disponible en version manuscrite, et d'après leur consultation, nous pouvons mettre en discussion la fiabilité de certains passages de l'édition proposée par Delacour et Huleu. Les notes de voyage prévoient une majeure participation de l'écrivaine – qui se concrétise dans une narration à la première personne – ainsi que la description de la vie quotidienne des habitants de la région. Si ce texte peut être défini comme un ensemble de notes de voyage plus que comme un reportage, c'est parce que le point de vue de l'auteure, ainsi que sens sentiments, apparaissent d'une manière claire. Toutefois, cette participation est côtoyée par une description de la situation historique, enrichie de détails précis concernant plus spécifiquement les dimensions sociale, politique et religieuse. Les individus qui intéressent surtout Isabelle Eberhardt sont les soldats (légionnaires, spahis, tirailleurs...), les femmes (esclaves, prostituées, Juives, Arabes...), les croyants et les marabouts, tandis que les lieux qui la fascinent sont les déserts, les plaines, les marchés, les cafés, les petites rues, les cimetières, les villages, les *koubba* sacrées.

La relation que l'écrivaine instaure avec le lieu est ultérieurement approfondie dans des textes épars, eux aussi écrits à la première personne, que Delacour et Huleu rassemblent dans les deux sections intitulées « Vagabondages » et « Retour au sud ». Elles constituent une centaine de pages qui sont partiellement disponibles en version manuscrite. Si dans le *Sud oranais*, on trouve des informations sur la vie quotidienne des Algériens, les notes recueillies dans « Vagabondages » et « Retour au sud », se concentrent plutôt sur le rapport entre l'individu et le territoire. En particulier, on relève la création de vrais tableaux, construits dans le texte à partir de l'interaction entre le territoire, l'auteure et les êtres humains. L'exemple suivant le montre clairement :

180 Isabelle Eberhardt explique que la rébellion des dissidents peut être étouffée interdisant aux nomades l'accès aux marchés pour que, la compromission définitive des activités commerciales, les contraigne au dialogue. Sur ce sujet, il faudra lire surtout les extraits (10), (11), (12) et (13), repris des manuscrits conservés aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence et disponibles dans l'annexe.

« Le pâtre bédouin, illettré et inconscient, qui loue Dieu en face des horizons splendides du désert au lever du soleil, et qui le loue encore en face de la mort, est bien supérieur au pseudo-intellectuel qui accumule phrases sur phrases (...).

Jadis, quand je ne manquais de rien matériellement, mais je manquais de tout intellectuellement et moralement, je m'assombrissais et je me répandais sottement en imprécations contre la Vie que je ne connaissais pas. Ce n'est que maintenant, au sein du dénuement dont je suis fière, que je l'affirme belle et digne d'être vécue.

Trois choses peuvent ouvrir nos yeux à l'éclatante aurore de la vérité : la Douleur, la Foi, l'Amour – tout l'amour¹⁸¹ ».

Si les œuvres citées jusqu'à ici peuvent être mises en relation en raison de leur lien direct avec l'expérience de l'écrivaine et du point de vue interne, d'autres textes d'Isabelle Eberhardt ont un caractère fictionnel. Plus précisément, il y a des nouvelles et des romans où la voix narrante est variée et le point de vue n'est pas celui de l'auteure, mais des personnages. Les habitants du Maghreb prennent ici la parole et sont construits par notre écrivaine soit à partir de son étude du contexte maghrébin soit de sa rencontre avec les habitants. Malgré l'invention du scénario, un certain rapport avec la réalité historique est maintenu. Presque toutes les nouvelles ont été publiées dans des journaux avant la mort d'Eberhardt, ce qui nous rassure sur leur fiabilité. De plus, des variantes sont présentes parmi les manuscrits, ce qui permet de définir du moins une version originale pour chaque conte. Les passages les plus significatifs des nouvelles manuscrites sont rapportés en annexe à la thèse. Par contre, les deux romans *Trimardeur* et *Rakhil* n'ont pas été publiés dans leur édition complète avant octobre 1904. Pourtant, *Trimardeur*, roman achevé par Barrucand, est disponible en plusieurs versions dont une partie autographe et une autre publiée dans *l'Akhbar*, tandis que la version originale de *Rakhil* a été récemment reprise et publiée par Danièle Masse. Le contenu des romans et des nouvelles est varié : ils reprennent grosso-modo les figures et les paysages déjà décrits, qui maintenant s'associent entre eux dans des cadres narratifs plus complexes. L'attention pour les gens du peuple, les femmes, les déshérités, les soldats et les croyants est réaffirmée, ainsi que l'importance attribuée à la foi islamique et au territoire : chaque personnage décrit est situé dans l'histoire, dans le territoire et dans la société auxquels il appartient.

Un projet intime, scientifique et littéraire

La richesse et la variété des œuvres d'Isabelle Eberhardt sont la manifestation des intentions multiples qui animent notre écrivaine et qui ont donné lieu à des interprétations différentes. En fait, ses textes, tout en présentant des éléments propres du récit littéraire, comprennent des informations

181 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 108.

à caractère documentaire dont plusieurs chercheurs ont mis en évidence la valeur scientifique. Entre autres, Edmonde Charles-Roux s'interroge sur ce sujet et définit l'action d'Eberhardt comme « un véritable travail d'ethnologue¹⁸² ». Notamment, explique Charles-Roux, au cours du reportage réalisé au Sud oranais, elle note les instants et les paroles arabes pour les laisser tels, sans retouches : « l'approche d'Isabelle fut celle qu'allait préconiser un demi-siècle plus tard un Henri Rivière », car, dans ses écrits, elle « constitue une étonnante fresque de la vie quotidienne au désert, des grandes étapes de l'existence des nomades, de leurs croyances, de leurs superstitions et de leurs rêves » décrivant « la complexité de leurs rapports avec l'armée étrangère dans laquelle ils s'engageaient¹⁸³ ». D'ailleurs, l'intérêt d'Isabelle Eberhardt pour ces questions est confirmé par les observations faites à propos de la société et à la culture sardes, mises en relation avec celles du reste de l'Italie : l'écrivaine observe que « le méridional reproche à l'homme du Nord son manque d'usage, sa rudesse républicaine » et « le marchand et le laboureur reprochent à l'homme du Sud, à l'homme d'indolence et de rêve, sa fainéantise ». La seule chose « sur laquelle tous les Sardes s'entendent », continue-t-elle, « c'est leur mépris de l'Italien, du *continentale*, l'envahisseur... *Continentale* est presque une injure dans la bouche du Sarde¹⁸⁴ ». À différence d'autres écrivains, Eberhardt attache les rencontres humaines d'une importance particulière, ses œuvres étant aussi le témoignage d'une expérience personnelle, ce qui leur donne aussi une connotation biographique.

Quand on se prépare à la lecture des textes d'Isabelle Eberhardt, on doit être conscient de leur complexité. La diversité des valeurs repérables renvoie à celle des intentions de l'auteure. Nous définirons les trois projets de notre écrivaine comme biographique-personnel, scientifique-documentaire et littéraire. Ceux-ci sont poursuivis d'une manière complémentaire et c'est justement cette coprésence qui constitue le caractère essentiel de la poétique eberhardtienne. Sur ce chemin, nous serons à même de reconstruire ses facteurs essentiels et d'apprécier les stratégies adoptées pour faire coexister ces trois intentions. En effet, même si les journaux intimes maintiennent le caractère intimiste qui leur est propre, ils ne renoncent pas à une ambition littéraire ni à donner des renseignements sur la situation existante au Maghreb. D'une manière similaire, la documentation recueillie dans les reportages est écrite à partir du point de vue de l'auteure, ce qui indique déjà l'existence simultanée des approches documentaire et biographique. Les nouvelles et les romans ont une prétention de vraisemblance, ainsi que les notes de voyage, où la description des lieux et des événements réels va de pair avec celle des sentiments de l'écrivaine.

182 CHARLES-ROUX (Edmonde), « Un désir d'Orient », *Isabelle Eberhardt*. Coll. 20.10., *op. cit.*

183 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Nomade j'étais : les années africaines d'Isabelle Eberhardt (1899-1904)*, *op.cit.*, p. 477 sq.

184 EBERHARDT (Isabelle), « Pays oublié », dans CHARLES-ROUX (Edmonde), *Nomade j'étais : les années africaines d'Isabelle Eberhardt (1899-1904)*, *op.cit.*, p. 179. Ce texte est publié par René-Louis Doyon et disponible dans sa version manuscrite aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence (31MIOM29, 23x11).

L'interaction des dimensions intime, scientifique et littéraire appartient à la plupart des récits de voyage, mais, dans le cas d'Isabelle Eberhardt, elle est l'élément essentiel de sa poétique. L'écrivaine réalise un parcours personnel et d'écriture qui nécessite un contact direct avec le monde ainsi que sa connaissance. Les textes ont une valeur multiple, étant à la fois l'étape d'un parcours individuel et le résultat du dialogue homme-monde. La richesse de la rencontre aboutit à des œuvres complexes qui calquent la variété de l'expérience. Le parcours personnel d'Isabelle consiste dans sa formation morale et intellectuelle qui nécessite l'installation au Maghreb, sa connaissance et l'écriture. En même temps, Eberhardt désire devenir une écrivaine : « je ne trouvais nulle part accès pour publier mes petits articles », écrit-elle à Slimène en juillet 1901, donc « il me restera à les classer, à les coordonner, à y ajouter plus de développement, et à les publier en volume, ce par quoi débutent généralement les jeunes auteurs », et ajoute : « maintenant que je me suis mise sérieusement au travail littéraire, je ne l'abandonnerai plus comme je l'avais fait après mon départ de Paris¹⁸⁵ ». Enfin, elle a besoin de voir et de connaître le territoire pour pouvoir se former et pour écrire. Les textes sont le témoignage d'un chemin dont ils gardent toute la complexité : les notes intimes sont côtoyées par des notations documentaires et elles forment un ensemble structuré, qui est enrichi par des artifices d'origine littéraire.

Un discours de ce genre présente des implications philosophiques qui, une fois retracées, peuvent rapprocher notre écrivaine de la pensée existentialiste. C'est en raison de cette complexité qu'une analyse attentive des ouvrages doit être mise en place. Dans le cadre d'interdépendance que nous avons défini, il est impossible d'ignorer les textes ou de les utiliser au profit d'une étude purement biographique, ce qui finirait par conduire à une reconstruction fantaisiste de la personnalité de leur écrivaine. Nous aborderons toutes ces questions dans la troisième section de la thèse, après avoir dressé un tableau indicatif de la situation du Maghreb à la fin du XIX^e siècle.

185 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*, op. cit., p. 325.

Partie II : Lieux, histoire et société

Chapitre 1 : Territoires africains

Le mot *Al-Maghrib* signifie le Couchant ou l'Occident et renvoie à la position géographique du territoire du Maghreb, situé à l'ouest du monde arabe. Cet appellatif est prémonitoire de la stricte relation qui liera cette partie de l'Afrique au monde communément défini comme occidental. Une homonymie qui semble un bizarre jeu du destin, vu que la propagande par laquelle les pays européens ont soutenu la colonisation des territoires africains, et en particulier de l'Afrique du Nord, se basait sur une « idéologie unitaire¹⁸⁶ » : le droit à l'occidentalisation. L'approfondissement de la situation sociale, historique et géographique du Maghreb au XIX^e siècle, permet de mettre en relief des éléments qui jouent un rôle significatif à la fois dans l'expérience d'Isabelle Eberhardt et dans l'interprétation de son œuvre. Après avoir lu un certain nombre de livres et d'articles, nous pensons pouvoir affirmer que le Maghreb a maintenu, malgré les dominations séculaires qui l'ont caractérisé, une certaine forme d'autonomie. Cette indépendance – qui est, bien entendu, complètement partielle – se base sur plusieurs facteurs, dont la coprésence de milieux variés du point de vue géographique, politique et culturel. Ceux-ci interagissent grâce à deux éléments essentiels : le commerce et la religion. En effet, malgré les innombrables sectes qui le constituent, l'Islam est le principe identitaire du territoire.

Nous conseillons le lecteur de se munir, avant de commencer la lecture des prochains paragraphes, d'une carte topographique, et de suivre du doigt les trajets que nous tracerons. Des cartes qui reconstruisent plus précisément les parcours réalisés par Eberhardt, sont placées à la fin de la thèse, dans une partie dédiée. Alger est le point de départ pour suivre notre écrivaine qui se déplace d'est en ouest à cheval ou en train à travers Bône, Béja, Philippeville (Skikda), Ténès, Oran, ou encore Guelma, Constantine, Sétif, Bourdj-bou-Argeridj, Médéa, Orléansville (Chlef), Sidi-bel-Abbès. De Constantine, l'auteure voyage vers le sud algérien en direction de Batna, de Timgad, de Bou-Saâda ou de Biskra, ville qui s'ouvre à l'immensité du désert. Malgré la grande quantité de déplacements effectués, Eberhardt suit deux trajectoires principales : la première se déroule à travers un territoire montagneux, arrivant jusqu'à la région du Sud oranais et aux villages d'Aïn-Sefra, de Beni-Ounif, de Zenaga, de Figuig, de Béchar et de Kenadsa ; la deuxième se développe en direction ouest, vers la frontière tunisienne en passant par Biskra, Chegga, El Oued, Touggourt et Ouargla. Dans ses

186 VON GRUNEBaum (Gustav) éd., *Breve storia universale Feltrinelli. L'Islamismo II. Dalla caduta di Costantinopoli ai nostri giorni*. Traduit de l'allemand par Exio Turbiani. Feltrinelli, Milan, 1962. 23 cm, 523 p., ill., p. 427.

voyages, Eberhardt se trouve en face de paysages différents du point de vue social et géographique : les monts de la chaîne de l'Atlas tellien (monts de Tlemcen, Beni-Chougran, massif de l'Ouarsenis, massif du Djurdjura, monts de Constantine, monts de Medjerda), dominant un territoire pauvre d'eau, tandis que l'Atlas tellien (constitué par plusieurs monts parmi lesquels le djebel Ksour, le djebel Amour, les monts des Ouled-Naïl, le djebel Bou Kahil, et le massif de l'Aurès) anticipe le vrai désert, qui commence au sud du relief du M'zab, du Grand Erg Occidental et du Grand Erg Oriental. Le territoire saharien est pourtant extrêmement varié, n'étant pas homogène mais constitué de trois environnements principaux : le *erg*, désert de sables et de dunes, le *hammada*, de roches et de calcaire, et le *serir*, désert de pierres.

Imaginons de tracer une ligne verticale quasi-droite qui, à partir d'Alger, traverse du nord au sud le territoire algérien, passant par Bou-Saâda, Ghardaïa et M'zab, 600 kilomètres au sud d'Alger : cette ligne sépare l'Algérie orientale de l'Algérie occidentale. À l'est de la capitale il y a la Kabylie, une région de langue berbère appelée en arabe *bilad el-Qabail* (territoire des tribus). Ayant toujours maintenu son indépendance, la Kabylie est colonisée par les Français, qui la divisent en Grande Kabylie – limitée par l'oued Soummam et par le massif de Djurdjura où se trouve la Lalla-Khadidja, le plus haut sommet de l'Atlas tellien – et Petite Kabylie, dont les villes principales sont la garnison militaire de Sétif et Djemila. En manque d'une route qui relie la Kabylie aux villes côtières orientales, le voyageur qui veut rejoindre Constantine, chef lieu de la *wilaya*¹⁸⁷ homonyme, doit forcément traverser Bordj-bou-Argeridj et Sétif. De Constantine, il pourra arriver à Philippeville, Guelma et Bône, trois chefs-lieux de wilaya qui constituent des axes de communication importants : quand, en 1897, Isabelle Eberhardt et sa mère arrivent en Afrique¹⁸⁸, elles sont à bord d'un bateau qui va de Marseille à Bône. Au sud de Constantine, il y a le territoire des *chotts* : ces « bassins anciens situés au dessous du niveau de la mer, qui sont alimenté par les eaux des *uiadian*¹⁸⁹ », sont secs dans les périodes chaudes de l'année, mais constituent une précieuse ressource hydrique pour les oasis du déserts. Les deux chotts principaux sont le chott El Hodna, au sud-ouest de Constantine, et le chott Melrhir. Batna est une ville située près de Constantine, au croisement des deux axes routières nord-sud/est-ouest, qui aura un rôle important dans les explorations d'Isabelle Eberhardt et qui, en 1848, accueille une caserne française. Directement reliée à Batna est Biskra, chef-lieu de wilaya, situé au pieds du massif de l'Aurès dans un territoire presque saharien, qui préserve un climat favorable grâce aux reliefs qui l'entourent. De là, on peut rejoindre en train les territoires

187 La *wilaya* est une subdivision administrative de l'Algérie à l'époque coloniale. Plus précisément, le territoire algérien se compose de 28 wilaya.

188 D'autres bateaux partent de Philippeville (aujourd'hui Skikda).

189 Extrait traduit en français à partir de l'ouvrage : COLOMBINI (Paola) et GROTTANELLI DE' SANTI (Eduardo), *Marocco. Algeria*. Coll. « Guida d'Europa e dei Paesi del Mediterraneo », Touring Club Italiano éd., Milan, 2008. 17 cm, 672 p., ill., p. 35.

désertiques (Touggourt) et les villes côtières (Constantine), tandis que deux routes permettent d'arriver dans la région du Souf et à Ouargla, limite méridional des voyages d'Isabelle Eberhardt.

Les villes situées à l'ouest d'Alger sont protégées par des chaînes montagneuses : notamment Ténès se trouve à côté des reliefs du Tell, et Chlef est délimitée au sud par le massif d'Ouarsenis. Au contraire, Oran et Sidi-bel-Abbès sont des territoires plutôt plats. Une route, passant par le chott Chergui et les Hauts-Plateaux, conduit de Sidi-bel-Abbès, déjà siège du premier régiment de la Légion Étrangère, à Aïn-Sefra, un village située à 1058 mètres d'altitude, dans la région du Sud oranais, au sud de laquelle se trouvent Figuig, Beni-Ounif, Béchar et Kenadsa. Enfin, la ligne verticale que nous avons imaginé de tracer, traverse les deux villes d'Alger et de Bou-Saâda : l'une est une ville côtière dont le nom *el-Djezair* renvoie aux écueils et aux îles qui la constituent, l'autre est une ville située dans un territoire semi-aride entouré par des monts.

Le désir d'explorer les territoires de frontière a poussé Isabelle Eberhardt vers la Tunisie et vers le Maroc. Les caractères du territoire tunisien se rapprochent de ceux du territoire algérien, bien que les aspects extrêmes soient mitigés par le contact avec la côte. Au sud, une dépression sépare l'Atlas saharien du Sahara et constitue la vallée des chotts, dont le principal est le chott El Djerid, suivi au sud par le désert. Les villes tunisiennes qui ont plus d'importance dans le voyage eberhardtien, se trouvent sur la côte : Tunis, qui domine le golfe de Tunis, Sousse, Monastir, Sfax, au nord du golfe de Gabès, et Sidi-bou-Saïd, un village de *marabouts* (« des gourous, chefs d'une secte mystiques » selon la définition qui en donne Alistair Horne, dans l'index lexical situé à la fin de son ouvrage sur la guerre d'Algérie¹⁹⁰), qui est le centre principal de diffusion du soufisme¹⁹¹.

Chapitre 2 : Brève histoire du Maghreb

De 1515 à 1830, le Maghreb, province de l'Empire Ottoman (*heylerbeylik*), est administré par les *beylerbey* et par un *pacha* envoyé d'Istanbul avec un mandat de trois ans. L'administration ottomane fait face à une situation de crise démographique et sociale : notamment, les corsaires dominent la Méditerranée grâce à des bateaux qui, explique Jean Mathiex, « n'avaient pas de rivales dans la vitesse et la manœuvrabilité¹⁹² ». Des activités commerciales variées et le marché d'esclaves procurent des revenus tellement significatifs que leurs chefs (*Reis*) finissent bientôt par pouvoir aspirer au pouvoir politique. L'hostilité entre les corsaires et les *Janissaires* turcs, membres de l'armée impériale et de l'aristocratie, conduit bientôt à une crise économique et politique, qui est

190 HORNE (Alistair), *La guerre d'Algérie*. Traduit de l'anglais par Gianni Pilone Colombo. Coll. « Collana storica Rizzoli », Rizzoli, Milan, 2007. 23 cm, 689 p.

191 La question religieuse sera approfondie dans les prochaines pages.

192 Extrait traduit en français à partir de l'article de Jean MATHIEX, « Il Mediterraneo », dans BROMLEY (John Selwyn) éd., *Storia del mondo moderno, l'ascesa della Gran Bretagna e della Russia (1688-1713/1725)*. Traduit de l'anglais par Carlo Capra. Garzanti, Milan, 1971, p. 647-685.

suivie, selon l'historien Tal Shuval, par la *période des deys*¹⁹³. Les Janissaires englobent les corsaires, et leur chef dévient le *dey*, le gouverneur du territoire, qui est nommé *pacha* à partir du 1711. Il est doté de pouvoirs souverains et supporté par les bey et les chefs tribaux, qui maintiennent la paix dans les territoires de l'intérieur. L'importance des chefs tribaux augmente à tel point que les Janissaires recherchent des unions matrimoniales : le mot *kuloğlu*, sert à indiquer le « fils de militaires et de femmes indigènes¹⁹⁴ ». Les Ottomans administrent aussi le territoire tunisien, à partir des années 1534-1535 à travers un pacha, soutenu par le dey (dont le pouvoir est militaire et administratif) et par les bey, commandants des troupes de terre. La situation reste stable jusqu'en 1710, quand le bey de Tunis, ayant reçu le titre de pacha, se refuse de reconnaître les fonctionnaires envoyés par l'empire et installe la « dynastie héréditaire¹⁹⁵ » des Husaynides. Le Maroc reste pourtant le territoire où les Ottomans exercent la plus grande influence, et la ville de Fez devient « une sorte de marché général de la *Barberia*¹⁹⁶ ».

Dans son article « La segmentarité au Maghreb¹⁹⁷ », Jeanne Favret étudie un modèle qui, appliqué au Maroc, « pourrait bien avoir été celui de tous les groupements tribaux du Maghreb avant la conquête française¹⁹⁸ ». Avant l'arrivée des Français, le gouvernement marocain est géré par des sultans qui contrôlent directement une partie du territoire, le *makhzen*, et qui, au sud, se servent de *qa'id*, responsables de la sécurité et de la taxation. Au nord-est du pays, l'autorité du sultan n'est que formelle, étant concrètement remplacée par des pouvoirs alternatifs et d'origine tribale, qui coexistent dans un état d'anarchie contrôlée. Pourtant, le contrôle est maintenu par des individus, qui exercent dans les tribus une autorité tellement forte qu'elle finit par être reconnue dans l'ensemble du territoire : ils sont des saints (marabouts), à savoir des chefs spirituels qui ont fondé des centres religieux, les zaouïas, et qui participent à l'administration économique et juridique de la région. Les Ottomans ne s'opposent pas à cette forme d'auto-gouvernement, mais collaborent avec les chefs tribaux, dans le but, fondamental, de maintenir la paix dans les territoires de l'intérieur.

La continuité entre le pouvoir religieux et politique permet aux chefs tribaux de maintenir leur autorité sur une population extrêmement mélangée. En fait, l'Islam fonctionne d'élément unificateur, la foi étant partagée par tous les groupes ethniques maghrébins, à l'exception des Juifs. Parmi ces

193 Consulter sur ce sujet l'article de Tal SHUVAL (« Remettre l'Algérie à l'heure ottomane. Questions d'historiographie ». Sous la direction d'Anne-Laure Dupont et Catherine Mayeur-Jaouen. *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*. Aix-en-Provence, avril 2002, n° 95-98, « Débats intellectuels au Moyen-Orient entre les deux guerres », p. 423-448).

194 SHUVAL (Tal), *ibid.*

195 Extrait traduit en français à partir de l'article de Jean MATHIEX, « Il Mediterraneo », dans BROMLEY (John Selwyn) éd., *Storia del mondo moderno, l'ascesa della Gran Bretagna e della Russia (1688-1713/1725)*, op. cit.

196 Extrait traduit en français à partir de l'article de Jean MATHIEX, *ibid.*

197 FAVRET (Jeanne), « La segmentarité au Maghreb », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*. Paris, 1966, vol. 6, n°2, p. 105-111.

198 FAVRET (Jeanne), *ibid.*

regroupements, il y a les Ottomans, qui sont attirés à Alger « par le renom et par les richesses de la ville¹⁹⁹ », les Janissaires, les Coulouglis, les Andalous, qui descendent des Maures chassés d'Espagne, les Noirs, les Kabyles, les Berbères, une population autochtone de l'Afrique méditerranéenne saharienne, les Arabes, une population sémitique originaire du sud de la péninsule arabe et constituée par des populations sédentaires et nomades (les bédouins), les Biskris, souvent employés comme porteurs d'eau, les Mozabites, épiciers et marchands, et les Touaregs, une population des zones centre-méridionales du Sahara, née du croisement des classes nobles berbères et du cep noir-soudanais. Chacun de ces groupes parle sa langue (les Arabes la langue arabe, les Berbères une langue chamitique, les Touaregs une langue de dérivation berbère, la *tamazight*, qui a son propre alphabet, le *tifinagh*) et s'organise d'une manière autonome. Les ethnies se divisent davantage en plusieurs groupes tribaux. Le Moyen Atlas marocain est habité par un nombre indéfini de tribus : les Berbères Sanhaja semi-nomades, les Aïd Abdi, les Iraklouen d'Azrou sédentaires à l'86%, les Aït Ouarain, les Aït Arfa semi-nomades, les Aït Youssi de Boulemane, installés dans le nord-ouest, les Marmoucha, les Zaïan, qui vivent avec des déplacements saisonniers, et ainsi de suite²⁰⁰.

La structure et les caractères fondamentaux de la société tribale ont été étudiés par Ernst Gellner qui, examinant la zaouïa marocaine d'Ahansal, observe que l'organisation des tribus prévoit une opposition « équilibrée des groupes²⁰¹ », qui se base sur le principe : « divisez-vous pour ne pas être gouvernés²⁰² ». Le manque d'ambiguïté à propos du rôle exercé par chacun, ainsi que l'absence d'« institutions politiques spécialisées²⁰³ », fait que cet « univers social », qui consiste en groupes établis à partir de concepts abstraits et « susceptibles d'être définis logiquement de la manière la plus simple et la plus nette, par genre et différence²⁰⁴ », se maintient intact. L'image suggérée par Gellner est celle des cercles emboîtés : les groupes ne sont pas identiques, mais chacun exerce une fonction spécifique, qu'elle soit le règlement des conflits privés, la défense du territoire, le ravitaillement de la tribu. En ce sens, le pouvoir tribal est essentiellement alternatif à celui centrale, parce qu'il se base sur l'absence de systématisation, étant une sorte de arbre où « le pouvoir se concentre à chaque nœud²⁰⁵ ». Pour que les différences ne prennent pas le sursaut sur les composantes unificatrices, le partage de la foi islamique est fondamental. En effet, malgré la grande quantité de sectes locales qui le constituent et qui se basent sur la vénération de marabouts

199 FAVRET (Jeanne), *ibid.*

200 MAURER (Gerard), « L'homme et les montagnes atlastiques au Maghreb », dans *Annales de Géographie*. Paris, 1996, Colin, vol. 105, n° 587, p. 47-72.

201 FAVRET (Jeanne), « La segmentarité au Maghreb », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, art. cit.

202 FAVRET (Jeanne), *ibid.*.

203 FAVRET (Jeanne), *ibid.*

204 FAVRET (Jeanne), *ibid.*

205 FAVRET (Jeanne), *ibid.*

différents, l'horizon théorique-religieux auquel les tribus font référence est le même, ce qui assure la présence d'un microcosme qui ne renonce pas à son autonomie fondamentale.

Les activités agricoles et commerciales, explique Jean Despois dans un article intitulé « Les paysages agraires traditionnels du Maghreb et du Sahara septentrional », sont organisées sur la base de la présence d'eau. Celle-ci dépend soit d'un oued, soit de centres de recueil (oasis à puits) soit des *foggara*, des « galeries de captage souterrain » qui « amènent à la surface, au prix d'une faible pente, les eaux d'une nappe incluse dans les reliefs plus élevés²⁰⁶ ». Des oasis sans irrigation comme le Souf, le Sud constantinois et une partie de l'Algérie centrale, sont néanmoins dotées des entonnoirs creusés dans le sable, dits *ghout*, ou des barrages, dits *sedd*. Les terrains sont divisés en planches qui se regroupent en parcelles, dépendantes d'une même canalisation. La parcelle fait partie d'un jardin (*sanja*), une « unité foncière et d'exploitation²⁰⁷ », close par des murs faits « de talus de terre tassée (*tabia*) crénelés de figuiers de Barbarie, surtout en Tunisie, de murs de briques crues ou de pierres sèches ou de palmes dressées²⁰⁸ ». Les jardins constituent des quartiers (*jar*), qui forment les oasis entourées par des villages, dits *zab*, constitués par plusieurs groupes de palmeraies. Du point de vue administratif, les terres sont divisées en : domaines de l'État, propriétés *melks*, propriétés privées immatriculées, terres *habous* et collectives, qui sont délimitées sur la base de règles tribales qui définissent des aires de respect.

Nomadisme et sédentarité

Le nomadisme a souvent suscité l'intérêt des Occidentaux. Le romantisme exalte certains aspects de la culture nomade et en privilégie souvent la composante exotique : Giacomo Leopardi célèbre la figure du berger²⁰⁹, Jean-Jacques Rousseau la bonté de la nature humaine qu'il oppose à la corruption de la société civilisée. Hérodote, Salluste et Ammianus Marcellinus étudient le nomadisme d'un point de vue historique, s'interrogeant sur la différence qui existe entre la *barbaria* et l'*humanitas*. Des études anthropologiques²¹⁰ et sociopolitiques sont réalisées au XIX^e siècle, et dans la même période une nouvelle forme de colonialisme prévoit la fusion d'objectifs économiques

206 DESPOIS (Jean), « Les paysages agraires traditionnels du Maghreb et du Sahara septentrional », *Annales de Géographie*. Paris, 1964, Colin, vol. 73, n°396, p. 129-171.

207 DESPOIS (Jean), *ibid.*

208 DESPOIS (Jean), *ibid.*

209 Nous pensons par exemple au célèbre *Canto notturno di un pastore errante dell'Asia* de Giacomo LEOPARDI (*Canti e pensieri*. Éd. critique par Vincenzo Guarracino. 14^e édition. Coll. « Classici tascabili », Baldini Castoldi Dalai, Milan, 2012. 20 cm, 366 p.).

210 Parmi les études anthropologiques les plus significatives, nous rappelons celles de William Robertson Smith (*Kinship and Marriage in Early Arabia* en 1885 et en 1888-1889 *Lectures on the Religion of the Semites. First series. The fundamental institutions*), de Charles Montagu Doughty, de Thomas Edward Lawrence (*Seven pillars of wisdom*, 1922), de Henri Duveyrier qui explore le Maghreb à la fin du XIX^e siècle, Freidrich Ratzel (*l'Anthropogéographie* 1881-1891), de Edward Evan Evans-Pritchard et de Xavier de Planhol, qui propose dans les dernières années du XX^e siècle une géographie historique du monde islamique.

et culturels, soutenue par le meurtre des membres de deux expéditions, Bianchi et Flatters, massacrés les uns par les nomades les autres par les Touaregs.

Le style de vie nomade, qui se développe en Afrique et en Asie après le passage de la production agricole à l'élevage, s'oppose naturellement aux pouvoirs centraux : les nomades ne veulent pas payer de tributs ni aux populations sédentaires ni aux dominations étrangères. Leur vie libre les rend hostiles à une domination culturelle, à une soumission économique et à des charges de travail élevés ou imposés. Les nomades sont normalement très attachés à leur territoire, à tel point que le mot *bédouin* dérive du mot arabe *désert* (*al-badia*) : l'espace désertique assure la définition de valeurs sociales fondées sur le mouvement et sur la nécessité fondamentale de survivre. Cela fait que la dimension physique et corporelle prend une importance particulière : les chefs tribaux, les *cheikhs*, sont choisis parmi les hommes âgés (*cheik* signifie justement *le vieil homme*), musclés, beaux et courageux :

« Parmi les tribus bédouines du monde arabe qui ont combattu des guerres et des luttes d'une durée séculaire, le chef est un personnage important doué de qualités qui souvent outrepassent ses mérites réels ; il sait diriger les hommes, il est le plus fort, le plus grand, le plus beau et le plus able. Aujourd'hui les bédouins pour indiquer leur chef, font des gestes qui indiquent qu'il est grand, puissant, musculeux²¹¹ ».

L'importance du mouvement entraîne la valorisation de « la solidarité tribale, *assabya*, l'orgueil d'appartenir à un groupe, *murwa*, la virilité, l'honneur, l'habitude à la lutte ». Ces éléments « ont forgé dans le nomade un type d'homme qui voit les relations avec le monde sous les yeux de l'opportunité plus que de la volonté²¹² ». D'une manière similaire, le déplacement continu fait que l'intimité des tentes et les rencontres faites au cours des voyages, deviennent particulièrement significatives, bien que la rareté de ces dernières favorise l'établissement d'un dialogue avec la nature, qui aboutit souvent à l'humanisation d'éléments naturels, qui remplissent des espaces autrement vides. Par conséquent, les tentes des nomades sont souvent anthropomorphisées : leur partie frontale représente le visage, celle postérieure la nuque, les pôles qui soutiennent les coins des tentes sont les mains ou les jambes. Eugenio Turri rappelle que dans les tribus mongoles, la structure de la tente (*yurta*) reprend celle de l'univers : le toit est le ciel, tandis que le soleil est représenté par le trou qui permet aux vapeurs de sortir.

Le rapport avec le territoire et les difficultés auxquelles les nomades doivent faire face, entraînent la définition d'un critère de justice spécifique. Les razzies sont permises et réglementées : elles ne

211 Extrait traduit en français à partir de l'ouvrage d'Eugenio TURRI, *Gli uomini delle tende. Dalla Mongolia alla Mauritania*. Coll. « Luoghi », Bruno Mondadori, Milan, 2003. 21 cm, 337 p., ill., p. 107.

212 Extrait traduit en français à partir de l'ouvrage d'Eugenio TURRI, *id.*, p. 137.

frappent jamais des groupes trop fiables, laissent toujours à ses victimes le minimum indispensable pour survivre et sont interdites pendant la nuit. Bien que la *razzia* trouve son origine dans le manque de biens, elle permet aussi de remplir des journées autrement vides, limitées à la traite des vaches et aux activités nécessaires à un bon élevage. De plus, la *razzia* assure une redistribution de l'environnement et du bétail, renforce la santé des bêtes par leur mélange, exerçant une fonction écologique. La pénurie de biens matériels rend plus faible les concepts de mémoire, de tradition culturelle, de durée et d'accumulation de biens : « le sens de l'économie nomade, la frugalité, la chasteté des coutumes des bédouins, le manque d'une mythologie du développement » est la « ligne idéologique qui sépare les nomades des sédentaires » parce que « ce qui est possible dans le monde sédentaire, à savoir manipuler la nature, transformer en richesse cette manipulation, n'est pas possible dans les déserts et dans les steppes²¹³ ».

Chaque tribu, qu'elle soit nomade ou sédentaire, a une structure similaire, mais dans les tribus nomades, l'égalité parmi les membres est plus marquée, étant la société nomade « pour sa même essence, une société où des forces aptes à générer une société hiérarchique et fondée sur des classes, sont absentes²¹⁴ ». Les chefs sont originaires des *primi inter pares*, ils président les assemblées (*majlis* parmi les bédouins et *djemaa* parmi les Berbères) et travaillent avec des collaborateurs, comme le *qa'di*. Les tribus sédentaires sont plus fortement hiérarchisées, et le *cheik* se trouve au sommet d'un système complexe, constitué par des organisations claniques (*ashira*), des clans (*fakhs*), des unités mineures et domestiques (*hamula*) et des confédérations de plusieurs familles (*ahl*). La rencontre avec les populations sédentaires finit pourtant par détruire les éléments typiques de la culture nomade : l'égalitarisme se perd et les chefs développent une mollesse chronique et inerte. Cette transformation est accélérée par le contact avec les colons et par le progressif enrichissement des chefs tribaux, assuré par leur collaboration avec les autorités européennes : « "un nomade pur sera toujours un nomade pauvre", écrivait O. Lattimore²¹⁵ ». Les colons établissent des relations avec les chefs-tribus, interviennent directement dans la culture locale, se basant sur un principe d'assistanat plus que sur une instance de développement, qui aboutit à la construction d'écoles et d'infrastructures : « la psychologie du secours », observe Turri, « a rendu les nomades victimes des nouveaux pouvoirs, tandis qu'auparavant ils réagissaient rapidement aux adversités du climat²¹⁶ ». Les projets de croissance économique et de développement culturel formellement poursuivis par les colons, se réalisent selon Jacques Berque à travers une politique qui ne respecte pas les mœurs locales, et le concept arabe de « évolution, *tat'awwur*, c'est-à-

213 Extrait traduit en français à partir de l'ouvrage d'Eugenio TURRI, *ibid.*

214 Extrait traduit en français à partir de l'ouvrage d'Eugenio TURRI, *id.*, p. 104.

215 Extrait traduit en français à partir de l'ouvrage d'Eugenio TURRI, *id.*, p. 155.

216 Extrait traduit en français à partir de l'ouvrage d'Eugenio TURRI, *id.*, p. 315.

dire "changement de phase"²¹⁷ », est complètement ignoré.

Chapitre 3 : La colonisation française

Deux événements déclenchent l'intervention française en Algérie : le gouvernement algérien est accusé de ne pas avoir restitué une somme d'argent qui lui avait été emprunté et le dey d'Alger gifle par hasard le consul français. Il va de soi que la France obtient plusieurs avantages de la colonisation de ce territoire, surtout du point de vue commercial²¹⁸. Pourtant, l'intervention française entraîne la réprobation des politiciens libéraux, qui dénoncent le vidage partiel des caisses d'État du pays maghrébins, et qui cherchent à promouvoir un débat autour de la question algérienne. Après l'abdication du roi Charles X et la révolution qui conduit à Monarchie de Juillet, Louis-Philippe d'Orléans se déclare embarrassé par la possession de ce territoire. D'ailleurs, les raisons politiques et économiques à soutien de l'occupation du territoire algérien, ne sont pas assez claires et partagées pour que le gouvernement français puisse réaliser une administration territoriale de succès. Le manque d'organisation est premièrement caché par la nouveauté représentée par le déplacement de citoyens français au Maghreb : *l'Algérie montait à la tête*, rappelle Alistair Horne. Ensuite, plusieurs problèmes surgissent : il faut définir les frontières, gérer les tribus et les confréries religieuses, qui ont une forte tendance autonomiste, établir les droits des colons, rédiger un plan administratif du territoire, nommer des fonctionnaires publics.

Les Algériens commencent dès les premières années de la colonisation, une action de résistance : la présence française est encore limitée aux « environs des villes d'Oran, d'Alger, de Bône et de Bougie²¹⁹ », quand une première révolte éclate. Elle est conduite par Ahmed, le bey de Constantine et par Abd-el-Kader²²⁰, fils du chef de la confrérie religieuse des Qadriya et vicaire (*halifa*) du sultan marocain en Algérie. Les deux sont supportés par d'autres chefs locaux : une autre révolte est conduite par le cheikh el-Mokrani et son frère Boumezrag dans le « fief héréditaire de la Medjana », supporté par « une trentaine de tribus ou de fractions²²¹ ». L'opposition des Algériens se construit souvent autour de personnalités religieuses et prend la forme d'une défense des valeurs traditionnelles. Bien que l'historien algérien Mostefa Lacheraf refuse l'hypothèse d'une vraie coïncidence, il est d'accord quant au fait qu'un idéal socio-politique prend des formes religieuses, dans le but d'unir le peuple « autour d'une cause plus spirituelle que nationale²²² ». La fonction du

217 Extrait traduit en français à partir de l'ouvrage d'Eugenio TURRI, *id.*, p. 249.

218 Les importations françaises sont surtout de céréales, laine, peau, huile d'olive, cire. Les exportations concernent les tissus qui proviennent de la Provence ou du Languedoc.

219 AGERON (Charles-Robert), *Politiques coloniales au Maghreb*. Coll. « Hier », Presses universitaires de France, Paris, 1972. 25 cm, 291 p., couverture illustrée, p. 10.

220 Abd-el-Kader sera nommé *emir* (*amir al-mu'minin*) et chargé du maintien des rapports avec la France.

221 AGERON (Charles-Robert), *Politiques coloniales au Maghreb*, *op. cit.*, p. 220.

222 LACHERAF (Mostefa), *L'Algérie : nation et société*. Réimpression. Coll. « Cahiers libres », François Maspero,

sentiment religieux donc, « fut grande, très grande même, au début », mais pas « exclusive ou prédominante²²³ ». Pourtant, le traité de Tafna, voulu par le général Thomas Robert Bugeaud et qui devrait terminer une première phase de luttes contre les insurgés, est refusé par Abd-el-Kader parce qu'il ne respecte pas la foi musulmane. De plus, si Abd-el-Kader est nommé sultan des Arabes (*emir*) en 1832 et s'il devient l'interlocuteur principal des généraux français (le général Louis Alexis Desmichels et le plus célèbre Bugeaud), c'est parce qu'il jouit du plein respect de la population, un respect garanti « par sa naissance », par sa « qualité de marabout » et « par la vénération attachée à son père²²⁴ ». Les insurrections tribales visent souvent à la défense des croyances et des traditions locales, ainsi qu'au retour aux « anciennes coutumes²²⁵ ». Parmi les traditions, il faut insérer aussi les habitudes économiques, car le soutien aux révoltes vient souvent des habitants de la campagne, les *fellahs*, c'est-à-dire les paysans. Comme le souligne Émile de Cavignac, « l'Arabe tient à son sol plus qu'on ne pense » et on aurait « tort de croire que, peu nombreux sur un sol immense, les Arabes, indifférents à nos ravages, sauront toujours, dans leurs émigrations, trouver un dédommagement par l'occupation nouvelle d'une terre sans possesseurs²²⁶ ».

Bien que les relations entre la France et l'Algérie soient beaucoup plus complexes que celles que nous avons défini, le point sur lequel il faut s'arrêter est le rôle joué par la culture et par la religion arabe. Isabelle Eberhardt, ne l'oublions pas, se convertit à l'Islam et adopte les coutumes maghrébines : dans le cadre que nous avons esquissé, ces choix sont mal vus par les autorités françaises et la campagne des calomnies qui frappe notre écrivaine, trouve un terrain fertile à son développement. En effet, une partie des Français, parmi lesquels il y a le colonel Élie Frédéric Forey, croit que l'objectif de la France « est plus haut, plus sacré que le but de nos guerres européennes », car « ce qui est en jeu c'est la sainte cause de la civilisation, la cause immortelle des idées chrétiennes auxquelles Dieu a promis l'empire du monde²²⁷ ». Pour réaliser ce projet, les colons recherchent le soutien des autorités locales, des chefs indigènes et des bourgeois qui peuplent les grandes villes du nord et qui se définissent en opposition aux bédouins, comme des « citadins, sédentaires et lettrés, aimant la calme, la paix, la tranquillité et le bien-être²²⁸ ».

Paris, 1976. 22 cm, 346 p., p. 48.

223 LACHERAF (Mostefa), *id.*, p. 48.

224 AGERON (Charles-Robert), *Politiques coloniales au Maghreb, op. cit.*, p. 10.

225 AGERON (Charles-Robert), *id.*, p. 225.

226 DE CAVIGNAC (Émile), dans GUILBERT (Aristide), *De la colonisation du nord de l'Afrique : nécessité d'une association nationale pour l'exploitation agricole et industrielle de l'Algérie*, dans LACHERAF (Mostefa), *Algérie : nation et société, op. cit.*, p. 78.

227 Poujoulat, *Voyage en Algérie : études africaines*, dans LACHERAF (Mostefa), *Algérie : nation et société, op. cit.*, p. 211.

228 LACHERAF (Mostefa), *id.*, p. 60.

Politique administrative

La politique française en Algérie subit plusieurs changements: elle alterne un régime militaire avec un régime civil et l'assimilation laisse progressivement la place à la décentralisation. Au début, ce sont les territoires septentrionaux qui deviennent des possessions françaises, et l'Algérie commence à être considérée comme une partie intégrante de la France. Les facultés administratives sont confiées à la Direction des Affaires civiles et le territoire est divisé en trois départements – Alger, Oran et Constantine – administrés par des préfets au pouvoir civil et par un Gouverneur général, qui est aux dépendances du Ministère de la Guerre. Ce double pouvoir risque néanmoins d'évoluer en une forme d'« anarchie administrative²²⁹ ». Sous le second empire (1852-1870) l'idéologie politique ne change pas d'une manière substantielle, mais le régime militaire est progressivement remplacé par un régime civil. Le décret du 31 août 1858 annonce que le gouvernement a « pour principal but la colonisation et pour arme l'assimilation », celle des Algériens étant une « nationalité armée et vivace qu'il faut éteindre par l'assimilation²³⁰ ». Le projet de centralisation qui suit, aboutit à l'abolition du Ministère de l'Algérie et des colonies, qui reste actif jusqu'en 1860, et à la création de bureaux arabes, qui administrent les territoires musulmans.

La progressive constitution d'un régime civil n'entraîne pas l'amélioration des conditions de vie des natifs. Au contraire, elle provoque l'introduction de valeurs occidentales comme la propriété privée, dont bénéficient surtout les colons. Les terres des tribus sont reconnues et divisées en quatre groupes : la propriété privée, la propriété collective, les terres communales des *douars* et les terres domaniales. La tentative de mettre d'accord les indigènes, les colons, les administrateurs et les généraux, faillit, car on comprend bientôt que « l'extension de la colonisation ne pouvait se faire qu'aux dépens des indigènes, l'extension des pouvoirs civils qu'aux dépens des autorités militaires²³¹ ». Pour une majeure stabilité, le Gouverneur général est rétabli en 1860 : il résidera à Alger, il exercera son autorité à travers un sous-gouverneur Chef d'État-major de l'armée, qui contrôlera les territoires militaires, et à travers un Directeur des affaires civiles. L'idéologie politique fondamentale reste celle de l'assimilation, et le régime civil est déclaré en 1870.

« Le premier décret du 24 octobre 1870 abolissait le gouvernement général militaire au profit d'un "gouverneur civil des trois départements de l'Algérie", instaurait un Conseil de gouvernement et un Conseil supérieur composés en majorité d'élus et accordait 6 députés aux 30 000 électeurs français d'Algérie; il fut jugé encore insuffisant et le gouvernement dut consentir à se laisser dicter les mesures qui

229 « Les institutions algériennes », dans LACHERAF (Mostefa), *ibid.*

230 AGERON (Charles-Robert), *Politiques coloniales au Maghreb, op. cit.*, p. 52.

231 « Les institutions algériennes », dans LACHERAF (Mostefa), *Algérie : nation et société, op. cit.*, p. 60.

suivirent : dissolution de l'administration centrale et rattachement des services aux divers départements ministériels, suspension du sénatus-consulte foncier, dissolution des conseils généraux par les préfets, décapitation des bureaux arabes ; enfin le 4 février 1871, suppression virtuelle du gouverneur civil²³² ».

La situation change en 1860 : le nouveau plan se base sur la décentralisation. Un an avant l'arrivée d'Isabelle Eberhardt au Maghreb, le Gouverneur général, élu par décret du Conseil des ministres comme représentant de la République française en Algérie, renforce son autorité. Sans avoir un pouvoir législatif, il a droit de préséance sur les fonctionnaires civils et militaires, sur les autorités départementales et communales, il établit le budget algérien et est arbitre des luttes locales. Dans l'exercice de ses fonctions, il est supporté par un appareil administratif constitué par des bureaux, placés sous le contrôle d'un Secrétaire général, qui est son premier collaborateur. D'après Augustin Bernard, le Gouverneur doit faire preuve d'« un esprit constant d'à-propos, une parole souple, aisée et chaude, une fermeté aimable et tranquille, une sérénité inaltérable en face des importunités, des sollicitations, des palinodies, des trahisons et des calomnies », qualités qui doivent être accompagnées par une « immense capacité de travail, une ténacité inlassable dans la réalisation, enfin et surtout l'art de se faire respecter et le don de se faire aimer²³³ ».

Les trois départements algériens sont administrés par des préfets (placés sous l'autorité directe du gouverneur général) et contrôlés par des sous-préfets. Le département d'Alger se compose de sept arrondissements (Alger, Aumale, Blida, Médéa, Miliana, Orléansville, Tizi-Ouzou), comme celui de Constantine (Constantine, Batna, Bône, Guelma, Philippeville, Sétif), tandis que celui d'Oran n'en a que six (Oran, Mascara, Mostaganem, Sidi-bel-Abbès, Tiaret, Tlemcen). Les arrondissements sont divisés en communes de plein exercice, communes mixtes, et territoires du sud, qui sont à leur tour fragmentés en douars. Les douars sont dotés d'une assemblée permanente, la *djemaa*, qui disparaît en 1885. La commune de plein exercice bénéficie de la même législation des communes d'une métropole française, étant dotée d'un maire, des adjoints, d'un conseil municipal. Les maires sont supportés par des fonctionnaires indigènes, les *caïds*, nommés par le Gouverneur général. Les communes mixtes constituent la majorité du territoire et sont parfois plus grandes qu'un arrondissement ou département français. Leur centre est le *bordj* de l'administrateur, tandis que la population habite dans des tribus et dans des douars. Le pouvoir est dans les mains d'un fonctionnaire administrateur, maire de la commune, nommé par le Gouverneur général et supporté par des adjoints, qui s'occupent de la sécurité, de la livraison des passeports nécessaires pour le pèlerinage à La Mecque, du progrès agricole, de l'installation des nouveaux colons. Le

232 « Les institutions algériennes », dans LACHERAF (Mostefa), *ibid.*

233 BERNARD (Augustin), *L'Algérie*. Coll. « Bibliothèque d'histoire contemporaine », Félix Alcan, Paris, 1929. 22 cm, 522 p., p. 409.

fonctionnaire est aussi officier de police judiciaire, parce que, comme l'explique Bernard, « les indigènes n'ont aucune idée de ce que nous appelons la séparation du pouvoir²³⁴ ». Le troisième type de commune est constituée par les territoires du sud, nés « de la nécessité qui s'imposait (...) de marquer une limite entre le pays méditerranéen et les immensités désertiques²³⁵ ». Ils se trouvent sous le contrôle direct du Gouverneur général, qui dispose ici de troupes fixes. Le commandant de l'armée y exerce des fonctions militaires et administratives. En 1929, les territoires du sud sont Aïn-Sefra, Ouargla, Ghardaïa et Tougourt. On distingue enfin, dans les territoires du sud, les communes indigènes, où il y a des officiers, des caïds, des notables.

Une politique semblable souffre d'un défaut fondamental : elle ne prend pas en compte les coutumes locales et les subdivisions traditionnelles des territoires. C'est ce qui apparaît dans le rapport d'une commission envoyée au Maghreb et présidée par Jules Ferry :

« les lois françaises ne se transplantent par étourdissement, [qu']elles n'ont point la vertu magique de franciser tous les rivages sur lesquels on les importe ». Une situation semblable provoque donc la « multiplication des révocations de chefs et de magistrats musulmans, [et au] cantonnement des tribus », et cela produit : « une véritable stupeur parmi les indigènes à laquelle la haine ne tarda pas à succéder²³⁶ ».

Dans la tentative d'améliorer leur relation avec les Arabes, les politiciens français décident en 1834 que les musulmans peuvent bénéficier de leur propre droit :

« la France s'est engagée à respecter le libre exercice de la religion musulmane et les préceptes juridiques étroitement unis aux règles coraniques. Elle doit laisser appliquer aux musulmans l'ensemble des coutumes observées traditionnellement par les populations conformes à leur état social, leurs mœurs, leur conception des rapports des individus au sein de la famille ou de la société²³⁷ ».

Malgré cela, une certaine opposition subsiste : pour acquérir la citoyenneté française, l'homme arabe doit renoncer à son statut de musulman, qui prévoit des avantages, comme le maintien de son droit dans les sphères qui concernent « l'état des personnes : filiation, mariage, dissolution du mariage, tutelle des mineurs et des interdits ; en second lieu les successions : désignation des héritiers et calcul des parts (...) enfiles immeubles non francisés²³⁸ ». Les désavantages sont néanmoins

234 BERNARD (Augustin), *id.*, p. 421.

235 BERNARD (Augustin), *id.*, p. 423.

236 AGERON (Charles-Robert), *Politiques coloniales au Maghreb, op. cit.*, p. 54-55.

237 « L'organisation judiciaire des musulmans d'Algérie », *Documents Algériens, Synthèse de l'activité algérienne*. Gouvernement général de l'Algérie éd., Alger, 1^{er} janvier – 31 décembre 1948. In-4°, 257 p., p. 201.

238 BEYSSADE (Jacques), Administrateur civil du Ministère de l'intérieur au gouvernement de l'Algérie, « Évolution du statut juridique des Musulmans », *Documents Algériens, Synthèse de l'activité algérienne*. Gouvernement général de l'Algérie éd., Alger, 1^{er} janvier 1950 – 31 décembre 1950. In-4°, 265 p., p. 10.

nombreux, et l'absence de certains droits politiques est côtoyée par des impôts spécifiques imposées aux indigènes : l'*achour* (sur les récoltes), le *hockor* (sur les terres du *beylik*), le *zekkat* (sur les troupeaux), la *lezma* (impôt de capitation en Kabylie et sur les palmiers dans les oasis).

L'urbanisation est un autre aspect intéressant de la politique française en Algérie. La ville algérienne traditionnelle est divisée en *kasba*, la résidence du Gouverneur, *medina*, la ville commerciale, et *mellah*, le ghetto juif. Sa structure est modifiée par les Français dans le but d'y situer des troupes ou des marchés : notamment, les colons élargissent les places et construisent des galeries contre le soleil. Ces projets cherchent à « décongestionner la ville indigène, à l'aérer, à la munir des voies carrossables afin de la rendre plus propre à une ville européenne²³⁹ », mais finissent par détruire la tradition urbanistique locale. Napoléon III arrête les démolitions de la vieille ville, mais le percement des rues continue. Plusieurs bazars et mosquées sont détruits, les rues sont élargies : par exemple, la rue Randon est prolongée par la rue Marengo, qui traverse la casbah, bordée de maisons européennes et de boulevards.

Cela produit des changements au niveau social : les Maures maintiennent leurs activités mais perdent une partie de leurs traditions, se mélangent aux Européens et adoptent leurs coutumes, à tel point qu' « il ne reste plus que le type physique : un visage imberbe, des formes rondes, de beaux traits un peu mous, rien de fort ni de résolu, une beauté incertaine et jamais virile²⁴⁰ ». Les Kabyles quittent les montagnes pour venir en ville (souvent dans la casbah) ou émigrer en France. Les Mozabites n'habitent plus la vieille ville, où ils gardent seulement leurs boutiques, les Ghouatis sont employés dans les marchés, tandis que les Nègres disparaissent de la société algéroise. Les Français s'installent dans la haute ville, occupant les maisons maures, qui deviennent « bientôt des bâtisses insalubres, sales, mal aérées et sans aucun style²⁴¹ ». Les cours de l'intérieur disparaissent, les grandes pièces sont divisées, des nouvelles ailes sont ajoutées aux bâtiments. La modification urbanistique s'accompagne des réformes dans l'éducation (fondation d'écoles avec des programmes francophones, d'écoles pour les filles, désignation de professeurs qui ont des compétences manuelles), dans les transports (construction de routes et de chemins de fer) et dans la santé (développement de l'éclairage, diffusion de vaccins, meilleure distribution d'eau).

En Tunisie, à partir de 1837, on cherche à promouvoir une croissance économique et militaire : le chef du gouvernement édifie « une armée nouvelle de 16 000 conscrits », crée « une académie militaire et des nouvelles industries d'approvisionnement », et renforce « l'élément local dans le

239 KADDACHE (Mahmoud), « La Casbah de nos jours », *Documents Algériens, Synthèse de l'activité algérienne*. Gouvernement général de l'Algérie éd. Alger, 1^{er} janvier – 31 décembre 1951. In-4°, 288 p., p. 224.

240 KADDACHE (Mahmoud), *id.*, p. 234.

241 KADDACHE (Mahmoud), *id.*, p. 224.

bureaucratie²⁴² ». Ce plan de développement consomme « les deux tiers des entrées de l'État²⁴³ », provoque l'augmentation de la dette publique et l'exaspération d'une crise économique aggravée par une crise agricole, causée par la concurrence de la production asiatique. Pour faire face à cette situation, le gouvernement introduit des nouvelles impôts, comme la *magba* (1876) et renforce la centralisation du pouvoir. Malgré une situation difficile du point de vue économique, la Tunisie maintient son indépendance jusqu'en 1863, quand le gouvernement demande à la France le prêt de 30 millions de francs, nécessaires à la construction d'un chemin de fer. La garantie du paiement est représentée par la nouvelle taxe, la *magba*, et la Tunisie promet de restituer le double de la somme reçue. Pour respecter les engagements pris, la *magba* est doublée, ce qui provoque la révolte de la plupart de la population. France, Italie et Grande-Bretagne envoient à Tunis une commission financière dont le chef, Hayr ad-dīn sera nommé Premier Ministre. Dans l'impossibilité économique de réaliser des réformes militaires et d'améliorer les infrastructures, il opte pour la réforme de l'instruction mais, malgré cette tentative de centralisation, les investissements étrangers recommencent. Une compagnie française obtient le contrat pour la construction d'une ligne ferroviaire, mais la crainte d'une occupation militaire, fait que Hayr ad-dīn refuse la concession de construire. Une nouvelle crise financière commence : le Premier Ministre perd le soutien des consules français et les anciens problèmes reviennent.

Selon Robinson et Gallagher, la France intervient en Tunisie après que les Italiens ont mis au pouvoir le corrupteur Mustafā Ben Ismā'il, qui commence à éliminer toutes les garanties économiques et politiques dont les Français avaient bénéficié. Les intentions françaises sont bien lointaines d'une solution militaire définitive : le premier ministre Jules Ferry considère folle l'idée d'intervenir en Tunisie dans l'année électorale, tandis que le président de la Chambre des députés, Léon Gambetta, est favorable à une intervention militaire faite dans le but de s'emparer d'un lopin de terre, de signer un traité qui fournit à la France des garanties réelles, et de se retirer. Les objectifs de l'intervention française et Tunisie de 1881, sont limités et clairement énoncés dans le traité du Bardo, signé dans la même année. Il semble pourtant que « l'occupation française de la Tunisie fut le résultat non pas d'une politique agressive établie à Paris, mais plutôt de la crise, toujours plus grave, qui menaçait la Tunisie²⁴⁴ ». L'aspect le plus intéressant de la question coloniale, est la relation qui s'instaure entre la population occupante et la population occupée. Selon Peter Von Sivers, les Français développent une *idéologie unitaire* et cherchent à maintenir une séparation entre

242 ILIFFE (John), *Les Africains. Histoire d'un continent*. Traduit de l'anglais par Jean-Paul Mourlon. Coll. « Champs », Flammarion, Paris, 1997. 18 cm, 459 p., cartes, couverture illustrée en couleur, p. 240.

243 ILIFFE John, *ibid*.

244 Extrait traduit en français à partir de l'ouvrage de Roland OLIVIER et George Neuille SANDERSON éd., *The Cambridge History of Africa, From 1870 to 1905*. Cambridge University Press, Cambridge, 1985. 24 cm, 956 p., ill., p. 750.

la politique officielle et les coutumes locales. Bien que les autorités militaires et civiles coloniales dialoguent souvent avec les pouvoirs traditionnels, elles ne perdent jamais leur identité : en fait, tout mélange réel est perçu comme dangereux, parce qu'il finirait par compromettre l'intégrité du pouvoir colonial. Les échanges culturels sont à éviter ou à régler, et l'Arabe doit rester *l'Autre*.

Politique socio-culturelle

Après la colonisation française, commence pour l'Algérie une phase de profonde contamination linguistique²⁴⁵. La langue officielle devient le français et un nouveau modèle politique et culturel s'impose, supporté par la fragmentation des dialectes locaux. Mostefa Lacheraf rappelle que la liberté des individus se mesure aussi par le « prestige de la langue en tant qu'expression officielle²⁴⁶ » : le français étant la langue de la vie sociale et politique, la langue arabe trouve des nouveaux domaines d'expression, dont le plus important est celui de la religion, et devient, explique Lacheraf, la langue « *du mérite spirituel dans l'Autre Vie*²⁴⁷ ». La question linguistique implique donc d'autres réflexions, qui concernent la dimension sociale et politique. Notamment, l'utilisation d'une nouvelle langue permet d'introduire de nouveaux concepts, comme celui de nation : à ce propos, Augustin Bernard observe qu'aux populations indigènes « l'idée de nation quelle que nous concevons (...) est tout à fait étrangère », vu que le monde « leur semble divisé en *dar-el-islam*, pays habités par les vrais croyants, et *dar-el-harb*, territoires où vivent les infidèles²⁴⁸ ». Bien que la langue arabe ne soit pas effacée de la réalité maghrébine, elle demeure séparée du français : la réglementation de la question linguistique s'insère dans un processus plus vaste, qui concerne le contrôle des échanges culturels.

Dans le but de favoriser la pleine intégration des Français dans le territoire algérien, les autorités coloniales s'intéressent aux traditions, aux coutumes, aux dialectes, aux sociétés locaux et les comparent avec les mœurs et les institutions françaises. Plusieurs réflexions sont proposées sur ce sujet : Augustin Bernard, par exemple, s'intéresse aux tribus algériennes et à leur structure : « on est tenté de comparer la *djemaa* à notre conseil municipal, l'*amrar* au maire, l'*oukil* à l'adjoint », écrit-il, « mais les termes de notre vocabulaire politique s'appliquent mal à ces sociétés patriarcales²⁴⁹ ». En ce qui concerne l'origine de ces tribus, l'auteur explique que chacune surgit d'un contexte familial, fondé sur le principe de la soumission au chef. Celui-ci exerce son autorité sur les femmes, qui vivent dans un condition de subordination totale, sur les enfants et sur tous les membres du groupe

245 Sur ce sujet, consulter l'excellent ouvrage de Mostefa LACHERAF, *L'Algérie : nation et société*, op. cit.

246 LACHERAF (Mostefa), *id.*, p. 324.

247 LACHERAF (Mostefa), *id.*, p. 321.

248 BERNARD (Augustin), *L'Algérie*, op. cit., p. 345.

249 BERNARD (Augustin), *id.*, p. 355.

parental, avec une autorité qui « découle de la nécessité et se maintient par la force²⁵⁰ ». Les familles apparentées forment un clan (*karouba* parmi les Kabyles), composé d'un groupe de tentes et dirigé par un grand-père qui établit les mariages, les lois et les mœurs : « le divorce, la polygamie, la tutelle de la femme, l'indivision des propriétés, toutes les institutions civiles et religieuses concourent à ce but unique : consolider le groupe, maintenir et développer la solidarité entre les membres d'une même collectivité²⁵¹ ».

Pendant longtemps, la domination française en Algérie demeure partielle, à la fois du point de vue territorial et administratif, à cause de la présence de forces centrifuges. Nous avons vu que, après une première phase dans laquelle les autorités coloniales cherchent à assimiler le territoire algérien au territoire français à travers une politique de centralisation, la décentralisation s'impose et l'on établit des pouvoirs locaux qui coopèrent souvent avec les chefs tribaux. Ce dialogue s'instaure plus au niveau politique que culturel : dans les faits, bien que les traditions, la religion et les langues locales soient reconnues, c'est la culture française qui est en passe de devenir la culture officielle, au détriment des autonomies et des traditions maghrébines, maintenant soumises à une réglementation. En ce sens, Isabelle Eberhardt subit les conséquences d'une situation politique tendue : sa volonté d'adopter les coutumes arabes – normalement ignorées ou tolérées – est considérée comme un choix illégitime, qui ne peut être expliqué que par une implication politique à caractère subversif.

Chapitre 4 : La religion islamique

La religion est extrêmement importante pour la définition du Maghreb et joue un rôle central dans la période coloniale. De plus, elle a une importance remarquable dans le parcours d'Isabelle Eberhardt, à la fois en raison de la conversion de l'écrivaine, et de son habitude de fréquenter les centres religieux et les zaouïas. La zaouïa, lieu à vocation « philanthropique[s], éducative[s], religieuse[s], voire même politique[s]²⁵² » a aussi une fonction sociale, étant dotée d'une mosquée, de salles de cours, d'un dortoir pour étudiants et de chambres d'hôtes. Au cours du premier séminaire national sur ce sujet, tenu à Alger du 28 au 30 mai 1991, la question des missions de ce centre extrêmement diversifié, a été posée :

« Pour Hadj Bachir Tidjani de Laghouat et le cheikh Belbey d'Adrar, les zaouïas du sud s'affirment comme des institutions sociales et religieuses qui se sont distinguées par leur fonctions d'éducation physique, d'enseignement des sciences islamiques, et de lutte contre les pratiques déviationnistes (...) Pour cheikh Abdelmajid Yakhlef, la zaouïa, lieu d'enseignement du Coran et de la Sunna, se distingue

250 BERNARD (Augustin), *id.*, p. 350.

251 AYNARD (Raymond-Joseph), *L'œuvre française en Algérie*. Hachette, Paris, 1912. 20 cm, 357 p., p. 352.

252 *Confréries. Zaouïas, Les Aissaoua*. Coll. 27.1, vol. 1 et 2, Centre culturel Algérien, Paris.

particulièrement par l'avantage qu'elle se dispute à l'école secondaire (...) dans la formation d'un être parfaitement équilibré dans ses qualités morales, physiques et intellectuelles²⁵³ ».

Malgré la multiplicité des points de vue, on peut affirmer que la mission de la zaouïa est aujourd'hui celle de développer le « patrimoine socio-spirituel » arabe « dans le flux de la nouvelle logique matérielle de globalisation » pour que la mémoire collective puisse combattre les risques « endogènes et exogènes de désintégration qui ciblent les principes intellectuels et les valeurs spirituelles de l'Islam dans sa dimension universelle²⁵⁴ ».

D'une manière similaire, à l'époque coloniale, le centre religieux a la fonction de préserver les mœurs et les traditions arabes, s'opposant à la domination culturelle promue par les autorités européennes²⁵⁵. Pour cette raison, les colons français regardent avec soupçon les institutions religieuses maghrébines : ce sont surtout le rôle social de l'Islam et les principes sur lesquels se base, qui suscitent la méfiance des autorités. Augustin Bernard écrit à ce propos : « on ne saurait nier que la religion demeure l'obstacle principal entre les Africains et nous²⁵⁶ ». En effet « la religion musulmane » professée par les habitants « est le seul lien entre les populations indigènes de l'Algérie, si diverses à tous égards²⁵⁷ » et maintient un rapport extrêmement strict avec son territoire. Si la puissance unificatrice de l'Islam pose des problèmes au niveau politique et administratif, ses fondements théoriques sont également condamnés, car ils sont « en opposition directe avec les nôtres » et témoignent d'un « mécanisme cérébral²⁵⁸ » étrange, qui appartient à tous les croyants. Bernard met en évidence l'absence d'un clergé, l'autorité des saints, qui aboutit à une « véritable anthropolatrie²⁵⁹ », et la vénération d'éléments naturels comme « des arbres, des pierres, des animaux, des sources²⁶⁰ ». Raymond-Joseph Aynard, ayant relevé le « goût de la ruse, de la dissimulation, de la tromperie » qui « est inné chez ces peuples comme chez tous les êtres primitifs ou passifs²⁶¹ », voit dans la religion islamique l'ultérieure manifestation d'une simplicité préconçue. En effet, l'Islam se base sur le principe d'un Dieu unique et sur la foi absolue dans la mission accomplie par Mahomet. Les fondements de cette religion touchent, selon Aynard, à l'essence de l'esprit humain : les cultes exaltent les manifestations extérieures, les sentiments les plus simples et les plus immédiats, comme l'admiration, la confusion, la crainte. Au contraire, la foi catholique

253 *Confréries. Zaouïas, Les Aissaoua, ibid.*

254 *Confréries. Zaouïas, Les Aissaoua, ibid.*

255 Sur ce sujet, consulter l'article d'Ahmed Tessa, « Les zaouïa et la lutte anti-coloniale » publié dans la revue *Révolution africaine* n°1388 et disponible dans le dossier de presse *Confréries. Zaouïas, Les Aissaoua, op. cit.*

256 BERNARD (Augustin), *L'Algérie, op. cit.*, p. 381.

257 BERNARD (Augustin), *id.*, p. 345.

258 BERNARD (Augustin), *id.*, p. 346.

259 BERNARD (Augustin), *ibid.*

260 BERNARD (Augustin), *id.*, p. 349.

261 AYNARD (Raymond-Joseph), *L'œuvre française en Algérie, op.cit.*, p. 20.

« s'adresse plus que toute autre au sentiment », tandis que celle protestante « s'adresse à la volonté²⁶² ». C'est pour ces raisons que jusqu'à quand les Algériens seront musulmans « non seulement de religion, mais de race (...) la conciliation des principes de la société moderne et de ceux de l'Islam est impossible²⁶³ ».

Isabelle Eberhardt visite plusieurs zaouïas et connaît la religion islamique de l'intérieur. Une lecture attentive de ses textes, nous permet d'observer que l'écrivaine partage partiellement la pensée d'Aynard. Sans réduire la question à une opposition élémentaire entre bons et mauvais, il faut néanmoins remarquer que notre écrivaine exalte le rôle joué par le corps dans des rituels religieux qui se développent autour de gestes et de danses. D'une manière similaire, Eberhardt dénonce souvent la passion, la violence, la volubilité, la jalousie qui appartiennent à l'âme de l'homme arabe. Ces observations nous permettent de mettre en relief quelques aspects de l'expérience eberhardtienne et de sa pensée. En fait, après avoir lu ses textes, il est difficile de considérer cette écrivaine-voyageuse comme une femme originale et inconsciente, qui veut simplement défendre les Arabes ou promouvoir leur culture. Son parcours prévoit plutôt une étude attentive de la réalité maghrébine, qui n'est pas forcément soutenue par des motivations idéologiques.

Coordonnées

Le philosophe Mohamed Arkoun observe que dans le Coran il y a trois personnages principaux : « un locuteur-auteur (qa'il), un allocuté-énonciateur (Muhammad), un destinataire collectif (les hommes)²⁶⁴ ». Le locuteur, représentant d'une puissance infinie et souveraine, s'exprime à la première personne du pluriel et interpelle directement son destinataire. Cet appel direct, élève chacun à la conscience « de sa propre unité psychique articulée à celle du locuteur²⁶⁵ » et permet à l'allocuté de s'adresser directement aux destinataires de son discours, prenant la fonction du locuteur. En ce sens, le Coran possède une fonction performative significative. Quand un croyant prononce un verset, il devient un nouveau locuteur, porteur de la parole de Dieu : « j'accomplis ipso facto l'acte visé par mon énoncé », explique Arkoun, soit parce que je réactualise le Je du locuteur-auteur, soit parce que j'engage mon propre je²⁶⁶ ». Une grande importance est donnée aussi à la récitation des mots : la lecture à haute voix a une valeur sociale et substantielle, étant la vivification, voire l'accomplissement définitif de la puissance de Dieu. Aussi dans les textes d'Eberhardt, les sons

262 AYNARD (Raymond-Joseph), *id.*, p. 53.

263 AYNARD (Raymond-Joseph), *id.*, p. 353.

264 ARKOUN (Mohammed), *Pour une critique de la raison islamique*. Coll. « Islam d'hier et d'aujourd'hui », Paris, Maisonneuve et Larose, 1984. 24 cm, 378 p., p. 17.

265 ARKOUN (Mohamed), *ibid.*

266 ARKOUN (Mohamed), *id.*, p. 18.

prennent de l'importance et la religion islamique se manifeste souvent à travers des musiques, des chants ou la voix du muezzin.

Pour revenir aux principes de l'Islam, les musulmans croient que Mahomet devait réaliser deux tâches concrètes, celle de former la *umma*, le groupe des croyants, et celle de créer un ordre religieux et moral qui remplace la confusion du modèle tribal. L'islamisation ne prévoit pas le bouleversement des coutumes et des usages, mais plutôt la constitution d'une référence collective : plusieurs règles des tribus sont « conservées et, en quelque sorte, sacralisées par la révélation ». Mahomet est « prophète et détenteur de l'autorité religieuse » et, pour cette raison, il « définit la bonne manière de se comporter²⁶⁷ » et établit le chemin du salut. De cette façon, il pose les bases pour la création d'un État qui doit avoir son siège à Médine et qui se fondera sur un principe nouveau qui ne sera pas – nous rappelle Sabrina Mervin, aujourd'hui codirectrice de *l'Institut d'études de l'Islam et des sociétés du monde musulman* – le lignage, mais bien le territoire. Dès la fondation de l'Islam, la religion établit une relation stricte avec le lieu et affirme sa fonction sociale : Mervin parle à ce propos d'« une nouvelle forme de solidarité qui ne se réalisait pas dans le cadre tribal, mais dans celui de l'État fondé à Médine²⁶⁸ ».

En 632, la mort de Mahomet provoque un nouveau désordre. Profitant de la confusion provoquée par la nécessité de nommer le successeur du prophète, les pouvoirs tribaux resurgissent et le projet d'unification de la doctrine islamique, semble ne pas résister aux forces centrifuges qui bouleversent le monde arabe. Par conséquent, des courants religieux se développent. Notamment, le mouvement *chî'te* reconnaît le pouvoir de l'Imam, la Guide de la communauté chargée de « la difficile tâche d'incarnation du divin dans l'humain, du spirituel dans le temporel, du sacré dans le profane²⁶⁹ », le mouvement *kharijite* ne croit qu'en Dieu, le mouvement des Sunnites se base sur la valeur exclusive des *hadith* prononcés par Mahomet. D'autres regroupements se forment soit à partir d'une interprétation différente du Coran (les Sunnites par exemple sont divisés en *Hanbalites*, *Zahirites*, *Hanafites*, *Malikites*, *Chafî'ites*) soit à partir d'une vénération variée des imams, qui divise les *Chites* en *Imamiens* ou *Doudécimain*, *Isma'éliens* et *Zaydites*. Dans les siècles suivantes, la religion islamique se fragmente ultérieurement en raison de la multiplicité de saints célébrés par les croyants, qui sont eux-aussi profondément enracinés dans le territoire : la variation des règles et des principes locaux contribuent à la richesse de l'Islam.

267 MERVIN (Sabrina), *Histoire de l'Islam. Fondements et doctrines*. Nouvelle édition entièrement mise à jour. Coll. « Histoires », Champs, Paris, 2010. 18 cm, 333 p., couverture illustrée en couleur, p. 25.

268 MERVIN (Sabrina), *id.*, p. 29.

269 ARKOUN (Mohamed), *La pensée arabe, op. cit.*, p. 37.

Les confréries et le culte des saints

Le culte des saints est étudié dans une récolte d'essais dirigée par Mohamed Kerrou et intitulée *L'autorité des saints. Perspectives historiques et socio-anthropologiques en Méditerranée occidentale*²⁷⁰, où des chercheurs comme Émile Dermenghem, Augustin Berque, Clifford Geertz et Sophie Ferchou, s'interrogent sur le rapport qui existe entre la vénération des saints, les confréries et le maraboutisme. Dermenghem considère la confrérie comme un synonyme du sacré populaire et explique que son centre est un lieu précis, la zaouïa. Pour sa part, le sacré populaire est caractérisé par la *catharsis*, l'*exstasis* et par une dimension généralement cosmique et théopatique. Augustin Berque associe le culte des saints au maraboutisme, créant une opposition entre ce dernier et le confrérisme, qui se rapproche plutôt du soufisme. De même, Clifford Geertz identifie le maraboutisme avec le culte populaire des saints, et il associe les deux au soufisme. Enfin, Sophie Ferchou s'attarde sur les différentes formes de la croyance soufie.

Bien évidemment, les saints sont des individus extraordinaires, dont l'unicité est reconnue et se base sur plusieurs facteurs. Max Weber explique que la sainteté a une origine traditionnelle et charismatique, ce qui la différencie d'autres principes d'autorité soutenus par les lois et la compétence. La nécessité première des saints est celle de se procurer une légitimation officielle ou de définir leur espace d'action et de reconnaissance. Ils choisissent le plus souvent un contexte populaire et un territoire précis et exaltent les coutumes locales. Pour cette raison, le culte des saints accentue naturellement la segmentation et renforce la puissance des forces centrifuges. Son action étant plus territoriale que nationale, ce culte établit une relation directe avec les mœurs et les habitudes des classes sociales plus basses, à la recherche d'un interlocuteur et d'une forme de légitimation sociale. Émile Durkheim propose une autre distinction, qui sépare les saints populaires, vénérés par une forme de religiosité primitive, et les saints hagiographiques sérieux. Parmi les éléments qui contribuent à la définition de la sainteté, il cite la capacité de dire la vérité, de faire des actions impossibles aux autres hommes, ou encore la présence d'un *madjub*, à savoir d'une forme de folie ou d'extravagance, qui implique une opposition à l'autorité institutionnelle :

« Le *madjub* ignore toute barrière humaine ou institutionnelle. Pour lui, il n'existe ni maître, ni litanie, ni retraite, etc. À cet égard, il est un saint libre. Il échappe à toute autorité. Ceci expliquerait pourquoi, dans des cas extrêmes, des *madjub-s* transgressent les règles religieuses et sociales²⁷¹ ».

270 KERROU (Mohamed) éd., *L'autorité des saints. Perspectives historiques et socio-anthropologiques en Méditerranée occidentale*. Postface de Lucette Valensi. Recherches sur les civilisations, Paris, 1998. 24 cm, 356 p., ill., couverture illustrée en couleur.

271 « Imitation ou admiration ? Essai sur la sainteté anti-exemplaire du *madjub* », dans KERROU (Mohamed), *L'autorité des saints. Perspectives historiques et socio-anthropologiques en Méditerranée occidentale*, op. cit., p.

Les saints maintiennent leur réputation à travers un style de vie conforme au rôle exercé :

« Ils aiment plaisanter, errent sur les routes ou demeurent solitaires, vivant d'aumônes qui ne leur manquent jamais. Ils ne résistent pas à leurs impulsions ; ils énoncent, sous des formes paradoxales, de profondes vérités. Il ne fait pas les confondre avec les simples idiots (...) mais, dans le doute, la pratique populaire attribue volontiers, avec bienveillance et respect, une parcelle de sainteté, à tout être dérangé d'esprit ou extravagant des manières²⁷² ».

Le saint s'affirme grâce au contact direct avec la population et le territoire, et sa présence est strictement liée à la définition d'un lieu sacré, qui, normalement, est signalé par un élément naturel ou physique (pierres, grottes, chiffons, sources, cierges, lampes, parfums) reconnaissable par sa beauté. La construction d'un sanctuaire, dit *qoubba*, « une pièce cubique surmontée d'une coupole (...) qui semble correspondre symboliquement au monde terrestre, la sphère au monde céleste²⁷³ », assure la glorification définitive de cet espace.

Le sanctuaire qui célèbre un saint, représente une première forme de socialité. À ce propos, Moncef M'halla introduit une distinction entre le saint patron et le saint pôle. Le premier est un saint homme qui intercède pour ses frères mortels et qui fait des miracles. Le lieu central de sa vénération est la tombe, qui fait l'objet des pèlerinages des croyants, tandis que sa fonction sociale se limite à la relation avec la communauté qui l'interpelle en cas de nécessité. Le saint pôle (*quṭb rabbānī*) bénéficie d'un lien direct avec Mahomet : il est un vrai émissaire de Dieu, une « guide spirituelle » qui accompagne les fidèles « dans leur ravissement spirituel (*jadhb*) afin d'atteindre un état (*Ḥal*) de béatitude divine²⁷⁴ ». C'est autour de ce saint qui surgit une nouvelle forme de relation et de partage, la confrérie (*tariqa*).

Les confréries maghrébines sont constituées par l'ensemble de croyants dévoués à un saint fondateur, représenté par le chef actuel, dit marabout ou cheikh. Elles sont dotées d'une doctrine spécifique et aux composantes mystiques : une initiation doit être accomplie par les initiés, qui rejoignent l'extase grâce à des rituels spécifiques. Ceux de la confrérie des Qadriya, à laquelle Isabelle Eberhardt est initiée, sont décrits par Dermenghem :

113.

272 DERMENGHEM (Émile), *Le culte des saints dans l'Islam maghrébin*. 2^e édition. Coll. « L'Espèce humaine », Gallimard, Paris, 1954. In-8°, 23 cm, 352 p., pl., ill., couverture illustrée, p. 29.

273 DERMENGHEM (Émile), *id.*, p.113.

274 M'HALLA (Moncef), « Culte des saints et culte extatique en Islam maghrébin », dans KERROU (Mohamed), *L'autorité des saints. Perspectives historiques et socio-anthropologiques en Méditerranée occidentale*, op. cit., p. 127.

« Les jambes croisées, la main ouverte sur le genou, on invoque Allah en faisant traîner la finale autant que le souffle le permet ; on médite sur la Justice infinie ; on prie pour ses semblables²⁷⁵ ».

Au cours de ces rites,

« Allah se simplifie en *h* portant successivement les trois voyelles. On porte la face vers l'épaule droite en disant *ha*, vers l'épaule gauche en disant *hou* ; on la baisse en disant *hi* ; chacun de ces mouvements et de ces sons devant s'accompagner d'un dépouillement de plus en plus parfait de l'âme²⁷⁶ ».

D'une manière similaire, la confrérie *Rahmaniya* est caractérisée par de rituels précis : les membres récitent le *dhikr* toujours plus rapidement et accompagnent leur récitation des gestes, en levant la tête du nombril vers le haut, en l'inclinant à droite, à gauche et en la baissant encore vers le nombril. Au Maghreb et dans le monde musulman, les confréries sont innombrables (300 en Tunisie au 1925) : Anne-Laure Dupont dans son *Atlas de l'Islam* en cite plusieurs les mettant en relation avec leur collocation géographique. Les confréries des Qadriya et *Rifa'iyya* sont présentes partout, la confrérie *Naqchbandiyya* se trouve surtout dans le monde turc et asiatique, la *Tchichtiyya* et la *Chattariyya* ont leur siège dans le sous-continent indien et dans l'Asie du sud-est, la confrérie *Chadhiliyya* a des fidèles dans tout le monde arabe²⁷⁷, la célèbre confrérie des Tidjaniya est présente dans tout le continent africain²⁷⁸ en Afrique, la confrérie *Ahmadiyya* est répandue en Égypte, la *Muridiyya* au Sénégal, la *Becktachiyya* en Turquie, la *Ni'matullahiyya* en Iran et en Inde.

Principes du soufisme

Le soufisme est une courante mystique qui se développe autour des confréries. Son objectif primaire est de permettre à l'initié de connaître son intimité profonde, mais, malgré la présence d'une dimension intimiste fortement développée, le soufisme ne renonce pas à une certaine vocation sociale et politique. Pour devenir un initié il faut entreprendre un parcours qui peut suivre deux voies : la *baraka* prévoit une relation directe entre le croyant et Mahomet, tandis que l'initiation par étapes a lieu sous le guide d'un maître, le cheikh ou le marabout. Au cours de cette initiation l'être

275 DERMENGHEM (Émile), *Le culte des saints dans l'Islam maghrébin*, op.cit., p. 321.

276 DERMENGHEM (Émile), *id.*, p. 321 sq.

277 Une confrérie est fondée en Europe par le cheikh Ahmad bin Moustafa bin 'Aliwa dit al-'Alawi, est né à Mostaganem au 1869. Celle-ci s'inscrit dans la voie *Chadhiliyya* mais s'appelle spécifiquement *Chadhiliyya Darqawiyya 'Alawiyya*. Les descendants du cheikh vivent à Tunis et en France (Khaled Bentounès). Les confréries sont regroupées au sein d'une association qui a siège en Suisse et qui s'appelle *Associations internationales soufies Alawiyya*.

278 Sur ce sujet, consulter l'article d'Imed MELLITI, sociologue d'origine tunisienne, « Espace liturgique et formes de l'autorité chez les femmes Tijaniyya de Tunis ». Cet article fait partie de la récolte d'essais publiée sous la direction de Mohamed KERROU (*L'autorité des saints. Perspectives historiques et socio-anthropologiques en Méditerranée occidentale*, op. cit.).

humain, devenu aspirant, commence un chemin, le *saluk*, divisé en étapes (stations), qui représentent des phases de formation spirituelle. Deux autres composantes essentielles des doctrines soufies sont l'initiation (*ouerd*) et la répétition de l'invocation de Dieu (*dhikr*). Jean Néaumet présente les phases de la formation spirituelle dans son livre *Le soufisme : la voie de l'unité, doctrine et méthode* :

1. *Nefs-i-Emmare* : l'homme est vaincu par les désirs.
2. *Nefs-i-Lewame* : l'homme critique sa propre existence et commence le trajet vers Dieu. Son état est à ce stade celui de la sympathie.
3. *Nefs-i-Mulhime* : l'homme reçoit l'inspiration de Dieu.
4. *Nefs-i-Mutmainne* : l'homme marche avec Dieu.
5. *Nefs-i-raziye* : stade d'acceptation totale et état de non-existence.
6. *Nefs-i-Marziye* : l'homme est accepté par Dieu.
7. *Nefs-i-Kamile* : l'homme a rejoint l'état d'éternité et il voit l'unité de toute la création.

L'origine du mot *soufisme* n'est pas certaine : soit il vient du terme qui en langue arabe indique la laine (les initiés s'habillent avec des vêtements en laine), soit il renvoie à la pureté (*safâ'* en arabe) soit à l'expression *premier rang* qui indiquerait la position des croyants devant Dieu, soit des caractères physiques qui rapprochent les soufis aux hommes du banc à l'époque de Mahomet (*Ahl al-suffa*). Les soufis sont définis par Kalābādhi de la manière suivante :

« Des hommes dont les préoccupations s'attachent à Dieu, et dont les aspirations ne s'élèvent vers personne d'autre.

Leur quête est celle de leur Maître et de leur Seigneur, et quelle noble quête que celle de l'Unique, l'Impénétrable !

Ils ne se disputent rien de ce bas monde, ni rien de ce qui est excellent, ni nourritures, ni plaisirs, ni progéniture, ni vêtements somptueux et élégants, ni la joie reposante de rester au pays.

Ils ne luttent qu'à la poursuite du lieu éternel dont chaque pas les rapproche.

Ils courent par les étangs et les vallées et on les rencontre en nombre sur les hauteurs²⁷⁹ ».

Le parcours vers Dieu va de pair avec le détachement des besoins humains. La quête des soufis est à la fois spirituelle et corporelle : ils s'éloignent du sol natal et explorent d'autres territoires. Ayant compris que tout ce qui existe est issu de la création divine, ils peuvent finalement abandonner les préoccupations quotidiennes pour approfondir des questions plus hautes. L'acquisition ultime du parcours du soufisme est la réduction de la perception de son importance, remplacée par une identification profonde avec les autres hommes et avec les choses. Les préoccupations et l'anxiété

279 KALĀBĀDHI, *Traité du soufisme. Les maîtres et les étapes*. Traduit de l'arabe par Roger Deladrière. Nouvelle édition. Coll. « La bibliothèque de l'Islam », Actes sud, Arles, 2005. 23 cm, 222 p., couverture illustrée, p. 31.

sont annulées par l'acceptation de la volonté divine, le *mektoub*. Bien que le trajet des initiés soit en grande partie solitaire, il assure l'établissement d'une relation profonde, à la fois intime et universelle, avec Dieu, le monde, les autres êtres humains.

La décision d'Isabelle Eberhardt de se faire initier à une confrérie mérite d'être analysée : en effet, notre écrivaine choisit une doctrine qui prévoit une obéissance absolue, qui, selon Charles-Roux, rappelle celle qu'Ignace de Loyola imposait au jésuites : « la formation latine *Perinde ac cadaver* (comme un cadavre), utilisée par la Compagnie de Jésus, devenait, en arabe "Tu seras entre les mains de ton cheikh comme le cadavre entre les mains du laveur des morts. Obéis-lui en tout, car c'est Dieu lui-même qui commande par sa voix. N'oublie pas que tu es son esclave et que tu ne dois rien faire sans son ordre"²⁸⁰ ». La volonté d'entreprendre la voie du soufisme doit donc être mise en relation avec les textes de l'écrivaine et avec ses déclarations. Le rapport avec le mysticisme, nous permet d'observer que le parcours (considéré comme mouvement, déplacement, voyage) prend, dans le cas d'Eberhardt, une valeur intime et personnelle immédiate, qui outrepassa la dimension purement esthétique, le voyage étant un espace de formation identitaire. D'ailleurs, l'initiation joue aussi un rôle fondamental dans l'évolution de la connaissance du monde arabe car elle assure à notre écrivaine le libre accès à des lieux qui lui seraient autrement interdits. Du point de vue doctrinal et théorique, le soufisme partage quelques aspects de la pensée eberhardtienne, soit en raison du lien établi entre le corps et l'esprit (qui, dans le cas d'Eberhardt justifie l'alternance voyage-écriture), soit à cause d'une participation au monde arabe qui évolue en un effacement de soi, perçu comme exaltation de son intériorité : la sagesse soufie, observe Tiffany Tavernier, « entre en résonance avec presque toutes ses aspirations : sa soif d'égalité (...), son aspiration à la paix (...), la résignation face à la mort (...), son désir inassouvi de transcendance²⁸¹. Les textes d'Eberhardt témoignent ainsi d'un parcours qui réinterprète certains éléments de dérivation soufie. Le corps, l'esprit, l'individu et le monde externe sont insérés dans un espace d'interaction et d'influence réciproque, dont la connaissance de soi et celle du réel ne peuvent pas faire abstraction. D'ailleurs, ni Isabelle Eberhardt ni les initiés renoncent à leur implication dans la réalité, recherchant au contraire un état de vitalité et de mouvement continu. C'est ce qu'on lit dans le livre que Christian Bonaud dédie au soufisme :

« Étant donné l'immobilité des dogmes officiels de l'Islam, tous les mouvements intellectuels dans le monde musulman, doivent revêtir le drapeau du soufisme. La renaissance de l'Islam ne peut se faire que sous son influence. Chaque nouvelle idée, chaque mouvement politique ou religieux, réactionnaire ou révolutionnaire, devra se couvrir du drapeau du soufisme²⁸² ».

280 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Nomade j'étais, les années africaines d'Isabelle Eberhardt (1899-1904)*, op. cit., p. 283.

281 TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*, op. cit., p. 158.

282 BONAUD (Christian), *Le soufisme al-taşawwuf et la spiritualité islamique*. Coll. « Islam - Occident »,

Chapitre 5 : Ce qu'il faut retenir. Du contexte au texte.

D'après cette brève présentation de la situation existante au Maghreb à l'époque coloniale, il est possible d'obtenir quelques informations intéressantes pour l'étude de l'œuvre d'Isabelle Eberhardt. Dans le contexte socio-politique de la fin du XX^e siècle, ses textes prennent une valeur particulière, et cela pour plusieurs raisons. La première concerne spécifiquement la personnalité de l'écrivaine, qui apparaît surtout suite à la lecture des journaux intimes et des notes de voyage²⁸³. Eberhardt déclare ouvertement sa passion pour le monde arabe, sans pourtant réduire ce sentiment à un simple désir d'exotisme : sa vision du monde, accueillant et ouverte aux enjeux sociaux et culturels, peut être reconduite à une phrase de Maxime Rodinson : « il n'y a pas d'Orient. Il y a des peuples²⁸⁴ ». Si elle choisit le Maghreb, c'est donc sur la base d'une affinité et d'une prédilection. Cette préférence n'est pas simplement théorique, mais, au contraire, concrète et réelle : « la vie algérienne – celle des Musulmans », écrit-elle à Ali le 22 juin 1897 - « me plaît beaucoup²⁸⁵ ». Cet amour fait qu'Eberhardt modifie ses habitudes et s'installe définitivement en Algérie. Tout cela provoque l'hostilité des autorités coloniales, qui considèrent le plus souvent l'Arabe comme un étranger, qui peut susciter la curiosité des Français, mais qui ne doit pas provoquer un désir d'imitation quelconque. Or, Isabelle Eberhardt n'est pas française mais, née en Europe, veut s'emparer de coutumes et de traditions qu'elle considère plus conformes à sa personnalité. Eberhardt choisit le Maghreb et, ce faisant, commence un parcours de vraie légitimation de la culture locale qui pourrait représenter un danger pour les colons. Le premier élément à retenir est donc le caractère extraordinaire et fondamentalement subversif de la démarche suivie par Eberhardt : cette femme, habillée en homme, se convertit à la religion islamique, parle l'arabe (oriental, algérien et le kabyle), fréquente des milieux ambigus et veut les décrire dans des textes qui suscitent le soupçon des autorités coloniales.

Le deuxième aspect qu'il faut mettre en évidence, concerne plus précisément les textes. La légitimation de la culture arabe et de son parcours individuel d'intégration, aboutit à l'écriture de récits où l'on décrit le style de vie des arabes, leurs sentiments, leurs habitudes. En particulier, les reportages mettent sur le même plan les Arabes et les non-Arabes. Les œuvres eberhardtiennes se basent sur une vocation ethnographique, qui ne peut pas être négligée : Isabelle écoute les hommes rencontrés, « s'appliquant à retenir l'intonation de leurs voix, leurs gestes et leurs récits » et – ce

Maisonneuve et Larose, Institut du monde arabe, Paris, 1991. 21 cm, 155 p. ill. en couleur., couverture illustrée, p. 90.

283 Une grande partie de ces textes n'est pas publiée du vivant d'Isabelle Eberhardt. Ils témoignent de son style de vie.

284 Maxime Rodinson, cité par Jean Duvignaud dans *Chebika*, dans CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient, la jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 246.

285 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*, op. cit., p. 58.

faisant – fait preuve « d'une belle avance sur l'approche ethnographique de son temps²⁸⁶ ». La proximité d'Isabelle Eberhardt aux Arabes a des conséquences concrètes, car les pages de notre écrivaine offrent au lecteur une image inédite du Maghreb. Elles ont une indéniable valeur documentaire, parce qu'elles décrivent le monde arabe de l'intérieur. En effet, le choix de vivre au Maghreb se fonde sur une conviction intime, sur une attraction forte, sur un lien émotif et sentimental. Isabelle Eberhardt veut s'insérer dans le monde arabe mais, pour que cette intégration réussisse, elle approfondit avant tout sa connaissance du milieu. En outrepassant le choc esthétique ressenti par Fromentin ainsi que la perception d'altérité éprouvée par Loti, les textes de notre écrivaine « révèlent un regard exercé, une connaissance du terrain, un rapport au réel beaucoup plus développé, une connivence plus étroite avec l'environnement²⁸⁷ ». L'utilité scientifique de ses textes doit pourtant être remarquée.

Le troisième élément à retenir concerne encore une fois les textes. Il est probablement le plus intéressant parce qu'il pose les bases pour l'étude de la poétique de notre écrivaine. En effet, la progressive intégration d'Isabelle Eberhardt dans le contexte maghrébin et l'analyse de la culture locale, finissent par constituer des textes où l'on assiste à la création de tableaux vivants qui reconstruisent le milieu arabe, valorisant son statut d'espace vécu et permettent à l'écrivaine de mettre en évidence sa présence concrète dans la réalité maghrébine. Celle-ci est démontrée dans les textes à travers la reconstruction de paysages auxquels la jeune Isabelle appartient. Les écrits d'Eberhardt sont le témoignage d'un parcours qui a une valeur spirituelle, sociale et artistique. Dans un cadre ainsi défini, l'expérience directe du milieu a une importance centrale, car elle assure l'établissement d'une relation directe avec les objets et avec la culture locale. Le libre choix de vivre au Maghreb est donc poursuivi par un engagement total, qui implique la dimension corporelle, intellectuelle et spirituelle, ainsi que la valorisation de la richesse du territoire. De cette façon, l'expérience concrète du monde arabe se définit comme une occasion précieuse d'intégration, de connaissance, de rencontre. Si Mohammed Rochd insiste surtout sur le fait qu'Eberhardt cherche à faire connaître les qualités humaines des Arabes, il est néanmoins vrai que ses écrits « témoignent d'une observation minutieuse et d'une compréhension intime du pays », ils présentent des « incidents, des précisions historiques, des faits toujours révélateurs de l'atmosphère du lieu, de la pensée et de la vie des hommes qu'y vivaient²⁸⁸ ».

286 TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*, op. cit., p. 279.

287 BOUVET (Rachel), *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*. Coll. « Documents », XYZ éd., Montréal, 2006. 23 cm, 204 p., couverture illustrée en couleur, p. 48.

288 ROCHD (Mohammed), *Isabelle, une maghrébine d'adoption*, op. cit., p. 108.

Partie III : La poétique

Chapitre 1 : Les intentions d'Isabelle Eberhardt

Isabelle Eberhardt quitte l'Europe pour l'Afrique pour réaliser un projet biographique, littéraire et documentaire. Comprendre ce paradigme signifie avant tout renoncer à l'image de l'écrivaine comme d'une femme qui abandonne le monde européen plutôt que choisir le Maghreb. Dans les faits, le déplacement n'est pas simplement une forme de rébellion ni l'expression d'une haine profonde ressentie envers les traditions et les mœurs occidentaux. Si en 1899 Isabelle « s'épuisait encore en des traversées incessantes, comme si elle hésitait à rompre définitivement avec l'Europe²⁸⁹ », c'est parce que, avec ce pays elle a une relation complexe, qui est parfois positive. De plus, dans une feuille manuscrite qui date de Paris, 2 mai 1900, la jeune Isabelle écrit : « je vais m'éloigner encore de ce Paris que j'aime désormais. Dieu sait si je le reverrai jamais²⁹⁰ », et Edmonde Charles-Roux explique qu'« il y avait des jours où elle aimait Marseille et d'autres où elle ne l'aimait pas²⁹¹ ». Eberhardt est aussi consciente des limites d'une nouvelle vie au Maghreb. Une fois en Afrique, elle pensera avec nostalgie à la « chère vie russe » dont elle ne vivra « sans doute jamais plus les jours » et demandera à Augustin de lui envoyer des journaux de l'Europe : « tu n'imagines point quel bonheur j'éprouve en [les] lisant, après trois mois d'ignorance absolue²⁹² ». Pour revenir à des questions pratiques, Isabelle est pleinement consciente des soucis économiques qu'une vie au Maghreb lui impose : l'écrivaine prête une attention constante aux problèmes d'argent, une partie de ses pages manuscrites contient des listes des dépenses effectuées, et elle n'hésitera pas à demander un soutien économique à son frère, à ses amis ou aux cheikhs avec qui elle a confiance.

La bourgeoisie est méprisée par notre écrivaine, qui décrit les « toilettes féminines bizarres, parfois presque inquiétantes » des femmes parisiennes, ainsi que les « têtes rapaces, ravagées d'ambitions déçues, de convoitises inassouvies » des parvenus qui cherchent « à se maintenir à flot²⁹³ ». L'hostilité qu'Eberhardt ressent envers la vie bourgeoise, et qui lui fait espérer en une « bienfaisante invasion de Barbares²⁹⁴ », ne s'adresse pas seulement aux métropoles européennes, mais aussi aux

289 DELACOUR (Marie-Odile) et HULEU (Jean-René), note à *Mes journaliers*, dans EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, op. cit., p. 378.

290 EBERHARDT (Isabelle), dans CHARLES-ROUX (Edmonde), *Nomade j'étais : les années africaines d'Isabelle Eberhardt (1899-1904)*, op.cit., p. 226. Les quatre feuilles sont disponibles dans les manuscrits conservés aux Archives nationales d'outre mer d'Aix-en-Provence (31MIOM29, 23x15). Nous rapportons le passage complet en annexe.

291 CHARLES-ROUX (Edmonde), *id.*, p. 184.

292 EBERHARDT (Isabelle), dans CHARLES-ROUX (Edmonde), *id.*, p. 299.

293 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 147.

294 EBERHARDT (Isabelle), *ibidem*.

grandes villes algériennes : « Alger est gâtée par son abjecte population », écrit-elle dans ses journaux intimes, « la vie contemplative de la rue, cette vie heureuse, calme et féconde que j'aime tant, y est impossible²⁹⁵ ». L'opposition à la civilisation n'explique pas l'établissement en Afrique car elle devrait plutôt aboutir à l'abandon de la ville et à l'installation à la campagne – soit africaine ou européenne. Dans les faits, Isabelle Eberhardt éprouve un désir spécifique d'aller au Maghreb. Les lectures faites pendant la première jeunesse ainsi que la situation familiale et les milieux fréquentés, contribuent sans doute à la meilleure définition de ce désir et à sa réalisation.

Plus que renoncer à l'Europe, c'est le Maghreb qu'Isabelle Eberhardt choisit, dans l'intention d'affirmer sa liberté individuelle : « elle ne fut ni une riche exploratrice (...) ni la puissante épouse d'un grand chef religieux », mais simplement « une âme en peine, en peine de liberté », qui revendiquait « la liberté de se convertir à l'Islam, d'aimer un peuple et un pays qui n'était pas le sien – l'Algérie – d'y vivre fièrement en déracinée, tout en cherchant une intégration à première vue interdite²⁹⁶ ». La clarté du propos et le libre arbitre sont deux éléments essentiels de la pensée eberhardtienne, dont il faut savoir apprécier l'importance. Nous savons qu'Eberhardt apprend l'arabe dès son plus jeune âge et qu'elle instaure des contacts avec des hommes maghrébins. De plus, la prédisposition au nomadisme reste limitée aux déplacements faits dans le territoire du Maghreb, souvent sur des routes connues. La précision de son objectif – s'intégrer dans le monde arabe – va de pair avec la définition d'un projet qui est, dans la mesure du possible, établi assez clairement. Nous pouvons le retrouver dans *Mes journaliers*, un livre qui, juste en raison de sa nature intime, est la documentation la plus complète des intentions qui soutiennent Isabelle Eberhardt, une femme qui part à la recherche du « mystère profond qu'environne²⁹⁷ » sa vie, qui analyse en profondeur son intériorité, le monde et les autres individus. Ses réflexions sont accompagnées par la formulation d'idées sur la littérature qui sont placées, souvent sans solution de continuité, à côté de toute considération théorique, philosophique ou personnelle. L'attraction pour le Maghreb s'insère dans ce cadre et se traduit par la volonté de connaître et d'explorer les territoires de l'Afrique du Nord. En d'autres mots, Isabelle Eberhardt veut approfondir son intériorité, devenir écrivaine et connaître le Maghreb pour ce qu'il est. Ce triple projet ne renonce pas à son unité de base ni à la dépendance de ses composantes.

En premier lieu, Isabelle Eberhardt veut développer son caractère et sa personnalité du point de vue moral et intellectuel. En ce qui concerne le perfectionnement éthique, celui-ci ne peut être réalisé qu'au Maghreb et cela pour plusieurs raisons. Il prévoit en effet une existence solitaire et errante, en contact avec le désert, qui assure « une éducation d'homme d'action, une éducation

295 EBERHARDT (Isabelle), dans ROCHD (Mohammed), *Isabelle, une maghrébine d'adoption*, op. cit., p. 88.

296 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient, la jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 437.

297 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, op. cit., p. 359.

spartiate²⁹⁸ », et avec la religion islamique : « ainsi, nomade et sans autre patrie que l'Islam ; sans famille et sans confidents » écrit Eberhardt, « seul, seul pour jamais dans la solitude altière et sombrement douce de mon âme, je continuerai mon chemin à travers la vie²⁹⁹ ». La solitude et le nomadisme – qui sont normalement considérés comme les éléments les plus représentatifs de la pensée de notre écrivaine et de sa vie – sont mis en discussion dans un deuxième temps et remplacés par l'espoir de pouvoir vivre dans la région du Souf avec Slimène:

« Aller là-bas, à Ouargla, au seuil du grand océan de mystère qu'est le Sahara et m'y fixer, y fonder ce foyer qui, de plus en plus, me manque. Une petite maison en *tob*, à l'ombre des dattiers. Quelques cultures dans l'oasis, Ahmed pour domestique et compagnon, quelques braves bêtes pour réchauffer mon cœur, un cheval peut-être – un rêve, cela avec le temps, et des livres³⁰⁰ ».

Un désir de stabilité fait qu'Isabelle écrit en 1900 : « je *crois* aussi, ou plutôt je *commence à croire* que j'ai aussi trouvé mon port (...). Le bonheur domestique est trouvé et, loin de diminuer, semble se raffermir de jour en jour...³⁰¹ ». En fait, si une vie nomade et solitaire était le seul objectif de notre écrivaine, il serait difficile de comprendre pour quelle raison elle part toujours au Maghreb sans apprécier, par exemple, les vastes étendues de la campagne française. Cela indique, de façon bien visible, qu'Eberhardt ne réalise que des déplacements ciblés.

La suspension temporaire du nomadisme et de la solitude met en évidence le caractère essentiel de la religion islamique et du milieu désertique, dont l'importance ne sera jamais contestée. Le sentiment de résignation qui appartient à la foi islamique ainsi que le vide dangereux du désert, sont deux facteurs inévitables pour rejoindre une « *indifférence* envers les choses et les êtres *indifférents* » qui serait selon Eberhardt « l'affirmation plus puissante de mon moi³⁰² ». La foi religieuse est aussi la manifestation d'un désir de spiritualité profonde, d'une « soif de grandes et belles actions³⁰³ » que l'écrivaine ressent et qu'elle voudrait satisfaire grâce à une mort en martyr, suivie par la renaissance « dans cet ailleurs où il y a sans doute la raison et la justice absentes de ce monde, où les justes et les martyrs sont foulés aux pieds par les foules qui courent baiser, dans leur propre sang et dans la poussière de leurs morts, la trace des pas des tyrans, des imposteurs et des bandits !³⁰⁴ ».

Les composantes essentielles du perfectionnement moral sont donc le développement de la foi et

298 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 319.

299 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 305.

300 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 320.

301 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 350.

302 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 314.

303 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 315.

304 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 381.

l'établissement au Maghreb : une intention à l'origine personnelle et intime aboutit à un résultat pratique qui consiste justement à approfondir la connaissance du milieu arabe et de la religion islamique. Si la formation éthique ne pose pas de problèmes réels, celle intellectuelle présente plus de difficultés. C'est quelque chose dont Isabelle Eberhardt est consciente : « développer cette intelligence c'est un travail écrasant », écrit-elle dans ses journaux intimes, arrivant jusqu'au point de se demander : « sera-t-il jamais réalisé ?³⁰⁵ ». Pour apprendre « à sentir *plus profondément*, à *mieux* voir, et surtout, encore et encore à *penser*³⁰⁶ », la solitude ne suffit pas : il faut travailler et le faire au Maghreb, en raison du strict lien qui unit le perfectionnement moral et celui intellectuel. L'étude est la forme que ce travail intellectuel a pris et qui consiste en une activité de lecture et d'écriture. Le rapport entre celle-ci et la formation personnelle est tellement fort qu'Eberhardt parle, dans ses journaux intimes, d'un « développement intellectuel et moral, et de littérature³⁰⁷ ».

Le perfectionnement doit s'accompagner d'une activité à caractère littéraire : celle-ci n'est toutefois pas une sorte d'effet secondaire, au contraire elle est la manifestation d'une volonté précise, qu'Eberhardt cultive dès son plus jeune âge, celle de devenir une écrivaine, de faire des expériences et des réflexions originales, qui puissent susciter l'intérêt d'associations littéraires et de journaux. Cette intention est tellement claire qu'il est impossible d'établir si la volonté d'écrire soit la cause ou la conséquence de l'élaboration d'une certaine considération théorique. Il y a, en effet, une continuité entre la réflexion et l'évaluation de sa possible valeur littéraire, comme le démontre l'exemple suivant, tiré de *Mes journaliers* :

« Archiver soutient au contraire qu'il faut développer ses besoins, puis, avec la dernière énergie, travailler à leur assouvissement. Il voit là le gage de l'auto-perfection.

L'idée me vient à l'instant de faire une dissertation sur ce sujet. L'on pourrait le publier dans *l'Athénée*³⁰⁸ ».

La profondeur de la pensée théorique peut sans doute favoriser le commencement d'une carrière dans le milieu littéraire. Pour que les œuvres soient lues et publiées, il faudra proposer un sujet nouveau, comme, par exemple, des descriptions du monde arabe, ou encore, des nouvelles qui se déroulent au Maghreb. En somme, Isabelle Eberhardt sait quels sont ses moyens, elle connaît ses aspirations, les obstacles à outrepasser, et c'est à partir de cette conscience qu'elle fait un plan.

« Il faut écrire, en russe ou pour le russe, la rédaction de mon voyage d'automne dans le Sahel et quelques nouvelles.

305 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 320.

306 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 319.

307 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 339.

308 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 321.

Somme écrasante de travail, dont dépend la possibilité du salut. Après, la Villa Neuve liquidée, si j'en ai les moyens, aller à Paris; y mener une tout autre vie qu'avant et me jeter dans la lutte acharnée pour arriver avec le bagage que j'apporterai.

Voilà le seul plan raisonnable que je puisse établir à présent³⁰⁹ »

Le voyage est appuyé par un projet d'écriture, qui pourra aussi servir de soutien financier. Dans les journaux intimes, Isabelle Eberhardt explique que, une fois dans l'oasis, il faudra « commencer un *journal littéraire* » de son séjour et « faire du livre de *Rakhil* ce qui il doit être surtout – une œuvre d'art³¹⁰ ». Notre écrivaine est consciente de son parcours et elle définit un « projet littéraire ³¹¹ », ce qui fait qu'elle a beaucoup d'idées et beaucoup de travail à faire : elle pense à écrire une nouvelle pour *l'Illustration* ou à des prétextes pour réaliser « quelques belles pages mélancoliques genre silhouettes d'Afrique³¹² », elle corrige sans cesse ses écrits, réfléchit sur leur possible amélioration formelle et stylistique.

Eberhardt choisit des écrivains sur lesquels prendre exemple, rédige de véritables plans de lecture qui prévoient : le *Journal des Goncourt*, « un livre qui fait penser, *profondément*³¹³ », les œuvres du poète russe Sémion Iakovlevitch Nadson, l'annotation de pages de Baudelaire, de Zola et de Loti. La continuité entre le processus d'écriture et celui de lecture ressort explicitement des manuscrits, où les passages qu'Eberhardt écrit de sa main, s'alternent souvent avec les citations d'autres auteurs. C'est le cas des notes prises à Marseille en mai 1901 (31MIOM29, 23x8) : elles sont accompagnées par des extraits de *Roman d'un spahi* de Pierre Loti dans ce qui ressemble à un vrai exercice de style. Mohammed Rochd observe à ce propos :

« Il y aura toute une étude à faire sur l'influence de cet écrivain dans les écrits d'Isabelle. Ainsi, dans les deux œuvres on relève une fréquence très forte de vocables exprimant des sentiments comme la mélancolie et la tristesse, une attirance marquée pour le rêve, l'étrange et l'inconnu, un emploi très fréquent d'adjectifs comme seul, lointain et une disposition très marquée pour l'usage de jadis et impression. Cette influence se retrouve aussi au niveau de la syntaxe : usages fréquents d'adjectifs qualificatifs, de l'apposition, de phrases nominales et prédominance des indépendantes coordonnées et de relatives³¹⁴ ».

La volonté d'écrire un texte à publier est démontrée davantage par la richesse de réflexions sur ce

309 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 330.

310 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 381.

311 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Nomade j'étais : les années africaines d'Isabelle Eberhardt (1899-1905)*, *op. cit.*, p. 70.

312 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, *op. cit.*, p. 332.

313 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 322.

314 ROCHD (Mohammed), *Isabelle Eberhardt. Une maghrébine d'adoption*, *op. cit.*, p. 22.

sujet – « pensez vous que *la Revue de l'Islam* accepterait des articles de N.P. genre littéraire (algérien) et autre ?³¹⁵ », on lit dans une lettre envoyée à Ali Abdul Wahab le 10 septembre 1897 – ainsi que par la tentative de définir l'horizon éditorial de ses écrits. Delacour et Huleu observent que *Mes journaliers* semblent « un journal littéraire (...), peut-être écrit dans un souci de publication³¹⁶ », et en effet, voici ce qui ressemble à une vraie présentation officielle de l'œuvre :

« Chose très singulière : mes Journaliers, toutes les notes que j'ai prises jusqu'ici pourraient se résumer en ces quelques mots, si peu nombreux, si simples : "constatations, sans cesse répétées, de l'insondable tristesse qu'il y a au fond de mon âme, au fond de ma vie ; allusions, de plus en plus vagues, non pas aux êtres rencontrés, aux faits observés, mais uniquement aux impressions toujours tristes ou mornes, que ces êtres et ces faits produisent sur moi"³¹⁷ ».

Si le perfectionnement moral et la création d'un parcours littéraire constituent deux projets autonomes et dépendants en même temps, il faut en introduire un troisième, qui consiste dans l'acquisition d'une connaissance approfondie du Maghreb et dans la réalisation de recherches théoriques et expérimentales. La volonté de vivre en Afrique et de s'intégrer dans la société locale, impose à notre écrivaine l'approfondissement de sa connaissance du milieu. Nous avons vu que le lieu a une importance remarquable pour la bonne réussite du perfectionnement moral et que des nouvelles qui se déroulent au Maghreb ou des notes d'un voyage nord-africain, seraient à même de se distinguer dans le panorama littéraire de l'époque. L'étude du monde arabe, qui supporte le projet personnel et littéraire, prend aussi une valeur autonome.

Il s'agit plus spécifiquement d'une méthode de recherche constituée par l'approfondissement théorique et par l'expérience directe. Le travail, qui consiste surtout dans l'apprentissage théorique (étude de la langue arabe, du dialecte kabyle et lecture du Coran), évolue en un entraînement concret, tel que l'écriture de lettres. Isabelle Eberhardt en envoie plusieurs, soit à ses correspondants d'origine arabe, comme Abou Naddara et Rachid Ahmed, soit à ceux qui habitent au Maghreb, comme Eugène Letord, Ali Abdul Wahab, Augustin. Cette correspondance témoigne des aspirations littéraires d'Eberhardt ainsi que de la volonté d'obtenir des informations sur le Maghreb : Augustin devient « l'informateur, le fournisseur d'images » qui subvient « aux besoins de son petit commerce intérieur³¹⁸ », il lui donne des informations sur les conditions de vie des légionnaires, sur les lieux qu'ils fréquentent, sur leurs pensées et sentiments. Cette activité déjà expérimentale aboutit à de

315 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*, op. cit., p. 86.

316 DELACOUR (Marie-Odile) et HULEU (Jean-René), note à *Mes journaliers*, dans EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, op. cit., p. 468.

317 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, op. cit., p. 314.

318 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient, la jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 231.

véritables enquêtes de terrain : arrivée en Afrique, Eberhardt explore le territoire et dialogue avec les habitants, dans ce qu'Edmonde Charles-Roux définit comme un travail ethnologique. En conclusion, tout voyage est soutenu par l'intention de « tout noter, (...) tout visiter et faire un plan détaillé avec des notes aussi complètes que possible³¹⁹ ». Par exemple, « si en automne l'on avance vers le Maroc », il faudra « suivre le mouvement, toujours en prenant des notes minutieuses³²⁰ ». L'écriture se base sur la connaissance du territoire, qui est poursuivie personnellement, ce qui assure également la réussite du perfectionnement moral et intellectuel. La parabole d'Isabelle Eberhardt est triple, prévoyant la coexistence d'un projet personnel, artistique et documentaire. L'expérience directe du milieu joue un rôle fondamental.

Le pseudonyme et ses implications

Le fait d'associer un projet littéraire et documentaire à la volonté de construire sa propre personnalité, n'est pas sans conséquences. Ce qui a toujours suscité la curiosité sinon la réprobation des lecteurs de toute époque c'est le fait qu'Isabelle Eberhardt voyage au Maghreb habillée en homme et sous le nom de Mahmoud Saadi, un jeune *taleb* tunisien. Celle-ci est l'une des causes de l'attentat que l'écrivaine subit à Béhima, comme le démontre la déclaration de l'agresseur Abdallah Ben Mohammed Ben Lakhdar :

« Un ange aussi m'apparut, pour me dire que Si Mohammed el Lachmi, marabout de la secte des Qadriya, était en route pour la Tunisie, accompagné de Mlle Eberhardt, qui portait un costume masculin, ce qui est contraire à nos coutumes, et ainsi semait le trouble dans nos religion³²¹ ».

L'utilisation de vêtements masculins n'est pas interprétée comme un simple choix de style ni par les autorités coloniales françaises ni par les journaux de l'époque. Un article de *la Petite Gironde* du 1903 repris par Eglal Errera, présente la jeune écrivaine comme quelqu'un qui « a abandonné les vêtements de son sexe (...), a renoncé au costume européen et adopté délibérément le *tarbouch*, qui entoure la tête, et le *haïk*, qui tombe du sommet du crâne et enveloppe le corps sans un pli, la *gandoura* et les bottes de cuir marocain » réalisant celle que l'auteur définit une « transformation complète³²² ». L'habillement pèse aussi sur la décision du Gouverneur général, d'expulser Eberhardt. Il utilise à ce propos, les mots suivants :

319 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 330.

320 EBERHARDT (Isabelle), *ibid.*

321 La déclaration d'Abdallah Ben Mohammed Ben Lakhdar est rapportée dans l'ouvrage d'Isabelle Eberhardt publiée sous la direction d'Eglal ERRERA (*Lettres et journaliers, sept années dans la vie d'une femme, op. cit.*, p. 229 sq.).

322 ERRERA (Eglal), dans EBERHARDT (Isabelle), *ibid.*, p. 305.

« Malgré son passeport russe, délivré à Moscou, si vous le croyez nécessaire, je vous autorise, et même vous engage, à débarrasser la région du Sud de cette demoiselle russe qui s'habille en costume arabe et à la faire raccompagner à la frontière... En agissant ainsi à l'égard de cette damoiselle que je considère plus qu'excentrique, on lui rendrait même service, vu l'acte de fanatisme dont elle a été la victime...³²³ ».

Le débat qui se développe autour de cette question ne touche pas la jeune Isabelle, qui répond aux accusations qui lui sont adressées, par des argumentations assez naïves. Notamment, elle explique dans une lettre envoyée au directeur de *la Dépêche algérienne* après son expulsion, qu'elle adopte « le costume arabe, tantôt féminin, tantôt masculin, selon les circonstances et les besoins » d'une vie « essentiellement errante³²⁴ ». Cette décision repose sur un principe de « commodité » et est l'expression d'un « goût esthétique³²⁵ ». On retrouve cette simplicité dans une lettre en réponse à Slimène, qui avait conseillé à la jeune Isabelle de s'habiller à l'européenne, le jour du procès à Constantine. Pour notre écrivaine c'est seulement une question d'argent :

« L'on voit bien que tu ignores *ce qu'il faut* pour être habillée, *non pas bien*, mais enfin passablement et en Française : perruque (cela coûte, pour *une tête rase* comme la mienne, *de 15 à 20 francs*, car une simple natte ne suffit pas), chapeau, linge, corset, jupons, bas, souliers, gants etc. Les deux corsages ont été enfin vendus, d'ailleurs il ne pouvait être question de porter de lourdes robes d'hiver en été et surtout en Algérie : d'abord, c'est un supplice, et ensuite c'est trop *ridicule*.

Tu ne peux en *aucune façon* acheter des effets d'Européenne, car tu n'as pas idée de ce que cela coûte et je te défends *formellement* de contracter un centime de dettes³²⁶ ».

Dans cette même lettre, Eberhardt déclare qu'elle pourrait même s'habiller avec le costume « le plus sur, le moins attirant l'attention », qui est celui d'homme européen, mais qu'elle ne veut pas « porter des habits de femme mal fichus et ridicules » et que « quant aux habits *de dame* les plus simples », ils sont « hors de notre portée³²⁷ ». La jeune Isabelle, fille de Madame de Moerder et issue d'une famille russe qui a une certaine renommée, refuse donc absolument de porter des vêtements qu'elle considère indignes de son rang : « je te jure *sur El Djilani* », continue-t-elle, « *que ce n'est pas pour le plaisir de me vêtir en homme*, mais parce qu'il m'est IMPOSSIBLE de faire autrement³²⁸ ». Charles-Roux reconstruit un dialogue ayant lieu le jour du procès, où Eberhardt explique que le port du vêtement masculin est considéré par la religion musulmane comme inconvenable : « alors,

323 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Nomade j'étais : les années africaines d'Isabelle Eberhardt (1899-1905)*, op. cit., p. 344.

324 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, op. cit., p. 394.

325 EBERHARDT (Isabelle), *Lettres et journaliers, sept années dans la vie d'une femme*, op. cit., p. 307.

326 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*, op. cit., p. 311.

327 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 315.

328 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 311.

pourquoi le portez-vous ? », on lui demande. La réponse de notre écrivaine est à retenir : « je montais à cheval. Il m'était plus commode³²⁹ ». Tiffany Tavernier observe, à l'appui de la fonction pratique du déguisement, que « pour éviter la société fastidieuse des femmes arabes, Isabelle troque aussitôt son costume d'Européenne contre l'habit bédouin afin de se mêler aux hommes dont l'admirable calme et la grande intelligence toute islamique l'attirent plus que jamais³³⁰ ».

Un siècle est passé et la discussion reste actuelle, enrichie par des réflexions complexes concernant un possible rapport entre le choix vestimentaire et la recherche identitaire. Parmi ceux qui expliquent le déguisement par une participation intime profonde, il y a Raoul Stephan, qui décrit Isabelle Eberhardt comme une garçonne qui, « en nostalgie de l'autre sexe » multiplie « les images d'elle sous un vêtement masculin, chevalier, bédouin, matelot³³¹ ». Plus récemment, Annette Kobak, Françoise d'Eaubonne et Denise Brahimi ont attribué une valeur sexuelle à cette sorte de travestissement. Par exemple, Brahimi avance l'hypothèse qu'Eberhardt « vit son amour avec Slimène comme un amour homosexuel masculin³³² ». Une interprétation de ce genre, quoique soutenue par une argumentation convaincante³³³, risque de faire oublier trop rapidement certains aspects de la question. Isabelle Eberhardt a l'habitude de s'habiller en garçon dès son enfance, en suivant l'éducation spartiate de l'oncle Vava, qui partage les idéaux du communisme. Le déguisement est pour les deux une déclaration de liberté, liberté que notre écrivaine conserve toute sa vie, qu'elle ne finira pas de cultiver : « j'ai soif de liberté Véra, une liberté qui ne s'encombre d'aucun dogme³³⁴ », écrit-elle.

Le choix de libre détermination se manifeste dans l'utilisation de pseudonymes dont Eberhardt se sert au moment de l'écriture. La fiction identitaire finit par exercer des fonctions variées aux niveaux pratique, littéraire et poétique. En ce qui concerne le premier aspect, Eberhardt est pleinement consciente des limites culturelles de son époque et écrit : « sous un costume correct de jeune fille européenne, je n'aurais jamais rien vu, le monde eut été fermé pour moi, car la vie extérieure semble avoir été faite pour l'homme et non pour la femme³³⁵ ». La connaissance approfondie du milieu arabe est incompatible avec une apparence féminine, d'autant plus que notre écrivaine ne veut pas seulement observer les coutumes, les traditions, les habitudes arabes, mais se

329 CHARLES-ROUX (Edmonde), *id.*, p. 376. Le débat intégral est publié dans *la Dépêche algérienne* du 21 juin 1901.

330 TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*, *op. cit.*, p. 81.

331 STEPHAN (Raoul), *Isabelle Eberhardt ou la révélation du Sahara*, *op. cit.*, p. 42.

332 BRAHIMI (Denise), *Requiem pour Isabelle*. Publisud, Paris, 1983. 22 cm, 179 p., couverture illustrée en couleur, p. 69.

333 Mohammed Rochd explique à ce propos que la date de la rencontre avec Slimène marque une étape importante dans la vie d'Eberhardt : à partir du juin 1901, elle ne fait plus de longs voyages et le pourcentage de l'accord masculin diminue. Cela pourrait indiquer une meilleure relation avec sa féminité.

334 EBERHARDT (Isabelle), dans TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*, *op. cit.*, p. 66.

335 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, *op. cit.*, p. 73.

les appropriier. Eberhardt n'a donc aucun scrupule à mentir et si elle se présente souvent comme Mahmoud Saadi, c'est pour connaître en profondeur le vrai visage du Maghreb. Ce stratagème révèle une intention documentaire sans aucun but secondaire caché. En effet, l'écrivaine révèle son identité à ceux qu'elle considère comme des amis qui n'essayeront pas d'arrêter sa démarche : « un parmi eux » observe Robert Randau, « n'ignorait que ce svelte cavalier aux burnous d'un blanc immaculé et aux *mestr* écarlates fût une femme³³⁶ ».

Pourtant, la fiction identitaire est maintenue dans les textes, où plusieurs pseudonymes apparaissent, jouant un rôle à la fois dans la réalité concrète et dans l'activité d'écriture. Le mystère qui entoure la figure d'Eberhardt s'épaissit davantage autour de cette question. Ce qui en émerge c'est surtout la « quête identitaire³³⁷ » d'une écrivaine qui voyage à la recherche « de soi-même³³⁸ » ou d'une « identité perdue³³⁹ ». Cela est sans doute vrai : nous avons défini l'existence d'un projet de formation morale et intellectuelle qu'Isabelle Eberhardt poursuit au Maghreb par l'expérience directe et l'écriture. Toutefois, l'hypothèse d'une recherche identitaire ne doit pas prendre le pas sur d'autres considérations et la question des pseudonymes mérite d'être approfondie.

Commençons par les lettres que notre écrivaine envoie à Edouard Vivicorsi, un camarade d'Augustin, et à Eugène Letord, officier en Algérie : elle signe pour l'un du nom de Nicolas Podolinsky, pour l'autre du nom de Nadia, une imaginaire fille russe de bonne famille. Ces deux mensonges répondent à des exigences similaires : dans le cas des lettres envoyées à Vivicorsi, la fiction identitaire est mise en place « pour le faire écrire³⁴⁰ », tandis que dans le cas de Letord, Eberhardt pense que sous un faux nom elle pourrait « correspondre plus commodément avec un officier français dont les messages arrivaient du plus chaud de la terre³⁴¹ ». Elle semble utiliser des *je* fictifs « davantage par attrait de la vérité que par attrait du mensonge », observe Tiffany Tavernier, « à tel point qu'elle aurait très bien pu signer elle-même ce vers d'Alvaro de Campos », hétéronyme de Fernando Pessoa, « je me suis multiplié pour m'éprouver³⁴² ». Il faut aussi tenir compte du fait que Trofimovsky avait l'habitude d'intercepter la correspondance de ses enfants, et que l'adoption de pseudonymes assurait à Eberhardt d'une plus grande intimité. Sur ce sujet, Edmonde Charles-Roux écrit : « Isabelle ne pouvait entretenir une correspondance – fût-ce avec son

336 RANDAU (Robert), *Isabelle Eberhardt, notes et souvenirs*, op. cit., p. 65.

337 MAËLEY (Mohamed), *Isabelle Eberhardt, miroir d'une âme et d'une société*. Coll. « Espaces littéraires », l'Harmattan, Paris, 2008. 22 cm, 163 p., couverture illustrée, p. 47.

338 DELACOUR (Marie-Odile) et HULEU (Jean-René), dans EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*, op. cit., p. 111.

339 ANDEZIAN (Sossie), « Images de l'Islam dans l'Algérie coloniale à travers l'œuvre d'Isabelle Eberhardt », dans HENRY (Jean-Robert) et MARTINI (Lucienne) éd., *Littératures et temps colonial. Métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique*, op. cit., p. 108.

340 EBERHARDT (Isabelle), dans CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient, la jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 237.

341 EBERHARDT (Isabelle), dans CHARLES-ROUX (Edmonde), *id.*, p. 256.

342 TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*, op. cit., p. 88 sq.

fugueur de frère – sans l'autorisation d'Alexandre Nicolaïevitch. Obstacle dont elle vint à bout non sans mal et en usant de toutes sortes de subterfuges. Elle n'avait pas dix-sept ans que, déjà, son courrier lui parvenait poste restante et sous un nom d'emprunt³⁴³». De plus, la correspondance épistolaire avec Slimène témoigne de son habitude à utiliser des pseudonymes : l'écrivaine appelle son sexe *Lella Khanfouça* et celui de Slimène *Sid el Khanfous*, en français *M. et M.me Cafard*³⁴⁴. D'une manière similaire, elle s'adresse à son mari utilisant des noms inventés, comme *Ouïha*, *zizou*, *Zouizou*, *œil d'oiseau*. Semblablement, notre écrivaine appelle Trofimovsky le *proprius* (traduction latine de *propriétaire*) et Natalia de Moerder la *Vénérée Mère* ou *l'Esprit blanc*, montrant un goût typiquement russe pour les diminutifs : *Tino* pour Augustin, *chouch*, *chouchka*, *chouchinka* etc.

La fiction identitaire est utile pour atteindre des objectifs à caractère littéraire. Eberhardt croit probablement que l'utilisation de pseudonymes peut faciliter son insertion dans le monde littéraire de l'époque. En effet, le premier nom d'emprunt apparaît en 1895, quand l'écrivaine publie dans *la Nouvelle Revue moderne* son conte *Infernalina. Volupté sépulcrale* signé par Nicolas Podolinsky, qui sera aussi l'auteur de *Vision du Moghreb*, publié – probablement sans avoir été lu – dans *la Nouvelle Revue moderne* (1895). Une fausse signature présente ici plusieurs avantages : elle empêche l'intervention de Vava, protège notre écrivaine des accusations qui pourraient être adressées à une nouvelle susceptible d'anti-colonialisme, et enfin favorise la création d'un mystère qui peut fasciner les lecteurs et les éditeurs. Isabelle Eberhardt connaît les modes de son époque et sait quelles sont les cartes à jouer pour s'assurer de son succès littéraire. Dans une lettre envoyée sous le nom de Nicolas Podolinsky, au directeur de *l'Athénée*, elle propose une traduction des poèmes de Sémion Nadson, qui sera publiée en 1897. Dans cette lettre, l'auteure joue sur son ambiguïté identitaire en célébrant « l'harmonie des vers de Nadson, notre poète à nous, les femmes de la Sainte Russie, génie martyr qui chanta nos tristesses³⁴⁵ ». D'ailleurs, l'abonnement à *l'Athénée* était souscrit par une femme, Mademoiselle N. Podolinskaïa.

Les implications pratiques, documentaires et littéraires liées au déguisement et à l'utilisation d'un nom d'emprunt évoluent en un jeu de fiction qui a une importance significative et inédite. En effet, les lettres que l'écrivaine envoie à son frère Augustin, à Slimène et à Ali Abdul Wahab contiennent des signatures variées : Nicolas Podolinsky, Mahmoud, Ziza, Isabelle Eberhardt, Mériem bent Abdallah, Mahmoud Ben Abdallah, Mahmoud Saadi, Mériem (traduction arabe de son second

343 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient, la jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 120.

344 « Ne voudrais-tu pas par hasard que je t'envoie une [photographie] de *Lella Khanfouça*. Si tu y tiens, envoie-moi d'abord celle de *Sid el Khanfous*, nous verrons laquelle sera plus jolie », écrit-elle à Slimène le 29 mai 1901, « seulement, je veux la photo de *Sid el Khanfous en colère*, tu comprends : sinon cela ne sera pas joli : un vieux mouchoir mouillé au milieu d'une brosse à pansage », dans EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*, op. cit., p. 314.

345 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient, la jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 250.

prénom). On ajoute aussi Myriam, Maryam, Meriem et Podolinskaïa. Le manque de motivation apparente qui explique ce choix, soutient l'hypothèse selon laquelle, comme observe Mohamed Maâley, « par le biais de la signature » Eberhardt montre sa « quête d'une nouvelle identité », qui consiste dans l'acquisition d'une *arabité* rejointe au détriment de la précédente *européanité*. Nicolas Podolinsky est « l'être qu'elle désire être³⁴⁶ », Mériem représente « le moi que l'épistolière, amoureuse de la langue et de la culture arabes, cherche à réaliser³⁴⁷ ». Ce cadre interprétatif devrait être complété par une référence aux notes de voyage et aux journaux intimes, où la fiction identitaire est sauvegardée et l'ambiguïté est maintenue grâce à une utilisation particulière du pronom personnel à la première personne du singulier, le *je*. En effet, si le déguisement en homme est choisi avant tout pour des raisons pratiques, on ne peut pas ignorer le fait qu'il va de pair avec l'emploi de pseudonymes. La définition d'une quête identitaire qui découle de cette coprésence, est pourtant côtoyée par une fonction poétique, dont le pseudonyme se charge. Le travestissement, qui permet de se plonger plus en profondeur dans le Maghreb, évolue bientôt en un jeu identitaire, qui fascine les lecteurs de l'époque et qui a un rôle essentiel dans la poétique eberhardtienne.

Lieu, territoire, paysage

Dans les prochaines pages nous ferons souvent référence aux concepts de lieu, de territoire et de paysage, en présupposant l'existence d'une différence de signification entre ces trois mots. Le rapport, parfois de dialogue parfois d'opposition qui s'instaure parmi ces concepts et la profondeur des considérations et des interprétations récentes, nous empêchent d'analyser d'une manière complète et organique cette question, qui est soulevée en géographie, en littérature et qui entraîne un discours aux implications philosophiques. La nécessité de définir une épistémologie de la géographie, au niveau formel et du contenu, est soulevée – entre autres – par Antoine Bailly. Sa réflexion s'insère dans un débat déjà mûr, qui se développe autour des deux pôles de la géographie physique et de la géographie humaine³⁴⁸. Parmi les propositions les plus intéressantes, il y a celles de la géographie des représentations (de l'environnementalisme des années 30 à l'approche relationnelle de Claude Raffestin ou de Armand Frémont) et de la géographie humaniste. Celle-ci accorde une nouvelle importance à l'homme et à son rapport au monde, résumé dans la relation observation – réflexion – expérience, qui permet d'introduire dans le discours géographique la notion husserlienne de *Lebenswelt*, le monde de la vie ou le monde vécu. Dans ce nouveau cadre théorique, le lieu, le territoire et le paysage sont valorisés en tant qu'espaces de rencontre et, donc, d'espaces vitaux. Par conséquent, le sujet entre de plein droit dans une discipline qui, surtout à cause

346 MAÂLEY (Mohamed), *Isabelle Eberhardt, miroir d'une âme et d'une société*, op. cit., p. 42.

347 MAÂLEY (Mohamed), *id.*, p. 46.

348 Plusieurs ouvrages sur ce sujet, sont disponibles en bibliographie.

de la pulsion positiviste, cherchait à rejoindre l'objectivité de la science.

Le rôle exercé par la perception subjective dans la détermination des significations spatiales, est mis en évidence par les géographes humanistes. Cela fait qu'ils se servent d'une base philosophique forte, le plus souvent d'inspiration kantienne ou phénoménologique. La mission de la géographie humaniste est celle de valoriser le rôle de l'espace dans l'expérience humaine : l'espace, en passant par le prisme du temps, prend une connotation existentielle. Le philosophe autrichien Martin Buber réfléchit sur la relation entre l'espace et le temps, associant les deux formes pures de la sensibilité à une troisième dimension, celle intersubjective. La présence de l'homme évolue en une réflexion sur la modification mutuelle à laquelle les êtres humains et les lieux sont soumis, ainsi qu'au rapport existant entre le sujet et le réel dans le cadre d'une immersion de l'individu dans un lieu qu'il expérimente et qu'il observe en même temps³⁴⁹. Des études récentes invitent les hommes à établir un nouveau rapport avec le paysage, à travers une immersion et une réappropriation du lieu : notamment, Pierre Sansot, directeur jusqu'en 1982 de l'Institut de philosophie et de sociologie de Grenoble, parle à ce propos d'affectation paysagère.

La notion d'espace vécu proposée par Armand Frémont introduit une relation directe entre les hommes et l'espace. Le géographe de Le Havre invite à retenir les hommes-habitants comme des sujets actifs dans l'espace, qu'il considère comme un espace des hommes. Une approche théorique similaire favorise l'établissement d'une relation entre la géographie et la littérature, celle-ci étant la représentation d'une possible expérience humaine, influencée par une certaine perception et par des valeurs précises³⁵⁰. Sur ce sujet, Douglas C. Pocock observe que la première relation entre la littérature et la géographie vient de la tentative de ceux-ci de décrire l'évolution historique d'un lieu ou d'un paysage. Les textes d'Isabelle Eberhardt méritent d'être insérés dans ce débat, bien plus vaste et approfondi, pour deux raisons fondamentales. Avant tout, son statut d'écrivaine et voyageuse implique, en soi, une relation parmi l'espace, le sujet et l'écriture. En outre, notre écrivaine se plonge complètement dans le monde arabe cherchant à réduire la distance entre l'expérience et l'écriture, entre les dimensions subjective et objective. Elle réalise des descriptions paysagères finalisées à la valorisation de la coprésence du sujet et des objets, ainsi qu'à la mise en évidence d'un horizon relationnel. Pour sortir de ce débat, nous utiliserons le dictionnaire Larousse,

349 Une réflexion intéressante est proposée par d'Arnold Berleant, un philosophe américain qui introduit le concept de *participatory landscape*. Celui-ci prévoit l'engagement total du sujet, impliqué au niveau physique et affectif dans le paysage. La relation entre le sujet et le lieu est particulièrement forte dans la *Land-art* (Giuseppe Penone, Robert Smithson, Richard Long, Alberto Burri, Charles Simonds, Denis Oppenheim, Nicolas Garcia Unburu, Christo, Fleischner, Robert Morris, Michael Heizer, Beverly Pepper et d'autres) où l'œuvre d'art est réalisée directement dans l'espace naturel, ce qui conduit à la valorisation de l'expérience physique et esthétique du paysage.

350 Sur ce sujet, il faudra lire la réflexion faite par Yi-Fu Tuan dans « Literature and geography : implications for geographical research », dans LEY (David) et SAMUELS (Marwyn S.) éd., *Humanistic geography : prospects and problems*. Croom Helm, Londres, 1978. 22 cm, 337 p., p. 205.

qui nous aidera à comprendre la signification première des mots *lieu*, *territoire*, *paysage*, et, par conséquent, à présenter le sens qu'ils prendrons dans les prochaines pages.

Le lieu est “la situation spatiale de quelque chose, de quelqu'un permettant de le localiser, de déterminer une direction, une trajectoire ou encore l'endroit, localité, édifice, local, etc. considérés du point de vue de leur affectation ou de ce qui s'y passe”. Le concept théorique d'espace évolue en une dimension physique et corporelle, qui présuppose l'action humaine, la localisation, la détermination d'un trajet, un événement :

« Les lieux forment la trame élémentaire de l'espace. Ils constituent sur une surface réduite et autour d'un petit nombre de personnes les combinaisons les plus simples, les plus banales, mais aussi peut-être les plus fondamentales des structures de l'espace : le champ, le chemin, la rue, l'atelier, la maison, la place, le carrefour... Comme le dit fort bien le mot, par les lieux, les hommes et les choses *se localisent*³⁵¹ ».

Quand nous parlerons de lieu, nous ferons référence à cette dimension concrète, encore que potentielle. Le territoire est l' “étendue de pays qui ressort à une autorité, à une juridiction quelconque, étendue dont un individu ou une famille d'animaux se réserve l'usage ou encore un espace relativement bien délimité que quelqu'un s'attribue et sur lequel il veut garder son autorité”. Avec ce mot, on passe de la dimension potentielle à celle actuelle, la notion de territoire faisant référence à un sentiment d'appartenance et à une présence humaine qui exerce sur lui des prétentions ou des droits. Le passage du lieu au territoire c'est le passage de la dimension théorique à vocation pratique, à celle *in acto*, plus précisément humaine. Toutefois, les deux n'impliquent pas le point de vue subjectif, demeurant des concepts scientifiquement acceptables.

La question change quand on parle de *paysage*, une “étendue spatiale, naturelle ou transformée par l'homme, qui présente une certaine identité visuelle ou fonctionnelle” qu'on peut définir comme “la vue d'ensemble qu'on a d'un point donné”. Le paysage introduit le fantôme de la subjectivité, étant le résultat de la rencontre entre l'individu et le monde. Cette représentation subjective, issue d'une interaction physique aux implications émotionnelles, intellectuelles et culturelles, est indissociable « de la personne qui contemple l'espace considéré³⁵² ». Toutefois, si on admet, avec Pocock, que « chaque expérience est expérience de lieu³⁵³ », ce qui émerge c'est une relation naturelle et nécessaire entre l'homme et le lieu même. Celle-ci est résumée dans la définition de milieu. Le

351 FRÉMONT (Armand), *La région, espace vécu*. Coll. « Le géographe », Presses universitaires de France, Paris, 1976. 21 cm, 223 p., ill.

352 CORBIN (Alain), *L'homme dans le paysage : entretien avec Jean Lebrun*. Textuel, Paris, 2001. 21 cm, 190 p., ill. en noir et blanc, couverture illustrée en couleur, p. 11.

353 Extrait traduit en français à partir de l'ouvrage de Douglas Charles David POCOCK éd., *Humanistic geography and literature. Essays on the experience of place*. Coll. « Croom Helm series in geography and environment », Totowa, N.J., Barnes and Noble Books, Londres, 1981. 23 cm, 224 p., ill., p. 9.

milieu est le “cadre”, l’ “environnement dans lequel vit quelqu’un, considéré comme conditionnant son comportement”. Anne Buttimer, en faisant référence à la réflexion de Vidal de la Blanche, considère le milieu comme un « mosaïque variée de chemins physiquement différents, chacun avec une dynamique propre³⁵⁴ ».

Isabelle Eberhardt explore le Maghreb et décrit les paysages observés. Ceux-ci sont constitués par plusieurs facteurs, humains et naturels, qui se situent dans le cadre d'un conditionnement réciproque. Le lieu est donc observé et perçu en tant qu'espace vécu, caractérisé par des relations multiples qui se tressent entre des éléments constitutifs et constituants. Les descriptions eberhardtiennes prévoient la représentation d'un paysage, qui ressort d'un point de vue et d'un regard posé sur le milieu arabe. Toutefois, le paysage est observé par un sujet qui est complètement plongé dans le monde décrit et qui est entièrement ouvert et disponible. Les textes d'Eberhardt visent plus précisément à la description du milieu, où par ce mot nous faisons référence à une relation écoumènele proche de celle que sera définie par Augustin Berque, le milieu étant « dans un état de mouvance passive et active : il est le domaine sur lequel nous agissons, et qui porte les marques de cette action, mais il est aussi le domaine qui nous affecte et auquel nous appartenons de quelques manière³⁵⁵ ». Nous savons que notre écrivaine veut connaître le Maghreb, écrire et s'intégrer dans le monde arabe : la coexistence de ces projets fait qu'une description paysagère subjective est considérée comme le résultat d'une interaction légitime, qui se réalise dans la réalité. Le texte est la représentation d'un milieu-paysage, à savoir d'un espace relationnel ouvert.

Chapitre 2 : Formes et valeurs de la participation au Maghreb

Le paradigme de connaissance et d'écriture mis en place par Isabelle Eberhardt, prévoit une première phase de participation, suivie par une deuxième phase d'éloignement. Antoine de Saint-Exupéry a probablement raison quand il explique que le désert, on le comprend seulement grâce à une expérience directe et à travers une immersion complète.

« Et cependant, nous avons aimé le désert.

S'il n'est d'abord que vide et que silence, c'est qu'il ne s'offre point aux amants d'un jour. Un simple village de chez nous déjà se dérobe. Si nous ne renonçons pas, pour lui, au reste du monde, si nous ne rentrons pas dans ses traditions, dans ses coutumes, dans ses rivalités, nous ignorons tout de la patrie qu'il compose pour quelques-uns. Mieux encore, à deux pas de nous, l'homme qui s'est muré dans son cloître, et vit selon des règles qui nous sont inconnues, celui-là émerge véritablement dans les solitudes tibétaines, dans

354 Extrait traduit en français à partir de l'article de Anne BUTTIMER, « Charism and context : the challenge of *La géographie humaine* », dans LEY (David) et SAMUELS (Marwyn S.) éd., *Humanistic geography : prospects and problems*, op. cit., p. 61.

355 BERQUE (Augustin), *Écoumène : introduction à l'étude des milieux humains*. Coll. « Mappemonde », Belin, Paris, 2000. 24 cm, 271 p., ill., couverture illustrée en couleur, p. 90.

un éloignement où nul avion ne nous déposera jamais. Qu'allons-nous visiter sa cellule ! Elle est vide.
L'empire de l'homme est intérieur. Ainsi le désert n'est point fait de sable, ni de Touareg ni de Maures
mémés armés d'un fusil...
Mais voici qu'aujourd'hui nous avons éprouvé la soif³⁵⁶ ».

Isabelle Eberhardt est complètement impliquée dans la réalité maghrébine : elle s'intègre progressivement dans le milieu et obtient des informations qui ont une valeur et une validité certaines. En ce sens, l'écrivaine accomplit une exploration qui est proche de celle réalisée par l'ethnologue et définie par Michel Leiris : on ne peut pas connaître « l'Autre sans engagement personnel profond³⁵⁷ ». La correspondance entre le parcours de l'écrivaine et celui de Leiris est mise en évidence par Sossie Andezian, qui souligne la valeur ethnologique des textes eberhardtiens. La profondeur de l'implication de notre écrivaine est quelque chose dont on ne peut pas douter, celle-ci étant existentielle, intellectuelle et sentimentale. L'étude du Maghreb est faite de l'intérieur et prévoit une participation réelle, non pas purement formelle. Eberhardt se mêle à la population locale en fréquentant les lieux les plus représentatifs de la vie de l'homme arabe. L'assimilation des habitudes maghrébines évolue dans la pleine acquisition d'une nouvelle culture, ce qui est démontré surtout par la conversion à la religion islamique. En d'autres mots, Isabelle Eberhardt s'empare complètement des facteurs essentiels de la culture qu'elle veut connaître. Il est évident qu'un choix de ce genre est soutenu par le désir de perfectionnement moral et par une tentative de construction identitaire. Le développement spirituel rencontre l'étude du lieu, et la participation sert de voie d'intégration et d'instrument de connaissance.

Si le projet personnel ne doit pas être oublié, il faut également mettre en évidence l'autonomie du discours scientifique. L'écrivaine s'intéresse à la structure des villes, au système de routes et d'infrastructures, approfondit le rôle politique, historique et social de certains endroits comme les zaouïas, les cafés, les marchés. Avec cela, elle interroge les habitants et observe leur style de vie, leurs habitudes, leurs comportements. Dans cette enquête, Eberhardt se sert d'instruments de travail précis : elle fait des interviews, prend des notes, pose des questions. Robert Randau, ami et biographe de l'écrivaine, rapporte les déclarations de Richard Kohn, un soldat au service du général Lyautey qui lui confie que l'écrivaine avait l'habitude de parler avec lui et avec ses camarades : « nous éprouvions un vif plaisir à nous exprimer dans notre idiome » et elle « s'intéressait à notre vie intime³⁵⁸ ». Randau ajoute que la jeune Isabelle « incitait les hommes à lui narrer leurs petites

356 SAINT-EXUPÉRY (Antoine de), *Terre des hommes*. Première édition du 1939. Parution 1972. Coll. « Folio », Gallimard, Paris, 2016. In-16, 192 p., couverture illustrée en couleur, p. 76 sq.

357 ANDEZIAN (Sossie) « Images de l'Islam dans l'Algérie coloniale à travers l'œuvre d'Isabelle Eberhardt », dans HENRY (Jean-Robert) et MARTINI (Lucienne) éd., *Littératures et temps colonial. Métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique*, p. 107.

358 RANDAU (Robert), *Isabelle Eberhardt, notes et souvenirs, op. cit.*, p. 203.

affaires, à lui réciter leurs légendes, à entrer dans le menu détail de leurs procès, de leurs querelles, de leurs contestations de famille ; elle assistait à leurs tentatives de mettre à profit sa science et les relations qu'ils lui attribuaient dans les bureaux. Elle, de son côté, leur conseillait de se faire vacciner³⁵⁹ ».

L'expérience directe est la seule manière pour réaliser une étude et pour s'insérer dans la société. En fin de compte, c'est quelque chose que notre écrivaine a toujours fait. Quand elle était encore à Genève, elle accompagnait la lecture de livres sur la culture arabe avec des échanges épistolaires soit avec des natifs (comme Ali Abdul Wahab et Abou Naddara) soit avec des hommes qui habitaient au Maghreb (comme Eugène Letord et Édouard Vivicorsi). Cette tendance est maintenue au cours du séjour en Afrique : après avoir visité les zaouïas, les hôpitaux, les casernes, les maisons du peuple, elle se lie d'amitié avec les marabouts, les docteurs, les soldats, elle connaît les fellahs et les prostituées. Toutes les biographies d'Eberhardt témoignent d'un grand nombre de fréquentations dans ces milieux : parmi ses amis il y a, par exemple, le docteur Taste, le capitaine Gaston Edouard Jules Cauvet, attaché aux affaires indigènes en Algérie, le général Lyautey, la maraboute Lella Zeyneb et plusieurs autres figures. En particulier, Cauvet défend notre écrivaine contre les soupçons des autorités coloniales et, dans une lettre envoyée au colonel Frédéric Séraphin Camille Pujat, la décrit de la manière suivante :

« À part l'excentricité de ses manières et de son costume (car elle est accoutrée comme un jeune indigène du Tell, avec un chéchia à gland, une veste et un pantalon français, un chapelet arabe), il ne m'a rien été apporté de ses discours et de ses actions qui ne fut parfaitement correct. De l'ensemble de ce que j'en ai vu et de ce qu'on m'en a dit, il semble que mademoiselle Eberhardt professe des idées assez avancées, qu'elle est lancée dans le mouvement féministe et socialiste actuel, mais qu'elle n'a aucun parti pris contre l'armée. Au physique, c'est une névrotique et une détraquée et j'incline à croire qu'elle est venue à El Oued principalement pour satisfaire sans contrôle, dans un pays peu fréquenté par les Européens, ses penchants vicieux et son goût pour les indigènes³⁶⁰ ».

Nous avons vu que la religion islamique joue un rôle fondamental dans le contexte colonial et qu'elle a une influence au niveau social et politique. Cela pèse dans la décision d'Eberhardt de se convertir : elle pourra, de cette manière, observer de près les mécanismes qui régulent la société maghrébine et connaître le fonctionnement des pouvoirs locaux. « L'adhésion à l'Islam », souligne Rachel Bouvet, « ne passe pas par la raison, par le sermon, par la parole d'autrui, mais par un élan

359 RANDAU (Robert), *id.*, p. 167 *sq.*

360 Lettre de Cauvet à Pujat du 25 novembre 1900 conservée aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence (31MIOM31, 23x49). La lettre est rapportée dans EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*, *op. cit.*, p. 263.

spontané, par l'intuition et la sensibilité, par le sentiment très profondément marqué d'une convivence avec la société musulmane et son cadre de vie³⁶¹ ». Sans vouloir nier la possibilité d'une vocation, plusieurs facteurs font croire à une conversion voulue et poursuivie en toute conscience. En premier lieu, avant d'aller au Maghreb, Eberhardt avait déjà lu et étudié le Coran, s'intéressant surtout à son horizon théorique et philosophique. Le but est de connaître les convictions des Arabes, leur croyances et leurs valeurs, qui dérivent de concepts religieux : c'est le cas par exemple, de la résignation et de l'indifférence. Les déclarations de Robert Randau et de René-Louis Doyon nous rejoignent dans la mise en relief de l'utilité pratique de la foi islamique, car apparemment notre écrivaine n'accomplit ses devoirs religieux que très rarement, bien qu'elle ait l'habitude presque quotidienne de fréquenter les lieux saints et les cheikhs. La conversion a, dans ce cadre, une valeur complexe. D'une part, elle favorise une connaissance du monde maghrébin qui soit réalisée de l'intérieur ainsi que l'acquisition de quelques-unes des catégories sur lesquelles la pensée locale se base. Elle permet également à Isabelle Eberhardt, d'atteindre le perfectionnement moral et spirituel et d'aller plus loin dans la construction d'une identité qui soit – autant que possible – profondément arabe : « comme je vous l'ai dit », déclare Isabelle, « j'ai une *conviction islamique* profonde absolue, et je comprends l'Islam tel qu'il est dans le Coran : religion de fraternité, de justice, de renoncement à tout ce que le fils de David appelait “poursuite du vent” et “vanité des vanités”³⁶² ». C'est à ce dernier aspect que Mohammed Rochd est particulièrement attaché, comme le démontre le titre du livre qu'il dédie à notre écrivaine où elle est définie comme une maghrébine d'adoption.

La double fonction de la participation – qui agit dans la formation du caractère et dans la connaissance du milieu – nous permet de définir des objectifs interdépendants qui jouissent, cependant, d'une certaine autonomie : la désir de perfectionnement moral va de pair avec la volonté de recueillir des données vraies sur le Maghreb. Ces deux facteurs coexistent dans une participation totale au milieu, qui implique le corps et l'esprit et se réalise définitivement dans le texte. Pour ces raisons, Isabelle Eberhardt peut être considérée à la fois comme une simple jeune femme à la recherche d'émotions nouvelles, comme une ethnologue et comme une écrivaine.

Éloignement et écriture

La participation se réalise inévitablement dans la vie réelle, étant un processus actif qui prévoit la présence du sujet et du monde externe. Toutefois, Isabelle Eberhardt n'est pas une simple voyageuse : elle est une écrivaine qui conduit « une existence double, celle aventureuse du Désert et

361 BOUVET (Rachel), « Les voies insolites de l'initiation soufie de Mahmoud Saadi/Isabelle Eberhardt », dans MARTINI (Lucienne) et DURAND (Jean-François) éd., *Romanciers français d'Algérie 1900-1950*. Coll. « Les cahiers de la SIELEC », SIELEC, Paris, 2008, p. 99-119, p. 4.

362 EBERHARDT (Isabelle), dans CHARLES-ROUX (Edmonde), *Nomade j'étais : les années africaines d'Isabelle Eberhardt (1899-1904)*, op. cit., p. 384. Probablement, lettre à Monsieur Lafont, avocat de Constantine.

celle, calme et douce, de la pensée, loin de tout ce qui peut la troubler³⁶³ ». L'opposition entre deux existences différentes et complémentaires est confirmée par une lettre envoyée à Augustin en 1901, où Isabelle avoue ses sentiments :

« Je crois que je suis en train de subir le sort de *Jean Berny* et que mes quelques cahiers d'essais littéraires que j'ai apportés ici sont destinés à jaunir (...). Et pourtant c'est un remords constant pour moi que ces livres et ces cahiers... Hélas oui, je n'ai rien fait jusqu'à présent, et cependant ce ne sont pas les impressions qui manquent ni la sensibilité ni l'amour de l'Art qui sont morts en moi. Non ! Mais d'abord, les dangers de l'imprécis de ma vie jusqu'ici³⁶⁴ ».

Si la première forme d'existence se décline dans un paradigme participatif qui vise à un double objectif à la fois personnel et scientifique, la deuxième prend la forme de l'éloignement et se concrétise dans le processus de l'écriture. Bien que celui-ci jouisse d'une certaine indépendance qui vient de l'effort accompli par Eberhardt pour devenir une écrivaine reconnue, entre ces deux formes d'existence il y a une continuité, l'écriture étant l'accomplissement définitif de l'expérience du réel. Pourtant, un rapport entre la participation et l'éloignement existe, et Isabelle Eberhardt pratique « à la fois l'immersion et la distanciation³⁶⁵ ». L'écriture a une fonction précise, qui la met en relation directe avec le processus intime de perfectionnement moral et d'intégration, mais aussi avec celui de connaissance du milieu arabe. Sous la plume de leur auteure, les fils du discours se tressent et donnent naissance au texte. Par le biais de l'écriture, Isabelle Eberhardt prend conscience de son action personnelle et des connaissances acquises, reconstruit l'expérience qu'elle a vécu, sans pourtant renoncer à donner des informations vraies sur le territoire.

L'éloignement de la vie réelle implique en effet une activité réfléchie et intellectuelle ainsi que le recueil des données acquises et leur élaboration : les deux aboutissent à une distanciation de son expérience personnelle et du monde externe. Les textes d'Eberhardt, tout en présentant une expérience subjective, décrivent un espace vivant, qui est vu et qui agit en même temps. L'écrivaine reconstruit le milieu et l'horizon interactif auquel elle a participé, se proposant comme une partie intégrante de la réalité, non pas comme sa simple créatrice. Cela entraîne plusieurs conséquences. Si, en effet, le paysage vient d'une reconstruction du réel réalisée à partir de l'interaction de plusieurs composantes, Isabelle Eberhardt/Mahmoud Saadi est l'une de celles-ci. Elle/il a participé au processus dont l'écrivaine est à même de décrire les caractères. En ce sens, le texte est un témoignage, car les relations complexes qui s'instaurent parmi les différentes composantes du

363 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 320.

364 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés, op. cit.*, p. 273.

365 ANDEZIAN (Sossie), « Images de l'Islam dans l'Algérie coloniale à travers l'œuvre d'Isabelle Eberhardt », dans HENRY (Jean-Robert) et MARTINI (Lucienne) éd., *Littératures et temps colonial. Métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique, op. cit.*, p. 111.

Maghreb, y sont reconstruites, sans que cela empêche le maintien de la vitalité des interactions mêmes. Actrice et spectatrice du réel, l'écrivaine est l'architecte qui assemble les éléments et qui reconstruit un espace vivant et vécu³⁶⁶. Grâce à l'écriture, Eberhardt achève définitivement son parcours participatif, en le mettant en scène à partir des interactions avec les différents éléments du milieu. La vitalité des objets externes est mise en évidence dans chaque récit, et les renseignements donnés sur le monde arabe ne sont pas simplement le résultat de la vision de l'observateur, mais la manifestation directe du milieu. Cette sorte d'approche objectale, définie par Sansot comme issue de la conscience du fait que les choses sont « plutôt réanimé[e]s que constitué[e]s par la décision de l'homme³⁶⁷ », ne prévoit pas l'abolition du rôle du sujet, mais l'établissement du rôle des objets, qui ils sont là avant l'arrivée de l'observateur et seront là après son départ. Notamment, ce n'est pas la jeune Isabelle qui entend les prières des croyants, mais ce sont les prières des croyants qui se manifestent, dans une réalité qui est vivante et mobile. Isabelle Eberhardt est donc auteure, actrice et spectatrice : responsable de la reconstruction d'un espace vécu, subi, modifié.

La coprésence de ces fonctions est à l'origine du caractère littéraire des œuvres. Eberhardt utilise plusieurs stratégies pour reconstruire le milieu à partir de l'interaction de ses composantes. La première stratégie, assez importante en forme et dimensions, est la fiction : les nouvelles sont inventées par l'écrivaine, mais décrivent les relations qui s'instaurent entre des composantes du Maghreb, à savoir les habitants, le territoire, la situation politique et historique. Ces scènes, dont la vraisemblance est assurée par l'expérience directe de l'auteure, représentent la vie des hommes arabes, leurs habitudes, leurs croyances. Des individus agissent dans le territoire, prennent la parole, expriment leurs convictions. Un stratagème de ce genre rapproche Isabelle Eberhardt du roman naturaliste français et son amour pour Zola a certainement un rôle dans la définition d'un paradigme semblable. Toutefois, notre écrivaine se distancie des naturalistes en raison du projet personnel que nous avons défini. En ce sens, les nouvelles sont déjà la confirmation de la présence d'Eberhardt, dans le contexte décrit et leur fonction auto-référentielle reste extrêmement forte. Comme le souligne Simone Rezzoug, l'écrivaine « n'est jamais totalement extérieure aux êtres et aux paysages qu'elle décrit³⁶⁸ ».

D'autres mécanismes qui renvoient encore une fois au domaine littéraire, sont employés au niveau du style. Le Maghreb est décrit à partir de la vitalité de ses composantes esthétiques, spirituelles,

366 Pierre Sansot fait une classification des éléments de la ville, qui influencent la perception du sujet. Parmi eux il y a les transports, les prostituées, les clochards, les criminels, les quartiers louches, les gares et d'autres. (*Poétique de la ville*. Avec une préface de Michel Dufrenne. Coll. « Collection d'esthétique », Klincksieck, Paris, 1973. 23 cm, 422 p.).

367 SANSOT (Pierre), *Poétique de la ville*, op. cit., p. 12.

368 EBERHARDT (Isabelle), *Isabelle Eberhardt*. Textes présentés par Simone Rezzoug. Coll. « Classiques maghrébins », Office de publications universitaires, Alger, 1985. 22 cm, 117 p., fac-sim., portr., p. 13.

culturelles et de leur interaction. Isabelle Eberhardt/Mahmoud Saadi apparaît ici comme une composante du milieu. Cela est mis en évidence surtout dans les textes écrits à la première personne où le *je* utilisé a une fonction particulière, que Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu résument dans la formule le *jeu du je*. Il joue un rôle essentiel dans le texte et s'insère au niveau poétique dans le système de pseudonymes. Le jeu du je est donc un nouvel artifice littéraire, qui consiste à cacher deux figures derrière le pronom personnel. On sait qu'Isabelle Eberhardt voyage au Maghreb, habillée en homme et qu'elle se présente comme Mahmoud Saadi, un jeune étudiant tunisien. Or, le *je* fait référence tantôt à Mahmoud Saadi tantôt à Isabelle Eberhardt, sans qu'il y ait une correspondance entre l'expérience vécue et celle décrite. Notamment les journaux intimes sont souvent écrits à partir du point de vue d'un *je* mâle, comme le démontre l'utilisation d'adjectifs au masculin :

« Je suis seul, assis en face de l'immensité grise de la mer murmurante... Je suis *seul*... seul comme je l'ai toujours été partout, comme je le serai à toujours à travers le grand Univers charmeur et décevant... *seul*, avec, derrière moi, tout un monde d'expériences déçues³⁶⁹ ».

De façon semblable, le *Sud oranais* ou les notes de voyage qui renvoient à des expériences réalisées en tant que Mahmoud Saadi ou en adoptant un vêtement masculin, prévoient souvent la présence d'un narrateur au féminin. Ce nouvel artifice permet à l'écrivaine de s'éloigner de l'expérience et de se présenter comme une composante du milieu, en relation stricte avec les autres composantes. En même temps, à travers le jeu du je, Isabelle Eberhardt prend conscience de son parcours, du processus de perfectionnement moral et intellectuel qu'elle est en train de réaliser, et de sa progressive intégration dans le milieu. Cet artifice témoigne enfin de l'attention formelle qu'Eberhardt adresse à ses œuvres.

En conclusion, l'écriture est l'expression d'un éloignement qui n'est pas exclusivement formel, mais qui renvoie à un paradigme plus complexe. Dans le texte, l'écrivaine recueille les données acquises au cours de son expérience et elle les élabore dans des notes ou dans des contes qui ont comme protagoniste le Maghreb ou quelques-unes de ses composantes. Les artifices littéraires utilisés sont divers : la fiction permet aux individus de s'exprimer directement à partir d'informations recueillies sur leurs conditions réelles de vie, la libre détermination du milieu arabe fait que le Maghreb est présenté dans sa vitalité. Le jeu du je permet à Eberhardt de se représenter en tant que partie intégrante du tableau et de prendre conscience du parcours accompli. Le résultat ultime est la production de textes hybrides. D'une part, ils maintiennent une valeur scientifique en raison de

369 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 303.

l'autonomie des éléments présentés et de la manière dans laquelle ils ont été recueillis, de l'autre ils prévoient une attention stylistique remarquable comme l'utilisation d'artifices propres au domaine de la littérature, de l'autre encore, ils renvoient à un processus intime que l'écrivaine est en train d'accomplir. L'exactitude des renseignements permet de présenter toute composante du milieu dans son apparence et dans ses fonctions sociale, politique et culturelle réelles. D'ailleurs la création d'associations parmi ces mêmes composantes, les stratagèmes littéraires adoptés, l'insertion des sentiments éprouvés par l'écrivaine et de ses impressions, l'attention adressée à la composante stylistique qui doit soutenir ce projet d'écriture, le caractère fictionnel de certaines scènes, tout cela détermine le caractère littéraire de l'œuvre d'Isabelle Eberhardt.

L'expérience du nouveau

Le Maghreb reconstruit dans les textes est le résultat d'une série d'interactions qui impliquent les composantes du milieu parmi lesquelles figure Isabelle Eberhardt/Mahmoud Saadi. Le tableau vivant qui en ressort, est soumis à des variations continues et ne se définit jamais une fois pour toutes : il ne faudrait donc pas rechercher dans les textes, une image définitive du monde arabe, mais la juxtaposition de ses possibles formes d'existence. L'état de mouvement continu dans lequel l'espace se trouve, est le résultat de l'action de la nature mais il se développe à l'issue des interactions multiples. La mutation du paysage ne renvoie pas seulement au regard du spectateur, mais aussi à la vitalité du réel. L'espace est donc une réalité en soi ouverte, à même d'accueillir des éléments externes. Le mouvement des éléments constitutifs du milieu vient, avant tout, de leur nature physique qui les soumet aux variations temporelles et atmosphériques.

La ville d'El Oued, dans une sorte de tableau impressionniste, est décrite à travers les changements qu'elle subit avec le cycle des saisons : en été, au lever du soleil, les dunes du *bordj* d'Ourmès sont roses, blanches, vertes, pourpres ; en automne, le ciel est transparent et azuré à cause de la lumière très blanche du soleil ; l'hiver est annoncé par le gris des dunes, tandis qu'au printemps, les fleurs éclosent et les jardins fleurissent. De cette manière, le lever et le coucher du soleil provoquent autant de changements, « un même espace, la ville d'Eloued dans le cas présent, semble multiplier ses visages, tant l'écoulement des heures fait varier la luminosité et les couleurs³⁷⁰ ». Les changements d'origine naturelle agissent directement sur les habitants en modifiant leurs attitudes et leurs activités quotidiennes. La chaleur du désert impose à tous un certain habillement, favorise le choix d'un style de vie spécifique, influence l'allure des êtres humains et le rythme de leur marche.

370 BOUVET (Rachel) et MARCIL-BERGERON (Myriam), « Pour une approche géopoétique du récit de voyage ». Sous la direction de Patrick Thériault et Anne-José Villeneuve. *Arborescences : revue d'études françaises*. Toronto, Département d'études françaises de l'Université de Toronto, juillet 2013, n°3, « Lire le texte et son espace : outils, méthodes, études ».

C'est à cause de la température élevée que « dans une ruelle ombreuse », des femmes sont « accroupies le long du mur » et que, « en robes claires, parées comme des idoles, ruisselantes de pièces d'or, elles gardent de longues immobilités de statues³⁷¹ ». Les facteurs naturels agissent aussi dans un sens culturel, en déterminant la valeur positive ou négative de certains éléments : les palmeraies, les maisons et l'ombre sont un abri ; l'eau est un soulagement parce que ses gouttes « rafraîchissent la peau desséchée³⁷² ».

Les textes mettent en évidence ce système de relation complexe, qui a une origine plus nettement physique et qui implique les composantes du milieu. Celles-ci agissent dans un espace interactif qui est avant tout corporel mais qui finit par influencer la culture locale et l'état d'esprit des habitants. En fait, ceux-ci sont influencés par le territoire et le modifient en même temps. Au niveau physique par exemple, des facteurs naturels agissent sur la marche des femmes : elles vont « pieds nus dans le gravier et le sable » et cela génère des « glissements d'apparition » ; de la même manière, les habitants interviennent dans la réalité à partir de leur apparence physique ou des bruits qu'ils produisent : des hommes discutent, se lamentent, « poussent de grands cris de menace et de mort³⁷³ », d'autres animent les cours ou les demeures avec les couleurs de leurs *burnous* ou de leurs *sefseri*, des femmes enfin sortent « tout au coup, de toutes les ruelles mortes » en silence, « voilées à l'antique de haillons sombres, bleus et rouges³⁷⁴ ». Le paysage décrit est issu d'un espace ouvert, construit à partir des relations qui s'instaurent parmi ses composantes.

Dans le texte, Isabelle Eberhardt/Mahmoud Saadi devient partie intégrante du Maghreb. De la rencontre avec le monde externe, naissent des impressions et des sentiments qui sont le témoignage du dialogue qui s'instaure entre deux éléments du milieu. Comme le souligne Simone Rezzoug, ces impressions maintiennent un lien constant avec les objets qui les ont suscitées, grâce à « une technique particulière de présentation des sujets où se trouve réduite au minimum la distance entre le narrateur et l'objet qu'il représente³⁷⁵ ». Si donc « Duveyrier donne une singulière impression d'abandon prématuré », c'est en raison des « maisons aux murs tout neufs, mais sans toitures », des mercantis « qui ont emporté tout ce qu'ils ont pu, poutres, planches, croisées, tuiles³⁷⁶ ». Dans une réalité ainsi définie, le rapport de cause-effet est mis en discussion et le domaine privilégié reste celui de l'interaction.

Un paradigme de ce genre est proposé par Eric Dardel dans son œuvre *L'homme et la terre*³⁷⁷ où

371 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op.cit.*, p. 114.

372 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 268.

373 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 57.

374 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 43.

375 EBERHARDT (Isabelle), *Isabelle Eberhardt, op. cit.*, p. 13.

376 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op.cit.*, p. 140.

377 DARDEL (Eric), *L'homme et la terre : nature de la réalité géographique*. Nouvelle édition présentée par Philippe Pinchemel et Jean-Marc Besse. Coll. « CTHS format », Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris, 1990.

l'auteur définit une relation constante entre le lieu et les individus, qui est assurée par la vivacité du territoire et des êtres humains. Dardel théorise une capacité locutrice de la terre qui est le siège d'une écriture dont « le dessin d'un rivage, les découpeure de la montagne, les sinuosités des fleuves forment les signes³⁷⁸ ». L'être humain répond à ces signaux et il en est en même temps influencé : après l'expérience de l'espace, l'homme est à même de prêter « aux réalités géographiques, une sorte d'animation et de physionomie où il revit son expérience humaine, intérieure et sociale³⁷⁹ » et d'une manière semblable après avoir touché la dureté d'une pierre, il ressent le roc comme une puissance « qui donne de la solidité à son âme³⁸⁰ ». Entre les êtres humains et la nature, il y a donc une communication constante, qui provoque la définition du milieu physique, social et culturel. Les textes d'Isabelle Eberhardt se situent dans un horizon théorique similaire, mais les interactions sont ici plus immédiates, les éléments du milieu décrit sont essentiellement interdépendants. Notamment, les ouadi sont décrits, depuis le début, dans leurs implications diverses : la présence d'eau va de pair avec celle, constante, d'hommes et de puits. D'une manière similaire, un certain élément naturel est souvent introduit en raison du lien qu'il établit avec une autre composante du milieu, c'est le cas par exemple des collines, au sommet desquelles il y a des sanctuaires ou des cimetières. Dans les textes d'Eberhardt, les composantes du Maghreb se manifestent immédiatement dans leurs significations multiples et dans leurs valeurs physiques, culturelles, spirituelles. La participation réelle et sentimentale de l'écrivaine enrichit le cadre et elle est issue d'un dialogue avec les autres éléments qui constituent le milieu.

À titre d'exemple, prenons un passage tiré des notes écrites à Marseille le 16 mai 1901, où Eberhardt présente un quartier d'El Oued. Sa description ne peut pas faire abstraction de la coprésence de plusieurs facteurs qui contribuent à la détermination du milieu. Le quartier se trouve au fond d'un impasse qui donne sur la rue des Ouled-Ahmed, où des hommes ont construit un cimetière et les portes des maisons sont fermées par volonté des habitants. Si les individus ont un rôle actif dans la définition du milieu, le territoire agit d'une manière similaire : les bâtiments sont gris, tandis que la couleur blanche et jaunâtre des maisons vient des pierres calcaires et du plâtre typiques de la région du Souf. Le quartier est enrichi aussi par les sentiments de Isabelle Eberhardt/Mahmoud Saadi et par son expérience personnelle. L'écrivaine propose une possibilité qui est inhérente au territoire : ici on peut faire le Ramadan, parce que le quartier est proche des zaouïas et des lieux saints. Nous rapportons ci-dessous, le passage en entier.

19 cm, 199 p., portr., couverture illustrée en couleur.

378 DARDEL (Eric), *id.*, p. 2.

379 DARDEL (Eric), *id.*, p. 7.

380 DARDEL (Eric), *id.*, p. 21.

« Dans le quartier sud-est d'Eloued, au fond d'une impasse donnant sur la rue des Ouled-Ahmed, qui aboutit au cimetière du même nom, il était une vase maison à terrasse, la seule de la ville aux coupoles. Une vieille porte chancelante, aux planches disjointes, en défendait l'entrée. Cette porte toujours close attestait le désir des habitants de se tenir loin du monde et de son agitation. Cette maison, déjà ancienne, bâtie, comme toutes les demeures du Souf, en pierres calcaires, à grand renfort de plâtre gris jaunâtre, possédait une vaste cour intérieure, où réapparaissait le sable pâle du désert environnant.

Là, dans cette demeure, ayant appartenu jadis à Salah ben Feliba frère de l'ancien *caïd* des Messaaba, actuellement passée entre les mains d'un vieux Chaambi, habitant près d'Elakbab, se sont écoulés les jours d'abord les plus tranquilles, ensuite les plus étrangement, les plus mélancoliquement troublés de mon orageuse existence.

Ce furent d'abord les heures de quiétude de *Chaabane* et de *Ramadhane* : journées passées aux humbles travaux du logis ou en courses aux grandes *zaouïya* saintes, sur mon pauvre Souf fidèle, nuits d'amour et de sécurité absolue...³⁸¹ ».

L'interaction qui se réalise parmi les composantes du milieu s'étend de la dimension physique-corporelle à celle sentimentale et culturelle. Notamment, la religion islamique est immédiatement associée aux objets qui lui sont liés et qui finissent par la représenter. Ce lien profond entre l'Islam et le territoire existe déjà au niveau théologique et historique, comme le démontre l'expression par laquelle les Arabes indiquent souvent leur patrie : *Dar-el-Islam*. Dans les textes eberhardtiens, l'Islam ne détermine pas simplement la présence d'un certain lieu saint (mosquée, zaouïa...), mais intervient directement dans la vie des habitants et dans leur personnalité. D'ailleurs, les lieux, les hommes, ainsi que leurs visages et leurs habitudes, sont le signe de la religion islamique. Un rapport d'action et de réception s'instaure donc entre la religion et le territoire. Le chant du muezzin, le déplacement des croyants en direction du lieu de prière et la mosquée, ce sont des éléments qui représentent l'Islam et qui sont en même temps insérés dans le paradigme religieux. Le rapport cause-effet continue à être mis en discussion dans cet espace d'interaction et ouvert. L'écrivaine est l'architecte, la responsable de la reconstruction du paysage et sa connaissance du monde arabe assure l'enrichissement des interactions. Dans les faits, celles-ci sont cueillies dans toute leur complexité parce que l'auteure montre qu'elle sait apprécier les changements physiques et comprendre la multiplicité des relations qui se tressent. Nous rapportons ci-dessous un passage particulièrement significatif.

« Impression du vieil Islam, mystérieux et calme.

Longue station près du *mihrab*. Puis, de loin, derrière nous, s'est élevée une voix claire, haute, fraîche, une voix de rêve, faisant les répons au vieil *imam* debout dans le *mihrab*, et récitant la *tatiha* de sa voix chevrotante.

381 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op.cit.*, p. 84.

Alors, debout, en ligne, nous avons prié, en cette alternance à la fois enivrante et solennelle des deux voix, l'une, devant nous, cassante, et l'autre, fusant comme d'en haut, dans les lointains obscurs de la mosquée, à intervalles réguliers, comme un chant de triomphe et d'inébranlable foi, radieux... annonçant la victoire à venir, inévitable, de Dieu et de son Prophète... Senti un sentiment presque extatique dilater ma poitrine en une envolée vers les sphères célestes d'où la seconde voix semblait venir... en un accent de *bonheur mélancolique, serein, doux et convaincu*.

... O, être couché sur les tapis de quelque mosquée silencieuse, loin du bruit bête de la ville contaminée, et, les yeux clos, les yeux de l'âme levés vers le ciel, écouter à l'infini ce chant de triomphe de l'Islam !³⁸² ».

À travers ses textes, Isabelle Eberhardt reconstruit un Maghreb qui est fait des relations multiples qui s'instaurent parmi plusieurs composantes. Dans ce cadre, les objets sont représentés dans leur apparence physique et dans leurs implications culturelles. La narratrice prend part à la définition d'un tableau qu'elle enrichit par sa corporéité et par ses sentiments, qui sont issus d'un dialogue avec le territoire. Isabelle Eberhardt légitime, grâce à cet horizon théorique, sa propre présence au Maghreb et accomplit son projet d'intégration, dans un cadre ouvert et interactif auquel elle appartient totalement. Sa connaissance du milieu rend fiable la reconstruction du paysage, et les relations qu'y se déroulent, prennent une signification profonde.

Chapitre 3 : La reconstruction du milieu

Ce travail de reconstruction n'aboutit pas à la réalisation d'un paysage entièrement subjectif, mais à la création d'un espace complexe, constitué par des facteurs qui sont tous dotés d'une apparence physique. Parmi ceux-ci, il y a la nature, les autres habitants, mais aussi la religion et la politique (ces deux représentées par des bâtiments ou d'autres objets) et Isabelle Eberhardt/Mahmoud Saadi. La religion revêt une importance particulière : « le filtre religieux » écrit à ce propos Rachel Bouvet, « apparaît déterminant dans la manière d'appréhender le paysage, étant donné que chacun des éléments qui le composent – la terre, les monuments, les bruits – est envisagé en fonction de ce cadre général³⁸³ ». L'interaction de ces éléments advient dans un contexte mutable qui est enrichi par une nouvelle mobilité. Une grande attention est donnée aux mouvements et aux changements d'état, utilisés pour confirmer la flexibilité du milieu et la constante activité de ses composantes. Isabelle Eberhardt montre à travers ses textes que le mouvement est une propriété de l'existence : chaque objet et chaque sujet, étant dotés d'un corps, subissent des changements, provoqués soit par la nature soit par l'interaction avec ce qui les entoure. Dans cet espace interactif, « on a le plus souvent

382 EBERHARDT (Isabelle), *ibid.*, p. 335.

383 BOUVET (Rachel), « Les voies insolites de l'initiation soufie de Mahmoud Saadi/Isabelle Eberhardt », dans MARTINI (Lucienne) et DURAND (Jean-François) éd., *Romanciers français d'Algérie 1900-1950*, op. cit.

l'impression d'être devant des tableaux où les humains font partie du paysage, d'une continuité entre les descriptions des lieux et des visages, entre le mouvement de la planète et celui des personnages³⁸⁴ ».

Ce qui fascine particulièrement Isabelle Eberhardt, c'est le milieu mobile dans lequel elle même – grâce à sa présence physique – peut agir légitimement. Le mouvement inhérent à toute existence est quelque chose qui suscite l'intérêt voire la curiosité de notre écrivaine. Rachel Bouvet met en évidence le rôle des variations de l'éclairage grâce auxquelles « le lecteur assiste au dévoilement des multiples facettes d'un même espace³⁸⁵ ». L'importance accordée au mouvement fait qu'Eberhardt est fascinée par les ports, les cimetières et les dunes, qui représentent justement la modification de la situation humaine, un vrai changement d'état ou encore une mobilité continue dans un espace autrement rigide. Notre écrivaine décrit dans ses textes soit des individus qui cherchent à modifier leur *status quo*, soit des hommes qui ont modifié leur style de vie en raison de révolutions historiques, géographiques, culturelles, sociales, politiques. D'une manière similaire, Isabelle Eberhardt/Mahmoud Saadi réagit aux changements provoqués par la variation du contexte réel, ou encore la religion islamique subit des modifications dans son contenu et dans ses manifestations suite à la variation des exigences humaines, à la mort ou à la nomination d'un nouveau cheikh. Chaque aspect de la réalité, qu'il soit physique, politique, social ou culturel, partage un état de mouvement constant qui fait du nomadisme défini par Isabelle Eberhardt, une véritable catégorie de l'existence qui intéresse tous les espaces, même les plus connus.

Les implications philosophiques repérables dans le discours eberhardtien vont de pair avec une certaine attention envers le réel. En effet, les textes ne cessent pas de nous fournir des informations spécifiques sur le monde arabe et en particulier sur les milieux que l'écrivaine connaît le mieux. Parmi les lieux les plus aimés, il y a sans doute le désert, les tentes des nomades, les marchés, les cafés, les ports, les cimetières, les mosquées, les sanctuaires ; parmi les êtres qui habitent au Maghreb il faudra citer les *fellahs*, appauvris en raison de la perte de leurs terres ou à cause de la politique coloniale, les prostituées, des femmes qui – le plus souvent – arrivent à ce métier après avoir cherché à se rebeller à leur état de soumission, mais aussi les vagabonds, les marabouts, les soldats. Nous voyons donc qu'Isabelle Eberhardt se concentre surtout sur des contextes vivants constamment en mouvement. Le paysage reconstruit dans le texte est la mise en scène d'un cadre complexe, qui est nomade à part entière. Avant d'observer la manière dans laquelle ces facteurs s'affirment, interagissent et les techniques d'écriture adoptées, il faudra proposer un compte-rendu des éléments du Maghreb qui sont repris dans les textes de notre écrivaine. Le paysage, tout en

384 BOUVET (Rachel), *id.*, p. 107.

385 BOUVET (Rachel) et MARCIL-BERGERON (Myriam), « Pour une approche géopoétique du récit de voyage », *Arborescences : revue d'études françaises*, op. cit., p. 18.

restant une construction subjective, se définit autour de relations multiples qu'Eberhardt observe, auxquelles elle participe et qu'elle connaît. Cela fait que la vitalité du milieu est valorisée et que les descriptions maintiennent une validité documentaire.

Territoires et mouvement

Les lieux décrits dans les textes sont ceux qu'Isabelle Eberhardt explore au cours de ses voyages et ils sont repris à partir de données précédemment recueillies. Notre écrivaine décrit le Maghreb dans le détail, ce qui démontre l'existence d'un projet documentaire. Le meilleur exemple est sans doute le reportage réalisé au Sud oranais bien que, dans toutes les œuvres, la description du milieu conserve une importance remarquable. La structure du discours prévoit généralement une première partie qui a un caractère plus nettement informatif. Par exemple, dans le cas du village de Bou-Djeloud, on lit :

« Dédale de canaux profonds, d'îlots, de fondrières, de boues de sel et de salpêtre... région lépreuse où toutes les chimies secrètes de la terre s'étalent au grand soleil.

Vers la gauche, à l'ouest, c'est l'horizon vapoureux, imprécis, du chott Merouan inondé, qui s'étend là-bas, vers les oasis basses de l'*oued* Rir'. Vers l'est, c'est le grand Melriri, qui s'en va rejoindre les *sebkha* et les *chott* du Djerid tunisien (...).

Stah-el-Hamraïa, le plus charmant des *bordj*, perché sur le sommet d'une colline aride, dominant l'immensité des chott, il semble une sentinelle gardant les solitudes.

Au pied de la colline, un petit jardins sans clôture, inondé, quelques palmiers solitaires, quelques figuiers, chétifs et dénudés, et des arbres à feuilles caduques (...).

Les grands buissons sahariens au feuillage d'aiguilles sombres se sont dépouillés des poussières hivernales et semblent vêtus de velours. Les jujubiers, ratatinés, comme ramassés sur eux-mêmes, d'aspect méchant, se couvrent de petites feuilles rondes d'un vert tendre, presque doré (...) ³⁸⁶ ».

Aussi El Oued est présentée à partir de sa conformation physique et des « petites cités caduques ³⁸⁷ » qui l'entourent : Kouïnine, Teksébet, Gara. Il en est de même pour Algér, Ténès, Philippeville, Bône, Batna, Touggourt ainsi que pour les villages du Sud oranais : Aïn-Sefra, Figui, Kenadsa et Béchar. Dans les journaux intimes, la description des territoires n'est pas négligée, comme le démontre la description de Sif el Ménédi qui est assez détaillée : « terrains salés, pierreux, d'un jaune gris, glaiseux. Maigre végétation rampante. Puis, quelques coteaux glaiseux et des mamelons en forme de pitons, glaise bleue et rouge. *Chott* coupés de couteaux pierreux. Premiers *chott* bruns, puis salpêtre à fleur de terre ³⁸⁸ », et ainsi de suite. Ce ton sec, cette écriture dénudée, on les trouve

386 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 99.

387 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 41.

388 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 373.

également dans les nouvelles, où de longs paragraphes sont dédiés aux descriptions. Bou-Saâda est illustrée dans *Pleurs d'amandiers*, les quartiers pauvres d'Alger dans *Zoh'r et Yasmina* et dans *Le sorcier*, la route qui va de à Laghouat est analysée dans *À l'aube*, la Kabylie dans *Le chemineau*, Bône dans *Silhouettes d'Afrique – Les oulemas*, le Souf dans *La main* et *Dans la dune*.

Bien que les territoires soient représentés dans leur totalité, il y a des lieux que notre écrivaine privilégie. Il s'agit évidemment de ceux qu'elle a étudié plus en profondeur : les casernes, les zaouïas, les villages des bédouins, les maisons closes et les chambres pauvres. Si les trois premiers endroits ont une importance historique et politique qui ne peut pas être négligée, les deux autres témoignent de l'intérêt de l'écrivaine envers les exclus de la société. Elle les observe et les décrit « comme Courbet les aurait peints, d'un trait précis, ample et dénonciateur », dans le but de fournir de les montrer « tels qu'ils étaient », de « les situer dans le décor de leur réclusion » et de « les rendre à leur dramatique condition³⁸⁹ ». Dans *Coin d'amour* – un chapitre des notes prises au Sud oranais – elle décrit l'habitude des soldats à fréquenter les prostituées locales, tandis que dans *Veste bleue* il y a la description du quartier des tirailleurs de Ténès. Parmi les zaouïas, Eberhardt est frappée surtout par celle d'El Hamel :

« Et la *zaouïya* nous apparaît sur la hauteur : deux grands corps de bâtiment, l'un très blanc, d'aspect européen, et l'autre en *toub* très claire, avec de rares ouvertures étroites.

Au-dessous, une agglomération de maisons en terre, puis le village de la tribu des Chorfa, pittoresque amas de maisons d'aspect caduc, comme toutes ces constructions en *toub*.

(...) Tout cela se profile très nettement, très délicatement sur les teintes indéfinissables de la colline, dans l'air pur de la montagne. Ce lieu a un aspect particulier, bien à lui et qui ne tient ni du Sahara, ni du paysage ordinaire des Hauts Plateaux.

(...) Après avoir traversé plusieurs vestibules et des cours vastes et sombres, nous entrons dans une grande cour intérieure, enclose de très hauts et très vieux murs en *toub* brunâtre. Au milieu, pousse un jeune figuier, qui, dans peu d'années, ombragera ce lieu où règne un grand silence. Dans cette cour nous vîmes une sorte de lit, une grande dalle polie, posée sur quatre supports de pierre : c'est là que se tenait le *marabout* défunt, Sidi Mohammed Belkassem³⁹⁰ ».

Les maisons qui fascinent le plus notre écrivaine sont celles des pauvres (*Zoh'r et Yasmina*, *M'Tourni*), des bédouins ou des prostituées. Notamment, dans *Silhouettes d'Afrique – Les oulemas*, on trouve la longue description d'une maison « basse et fruste », sans fenêtres qui donnent sur la rue, avec une « porte ogivale et très basse, en planches épaisses bordées de fer, et ornée de vieux clous de cuivre³⁹¹ ». Elle est décrite aussi à l'intérieur :

389 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient, la jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 232.

390 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, op. cit., p. 120 sq.

391 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes II*, op. cit., p. 60.

« Il y avait quatre chambres dont les portes et les petites fenêtres ouvraient toutes sur la cour au milieu de laquelle, au pied du figuier centenaire, était le puits à margelle en forme de vase sculpté.

(...) Les murs étaient, à l'intérieur et à l'extérieur, soigneusement passés à la chaux bleue, d'une teinte tendre d'azur, comme la plupart des maisons maghrébines. Les portes étaient fermées par de simples rideaux d'indienne à fleurettes.

(...) Il y avait, sur le bord de la terrasse, l'inévitable pot de jasmin blanc et aussi un petit rosier à fleurs rouges, et les amphores antiques au fond pointu, où l'on tient l'huile³⁹² ».

Les maisons pauvres sont le contexte dans lequel plusieurs nouvelles se déroulent : par exemple, dans *Le magicien*, le protagoniste Si Abd-es-Sélèm habite « une maison caduque, en pierre brute grossièrement blanchie à la chaux », avec deux pièces en ruine et « les deux autres, un peu surélevées³⁹³ ». Des descriptions sont présentes aussi dans *Le moghrébin* ou dans *Le sorcier* :

« Son mobilier est fruste : une natte, deux coussins couverts d'indienne jaune, une couverture *djeridi* rouge et verte pour toute literie, deux ou trois petites étagères marocaines anxieusement fouillées et peinturlurées, chargées de vieux livres jaunis, de fioles de drogues et d'encre, quelques petites marmites et un réchaud arabe en terre cuite, un mortier en cuivre et une *meïda*, basse petite table ronde³⁹⁴ ».

Dans d'autres habitations les prostituées y accueillent leurs clients :

« La cour était vaste. Une fontaine coulait au milieu, entre quatre orangers aux troncs tors. Un escalier de faïence bleue conduisait à la galerie à arcades aiguës du premier étage et le ciel rose jetait par-dessus tout cela un grand voile limpide.

En haut, sur des matelas recouverts de tapis, l'Algérienne était assise³⁹⁵ ».

Parmi les chambres bédouines, il y a celle de Yasmina décrite dans la nouvelle homonyme, tandis que d'autres maisons, « délabrées, en pierre brute et plâtre gris, de la couleur du désert³⁹⁶ », se trouvent à Sidi Mrarni, le douar des Ouled Mokrane où grandit Tessadith, la protagoniste du récit qui porte son nom :

392 EBERHARDT (Isabelle), *ibid.*

393 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 68.

394 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 237.

395 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 75.

396 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 177.

« Quelques maisons bâties en briques de terre sèche, couvertes en *diss* ; quelques gourbis défendus par des branchages épineux sur un plateau incliné ; des landes de pins et de thuyas odoriférants alternant avec de maigres champs d'orge ou de blé. Décor sauvage et triste, village fruste et misérable³⁹⁷ ».

Une description plus complète des lieux de vie bédouine, est proposée dans *Fellah*, un conte précédé par une note où Eberhardt déclare n'avoir rien inventé dans ce qu'elle définit comme un « récit vrai³⁹⁸ ». Dans ce conte, elle décrit les *gourbis* de la fraction des Aïchouba de la tribu des Maïne : situés au pied d'une montagne, ils sont faits de « quatre murs en pierre sèche, aux trous bouchés avec de la terre et de l'herbe, un toit en *diss* » et ils ont « comme unique ouverture, la porte très basse, telle l'entrée d'une tanière » ; à l'intérieur il y a « une haie d'épines et de branches de lentisques servant le jour à cacher les femmes et la nuit à abriter le troupeau³⁹⁹ ».

La stricte relation qui existe entre sa propre expérience et les textes, est confirmée par l'importance accordée à la route. Les parcours réalisés et les trajets possibles sont décrits à plusieurs reprises. On trouve, par exemple, la liste complète des chemins qui partent d'El Oued : au nord, il y a la route du Djerid tunisien, qui passe par Béhima et Debila, au nord-ouest, celle de Biskra qui traverse Guemar, à l'ouest, deux routes amènent à Touggourt soit à travers Kouïnine soit à travers Taïbet-Gueblia, au sud, se trouvent la route de Berressof et celle de Ghadamès qui passent par Amiche ; enfin, à l'est, on peut parcourir la route de Tunisie en traversant Tréfaoui. La voie qui conduit à Biskra est décrite en détail dans la section *Vers les horizons bleus*. Nous en rapportons quelques extraits :

« Sur cette route, après la petite ville fanatique et sombre de Guemar, citadelle des Khouan Tidjaniya, pas un hameau, pas un *douar*, pas une tente nomade, rien que les *bordj* solitaires aux noms étranges : Bir bou Chahma, Sif el Ménédi, Stah-el-Hamraïa, El Mguébra (le cimetière) et les *guemira* de pierre, petites pyramides à échelons, phares gris, disséminés dans l'immensité grise.

(...) D'abord, jusqu'à Sif el Ménédi, la plaine onduleuse, coupée de dunes, semée d'innombrables buissons d'un vert sombre, à rameaux rouges, tordus, contournés, comme crispés en une éternelle douleur... des jujubiers épineux, des touffes de *drinn* vert pâle et or, des *chich* argentés qui répandent leurs senteurs résineuses par les matins enchantés et roses...

(...) Plus loin, la route descend dans les bas-fonds argileux, colorés, coupés de sebkha encore sèches, d'un brun obscur, et tourne quelques mamelons en forme de pitons, d'une alumine bleuâtre.

Nous entrons ensuite dans la région des grands chott, l'une des plus étranges de la terre (...) ⁴⁰⁰ ».

Une description de ce genre n'est pas un cas exceptionnel : il y en a plusieurs exemples dans l'œuvre d'Eberhardt et, parmi les plus significatifs, il y a sans doute le trajet réalisé dans le Sahel tunisien.

397 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 210.

398 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 253.

399 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 254.

400 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 96 sq.

Ce parcours prévoit plusieurs étapes : Maxula-Rhadès, Bir bou Rekba, Bou-Ficha, Menzel-dar-bel-Ouar, Sousse, Monastir, Kasr Hellel, Seyada, Moknine, Amira et les villages sont décrits d'une manière précise et ponctuelle dans *Un automne dans le Sahel tunisien* :

« Le Sahel tunisien est un immense plateau élevé fertile abondamment pourvu de sources et de puits, jouissant, surtout au bord de la mer, d'un climat bien moins chaud que celui de Tunisie, et beaucoup plus sain. (...) »

Les villes principales sont Hammamet, qui a donné son nom au golfe qui baigne la côte sahélienne, Kairouan, ville sainte dans l'histoire de la conquête musulmane, et où l'on fabrique des magnifiques tapis, Sousse, Monastir, Moknine, El Djem et Sfax. (...) »

Dans le Sahel, il y a par-ci par-là, au milieu de la plaine, des collines surmontées des plateaux. Vu ces hauteurs le pays se présente comme une forêt ininterrompue de magnifiques et puissants oliviers, divisés en jardins par des haies de figuiers de Barbarie.

(...) À Kalaâ-Srira, dernière station avant Sousse, la voie, qui jusque-là montait en s'élevant sur les hauteurs du Sahel, descend brusquement, en pente très rapide vers Sousse (...) ⁴⁰¹ ».

De même, Eberhardt décrit son déplacement d'Alger en direction du Sud oranais : elle passe par Pérregaux, Saïda, Aïn El Hadjar, Bou-Rached, Aïn-Sefra, par les Hauts Plateaux, Djenen-bou-Reza, Zousfana, Zenaga, Beni-Ounif, Djenan-ed-Dar.

Le mouvement joue un rôle central dans les descriptions des territoires, comme le confirme aussi l'attention portée aux dunes de sable. Elles ont suscité l'intérêt de la plupart des écrivains en raison du fait qu'elles changent et se modifient constamment dans l'immobilité du désert. C'est, par exemple, le cas des « dunes allongées et basses de Sidi-Mestour » qui « semblent (...) autant de coulées de métal incandescent ⁴⁰² », ou encore des « crêtes élevées des énormes dunes de la route d'oued Allenda et de Taïbet-Guebli, où j'étais allée me perdre un matin ⁴⁰³ ». Cette attention au mouvement renvoie à l'horizon théorique que nous avons déjà défini. Elle est confirmée davantage par la fréquence avec laquelle Isabelle Eberhardt décrit les ports et les cimetières, deux lieux qui signalent un passage d'état ou un changement et qui, de cette manière, témoignent du mouvement inhérent à toute vie humaine.

En ce qui concerne le port, il est le point de départ pour tout voyageur : lien entre l'ici et l'ailleurs, il indique une fin qui est déjà un commencement. Le port de la Joliette de Marseille prend une importance telle qu'il permet de définir la ville française comme « la cité des adieux ⁴⁰⁴ ». Dans le passage suivant, on voit Dmitri Orschanow, protagoniste du roman inachevé *Trimardeur*, qui

401 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 61.

402 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 42.

403 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 85.

404 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 74.

regarde le port marseillais :

« Il regardait, en face, la jetée et les Forges de la Méditerranée, où le grand martellement sourd, la plainte du fer, s'était tu, et où étaient mouillés les monstres géants des Messageries Maritimes, les courriers lointains des Indes, de la Chine et des îles d'Océanie.

Au delà, c'était Arene et le Lazaret, et le mole des Abattoirs où passaient des silhouettes mélancoliques d'Arabes en *burnous* fauves, convoyeurs de moutons algériens.

Plus loin, l'anse arrondie de l'Estaque, puis la cote qui filait, qui s'abîmait dans la brume rose du large.

À gauche, au-dessus du Porte-Vieux et de voiliers, au-dessus des forts Saint-Jean et d'Entrecasteaux, Notre-Dame-de-la-Garde brûlait étincelante, dans l'incendie rouge du soleil couchant.

Un souffle puissant de vie, un appel tyrannique vers les horizons lointains, comme un sortilège subtil et irrésistible montait de Marseille et de ses ports.

Pour la première fois, Orschanow se dit que là, sur ce quai, ne finissait pas l'Univers, qu'il y avait là-bas, au delà de la mer berceuse, les terres de soleil et de silence, qu'il y avait l'Afrique⁴⁰⁵ ».

Isabelle Eberhardt n'oublie pas que le port n'est pas simplement un lieu de départ mais il est aussi la première destination de tous les voyageurs, qu'ils soient fous, amoureux, pauvres ou émigrants :

« Au delà de toutes les mers, il est un continent ; au bout de chaque voyage il est un port ou un naufrage...
Insensiblement, doucement, l'espérance mène au tombeau⁴⁰⁶ ».

Le port, un lieu de mouvement, de fin et de début en même temps, devient bientôt le symbole du voyage que chaque être humain doit forcément accomplir : celui de la vie, qui trouve sa conclusion dans le tombeau. Le mouvement inhérent au port concerne donc aussi un autre lieu, qui est lui-aussi un point de départ et une destination en même temps : le cimetière. Isabelle Eberhardt est obsédée par cet endroit de paix et de spiritualité qui l'attire, qu'elle se trouve en Europe ou en Afrique : elle n'a pas seulement l'habitude de rendre visite à Vava au cimetière de Vernier, ou à sa mère ensevelie à Bône, mais elle est séduite par chaque tombe à tel point que l'image qu'elle retient de Paris est celle des « silhouettes blanches des croix du cimetière de Montparnasse », où l'« ineffable sommeil » des morts n'est point troublé par « l'haleine puissante de Paris⁴⁰⁷ ». Elle a l'habitude de fréquenter le cimetière juif de Bône, à l'ouest de la ville, près de l'oued Dheheb, qu'elle dessine avec un soin qui montre « l'impossibilité pour ce lieu de se confondre avec le reste du paysage », ce qui annonce « qu'il se laisserait difficilement oublier⁴⁰⁸ ». Bien évidemment, le cimetière est le signe de

405 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes II*, op. cit., p. 455.

406 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, op. cit., p. 74.

407 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 311.

408 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient : jeunesse d'Isabelle Eberhardt (1877-1899)*, op. cit., p. 369 sq.

la séparation entre les vivants et les morts ainsi que de leur relation constante, il représente le changement d'état par excellence. Au cimetière, l'écrivaine perçoit avant tout, l'écoulement des jours et elle devient consciente du fait que le mouvement est inscrit dans la vie humaine. Plusieurs nouvelles – comme *Aïn-Djaboub*, *La meddah*, *La nuit* et *Dans le sentier de Dieu* – racontent l'histoire d'êtres humains qui sont nés, qui ont vécu et qui sont morts, dans une parabole d'existence partagée.

Dans un bon nombre de textes, la description des villes africaines est accompagnée par celle des cimetières. Entourés par des figes de Barbarie ou par des cyprès, ils ont la même importance que la ville : un océan « illimité de lumière rouge⁴⁰⁹ » inonde à la fois la ville et ses tombeaux. Bien que le cimetière soit une partie intégrante de la ville, il en est en même temps détaché, avant tout en raison de sa position. Il est généralement situé sur une hauteur : par exemple, le cimetière de Bab-el-Gorjani se trouve « sur un terrain un peu élevé au-dessus de la rue, dont il n'est séparé que par une vieille muraille grise⁴¹⁰ », tandis que celui de Sousse est situé « sur un versant de la colline⁴¹¹ ». Le tombeau, symbole de la présence de la mort dans l'existence humaine, est « la porte de l'éternité pour ceux qui s'en vont⁴¹² » : c'est une étape par laquelle il faut nécessairement passer, la conclusion du chemin de la vie. Dans les faits, le mot *mort*, observe Rochd, « ne vient qu'en quarante troisième position des mots-thèmes » et n'a pas l'importance d'autres mots comme « soir, vie, âme, soleil, impression, triste, Dieu, amour ou même joie » : la mort n'est pas une étape qui marque « la fin de l'existence mais le début de la vie future, c'est le passage qui ouvre sur l'éternité⁴¹³ ». Le rapport entre le cimetière et le mouvement, à savoir la fonction de ce lieu en tant qu'accomplissement ultime d'un parcours, est souligné par sa position : en effet, pour rejoindre le cimetière, il faut parcourir un peu de chemin. Le rapport entre la route et le tombeau, est mis en évidence. Notamment, en décrivant un voyage réalisé avec d'autres compagnons, Eberhardt observe : « nous nous sommes arrêtés au tournant de la route menant au cimetière⁴¹⁴ ».

L'analyse des territoires décrits par Isabelle Eberhardt peut être accompagnée par quelques observations supplémentaires sur le mouvement. Notre écrivaine ne veut pas simplement décrire son propre parcours en direction du Maghreb ni confirmer l'importance du voyage. Son discours est plus vaste et il affirme avant tout la naturalité et la nécessité du mouvement. Le changement est présenté comme une propriété de l'existence et une garantie de liberté. Cette conception renvoie à un horizon philosophique complexe qui reste complètement caché à l'issue d'une analyse

409 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, op. cit., p. 43.

410 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 32.

411 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 48.

412 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 67.

413 ROCHD (Mohammed), *Isabelle, une maghrébine d'adoption*, op. cit., p. 34.

414 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, op. cit., p. 437.

biographique de l'expérience eberhardtienne. Au contraire, les textes témoignent d'un engagement ultérieur et d'une réflexion structurée. Dans ce paragraphe, nous avons mis en évidence deux caractères de l'œuvre d'Isabelle Eberhardt et des lieux qu'elle décrit : d'une part, la description territoriale est soignée et bien documentée, de l'autre, l'existence d'une conception particulière et profonde du mouvement, est à retenir.

Hommes et société

Isabelle Eberhardt décrit la société maghrébine à partir des informations recueillies et cherche à comprendre quels sont les caractères essentiels de l'âme arabe pour s'intégrer dans la société locale. Dans le quatrième journal intime, elle observe que le capitaine Toulat, malgré sa nationalité française, partage certains éléments de l'esprit arabe :

« Il est sombre, il aime la vie sauvage et dure du désert ; de tous les officiers français que j'ai connu, il est le seul qui ne s'y ennue pas. Sa violence, sa dureté elles-mêmes ne sont-elles pas arabes ? Dans son amour aussi, il y a quelque chose de sauvage, de pas français, de pas moderne, car, certes, il m'a aimée⁴¹⁵ ».

Le caractère passionnel des hommes arabes se traduit par des amours sauvages, des actes de violence et une extrême volubilité : celle des Arabes est une « race violente, qui passe du silence et du rêve au tumulte⁴¹⁶ ». Cela est repris dans les nouvelles qui présentent des scènes d'amour caractérisées par la joie de la chair, « douloureuse et triomphante⁴¹⁷ ». La passion charnelle est tellement forte qu'elle dépasse aussi les normes juridiques ou sociales : dans *Veste bleue*, Kaddour séduit Fathma, la femme de son frère, dans *Légionnaire*, Tatani est tuée par son mari, dans *Yasmina* la protagoniste est battue avec violence par l'époux qu'elle a trahi.

La violence des amours est accompagnée par une tendance plus générale à l'accrochage physique. Dans *En marge*, le protagoniste Hausser est ainsi représenté : « avec ses poings de géant », il tape des gens en « blessant du monde⁴¹⁸ ». Dans les notes prises au Sud oranais, Eberhardt observe qu'au Maroc, les intrigues « finissent souvent dans le sang » en raison « des haines séculaires, des dévouements absolus à côté de savantes trahisons, des passions d'une violence terrible qui sommeillent dans les cœurs, des ferments de guerre et de massacre⁴¹⁹ ». Cet état d'esprit n'appartient pas à l'homme arabe d'une manière continue, mais va de pair avec par des sentiments opposés comme l'insouciance, l'amour pour le silence, la discrétion, une certaine « tournure d'esprit poétique

415 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p.425.

416 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 52.

417 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes II, op. cit.*, p. 180.

418 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 314 sq.

419 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p.175.

et songeuse⁴²⁰ », ou encore la grande hospitalité : « pour l'Arabe, quelque pauvre qu'il soit, l'hospitalité n'est pas un devoir religieux rempli de mauvaise grâce, c'est une foi, un honneur, et l'arrivée d'un hôte est toujours considérée comme un événement heureux⁴²¹ ». La susceptibilité est un autre élément essentiel de l'esprit maghrébin, et, en décrivant des soldats qui s'entretiennent avec des femmes, Eberhardt nous montre la scène suivante :

« (Avec leurs) ceintures hérissées de cartouches, leurs burnous terreux, leurs voiles en lambeaux encadrant de belles têtes énergiques, les Ouled Bou-Ouanane ressemblent à des bandits.

(Leurs armes) sont là, à portée de leurs mains, sur le tapis. Ils ont certainement fait plus d'un coup d'audace dans leur vie...

Et voilà que, maintenant, ils jouent comme des enfants insouciantes, rieurs, et ils chantent.

Ils ont l'air tout à fait rassurant et bon enfant, et on s'en irait avec eux à travers le Maroc sans méfiance...

C'est bien là tout le caractère des nomades, la grande insouciance, la mobilité extrême de l'esprit, l'instabilité des passions tantôt puériles et superficielles, tantôt profondes, mais jamais bien durables.

Le moindre incident se produirait ici, dans cet asile de leurs plaisirs, la moindre querelle, et ces hommes qui paraissent si inoffensifs se lèveraient d'un bond et reprendraient leurs fusils. Ils redeviendraient tout à coup menaçants, prêts au meurtre⁴²² ».

La description de l'intériorité arabe est côtoyée par leur représentation physique, qui renvoie toujours à des composantes sociales ou culturelles plus vastes. Par exemple, l'aspect physique de la plupart des Arabes est mis en relation avec la foi islamique, ou encore les vêtements qu'ils utilisent sont souvent associés aux fonctions sociales remplies ou alors, à la tribu d'appartenance. Notamment les *burnous* rouges appartiennent aux spahis et les bleus aux *deïra* ; les Mauresques se distinguent par : « un mouchoir noué en arrière sur les cheveux séparés par une raie, une *gandoura* serrée à la taille par un foulard, une chemise blanche à larges manches bouffantes⁴²³ », tandis que les hommes de Bou-Saâda s'habillent de turbans blancs ou d'un capuchon appelé *guelmouna* et les femmes utilisent des « mousselines drapées en tunique grecque, ceinturées très bas » avec une « coiffure volumineuse, s'étendant en largeur⁴²⁴ ». Dans les villes de l'intérieur, les paysans tunisiens « ne portent pas le *burnous* majestueux dont se drape l'Algérien le plus pauvre⁴²⁵ », les Beni-Ghil du chott Tigri utilisent des loques rouges et des sandales, tandis que les chanteurs des Hauts Plateaux algériens s'habillent avec des vêtements propres, « et, avec des essais de coquetterie arabe, des gilets brodés et des cordons de soie dans les cordelettes du turban⁴²⁶ ». La description physique fait

420 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 63.

421 EBERHARDT (Isabelle), *ibid.*

422 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 189.

423 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes II, op. cit.*, p. 279 sq.

424 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 119.

425 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 50.

426 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 225 sq.

partie d'une étude plus approfondie de la société dont Eberhardt analyse les habitudes. Parmi les coutumes les plus répandues, il y a certainement la fréquentation des cafés maures et des marchés, ainsi que la consommation du thé et du kif. « Faire le thé », écrit Eberhardt, « c'est ici une besogne d'homme, et d'homme libre⁴²⁷ », tandis que sur la route de Béchar, il y a un seul lieu d'assemblée : la fumerie de kif.

La compréhension des caractères essentiels de l'esprit local va de pair avec une analyse plus précise de certains secteurs de la population. Le milieu militaire intéresse particulièrement notre écrivaine, qui passe beaucoup de temps avec les légionnaires, les tirailleurs, les *mokhazni* indigènes, les spahis. Ceux-ci sont souvent présentés dans les textes : parmi les légionnaires il faut compter Stoltz, Jean Hausser – protagonistes de *Dans la nuit* et de *En marge* – et plusieurs autres individus décrits dans les notes prises au Sud oranais. En particulier, dans un extrait des manuscrits, on voit qu'un légionnaire de Beni-Ounif explique ses sentiments ainsi que ceux de ses camarades :

« Je suis content que vous nous avez vu ici, dans ce pays où on nous envoie nous reposer, entre deux campagnes au Tonkin ou à Madagascar... Souvent, il m'est arrivé de lire avec étonnement, pour ne pas dire avec douleur, des récits de journalistes, certes peu au courant, où ils représentaient les légionnaires et (...) tous les autres soldats de ce pays comme des (...) et de repris de justice casseurs de bouteille, et de têtes, soûlards et prompts à jouer de la baïonnette. Certes nos hommes boivent et, souvent, leur ivresse est terrible... Mais, en parlant d'eux, après les avoir vus, pourquoi ne retenir de leur physionomie morale que ces traits là, ceux qui ne sont point sympathiques ? Pourquoi ne pas dire leur dure existence toujours aux extrêmes avant-postes, là où on est privé de tout et là où on meurt ? Pourquoi ne pas dire leur patience et leur crânerie ? Voilà, tenez, nous revenons de Ben-Zireg où, pendant six mois, nous n'avons pas cessé d'être harcelés, où nous avons laissé du monde... C'était pour nous refaire qu'on nous y avait envoyés. Et maintenant, on nous renvoie au Tonkin... Voilà ce qui est, ce qu'on ne dit pas... Pourquoi ? »

Parmi les nouvelles qui décrivent la vie militaire, il faut évoquer *Veste bleue*, où le protagoniste appartient au corps des tirailleurs : ce qui émerge ici c'est la mélancolie de ces hommes qui se trouvent parfois loin de leur patrie et qui doivent combattre pour des causes que, souvent, ils ne partagent pas forcément. Cette tristesse aboutit à la fréquentation de danseuses : dans les casernes des « mendiante et à l'occasion prostituées » viennent « à l'heure de la soupe » et « attendent la sortie des soldats⁴²⁸ ». Ces endroits sont explorés par Isabelle Eberhardt : au Sud oranais elle va « faire la (fête) chez les hétaires » de Zenaga avec d'autres *mokhazni*. Les femmes sont « moins sales et moins pouilleuses que leurs sœurs plus pauvres qui gîtent sous les tentes d'Oudarhir » et se tiennent bien, « sans obscénité de gestes et de langage » avant d'être « contaminées par le contact

427 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 269.

428 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 33.

des soldats⁴²⁹ ».

Si le milieu de la prostitution est au centre de l'intérêt de notre écrivaine, ce n'est pas seulement en raison des relations que les prostituées entretiennent avec les soldats. Au contraire, Isabelle Eberhardt montre une sensibilité remarquable envers la condition de la femme dans le monde arabe. D'une part, il y a les négresses, qui sont caractérisées par un « grand relâchement de mœurs » et qui « pour quelques sous, pour un chiffon et même pour le plaisir », se donnent « à n'importe qui, arabe ou nègre (...) et s'offrent avec une impudence inconsciente, drôle souvent⁴³⁰ ». De l'autre, il y a la plupart des femmes arabes, qui conduisent une vie dramatique et triste, privée des libertés physiques et sociales : notamment, Yasmina, Tessadith, Tatani – les protagonistes de trois nouvelles – se marient à des hommes qu'elles n'aiment pas. Yasmina la Bédouine doit épouser Mohammed Elaour, cafetier à Batna, et, après avoir pleuré parce que « Mohammed était borgne et très laid », se calme et « sourit, car c'était écrit⁴³¹ ». D'une manière similaire, Tessadith attend « en une passivité atavique, l'heure de son mariage », jusqu'à quand, une soirée, des femmes la mènent dans une chambre et la laissent seule pour ce qu'Eberhardt définit comme « le viol légal, en face d'un inconnu caduc et laid⁴³² ». Aussi Tatani a une destinée similaire : amoureuse de Dmitri, elle est tuée par un mari qu'elle ne voulait pas. Les femmes figées dans une vie de recluses cherchent à se rebeller, échouent et finissent souvent par vendre leurs corps : Tessadith et Yasmina deviennent toutes les deux des prostituées. Voici la description de Yasmina :

« La Bédouine et la négresse portaient le costume saharien, une sorte d'ample voile bleu sombre, agrafé sur les épaules et formant une tunique. Sur leur tête, elles portaient une coiffure compliquée composée de grosses tresses en laine rouge tordues avec les cheveux sur les tempes, des mouchoirs superposés, des bijoux attachés par des chaînettes (...).

Leurs chansons et les gestes de leur danse étaient d'une impudeur ardente qui enflammait peu à peu les spectateurs très nombreux ce soir-là.

Les plaisanteries et les compliments crus pleuvaient, en arabe, en français, plus ou moins mélangés de sabir.

(...) [Yasmina] à son tour, descendit dans la salle.

Sérieuse et triste comme toujours, enveloppée dans sa résignation et dans son rêve, elle dansait, pour ces hommes dont elle serait la proie dès fermeture du bouge.

Un brigadier indigène des spahis (...) la reconnut.

(...)

Et ce fut lui que, ce soir-là, rejoignit Yasmina dans le réduit noir qui lui servait de chambre⁴³³ ».

429 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 189.

430 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 248.

431 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes II, op. cit.*, p. 96.

432 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 178.

433 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 113.

Dans les faits, il n'y a pas de femmes qui, dans les nouvelles d'Eberhardt, parviennent à se libérer, et cela aussi en raison du lien qu'il y a entre le manque de liberté et une certaine interprétation de la religion islamique. Eberhardt, en décrivant « la vie quotidienne des recluses, les femmes musulmanes maintenues sous tutelle par la tradition⁴³⁴ », déclare son opposition à une certaine interprétation de la religion : on voit par exemple que la jeune Tatani épouse un homme qu'elle ne veut pas et doit « voiler pour la première fois son visage exploré⁴³⁵ ». De la même façon, Fatma est conduite au bureau arabe après avoir reçu l'ordre par un spahi « de se voiler strictement et le suivre⁴³⁶ ». Eberhardt exprime son point de vue sur ce sujet : « ces mesures », à savoir l'utilisation de la *gandoura* (tunique en tissu), de la *mlehya* (drap portée en voile par les femmes), et la clôture, « ont été imposées aux musulmanes pour les sauvegarder de chutes possibles et les conserver dans la pureté », toutefois il suffirait « de pratiquer cette pureté et l'action n'en sera que plus méritoire parce que libre et non imposée⁴³⁷ ».

Notre écrivaine s'intéresse également aux victimes d'une société injuste : non seulement les femmes mais aussi les pauvres, les ouvriers, les paysans, les mendiants et les esclaves. Dans la nouvelle *Le major*, un jeune médecin français observe pour la première fois la vie du peuple des quartiers pauvres d'Alger, il voit des ouvriers qui répètent constamment des mouvements et des gestes « par crainte d'abord, puis par habitude », il comprend que « en dehors de cela, de la vie réelle, personnelle, on leur avait laissé deux choses : l'abrutissement de l'alcool et la jouissance immédiate, à bon marché, de la maison publique », donc il réfléchit :

« Des chairs flasques, couturées, usées à force d'être pétries par des mains brutales, aux vermineux matelas de laine, et pour quelques sous, une étreinte souvent lasse subie par nécessité, sans aucun écho, sans une vibration de chair amie... Des bouteilles de liquides violents, procurant une chaleur d'emprunt, une fausse joie qu'ils ne trouvaient pas en eux, tel était le coin de vie personnelle où se réfugiaient ces hommes qui, pour la sécurité du pain et de la paillasse, vendaient leur liberté⁴³⁸ ».

Partageant la même destinée des ouvriers, le paysan « ignorant et poète⁴³⁹ » vit dans l'angoisse de se voir privé de ses terres : la nouvelle *Fellah* parle d'un paysan qui ne pense qu'au marché, aux cultures saisonnières et qui est complètement à la merci des colons. Parmi les pauvres, il y a aussi

434 DELACOUR (Marie-Odile) et HULEU (Jean-René), note à *Tessaadith*, dans EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes II*, op. cit., p. 227.

435 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes II*, op. cit., p. 283.

436 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 184.

437 Il s'agit d'un passage d'une lettre envoyée à Ali Abdul Wahab et rapporté par Edmonde Charles-Roux dans *Un désir d'Orient : jeunesse d'Isabelle Eberhardt (1877-1899)*, op. cit., p. 340,

438 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 162.

439 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, op. cit., p. 120.

les mendiants et les vagabonds : si les premiers conduisent une existence affreuse, les autres bénéficient du moins d'une vie solitaire et contemplative qui est choisie plus que subie. Les exclus décrits par Eberhardt sont aussi les criminels et les reclus qui travaillent dans des camps de travaux publics où ils sont contrôlés sans cesse par des soldats.

La description de la vie quotidienne des habitants du Maghreb est accompagnée par des informations détaillées sur l'administration et les relations entre les membres de tribus différentes. Eberhardt explique qu'à Figuig il y a deux populations : « les ksouriens sédentaires, attachés au sol qu'ils cultivent et possèdent, donc directement intéressés à la pacification de leur pays » et les nomades qui sont « la cause de tous les désordres, de toutes les effusions de sang qui désolent la région⁴⁴⁰ ». En ce qui concerne l'aspect administratif, on lit que Kenadsa est un village théocratique qui s'oppose aux villages berbères, administrés par une assemblée locale à laquelle ni les Juifs ni les Noirs ne peuvent participer. Des informations sont données à propos de l'administration de la justice, qui est confiée au cadi ou au cheikh, ainsi que à propos du style de vie des nomades, qui est soigneusement décrit dans la nouvelle *Dans la dune*. Tout ce qu'on retrouve dans les textes d'Isabelle Eberhardt est le résultat « des courses très fréquentes et sans appareil (...), des conversations successives avec tous les éléments locaux, militaires et civiles européens, indigènes⁴⁴¹ ».

La relation avec les colons et le rôle de la religion islamique

La religion et la situation politique sont deux autres composantes essentielles du milieu arabe décrit par Isabelle Eberhardt. Elles sont représentées par des objets, des bâtiments ou des hommes significatifs du point de vue culturel et historique. La colonisation est illustrée à partir de la relation qui existe entre les colons et les natifs, tandis que l'Islam est objectivé à travers les habitudes, l'habillement des habitants et par d'autres symboles. La perspective prise par l'écrivaine est, aussi dans ce cas, interne : elle vit sur une terre colonisée en subissant toutes les conséquences de ce style de vie, et, en tant que musulmane initiée à la confrérie des Qadriya, elle peut se rapprocher du soufisme et du mysticisme. En ce qui concerne donc l'image de la colonisation à partir des textes d'Eberhardt, les rapports politiques, économiques et commerciaux sont décrits à travers des exemples concrets qui illustrent le fonctionnement des villages maghrébins, la vie des tribus nomades, les activités pratiquées, les caractères principaux de l'administration coloniale. Ce qui émerge est une organisation complexe, qui se base sur la tentative de faire coopérer les colons et les autorités locales dans l'administration politique et militaire du territoire. Cette collaboration ne

440 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 474 *sq.*

441 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 477.

prévoit pas forcément le respect des autonomies, qui sont souvent sacrifiées malgré leur apparente légitimation. Par exemple, en Tunisie « le protectorat n'est qu'un euphémisme couvrant une annexion complète⁴⁴² », les vice-gouverneurs (*khalifa*) sont choisis parmi ceux qui sortent des écoles françaises et les cheikhs chefs des tribus sont sélectionnés parmi les familles riches. Le dialogue entre les colons et une partie des autorités locales n'implique pas l'ensemble de la population : Eberhardt dénonce le favoritisme, l'échange de cadeaux, l'approximation qui règle la perception des impôts et les enquêtes judiciaires. Dans un texte que Barrucand fait traduire du russe, *Vagabondages en Tunisie*, on lit que « toute l'administration et la puissance sont concentrés dans les mains du Résident français, qui dirige tout » et qui « exerce son autorité en faveur des Français » qui, d'une façon générale « traitent mal les indigènes⁴⁴³ ».

En Algérie, la situation est encore plus complexe en raison de la difficulté à soumettre complètement le territoire, en particulier la région du Sud oranais. Ici, il faut avant tout combattre les pillards et les dissidents, parmi lesquels les plus dangereux sont les Beni-Ghil. Les dissidents sont guidés par Bou-Amama, qui se réfugie dans l'oasis marocain de Figuig, et par Jilali Ben Driss (connu comme « le Rogui », à savoir *le Prétendant* ou *le Rébelle*), qui contrôle la frontière. Après plusieurs attaques – dont celui du ksar de Zenaga contre Charles Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, le siège du poste de Taghit du 7 août 1903 contre le capitaine de Susbielle et ses quatre-cent hommes, assaillis par cinq mille Bérabers du Tafilalet, et le combat d'El Mounkar du 2 septembre, où un convoi de ravitaillement protégé par les légionnaires et les spahis est attaqué par trois mille rebelles) – la ville de Béchar est occupée et le colonel Lyautey est rappelé du Madagascar et envoyé en Algérie. Les tirailleurs et les légionnaires sont présents en grand nombre, aidés par « les auxiliaires indigènes (...) *mokhazni*, *goumiers*, cavaliers-courriers, *sokhar*, dont la plupart sont recrutés parmi les nomades du pays⁴⁴⁴ ». Les soldats gardent constamment leurs fusils et ils campent dans la région pour répondre aux attaques fréquentes : « presque de la panique, ce soir à Aïn-Sefra » écrit Eberhardt, « parce qu'une patrouille a été attaquée à Teniet-Mebarrh, à une vingtaine de kilomètres d'ici, et parce qu'un *mokhazni* a été tué⁴⁴⁵ ». La pacification de cette région est l'objectif de la France en Algérie, mais pour que ce but soit atteint, il faut « employer tous les moyens économiques pour améliorer le sort de ce pays et l'amener à un développement économique normal⁴⁴⁶ ». La raison pour laquelle une mission de ce genre apparaît à tel point difficile est le manque de connaissance de la région : « il y a actuellement une situation, une réalité, avec laquelle

442 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 65.

443 Ce texte est rapporté par Edmonde Charles-Roux dans le deuxième tome de la biographie d'Isabelle Eberhardt. Il s'agit de notes prises à Tunis et écrites en russe qui datent Paris, mars-avril 1900.

444 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 130.

445 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 131.

446 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 477.

il faut compter⁴⁴⁷ », observe notre écrivaine.

L'approfondissement de la connaissance du contexte est la condition nécessaire à l'occupation du territoire : il faut « se faire une idée très nette de la situation et se tracer un plan d'action⁴⁴⁸ », comme a su le faire le général Lyautey à la frontière marocaine. Celui-ci se charge de la pacification de la région et de la mise en sécurité de la frontière en créant des unités légères mobiles, en construisant des postes militaires sur les hauteurs, en développant les réseaux de renseignement, en récompensant les chefs des tribus favorables à la France et en punissant les rebelles. Le comportement de Lyautey impressionne notre écrivaine, qui est séduite par son intelligence, par « sa façon de chercher à mettre fin aux guerres incessantes que se livrent les tribus rivales (...), de prendre le temps de parlementer avec chaque caïd, de viser, une fois la paix revenue, à un développement économique profitable à tous » et « de soutenir l'idée d'un protectorat plutôt que celle d'une colonie⁴⁴⁹ ».

La désorganisation des colons et la mauvaise connaissance du territoire et de la culture arabe est quelque chose qu'Eberhardt dénonce à plusieurs reprises :

« En effet, ne lit-on pas chaque jour des clichés dans le genre de ceux-ci : "L'œuvre civilisatrice et pacificatrice de la France en Afrique", "Les bienfaits de la civilisation dispensés aux indigènes de nos colonies" etc., etc.

Incontestablement c'est bien ainsi que l'entendent la plupart de ceux que la Mère Patrie envoie au loin pour être les instruments de l'œuvre féconde qu'elle rêve⁴⁵⁰ ».

Dans les faits, le désordre administratif ne vient pas « des vestiges non encore réprimés de la fameuse « "barbarie" musulmane », mais il est plutôt le résultat « des ordres, conseils et exemples donnés d'en haut par des hommes qui comprennent très singulièrement leur mission pacificatrice⁴⁵¹ ». Les colons devraient s'engager dans l'amélioration des conditions de vie des indigènes par une politique qui se baserait sur le respect des spécificités locales. C'est ce que notre écrivaine suggère dans un texte qui est disponible dans les manuscrits, où elle propose un système éducatif pour les femmes indigènes, construit selon les habitudes des populations : « il faudrait beaucoup de tact, de *circonspectio*, de savoir faire et tout particulièrement, une connaissance approfondie des caractères, des mœurs et des besoins réels de la population musulmane » pour réussir ce projet, et les activités à proposer devraient correspondre aux habitudes et aux traditions

447 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 478.

448 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 479.

449 TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam, op. cit.*, p. 272 sq. La description du comportement du général Lyautey est tirée de cet même ouvrage.

450 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 64.

451 EBERHARDT (Isabelle), *id.*

locales.

La question du rapport entre les colons et les habitants du Maghreb s'élargit à des considérations à caractère culturel. Dans les nouvelles d'Isabelle Eberhardt, on voit que les colons considèrent le plus souvent les indigènes comme des êtres inférieurs, des hommes simples et dangereux. Ces convictions vont de pair avec la mauvaise connaissance des natifs : « le capitaine Malet », écrit Eberhardt, « vivait depuis quinze ans parmi les indigènes, ignoré d'eux et les ignorant, rouage parfait dans la grande machine à dominer⁴⁵² ». L'absence de dialogue renforce la méfiance des colons envers les habitants et vice-versa : si d'une part la tendance à croire en un banditisme local se répand, de l'autre les habitants ont du mal à accepter les Européens parmi eux. Ces problématiques sont représentées dans la nouvelle *Le major* où le protagoniste, Jacques, un médecin français, cherche à dialoguer avec les Arabes, mais doit lutter contre « des siècles de méfiance et d'asservissement⁴⁵³ ».

Les autorités coloniales regardent d'un mauvais œil les Européens qui cherchent à réduire la distance avec les Arabes et à mieux connaître leurs coutumes et leurs habitudes. C'est ce qui arrive au jeune russe Andreï, qui s'était installé à Tamerna Djerida après avoir acheté des palmiers : le bureau arabe veut le détourner de son projet en utilisant « tous les procédés, de la persuasion rusée, de l'intimidation⁴⁵⁴ ». Le destin du protagoniste de *L'anarchiste* reprend celui d'Eberhardt qui, dans les lettres envoyées au directeur de *la Dépêche algérienne* suite à son arrêt d'expulsion, fait savoir qu'elle connaît la raison principale de l'hostilité des autorités coloniales : « à qui cela peut-il nuire, que je préfère l'horizon onduleux et vague des dunes grises à celui du boulevard ? », se demande-t-elle, apprenant avec étonnement que sa « préférence du burnous à la jupe et des dunes au foyer domestique » est considérée comme « dangereuse pour la sécurité publique⁴⁵⁵ ». Le rapprochement des Français aux Arabes peut mettre en discussion la supériorité reconnue des colons. Cet aspect de la question est repris dans la nouvelle *Le major*, où un capitaine français reproche au médecin Jacques son comportement envers les maghrébins : « vous êtes beaucoup trop familiers avec eux ; vous n'avez pas le souci constant et nécessaire d'affirmer votre supériorité, votre autorité sur eux⁴⁵⁶ ». Les Arabes vivent dans une condition d'infériorité générale, doivent saluer chaque officier, sont moins payés que les collègues européens et les procès sont exécutés sommairement.

Toutefois, si ce genre d'imposition renvoie simplement à la relation inégale qui s'instaure entre les occupants et les occupés, ce qu'Isabelle Eberhardt met en évidence dans ses textes est un facteur supplémentaire : ne pas vouloir connaître les indigènes est une façon d'affirmer leur infériorité

452 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes II, op. cit.*, p. 160.

453 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 162.

454 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 130.

455 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 398.

456 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes II, op. cit.*, p. 168.

spirituelle et culturelle. C'est encore le médecin Jacques qui parle en s'adressant à ses concitoyens : « ce qui, dans ses rapports avec les hommes, lui répugnait le plus, c'était leur vulgarité, leur souci d'être, de penser et d'agir comme tout le monde, de rassembler aux autres et d'imposer à chacun leur manière de voir, impersonnelle et étroite⁴⁵⁷ ». La « mainmise sur la liberté d'autrui⁴⁵⁸ » dérange notre écrivaine, favorable à une connaissance réciproque, ce qui impliquerait que les Européens se plongent dans le milieu arabe. Cette vision n'aboutit pas à la négation du droit à la colonisation : Eberhardt en propose une nouvelle version, idéale et difficile à réaliser. Dans les nouvelles on voit des femmes arabes qui recherchent une liberté plus proche de celles des occidentaux et on voit aussi des hommes européens qui par amour d'une femme apprennent la langue arabe ou songent à une conversion à la religion islamique. Ces deux tentatives finissent souvent par échouer en raison du manque de liberté issu des systèmes autoritaires : les Européens quittent leurs femmes à cause du vouloir des autorités coloniales et les femmes arabes sont étouffées par les règles d'une société oppressante. Il ne s'agit pas, selon Eberhardt de condamner la colonisation mais de s'opposer aux obstacles qu'elle pose à la libre détermination des individus, qu'ils soient algériens ou français.

La conversion à la religion islamique s'insère dans cet horizon théorique : elle est avant tout le libre choix d'un individu qui ne subit pas de domination arbitraire, bien qu'elle soit fondamentale pour une meilleure connaissance du Maghreb. L'Islam est présent dans les textes d'Isabelle Eberhardt sous des formes diverses, dont la multiplicité met en évidence la richesse des représentations possibles. La religion prend en compte les habitudes des croyants, leurs convictions et leurs attitudes, elle se concrétise dans la grande quantité de bâtiments dédiés au culte ainsi que dans l'autorité politique de ses représentants principaux. Les lieux les plus importants sont les *zaouïas*, qui favorisent l'instruction et « dispensent les bienfaits de leur charité à des milliers de pauvres, d'orphelins, de veuves et d'infirmes, qui, sans elles, seraient sans asile et sans secours⁴⁵⁹ », et qui exercent souvent un pouvoir politique. Par exemple, à Kenadsa il y a une véritable théocratie où le « chef de la *zaouïya* tranche toutes les questions et [qui], en cas de guerre, nomme les chefs militaires. C'est lui qui rend la justice criminelle, tandis que les affaires civiles sont jugés par le *cadi*. Mais là encore, le *marabout* est la dernière instance, et c'est à lui qu'on en appelle des jugements du *cadi*⁴⁶⁰ ». Les marabouts de Kenadsa calment les luttes, concèdent la grâce aux condamnés et ils maintiennent les relations avec les Français.

L'Islam agit au niveau politique aussi dans d'autres régions arabes, ce qui est décrit dans la nouvelle *Le marabout*, où on voit que les paysans des Ouled Fakroun « obligèrent leur marabout à

457 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 160.

458 EBERHARDT (Isabelle), *ibid.*

459 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 122.

460 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 264.

ne pas abandonner tout à fait les affaires temporelles » et « avaient en lui une grande confiance et, dans toutes les circonstances difficiles, allaient le consulter ». Les mauvais rapports que le marabout entretient parfois avec le caïd n'a pas de conséquences significatives sur le maintien de son autorité, qui implique « la crainte de sa clairvoyance et de sa liberté de langage⁴⁶¹ ».

La plupart des zaouïas sont attachées à une confrérie, à savoir un groupe des croyants initiés à un courant religieux qui est normalement caractérisé par une spiritualité mystique. Isabelle Eberhardt est initiée à la confrérie soufie des Qadriya. Parmi ces confréries, il y a souvent des oppositions : l'attentat que notre écrivaine subit à Béhima est provoqué par un homme qui appartient à la confrérie des Tidjaniya, historiquement hostile à celle d'Eberhardt. Ce lien avec le soufisme est tellement fort qu'on a fait souvent l'hypothèse d'un engagement de la part de notre écrivaine dans le maraboutisme. En effet, le perfectionnement moral qu'elle veut accomplir, prend souvent la forme d'un développement religieux et elle montre un respect particulier envers Lella Zeyneb, une maraboute à laquelle Eberhardt dédie un chapitre des notes prises au Sud oranais. Il est en effet possible d'interpréter les implications philosophiques du discours eberhardtien dans le sens de la pensée soufie, laquelle soutient par exemple une pleine participation physique et spirituelle dans les actions quotidiennes. Nous nous attarderons plus tard sur cette question. Les textes fournissent donc des informations assez précises sur les caractères de la colonisation et sur la religion islamique. Ces dernières ne sont pas analysées séparément, mais sont insérées dans le contexte en tant que composantes du milieu. Pour cette raison, elles apparaissent le plus souvent à partir de leurs implications sociales et politiques, ce qui permet de mettre en évidence leur puissance, de relever leur capacité d'action et d'élargir l'espace d'interaction.

Chapitre 4 : La matérialité du Maghreb, autonomie et interaction

Le paysage est issu de la représentation d'un milieu vivant et vécu, dessiné par notre écrivaine, qui cherche à s'identifier avec un milieu réel. Le facteur subjectif n'empêche pas que les descriptions eberhardtiennes mettent en évidence le mouvement du réel. L'auteure est responsable de la vision d'un système complexe qu'on peut cueillir dans toutes ses facettes, mais qui existe hors de son regard : « les “choses” du paysage ont une présence au-delà de leur surface », observe Michel Corajoud, « je vois cet arbre, et pour qu'apparaisse sa forme, je lui accorde une certaine autonomie ». L'individualité des éléments du paysage « s'efface, pour partie, au profit de l'ensemble » : ce qui en résulte est un système complexe mais unitaire où « le paysage » résiste à la « discrimination des parties » en constituant « un assemblage dont tous les éléments s'entre-déterminent⁴⁶² ». Si les

461 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes II, op. cit.*, p. 303.

462 CORAJOUD (Michel), « Le paysage c'est l'endroit où le ciel et la terre se touchent », dans DAGOGNET (François) éd., *Mort du paysage ? Philosophie et esthétique du paysage*. Actes du colloque de Lyon du 1981. Coll. « Milieux »,

choses fusionnent dans le paysage, la composante esthétique est côtoyée par celle culturelle et intellectuelle : le sujet participe à cette interaction par son corps et par son intériorité. En effet, la connaissance du milieu assure l'élargissement des interactions perçues, ainsi que la mise en valeur du mouvement. D'une part, les composantes du milieu se rejoignent dans leur corporéité, de l'autre, la connaissance du monde arabe assure la perception de ces échanges complexes. C'est donc grâce à la compétence d'Eberhardt que des facteurs abstraits comme la religion, l'époque historique et la situation politique sont réduits à leur apparence, sans se détacher des individus et des lieux qui en sont la manifestation. La situation historique du Maghreb *consiste* en des colons, des bureaux arabes, des soldats, des armes, des pillages et des tentes de tribus. La région est décrite d'un point de vue social et politique seulement à partir de facteurs concrets et les dissertations théoriques laissent place à des observations précises :

« Il y a là le petit *khalifa* du *caïd* de Monastir, Maure de Tunis, mince et fluet, très effacé, assez juste, point cruel et pas trop avide surtout ; deux vieux notaires arabes, s'immobilisant dans les idées et les attitudes de jadis, très doux, très bienveillants et souriants. Puis le brigadier de spahis Ahmed, un Oranais, singulier mélange de grâce juvénile, de violence souvent sauvage, d'insouciance et de réflexion beaucoup plus profonde que ne le comporte sa situation sociale... Enfin des bédouins en burnous rouges ou bleus, qui sont des spahis et des *deïra* du *makhzen*⁴⁶³ ».

Ici, on voit assez clairement que l'organisation administrative de Monastir est présentée à partir de ses caractères concrets, des individus et de leur apparence. Il en est de même pour l'analyse de l'administration de la justice qui est le plus souvent supportée par des exemples vrais. De même, la présence coloniale à Bou-Saâda est explicitée à partir d'éléments concrets, comme les bâtiments. Notamment, la ville est divisée en deux parties : « dans l'une, il y a les bâtiments européens, le bureau arabe, la justice de paix. Dans l'autre, le vieil amas de terre pétrie qui est la vraie Bou-Saâda⁴⁶⁴ ». D'une manière similaire, l'instabilité de certaines régions du Sud oranais est justifiée par la présence de soldats campés, par le bruit des armes à feu ou par les mots des habitants : dans une chambre il y a des fusils contre le mur, un rhapsode arabe raconte le siège de Taghit, les légionnaires et les soldats traversent chaque jour les territoires. Si l'histoire apparaît dans sa matérialité, la religion ne fait pas exception. Au contraire, l'Islam conserve une dimension concrète et toute sa présence physique. Il est donc constitué par les marabouts, les zaouïas, les lieux saints, ainsi que par le chant du muezzin et par les voix des fidèles qui prient. La religion *est* « trois hommes encapuchonnés qui tapent des *benadir* craquelés et se balancent en cadence, en

Champ Vallon, Seyssel, 1982. 21 cm, 238 p., ill., couverture illustrée en couleur, p. 39 sq.

463 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 56.

464 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 118.

psalmodiant lentement les litanies du grand saint de Bagdad⁴⁶⁵ », elle *est* la fraîcheur de la mosquée, le mystère qui entoure la figure du marabout ou bien la résignation qui se révèle dans certains gestes des Musulmans.

L'importance accordée au facteur corporel fait que les éléments qui constituent le tableau du Maghreb peuvent se présenter dans leur vitalité : les habitants s'imposent corporellement sur ce qui les entoure, le lieu est caractérisé par des facteurs physiques indispensables qui existent au-delà de toute éventuelle tentative de contrôle, l'histoire et la religion se manifestent avant d'être comprises et Isabelle Eberhardt/Mahmoud Saadi affirme sa/son présence au Maghreb avant tout à travers son corps. La matérialité des éléments garantit leur existence concrète ainsi que leur mouvement, qui vient justement des variations subies au niveau physique à partir changements naturels qui influencent toute existence. On a vu par exemple qu'El Oued suit le cycle des saisons et que les maghrébins suivent les mutations naturelles ou atmosphériques à travers la variété de leurs vêtements, la marche adoptée ou les activités pratiquées. D'une manière similaire, l'arrivée de la nuit modifie l'une des manifestations de l'Islam : la mosquée. Elle devient alors le gris des murs illuminés par des bougies. Les soldats – qui témoignent de l'existence d'un état de guerre ou de désordre – campent la nuit et sortent des casernes à l'aube dans des mouvements qui se basent sur la nature et l'heure. L'intérêt qu'Eberhardt montre envers ces changements d'état est confirmé par la grande quantité de descriptions qui les mettent en scène.

L'interaction d'éléments du milieu arabe se réalise à partir de leur matérialité. Cela permet de définir deux aspects de l'espace maghrébin : avant tout, il se construit progressivement, en deuxième lieu, il se détermine grâce à une communication qu'on pourrait définir interobjective. Sans vouloir nier la présence du regard de l'auteur, qui est l'architecte du paysage décrit, les paysages d'Isabelle Eberhardt sont avant tout caractérisés par la participation de plusieurs facteurs et par un état de volubilité constante. Le résultat de l'interaction est le changement, provoqué par le déplacement éventuel de quelque élément. Le dialogue se réalise en effet parmi des corps qui jouissent d'une vitalité qui leur est propre. On rapporte ci-dessous des exemples qui témoignent de la mise en place de ce genre de relations. C'est toujours nous qui soulignons.

« Sans que j'aie jamais su d'où il venait et par où il entrait dans la petite cour, un jeune Maure, vêtu de soieries aux délicates couleurs éteintes et drapé d'un léger burnous neigeux qui lui donnait des airs d'apparition, venait s'asseoir là, sur une pierre⁴⁶⁶ ».

465 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 114.

466 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 30.

« Les spahis et les *deïra* introduisent le *cheikh*, grand vieillard à profil d'aigle, aux yeux fauves, et tous les anciens de la tribu, accompagnés de leurs fils grands et maigres sous leurs *sefseri* en loques. Quel étrange ramassis de visages brûlés par le soleil et le vent, de têtes énergiques jusqu'à la sauvagerie, au regard sombre et fermé !⁴⁶⁷ ».

On assiste ici à la représentation du rapport qui lie les hommes à la terre : la femme Maure s'assoit sur une pierre, les visages du vieillard et de ses fils sont brûlés par le soleil. D'autres fois, les hommes agissent dans le territoire soit à travers leur apparence soit grâce à d'autres types de manifestation d'origine diverse, sonore, pratique, tactile... :

« Entre les tentes, des hommes en *haïk* noirs, ou terreux, que le vent agite, se démènent, discutant par groupes, en des attitudes violentes, tandis que d'autres, accroupis, fourbissent et armes de vieux fusil à pierre, aiguissant des sabres à poignées en bois, des poignards et des faucilles. Au milieu de douar, les femmes, enveloppées de voiles bleus ou rouges, se lamentent autour d'un *haïk* noir, tout gluant de sang, qui recouvre un cadavre...

Les hommes poussent de grands cris de menace et de mort...⁴⁶⁸ ».

« Des femmes descendent dans le lit de l'oued, drapées d'étoffes bleues ou rouges, portant des peaux de bouc ou de lourdes amphores en terre poreuse... Marchant pieds nus dans le gravier et le sable, elles ont des glissements d'apparitions et ajoutent une note spéciale à ce paysage d'un charme paisible, doucement mélancolique⁴⁶⁹ ».

La présence et l'action humaines s'insèrent ainsi pleinement dans le territoire. La véritable puissance de leurs corps les rend capables d'interagir avec le monde qui les entoure et cela permet de créer un paysage complexe :

« Il y a des hommes en burnous rouges qui, à la brume, rentrent dans les demeures grises à coupoles⁴⁷⁰ ».

Le paysage ici décrit, prévoit la coprésence de plusieurs facteurs qui sont : la couleur des vêtements humains, l'horaire, les maisons qui sont grises et faites des mains humaines. Dans le cas suivant, les hommes et le territoire interagissent à partir des sons et des couleurs :

« ...Dans une ruelle ombreuse, une porte s'ouvre sur une cour vaguement éclairée. Accroupies le long du mur, en robes claires, parées comme des idoles, ruisselantes de pièces d'or, elles gardent de longues immobilités de statues, l'œil vague dans la fumée des cigarettes... Parfois un burnous passe, se faufile,

467 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 52.

468 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 57.

469 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 115.

470 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 76.

disparaît dans la cour, burnous blanc de M'sili, burnous bleu de *deïra*... Alors l'une des idoles se lève avec un grand cliquetis de bijoux, et suit le visiteur dans l'ombre chaude des cellules pauvres⁴⁷¹ ».

Souvent les hommes instaurent un dialogue avec l'histoire du territoire qui se réalise toujours à partir d'une dimension corporelle :

« Tout à coup, de toutes les ruelles mortes sortirent en silence de longues théories de femmes, voilées à l'antique de haillons sombres, bleus et rouges et portant, sur leur tête ou sur leur épaule, de grandes amphores frustes en terre cuite... avec le même geste sculptural que devaient avoir, des milliers d'années auparavant, les femmes de la race prédestinée de Sem, quand elles allaient puiser l'eau des fontaines chananéennes⁴⁷² ».

Le paysage qu'Isabelle Eberhardt construit dans ses écrits est constitué par plusieurs composantes qui se manifestent avant tout dans leur apparence physique. La valorisation de l'aspect matériel fait que chaque facteur peut se présenter dans sa vitalité. En outre, les corps sont soumis à un double mouvement qui d'une part est inhérent à leur existence, de l'autre vient du dialogue instauré avec les autres composantes du milieu. Les textes constituent ainsi un cadre *interobjectif* et, par la médiation de l'écrivaine, ils définissent un univers fait d'associations.

Techniques expressives et style

Du point de vue stylistique, la vitalité des composantes du milieu et la continuité de leurs interactions, se traduisent par l'utilisation d'artifices que nous avons déjà partiellement présentés. Le premier consiste en de la fiction, et donc dans l'écriture de nouvelles dans lesquelles le monde arabe est mis en scène. D'une manière similaire, le jeu du je permet à notre écrivaine de se présenter en tant qu'élément constitutif du Maghreb et de décrire le monde arabe de l'intérieur. Dans ce cas « faire partie du tableau ce n'est pas seulement [pour elle] y projeter ses rêves mais y exister intensément⁴⁷³ » : le jeu du je est la réalisation ultime de la participation d'Eberhardt/Saadi au milieu arabe. À côté de ces deux macro-procédés, plusieurs autres techniques permettent de présenter la vitalité du Maghreb, et finissent par constituer une véritable note stylistique. La première consiste à utiliser les éléments du milieu comme sujets des phrases : il ne s'agit pas d'une vraie personnification, mais de la mise en évidence de la puissance et de la force propulsive des objets. La prédilection pour des périodes ainsi structurés, émerge de la lecture de chaque texte, et les exemples que nous rapportons sont révélateurs d'une tendance répandue. Le territoire est présenté

471 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 114.

472 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 43.

473 DELACOUR (Marie-Odile) et HULEU (Jean-René), « Présentation », dans EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, op. cit., p. 13.

sans la médiation du sujet mais d'une manière immédiate :

« Les murailles et deux pièces de cette maison sans étage étaient restées debout. Au milieu, une fontaine à vasque de pierre tout ébréchée, mais toujours pleine d'une eau claire venant je ne sais d'où, disparaissait presque sous la végétation exubérante qui avait poussée là⁴⁷⁴ »

Cela est valable aussi pour les habitants qui sont décrits pendant qu'ils accomplissent leurs actions habituelles :

« Deux délicieuses petites filles bronzées, vêtues d'éclatantes robes vertes, avec des agrafes d'argent et des foulards de soie rouge brodés d'or sur leurs cheveux noirs, écoutent, attentives, sérieuses, debout au milieu du café maure (...).

Alors l'une des idoles se lève avec un grand cliquetis de bijoux, et suit le visiteur dans l'ombre chaude des cellules pauvres⁴⁷⁵ ».

Bien que le point de vue reste inévitablement subjectif, ce que le sujet perçoit c'est l'action des objets dans le milieu. La volonté de réaliser une description de l'intérieur est confirmée par les nouvelles et les romans, où les maghrébins prennent la parole sans que ce processus résulte aucunement faux ou forcé. De la même façon, la religion et la période historique agissent à partir de leurs manifestations concrètes, qui deviennent souvent les sujets des phrases. Le marabout désigne, dirige, prépare des prières, la « grande *zaouiya* délabrée, la plus vieille du Souf » se dresse « sur sa colline basse, avec ses deux *koubba* symétriques⁴⁷⁶ », la voix du soldat qui scande les versets sonne « étrangement à cette heure et dans ce décor⁴⁷⁷ ».

Le mouvement des composantes du milieu arabe fait en sorte qu'elles apparaissent souvent sans préavis, en surprenant le sujet et le lecteur. L'utilisation d'expressions comme *c'est* ou *voilà* est pourtant à relever : on retrouve souvent des phrases comme « c'était un labyrinthe », « ce fut une période de repos⁴⁷⁸ », ou « c'était l'heure élue⁴⁷⁹ » ou encore « mais voilà que tout à coup, à peine le soleil a disparu à l'horizon, les voix solennelles des *mueddine* m'arrivent des mosquées lointaines⁴⁸⁰ ». Eberhardt se sert souvent de phrases nominales qui, sans décrire les composantes du milieu dans le moment de l'action, mettent en évidence l'autonomie du mouvement et réduisent au minimum l'interférence de l'observateur. Nous en rapportons quelques exemples :

474 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 30.

475 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 114.

476 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 88.

477 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 175.

478 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 29.

479 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 41.

480 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 35.

« Une chambre fruste en très vieille *toub* grise, sorte d'ancre aux parois irrégulières, au plafond bas en tiges de palmes noircies, toutes gondolées⁴⁸¹ »,

« Encore un champ nu, semé de pierres, puis les murailles basses, lézardées, croulantes, de la vieille redoute où gîtent encore des spahis et des légionnaires⁴⁸² »,

« À gauche, sur la colline, au bord de la route, une grande koubba de Sidi Abdelkader Djilani de Bagdad. Un carré de maçonnerie entre de hautes murailles nues et une coupole ovoïde très allongée, le tout d'une blancheur ancienne, vaguement dorée par le soleil⁴⁸³ ».

La matérialité des composantes qui constituent le milieu arabe, favorise la définition d'un mouvement auquel le sujet assiste et que l'écrivaine reconstruit. Le territoire, les habitants, la religion, ainsi que la figure d'Eberhardt/Saadi jouissent en effet d'une capacité de mouvement qui appartient à chaque corps existant, ce qui fait en sorte qu'un processus d'évolution et de changement soit toujours en cours. L'indépendance du milieu, qui entraîne l'utilisation de techniques spécifiques ainsi qu'un style d'écriture particulier, est l'un des éléments que Victor Barrucand cherche à supprimer, remplaçant chaque évocation ou apparition par une description plus homogène, traditionnelle et standardisée. Il corrige souvent les phrases nominales, il substitue aux *c'est* et aux *voilà* des expressions qui mettent en relief l'action du sujet, il efface toute manifestation de l'espace en faveur de la présentation d'une vision structurée.

Une interaction féconde s'instaure parmi les éléments constitutifs du milieu et aboutit à la réalisation du tableau vivant dont nous avons parlé au début du paragraphe. Nous rapportons ci-dessous l'exemple qui nous semble le plus significatif. Les couleurs sont utilisées pour mettre en évidence la coexistence des composantes diverses du milieu, leur vivacité et le dialogue qu'elles instaurent. Le jaune indique la religion islamique, le rouge les activités humaines, le bleu la nature physique, le vert sert à indiquer les variations atmosphériques, le gris la situation politique. Les expressions en gras sont significatives du point de vue stylistique et elles désignent : l'apparition des objets, la matérialité de la religion islamique, l'activité des objets, le mouvement des individus suite aux variations atmosphériques.

« ... Là-bas, très loin, au delà de la mer bleue, **au delà du Tell fertile, de l'Aurès morose et des grands chott** qui doivent se dessécher, **il y a la terre brûlée, la terre ardente et resplendissante du Souf**, où **brûle**

481 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 149 *sq.*

482 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 160.

483 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 212.

la flamme dévorante de la Foi, où, chaque pas, s'élève une mosquée, une *koubba* ou un maraboutique et miraculeux tombeau, où le seul bruit religieux est l'*eddhen* musulman, cinq fois répété, où l'on prie et où l'on croit... Il y a la maison animée de Salah ben Feliba et tout le décor familial, immuable dans ce pays sublimement fanatique. Il y a des hommes en *burnous* rouges qui, à la brume, rentrent dans les demeures grises à coupes, ou qui s'assemblent sur des nattes dans le café de Belkassem Bebach. Il y a les *zaouïyas* saintes et leurs chefs vénérés...⁴⁸⁴ ».

Il y a de véritables points de contact parmi les composantes du milieu : la chaleur de la terre va de pair avec la flamme de la religion, la mosquée est caractérisée par le chant des croyants, l'animation de la maison de Salah est mise en relation avec le fanatisme, enfin les hommes dirigent leurs actions sur la base des variations atmosphériques, dans ce cas, on voit qu'à la brume ils rentrent chez eux. D'une manière similaire, les plaines se définissent souvent par les couleurs des vêtements des habitants, elles s'animent grâce aux bruits humains et aux odeurs qui proviennent de leurs activités. Dans le passage suivant, on observe la célébration d'un marabout :

« Frénétiquement, la clameur se répétait et les tambourins, élevés à bras tendus au-dessus des têtes, battaient une cadence folle. Les chevaux épouvantés reculèrent d'abord, cabrés, écumants, puis s'élancèrent.

Toujours impassible, monté sur un étalon blanc du Djerid, les yeux baissés, en silence, le marabout semblait occupé seulement à contenir sa monture, sans une parole, sans un mouvement brusque sur la bête furieuse.

Enfin, une sorte de cortège se forma, ondulant et blanc, que dominait seule la haute stature du marabout vêtu de vert.

Lentement, nous avançons vers l'est, comme allant à la rencontre du soleil levant encore caché par les dunes énormes qui enserrent Eloued.

Quand, sortant après des sentiers tortueux, et noyés encore d'ombre bleue, nous fûmes sur les hauteurs, la lueur rouge du jour magnifia le cortège blanc ».

On voit que les composantes du milieu se tressent et interagissent : la cadence folle des tambourins stimule la course elle aussi folle, des chevaux, à laquelle s'oppose le silence du marabout représenté dans la tentative – réussie – de contrôler sa monture. Le cortège est mis en relation avec le cheikh et avec la lueur rouge, les hommes avancent en direction d'un soleil qui est caché par les dunes et ils traversent des sentiers, interagissant de cette manière avec les éléments naturels. En gras, nous avons souligné l'action des composantes du milieu : les chevaux reculent et s'élancent, le cortège se forme, les dunes enserrent El Oued et la lueur du jour magnifie la procession.

484 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 76.

Les individus sont souvent touchés par les propriétés du terrain comme le soleil, la poudre, le sable et ils modifient par conséquent leur comportement ou leur aspect physique : le visage des hommes est bronzé, l'allure des femmes qui marchent au désert est lente et cadencée. La religion intervient également dans le milieu en déterminant à la fois le caractère du territoire, les actions humaines et en un certain sens, la structure sociale-administrative de la région. L'époque historique et les circonstances politiques participent elles-aussi au dialogue à travers, par exemple, le mouvement des soldats, la présence de postes de police, le bruit des armes : cela change le territoire, la vie humaine, le rôle de la foi. Les villes prennent ainsi le caractère de leurs habitants et vice-versa : si d'une part « M'sila s'endort ainsi, maraboutique et prostituée⁴⁸⁵ », de l'autre les expressions des êtres humains sont déterminées par le milieu. Les individus subissent aussi les conséquences de la foi religieuse ainsi que de la situation historique, à savoir de l'occupation coloniale : cela advient avant tout au niveau physique. Dans les nouvelles par exemple, on voit des femmes qui portent le voile, des prisonniers enchaînés, des hommes réduits en loques par la pauvreté, des soldats qui répondent aux besoins de l'armée en exposant avant tout leur propre corps. Cette relation émerge assez clairement d'un passage de *Sud oranais* qui décrit la ville de Beni-Ounif.

« Comme Oued-Dermel, comme Aïn-Sefra, comme tous les postes de la région, Beni-Ounif a son *douar* du *makhzen*, ses tentes rayées dressées sur la nudité pulvérulente de la terre ». Ici il y a des *mokhazni* qui « sont mariés et traînent à leur suite la *smala* des femmes et des enfants, que les besoins du service leur font abandonner pendant des mois ». Ils subissent ainsi les conséquences d'une situation historique. Ils sont « très attachés à la foi musulmane », ils prient au désert, on les voit « s'écarter et prier, graves, indifférents à tout ce qui les entoure ». Dans le désert et grâce à la prière, qu'« ils redeviennent eux-mêmes ». Ensuite, « dans l'obscurité de la nuit » et dans leurs tentes ils se consacrent aux activités amoureuses. « Dans leur dure existence d'alertes continues, de fatigues, dans l'incertitude du lendemain, les intrigues d'amour, si goûtées déjà au *douar* natal, prennent une saveur et un charme plus grands⁴⁸⁶ ».

Du point de vue stylistique, l'interaction parmi les composantes du Maghreb est assurée par des phrases qui associent des domaines différents. La volonté de reconstruire le milieu arabe à partir d'un dialogue de ce genre, se manifeste dans des paragraphes qui donnent une image complète de la réalité. Notamment, la description d'El Oued concerne tous les aspects, social, historique, géographique, religieux. Nous en rapportons ci-dessous un extrait en analysant chaque phrase.

485 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 114.

486 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 161 *sq.*

« **El Oued** : une ville toute arabe, bâtie sur le versant d'une haute dune de sable, avec des maisons toutes de plâtre maçonné par les Souafa (habitants du Souf). La ville en prend un aspect oriental de blancheur idéale ».

On découvre ici l'interaction entre le territoire et les êtres humains : les maisons d'El Oued sont construites avec un matériel maçonné par des hommes, la couleur qui détermine l'aspect physique de la région. D'ailleurs, on reçoit des informations sur les activités pratiquées par les habitants du village. On voit enfin que la ville est introduite sans préambules par l'expression *El Oued* :, suivie par sa description.

« Les constructions françaises s'y distinguent très nettement : le bureau arabe, la caserne, la poste, l'école, la douane ».

La présence des colons est introduite à partir de bâtiments. On arrive ici à une description plus approfondie de la situation historique :

« Il y a deux caïdats à Eloued: celui des Achèche et celui des Messaaba »

Cette description est suivie par la réapparition de la composante religieuse, elle-aussi introduite à partir de son apparence physique, à savoir des bâtiments :

« Les constructions musulmanes importantes sont la *mahakma* du cadi, les mosquées Azèzla, Ouled-Khalifa, Messaaba Gharby, Sidi Selem, Ouled-Ahmed et la mosquée de la *zaouiya* de Sidi Abd-el-Kader».

D'une description physique on revient sur le territoire et sur les habitudes des habitants :

« Les rues d'Eloued sont tortueuses et aucune d'entre elles n'est pavée. Le marché est une grande place avec deux bâtiments à voûtes et coupes, l'un pour les grains, l'autre pour la viande. Sur le marché d'Eloued on voit des *Souafa* de toutes les tribus, des Chaamba, et même des Touaregs et des Soudanais⁴⁸⁷ ».

L'œuvre d'Isabelle Eberhardt, y compris les romans et les nouvelles, pourrait être entièrement analysée de cette manière. Une étude de ce genre permet du reste de retrouver le noyau intime de la poétique eberhardtienne, qui consiste à créer un jeu de relations et de connexions qui implique les

487 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 76.

éléments du paysage. Nous concluons que les textes d'Isabelle Eberhardt présentent le paysage arabe à partir de composantes qui le constituent et de leur apparence physique. Les facteurs social, géographique, historique et culturel, étant physiquement présents, sont exposés au mouvement naturel qui est inhérent à toute existence, et une interaction constante parmi les composantes du milieu est mise en scène. L'écrivaine agit donc comme une architecte : elle compose le paysage et enrichit les relations par ses propres connaissances théoriques. De plus, elle est à même de se représenter : Isabelle Eberhardt/Mahmoud Saadi est une composante du Maghreb, ce qui fait en sorte qu'elle/il instaure un rapport avec l'espace. Le résultat de cette interaction est décrit dans le texte. Il consiste en des impressions et des sentiments reçus. Ceux-ci outrepassent la barrière d'une subjectivité pure, pour entrer dans le système interactif dont nous avons tracé le profil général.

Le rapport entre le je et le territoire : vision, impression, sensation

À travers le jeu du je notre écrivaine affirme dans le texte sa présence dans le monde arabe et la réussite du processus d'intégration. Cela implique la participation d'Isabelle Eberhardt ou Mahmoud Saadi – en tous cas du *je* qu'on trouve dans les récits – au paysage défini à partir du mouvement et de l'interaction de ses composantes. L'écrivaine apparaît deux fois dans le récit, comme la responsable de la narration et comme un actrice/spectatrice sur scène. Elle partage le statut des personnages des nouvelles et existe en tant qu'habitant du milieu : pour cette raison, Eberhardt/Saadi interagit avec l'espace qui l'entoure. Ce mécanisme renvoie à la pleine disponibilité de l'écrivaine et au processus de participation et d'éloignement que nous avons défini auparavant.

En tant qu'acteur, le *je* apparaît comme complètement engagé dans le monde arabe, notamment, dans *Fantasia*, il participe à la chevauchée par laquelle les habitants d'El Oued célèbrent leur marabout. D'une manière plus générale, Isabelle Eberhardt/Mahmoud Saadi fait partie du paysage décrit. Le territoire agit sur Eberhardt/Saadi et cette dernière/ce dernier agit sur le territoire : le froid du soir fait que le narrateur et ses compagnons se chauffent autour du feu enveloppés dans leurs burnous, la fréquence des combats dans la région du Sud oranais les empêche de reposer et leur impose des déplacements continus qui doivent être réalisés à cheval, en train ou à pieds selon la conformation du terrain. Elle/il est également conditionné(e) par la situation politique : Eberhardt/Saadi s'adresse aux autorités coloniales pour recevoir le permis de voyage, elle/il subit les mêmes injustices que les autres habitants du Maghreb et est expulsé(e) de l'Algérie sans une motif valable. D'une manière similaire, le *je* interagit avec la dimension religieuse : le chant du muezzin appelle elle/lui et les autres musulmans à la prière.

Toutefois, définir la relation entre le *je* et le monde externe seulement à partir de sa participation concrète à certaines activités est limitatif par rapport à la variété de ses fonctions. Si le *je* au

Maghreb agit, il en est en même temps le spectateur. C'est donc aussi en tant qu'observateur qu'il interagit avec ce qui l'entoure. Cette relation se définit autour d'un échange physique et spirituel. L'intériorité humaine se développe suite au contact avec l'extérieur, étant le résultat du dialogue avec le contexte. Celui-ci produit des résultats dont la variété est résumée par trois expressions : *vision, sensation, impression*. Ces mots ont une signification différente et spécifique, mettant en évidence trois aspects différents de la rencontre. Ce qui change est surtout la conscience du *je* et son éventuel degré de passivité face au monde réel. La vision indique une expérience visuelle (donc encore corporelle) à laquelle Eberhardt peut participer émotivement. Sa conscience intellectuelle est partielle, comme le contrôle qu'elle exerce sur ses émotions. Dans le cas d'une vision, la libre détermination des composantes du milieu demeure évidente : le *je* observe la manifestation de certains éléments du monde arabe sans avoir une vraie capacité d'action. Ces visions peuvent être diverses en raison de la variation constante du territoire qui les inspire. La région des grands chotts sahariens par exemple, est définie comme un « pays de visions⁴⁸⁸ ». Ce mot renvoie à la vitalité du monde externe qui surprend le regard de l'observateur : le paysage de Bou-Saâda provoque « une courte, rapide succession de visions, comme des voiles brusquement soulevés et aussitôt retombant sur des coins de pays très dissemblables⁴⁸⁹ ». En ce sens, l'expression est un synonyme du mot apparition, comme le démontre l'exemple suivant :

« Et l'éternelle illusion du Sud recommence : la ville nous paraît proche et, cependant, nous avançons toujours, sans que la distance semble diminuer. Et cette vision de ville ensorcelée qui fuit à l'horizon devient, à la longue, angoissante⁴⁹⁰ ».

La vision vient de l'interaction entre les objets qui agissent et le regard de l'individu qui reçoit. La passivité de l'observatrice est montrée par le choix des verbes, qui sont au passif : « « Bou-Saâda », vision gracieuse qui m'est apparue, auréolée de soleil, dorée et sertie dans l'émeraude vivante de ses jardins !⁴⁹¹ ».

Au pôle opposé de la vision il y a l'impression. Par ce mot Isabelle Eberhardt met en évidence les conséquences de l'expérience du réel dans l'intériorité du sujet. L'interaction demeure, mais la vitalité des composantes du milieu est définie *ex-post*, à savoir à partir de ses résultats et pas de leur manifestation première. La phrase suivante montre la différence entre l'impression et la vision : « l'impression en est d'autant plus violente qu'on y arrive à travers des décors d'une beauté connue

488 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 33.

489 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 111.

490 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 118.

491 EBERHARDT (Isabelle), *ibid.*

depuis longtemps sans que rien puisse faire prévoir la vision d'Oudjda⁴⁹² ». On pourrait aussi établir entre ces deux mots un rapport de cause à effet, toutefois, étant donné qu'il ne se repropose pas toujours, il est plus opportun de maintenir la réflexion dans le domaine défini auparavant et de présenter l'impression comme le résultat de la manifestation de la réalité – même quand elle n'est pas définie comme une vision – dans l'intériorité du sujet : par exemple, la singulière mobilité des visages des nègres provoque une « impression inquiétante et répulsive⁴⁹³ », une impression extraordinaire est provoquée aussi par El Oued, « pays des dunes immaculées et des profonds jardins, palmeraies ombreuses⁴⁹⁴ ». En ce sens, le mot *impression* peut être interprété à partir de sa signification étymologique : *imprimere* dans le sens de laisser une trace, de marquer. En effet, des expressions comme une *impression d'Afrique*, une *impression du Sud*, une *impression d'Islam*, une *impression d'abandon* qui pourraient renvoyer à la simple interprétation émotive, spirituelle ou intellectuelle d'un lieu, sont côtoyées par des *impressions de silence*, une *impression de l'arrivée*, une *impression de l'aube au désert*, une *impression du premier campement*, une *impression de printemps*, ainsi que d'une « impression vague mais délicieuse d'abord, de revoir des grands arbres, de la verdure, des champs et des prairies...⁴⁹⁵ » ou d'une « impression du port⁴⁹⁶ ». Les *impressions* peuvent être ennuyeuses, mornes, précieuses, profondes, plus ou moins banales, agréables, mélancoliques, sinistres, bonnes, tristes, persistantes. Le dialogue prévoit ici la participation du territoire et de l'intériorité d'Eberhardt/Saadi, ce qui explique la raison pour laquelle les journaux intimes sont définis comme des allusions « aux impressions toujours tristes ou mornes, que ces êtres et ces faits produisent sur moi⁴⁹⁷ ». La puissance de la réalité est démontrée par la violence des impressions, provoquées par la profondeur des empreintes qu'elle laisse dans l'intime : la « succession d'impressions moroses, lentes, ennuyeuses » eues à Alger produit « l'effet d'une goutte d'eau tombant sans cesse au même endroit, ou d'un bruit, minime en apparence, à peine perceptible, mais finissant par devenir une obsession⁴⁹⁸ ». L'impression, qui dans les textes de Fromentin s'insère dans le cadre du souvenir, étant « l'amalgame des données immédiates du réel avec les échos mémoriels que celles-ci ravivent ou suscitent⁴⁹⁹ », appartient maintenant au domaine de l'expérience vécue.

La vision et l'impression sont donc les conséquences de l'interaction entre deux composantes du

492 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 216.

493 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 247.

494 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 394.

495 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 101.

496 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 403.

497 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 314.

498 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 449.

499 CHRISTIN (Anne-Marie), « Préface », dans FROMENTIN (Eugène), *Une été dans le Sahara*. Présentation et notes par Anne-Marie Christin. Le Sycomore, Paris, 1981. 22 cm, 261 p., ill., p. 29.

milieu arabe : la vision exprime le dialogue entre le territoire et le regard humain, l'impression concerne le rapport du premier avec l'intériorité humaine. Ces relations sont permises par la participation d'Eberhardt/Saadi au milieu arabe et par la vitalité des composantes du milieu. Ni l'impression ni la vision ne seraient possibles sans l'interaction, renvoyant à un horizon qui n'est pas purement subjectif. Cela est valide aussi pour la sensation, qui indique le résultat de la rencontre physique avec le territoire. On parle par exemple d'une sensation de bien-être, de dégoût, de la sensation délicieuse qu'on ressent après avoir dormi dehors, ou encore de la « sensation bienheureuse qu'éprouve celui qui aurait porté un poids écrasant et menaçant pour sa vie et qui en serait soudain débarrassé⁵⁰⁰ ». Par ce mot, on fait donc référence à une dimension plus spécifiquement corporelle. En conclusion, Isabelle Eberhardt/Mahmoud Saadi est une composante du milieu arabe qui participe à la création du tableau du Maghreb. Elle le fait à part entière et de plein droit, étant donné que la réalité est un espace vivant et en mouvement. La relation qui s'instaure entre Eberhardt/Saadi et le milieu est à la fois corporelle et spirituelle : l'impression, la vision et la sensation résument la complexité de cette rencontre.

La question linguistique

Isabelle Eberhardt écrit en langue française mais connaît l'arabe depuis sa jeunesse et utilise cette langue à la fois à l'oral et à l'écrit. En ce qui concerne la production écrite, Eberhardt fait parvenir au professeur russe Vassili Maslenikov ses travaux en langue arabe, qui incluent la traduction de quelques poèmes de *les Tziganes* de Pouchkine et des extraits de *la Fontaine de Bakhchissaraï*, pour qu'il les présente au Professeur Baron Rosen, de la faculté des Langues orientales de Saint-Petersbourg. Elle y emploie des dialectes parlés en Tunisie, en Algérie et au Maroc, proposant un mélange linguistique sur lequel le Baron Rosen s'interroge : « qu'est-ce qui lui prenait, à la jeune protégée de Maslenikov, d'écrire en maghrébin, une langue qui s'enseignait sans professeurs et sans grammaire, langue des gueux, alors que la langue “descendue d'en haut”, celle du Coran, était seule digne d'intérêt ?⁵⁰¹ ». D'ailleurs, la connaissance de l'arabe est démontré par les lectures effectuées⁵⁰², par les lettres envoyées à Abou Naddara⁵⁰³ – qui contiennent aussi d'exercices de style –, par celles envoyées à Ali Abdul Wahab et par les manuscrits qui contiennent plusieurs mots et un

500 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, op. cit., p. 390.

501 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient, la jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 246.

502 Voir sur ce sujet, la première partie de la thèse. Pour une analyse plus approfondie du parcours formatif d'Eberhardt, il faudra se référer à la biographie en deux volumes écrite par Edmonde CHARLES-ROUX, *Un désir d'Orient : jeunesse d'Isabelle Eberhardt (1877-1899)*, op. cit. et *Nomade j'étais, les années africaines d'Isabelle Eberhardt (1899-1904)*, op. cit.

503 Les lettres en langue arabe envoyées à Abou Naddara ont été traduites par Maxime Rodinson et publiées dans la revue *Europe* en juin 1956 (« Les prémices d'une vocation: lettres inédites d'Isabelle Eberhardt »). Edmonde Charles-Roux explique que Rodinson confirme le jugement du professeur Rosen en considérant ces lettres comme incohérentes, parfois vulgaires et d'une graphie presque incompréhensible.

bon nombre de notes. Ces expressions sont accompagnées d'autres termes qui sont la traduction alphabétique latine de paroles arabes. L'utilisation de l'alphabet latin concerne aussi certains feuillets autographes qui datent de 1895-1896 (31MIOM30, 23x19), dans lesquels Eberhardt commence à établir un vocabulaire franco-russe : « “je suis gai : *mnié vécélo*”, “je suis content : *ia rad*”, “je suis fâché : *ia serdit*”, “je t'aime : *ia tebia lioubliou*”, “qu'il aille au diable : *K'tchortou iévo*”⁵⁰⁴ ». D'ailleurs, dans sa correspondance, Eberhardt alterne le français avec l'arabe, le russe et le grec⁵⁰⁵.

Ce qui nous intéresse ici, c'est d'analyser la manière dans laquelle les langues se rencontrent dans les textes. Nous nous concentrerons surtout sur la langue arabe, dans le but de mieux comprendre quelle est la relation que l'écrivaine instaure avec la langue et la culture du Maghreb. Après avoir cité les passages écrits en arabe, nous passerons à l'étude des expressions qui apparaissent dans leur traduction française. Celles-ci seront analysées à partir des champs sémantiques auxquels elles appartiennent : nous observerons que la plupart de ces mots renvoie à des objets typiques du monde arabe et inexistants en Europe. Ensuite, il faudra s'attarder sur le placement de ces expressions dans le texte et sur les conséquences au niveau de lecture et de réception du texte. Nous ferons toujours référence à l'édition des textes eberhardtiens publiée par Grasset et établie par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, encore que la mention des versions manuscrites reste parfois indispensable.

Les expressions écrites en alphabet arabe sont traduites en français par Delacour et Huleu, dans le désir de rendre les textes accessibles au public facilitant sa lecture. Elles sont cependant dûment signalées par des symboles graphiques (une demi-lune qui, probablement pour des raisons graphiques ou des problèmes d'impression n'est pas toujours visible) ou par des notes en bas de page. Nous les retrouvons surtout dans les journaux intimes, qui sont ici présentés dans la version unique fournie par René-Louis Doyon. Généralement les mots arabes appartiennent au lexique de la religion : on trouve des expressions comme *Mektoub*, *Voie de la Destinée*, *La miséricorde de Dieu soit sur lui, s'il plaît à Allah, jusqu'au jour de la résurrection*, *Dieu connaît les choses cachées et la sincérité des témoignages*, ainsi que de véritables formules à caractère religieux comme les suivantes : « Dieu est Dieu et Mohammed est son prophète », « louange à Dieu qu'il nous a délivrés ! », « tous ceux qui sont sur la terre sont mortels ». Il s'agit toutefois d'une tendance générale, car d'autres expressions religieuses demeurent écrites en langue française. En outre, Eberhardt utilise l'arabe pour des réflexions personnelles, pour des souvenirs intimes, pour tirer des conclusions, ou, encore, dans les lettres envoyées à Abou Naddara ou à Slimène. Par exemple, elle

504 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient, la jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 247.

505 Voir la note de Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu dans EBERHARDT (Isabelle), *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*, op. cit., p. 11.

se souvient (en langue arabe) d'amis qu'elle a laissé à Genève :

« Je vous ai quitté, et mon cœur ne cesse pas d'être auprès de vous ;
Et la douceur de la vie, après votre départ, est devenue amertume ;
Et l'écran de la séparation s'est placé entre moi et vous,
Comme entre le vivant et le mort se place le tombeau !⁵⁰⁶ ».

Quelques pages après, Isabelle Eberhardt en se référant aux gens de Ténès qui ont fait un rapport à l'administration algérienne qui la concerne, écrit « maudits par leur père : le chien !⁵⁰⁷ ». D'autres fois – et c'est quelque chose que nous retrouverons plus tard – Eberhardt utilise la langue arabe pour reproduire des expressions locales (« Il est monté au *bordj*, disent les Arabes⁵⁰⁸ ») ou des chansons. De cette manière, elle valorise la culture locale se montrant « sensible aux us et aux coutumes de ses coreligionnaires » et cherche à « mettre en valeur leur vision ou leur conception du monde » en transcrivant les vers de poésie populaire, en expliquant leur âme, leur « goût pour l'imprévu, rusticité, confiance en Dieu⁵⁰⁹ ».

Il est difficile d'établir une raison précise qui justifie dans le texte l'utilisation de la langue arabe, d'autant plus que celui-ci n'est pas le seul idiome utilisé : certains passages sont écrits en russe et d'autres en italien. La multiplicité de langues est donc un élément significatif de la poétique eberhardtienne et implique aussi l'utilisation de langues mortes, dont le latin et le grec. Sur ce sujet, une réflexion très intéressante est faite par Edmonde Charles-Roux, qui, en commentant une lettre écrite en français et en russe, observe :

« Cette lettre n'est qu'un exemple parmi d'autre d'une étourdissante polyphonie associant des bribes de langues vivantes à des langues mortes comme si, dès l'âge de dix-huit ans, Isabelle avait voulu nier les frontières et proclamer son droit au dépaysement. À se définir par rapport à tant de langues étrangères, n'affirmait-elle pas une volonté de se soustraire à l'enracinement ?
Ce n'était là qu'un premier pas. À quelques mois de là Isabelle affirmera son caractère inassimilable en forgeant des mots à partir de plusieurs langues mélangées à plaisir⁵¹⁰ ».

En ce qui concerne la langue italienne, elle est utilisée pour une citation placée dans l'introduction à la note écrite le 29 janvier 1900. Il s'agit d'un extrait tiré d'une poésie d'un écrivain et politicien italien, Giovanni Prati⁵¹¹. La citation, qui vient de la poésie *Canto d'Igea* contenue dans le recueil

506 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, op. cit., p. 325.

507 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 452.

508 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 339.

509 ROCHD (Mohammed), *Isabelle Eberhardt, une maghrébine d'adoption*, op. cit., p. 233.

510 CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient : jeunesse d'Isabelle Eberhardt (1877-1899)*, op. cit., p. 191.

511 Giovanni Prati soutient politiquement la monarchie des Savoia mais, après l'unification d'Italie, travaille avec

Armando, est probablement reprise d'un monument de la ville de Cagliari et son contenu semble renvoyer au sentiment de joie temporaire ressentie par notre écrivaine au cours de son court voyage en Italie. En fait, malgré quelques erreurs de grammaire, le passage de l'auteur, mort à Rome en 1884, est compréhensible : *Perché affrettar l'arrivo della giornata negra ?... Nei Baei miei t'allegria, o brevemento vivo*⁵¹². D'autres passages témoignent de l'utilisation de cette langue : dans le récit *Pays oublié* publié par Doyon et concernant le voyage en Sardaigne, on voit qu'Eberhardt parle de *galeotti, signori, Via Roma, Corso, calzolaï*. Ce qui nous intéresse ici est le fait que l'auteure établit avec le territoire visité un lien qui passe aussi par la dimension linguistique.

En ce qui concerne le russe, des réflexions supplémentaires peuvent être faites : on observe avant tout que l'expression *Esprit blanc* par laquelle Eberhardt fait référence à sa mère Natalia de Moerder, est presque toujours écrite en russe. Cela nous suggère que cette langue soit utilisée pour évoquer des souvenirs du passé, ce qui est partiellement vrai. Notamment, quand Isabelle pense à Archavir elle se rappelle – en russe – de ses considérations à propos du « gage de l'auto-perfection⁵¹³ » et les réflexions qui suivent la lecture du bien-aimé Nadson sont écrites en russe. D'autres notes, intitulées *Vagabondages en Tunisie*, sont présentes dans les manuscrits (31MIOM30, 23x19) : Victor Barrucand en fait traduire une partie par Rosalia Belaben Bentami, tandis qu'une partie reste inédite (31MIOM30, 23x20⁵¹⁴). Toutefois, aucune évaluation systématique ne peut être faite, car des passages russes apparaissent souvent et leur contenu est varié : Eberhardt fait référence à ses projets d'écriture, elle exprime ses sentiments, elle prend des notes. Celles-ci sont parfois très longues, comme par exemple les confidences écrites en février 1901 à El Oued, situées au début du troisième journalier. En outre, nous savons qu'Eberhardt réfléchit à la possibilité de publier en Russie son voyage dans le Sahel ainsi que quelques nouvelles, et qu'elle envoie son texte *Vie au Sahara* au professeur Repman. Notre écrivaine utilise la langue russe aussi dans la rédaction épistolaire.

Isabelle Eberhardt connaît plusieurs langues et elle aime toutes les utiliser dans une écriture variée aussi du point de vue linguistique. Le fait que l'écrivaine se sert indifféremment de plusieurs idiomes, est le témoignage ultérieur de la liberté qui est inhérente à son parcours, qui se déroule sur des routes connues mais variées. Les alphabets russe et arabe ne sont utilisés que dans les journaux intimes, tandis que dans les nouvelles, les reportages et les notes de voyage, Eberhardt utilise

Francesco De Sanctis, alors ministre de l'Instruction publique. Il sera ensuite directeur de l'*Istituto Superiore di Magistero* fondé par De Sanctis. Parmi ses écrits, il y a des poésies et sa collection la plus célèbre s'intitule *Canti lirici, canti per il popolo e ballate*, publiée en 1843.

512 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 310.

513 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 321.

514 Ces récits inédits n'ont jamais été traduits en langue française. Un travail de traduction est donc envisageable. Les manuscrits contiennent plus qu'une centaine de pages en langue russe, avec des récits, des lettres et d'autres documents.

presque toujours des mots en traduction alphabétique française. Des observations intéressantes peuvent être faites à propos des champs sémantiques auxquels appartiennent les expressions arabes en traduction alphabétique latine. La totalité de l'œuvre d'Eberhardt sera prise en compte, y compris donc les nouvelles et les romans. Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu proposent en conclusion de leur édition des textes un lexique des mots arabes en ordre alphabétique. Parmi ceux-ci on trouve des termes qui servent à indiquer :

1. La situation historique (autorités locales, guerres).

Parmi ces mots il y a *'adel* (notaire religieux), *aghalik* (notable placé au-dessus du *caïd*), *amel* (gouverneur marocain), *bachagha* (fonctionnaire indigène) *baroud* (guerre, combat), *beylik* (seigneur), *bordj* (place forte), *cadi* (juge musulman), *caïd* (chef de tribu), *deïra* (garde municipale), *djemaâ* (assemblée), *dijch* (armée), *douar* (groupement d'habitations qui réunissent des familles ayant un ancêtre commun), *forka* (fraction d'une tribu), *goum* (contingent militaire nomade), *hakem* (administrateur), *harka* (bande armée), *khalifa* (vice-gouverneur des caïdats de Tunis), *khodja* (secrétaire administratif), *mahakma* (autorité locale), *makhzen* (corps de la gendarmerie composé des ressortissants algériens), *mokkadem* (directeur de la zaouïa), *mufti* (juriste religieux), *naïb* (dignitaire musulman), *oukil* (administrateur des services financiers), *ouazara* (ministres) *razzia*, *roumi* (terme qui désigne les Français ou les Européens), *Turco* (tirailleur de l'armée d'Afrique)

2. La société et les habitudes des habitants (travaux, traditions, vêtements).

Parmi ces mots il y a *'acha* (repas du soir), *'araba* (carriole), *ar'ar* (plante utilisée pour fumer), *'assas* (gardien), *bach amar* (guide des caravanes), *bendir* (tambour utilisé par les nomades), *berdha* (sac utilisé par les tirailleurs indigènes), *bith ech char* (tente des bédouins couverte de poils de chameaux), *burnous* (cape de laine à capuchon), *cahouadji* (cafétier), *calam* (roseau taillé pour écrire), *chaouch* (gardien), *chechia* (coiffe), *chèche* (turban), *chelha* (parler berbère), *chorba* (soupe), *ciradjou* (cireur), *dar* (maison), *dar ed-diaf* (maison communale pour les voyageurs), *dar el ghannyat* (maison des chanteuses), *delloua* (seau pour retirer l'eau du puits), *derbouka* (instrument musical), *diffa* (repas en honneur des voyageurs), *djellaba* (vêtement long avec un capuchon), *djinn* (esprit malin), *djouad* (noble), *djouak* (flûte), *farenghi* (étranger), *fellah* (paysan), *ferrach* (matelas), *ferrachia* (voile utilisé par les femmes), *filali* (cuir ouvragé qui vient du Tafilalet), *fondouck* (auberge pour les voyageurs), *forka* (partie d'une tribu), *fouta* (serviette utilisée dans le hammam), *gandoura* (tunique en laine), *gasba* et *ghaïta* (instruments musicaux), *goual* (poète compositeur), *goumbri* et *guellal* (instruments musicaux), *gourbi* (maison sommaire), *guemira* (limite d'une piste / pyramide de pierre), *guennour* (coiffure d'homme), *guerba* (outre de peau de

chèvre), *haïk* (voile de femme), *hammam*, *harara* (sacs en laine), *harrag* (troupeau), *hartani* (descendants d'esclaves noirs), *hottara* (armature de puits présente dans le Souf), *ihram* (vêtement du pèlerinage), *kacidés* (poésies chantés), *kalam* (outils pour écrire), *kaftan* (manteau long oriental), *kasbah* (citadelle, extension de la vieille ville), *kaoued* (entremetteur), *kefenn* (linceul), *khalkhal* (anneau), *kammes* (métayer), *khodja* (secrétaire), *khol* (fard pour les yeux), *koumia* (poignard), *ksar* (village du Sahara), *litham* (voile de visage), *mahakma* (tribunal local), *mechta* (ferme), *meddah* (rhapsode arabe), *medersa* (école coranique), *mehara* (course à chameau), *mehari* (chameau de course), *mella* (galette), *melahfa* (robe de femmes, voile complet), *mellah* (quartier juif), *mlehya* (drap porté par les femmes dans les campagnes), *mouddarés* (instituteur), *mzana't* (renégat), *naach* (brancard pour transporter les morts), *nouba* (composition vocale et pendant la colonisation musique des tirailleurs nord-africains), *oudjak* (fourneau des cafés maures), *oumara* (outre de cuir), *papoudj* (babouches), *sefseri* (*burnous* tunisien), *serroual* (pantalon arabe), *sokhar* (responsable des chameaux), *souafa* (habitants du Souf), *soufia* (femme du Souf), *souk* (marché arabe), *sourdis* (pièce d'un sou), *tâam* (nourriture), *taleb* (étudiant musulman), *tarbouch* (coiffure turque), *ziar* (pèlerin).

3. Le territoire (cours d'eau, vents, plantes).

Parmi ces mots il y a '*adjedj* (vent poussiéreux), *bahri* (vent marine), *bled* (pays, campagne), *bled el 'atteuch* (le pays de la soif), *btom* (sumac), *chehili* (sirocco), *chira* (herbe), *chott* (lac salé desséché), *delloua* (gourde à eau), *diss* (herbe sèche), *djebel* (montagne), *djerid* (palme), *doum* (palmier nain), *drinn* (herbe du désert), *erg* (désert de sable), *feggaguir* (canal souterrain), *hamada* (désert de pierres), *keram* (figuier), *khamsin* (vent de sable), *maghreb* (coucher du soleil), *na'na'* (menthe), *oued* (cours d'eau), *redir* (étang), *sebkha* (marécage salé), *segua* (canal d'irrigation), *sobkh* (lever du soleil), *timzrith* (thym), *toub* (argile séchée), *zebboudj* (olivier).

4. La religion (prières, autorités religieuses).

Parmi ces mots il y a '*asr* (prière de l'après-midi), *baraka* (bénédiction divine), *cheikh* (chef de confrérie), *derouich* (membre d'une confrérie musulmane, homme ou femme qui vit en pauvreté), *dikr* (invocation souvent répétée), *doul' kada* (onzième mois de l'hégire), *eddhen* (appel à la prière), *fatiha* (première sourate du Coran), *guebbla* (direction de La Mecque), *habou* (propriété qui appartient à une fondation religieuse), *haram* (interdit religieux), '*icha* (prière du soir), *imam* (conducteur de la prière), *kéfer* (mécréant), *khouan* (membre d'une confrérie religieuse), *koubba* (sanctuaire), *makam* (lieu saint, sépulture d'un saint), *marabout* (personnage saint vénéré par la population), *mektoub* (ce qui est écrit), *mihrab*

(niche qui indique la direction de La Mecque), *mokkadem* (directeur d'une zaouïa), *mouharram* (premier mois de l'hégire), *m'tourni* (converti), *Qadri - Kadri*, pluriel *Qadriya* (confrérie fondée par Abd-el-Kader Djilani de Bagdad), *ramadan* (jeûne religieux, neuvième mois de l'hégire), *redjeb* (septième mois de l'hégire), *zaouïya* (établissement religieux, école, siège de la confrérie), *ziara* (pèlerinage sur le tombeau d'un saint), *zoual* (appel à la prière de l'après-midi).

D'autres mots sont écrits en langue arabe, comme *berrania* (étranger), *hassi* (puits), *kanoun* (brûleur provoqué par des cendres chaudes), *matara* (outre pour conserver l'eau), *meïda* (petite table basse), *misbah* (lampe à huile), *naala* (sandale), *narba* (querelle), *nefra* (discorde), *sloughi* (chien du désert), *zeriba* (hutte en palmes). L'utilisation de mots arabes est apparemment finalisée à la meilleure définition géographique et culturelle du milieu. La signification originare des termes est sauvegardée et mise en relation immédiate avec une culture précise, celle du Maghreb. De cette manière, Isabelle Eberhardt réduit la distance entre la réalité maghrébine et sa représentation textuelle. Ceci est extrêmement important au niveau de la réception car le lecteur, hypothétiquement francophone, se trouve complètement plongé dans le monde arabe. La classification des champs sémantiques permet de juxtaposer les choix linguistiques avec le processus de reconstruction du paysage. En effet les composantes qui interagissent entre elles dans un espace en mouvement, appartiennent aux mêmes champs sémantiques que les mots en langue arabe, ce qui nous soutient dans l'hypothèse d'un horizon théorique partagé. Le Maghreb est reconstruit à partir des interactions multiples dont il est le siège et les éléments protagonistes de cet échange sont présentés en tant que porteurs de la langue et de la culture arabe. Il est donc possible d'interpréter le choix linguistique fait par Isabelle Eberhardt à partir des trois projets que nous avons défini auparavant. Avant tout, l'utilisation de la langue locale renforce la valeur scientifique des textes, qui contiennent des exemples concrets de la langue locale. En deuxième lieu, Eberhardt représente l'avancement de son parcours d'intégration qui apparaît ici dans sa dimension linguistique. Enfin, l'alternance de langues diverses est un facteur déterminant pour la définition de la poétique de l'écrivaine et a une importance esthétique.

La présence de langues diverses – qu'elles soient présentées ou pas à partir de leur traduction alphabétique française – a des conséquences aussi au niveau de la réception. Nous savons que, bien qu'Isabelle Eberhardt publie la plupart de ses écrits dans des journaux algériens, ses aspirations sont plus hautes, car elle voudrait être lue par les Français ou plus généralement par un public européen. Dans ses journaux intimes, on lit : « je tacherai au moins de me faire un nom dans la presse algérienne en attendant de pouvoir en faire autant dans celle de Paris⁵¹⁵ ». Il faut observer que les

515 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 418.

expressions arabes, russes et italiennes sont situées au milieu du texte écrit sans que – le plus souvent – aucune traduction ne soit prévue. Le lecteur se trouve donc en face à des passages comme les suivants :

« À la porte du *souk*, une voiture s'arrêta et deux femmes voilées à la mode algérienne en descendirent. Elles étaient enveloppées de *ferrachia* blanches, et leur voile, étant blanc aussi, laissait voir leurs yeux⁵¹⁶ » ;

« C'est El Hadj Abdelkader, le *meddah*. Il va chanter et tous les autres, à genoux sur les banquettes, se penchent sur les cloisons pour l'écouter.

Alors, tout doucement, en sourdine, le *djouak* et les *gasba* commencent à distiller une tristesse lente, douce, infinie, tandis que, discrètement encore, les *benadir* battent la mesure monotone⁵¹⁷ ».

Christine Montalbetti a étudié en profondeur la question de la réalisation pratique d'une écriture qui s'essaye à la référence. L'alternance de langages divers permet de mettre en scène le caractère hétérogène du réel et constitue une véritable stratégie d'écriture. Si d'une part, il est possible qu'Isabelle Eberhardt traduise par la diversité des langues, son incapacité de dire le réel et de le représenter, de l'autre les objets décrits prennent le pas sur l'auteure la contraignant, pour ainsi dire, à adopter des stratégies multiples dans le but de présenter un monde qui refuse toute forme de réduction. Par conséquent, la médiation entre le réel et le lecteur se trouve réduite, l'écrivaine étant soumise à des conditions imposées par le monde externe. Ceci ne conduit pas à l'abolition de la figure de l'auteure car, dans ce cas, Isabelle Eberhardt démontre par le biais de l'écriture, ses connaissances linguistiques. Toutefois, l'affirmation de son intégration dans le monde arabe va de pair avec la mise en scène de la vitalité des objets dont celui-ci est constitué, ce qui se traduit par la négation de toute traduction linguistique possible. Comme observe Montalbetti « l'indicible, avant d'être le reflet d'une impossibilité radicale à dire le monde, telle que l'écriture momentanément se la représente, fait partie d'un geste rhétorique, qui se place finalement au service d'une valorisation de l'objet⁵¹⁸ ». Celle-ci va de pair avec l'exaltation de la participation de l'écrivaine au paysage décrit, tandis que les risques d'une mauvaise compréhension de la part du lecteur augmentent. D'ailleurs, la rencontre avec la langue arabe constitue la première forme de contact direct avec le monde arabe, qui se montre ouvert et accessible, dans le cadre de son indiscutable valorisation. On retrouve ici la reprise de l'horizon théorique participatif auquel Eberhardt s'inspire, la rencontre linguistique

516 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes II*, op. cit., p. 74.

517 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 326.

518 MONTALBETTI (Christine), *Le voyage, le monde et la bibliothèque*. Coll. « Écriture », Presses universitaires de France, Paris, 1997. 22 cm, 259 p., p. 15.

immédiate étant une nécessité imposée au lecteur. La lecture est néanmoins consentie par la définition du contexte, qui permet de comprendre par intuition la signification de mots inconnus.

L'écriture d'Isabelle Eberhardt est donc intéressante aussi en raison de l'alternance de plusieurs langues. Si l'écrivaine s'exprime aisément en français et en russe, l'utilisation d'autres langues comme l'italien et surtout l'arabe est subordonnée à la présence d'une intention précise, qui est de réaliser les trois projets documentaire, personnel et littéraire. La question linguistique est complexe et a des conséquences au niveau du style et de la réception. Elle nous permet d'approfondir davantage la poétique eberhardtienne et la valeur esthétique de ses textes qui restent, malgré leur valeur documentaire, riches de stratégies et d'artifices. D'ailleurs, notre écrivaine ne semble jamais oublier l'existence d'un parcours intime personnel qui aboutit à la constante valorisation de l'avancement de son projet d'intégration. L'utilisation de plusieurs langues renforce donc ultérieurement la définition d'un contexte culturel varié, dans lequel le texte se propose comme lieu de rencontre.

Chapitre 5 : L'hybridité des genres

Après avoir analysé les aspects essentiels de la poétique d'Isabelle Eberhardt, une nouvelle classification de ses œuvres peut être proposée. Au début de cette section de la thèse, nous avons situé les journaux intimes et le reportage aux limites extrêmes de la production eberhardtienne. Entre les deux, il y a en effet une distance remarquable, étant donné que les journaux intimes témoignent du projet de formation personnelle qui accompagne les voyages réalisés, tandis que le reportage recueille un bon nombre d'informations à propos de l'histoire, de la société et de la politique de la région oranaise. Une classification de ce genre est sans doute utile pour se faire une idée de l'étendue de la production de notre écrivaine et de ses bornes, dans la conscience de la multiplicité des facteurs qui se cachent derrière ses écrits. L'horizon théorique que nous avons défini, le strict rapport qui lie le développement personnel, la connaissance du Maghreb et l'écriture, justifie la valeur psychologique, documentaire et littéraire de chaque texte. Les journaux intimes ne sont pas de simples confessions, ni le compte-rendu d'une évolution intime qui refuse toute considération positive du lieu, et, d'une manière similaire, le reportage n'exclut pas une implication du sujet, ni son expression.

L'expérience du réel assure l'existence d'un parcours individuel qui passe par le recueil de données et qui aboutit à l'écriture. Une classification générique de l'œuvre eberhardtienne résulterait extrêmement complexe. Ses lettres, contenues dans *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*, appartiennent sans doute au genre épistolaire pour des raisons formelles et pratiques indiscutables. Le cas de *Mes journaliers* est plus compliqué : ces carnets analysent en profondeur le

territoire et la société arabes sans pourtant renoncer à un discours littéraire qui ressort de l'attention stylistique, d'une certaine valorisation esthétique ainsi que de la présence de réflexions structurées qui font référence au domaine de la littérature. D'une manière semblable, dans le reportage, malgré un caractère qui reste avant tout documentaire, le sujet raconte son expérience, il exprime son point de vue et l'aspect esthétique-stylistique demeure inaltéré. Cette coprésence est soulignée très précisément par Tiffany Tavernier, qui décrit le parcours eberhardtien par les mots suivants : « son œil, tel un appareil photo, fixe à jamais un regard, un vêtement, un geste, une phrase lancée en l'air. Dans ce monde eberhardtien, tout est à la fois concis et comme suspendu. Rêve et réalité des images s'entremêlent sans jamais chercher l'effet si ce n'est pas celui du pur ressenti, du pur visuel⁵¹⁹ ». Cette hybridité, on la retrouve dans les notes écrites au Maghreb et publiées dans la section *Vagabondages* du premier volume de *Écrits sur le sable* ainsi que dans celles prises au Sud oranais et divisées en deux parties : des informations vraies sur le Maghreb sont côtoyées de réflexions et de sensations personnelles. En ce qui concerne les nouvelles et les romans (*Rakhil* et *Trimardeur*), le caractère fictionnel du récit va de pair avec la validité de certains renseignements regardant l'histoire et la société maghrébines.

La question du genre implique un discours plus vaste à dominante théorique, qui commence avec la définition d'une expérience de participation profonde qui est en même temps un instrument de croissance personnelle et une méthode de recherche. L'écriture a deux conséquences opposées : d'une part, la validité des données acquises est assurée, de l'autre, la présence du sujet est constante. À bien voir, on retrouve ici résumé un enjeu qui appartient à l'histoire de l'anthropologie et qui se pose à partir de la coexistence d'un regard subjectif et de la volonté de recueillir des informations scientifiquement valides. Il est en effet difficile de concilier l'objectivité des renseignements fournis avec la partialité d'une vision qui est forcément personnelle. Dans l'expérience eberhardtienne, la question est résolue par une participation complète au milieu choisi, dans une observation participante qui devient plutôt une expérience *participée*, étant donné que l'écrivaine, une fois partagées les traditions locales et réalisée la conversion à l'Islam, se prépare à devenir une maghrébine. Ce choix est une affirmation de liberté individuelle et il se fait dans le cadre d'une réduction de la distance physique, spirituelle et culturelle qui sépare Isabelle Eberhardt des Arabes. L'éloignement qui suit une première phase de participation et qui aboutit à l'écriture, raccourcit davantage la distance. En effet, bien que le texte sorte de la plume de l'écrivaine et décrive son expérience personnelle, Isabelle Eberhardt présente le Maghreb de l'intérieur. Pour sauvegarder la validité des informations proposées, elle redonne au milieu la vitalité qui lui appartient et se représente elle-même comme faisant partie d'un tableau vivant, dans lequel les objets se meuvent et

519 TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*, op. cit., p. 266.

agissent. Le territoire, les habitants, la période historique et la culture locale fusionnent dans un paysage interactif. Isabelle Eberhardt est en même temps auteure, spectatrice et actrice du et dans le paysage.

Un résultat semblable est atteint grâce à des stratégies formelles, stylistiques et au contenu qui rapprochent les textes d'Eberhardt aux récits littéraires : par le biais de l'écriture, les éléments du milieu se rencontrent et interagissent unissant de cette manière la validité scientifique des informations fournies et leur manipulation esthétique. La complexité des intentions d'Isabelle Eberhardt se traduit par des textes qui sont également complexes et qui, malgré leur hybridité, finissent par mettre en évidence la vitalité de l'existence, le rôle actif et passif des objets et du sujet. Dans le cadre d'une existence partagée, le milieu est valorisé et l'écrivaine affirme son droit à participer à un espace ouvert et de rejoindre un niveau d'intégration élevé pour devenir enfin une composante du Maghreb. Les œuvres eberhardtiennes unissent de cette manière la science et la littérature, dans une duplicité qui ne se soumet pas aux bornes imposées par une classification de genre.

Les notes de voyage témoignent d'une formation individuelle et recueillissent des données précises sur le territoire exploré. Les nouvelles et les romans sont des récits fictionnels qui mettent en relief certains aspects de la réalité, les journaux intimes contiennent l'expression des sentiments d'Eberhardt et la description du milieu qu'elle explore. C'est pour cette raison que ses écrits sont une ressource scientifique et une production littérairement valide, ils peuvent être définis comme la manifestation ultime d'une coopération. Nous proposerons, dans les deux prochains paragraphes, les analyses de trois textes : le premier est écrit à la première personne et il est une note de voyage, le deuxième est une nouvelle, le troisième est un extrait du reportage réalisé au Sud oranais. Cela est fait dans le but de montrer l'horizon que nous avons défini jusqu'ici, mettant particulièrement en évidence le rôle exercé par l'écrivaine et la continuité du style d'écriture. Les passages qui la concernent sont soulignés en violet.

Analyse d'un texte – premier extrait

Nous proposons l'analyse d'un extrait de *Heures de Tunis (Écrits sur le sable I*, section *Vagabondages*, p. 32-33).

En Tunisie, l'accès de mosquées et des cimetières coraniques n'est licite qu'aux musulmans.

Le territoire est présenté à partir de lieux religieux et de la loi qui les administre. Les informations

viennent de l'expérience directe d'Isabelle Eberhardt qui a l'habitude de fréquenter les mosquées et les cimetières islamiques. De cette phrase, on déduit que la conversion à la religion musulmane est essentielle pour une connaissance approfondie du Maghreb : certaines activités restent interdites aux infidèles.

Ainsi, comme les sépultures y sont très anciennes et qu'il n'y passe point de curieux, personne ne vient troubler les morts oubliés de Bab-el-Gorjani, où seuls l'appel des mueddine et celui des clairons des zouaves parviennent de tous les bruits de Tunis, qui s'étale en pente douce jusqu'au miroir immobile de son lac.

La solitude est représentée par les tombeaux qui ne sont point fréquentés. Dans ce milieu intervient la voix du muezzin : elle est définie comme un *bruit de Tunis* bien qu'elle renvoie plus directement à la présence l'Islam. Ici on revient encore au territoire : une relation directe avec la religion locale est assurée par la manifestation corporelle de l'Islam, qui s'exprime dans ce cas par la voix du muezzin. L'immobilité du lac s'oppose aux bruits de la ville qui l'entourent, témoignage d'une relation qui implique toutes les composantes du milieu. Du point de vue stylistique, les éléments qui constituent le monde arabe sont les sujets des phrases : les sépultures sont anciennes, les habitants ne viennent pas troubler les morts, l'appel du muezzin et le son des zouaves rejoignent ce lieu qui à son tour s'étale en pente douce.

J'ai toujours aimé errer, sous le costume égalitaire des bédouins, dans les cimetières musulmans, où tout est paisible et résigné, où rien de ce qui rend ceux d'Europe lugubres ne vient déparer le majesté du lieu. Et tous les soirs, je m'en allais seule et à pied vers Bab-el-Gorjani.

Le *je* apparaît à l'intérieur du cadre, représenté au cours de son errance. Eberhardt/Saadi est influencé par le milieu : elle/il s'habille avec le costume des bédouins et elle/il fréquente les cimetières de Bab-el-Gorjani, se réjouissant de la solitude qui leur est propre. La première rencontre avec le territoire prévoit une expérience physique réelle, qui est la marche en direction de Bab-el-Gorjani. Du point de vue stylistique, la vivacité du milieu est reprise dans des phrases qui ont pour sujet les composantes du milieu.

À l'heure élue du magh'reb, quand le soleil va disparaître à l'horizon, les tombes grises revêtent les plus splendides couleurs et les rayons obliques du jour finissant glissent, en traînées roses, sur ce coin d'indifférence auguste et d'oubli définitif...

Le jour se termine avec le coucher du soleil, le *magh'reb*. Une période de la journée est donc mise en relation directe avec le territoire. L'évolution temporelle provoque des changements : le gris des tombes interagit avec la couleur des rayons du soleil et ce jeu est d'autant plus beau qu'il advient dans un endroit abandonné par les êtres humains. La nature, le territoire et les habitudes des habitants participent ainsi à la définition du milieu. Du point de vue stylistique, le soleil, les tombes et les rayons obliques sont les sujets des phrases, démonstration de leur puissance. L'interaction parmi les composantes du milieu est issue de leur association physique.

Plus loin, on passe sous la porte qui donne son nom à ce quartier, et on se trouve sur une route pulvérulente, qui, vers l'ouest, descend dans l'étroite vallée du Bardo et, vers l'est, va aboutir au grand cimetière maraboutique de Sidi Bel-Hassène, qui domine le lac El Bahira.

Cette route passe au sommet de la colline basse de Tunis, abrupte et déserte sur ce versant...

Le territoire est décrit à partir de ses caractères physiques et du rapport qu'il instaure avec les habitants qui lui ont donné un nom à partir de la dénomination de la porte. Le lien avec la religion est maintenu : la route qui part du quartier aboutit au cimetière maraboutique à travers une colline qui n'est point fréquentée.

Le soleil est très bas. Le djebel Zaghouan s'irise de teintes pâles et semble se fondre dans l'incendie illimité du ciel.

Le disque énorme et sans rayons descend lentement, entouré de légères vapeurs violet pourpre.

Tout en bas, dans la vaste plaine, le chott Seldjoui s'étend, desséché par l'été, et sa surface unie, d'un brun violacé, où seules quelques efflorescences salines jettent des taches blanches, prend, dans cet éclairage merveilleux, des aspects trompeurs de mer vivante, d'une profondeur d'abîme.

Une nouvelle interaction se réalise entre le territoire et les conditions atmosphériques. Son origine

est corporelle et la position du soleil génère la variété des couleurs. Le *je* observe la constitution progressive d'un milieu qui se développe autour de l'association physique de ses composantes. Les éléments qui constituent la scène décrite, sont les sujets des phrases.

Au pied de la colline, sur les bords du chott, l'on a planté des eucalyptus odorants, pour combattre le miasme des eaux stagnantes et salpêtrées. Et cette multiple rangée d'arbres, au très pâle feuillage bleuâtre est une couronne d'argent sertissant la plaine maudite, où rien ne pousse, où rien ne vit.

Le territoire est influencé par les activités humaines : au pied de la colline, les hommes ont planté des arbres, dans le but de combattre les miasmes des eaux marécageuses.

Je retrouvai là certaines impressions anciennes, recueillies dans la région des grands chott sahariens, pays de visions.

Le sujet apparaît à l'intérieur du tableau : à partir de son expérience du territoire, Eberhardt reçoit des impressions. Le premier contact est physique, mais il se développe dans une participation émotive marquée. L'analyse des mots *impression* et *vision* démontre la validité de l'étude faite il y a quelques pages : la voix de l'auteure retrouve des impressions qui sont recueillies dans la région des grands chotts et déclare de cette manière qu'elles appartiennent originellement au territoire. Les visions sont le résultat de l'interaction de l'individu avec le milieu.

Les dernières lueurs du jour jettent de longues traînées sanglantes sur le chott désert, sur les eucalyptus tout à fait bleus maintenant, sur les rochers rougeâtres et sur la muraille grise. Puis, brusquement, tout s'éteint, comme si les portes de l'horizon s'étaient refermées, et tout s'abîme dans une brume bleuâtre qui remonte en rampant vers la muraille et vers la ville.

On l'a dit et redit, toute la beauté si changeante de cette terre d'Afrique réside bien dans les jeux prodigieux de la lumière sur de monotones sites et des horizon vides.

On revient à la relation qui s'instaure entre le territoire et la nature qui l'entoure. La beauté de la terre africaine vient justement de cette interaction.

Ce furent sans doute ces jeux, ces levers de soleil irisés, délicieux, et ces soirs de pourpre et d'or qui inspirèrent aux auteurs et aux poètes arabes de jadis leurs histoires et leurs chants.

Le lieu a une fonction essentielle dans la détermination de sentiments poétiques, ce qui renvoie encore une fois à une relation sous-entendue qui lie l'être humain au territoire.

Sous la porte de Bab-el-Gorjani, tous les jours, un vieillard aveugle vient s'asseoir, vêtu de loques grises. Dans la nuit éternelle de sa cécité il répète indéfiniment sa litanie de misère, implorant les rares croyants qui passent par là, au nom de Sidi-Ben-Hassene-Chadli, le grand marabout tunisien.

Le milieu est complété par l'apparition d'un être humain qui habite à Bab-el-Gorjani : sa présence physique est une manifestation de la religion islamique outre le témoignage de la pauvreté du territoire. En effet il implore ceux qui passent au nom du marabout tunisien.

Souvent, en face de ces vieux mendiants de l'Islam, aveugles et caducs, je me suis arrêté, me demandant s'il y avait encore des âmes et des pensées derrière ces masques émaciés, derrière le miroir terne de ces yeux éteints... Étrange existence d'indifférence et de morne silence, si loin des hommes qui, pourtant, vivent et se mouvent alentour !

Eberhardt/Saadi intervient à partir de son expérience et de son interaction réelle avec le territoire et ses habitants : elle/il a vu ces vieux mendiants et s'interroge sur leurs sentiments. Le mouvement des êtres humains est repris explicitement dans la dernière phrase.

Là errent aussi parfois, à la tombée de la nuit, des créatures en loques, sordides et innommables, juives du Hara ou Siciliennes de la « Sicilia serira » (petite Sicile), quartiers dangereux et mal famés avoisinant le port.
Ce qui les attire là, ce sont les casernes. Mendiante et à l'occasion prostituée, elle vient là à l'heure de la soupe puis le long des murs, et, dans les encoignures noires, elle attend la sortie des soldats...

Des habitants apparaissent à partir de leur activité réelle, qui est l'errance nocturne : celle-ci se produit après la tombée de la nuit. Ils sont attirés par les casernes, qui témoignent de la période

historique. Les habitudes des soldats sont dénoncées : les femmes qui se prostituent les attendent après leur repas.

Bab-el-Gorjani reste pourtant l'un des coins les plus déserts et les plus délicieusement paisibles de Tunis...

Cette phrase est la conclusion définitive du discours : ce qui a été décrit jusqu'ici est Bab-el-Gorjani, dans toute sa complexité.

Analyse d'un texte – deuxième extrait

Nous proposons ci-dessous l'analyse d'un texte tiré d'une nouvelle qui met en évidence la continuité de l'horizon théorique esquissé et ses éventuelles variations. C'est le début de la nouvelle *Deuil* dont il y a plusieurs variantes. Celle que nous présentons ici, c'est la version publiée dans *la Dépêche algérienne* le 25 janvier 1904. Le texte est présent dans le deuxième volume de l'ouvrage de Delacour et Huleu, *Écrits sur le sable* (p. 366-374).

*Un long voile de gaze mauve, transparent, pailletée d'argent, jeté sur un foulard de soie vert tendre, encadrant un visage pâle, ovale, et ombrant la peau veloutée, l'éclat des longs yeux sombres. Dans le lobe délicat des oreilles, deux grands cercles d'or ornés d'une perle tremblante, d'un brillant humide de goutte de rosée. Sur la sveltesse juvénile du corps souple, une lourde robe de velours violet, aux chauds reflets pourpres et, pour en tamiser et en adoucir le luxe pompeux, une mince tunique de mousseline blanche brochée. La finesse des poignets, chargés de bracelets, où saignaient des incrustations de corail. Des attitudes graves, sourires discrets, beaucoup de tristesse inconsciente souvent, gestes lents et rythmés, balancement voluptueux des hanches, voix de gorge pure et modulée : **Fatima-Zohra, danseuse du djebel Amour.***

Le personnage est introduit à partir de sa description physique. Ce choix stylistique renvoie à la volonté de montrer l'autonomie de la figure, qui prend de cette manière un air d'apparition. La dimension corporelle permet d'introduire une interaction plus profonde avec les autres composantes du milieu.

*Dans une ruelle européenne d'Aflou, près du grand minaret fuselé de la nouvelle mosquée, **Fatima-Zohra** habitait une boutique étroite, chasse hétéroclite et délabrée de*

sa beauté ; un lit de France à boules polies, réhabilité par l'écroulement soyeux d'un ferach de haute laine aux couleurs ardentes, laide armoire à glace voilée d'étoffes chatoyantes, coffres du Maroc peints en vert et ornés de ciselures en cuivre massif, petite table passe, historiée en fleurs naïves, superbe aiguière au col élancé, fine, gracile, allumant des feux fauves dans la pénombre violette... Le rideau blanc de la fenêtre brochant de ramages légers le fond bleu du ciel entrevu.

Le territoire est présenté à partir de ses composantes religieuses et sociales : la mosquée, les maisons, les habitants. Tout est décrit à partir de son apparence physique bien qu'on commence à entrevoir les premières relations : la couleur des objets interagit avec celle du ciel et du paysage.

Touhamiould Mohammed, fils du caïd des Ouled-Smaïl, avait transplanté là Fatima-Zohra, fruit savoureux des collines de pierre rose du djebel Amour.

Un nouveau personnage apparaît : Touhami est le fils du caïd, ce qui permet de faire référence à l'aspect social-politique de la région.

Dans la brousse, thuyas sombres et genévriers argentés, dans le parfum pénétrant et frais des thymes et des lavandes, sous une tente noire et rouge, Fatima-Zohra était née, avait grandi, bergère insouciant, fleur hâtive, épanouie au soleil dévorateur.

Un jour d'été près du r'dir rougeâtre où elle emplissait sa peau de bouc, le fils des djouad l'avait vue et aimée. Il chassait dans la région, avec les khammès de son père et les minces sloughis fauves. Touhami revint ; il posséda Fatima-Zohra, parce qu'il était parfaitement beau, très jeune, malgré la fine barbe noire qui virilisait sa face régulière aux lignes sobres, parce qu'aussi il était très généreux, parant la beauté de la vierge primitive. D'ailleurs, c'était écrit.

Elle l'avait suivi dans la corruption de la petite cité prostituée. Elle était sans regret, ne laissant sous la tente paternelle qu'une marâtre hostile et l'éternelle misère bédouine.

La biographie de Fathima-Zohra est esquissée. Elle implique son rapport avec le territoire – la fille naît sous une tente noire et rouge, elle grandit en bergère sous la chaleur du soleil dévorateur – et sa relation avec les hommes. La description commence dans un contexte typiquement maghrébin : elle met en évidence la condition d'infériorité de la femme, ainsi que la résignation qui appartient aux jeunes musulmanes. La condition de Fatima-Zohra, possédée par Touhami, va de pair avec celle de

la cité qui est ici définie comme *prostituée*. La situation du Maghreb est décrite à partir d'un cas concret. Du point de vue stylistique, les personnages agissent dans le contexte et dialoguent avec lui, comme le démontre l'alternance entre les descriptions et la narration d'événements.

Passive, d'abord, héréditairement, Fatima-Zohra était devenue une amoureuse ardente, à l'éveil de ses sens harmonieux, faits pour les voluptés.

Pour elle, Touhami laissa sa femme, jeune et belle, languir seule dans la smala du caïd Mohammed. Il brava la colère de son père, de ses oncles, la réprobation de tous les musulmans pieux. Il passait des jours et des semaines d'assoupissement voluptueux, dans le refuge de Fatima-Zohra, indifférent à tout, tout entier à l'emprise de leur sensualité inassouvie, exaspérée dans l'inaction et la solitude à deux. Il vécut ainsi, avec la grande insouciance de sa race, d'une prodigalité folle, s'endettant chez les Juifs, comptant sur son père, malgré tout.

La passion qui naît entre Fatima et Touhami est l'expression du caractère instinctif et sensuel de l'âme arabe. Une référence aux mœurs locales est présente : la relation des deux amants entraîne la réprobation des familles et de tous les musulmans.

Puis un jour, tout fut anéanti, brisé, balayé : on se battait dans le Sud-Ouest, le beylik avait besoin de goums de toutes les tribus nomades de la région. Le caïd Mohammed saisit cette occasion : il prétexta sa vieillesse et fit désigner son fils aîné pour commander les goums des Ouled-Smaïl.

Dans ce contexte humain, aux implications territoriales et religieuses, on retrouve le contexte historique : le jeune Touhami est appelé au combat. Le milieu arabe est ainsi constitué dans sa totalité : la passion de ses natifs, les lieux qu'ils habitent, les sentiments qui les animent, la culture à laquelle ils sont soumis et enfin la condition historique dans laquelle ils vivent. Le dialogue parmi ces éléments, est constant. La nouvelle se termine avec l'image de la jeune femme abandonnée par son amant, désormais amoureux de la guerre.

Sous les voûtes basses, blanchies à la chaux, des lampes fumeuses répandent une faible clarté, laissant dans l'ombre les angles de la salle.

Des nomades vêtus de laines blanches, des spahis superbement drapés de rouge, des mokhazni en burnous noir, s'alignent le long des murs, accroupis sur des bancs.

Silencieux, attentifs, ils écoutent, ils regardent. Parfois, un œil s'allume, une paupière bat, le désir pâlit un visage.

On revient ici à la description spatiale. L'espace est caractérisé non seulement par les voûtes et les lampes, mais aussi par les êtres humains, dans ce cas des nomades qui prennent part par leur apparence physique à la définition du milieu. Les vêtements renvoient à leur position sociale et aux fonctions publiques qu'ils exercent. Ils sont représentés à partir de leur corps qui agit activement : ils sont silencieux mais un œil parfois s'allume, une paupière bat et leur visage pâlit à cause du désir.

La r'aïta bédouine pleure et gémit, tour à tour désolée, déchirante, haletante, râlant comme un spasme de volupté. Et, comme un cœur oppressé, le tambourin accélère son battement, devient frénétique et sourd... Des fumées de tabac, des relents de benjoin alourdissent l'air tiède.

Chaque composante du milieu agit : les instruments sonnent et leur bruit est comparé au spasme de volupté éprouvé par les hommes. C'est à partir de ce spasme qu'une nouvelle scène est introduite.

Parée comme une épousée, toute en velours rouge et en brocart d'or, sous son long voile neigeux, Fatima-Zohra danse, lente, onduleuse, toute en volupté. Ses pieds glissent sur les dalles, avec le cliquetis clair des lourds khalkhal d'argent, et ses bras frêles agitent, comme des ailes, deux foulards de soie rouge. La lueur douteuse des lampes jette des traînées de sang, des coulées de rubis dans les plis de la tunique de la danseuse.

Fatima-Zohra apparaît dans un contexte qu'elle influence à travers ses actions : la femme est décrite avant tout dans son apparence physique et dans son activité concrète.

Mais Fatima-Zohra ne sourit pas. Elle est pâle, muette et son regard est sombre. Elle danse, allumant les désirs de tous ces mâles, dont l'un sera son amant pour cette nuit. Mais en elle, rien ne vibre, rien ne s'émeut.

Les sentiments de Fatima sont décrits à partir des manifestations corporelles : la pâleur, le silence, la tristesse du regard et l'absence du sourire. Isabelle Eberhardt nous fait entrevoir quelle est la situation des femmes prostituées au Maghreb. On comprend par exemple que les femmes vendent

leur corps aussi suite à des injustices subies ou après avoir été abandonnées. Une lumière est donc jetée sur la situation sociale du Maghreb à l'époque coloniale.

Un matin trouble de fin d'automne, sous la pluie, une troupe d'hommes en loques, montés sur des chevaux fourbus, a traversé, maussade et silencieuse, le village... Et l'un d'eux lui a conté comment Touhamiould Mohammed est mort par une soirée néfaste de Ramadhan, dans un défilé désert du Moghreb lointain.

Le lien entre la parabole de Fatima-Zohra et la situation historique est confirmé par l'arrivée d'hommes en loques qui sont réduits à la pauvreté par les guerres et les combats. C'est à travers le conte d'un homme errant, qu'on apprend la mort de Touhami : un destin individuel est mis en relation avec la totalité du milieu et il est narré par la voix d'un autre habitant. Une référence à la composante religieuse est présente à travers la mention du Ramadhan. Comme dans le texte que nous avons analysé auparavant – où la dernière était celle de Bab-el-Gorjani – ici la nouvelle se conclut avec la description du Maghreb. Isabelle Eberhardt tire les ficelles du récit : tout ce qui a été décrit n'est pas simplement une histoire mais une image vraie du Maghreb.

Analyse d'un texte – troisième extrait

Le chapitre suivant fait partie des notes prises au cours du reportage réalisé au Sud oranais entre l'automne et l'hiver 1903. Il fait partie de la première partie du texte intitulé dans le premier tome de *Écrits sur le sable* – où il se trouve aux pages 161, 162, 163 – et il est disponible dans sa version manuscrite. Nous l'avons choisi car il présente un résumé clair de la poétique eberhardtienne et de son style d'écriture. La représentation de la vie humaine prend ici le pas sur la descriptions du territoire mais ce qu'on retrouve est un dialogue constant entre les composantes physiques et culturelles qui constituent le Maghreb. Dans le reportage, Isabelle Eberhardt ne renonce pas, malgré la présence d'une aspiration plus fortement documentaire, à reconstruire le milieu arabe en tant qu'espace d'interaction entre plusieurs éléments. Nous rappelons que, dans notre analyse thématique, le jaune indique la religion islamique, le rouge les activités humaines, le bleu la nature physique, le vert sert à indiquer les variations atmosphériques, l'orange la situation politique, tandis que les expressions en gras sont relevantes du point de vue stylistique.

Comme Ouled-Dermel, comme Aïn-Sefra, comme tous les postes de la région, Beni-Ounif a son douar du makhzen, ses tentes rayées dressées sur la nudité pulvérulent de la terre.

Il est bien calme et bien somnolent en apparence, ce douar isolé vers le sud-est du ksar, à l'orée des jardins. Et pourtant il recèle des intrigues, des ébauches de romans, voire même des drames.

La description géographique du lieu est accompagnée par la présence humaine qui lui est inhérente. Notamment, l'explication de la position du douar est suivie par l'introduction des activités humaines qu'y se déroulent : celles-ci interviennent directement sur l'isolement d'un village qui cache des intrigues, des romans, des drames. Nous observons ensuite que le texte contient des mots en langue arabe dont la signification est donnée pour acquise.

Amour du cercle d'Aïn-Sefra, Hamyan de Méchéria, Trafi de Geryville, beaucoup d'entre les mokhazni sont mariés et traînent à leur suite la smala des femmes et des enfants, que les besoins du service leur font abandonner pendant des mois.

Cavaliers volontaires, sans tenue d'engagement, ne subissant pas d'instruction militaire, les mokhazni sont, de tous les soldats musulmans que la France recrute en Algérie, ceux qui demeurent le plus intacts, conservant sous le burnous bleu leurs mœurs traditionnels.

Les premiers personnages qui apparaissent dans ce chapitre sont des militaires. L'écrivaine fait donc référence à la situation politique actuelle en expliquant aussi quels sont les caractères typiques des *mokhazni*, des volontaires sans instruction recrutés par la France qui maintiennent malgré cela leurs traditions. En effet Eberhardt décrit aussi la vie privée des soldats – qui change en raison de l'état de guerre de la région – ainsi que leur foi religieuse.

Ils restent aussi très attachés à la foi musulmane, à l'encontre de la plupart des tirailleurs et de beaucoup de spahis.

Cinq fois par jour on les voit s'écarter dans le désert et prier, graves, indifférents à tout ce qui les entoure : et ils sont très beaux ainsi, avec leurs gestes nobles, à cette heure où ils redeviennent eux-mêmes.

La relation profonde qui lie ces soldats à la foi musulmane est illustrée dans les détails et l'écrivaine explique que les *mokhazni* prient le plus souvent dans le désert. Ici et en louant leur Dieu, les hommes redeviennent eux-mêmes : cette observation permet de mettre immédiatement en relation l'intimité humaine avec un territoire précis et une foi religieuse unique. L'on cite aussi deux

autres combattants, à savoir les tirailleurs et les spahis sans pourtant spécifier les différences entre ces groupes militaires.

Pourtant, au contact des réguliers, spahis ou tirailleurs, beaucoup de mokhazni prennent un peu de l'esprit plus léger, plus frondeur, du troupier indigène. Sans aucun profit moral, ils s'affranchissent de quelques-unes des observances patriarcales, de la grande réserve de langage des nomades. Ils finissent aussi, à la longue, par considérer leurs tentes presque comme des gîtes de hasard.

La condition de vie des *mokhazni* est approfondie. Isabelle Eberhardt décrit aussi leurs pensées, ce qui témoigne du travail de recherche effectué sur le terrain.

Et puis, dans leur dure existence d'alertes continuelles, de fatigues, dans l'incertitude du lendemain, les intrigues d'amour, si goûtées déjà au douar natal, prennent une saveur et un charme plus grands.

Fatalement les mœurs se relâchent, et, au douar du makhzen, on fait presque ouvertement ce qu'au pays on faisait sous le sceau du secret, dans l'obscurité des nuits où l'amour côtoie de près la tombe...

On revient ici sur la situation historique contemporaine, qui impose aux soldats de vivre dans l'attente du combat. Elle est mise en relation avec les rapports intimes qu'ils entretiennent avec des femmes. La voix du narrateur, caché jusqu'à présent, émerge dans la dernière partie du paragraphe dans laquelle les relations amoureuses sont comparées à la mort.

Tous les soirs, les belles tatouées, au teint bronzé et au regard farouche, s'en vont par groupes, sous leurs beaux haillons de laine pourpre ou bleu sombre, vers les feggaguir de l'oued. Elles jasant et elles rient entre elles, graves seulement et silencieuses quand quelque musulman passe.

La scène change et des femmes bronzées – dont la teinte renvoie au soleil qui caractérise la région – sont représentées pendant leur trajet quotidien en direction des *feggaguir* de l'oued. Le comportement des femmes se modifie quand elles rencontrent des hommes musulmans, ce qui renvoie aux mœurs traditionnels liées à la religion locale. On relève aussi dans ce cas l'utilisation de mots en langue arabe qui concernent le territoire.

Les cavaliers en burnous bleu ou rouge, qui mènent à l'abreuvoir leurs petits chevaux vifs, passent le plus près possible des voluptueuses fontaines. Pas un mot entre eux et les bédouines. Et pourtant des offres, des aveux, des refus, des promesses, s'échangent par petits gestes discrets.

Deux passages sont à retenir. Le premier est l'expression *voluptueuses fontaines* qui signale la continuité entre l'existence humaine et le territoire, la deuxième est la phrase conclusive qui témoigne de l'enquête et de l'observation réalisée par Isabelle Eberhardt. La relation qui s'instaure entre les femmes et les soldats renvoie d'une manière implicite aux traditions locales et à la religion islamique.

L'homme, très grave, passe sa main sur sa barbe. Cela signifie : Puisse-t-on me raser la barbe, m'enlever l'attribut visible de ma virilité si je ne parviens pas à te posséder !

La femme répond, avec un sourire dans le regard, par un hochement de tête négatif, simple agacerie. Puis, furtivement, méfiante même de ses compagnes, elle esquisse un léger mouvement de la main.

Cela suffit, la promesse est faite. Il en routera quelques hardes aux couleurs chatoyantes, achetées chez le Mozabite, ou quelques pièces blanches, pas beaucoup.

Eberhardt explique – comme démontrée par les deux expressions en gras – le fonctionnement des relations amoureuses et la signification des gestes accomplis par les hommes et par les femmes. On voit que la connaissance du milieu et dans ce cas de la culture arabe, se traduit par la plus précise illustration d'une action réelle qui est décrite avant tout dans sa corporéité (l'homme touche sa barbe, la femme sourit et ensuite fait un mouvement léger de la main) : le caractère immédiat de la vision va de pair avec son explication et la connaissance des coutumes locales assure l'enrichissement de la description.

Puis, plus tard, la passion s'emparera des deux amants, peut-être la passion arabe, tourmentée, jalouse, qui souvent prend les apparences de la folie, jetant les hommes hors de leur impassibilité apparente ordinaire.

Eberhardt décrit l'âme arabe qui est caractérisé par l'alternance entre l'indifférence et la puissance de passions incontrôlées.

... Ainsi, en même temps qu'il est un campement de soldats surs à la peine et vaillants, le douar du makhzen est aussi une petite cité d'amours éphémères et dangereuses, car ici les coups de feu partent facilement, et il est si facile de les attribuer à un djich quelconque ! ... Le bled n'a pas d'échos.

La guerre et l'amour ont une importance similaire dans la définition du douar. Le territoire est ainsi constitué par les événements qu'y se vérifient. La coexistence d'un esprit belliqueux et passionnel conduit à la constance des violences laquelle, dans ce cas, est démontrée par la facilité avec laquelle des coups de feu partent. Encore une fois on souligne l'utilisation de mots arabes (*douar du makhzen, djich, bled*).

Les mokhazni célibataires couchent à la belle étoile, dans la cour du bureau arabe provisoire.

Les hommes de garde eux-mêmes sommeillent roulés dans leur burnous, avec l'insouciance absolue des gens du Sud, accoutumés depuis toujours à sentir le danger tout proche dans l'ombre des nuits.

Et ce sont les mokhazni isolés qui hantent le plus audacieusement les abords du douar, et qui braconnent le plus souvent dans le domaine de leurs camarades mariés qu'il jalourent, et qu'ils méprisent un peu, d'être si malheureux époux.

La description de la journée des soldats arabes continue : ils dorment à la belle étoile dans la cour d'un bureau arabe, lieu qui renvoie à la situation politique existante, à savoir la domination coloniale. Leur état d'esprit est une conséquence de ce style de vie provoquée surtout par l'état de guerre dans laquelle la région se trouve. La description des sentiments des soldats est probablement issue de l'expérience directe d'Isabelle Eberhardt qui avait l'habitude de faire des interviews aux militaires et de passer son temps avec eux, ce qui est démontré aussi par la grande quantité d'amitiés avec des généraux et des capitaines de l'armée. On observe enfin que dans le chapitre choisi, la description du territoire est soumise à celle des habitants : cela n'arrive pas toujours et le début du chapitre suivant prévoit la présence de la nature locale. En fait aux pages 163 et 164 on lit :

Un grand convoi de chameaux et des goud de cavaliers, arrivés un jour gris d'automne, campent dans la vallée, près de palmeraies.

Et peu après, on lit encore que les soldats sont des *vrais hommes du désert, maigres et tannés, robustes sous la chemise*. Quelques lignes en bas, on trouve encore une référence au territoire désertique : *le jour d'hiver se lève sur la hamada de pierre noire*.

Partie IV : Conclusions théoriques et propositions de travail

Chapitre 1 : Androgynie et déguisement : quelques références essentielles

Une femme ne portera point un habillement d'homme, et un homme ne mettra point des vêtements de femme ; car quiconque fait ces choses est une abomination à l'Éternel, ton Dieu. Ce passage du Deutéronome (livre 22, chapitre 5) anticipe les réactions contrastantes, mais toutes également fortes, que le déguisement en homme ou en femme, provoquera dans les siècles suivants. Une question celle-ci, qui est au centre d'études accomplies par des disciplines variées, dont l'anthropologie, la philosophie, les recherches sur le théâtre classique et contemporain. Elle se développe dans plusieurs directions, qui impliquent les thématiques du masque, du rapport entre la réalité et la fiction, du féminisme, de l'identité. Nous limiterons notre discours au travestissement des femmes, qui prend, au XVII^e et au XVIII^e siècle, les formes d'une tradition populaire, transmise par des chants, des spectacles, des contes et des articles de presse. Dans un article qui renvoie significativement au danger représenté par la sexualité, Judith R. Walkowitz souligne qu'Emma Edwards, lisant le roman *Fanny Campbell or the Female Pirate Captain*, comprend que, se coupant les cheveux et utilisant des vêtements masculins, elle pourrait conquérir la liberté et l'indépendance de l'homme. Dans la tentative de réaliser son propre rêve d'autonomie et d'indépendance, Edwards rejoint l'armée pendant la guerre civile américaine. L'aspiration à l'obtention d'une reconnaissance publique des droits des femmes passe par des manifestations physiques qui consistent au début dans l'imitation d'une esthétique masculine. L'idéologie propre du féminisme prend la forme du renoncement de sa propre féminité et de la valorisation de l'apparence du sexe opposé : la déjà citée Séverine, féministe en jupe, n'appréciera pas le déguisement eberhardtien, en considérant son féminisme comme un prétexte pour s'habiller en homme. Le travestissement vient surtout du désir d'obtenir les privilèges, la liberté, les divertissements, les salaires, réservés aux hommes et se développe en Angleterre et aux Pays-Bas.

Le refus des limitations culturelles qui auraient du mal à accepter l'égalité de la femme, aboutit à la réalisation d'une esthétique philo-masculine, qui fait que la question du déguisement en homme est associée trop rapidement à celle de la perte de son identité. Un rapport qui, au contraire, demeure problématique. En effet, le travestissement n'est pas toujours issu d'une faiblesse identitaire des femmes, mais renvoie souvent au désir de trouver une manière efficace pour exprimer des besoins et des aspirations perçus par la majorité comme illégitimes, et de les communiquer au public. Pourtant, le rapport entre le travestissement et la recherche identitaire demeure aujourd'hui

extrêmement fort, surtout dans les études théoriques, y comprises celles qui concernent Isabelle Eberhardt. D'une manière similaire, le déguisement en homme et la question de l'androgynie qui en découle, passent souvent par l'approfondissement de la thématique sexuelle et par l'exaspération de l'implication intime du sujet concerné. L'origine de cette tendance est probablement ancienne et renvoie à la mythologie classique, où plusieurs figures androgynes sont introduites. Le mythe le plus connu sur ce sujet est celui d'Hermaphrodite, dont une nymphe, Salmacis, tombe amoureuse. Elle demande à Zeus de les unir d'une manière intime et définitive, et grâce à l'intervention du père des dieux, les deux finissent par constituer un seul corps. La question de la sexualité revient encore dans la continuation de ce mythe principal, Hermaphrodite étant parfois considéré comme le frère de Priape, connu pour son état d'excitation sexuelle constante. L'androgynie et le déguisement ne sont pas la même chose, mais les deux maintiennent un rapport strict avec le domaine sexuel. Dans les biographies d'Isabelle Eberhardt et dans celles d'Alexandra David-Néel – que nous analyserons dans les prochaines pages – la composante sexuelle maintient une importance centrale, qui est souvent injustifiée.

Si on analyse les occasions dans lesquelles les femmes s'habillent en homme, on trouve que le travestissement est pratiqué dans des situations diverses. Celui-ci a souvent des enjeux sociaux et politiques, mais il peut également s'insérer dans le cadre d'une poétique littéraire, comme par exemple dans le cas de Rosa Bonheur ou de George Sand, désireuses de se libérer des limitations que leur sexe impose. D'autres fois, le travestissement est un choix définitif et personnel : il arrive souvent que deux femmes habitent ensemble, se marient entre elles grâce à la complicité des prêtres, de la famille et des amis. Cette dernière et éventuelle forme de déguisement reste imprimée dans la culture publique, qui finit par faire coïncider celui-ci avec une vraie déclaration d'homosexualité. De là, les réactions sociales et législatives : Paris devient au XIX^e siècle la capitale du lesbianisme, plusieurs cafés sont réservés aux lesbiennes, et dans le monde anglo-saxon on assiste à des unions entre femmes. La thématique du lesbianisme intéresse aussi la littérature : Radclyffe Hall écrit par exemple *The well of loneliness*⁵²⁰, un texte qui aborde explicitement ce sujet.

Toutefois, dans les faits, le déguisement en homme n'implique pas toujours une métamorphose complète et, surtout, il ne prévoit pas forcément la participation de l'intimité de la femme concernée. Entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, des idées féministes se répandent en Europe, mais, malgré la diffusion de symboles du féminisme comme George Sand et les disciples de Saint-Simon, qui ont l'habitude de s'habiller en homme, le travestissement reste suspect. Celui-ci, qui est présent dans la philosophie de la politique socialiste mais qui appartient également à certaines poétiques

520 HALL (Radclyffe), *The well of loneliness*. Hutchinson, Londres, 1986. 23 cm, 447 p.

littéraires, comme c'est le cas chez George Sand, est souvent mis en relation avec le désir de voyager : pour cette raison, les costumes les plus utilisés sont ceux de matelot ou de soldat. Notamment, Flora Tristan, qui voyage seule dans la France du XIX^e siècle, est souvent chassée des hôtels car les propriétaires craignent qu'elle ne soit une prostituée. Si c'était la situation en France en 1835, ce ne devait pas être très différent au Maghreb en 1896. Il est néanmoins vrai que des femmes voyagent sans pourtant renoncer aux vêtements féminins et il y a des cas d'émigrations féminines. Ceux-ci sont toutefois rares et les autorités coloniales s'opposent souvent à ce genre de départs. Michelle Perrot observe à ce propos qu'Isabelle Eberhardt voulait écrire un livre et le dédier aux femmes qui ont pris le risque et ont émigré ailleurs. Les choses changent au début du XX^e siècle, quand des femmes commencent à réaliser elles aussi, le Grand Tour. Parmi elles, Marguerite Yourcenar, Suzanne Volquin, Emma Goldman, Sophie la Roche et Lydia Pachkov. Une autre femme, Jane Dieulafoy, voyage en Perse habillée en homme et elle ne renoncera pas, une fois rentrée en France, à son esthétique androgyne. Le voyage est pour ces écrivaines une forme d'affranchissement, l'affirmation de leur liberté sexuelle, ainsi que d'une autonomie religieuse, intellectuelle, amoureuse.

L'androgynie revêt une importance significative dans les arts et en particulier dans la peinture. Le plus souvent, elle est associée à la bisexualité ou au mystère, et renvoie aussi à la représentation de la totalité de l'âme humaine. D'ailleurs, le mythe que Platon raconte dans *Symposium*, où la figure androgyne a une identité précise, est très célèbre: autrefois, il y avait trois genres, l'homme, la femme et l'androgyne, constitué à la fois par des composantes masculines et féminines. Le mot *androgyne* n'avait pas à l'époque classique, une valeur forcément négative: au contraire, la bisexualité était un caractère qui appartenait à plusieurs divinités grecques, parmi lesquelles Dionysos, qui a l'habitude de s'habiller souvent en femme au cours de ses rites ; Artémis, qui, au contraire, est dotée d'une personnalité masculine ; les Amazones, dont l'un des seins est tranché. L'art moderne et contemporain transcrit souvent par la représentation androgyne la recherche de plénitude qui appartient à l'artiste et qui passe par le caractère indéfini de la sexualité des individus. Le corps neutre, observe par exemple Winckelmann, se rapproche de l'idéal beaucoup plus que le corps sexuellement déterminé. La question de l'androgynie ne finit pas d'interroger les chercheurs contemporains et reste encore au centre des réflexions d'artistes de chaque époque.

L'androgynie et le déguisement s'insèrent donc dans un panorama théorique plus vaste, qui intéresse la philosophie dès l'époque classique et qui fascine les artistes des siècles suivants. Il faudrait néanmoins retenir le fait que le travestissement, bien qu'il éveille inévitablement les questions liées à l'androgynie, jouit aussi d'un rôle autonome, qui concerne la politique, la société, la littérature, le féminisme. Dans le cas d'Isabelle Eberhardt, la question demeure encore extrêmement

délicate, compliquée et débattue. Le déguisement se décline en effet en plusieurs formes. Il trouve son origine dans l'éducation anarchiste de Trofimovsky qui, comme le font aussi les disciples de Saint-Simon, permet à Eberhardt de s'habiller en homme. Cette formation justifie le fait que l'écrivaine ne perçoit pas l'importance que les vêtements ont dans la culture et dans la société de son époque. Soutenue par cette naïveté, notre auteure se sert du déguisement pour atteindre des buts précis. Le travestissement physique est maintenu au niveau de l'écriture, avant tout à travers les pseudonymes avec lesquels Eberhardt signe les lettres qu'elle envoie à Édouard Vivicorsi et à Eugène Létord. Sa fonction reste jusqu'ici exclusivement pratique, étant une stratégie utile pour l'obtention d'informations vraies sur le Maghreb et pour une plus profonde intégration dans le monde arabe. L'obstacle est surtout religieux : le féminisme existe dans l'Islam mais il ne s'affirme qu'à l'époque post-coloniale.

Le travestissement en homme accompli par Isabelle Eberhardt est donc avant tout une nécessité. Malgré cela, à la suite des implications identitaires et sexuelles qui ont toujours accompagné la question du déguisement en homme, notre écrivaine est souvent considérée comme un emblème de l'androgynie. Le travestissement semble indiquer dans la plupart des études qui lui sont dédiées, la présence d'une identité neutre ou encore d'un individu qui refuse sa propre sexualité. Nous avons déjà observé que la vie sexuelle d'Eberhardt est décrite dans les détails dans la plupart de ses biographies. Or, dans les faits, il n'y a aucune raison pour croire en une participation si profonde de l'intériorité eberhardtienne, et l'on ne pourrait pas soutenir avec certitude, l'existence d'un renoncement à son identité féminine. De même, si la fiction identitaire se poursuit dans les textes, c'est parce qu'elle a une valeur littéraire, qui ne doit pas être confondue avec une participation intime et personnelle. Le choix vestimentaire d'Isabelle Eberhardt finit néanmoins pour la mettre en relation à l'horizon plus vaste que nous avons défini auparavant. Il serait donc intéressant de situer l'étude du travestissement dans le cadre théorique qui lui appartient et de comparer l'expérience eberhardtienne à celle de trois femmes, qui vivent à son époque ou quelques années avant elle : George Sand, Claude Cahun et Alexandra David-Néel.

Ces artistes – dont deux écrivaines et une photographe – font l'expérience du déguisement en homme, ce qui nous permet d'approfondir les possibles implications du travestissement et son rapport avec l'androgynie. Il ne fait pas de doute que le déguisement joue un rôle à la fois dans la détermination de la personnalité des femmes et dans les œuvres artistiques, qu'elles soient des textes ou des photographies. Ce choix personnel a donc des conséquences au niveau pratique : il se peut qu'il a une utilité concrète, qu'il traduit une aspiration politique, qu'il a une fonction artistique. L'expérience des trois femmes susmentionnées sera analysée de manière indépendante, mais, dans un deuxième temps, nous mettrons en évidence les liens avec Isabelle Eberhardt, ce qui permettra

de révéler certaines composantes cachées ou trop rapidement oubliées⁵²¹.

Un déguisement conscient, réfléchi, senti : George Sand

George Sand, inscrite au bureau d'état civil comme Aurore Dupin, est née à Paris le 1^{er} juillet 1804. Le travestissement en homme et l'utilisation d'un pseudonyme font partie de la biographie de cette écrivaine, ce qui la rapproche d'Isabelle Eberhardt. D'autant plus que, aussi chez Sand, la première forme de déguisement consiste en un changement de son nom, et va de pair avec le commencement de l'activité d'écriture. En fait, le pseudonyme J. Sand apparaît pour la première fois comme nom de l'auteur d'un roman, *Rose et Blanche*, qu'Aurore écrit avec Jules Sandeau, son jeune amant parisien. Ce roman obtient un certain succès et quand Aurore Dupin en écrit un deuxième, *Indiana*, l'éditeur lui propose, pour des raisons commerciales évidentes, de maintenir le pseudonyme précédent. L'utilisation d'un faux nom permet à l'auteure de maintenir un certain anonymat et d'éviter les reproches de sa famille. Toutefois, Jules Sandeau refuse la paternité d'un livre qu'il n'a pas écrit et l'éditeur propose à l'auteure de modifier son prénom mais de maintenir le nom Sand. Aurore accepte et choisit le prénom *George*, avec la conviction que le public considérera Jules et George comme deux cousins ou deux frères. Joseph Barry propose des motivations complémentaires qui expliquent le choix du prénom : la forme anglaise serait un hommage à l'Angleterre libérale et le mot *George* maintiendrait un lien avec le monde agricole et pastoral évoqué par le latin *georgicus*. Le pseudonyme George Sand naît donc pour des raisons pratique et littéraires, il assure la notoriété de l'auteur et la création d'un mystère autour de son identité réelle. Bien qu'il n'y ait pas de documentation qui atteste la lecture de George Sand, il se pourrait qu'Isabelle Eberhardt ait subi la fascination de cette écrivaine qui atteint le succès grâce à l'utilisation d'un nom d'emprunt.

La question du pseudonyme se rapproche progressivement de celle du déguisement et de l'androgynie (figure 1 de l'annexe). Cette dernière émerge surtout suite à la rencontre d'une actrice théâtrale, Marie Dorval. Les deux femmes entretiennent une correspondance épistolaire et des relations ambiguës, finissant par déclarer leur amour réciproque (Marie appelle Aurore *ma Sappho*). Cette relation sera en crise en 1833, quand Sand fait la connaissance d'Alfred de Musset. La sexualité de l'écrivaine est interpellée légitimement, parce que ses lettres témoignent d'une attraction ressentie envers les deux sexes, ce qui n'arrive pas dans le cas d'Isabelle Eberhardt. Dans la biographie de cette dernière, il n'y a pas d'éléments qui font supposer la présence du lesbianisme ou de la bisexualité. Au contraire, un rapport entre le pseudonyme, la bisexualité et le déguisement en homme, existe chez George Sand et il implique son intimité profonde.

521 Nous proposerons en annexe, un recueil d'images (photos, lithographies, auto-portraits) des artistes citées dans les prochains paragraphes.

L'écrivaine aura plusieurs amants après de Musset, et son amour présentera souvent des caractères de l'amour viril. Le déguisement est en ce sens, l'expression d'une personnalité qui semble masculine plus que féminine. En effet, Sand est considérée comme un homme par ceux qui ont un rapport avec elle : notamment, Honoré de Balzac et Gustave Flaubert mettent en évidence sa personnalité masculine et l'auteur de *Madame Bovary*, avec qui Sand entretient une longue communication épistolaire, écrit après la mort de l'écrivaine : « il fallait la connaître comme je l'ai connue pour savoir tout ce qu'il y avait de féminin dans ce grand homme⁵²² ». La mise en discussion du sexe féminin de George Sand vient donc avant tout de la personnalité d'une femme qui présente un caractère d'homme. Cette ambiguïté a des conséquences dans les relations amoureuses. Notamment, une légende veut que Frédéric Chopin, après avoir vu George Sand – sa future amante – se soit interrogé sur la sexualité de cette femme, et qu'elle ait à son tour exprimé ses doutes sur la masculinité du pianiste.

Le déguisement prévoit une participation intime, mais il entraîne aussi des considérations à caractère politique et social. George Sand s'interroge avant tout sur son propre cas particulier, consciente du fait que – probablement en raison de son éducation – elle « s'était habituée à dominer souvent les défaillances de la nature » et « sentait bien aussi que la stupide vanité des parures, pas plus que l'impur désir de plaire à tous les hommes, n'avaient de prise sur mon esprit ». Malgré cela, elle sait être une femme « comme toutes les autres, souffreteuse, nerveuse, dominée par l'imagination, puérilement accessible aux attendrissements et aux inquiétudes de la maternité⁵²³ ». Cette conscience va de pair avec la dénonciation de l'injustice qui attribue aux femmes une infériorité morale. C'est la perception de l'inégalité des sexes ce qui pousse George Sand à rêver que les femmes puissent s'élever aux vertus mâles. Elle recherche dans son âme « la droiture, le désintéressement, la discrétion, la persévérance dans le travail⁵²⁴ », des forces que l'homme s'attribue et qui semblent interdites aux femmes. La conscience d'être dotée de ces vertus, qui semblent une prérogative masculine, pousse cette écrivaine à se demander « pourquoi Montaigne ne m'eût pas aimée et respectée à l'égal d'un frère, à l'égal de son cher de La Boétie⁵²⁵ ». D'une manière similaire, continue-t-elle, les femmes se trouvent dans une condition sociale et politique d'infériorité et si la femme accusée d'adultère « est flétrie et avilie, elle est déshonorée aux yeux de ses enfants, elle est passible d'une peine infamante, la prison », l'homme « est investi de bien d'autres droits », car il peut « déshonorer sa femme, la faire mettre en prison et la condamner ensuite à rentrer sous sa

522 FLAUBERT (Gustave), *Correspondance*, XV, Paris, 1960-1965, p. 181 *sq.*, cité dans MAUGUE (Anne-Lise), « Nuova Eva e Vecchio Adamo », DUBY (Georges) et PERROT (Michelle), *Storia delle donne. L'Ottocento*, p. 538.

523 SAND (George), *Œuvres autobiographiques II*. Texte établi, présenté et annoté par Georges Lubin. Coll. « La Pléiade », Gallimard, Paris, 1971. 18 cm, 1638 p., p. 127.

524 SAND (George), *ibid.*

525 SAND (George), *id.*, p. 128.

dépendance, à subir son pardon et ses caresses !⁵²⁶ ».

C'est George Sand elle-même qui, dans un passage célèbre, illustre les raisons du déguisement. La première est d'ordre pratique. L'écrivaine considère les limites objectifs de l'habillement féminin, qui est inconfortable et cher : « sur le pavé de Paris, j'étais comme un bateau sur la glace. Les fines chaussures craquaient en deux jours », écrit-elle dans son autobiographie, les vêtements d'homme sont au contraire meilleur marché. C'est pour cette raison, explique Sand, que « je me fis faire une rendigote-guérte en gros drap gris, pantalon et gilet pareils. Avec un chapeau gris et une grosse cravate de laine⁵²⁷ ». Toutefois, le déguisement se situe dans un horizon plus complexe qui implique à la fois la personnalité de George Sand et ses aspirations à l'indépendance. En effet, elle ne se déguise pas toujours, mais, alterne un habillement féminin avec un habillement masculin, ce qui désoriente ceux qui la rencontrent. Derrière cette attitude il y a une réflexion plus générale sur l'importance des habitudes et sur le rôle joué dans la vie quotidienne par la dimension esthétique. L'on rapporte un passage de l'autobiographie de George Sand, qui nous permet de mieux comprendre cette question.

« Je dînais alors chez Pinson, restaurateur, rue de l'Ancienne-Comédie. Un de mes amis m'ayant appelée madame devant lui, il crut devoir en faire autant. "Eh non, lui dis-je, vous êtes du secret, appelez-moi monsieur". Le lendemain, je n'étais pas déguisée, il m'appela monsieur. Je lui en fis reproche, mais ce fréquent changement de costume ne put jamais d'arranger avec les habitudes de son langage. Il ne s'était pas plutôt accoutumé à dire monsieur que je reparaissais en femme, et il n'arrivait à dire madame que le jour où je redevais monsieur !⁵²⁸ ».

L'ambiguïté est, dans ce cas, une composante essentielle du travestissement en homme et renvoie à une personnalité excentrique et partiellement masculine. Une réflexion sur les relations homme-femme est toujours présente dans les écrits autobiographiques de Sand, et son interrogation concerne aussi les costumes traditionnels voire les préjugés. C'est contre ceux-ci que Sand agit en exaspérant un côté masculin de sa personnalité, qu'elle sait exister. Il y a ici une critique contre l'existence d'une discrimination à caractère sexuel, qui se base sur l'apparence et qui n'a aucune légitimation réelle, étant donné qu'il y a des femmes qui ont un caractère semblable masculin et vice-versa.

Il est pourtant possible de retracer des analogies et des différences entre le déguisement d'Isabelle Eberhardt et celui de George Sand. Les deux écrivaines n'oublient pas la dimension pratique : l'habillement en homme est considéré plus confortable, voire, dans le cas d'Eberhardt, nécessaire

526 SAND (George), *id.*, p. 380.

527 SAND (George), *Œuvres autobiographiques II*, *op. cit.*

528 SAND (George), *id.*, p. 119.

pour réaliser un voyage au Maghreb. Le travestissement se développe ensuite dans deux directions différentes. George Sand accomplit un choix conscient, qui renvoie à des convictions intellectuelles qui concernent la condition des femmes et la relation entre les deux sexes. Le travestissement prévoit aussi une participation de l'intime, car l'écrivaine dit clairement avoir une personnalité dans un certain sens masculine, ce qu'on retrouve aussi dans les déclarations de Balzac et de Flaubert. Au contraire, Isabelle Eberhardt n'aborde jamais cette question, mais ce sont plutôt ses biographes qui se sont interrogés sur son éventuelle bisexualité ou sur son androgynie. Chez les deux écrivaines, le déguisement prend la forme d'un jeu – plutôt intellectuel dans le cas de George Sand, littéraire dans le cas d'Isabelle Eberhardt – car il permet de mettre à mal les fondations mêmes de la civilité bourgeoise contemporaine (chez Sand) et de représenter dans les textes le processus d'intégration dans le monde arabe (chez Eberhardt). D'ailleurs, les deux écrivaines cherchent toutes les deux à gagner une liberté nouvelle que les femmes de l'époque ne connaissent pas. Les rapports avec le féminisme sont plus clairs dans le cas de George Sand, tandis qu'il restent sous-entendus dans le cas d'Eberhardt, bien que son éducation prône l'égalité des sexes.

Le dernier aspect à souligner concerne le rôle exercé par la religion. En effet, dans le cas d'Isabelle Eberhardt, de George Sand et d'Alexandra David-Néel – dont l'œuvre sera examinée dans les prochaines pages – le désir d'affirmer la liberté des femmes va de pair avec une attraction ressentie envers la vie religieuse. Si Eberhardt se convertit à l'Islam et David-Néel au bouddhisme, Sand montre dans ses lettres une nostalgie de la vie monastique. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est le fait que cet attachement vient de la liberté que le style de vie de ces femmes, entraîne : « je chérissais », écrit George Sand, « et je regrettais tout dans cette vie de communauté où l'on s'appartient véritablement, parce qu'en dépendant de tous on ne dépend réellement de personne⁵²⁹ ». Dans un passage de ses textes autobiographiques, l'écrivaine française définit explicitement sa religiosité comme probablement mystique. On lit :

« pour ceux qui ne voient dans la Divinité qu'une loi fatale, aveugle et sourde aux larmes et aux prières de la créature intelligente, ce perpétuel entretien de l'esprit avec un problème insoluble rentre probablement dans ce qu'on a appelé le mysticisme. Mystique ? Soit ! Il n'y a pas une très grande variété de types intellectuels dans l'espèce humaine, et j'appartenais apparemment à ce type-là⁵³⁰ ».

La vie mystique et la réflexion religieuse permettent, dans de manières différentes, d'outrepasser les limites que l'identité féminine ne cesse pas d'imposer, et d'atteindre finalement une existence pleine et libre. La volonté de s'affranchir et d'affirmer une nouvelle forme de liberté est présente chez

529 SAND (George), *id.*, p. 49.

530 SAND (George), *id.*, p. 96.

George Sand comme chez Isabelle Eberhardt et elle est démontrée davantage par le désir de voyager. Bien que d'une manière plus limitée et réduite que celle eberhardtienne, Sand voyage souvent en Italie, en France, en Suisse, en Espagne, publiant des lettres. Le déplacement reste le symbole d'un désir d'indépendance ou d'autonomie, et ce qui importe dans le cas de Sand ce n'est pas le contenu du voyage mais plutôt le fait même de partir : « il ne s'agit pas tant de voyager que de partir⁵³¹ », déclare-t-elle.

Ces analogies et ces différences devraient avoir des conséquences au niveau de la réception des textes. Il serait en effet erroné de mettre Eberhardt et Sand sur le même plan, car l'on finirait par oublier non seulement les spécificités de l'expérience de chacune, mais aussi les composantes essentielles de leur poétique. Cependant, la comparaison avec George Sand peut être utile pour comprendre plus profondément le caractère de l'expérience eberhardtienne, qui ne s'insère pas forcément dans l'idéologie féministe qui appartient plutôt à Sand. De plus, l'autonomie revendiquée par Eberhardt, tout en ayant un inévitable caractère sexuel, demeure surtout individuelle : notre écrivaine affirme surtout le droit de chacun à choisir où il veut vivre, dans une réflexion qui fait abstraction de la question du genre.

Travestissement et auto-portrait dans la photographie de Claude Cahun

Le processus d'émancipation de la femme qui se développe tout au long du XIX^e siècle, fait que plusieurs femmes recherchent dans l'obtention du succès artistique l'affirmation de leurs droits. C'est ce qui arrive dans le domaine de la photographie : à travers la représentation artistique de leurs rêves, de leurs ambitions et de leurs frustrations, les femmes cherchent à sortir de la position marginale dans laquelle elles se trouvent. La photographie, observe Federica Muzzarelli, devient un instrument de découverte de soi-même, de son corps et de son imaginaire, utile pour la mise en place d'une enquête existentielle. Alice Austen par exemple, reconstruit l'histoire de sa vie à travers des photographies qui la représentent. L'utilisation autobiographique de la photographie permet aussi d'outrepasser les préjugés et les limitations auxquels les femmes doivent se soumettre, et, à travers l'image, les femmes bravent les tabous en s'opposant aux mœurs et à la morale communes. La photographie se rapproche de cette manière du travestissement et devient un instrument utile pour représenter le désir d'émancipation de la femme : la quantité de photos dans lesquelles des femmes se déguisent, fument, boivent, s'embrassent et dorment dans le même lit, augmente, et l'ambition autonomiste des femmes sert à supporter des revendications diverses, y comprises celles des homosexuels.

Le rapport entre la photographie et le déguisement vient aussi de la relation instaurée avec la

531 SAND (George), *id.*, p. 1033.

dimension corporelle. Au cours du XIX^e et du XX^e siècle, la photographie permet de récupérer le rôle concret et physique du geste, d'affirmer la centralité du corps au détriment de la dimension intellectuelle. Les artistes se servent souvent de la photographie pour poser au public des questions concernant l'identité individuelle et collective, les présentant à partir de leurs manifestations physiques. La relation entre la représentation par images et la définition de l'identité de l'artiste, se pose déjà avec l'auto-portrait, qui permet d'approfondir sa propre intériorité à partir d'une approche physique. Cela arrive surtout entre le XIX^e et le XX^e siècle, car jusqu'à cette période l'auto-portrait était le résultat « de la mémoire et de l'imagination⁵³² ». Au cours des deux derniers siècles, l'auto-représentation se charge d'une réflexion philosophique ultérieure, qui concerne par exemple la thématique du masque. Nous ne voulons pas proposer ici une histoire de l'auto-portrait, mais mettre en évidence la présence d'une relation de plus en plus stricte qui unit la représentation de soi, la question identitaire, et la thématique de l'image sociale. Bien évidemment, une approche de ce genre se développe davantage grâce à la philosophie nietzschéenne et de Sigmund Freud, mais la question identitaire apparaît avant les deux philosophes. Notamment, nous retrouvons le détachement dont l'auto-représentation a besoin, dans l'écriture d'Isabelle Eberhardt, les textes étant le lieu dans lequel elle raconte son expérience et se présente comme une partie intégrante du Maghreb.

Le rapport entre l'auto-portrait et la définition identitaire est approfondi par Lucy Renée Mathilde Schwob. Née à Nantes en 1894, elle s'insère dans le courant du surréalisme et participe activement à la vie politique de son époque, collaborant avec les cercles culturels de gauche. Aussi dans ce cas, on découvre une femme qui définit son parcours artistique à partir du changement de nom : Lucy Schwob devient Claude Courlis, Daniel Douglas et enfin Claude Cahun. La question identitaire, qui se pose à partir du choix du nom, évolue dans l'auto-portrait et dans le déguisement en homme. Les deux s'accomplissent ensemble, car Cahun cache son sexe, coupe ses cheveux, porte des vêtements d'homme et se représente sous une apparence masculine. Bien que les photographies les plus importantes de cette artiste datent de la période de la Grande Guerre, elle commence à se photographier dès l'âge de 17 ans, ce qui témoigne de la continuité établie entre l'activité artistique et un parcours identitaire. Le déguisement et l'auto-portrait servent aussi à l'acceptation d'une homosexualité déclarée, qui est démontrée par la relation que Cahun entretient avec Suzanne Malherbe, sa belle-sœur, qui se fait appeler Marcel Moore. La photographie permet de représenter une situation réelle, qui est celle de l'homosexualité et de sa prise de conscience. Toutefois, le déguisement ne concerne pas exclusivement le passage de femme en homme, étant donné que

532 Extrait traduit en français à partir de l'ouvrage de James HALL, *L'autoritratto. Una storia culturale*. Traduit de l'anglais par Alvise La Rocca. Coll. « Saggi », Einaudi, Turin, 2014. 24 cm, 288 p., ill., p. II.

Cahun utilise les images pour affirmer son droit d'auto-détermination. En ce sens, l'intention de cette artiste peut être rapprochée de celle d'Isabelle Eberhardt : l'activité artistique – soit celle-ci la photographie ou l'écriture – permet de déclarer l'autonomie, la liberté de choix qui appartient à chaque être humain. De cette manière, la question sexuelle est outrepassée et remplacée par une ambition théorique plus vaste, qui concerne justement le libre arbitre individuel.

Claude Cahun s'habille en matelot, en papillon, en gymnaste, en dandy, en femme orientale (figures 2 et 3 de l'annexe), dans une métamorphose continue qui exprime le refus d'un masque fixe. « Si on enlève le masque, on risque de blesser l'âme. D'où l'importance de le changer chaque jour⁵³³ », on lit dans un livre très intéressant dédié à l'auto-portrait. La photographie sert de cette manière à représenter une aspiration légitime, qui ne s'adresse non seulement à l'égalité des sexes, mais qui implique tous les aspects de la vie humaine et aboutit à l'affirmation du droit à l'auto-détermination de chacun. Parmi les quelques photos qui représentent Isabelle Eberhardt, il y en a certaines qui sont prises en pose et sur lesquelles Eberhardt est déguisée en homme, soit en matelot soit en homme arabe. Ces photos, antécédentes à son départ pour l'Algérie, expriment plus qu'une homosexualité cachée. Elles affirment une volonté d'auto-détermination qui passe par le portrait photographique. Ce qu'Isabelle Eberhardt nous semble communiquer, c'est la légitimité de ses choix identitaires et vestimentaires.

Le cas de Claude Cahun est plus extrême que celui d'Eberhardt, étant donné que la représentation de sa libre détermination individuelle va de pair avec une androgynie réelle, qui fait que cette artiste est aujourd'hui connue comme une représentante de l'art trans-gendre. Cahun se décrit comme un individu neutre, qui n'a pas de sexe ni masculin ni féminin, et qui introduit à partir de sa sexualité, une polémique sociale et politique. Un article récemment écrit par Aindrea Emelife et disponible sur Internet, décrit cette artiste comme une juive lesbienne et antinaziste. Une description similaire, confirmée par les biographies, insère Cahun dans le cadre d'une subversion plus vaste, qui implique plusieurs aspects de la vie collective. Malgré cela, ce qu'on retient de l'expérience de Claude Cahun est l'existence d'une relation entre la question identitaire, l'androgynie et l'auto-portrait. Ces trois facteurs sont potentiellement, mais pas nécessairement, juxtaposables. On voit donc que, bien que chaque artiste maintienne une individualité qui outrepassé les analogies thématiques, une comparaison peut exalter les spécificités individuelles.

Le féminisme d'Alexandra David-Néel

Une femme qui, comme Isabelle Eberhardt, décide de voyager et de quitter l'Europe, est la française Alexandra David-Néel, née à Paris le 24 octobre 1869 et morte en 1969 à Digne. La vie

533 Extrait traduit en français à partir de l'ouvrage de James HALL, *id.*, p. 244.

extraordinairement longue de cette écrivaine permet de situer son parcours dans un cadre plus vaste que celui dans lequel le trajet d'Eberhardt s'insère. Plusieurs facteurs rapprochent toutefois les deux écrivaines. Elles voyagent seules et les deux sont intéressées par les religions pratiquées dans les territoires explorés : Isabelle Eberhardt se convertit à la religion islamique, Alexandra David-Néel au bouddhisme. De plus, les deux femmes parlent les langues des pays qu'elles visitent, s'habillent avec des vêtements orientaux et, bien évidemment, elles sont des écrivaines-voyageuses. L'époque des voyages est la même, bien que les explorations de David-Néel continuent tout au long du XX^e siècle : Eberhardt part au Maghreb en 1896, David-Néel fait son premier voyage en Inde en 1891. Les deux écrivaines partagent l'intérêt pour l'anarchisme et pour le mysticisme, bien que la position politique de l'auteure parisienne soit bien plus compliquée que celle d'Eberhardt, qui n'a pas de relations strictes avec l'Europe. Au contraire, David-Néel rentre souvent à Paris, son mari habite en France et elle entretient des propriétés dans son pays de naissance.

Bien que plusieurs facteurs rapprochent ces deux écrivaines, des différences significatives demeurent. La destination des voyages n'est pas la même : Eberhardt explore le Maghreb et David-Néel se dirige vers l'Extrême Orient. Les voyages réalisés par cette dernière, prévoient des destinations diverses : elle visite l'Inde, le Ceylan, le Sikkim, le Népal, le Tibet, la Birmanie, l'Indochine, le Japon, la Corée, la Chine, la Mongolie, l'URSS, et elle rentre définitivement en France en 1946. La différence entre les parcours réalisés est significative parce qu'elle va de pair avec une diversité d'intentions et de poétique. Le choix d'Eberhardt s'accompagne du désir de s'installer définitivement au Maghreb, tandis que David-Néel semble garder une attitude d'exploratrice tout-court. En outre, les écrits d'Alexandra David-Néel témoignent d'une maturité et d'une conscience plus profondes que celles d'Eberhardt. La misère dans laquelle les deux femmes vivent et l'amour partagé pour l'écriture, ne permettent pas de juxtaposer deux expériences qui demeurent différentes et qui méritent d'être analysées chacune dans leur spécificité.

Il est néanmoins intéressant de comparer quelques aspects de l'existence de ces deux femmes, dans le but d'approfondir des questions que les deux expériences de voyage posent. Ce qui nous intéresse ici c'est surtout le déguisement et l'éventuelle androgynie, deux thématiques qu'on retrouve aussi dans la biographie de David-Néel et dans l'étude de son parcours. Ce qui émerge c'est l'image d'une femme forte et courageuse qui, *a priori*, ne considère pas la sexualité féminine comme une limitation. Au contraire, les photographies qui représentent l'écrivaine-voyageuse française dans sa jeunesse, donnent l'impression, comme l'observent Barbara et Michael Foster, d'une femme pragmatique qui, habillée de chemises en dentelle et plissées, donne des ordres aux membres de sa famille et discute avec les commerçants (Alexandra participe pour un certain temps à l'activité commerciale de la famille). Cette puissance toute féminine va de pair avec une forte passion

ressentie envers la chasse et envers le voyage, premiers signaux d'un désir de rébellion. La question de la nostalgie pour l'autre sexe apparaît dans les biographies sur Alexandra David-Néel comme un élément qui la caractérise dès son enfance. On cite en effet un épisode – légendaire peut-être – selon lequel David-Néel, à l'âge de 5 ans, regardant les parties génitales de son petit frère, avait remarqué – avec un certain mécontentement – une différence avec les siennes. Bien que la vérité sur cet épisode ne soit pas établie, ce qui ressort c'est la présence d'une question sexuelle, liée selon les biographes d'Alexandra David-Néel, à un rapport particulier entretenu avec l'autre sexe.

Probablement grâce à sa formation réalisée à la Sorbonne, elle entre en contact avec le féminisme, ce qui aura une importance remarquable dans ses voyages. La question de la sexualité concerne aussi la décision de David-Néel de quitter l'Europe : l'écrivaine, déjà intéressée par les sectes religieuses répandues à Paris, se présente dans une réunion de la secte de Sri Ananda Saraswati, un guru assez connu à l'époque, et, pour pouvoir participer à l'assemblée, se déguise en homme. Au cours de cette rencontre, et probablement grâce à l'utilisation de cannabis, elle a la vision d'un jeune homme qui pleure. Le même soir, Alexandra décide de partir pour Marseille. Ce qu'on peut déduire de cet épisode est le fait que cette écrivaine utilise le déguisement pour des raisons pratiques et que la décision de voyager se forme d'une manière graduelle et progressive.

La relation avec l'autre sexe consiste jusqu'ici en une nostalgie provoquée par la plus grande liberté dont les hommes peuvent bénéficier. La situation change quelques années plus tard. En 1894, Alexandra vit à Bruxelles et elle y devient une chanteuse connue. En 1897, la future voyageuse a sa première expérience sexuelle : à presque 30 ans, l'écrivaine est séduite par un jeune homme, Jean Haustont, un compositeur passionné d'orientalisme. Après quelques temps, elle fait la connaissance de son futur mari, Philippe Néel, un ingénieur chef de la ligne ferroviaire Bône-Guelma. En 1904, Alexandra épouse Philippe et, malgré l'habitude de celui-ci de fréquenter des prostituées, les deux vont vivre à La Goulette. La curiosité envers le mysticisme et le désir de voyager se développent de façon exponentielle après le mariage, quand Alexandra comprend qu'elle n'est pas faite pour une vie bourgeoise et ordinaire. Elle fréquente souvent les cercles féministes et participe au premier Congrès des Femmes à Rome en 1907. Jusqu'à cette date, elle n'a réalisé que des voyages sporadiques dont le premier en Inde (1891) et le deuxième en Indochine (1895). Si on veut établir le moment précis du commencement des voyages de David-Néel, ce serait en 1911. Au cours de ses voyages, Alexandra David-Néel utilise souvent des vêtements orientaux, qui lui permettent de se sentir plus à l'aise dans les territoires qu'elle explore. En Inde, elle s'habille d'un *sannyasin*, vêtement utilisé par les *sadhu*, et au cours de ses voyages, elle renonce parfois à un habillement européen. Le déguisement est selon Marine Lorrain « la condition *sine qua non*⁵³⁴ » de la réussite de

534 LEDESMA PEDRAZ (Manuela), « Alexandra David-Néel ou l'art de la fugue et du déguisement ». Éditorial de

son exploration.

Le changement des habitudes vestimentaires aboutit parfois à un travestissement en homme, qui, toutefois, ne constitue pas une habitude quotidienne. Quand David-Néel utilise des vêtements d'homme, c'est pour participer à des rites réservés aux individus mâles ou à des femmes déjà connues par les organisateurs. D'ailleurs, cette écrivaine se montre normalement très fière de sa sexualité féminine, ne cache pas son identité face aux autorités religieuses bouddhistes, et obtient le respect voire la dévotion des guides qui l'accompagnent au cours de ses trajets. David-Néel maintient donc ses coutumes (figure 4 de l'annexe) et, malgré sa conversion au bouddhisme, ne part pas dans le but de construire son identité ou de s'installer définitivement hors de l'Europe. Au contraire, cette auteure ne parle pas souvent de ses expériences en Orient et en diffuse une version partielle dans le but de maintenir une certaine image sociale. Un article publié sur *Le Quotidien* du 31 mars 1926 et repris dans la biographie écrite par Barbara et Michel Foster⁵³⁵, décrit Madame David-Néel comme une femme tranquille qui s'habille en européenne et qui ressemble à une ordinaire mère de famille française. Sa voix, continue l'auteure de l'article, Simone Tery, est délicate et la femme ne hausse jamais le ton, comme si elle était en train d'échanger des recettes de cuisine. Rentrée à Paris, Alexandra David-Néel est encore une parfaite femme parisienne qui suit la mode et les coutumes de son époque, son objectif étant, une fois rentrée en France, « d'écrire, convaincue que seul l'affranchissement économique de la femme peut la rendre autonome, donc libre⁵³⁶ ».

Le rôle joué par le déguisement dans le voyage d'Alexandra David-Néel et dans celui d'Isabelle Eberhardt, est donc différent. Dans le cas d'Alexandra David-Néel, il est une stratégie adoptée pour approfondir les traditions locales et pour participer à des rites religieux. À ce propos, Ledesma Pedraz observe que le travestissement est accompagné d'un travail de mimétisation qui impose à l'écrivaine-voyageuse d'apprendre les langues locales et de les parler. David-Néel veut explorer en profondeur les territoires de l'Extrême Orient, étant intéressée surtout par le bouddhisme. Le déguisement a donc un caractère essentiellement fonctionnel, car il permet à l'écrivaine de connaître certains aspects de la culture orientale. Le travestissement en homme n'est nécessaire que rarement et David-Néel ne l'adopte que dans certaines occasions. Le plus souvent, elle ne renonce pas à son identité féminine. Le cas d'Isabelle Eberhardt se rapproche partiellement de celui de l'écrivaine-voyageuse parisienne. En effet, le travestissement est une stratégie utilisée pour connaître le

Rebecca Rogers et Françoise Thébaud. *Clio. Femmes, genres, histoire* (anciennement *Clio. Femmes, histoires et sociétés*). S. l., 2008, n° 28, p. 213-222.

535 FOSTER (Barbara) et FOSTER (Michael), *Le vite segrete di Alexandra David-Néel*. Traduit de l'anglais par les élèves du Master en Traduction éditoriale et Technique, Langue anglaise (année 2003/2004), Agence tuttoEUROPA. Coll. « Le Tracce », Vivalda, Turin, 2004. 23 cm, 351 p., ill.

536 LEDESMA PEDRAZ (Manuela), « Alexandra David-Néel ou l'art de la fugue et du déguisement ». Éditorial de Rebecca Rogers et Françoise Thébaud. *Clio. Femmes, genres, histoire, art.cit.*

Maghreb en profondeur. Le déguisement en homme facilite souvent l'insertion dans le milieu choisi et permet à notre écrivaine de fréquenter les lieux qui l'intéressent le plus, comme les bordels, les maisons des tirailleurs, les cafés maures. Donc, d'une part le choix eberhardtien est plus extrême en raison des limites imposées par la culture arabe et surtout de la volonté d'explorer des endroits précis, de l'autre, le travestissement de l'écrivaine-voyageuse née sur le territoire suisse renvoie à un horizon théorique plus complexe. En effet, Isabelle Eberhardt adopte la culture et les coutumes arabes dans leur totalité, non pas d'une façon temporaire, mais bien permanente. Par conséquent, le déguisement s'insère dans une perspective nette et définitive : Eberhardt veut devenir arabe. Nous savons que l'écrivaine avoue sa vraie identité à ceux qu'elle considère comme des amis et que l'utilisation de pseudonymes est importante surtout pour la compréhension de la poétique de l'écrivaine.

En conclusion, Alexandra David-Néel et Isabelle Eberhardt partagent une attraction envers le monde oriental et sont fascinées surtout par les pratiques religieuses et par le mysticisme. Les deux voyagent et écrivent, s'habillant de vêtements orientaux ou arabes, l'une utilisant souvent de vêtements d'homme, l'autre moins. Dans les deux cas, le travestissement est une stratégie utile pour la meilleure connaissance du territoire choisi mais, dans le cas d'Eberhardt, la présence d'un désir d'installation définitive au Maghreb fait que le déguisement évolue en un véritable changement de ses habitudes vestimentaires et de son style de vie. En ce qui concerne la question de l'androgynie, elle ne se pose pas dans le cas d'Alexandra David-Néel, pour laquelle on peut parler d'une initiale nostalgie pour l'autre sexe, qui évolue en une idéologie progressive et féministe. Exception faite de certains cas précis, dans lesquels le travestissement en homme est considéré comme nécessaire, David-Néel ne cache pas sa féminité : au contraire, une fois rentrée en France, elle s'empare de ses traditions et de ses convictions précédentes, décrivant publiquement seulement les lignes générales de son parcours. Dans le cas d'Isabelle Eberhardt, la question de l'androgynie est plus complexe, car l'écrivaine utilise l'identité de Mahmoud Saadi et a l'habitude de recourir à des pseudonymes. Il faudrait toutefois souligner encore une fois, que les deux aspects de la question demeurent séparés. Si Eberhardt s'habille en homme c'est parce qu'elle veut connaître le Maghreb en profondeur et elle se trouve dans un territoire particulièrement hostile aux femmes. Les pseudonymes utilisés dans les lettres s'insèrent dans ce même paradigme, tandis que le jeu du je est un artifice littéraire, utile pour la reconstruction de son parcours, qui n'a toutefois pas forcément un rapport avec la sexualité de l'écrivaine.

Chapitre 2 : Le nomadisme eberhardtien

Isabelle Eberhardt est une voyageuse : il ne fait aucun doute. Elle conduit un style de vie qu'on

peut définir comme nomade, en raison de la continuité du mouvement qu'il implique. Le nomadisme a pour notre écrivaine, une valeur théorique et concrète à la fois, se présentant comme une alternative à la vie sédentaire conduite par ceux qui ont un esprit bourgeois et civilisé. Historiquement, la vie des vrais nomades du désert est faite de déplacements constants, causés par les activités agricoles ou par l'élevage : elle prévoit des objectifs et une destination à rejoindre. Au contraire, le nomadisme pratiqué par les intellectuels occidentaux et théorisé dans plusieurs récits de voyage, nie souvent la définition d'un parcours et se rapproche du vagabondage ou de l'errance. Dans son exploration intime, l'écrivain vagabond recherche souvent la nouveauté, le merveilleux, le détachement, la solitude. Le voyage permet de réaliser une errance aux composantes physiques et spirituelles : plusieurs écrivains – parmi lesquels Guy de Maupassant – voyagent de façon temporaire et leur déplacement comporte une valeur essentiellement esthétique.

La relation qui associe le voyage à l'écriture est étudiée par Michel Onfray, qui, dans son ouvrage *Théorie du voyage. Poétique de la géographie*⁵³⁷, définit le déplacement et la vision de lieux jamais vus comme une possible stimulation intellectuelle et sentimentale qui favorise la création artistique. En effet, une puissante activité imaginative se déclenche au cours de l'exploration, renforcée par le changement d'habitudes et par un état de tension corporelle qui permet de « sentir et entendre plus vivement, regarder et voir plus intensément, goûter ou toucher avec plus d'attention⁵³⁸ ». Les sens aiguisés, le voyageur observe dans le détail ce qui l'entoure, fait des hypothèses, cherche à déduire la valeur culturelle d'une certaine situation ou à l'interpréter. De cette manière, la vision anticipe la compréhension, l'ordre habituel des facteurs change et la confusion sensorielle qui en découle aboutit à une stimulation créatrice et poétique. Le voyageur développe ses capacités de « sentir des couleurs, goûter des parfums, toucher des sons, entendre des températures, voir des bruits⁵³⁹ », faisant l'expérience directe de celle qui devient, dans le lexique littéraire, une figure de style, à savoir la synesthésie. En ce sens, le voyage a surtout une valeur esthétique et sentimentale, qui est strictement liée à l'expérience du nouveau. Par ce biais, l'écrivain-voyageur approfondit la connaissance de lui-même, se détachant de l'image pâle et incertaine qu'il en avait avant : « hors de son domicile, dans l'exercice périlleux du nomadisme, le premier voyageur qu'on rencontre c'est soi⁵⁴⁰ ».

Le voyage accompli par l'écrivain entraîne donc un nomadisme temporaire, plus esthétique qu'existential, dans lequel il est discutable de situer l'expérience d'Isabelle Eberhardt. Pour elle, le vagabondage est un choix définitif, réfléchi et fait en toute conscience : « j'ai renoncé à avoir un

537 ONFRAY (Michel), *Théorie du voyage. Poétique de la géographie*. Coll. « Le livre de poche. Biblio essais », Librairie générale française, Paris, 2007. 18 cm, 125 p., couverture illustrée en couleur.

538 ONFRAY (Michel), *id.*, p. 52.

539 ONFRAY (Michel), *id.*, p. 30.

540 ONFRAY (Michel), *id.*, p. 87.

coin à moi en ce monde », écrit-elle le 18 janvier 1901, « un home, un foyer, la paix, la fortune. J'ai revêtu la livrée, parfois bien lourde, du vagabond et du sans-patrie. J'ai renoncé au bonheur de rentrer chez soi, de trouver des êtres chers, le repos, la sécurité⁵⁴¹ ». Cette proposition semble être reniée par d'autres réflexions : « mon Dieu, si je trouvais seulement le courage étant arrivée à Ouargla », écrit Eberhardt au mois de juillet de la même année, « de m'y créer ce nid qui me manque tant, ce nid de hibou solitaire, et d'y rester, au moins six mois, et surtout d'y *travailler*⁵⁴² ». L'écrivaine, on l'a vu, établit aussi des liens stables : elle épouse Slimène Ehnne et le suit quand il est transféré dans le nord algérien. La haine ressentie envers la sédentarité, évolue en une nostalgie qui se fait de plus en plus puissante : « même là-bas », à El Oued, « avec une existence sédentaire, c'est-à-dire fixe, je pourrai me créer une vie presque tout à fait hygiénique⁵⁴³ ». Des affirmations si opposées ne coexistent pas avec un concept de nomadisme pour ainsi dire traditionnel, et la coprésence d'un désir de vagabondage, côtoyé d'une volonté d'installation, demeure apparemment incohérente. Cette contradiction concerne aussi le rapport qu'Eberhardt établit avec la solitude, définie comme la composante essentielle d'un parcours dans lequel, à vrai dire, l'écrivaine n'est seule que très rarement. Le projet d' « être seul, être pauvre de besoins, être ignoré, étranger et chez soi partout, et marche, solitaire et grand à la conquête du monde⁵⁴⁴ » est surtout théorique. D'une manière similaire, aussi la sensation d'étrangeté recherchée, aboutit à l'adoption des traditions arabes et au choix d'une religion qui est culturellement marquée. Ces contradictions nous font croire que nous sommes en présence d'un cadre théorique qu'il faut interpréter dans un sens nouveau, à savoir en remettant en question les conceptions de nomadisme, de solitude, d'étrangeté, proposées par notre écrivaine.

En ce qui concerne le nomadisme, il consiste en un état d'esprit, en une conviction intime, en un désir de libre détermination individuelle : Isabelle Eberhardt est nomade parce qu'elle est essentiellement détachée. Un éloignement celui-ci, que notre écrivaine retrouve dans le mysticisme et dans la philosophie soufie, qui théorisent justement la perte de l'attachement pour son propre corps en faveur d'une plus profonde unité intime et spirituelle. La résignation et l'indifférence sont deux étapes importantes de ce parcours qui conduit à « l'affirmation plus puissante de mon moi⁵⁴⁵ ». Le nomadisme est la transcription de la liberté individuelle et il consiste à pouvoir aller où l'on veut. En ce même sens, la solitude et l'extranéité n'impliquent pas une existence concrètement solitaire – sans amis, sans traditions, sans foi, - mais une ouverture constante au monde. Le combat pour la défense de sa propre liberté ressort des textes de notre écrivaine, comme le démontre le passage

541 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 308.

542 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 329.

543 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 328.

544 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 423.

545 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 314.

suivant, très beau :

« La chose la plus difficile, la seule difficile peut-être, est de *s'affranchir* et encore bien plus de vivre libre. L'homme tant soit peu libre est l'ennemi de la foule qui le persécute systématiquement, le traque dans tous ses refuges. Je ressens une croissante irritation contre la vie et les hommes qui ne veulent pas laisser les exceptions subsister et qui acceptent l'esclavage pour l'imposer aux autres⁵⁴⁶ ».

En ce sens, le désir d'un foyer, le contact constant avec les autres hommes, l'adoption des coutumes et des croyances arabes, ne nient pas le nomadisme, la solitude ou le sens d'étrangeté. Ces concepts prennent la forme d'une liberté plus générale, propre d'une « rêveuse qui veut vivre loin du monde civilisé, de la vie libre et nomade pour essayer ensuite de dire ce qu'elle a vu⁵⁴⁷ ».

Le mouvement de l'existence

Le nomadisme est donc un état intime qui implique Isabelle Eberhardt dans le mouvement de l'existence. L'écrivaine participe au monde réel et s'en éloigne pour écrire. Le texte reparcourt ce processus et reconstruit le Maghreb de la manière que nous avons décrit. L'importance accordée aux changements d'état et au mouvement des objets est telle qu'elle nous permet de prendre une nouvelle conscience du voyage accompli par notre écrivaine. La reconstruction des trajets parcourus – des cartes sont proposées en annexe à la thèse – montre qu'Eberhardt suit souvent les mêmes chemins et qu'elle se déplace toujours en direction du sud, avec une préférence pour la région du Souf. En effet, les voyages de l'écrivaine sont ciblés : pour toutes les raisons exposées au début de la troisième section de la thèse, Eberhardt choisit le Maghreb, et spécifiquement le désert. Ses explorations en Europe sont rares – le voyage à Cagliari est réalisé dans la constante nostalgie du Maghreb – et Eberhardt ne s'aventure pas dans des territoires vraiment inconnus, comme par exemple l'Asie ou l'Europe de l'est. Cela renforce la définition d'intentions claires, d'un projet personnel, documentaire et littéraire construit autour du monde arabe.

Dans les faits, l'immersion eberhardtienne concerne uniquement le Maghreb, ce qui démontre la coexistence d'un désir de connaissance et d'intégration avec une volonté de déplacement. Le nomadisme aboutit à une expérience qui reste limitée non seulement au monde arabe, mais à des trajets précis, qu'Eberhardt parcourt avec constance. La recherche de l'Inconnu se réalise en parcourant des voies qui sont au contraire très connues : en particulier, on souligne l'existence d'un mouvement constant en direction d'El Oued. De plus, une fois arrivée dans le Souf, notre écrivaine continue à se déplacer entre la ville principale et les villages qui l'entourent, sans pourtant chercher

546 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 458.

547 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 398.

à changer concrètement les parcours déjà faits. Cette monotonie ne semble pas déranger Eberhardt, qui ne montre jamais d'insatisfaction, ni fait preuve d'un désir d'exploration plus vaste. Au contraire, après l'arrêt d'expulsion, son désir est uniquement de revenir au Maghreb. En 1901, pendant un séjour à Alger, Eberhardt éprouve le besoin de revoir des lieux connus, à savoir le Souf, Bordj-Ferdjeun, Ourmès, El Oued, Béhima : « où sont-ils donc aujourd'hui ?⁵⁴⁸ ». En conclusion de ses journaux intimes, Eberhardt écrit :

« Depuis un an, je suis de nouveau sur la terre bénie de l'Afrique que je voudrais ne plus jamais quitter. Malgré ma pauvreté, j'ai pu encore voyager, voir des régions inconnues de la terre d'adoption⁵⁴⁹ ».

Quand Isabelle Eberhardt célèbre la route qui « s'en va toute blanche vers les lointains inconnus⁵⁵⁰ », ou quand elle déclare « nomade je resterai toute ma vie, amoureuse des horizons changeants, des lointains encore inexplorés⁵⁵¹ », elle fait toujours référence au Maghreb. Le choix du territoire va de pair avec l'approfondissement de sa connaissance : en ce sens, le partage culturel ne limite pas la création artistique. Au contraire, Eberhardt déclare :

« Chose étrange, que j'ai remarqué depuis longtemps, je ne puis bien voir un pays dès les premiers jours de mon arrivée. J'éprouve toujours une sorte de malaise vague et d'ennui⁵⁵² »

L'action eberhardtienne ne suit pas le paradigme proposé par Michel Onfray, dont nous avons esquissés les étapes fondamentales. L'écriture n'est pas issue d'une expérience purement esthétique : les horizons changeants dont notre écrivaine parle, sont souvent le résultat de la variété des interactions possibles parmi les composantes du milieu, ainsi que du mouvement qui en découle. *Nouveau* est un mot qui n'est pas incompatible avec l'adjectif *connu*. Au contraire, la connaissance du milieu et le partage culturel assurent l'implication du sujet, lui permettent de mieux voir et de mieux comprendre ce qui l'entoure : notamment, Eberhardt observe que « sans doute au retour » elle verra « mieux Bou-Saâda⁵⁵³ ». Le mouvement appartient à la fois au monde et au voyageur : « en effet », explique Eberhardt dans un passage de ses journaux intimes, daté du 2 juillet 1902, « jamais deux êtres – l'exception peut-être existe – n'ont vu le même paysage, le même pays de la même façon, sous le même jour, sous la même couleur⁵⁵⁴ ». Le mouvement de l'univers est à tel point

548 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 417.

549 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 467.

550 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 28.

551 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 449.

552 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 464.

553 EBERHARDT (Isabelle), *ibid.*

554 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 449.

constant et insaisissable, que sa « vraie figure (...) serait en effet la face de Dieu⁵⁵⁵ ». Les objets existants sont donc soumis à un état de variation et de mobilité auquel le sujet participe : les interactions corporelles et spirituelles que nous avons définies dans la troisième section de la thèse, contribuent à la création d'un paysage varié. L'écriture est pour Isabelle Eberhardt, l'occasion d'une reconstruction de sa propre expérience du lieu, mais la subjectivité du regard ne trahit pas la vitalité des composantes du milieu. La variation du paysage ressort de cette même volubilité. Le rapport que l'écrivaine établit avec le monde externe prévoit en même temps la valorisation de sa propre intimité et de la richesse du réel.

Dans cet horizon théorique, la connaissance de la culture, de la géographie, de la politique et de la société locales n'est pas une limitation, mais la garantie d'une observation plus profonde et plus consciente. De cette manière, les œuvres d'Eberhardt arrivent à faire coexister l'intimité avec une certaine objectivité, dans des textes littéraires qui maintiennent une validité scientifique. À son sens, connaître un territoire ou une culture ne signifie pas les appauvrir ou réduire la puissance imaginative qui leur est inhérente, mais, au contraire, l'exalter. Se plonger avec conscience dans un territoire et l'étudier pour valoriser celui-ci et soi-même : voici le parcours accompli par Isabelle Eberhardt. La définition d'une existence nomade prévoit la remise en discussion de la valeur du vagabondage : en tant qu'affirmation de liberté et affranchissement, le nomadisme implique la définition d'une réalité disponible et accueillante, prête à recevoir chaque voyageur.

La solitude et le sens d'étrangeté comme formes de liberté individuelle

La connaissance du milieu et la limitation des parcours effectués n'entraînent pas la réduction de la puissance du nomadisme. Il en est de même pour d'autres composantes du vagabondage, à savoir la solitude et l'extranéité. La première est définie dans un passage des manuscrits conservés aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence, comme une condition nécessaire de la liberté, qui « dépend presque toute entière de deux choses : être solitaire et être errant ». L'isolement de tous les hommes « sauf quelques rares élus⁵⁵⁶ » est toutefois un choix spirituel plus que pratique, qui consiste en un maintien de son autonomie intellectuelle. Isabelle Eberhardt déclare ouvertement son inaptitude « à faire partie d'une coterie quelconque, d'être à l'aise parmi des êtres réunis non par un hasard passager, mais bien par une vie commune⁵⁵⁷ » : il ne s'agit pas d'une absence de partage, mais encore une fois de la valorisation de son évolution personnelle.

En effet, Eberhardt établit des relations humaines à partir de ses intérêts réels : notamment, elle se lie d'amitié avec ceux qui peuvent l'aider, comme Abou Naddara, Ali Abdul Wahab, Eugène Letord

555 EBERHARDT (Isabelle), *ibid.*

556 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 352.

557 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 314 *sq.*

et Édouard Vivicorsi, mais aussi des généraux, des soldats, des cheikhs. Tout au cours de son expérience, l'auteure montre qu'elle est profondément fascinée par les êtres humains – nous avons vu avec quelle attention elle étudie le style de vie des soldats et des habitants du Maghreb – mais les seules formes d'association définitive qu'elle accepte sont l'initiation à la confrérie, qui entraîne l'augmentation de son implication dans le monde arabe proposant un parcours spirituel individuel, et le mariage, condition nécessaire de son retour en Algérie. D'une manière similaire, le sens d'étrangeté poursuivi, n'aboutit pas au renoncement de toute forme de culture ou au refus des traditions. Au contraire, Isabelle Eberhardt cherche à s'intégrer dans le monde arabe, à travers la conversion à l'Islam, ainsi que l'adoption des habitudes et des traditions locales. Le parcours accompli est surtout individuel et est côtoyé d'une tentative de connaître le Maghreb de l'intérieur. Cette observation *participée*, qui vient du fait qu'Eberhardt poursuit une implication réelle dans son pays d'élection, va de pair avec la valorisation de sa propre liberté individuelle et c'est en ce sens que la question de l'extranéité doit être posée.

Le thématique de l'étrangeté dans le discours eberhardtien mérite d'être examinée séparément, car on a souvent l'habitude de voir dans l'expérience du voyage, la recherche de la altérité, qu'elle soit physique ou – le plus souvent – culturelle. Le profond désir d'autonomie ressenti par le voyageur, fait qu'il cherche à se soustraire aux limites imposées par sa culture d'appartenance et qu'il commence un déplacement vers un monde nouveau, qui sera à même de contribuer à son ouverture mentale. Or, Isabelle Eberhardt utilise souvent un mot – *étranger* – dont la signification doit être approfondie : en fait, cet adjectif ne fait pas toujours référence à une forme d'extranéité culturelle. Il serait donc extrêmement dangereux de considérer l'étrangeté célébrée par notre écrivaine comme la traduction d'un sentiment de non-appartenance.

Pour mieux comprendre cette question, il faut avant tout observer que dans les textes eberhardtiens le mot *étranger* revêt des significations variées et souvent opposées. Notamment, en janvier 1900, l'écrivaine déclare vouloir rejoindre le désert, un lieu où elle « ne [sera] jamais qu'un étranger, qu'un intrus⁵⁵⁸ ». Un an plus tard, Eberhardt est expulsée de l'Algérie et va vivre en France, à Marseille. Au mois d'août 1901 elle se définit dans ses notes comme une exilée qui doit rester dans une ville où elle est « plus étrangère que n'importe où », distante du « sol unique de la terre » sur lequel elle n'est point « une exilée, une étrangère⁵⁵⁹ ». Cet adjectif a donc une signification double, qui renvoie à une différence conceptuelle. D'une part, il y a l'extranéité culturelle qu'Eberhardt ressent envers l'Europe et qui va de pair avec le choix du Maghreb en tant que pays d'adoption. Elle consiste en un sentiment de non-appartenance, dans la perception d'une distance forte et culturellement marquée

558 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 304.

559 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 423.

entre elle-même et les autres. De l'autre, il y a une étrangeté positive, qui reste plus difficile à définir car elle est issue d'une expérience qui peut être vécue uniquement au Maghreb, territoire qu'Isabelle Eberhardt choisit comme sa nouvelle patrie. Cette étrangeté ne va pas de pair avec un sentiment de non-appartenance, mais elle le résulte du mouvement existentiel, qui fait que toute expérience est nouvelle, inconnue et, en ce sens, étrangère. La valeur positive de l'extranéité vient aussi de l'indépendance intellectuelle que notre écrivaine veut maintenir : Isabelle Eberhardt sera toujours une étrangère, car elle gardera toujours une sorte d'autonomie de l'intime, qui la préservera d'une identification complète. En conclusion de ce discours, il faudra retenir que le sens d'appartenance et le partage culturel – tout étant les résultats d'une décision libre et personnelle – demeurent des valeurs.

Dans son essai sur l'exotisme, Victor Segalen définit ce mot comme la « perception du Divers⁵⁶⁰ », fondée sur la présence d'une « incompréhensibilité éternelle⁵⁶¹ » entre soi-même et les autres. Ce Divers est souvent interprété dans une perspective culturelle et l'expérience exotique se traduit par des voyages réalisés en direction de lieux jamais vus et possiblement difficiles à rejoindre. Dans les intentions de Segalen, l'exotisme se base apparemment sur la perception d'une différence physique et culturelle. Notamment, dans un article paru dans *L'Équipée* et repris récemment dans *Le globe, revue genevoise de géographie*⁵⁶², Gauthier Lionel s'interroge sur un possible exotisme à l'envers, expérimenté par exemple par les Occidentaux qui, regardés par des étrangers, se sentent observés comme un « objet de mystère⁵⁶³ ». L'expérience eberhardtienne ne poursuit pas la recherche de quelques formes d'exotisme culturelle, bien que l'attraction envers les changements demeure. Il faudrait déplacer le discours à une dimension existentielle et considérer celui d'Eberhardt comme un exotisme *sui generis*, qui ne renonce pas au partage culturel, mais qui sauvegarde la stupeur et l'émerveillement face à un univers qui reste profondément inconnu. C'est ce que souligne Mohammed Rochd : Eberhardt dépasse l'« exotisme facile et cette littérature coloniale à la Loti » et le lecteur « perçoit la pitié de l'auteur » pour la sortie triste des « prisonniers, arrachés à leur terre⁵⁶⁴ ».

Une comparaison significative : Bruce Chatwin

Le nomadisme théorisé par Isabelle Eberhardt prend donc une direction existentielle, qui le met en

560 SEGALLEN (Victor), *Essai sur l'exotisme, une esthétique du Divers*. Textes présentés et annotés par Dominique Lelong. Coll. « Bibliothèque artistique et littéraire », Fata Morgana, Saint-Clément, 1994. 22 cm, 91 p., couverture illustrée, p. 23.

561 SEGALLEN (Victor), *id.*, p. 25.

562 LIONEL (Gauthier), « L'Occident peut-il être exotique ? De la possibilité d'un exotisme inversé », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*. Genève, 2008, vol. 148, « L'exotisme »

563 LIONEL (Gauthier), *id.*, p. 47-64.

564 ROCHD (Mohammed), *Isabelle Eberhardt, une maghrébine d'adoption, op. cit.*, p. 159.

relation avec le mouvement du réel. Il ne consiste pas en une forme d'exotisme et ne prévoit pas le développement d'un sens de non-appartenance. Au contraire, la profondeur de l'expérience est directement proportionnelle à la connaissance du milieu, qui augmente au fur et à mesure que le processus d'intégration avance. Malgré la continuité des trajets parcourus et bien qu'Eberhardt finisse par affirmer le désir de se fixer et de trouver un foyer où commencer une existence plus stable, l'exaltation du déplacement demeure intacte, et les textes de notre écrivaine contiennent une véritable célébration du nomadisme, qui doit être considérée dans la perspective décrite jusqu'à ce point de la thèse. La richesse de réflexions théoriques sur le vagabondage, nous permet de rapprocher Isabelle Eberhardt de l'un parmi les plus importants écrivains de l'époque contemporaine, Bruce Chatwin.

Cette comparaison est proposée par Sabine Boomers dans une recherche qui n'a pas été traduite de l'allemand, mais dont le titre est révélateur de la perspective envisagée : *Reisen als Lebensform : Isabelle Eberhardt, Reinhold Messner und Bruce Chatwin*⁵⁶⁵. L'expression *Reisen als Lebensform* renvoie au voyage en tant que forme d'existence et introduit l'idée d'une valeur philosophique attribuée au déplacement. En effet, Eberhardt partage avec Chatwin la définition d'un horizon théorique clair, qui consiste en une valorisation du voyage non pas en tant qu'expérience occasionnelle, mais en tant que façon de vivre. Bien que la définition d'une perspective similaire, rapproche les deux écrivains, elle ne doit pas aboutir à la création d'une identification complète de ces deux auteurs, qui peuvent néanmoins être considérés comme deux théoriciens du nomadisme et du vagabondage.

La puissance de la réflexion théorique proposée par Chatwin est connue et démontrée par son désir d'écrire un essai, *L'alternative nomade*, qui ne verra jamais le jour, mais dont on trouve les traces dans ses lettres et dans un premier livre, *L'anatomie de l'errance*⁵⁶⁶. Ici, l'écrivain s'interroge sur la valeur générale du nomadisme et plus précisément sur l'origine du sentiment d'agitation qu'il ressent après une période de vie solitaire. Ce sentiment n'est pas assez mis en relief dans la traduction française du mot anglais *restlessness*, qui indiquerait plus spécifiquement le caractère d'un déplacement, perçu comme indispensable⁵⁶⁷. Dans le chapitre intitulé justement *Alternative nomade*, l'auteur propose l'existence d'un fondement scientifique qui expliquerait cette nervosité par la nécessité humaine de changer d'air et d'aller ailleurs : des neurologues américains, explique Chatwin, « ont étudié des électroencéphalogrammes de voyageurs » et ils ont observé que « les

565 BOOMERS (Sabine), *Reisen als Lebensform. Isabelle Eberhardt, Reinhold Messner und Bruce Chatwin*. Campus, Frankfurt/New York, 2004. 21 X 14, 80 cm, 360 p.

566 CHATWIN (Bruce), *Anatomia dell'irrequietezza*. Traduit en italien par Franco Salvatorelli. Coll. « Biblioteca Adelphi », Adelphi, Milan, 1996. 22 cm, 223 p.

567 On traduit en italien *The anatomy of restlessness* comme *L'anatomia dell'irrequietezza*, où le mot *irrequietezza*, qui signifie agitation, nervosité, donne à l'errance une connotation intimiste et psychologique.

changements d'environnement et la prise de conscience du passage des saisons au cours de l'année stimulaient les rythmes du cerveau, ce qui apportait une sensation de bien-être et incitait à mener une existence plus active⁵⁶⁸ ». La nécessité du voyage est démontrée aussi par le comportement des enfants et des individus considérés primitifs, à savoir les chasseurs du désert du Kalahari, des êtres extraordinairement dociles qui, se bougeant constamment, ne pleurent jamais et sont extrêmement contents de leur style de vie. Des réflexions concernant la nature humaine – comme les mères qui ont l'habitude de bercer leurs enfants en reproduisant de cette manière le dynamisme du mouvement – sont accompagnées de citations littéraires de Pascal, Montaigne, Proust, Stevenson.

La définition d'une existence humaine qui serait naturellement prédisposée au nomadisme, renvoie à un projet théorique beaucoup plus vaste que celui élaboré par Isabelle Eberhardt, auteure qui maintient une perspective auto-référentielle. Tout en soulignant la nécessité du mouvement, Bruce Chatwin reste conscient du rôle que la distance culturelle joue dans cette question, qui fait que les nomades sont considérés comme des incivils, des sauvages, des barbares. Une perspective de ce genre est absente de la pensée eberhardtienne, et notre écrivaine semble beaucoup plus naïve que Chatwin, probablement en raison de l'époque historique différente dans laquelle les deux voyagent et écrivent. Dans la lettre envoyée à son éditeur Tom Maschler, Chatwin explique que son projet concernant le nouveau livre dédié au nomadisme, abordera la question à partir d'un point de vue historique et général. La reconstruction de l'histoire du nomadisme, la mise en relief de la sensibilité des nomades, de leurs capacités techniques artisanales, permettra ensuite de proposer un discours plus vaste, qui aboutira à la déclaration du désir d'évasion et du besoin de se déplacer comme inhérents à chaque être humain. Le but poursuivi par l'écrivain anglais est spécifiquement théorique : après avoir étudié les caractères essentiels de la vie nomade, il faudra démontrer sa légitimité voire sa véritable nécessité. En ce sens, l'adrénaline, qui appartient à tous les êtres humains et que nous ne pouvons pas éliminer ni faire évaporer, est définie comme « notre prime de voyage⁵⁶⁹ ».

La perspective eberhardtienne demeure plus spécifiquement individuelle, et son intérêt envers la vie nomade n'aboutit pas à la théorisation d'une parabole universelle ni à un projet anthropophile analogue à celui proposé par Chatwin. Malgré cela, le voyage d'Eberhardt a souvent été lu comme la déclinaison d'un paradigme qui, à vrai dire, appartient plus à Bruce Chatwin qu'à elle. La plus importante célébration du vagabondage faite par Eberhardt – qui est rapportée au début du premier volume de *Écrits sur le sable* et dont la fiabilité n'est pas certaine – est assez tiède par rapport à celle avancée par l'écrivain anglais, et le parcours eberhardtien reste spécifiquement individuel.

568 CHATWIN (Bruce), *Œuvres complètes*. Traduit en français par Jacques Chabert, Georgers et Marion Scali. Coll. « Bibliothèque Grasset », Grasset, Paris, 2005. 21 cm, couverture illustrée, 1528 p., p. 1446.

569 CHATWIN (Bruce), *id.*, p. 1448.

Notre auteure ne veut convaincre personne, à l'exception peut-être de son frère Augustin : « j'ai toujours écouté avec admiration, sans envie, les récits de braves gens ayant vécu des vingt et trente ans dans le même quartier, voire dans la même maison, qui n'ont jamais quitté leur ville natale⁵⁷⁰ », écrit-elle. Il y a donc entre Chatwin et Eberhardt une différence dans l'intensité du discours, dans les objectifs et dans les espoirs, étant donné que notre écrivaine veut surtout affirmer son propre droit à voyager. En ce sens, le nomadisme a une portée qui est beaucoup plus limitée, et l'éventuelle extension de ce concept doit être mis en relation avec la valorisation du mouvement de l'univers, considéré dans sa globalité.

La distance entre le parcours de Chatwin et celui d'Eberhardt est démontrée aussi par la diversité de leurs trajets. Nous savons que l'écrivaine russe voyage presque uniquement au Maghreb, sur des routes connues et déjà traversées. De plus, quand Eberhardt se trouve en Europe, elle ne recherche pas le voyage à tout prix, se plongeant au contraire dans l'évocation mélancolique du Maghreb. Cela est dû au fait que le déplacement eberhardtien doit être accompagné par la connaissance du territoire et par le partage culturel, ce qui est complètement absent dans Chatwin. Suivant la reconstruction réalisée par Elizabeth Chatwin et Nicholas Shakespeare, il est possible d'observer que les voyages accomplis par l'écrivain anglais sont extrêmement variés. Il explore le Soudan, l'Afghanistan, la Turquie, la Grèce, New York, l'Écosse, l'Irlande, l'Angleterre, l'Iran, l'Inde, le Niger, le Bénin, le Cameroun, l'Oregon, l'Espagne, l'Italie, la France, la Norvège, le Chili, le Pérou, le Brésil, le Kenya, l'Australie, l'Afrique du Sud, le Botswana, le Népal, la Chine, le Taipei, la Tchécoslovaquie.

Il va de soi qu'il est impossible de savoir ce qu'Isabelle Eberhardt aurait fait aujourd'hui, avec les possibilités de l'époque contemporaine, si elle avait travaillé chez Sotheby et si elle avait pu prendre l'avion... Toutefois, la variété des voyages accomplis par Chatwin est à retenir, surtout si on considère les parcours ciblés qu'accomplit, au contraire, Isabelle Eberhardt. L'approche eberhardtienne est beaucoup plus participative que celle de Chatwin, qui recherche l'implication d'Eberhardt, sans jamais la rejoindre : « il me faut tenter », écrit-il à son éditeur, « de voir les nomades tels qu'ils se voient eux-mêmes, considérant le monde extérieur, la civilisation, avec envie ou méfiance⁵⁷¹ ». En ce sens, le regard de Chatwin demeure plus fortement occidental, tandis qu'Eberhardt se plonge dans le territoire choisi et y participe complètement. La conversion à l'Islam est la manifestation la plus évidente de cette tentative d'immersion. Bien que l'hostilité envers la vie sédentaire et bourgeoise appartienne aux deux écrivains, il faut néanmoins être conscients des conséquences de cette opposition : celle-ci s'insère, dans le cas de Chatwin, dans un paradigme

570 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*, op. cit., p. 28.

571 CHATWIN (Bruce), *Œuvres complètes*, op. cit., p. 1421.

théorique systématisé tandis qu'Eberhardt suit un chemin plus personnalisé.

Une analogie qui permet de rapprocher les deux auteurs, consiste dans le rôle essentiel joué par la composante esthétique dans le parcours de connaissance culturelle. En ce qui concerne l'écrivain anglais, le domaine esthétique apparaît surtout dans *Le chant des pistes*⁵⁷², publié en 1984. Ici, une partie des traditions des aborigènes australiens est représentée à partir de l'existence de territoires significatifs, dont la valeur est liée aux chants traditionnels : les notes de ces chansons se traduisent mystérieusement par des parcours géographiques qui traversent des territoires sacrés. La représentation physique d'une composante culturelle est présente aussi dans les textes d'Eberhardt, dans lesquels la religion, la culture et les traditions arabes apparaissent à partir de leur manifestation corporelle. La correspondance entre les dimensions culturelle et esthétique a une signification profonde, qui aboutit à la définition d'un lien intime entre la culture d'un pays et sa forme extérieure.

Le nomadisme est un style de vie que Bruce Chatwin et Isabelle Eberhardt célèbrent avec une conviction et une profondeur qui les distingue de plusieurs écrivains-voyageurs car, comme le souligne justement Sabine Boomers, les deux situent le voyage dans une dimension existentielle. La distance chronologique qui les sépare doit être prise en compte, mais une comparaison entre les écrivains demeure néanmoins utile et sensée, en raison du partage des thématiques abordées. Chatwin et Eberhardt proposent la vie nomade comme une alternative à la sédentarité, mais si l'écrivain anglais décrit un parcours théorique aux aspirations universelles qui consiste en une nécessité du vagabondage et en une exaltation des bienfaits du nomadisme à l'époque contemporaine, l'action de notre écrivaine reste plus spécifiquement individuelle. Par conséquent, là où le caractère fort de la tractation de Chatwin l'empêche de théoriser un déplacement qui soit accompagné d'une participation culturelle, le caractère intime du parcours eberhardtien fait que la valorisation du nomadisme va de pair avec une implication profonde dans le pays choisi.

Cela a plusieurs conséquences : avant tout Chatwin voyage aux quatre coins du monde, Eberhardt explore le Maghreb ; l'écrivain anglais met en relief l'importance de l'extranéité culturelle, l'écrivaine d'origine russe souligne la valeur du partage. De plus, la perspective individualiste qu'on retrouve dans le parcours eberhardtien fait que l'anthropophilie qui lui est souvent attribuée, est, dans les faits, beaucoup moins significative que celle qu'on retrouve dans l'expérience de Chatwin. L'exaltation du nomadisme est donc accompagnée d'un bon nombre de différences théoriques et concrètes, qui démontrent la spécificité de chaque écrivain et la variété des formes du vagabondage. Le nomadisme est donc un concept complexe, que les deux auteurs déclinent différemment, malgré le partage d'une dimension existentielle.

572 CHATWIN (Bruce), *Le vie dei canti*. Traduit en langue italienne par Silvia Gariglio. 17^e édition. Coll. « Gli Adelphi », Adelphi, Milan, 2013.

Chapitre 3 : Imaginaire et thématiques

La valeur littéraire des textes eberhardtiens est renforcée par l'existence d'un imaginaire qui leur est inhérent et dont nous mettrons en évidence les caractères essentiels. La définition du mot *imaginaire* est compliquée, celle-ci étant une notion abondamment étudiée dans le domaine littéraire et philosophique, suivant des approches et des interprétations diverses. Le dictionnaire Larousse nous propose de définir l'adjectif *imaginaire* comme “ce qui est créé dans l'imagination, qui n'existe que dans l'imagination”. Toutefois, la signification du substantif s'insère dans un horizon sémantique plus complexe, qui impose de prendre en compte les réflexions faites par des chercheurs en littérature et par des philosophes. Ce qui pose des problèmes c'est surtout l'évaluation du rapport entre le réel et la dimension subjective, ainsi que l'établissement des facteurs qui font qu'une représentation peut être insérée dans un imaginaire. Il faudrait également prendre en compte le rôle joué par l'écrivain et établir si son statut d'artiste suffit pour que ses descriptions soient considérées comme faisant partie d'un imaginaire. Pour venir au bout de cette question, nous limiterons le domaine de la recherche à l'imaginaire littéraire, tel que l'on peut reconstruire à partir d'un ouvrage de littérature⁵⁷³. Il peut être défini comme l'ensemble de significations, de valeurs et d'images qu'un écrivain associe dans son œuvre à un objet, à un lieu, à un concept. Si donc l'imaginaire individuel se trouve dans un état de changement constant et ne finit pas de se modifier, le texte littéraire peut être analysé d'une manière plus consciente et définitive.

Nous savons que la reconstruction de la version originale des textes d'Eberhardt est aussi compliquée que la détermination de leur genre d'appartenance. D'une manière similaire, la définition de l'imaginaire eberhardtien s'avère complexe, étant donné que celui-ci évolue constamment et au cours de l'écriture. Malgré cela, quelques réflexions peuvent être faites : nous avons choisi trois thématiques principales, particulièrement significatives en raison de leur rapport avec l'horizon théorique dans lequel l'œuvre eberhardtienne a été située. La première concerne la représentation du désert et la définition de l'imaginaire correspondant, qui implique les images, les valeurs et les significations associées à cet espace. Du point de vue stylistique, la construction de l'imaginaire désertique est réalisée à travers des stratégies d'écriture qui appartiennent à toutes les descriptions paysagères et qui prévoient l'utilisation fréquente de couleurs et d'adjectifs, dont l'écrivaine se sert pour établir un pont entre le réel et la perception du sujet. Deux thématiques également intéressantes concernent le sentiment de nostalgie qu'Eberhardt ressent envers le passé, ainsi que l'attraction-répulsion éprouvée en face des images de la mort (tombeaux, cimetières,

⁵⁷³ Sur ce sujet, consulter l'excellente étude réalisée par Christian CHELEBOURG, *L'imaginaire littéraire. Des archétypes à la poétique du sujet*. Sous la direction de Henri Mitterrand. Coll. « Fac. Littérature », Nathan, Paris, 2000. 21 cm, 191 p.

maladies, vieillesse...). Les deux apparaissent dans les textes à partir des objets qui les représentent et, de cette manière, elles établissent avec l'auteure, une relation qui est à la fois physique et sentimentale.

La construction de l'imaginaire du désert permet donc d'avancer quelques hypothèses intéressantes concernant la dimension stylistique de l'œuvre eberhardtienne ainsi que la pensée de l'écrivaine, situant les deux dans une réflexion plus organique. En effet, le rôle joué par les adjectifs et les couleurs dans la définition de l'imaginaire désertique, renvoie à une question théorique plus vaste qui implique la notion du mouvement. D'une manière similaire, la conception du passé et celle de la mort s'insèrent dans la poétique eberhardtienne. Nous observons aussi que l'imaginaire du désert, celui-ci étant défini comme un *espace paradoxal*⁵⁷⁴ ou par Georges Perec comme une *espèce d'espace*, implique la recherche de l'ailleurs et de l'altérité : « aller vers le désert », observe Bouvet, « c'est enclencher un mouvement vers l'extérieur⁵⁷⁵ ». La construction des imaginaires correspondants, reste pourtant plus complexe, étant donné que la relation qu'ils établissent avec l'écrivaine, reste plutôt à l'arrière-plan.

L'imaginaire du désert

Le désert apparaît diffusément dans les textes d'Isabelle Eberhardt et il peut être situé dans deux axes thématiques. Le premier concerne le désert en tant que territoire, le deuxième en tant qu'espace associé à un certain style de vie. En ce sens, il participe à une dimension géographique et à une dimension humaine, étant à la fois un espace naturel et habité. Ce qui rapproche ces deux axes c'est le partage d'une réflexion accomplie par l'auteure, qui permet de développer la signification du désert, lui attribuant une valeur intime et d'autres significations abstraites. En effet, l'analyse de l'imaginaire du désert mérite d'être accompagnée par plusieurs autres considérations, qui viennent du fait que notre écrivaine veut s'établir au Maghreb. Pour cette raison, l'espace désertique est associé à une dimension éthique et à des convictions morales, qui impliquent la totalité de l'esprit humain. D'ailleurs, Eberhardt se concentre sur le style de vie pratiqué au Sahara, dans le but de mettre en évidence son statut d'espace habité. Marie Marcil-Bergeron aborde cette question à partir de la valorisation de l'immensité de l'espace désertique et définit la démarche d'Eberhardt comme une tentative de rendre habitable l'immensité. Si la valeur de l'immensité est indéniable, il ne faudrait pas négliger la composante culturelle, qui fait que la seule immensité concrètement prise en compte est celle du désert du Sahara (ou, plus précisément, celle de la région du Souf). La définition

574 Sur ce sujet : HALEN (Pierre), NAUROY (Gérard) et SPICA (Anne), *Le désert, un espace paradoxal*. Actes du colloque de Metz du 13-15 septembre. Coll. « Recherches en littérature et spiritualité », P. Lang, Berne, 2003 2001. 21 cm, 592 p.

575 BOUVET (Rachel), *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*, op. cit., p. 16.

de l'imaginaire du désert prévoit donc une étude approfondie d'images concrètes et des significations correspondants.

Le premier axe de recherche – le désert en tant que territoire – implique les éléments concrets qui caractérisent les descriptions de cet espace. Parmi ses quatre composantes principales, qui sont les dunes, la poussière, les pierres, le coucher du soleil, les plus représentatives de la poétique eberhardtienne sont les dunes et le *maghreb*, vu qu'elles instaurent une relation avec le mouvement. En effet, les dunes sont silencieuses, stériles, hautes, grises, énormes, mais, en même temps, réalisent un mouvement constant. Dans *Vers les horizons bleus*, on lit qu'elles, « en bêtes monstrueuses, se rapprochent et s'élèvent, qu'elles enserrent de plus près la ville (...) pour nous garder plus jalousement, et à jamais⁵⁷⁶ ». D'une manière similaire, dans les notes de voyage et dans les nouvelles, le sable est défini comme mouvant. Une image si explicite nous permet de définir les dunes de sable comme la manifestation la plus claire d'un mouvement qui implique toute la réalité, mais qui apparaît ici d'une manière encore plus significative, étant donné qu'il se situe dans un espace apparemment immobile, le désert.

Deux autres facteurs physiques caractérisent l'espace désertique. Le première est la poussière, un élément dynamique, qui se lève du terrain après le passage des hommes ou à l'issue de l'action du vent. Notamment, au cours de la célébration faite à El Oued, à l'occasion de l'arrivée du cheikh, des groupes des hommes armés chevauchent emportant avec eux « une nuage de fumée⁵⁷⁷ ». Cette nuage est le résultat d'une action humaine accomplie dans l'espace désertique, qui reçoit de cette manière une certaine vitalité. Le sirocco agit d'une manière similaire, soulevant le sable et la poussière et créant des tourbillons qui sont la représentation claire du mouvement naturel : « ciels d'hiver, gris ou noirs, au-dessus des dunes livides où coulent les sables morts et qui ne participent plus que de la vie capricieuse des vents !⁵⁷⁸ », écrit la jeune Isabelle. Le deuxième facteur est constitué par les pierres, qui mettent en évidence l'immobilité, la stérilité et la solitude du désert et qui caractérisent souvent des plaines immenses (comme celle de Hodna ou de Djenan-ed-Dar) et vides. Le mouvement et la fixité sont les deux côtés de la même médaille, notamment la vallée de Beni-Ounif est décrite comme « pulvérulente (...), formée de collines arides » et les régions du Sud-est algérien constituent un « pays de poussière et de pierre⁵⁷⁹ ». Cette coexistence ressort encore plus clairement de cette description d'El Oued :

576 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 83.

577 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 80.

578 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 89.

579 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 141.

« Je contemplais, accoudée au parapet en ruine de ma terrasse fruste, l'horizon onduleux du vaste océan desséché et figé qui, des plaines pierreuses d'El Mguébra, s'étend jusqu'aux solitudes sans eau de Sinaoun et de Rhamdès; et, sous le ciel crépusculaire, tantôt ensanglanté, ou violacé, ou rose, tantôt sombre et noyé de lueurs sulfureuses, les grandes dunes monotones semblaient se rapprocher, se resserrer sur la ville grise aux innombrables couples, sur le quartier paisible des Ouled-Ahmel et sur la demeure close et silencieuse de Salah Ben Feliba, comme pour nous saisir et, très mystérieusement, nous garder à jamais⁵⁸⁰ ».

Le passage cité nous permet de mettre en relief un autre élément typique du territoire désertique, à savoir la continuité des couchers du soleil, responsables de la création d'un espace polychrome, riche et mobile. La variété du désert est donc associée au changement de l'heure. Par exemple, Eberhardt observe que « rien ne saurait égaler en splendeur et en mystère les nuits de lune dans le désert de sable » car en ce moment « le chaos des dunes, les tombeaux, les maisons et les jardins, toutes les choses s'estompent, se fondent » et le désert, « d'un blanc neigeux, s'emplit de fantômes, de reflets tantôt roses, tantôt bleuâtres, de lueurs argentées⁵⁸¹ ». L'absence de contours contribue à la constitution d'un espace vague et indistinct. Le mouvement du soleil entraîne donc celui du désert, lui assurant une mobilité constante, qui existe même au-delà de la présence des dunes de sable. Le *maghreb* nous permet d'aborder une autre question qui entre de bon droit dans l'imaginaire eberhardtien, qui est celle du désert en tant qu'horizon et but à atteindre. En effet, Isabelle Eberhardt ne rejoint jamais le Sahara le plus profond, se limitant à visiter les territoires situés au nord du vrai désert saharien. En ce sens, l'espace désertique est une ambition constante et un objectif jamais pleinement atteint. Parfois, il s'étend autour des villes dans lesquelles Eberhardt se trouve – on parle par exemple du « sable pâle du désert environnant⁵⁸² » - mais le plus souvent il apparaît à l'horizon, dans des expressions comme « le dernier coucher du soleil au désert⁵⁸³ » ou « vu d'un point de vue élevé, ce genre de désert, le soir, après le *maghreb*, produit l'effet de la haute mer un peu houleuse⁵⁸⁴ », ou encore « les dunes semblent des vapeurs amoncelées à l'horizon⁵⁸⁵ ».

Le désert est défini aussi d'une manière négative, à partir de ce qu'on ne peut pas trouver, comme l'eau et la foule. Ce qui ressort des descriptions eberhardtiennes ce sont les *chott*, les *sebkha*, les cours d'eau desséchés, les « lacs éphémères sans poissons⁵⁸⁶ », ainsi que l'absence de plantes et d'une végétation fertile, qui sont remplacées par des arbustes, des dattiers et des palmeraies : « à Batna », écrit Eberhardt, « impression vague mais délicieuse d'abord, de revoir des grands arbres, de

580 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 84.

581 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 106.

582 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 84.

583 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 89.

584 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 97.

585 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 106.

586 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 98.

la verdure, des champs et des prairies... puis, bientôt, insondable tristesse et nostalgie intense du sable et des palmeraies⁵⁸⁷ ». L'espace désertique s'insère donc dans la phénoménologie de l'absence, ce qui permet d'affirmer la valeur de la précarité et de la solitude. La célébration de la beauté esthétique du désert, va donc de pair avec l'exaltation de son valeur éthique, ce qui ressort clairement de l'extrait suivant :

« Jamais l'ombre épaisse et pesante des forêts n'égale la splendeur fine et la grâce déliée des ombres ténues des palmes courbées en dômes sur le sable blanc ! Jamais les rayons de la lune ne se joueront aussi magiquement entre les troncs grossiers des chênes ou des hêtres qu'ils se jouent entre ceux, graciles, semblables à de fines colonnes torsées, des dattiers élancés et sveltes ! Jamais le murmure des feuilles molles n'égale celui, métallique et musical, du *djerid* argentés ! Jamais l'eau des ruisseaux abondants ne grisera une poitrine oppressée comme celle des puits frais, la nuit, après la torride journée ! Jamais aucun jardin d'ailleurs n'égale en grâce et en splendeur les *rhitan* profonds du Souf où s'assemblent les palmiers choisis, de grandeurs diverses, depuis les palmiers nains, depuis les jeunes sujets aux immenses feuilles arquées, jusqu'aux géants vénérables, souvent inclinés au-dessus de la verte famille environnante⁵⁸⁸ ».

Puisque la solitude et la précarité du désert sont mis en évidence, ce mot prend de l'importance non seulement en tant que nom, mais aussi en tant qu'adjectif. Isabelle Eberhardt décrit souvent les rues désertes, les maisons abandonnées, les plaines vides, la sécheresse et l'absence de vie.

Le deuxième axe de recherche concerne le désert en tant qu'espace habité. En effet, malgré la solitude de la plupart des territoires désertiques, plusieurs apparitions humaines témoignent d'une existence possible et d'un style de vie spécifique. Celui-ci est décrit dans ses implications concrètes. Elles sont examinées à partir de l'existence menée par Isabelle Eberhardt et ses compagnons, faite de chevauchées, de déplacements sur des routes arides et vides, de souffrance, de misère, de simplicité (notre écrivaine et ceux qui l'accompagnent, dorment souvent à la belle étoile ou dans des campements). L'imaginaire du désert implique donc le style de vie qu'on peut y conduire, qui prévoit par exemple la création de logements de fortune, ou encore l'expérience de la joie physique ressentie à l'ombre des palmeraies, où l'on se repose « sur le vert profond des beaux palmiers, sur les grenadiers aux fleurs de sang et sur les lauriers-roses en touffes⁵⁸⁹ ». C'est justement la souffrance provoquée par la chaleur du désert, qui fait que les oasis deviennent, dans l'imaginaire eberhardtien, la représentation du soulagement. Cet espace assure aussi une vie aventureuse qui est profondément liée au territoire : « moi », avoue l'écrivaine dans ses journaux intimes, « à qui le

587 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 101.

588 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 101 *sq.*

589 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 237.

paisible bonheur dans une ville d'Europe ou du Tell ne suffira jamais, j'ai conçu, en une heure d'inspiration, le projet hardi, pour moi réalisable, de m'établir au désert et d'y chercher à la fois la paix et les aventures, choses conciliables avec mon étrange nature⁵⁹⁰ ».

L'aventure, la réflexion, la souffrance et la solitude, font partie d'un imaginaire qui est associé à une existence contemplative et extrême. Ces sentiments sont approfondis théoriquement dans les textes : la souffrance, par exemple, permet de maintenir une âme pure et moralement juste. On retrouve ici, des aspects de la réflexion soufie : Eberhardt fait l'éloge de la pauvreté et de la douleur, arrivant jusqu'au point de célébrer la mort en martyr. La vie de misère que le désert impose, a une importance éthique, qui aboutit au renoncement des richesses matérielles et à l'obtention d'un rapport profond avec l'Univers. De même, l'incertitude et la pauvreté permettent aux individus de faire l'expérience du sacrifice et du renoncement, ainsi que de réduire leurs propres besoins. Au désert, Eberhardt se sent en même temps « l'incarnation de la souffrance humaine » et « le maître souverain des étendues prestigieuses⁵⁹¹ ». Le résultat de ce style de vie sera la possession du « vaste Univers » et de son « âme mystérieux⁵⁹² ». Une analyse ponctuelle de l'imaginaire désertique ne peut pas faire abstraction du lien qu'il établit avec la religion islamique. Les croyants vont souvent prier au désert pour dialoguer plus profondément que d'habitude avec Dieu. Le désert s'insère dans un imaginaire religieux, d'autant plus que la beauté des zaouïas et des lieux de culte est augmentée par le vide du territoire qui les entoure. L'espace désertique a donc une valeur symbolique forte : ici l'être humain, pauvre de besoins et accablé par la chaleur, se présente nu face à la grandeur de la puissance divine.

Le rapport entre le désert et la société humaine est extrêmement important parce qu'il indique la possibilité concrète de passer ses jours au Sahara : malgré le vide et la solitude, ce territoire est habité par des hommes et, donc, notre écrivaine put s'y installer. Des individus apparaissent au milieu d'un espace aride et sablonneux – « un cortège paraît », écrit Eberhardt, « au sommet de la dune⁵⁹³ » -, des maisons, des groupements d'hommes, des militaires, des soldats, des *goumiers*, des femmes, interrompent les étendues vides, maintenant remplies par les bruits et le mouvement qui découlent d'activités pratiques. La vie sociale est décrite dans le détail et la présence de cimetières et de bâtiments contribue à la création d'un espace humain. La célébration de la beauté esthétique du désert et de la valeur éthique de l'existence qu'on peut y conduire, va de pair avec la description du style de vie des habitants et de leurs activités quotidiennes. Les groupes des bédouins en marche, les soldats, les tentes, les campements, les maisons, les cafés maures, les chants, sont les signaux d'une

590 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 350.

591 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 383.

592 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 384.

593 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 227.

présence humaine rare mais concrète. On lit donc des descriptions comme les suivantes :

« Djenan-ed-Dar, une citadelle grise, sévère, toute neuve et toute seule sur une ondulation basse.

Vers la droite, un terrain de campement où des cités éphémères, des essaims de tentes blanches, fleurissent et se succèdent, en presque continuuel renouvellement.

Tirailleurs, légionnaires viennent camper là, en attendant de se disperser dans les postes du Sud-Ouest. De petites vies provisoires s'y ébauchent ; de petites habitudes s'y prennent⁵⁹⁴ » ;

« Depuis longtemps [les nomades] marchent ainsi à travers le désert, avec les colonnes et les convois, dans la continuelle insécurité du pays sillonné de bandes affamées, tenues comme des troupeaux de chacals guetteurs dans les défilés inaccessibles de la montagne (...).

Ce sont de petits groupes d'hommes qui attachent ensemble leurs chevaux, qui poussent leurs chameaux vers le même coin du champ, qui mangent dans la même grande écuelle de bois, qui mettent en commun les intérêts peu compliqués de leur vie : achats de denrées, soins des bêtes – leur seule fortune – et parfois aussi, les incursions clandestines chez les belles convoitées, au *douar* du *makhzen*⁵⁹⁵ » ;

« J'habitais, seule, avec Khadidja, ma vieille servante mauresque, et mon chien noir, une très vaste et très ancienne maison turque, dans l'un des coins les plus retirés de Bab-Menara, presque au sommet de la colline...

C'était un labyrinthe que cette maison, mystérieusement agencée, compliquée de couloirs et de pièces situées à différents niveaux, ornées de faïences multicolores de jadis, de délicates sculptures de plâtre fouillé en dentelle, courant sous les coniques plafonds de bois peint et doré.

Là, dans la pénombre fraîche, dans le silence que seul le chant mélancolique des *mueddine* venait troubler, les jours s'écoulaient, délicieusement alanguis et d'une monotonie douce, sans ennui⁵⁹⁶ ».

Le lien entre le territoire désertique et le style de vie de ses habitants, ressort clairement de la plupart des nouvelles, où l'on découvre les activités des bédouins, des paysans, des militaires, des femmes. L'intensité de cette relation est démontrée par le titre d'un conte, *Dans la dune*, qui décrit les événements qui se passent quotidiennement au Sahara.

La définition du désert comme espace habité et habitable peut être relue à la lumière des réflexions faites sur ce sujet par Gaston Bachelard, qui invite à construire la communication humaine à partir du partage d'espaces communs, perçus dans leur fonction primordiale. Notamment, la maison n'est pas seulement le lieu où l'on habite, mais elle renvoie à un sentiment collectif qui est celui de *l'habiter*. Dans le cas d'Eberhardt, l'importance attribuée aux lieux habités, favorise l'établissement d'un dialogue immédiat avec le lecteur, qui vient de la valorisation du caractère fonctionnel de

594 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 160.

595 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 166.

596 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 29.

l'espace, ainsi que de la présentation des maisons comme des refuges et des lieux de repos. Le dépassement des « problèmes de la description – que cette description soit objective ou subjective » doit arriver selon Bachelard de l'exaltation des « vertus premières, celles où se révèle une adhésion, en quelque manière, native à la fonction première d'habiter⁵⁹⁷ ». Sans vouloir insérer le voyage eberhardtien dans un parcours théorique qui, malgré certaines ressemblances, lui demeure étranger, la réflexion de Bachelard nous permet de mettre en évidence l'importance de la description des maisons et des activités quotidiennement accomplies aux alentours du Sahara. La définition du désert comme espace habité et habitable renforce davantage la mise en évidence de l'intention principale d'Eberhardt : vivre au Maghreb, possiblement dans la région du Souf, y fonder son foyer et se réjouir du mouvement de la nature.

L'utilisation des couleurs et la composante impressionniste

Dans la reconstruction du milieu maghrébin, un rôle significatif est joué par les couleurs et par leur utilisation. Les paysages qu'Isabelle Eberhardt décrit sont caractérisés par la continuité du mouvement du réel. Le changement est provoqué à la fois par le déplacement des individus et par la mutation des interactions qui se vérifient parmi les composantes du milieu. Dans ce cadre, une attention particulière est adressée aux changements naturels, à savoir aux variations esthétiques d'origine météorologique ou temporelle, qui sont mises en relation avec le comportement humain et la culture locale (par exemple, le lever du soleil va de pair avec la voix du muezzin qui appelle les croyants à la prière). Toutefois, si on ignore pour un instant le lien qui existe entre la dimension esthétique et celle culturelle, et si on se focalise seulement sur la première, des éléments importants, concernant le style d'écriture eberhardtien, peuvent sortir. Dans la valorisation esthétique du paysage, les couleurs ont une fonction centrale : notamment, leur variation est issue du changement de lumière provoqué par le mouvement du soleil. Nous analyserons donc les couleurs et leur utilisation, pour nous concentrer ensuite sur la représentation des jeux de lumière. En conclusion, nous nous interrogerons sur l'existence d'une possible relation entre la proposition eberhardtienne et celle des impressionnistes, qui se développe quasi à la même époque.

Les couleurs permettent de décrire des objets déjà caractérisés par d'autres adjectifs. Dans les récits eberhardtiens, ceux-ci sont tellement fréquents, qu'il est difficile de trouver des substantifs dénués d'une spécification adjectivale. Dans les textes d'Eberhardt, on trouve souvent des passages comme le suivant. C'est nous qui soulignons.

597 BACHELARD (Gaston), *La poétique de l'espace*. 3^e édition. Coll. « Bibliothèque de la philosophie contemporaine », Presses universitaires de France, 1961. 23 cm, 214 p., p. 24.

« Dans l'océan illimité de lumière rouge inondant la ville et les cimetières, elles ressemblaient à des fantômes glissant au ras du sol, les femmes drapées d'étoffes sombres, aux plis helléniques, qui s'en allaient en silence vers les jardins profonds, cachés en les dunes de feu⁵⁹⁸ ».

Les adjectifs, parfois remplacés par des expressions (comme les participes présents à la valeur adjectivale, ou des périphrases comme *en silence* ou *de feu*), permettent de mieux décrire les caractères d'un objet naturel ou artificiel (arbres, plantes, maisons, tombes, dunes, soleil, ...). La richesse d'adjectifs et de couleurs est un élément essentiel de la poétique eberhardtienne : ils permettent de décrire le monde arabe et d'en comprendre mieux certains aspects. On sait par exemple que les tombes maghrébines sont blanches ou grises, que les maisons de Tunis sont souvent « ornées de faïences multicolores⁵⁹⁹ », que la muraille qui entoure la ville de Sousse est « d'une blancheur neigeuse⁶⁰⁰ », que les toits des bâtiments des tirailleurs sont rouges. Les couleurs ont donc une valeur documentaire, car elles assurent la reconstruction réaliste du milieu arabe. D'ailleurs, elles permettent aussi d'établir un lien entre le monde observé et le spectateur, étant donné que le choix d'adjectifs dépend de la perception individuelle. Il est donc possible de définir une double fonction des couleurs et des adjectifs, qui servent à la fois à renforcer la valeur documentaire du texte et à mettre en évidence la participation subjective.

Les couleurs et les adjectifs s'insèrent aussi dans un jeu complexe, qui implique le mouvement naturel : en effet, c'est à travers la variation de l'aspect esthétique des objets, que l'action de la nature se manifeste. En ce sens, les couleurs interagissent avec des jeux de lumière provoqués par le soleil, la lune, les nuages. Notamment, l'écoulement de la journée se traduit par les variations de lumière :

« L'obscurité plus profonde d'avant l'aube enveloppait les alentours, mais, vers l'est, les terrasses plates des maisons commençaient à se dessiner en noir sur l'horizon d'un gris verdâtre à peine distinct.

La mosquée d'El Morkad et son minaret carré, tout proches, semblaient aussi déserts que les ruines environnantes...

Tout à coup, au-dessus de ma tête, un volet de bois s'ouvrit et claqua violemment contre le mur... Un jet de lumière rougeâtre glissa le long de la muraille et vint ensanglanter le pavé... C'était le *mueddine* qui se levait⁶⁰¹ ».

On voit ici que le lever du soleil cause le changement des couleurs des objets, et donc l'évolution du paysage (les maisons se dessinent en noir sur un horizon gris verdâtre, le pavé d'une chambre est

598 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 43.

599 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 29.

600 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 48.

601 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 34.

ensanglanté par un jet de lumière rouge). D'une manière similaire, quelques lignes plus en bas on lit que dans le « rose du soir », sur une colline « ocreuse et rouge », des tombes blanches et des jardins verts entourent le grand mont Bou-Karnine, dont les deux sommets « d'un bleu sombre » sont embrumés « par le soir qui naît », tandis qu'à gauche se profile « sur l'embrasement du ciel, la colline auguste où fut Carthage⁶⁰² ». La variation esthétique et chromatique place les objets dans le cadre d'un mouvement complexe et d'origine naturelle.

L'importance des jeux de lumière a été mise en évidence par Rachel Bouvet qui, après avoir défini la « polychromie des panoramas⁶⁰³ » eberhardtiens, souligne l'importance des levers et des couchers du soleil dans la reconstruction complète d'un paysage : « le matin le spectacle commence avec la première lumière du jour – l'aube, l'aurore – et ne s'achève que lorsque tous les rayons du soleil frappent, lorsque l'obscurité violette a cédé le pas aux teintes lumineuses⁶⁰⁴ ». Les transformations provoquées par les variations de lumière, insèrent le paysage dans un état de métamorphose constante. En ce sens, les descriptions eberhardtiennes peuvent être mises en relation avec l'impressionnisme. Notamment, la ville d'El Oued est décrite à partir des variations causées par l'écoulement des saisons et le même lieu est représenté en fonction de la variation du paysage. Cela rapproche Eberhardt des nombreuses expérimentations faites dans la peinture par Claude Monet, dont nous ne citerons que la série la plus représentative, qui concerne le dessin de la cathédrale de Rouen qui date des années 1890 (1892-1894). Une approche semblable à celui eberhardtienne, visant à la « mise en liberté des lieux⁶⁰⁵ », on la retrouve dans la peinture de Paul Cézanne, qui cherche à représenter le réel dans toute sa complexité : dans ses œuvres, observe Murielle Gagnebin, « les choses s'y offrent dans le temps même qu'elles creusent l'étendue de l'espace⁶⁰⁶ », qui est le résultat de variations et d'interrelations dynamiques. L'existence d'une relation entre l'impressionnisme (ou le post-impressionnisme) et les descriptions d'Eberhardt est extrêmement intéressante, étant donné qu'il n'y a aucun témoignage d'un contact entre notre écrivaine et le courant susmentionné (de plus, parmi les livres qu'elle achète à Genève, on ne trouve pas d'ouvrages d'art). Il est pourtant possible de faire l'hypothèse d'une connaissance théorique de l'impressionnisme, qui ne se concrétise pas dans un contact direct. La valorisation de l'instant au détriment de la durée, l'établissement d'un rapport strict entre le sujet et les objets qui se base sur la perception des variations esthétiques, rapproche l'expérience impressionniste de celle

602 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 35.

603 BOUVET (Rachel), « Variations autour d'un paysage : le désert chez Isabelle Eberhardt ». Sous la direction de Rachel Bouvet et Françoise Foley, *Pratiques de l'espace en littérature. op.cit.*

604 BOUVET (Rachel), *id.*, p. 114.

605 GAGNEBIN (Murielle), « La représentation fantasmatique du paysage comme condition de sa possibilité et de sa perception », dans DAGOGNET (François) éd., *Mort du paysage ? Philosophie et esthétique du paysage, op. cit.*, p. 139.

606 GAGNEBIN (Murielle), *id.*, p. 142.

eberhardtienne. D'autant plus que cette dernière prévoit la mise en relief du changement chromatique provoqué par la lumière. En ce sens, la relation du sujet avec le lieu aboutit à la création d'un paysage mobile, qui est en même temps réaliste et subjectivement marqué.

Pourtant, quelques différences avec l'impressionnisme demeurent. Avant tout, dans le cas d'Eberhardt, l'utilisation des couleurs va de pair avec celle d'adjectifs divers, qui sont associés à des objets précis, même au-delà de la définition d'un mouvement qui découle des variations naturelles. En ce sens, la précision des descriptions est aussi importante que la mise en relief de la mobilité du paysage et une intention documentaire peut être retracée. En outre, les interactions qui caractérisent les descriptions eberhardtiennes, impliquent d'autres composantes, comme les être humains et la culture locale. C'est ce que observe Tavernier dans son ouvrage biographique :

« Jamais toutefois, Isabelle ne cherche à donner de leçon, pas davantage à faire le tri. Avec une fluidité rare, elle passe d'un sujet à l'autre, accordant à chacun une part égale, qu'il s'agisse de soldats se préparant à la guerre, des couleurs chatoyantes du marché (...), de l'ambiance d'un campement à l'aube, des querelles entre légionnaires, des *mokhazni* dont les mœurs, au contact des autres soldats, se relâchent, des putes qui se fardent, ou encore d'un déserteur allemand lisant, dans le texte, les prophéties d'Isaïe. Aucune hiérarchie dans ses choix, aucun désir de *scoop*. Au fil de ses émotions, dans un style dénué de toute fioriture, Isabelle raconte le monde tel qu'il la traverse⁶⁰⁷ ».

Le parcours d'Eberhardt n'est pas exclusivement esthétique, mais il prévoit une implication culturelle forte. En effet, les changements de lumière entraînent la modifications des activités humaines. Notamment, dans la nouvelle *L'ami*, la tombée de la nuit provoque la sortie des deux personnages principaux, qui se dirigent vers la maison des tirailleurs où des femmes dansent et boivent ; dans *Sous le joug* le lever du soleil force Tessaadith et son amant Abdelkader à quitter leur nid d'amour et à revenir dans la ville ; dans *Le major* le lieutenant Jacques décide de quitter le Maghreb au coucher du soleil et observe pour la dernière fois le décor arabe. Les variations de lumière et l'utilisation fréquente des couleurs va donc de pair avec une intention descriptive plus complexe, qui s'intéresse à la mise en évidence de la perception subjective et des relations multiples qui se réalisent parmi plusieurs composantes du milieu. Un lien entre l'écriture d'Eberhardt et la poétique impressionniste peut être établi, mais la représentation du mouvement s'insère dans un cadre théorique plus vaste, qui prévoit la valorisation esthétique du milieu, l'approfondissement de la culture locale, la participation profonde du sujet et la reconstruction finale d'un paysage qui cherche à outrepasser les bornes de la subjectivité.

607 TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*, op. cit., p. 271.

La nostalgie du passé et la crainte de la mort

Le changement constant auquel la réalité et l'esprit humain sont soumis, est la composante principale du nomadisme eberhardtien. La perception de l'instabilité qui en découle, suscite dans l'âme de notre écrivaine des sentiments négatifs, de mélancolie et d'angoisse. Si le premier s'adresse au passé, le deuxième concerne l'avenir : notre écrivaine vit apparemment dans un état de tourment constant. Nous en trouvons les traces dans les carnets intimes, où Eberhardt met en relation ces émotions avec le changement constant de son existence et avec la volubilité de l'esprit humain. La mélancolie s'adresse aux lieux et aux personnes absents : le plus souvent, Eberhardt ressent la nostalgie du Maghreb, « du sable et des palmeraies⁶⁰⁸ », des « chevauchées paresseuses à travers les plaines salées de l'oued Righ' et les sables blancs de l'oued Souf⁶⁰⁹ », des maisons du Souf, de la « vie aventureuse, mystérieuse, dans les oliveraies immenses du Sahel⁶¹⁰ », des jardins immaculés et oubliés d'El Oued. Avec une émotion similaire, l'écrivaine se rappelle de la famille et des amis genevois : souvent elle évoque sa mère (par le nom de *Esprit blanc*), le frère Augustin, « le seul être qui se soit vraiment rapproché assez près de ma vraie âme⁶¹¹ » et la villa Neuve. De même, Eberhardt décrit les « impressions tristes, lentes, intenses » éprouvées « à la pensée de la séparation sans doute éternelle d'avec Vera⁶¹² et Choukha⁶¹³ » et de la vie russe à laquelle elle a renoncé pour partir au Maghreb.

Souvent, la nostalgie concerne les vision et les sentiments éprouvés autrefois. En ce sens, elle va de pair avec le développement d'un attachement général pour le passé. Notamment, croyant avoir perdu définitivement la possibilité d'aller au Maghreb, Eberhardt s'interroge de la manière suivante :

« Où est Batna, la ville d'amour, d'exil et d'amertume que je regrette aujourd'hui parce que le pauvre ami au bon cœur aimant et doux y est resté ?... où est Souf, le cheval valeureux et fidèle, muet compagnon de mes inoubliables courses dans les dunes de notre pays ?... où est Khelifa, où sont toutes ces pauvres choses rapportées d'El Oued, pieusement, parce qu'elles étaient les épaves sacrées de notre logis adoré de là-bas ?... Où est tout cela que le vent de la destinée a dispersé, anéanti ?⁶¹⁴ »

608 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 101.

609 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 304.

610 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 399.

611 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 305.

612 Vera Popova, d'origine russe, arrive à Genève en 1892, trouve à se loger 15, boulevard des Philosophes et s'inscrit à la faculté de médecine. Elle fréquente les réunions des socialistes qui se tiennent à Carouge et adhère pleinement au mouvement politique révolutionnaire. Vera instaure avec notre écrivaine une relation d'amitié profonde, dont on trouve le témoignage dans leur correspondance.

613 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 326.

614 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 386.

La nostalgie évolue en une angoisse plus profonde, qui vient de la mutation continue de son style de vie. Le futur est perçu comme instable et incertain, à tel point que la question de l'avenir est abordée le plus souvent à partir d'interrogations comme les suivantes : « et quelle sera cette nouvelle époque de ma vie ?⁶¹⁵ », « et une fois de plus, à pareille époque, dans un an, où serai-je, sous quel ciel et sur quelle terre ?⁶¹⁶ ». L'anxiété est issue du vagabondage, mais elle apparaît souvent comme un sentiment plus profond et général, qui concerne la vie humaine dans sa totalité. Isabelle Eberhardt fait référence aux « impénétrables destinées humaines » et aux « voies inconnues par lesquelles Dieu mène les créatures⁶¹⁷ ». De la même façon, elle comprend l'instabilité des idées d'autrui, et ne cesse pas de s'interroger sur l'état d'esprit d'Augustin et sur ses conditions de vie : « comment cela finira-t-il sous leur toit ? Sur quoi comptent-ils ? À quoi pensent-ils ? Je ne sais, et cela m'épouvante, car, malgré tout, mon cœur, pour eux, reste le même⁶¹⁸ ». Une incertitude similaire concerne ses désirs, ses fêtes et ses futures ivresses : « ce soir », écrit-elle, « insondable, indicible tristesse et résignation de plus en plus absolue face à l'inéluctable Destin (...) Quelles joies... bien problématiques, et quelles douleurs certaines ?⁶¹⁹ »

Ce qui frappe Isabelle Eberhardt c'est surtout la perception de la mutabilité du réel et la volubilité des sentiments humains. Elle développe un attachement fort pour certains lieux et le nomadisme lui apparaît parfois comme un coup du sort. Le 28 janvier 1901, en pensant à l'hypothèse de parcourir pour la dernière fois la route du Souf, Isabelle est extrêmement triste. À chaque départ, elle regrette le pays qu'elle doit quitter, le quartier où elle a vécu, les individus auxquels elle s'est accoutumé comme « les figures familières des infirmiers et des tirailleurs⁶²⁰ ». Il ne s'agit pas d'une anxiété superficielle, mais d'une angoisse profonde, qui fait qu'Eberhardt recherche consciemment dans son parcours une certaine continuité, « il semblerait », écrit-elle le 29 janvier 1903, « que, dans ma vie, je ne vais que *deux fois* dans chaque endroit : Tunis, le Sahel, Genève, Paris, le Souf... Qui sait si ce n'est pas mon dernier voyage à Bou-Saâda ?⁶²¹ ». L'anxiété provenant du mouvement s'accompagne d'une autre forme d'inquiétude, provoquée par la conscience de la mort. Eberhardt sait bien que « au bout de tout il y a le silence et le tombeau⁶²² », et les interrogations qu'elle se pose sur l'avenir, évoluent souvent en une crainte de la mort : « où serais-je, sur quelle terre et sous quel ciel, à pareille heure, dans un an ?... Bien loin sans doute de cette petite cité sarde... Où ? Et serai-je

615 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 310.

616 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 361.

617 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 429.

618 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 415.

619 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 311.

620 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 371.

621 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 466.

622 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 68.

encore parmi les vivants, ce jour-là ?⁶²³ », ou encore : « et quand sonnera donc enfin l'heure de la délivrance, l'heure du repos final ?⁶²⁴ ». L'Inconnu consiste dans l'inconnaissance de l'avenir. Isabelle Eberhardt a du mal à accepter la mortalité, à tel point qu'elle déclare : « il me semble impossible que l'esprit humain puisse, *réellement, sincèrement, se représenter* la Mort comme une cessation *réelle, absolue* de la vie. Pour moi, je crois *sentir* en moi-même une *certitude d'éternité*⁶²⁵ ». La souffrance issue des réflexions similaires, évolue en un développement de la foi religieuse, qui est à même d'annuler l'angoisse du vide qui attend chacun après la mort.

L'angoisse provoquée par l'état d'incertitude dans lequel on doit vivre, fait que la mélancolie eberhardtienne adopte une connotation partiellement positive, le passé étant un espace solide, certain, dans lequel on peut se plonger sereinement. Eberhardt cherche néanmoins à renforcer son intériorité et à combattre l'instabilité du réel : c'est en s'éloignant des limbes du passé, que son « caractère se forme et s'affirme⁶²⁶ ». L'attachement montré pour le Sahara trouble notre écrivaine, puisqu'elle sait que, bien qu'elle ne puisse « plus vivre loin de ces pays du Sud », elle devrait néanmoins s'en aller, trouver une « force de réaction contraire » à sa nature et s'arracher à « cet enveloppement⁶²⁷ ». Le détachement poursuivi par Eberhardt est radical : l'écrivaine veut sauvegarder son autonomie intellectuelle, préserver son intimité et se préparer à quitter le monde des vivants. Le paradigme défini démontre davantage la connotation existentielle du nomadisme eberhardtien, qui implique une conception générale du mouvement, perçu comme le témoignage du manque de stabilité de la vie humaine. Pour cette raison, la mélancolie concerne tout ce qui existe et procure l'effet bienfaisant du souvenir. Par exemple, Eberhardt décrit avec nostalgie le jeune Maure qui, pour une certaine période, venait jouer de la flûte près de sa maison, ou encore elle parle du « rêve mélancolique du Sahara⁶²⁸ », ainsi que de la « mélancolie douce du printemps saharien⁶²⁹ ».

La stabilité du passé s'étend des expériences vécues aux sensations éprouvées, qui sont rappelées avec une profonde nostalgie. Leur caractère exceptionnel est issu de la continuité du mouvement du réel, qui implique à la fois l'esprit humain et la réalité, et qui fait qu'il est presque impossible que l'on assiste deux fois dans la vie, à la manifestation du même paysage⁶³⁰ : ses composantes se modifient constamment, ce qui arriva aussi à l'âme et au regard humain. Par conséquent, Isabelle

623 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 306

624 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 311.

625 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 441.

626 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 308.

627 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 83.

628 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 45.

629 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 96.

630 Pierre Sansot reprend dans son ouvrage *Poétique de la ville (op. cit.)*, le concept de manifestation de la ville, qui est aussi le titre d'un chapitre. « La rue », observe-t-il, « manifeste et unifie la ville », qui est dotée d'un visage et de rumeurs qui expriment « le travail d'une cité » (p. 332 *sq.*). La rue est ce qui assure la vivification de la ville car c'est par la rue que la ville « devient autre chose qu'elle-même », que celle-ci « se divise (...), se scinde en un dehors et un dedans » (p. 337).

Eberhardt médite souvent l'unicité de l'instant et s'arrête sur le caractère exceptionnel d'une ville vue pour la première fois : « comme toujours », observe-t-elle, « dans une ville nouvelle, un flot de pensées, de souvenirs et de visions m'envahit, et le sommeil ne vient que très tard, vers l'aube⁶³¹ », car il y a des instants « très mystérieusement privilégiés où certaines contrées nous révèlent, en une intuition subite, *leur âme*⁶³² » et « de telles heures, de telles ivresses, ressenties une fois, par un hasard unique, ne se retrouveront jamais⁶³³ ». La valeur de l'instant – soulignée aussi par Rachel Bouvet – est la conséquence de l'instabilité du réel. Le souvenir permet d'évoquer les visions de jadis et de soulager la souffrance qui vient de l'inconnaissance de l'avenir.

Les sentiments analysés dans ce paragraphe sont repris dans des romans et dans des nouvelles, où Eberhardt en décrit la puissance, remplaçant souvent la réflexion par une narration illustrative. Notre écrivaine dédie à la nostalgie un récit homonyme, où elle décrit les réflexions d'un « chercheur de voluptés nostalgiques⁶³⁴ », soulagé par les souvenirs. Le passé domine l'existence de plusieurs personnages, qui, en attendant le retour de l'être aimé ou en évoquant les ombres des morts bien aimés, gaspillent ainsi leur vie. Entre le souvenir et l'instant s'établit ainsi une relation, le premier assurant le prolongement, non naturel, du deuxième. La douceur du souvenir vient de la possibilité de la prolongation d'instantanés autrement fugitifs : l'« ivresse sans fin » de l'extase provoquée par l'évocation mémorielle permet d'oublier « tout et surtout l'avenir⁶³⁵ ». D'une manière similaire, l'angoisse de la mort retourne dans les nouvelles d'Eberhardt, qui présentent la reconstruction sommaire de l'existence du protagoniste, qui se termine avec la fin de sa vie. Le chemin que chacun accomplit vers le tombeau fascine profondément notre auteure, qui écrit une nouvelle particulièrement sombre : *Infernalina. Volupté sépulcrale*. Ici, le protagoniste se sent attiré par un corps mort : le contraste entre la vitalité de la pulsion sexuelle et l'immobilité du trépassé, permet de mettre en scène une opposition existante et difficilement acceptée. Dans le récit, on représente la tentative accomplie par un être humain qui cherche, par son élan vital, à combattre contre la mort, mais qui est irrémédiablement fascinée par celle-ci :

« Et il tomba sur le cadavre blanc, le serra d'une étreinte sauvage, douloureuse, les dents serrées, frissonnant en sa fièvre horrible...

Quand il l'eut prise, ne sentant même pas sa froideur, il eut un frisson de volupté ultime.

De toute sa force il l'étreignait encore et encore, la sentant vivante, brûlante, folle sous ses caresses à lui, se serrer contre sa chair palpitante, lascive et molle en sa chaleur d'amante passive.

631 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 63.

632 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 41.

633 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 44.

634 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 205.

635 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 93.

Il eut un râle furieux de volupté, le cri triomphant, le grand alléluia de la névrose toute-puissante⁶³⁶ ».

Malgré ces caresses folles, les yeux de la femme restent clos, la force sensuelle du protagoniste est insuffisante, et la femme trépassée demeure plus passive « qu'aucune amante ne le sera jamais, sous l'étreinte puissante de l'être vivant ». L'existence reste soumise au caractère inéluctable du « Devenir éternel⁶³⁷ ». Le sentiment d'attraction que le protagoniste de la nouvelle ressent envers la mort est partagé par Eberhardt, qui évoque souvent la tombe de la mère. Comme dans le passage suivant :

« Sous quel ciel et dans quelle terre reposerais-je, au jour fixé par mon destin ? Mystère... Et cependant je voudrais que ma dépouille fut mise dans la terre rouge de ce cimetière de la blanche Anèba, où Elle dort (...). Préoccupations puérilement tristes, et bien enfantines, bien naïves, en face du grand charme de la mort !⁶³⁸ ».

La nostalgie du passé est un sentiment qui s'insère dans un cadre théorique complexe, qui implique l'angoisse, le souvenir, la constatation de la mutabilité du réel et la attraction-répulsion pour la mort. Ces sentiments ne sont pas indépendants : au contraire, la conscience de l'instabilité de la vie humaine et la crainte de la mort font qu'Eberhardt recherche le soulagement dans le souvenir du passé, qu'elle repousse dans un deuxième temps, dans la tentative d'accepter la destinée humaine. La continuité des déplacements doit être située dans ce paradigme théorique : elle représente la lutte spirituelle de l'auteure contre le désir de stabilité éprouvé par chacun. Le renforcement de la foi religieuse est à mettre en relation avec cet état d'esprit. La perspective eberhardtienne maintient le caractère existentiel qui lui est propre : le vagabondage prend une direction inattendue et aboutit à des réflexions profondes, qui impliquent la déclinaison du mouvement dans toutes ses facettes.

Chapitre 4 : Les implications théoriques

Nous avons observé que l'une des valeurs principales exaltées par Isabelle Eberhardt est la liberté individuelle, qui prend la forme du droit au vagabondage, à la solitude, à une vie conduite à partir de ses vocations et de ses aspirations intimes. Si l'écrivaine choisit le Maghreb, c'est qu'elle ressent envers le monde arabe, une attraction particulière qui la pousse à se convertir à l'Islam et s'installer en Algérie. Notre écrivaine affirme la légitimité de son choix, et dans une lettre qu'elle envoie au directeur de *la Dépêche algérienne* après avoir été expulsée de l'Algérie, elle écrit :

636 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes II, op. cit.*, p. 26.

637 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 26.

638 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 69.

« En ce monde, il y a bien peu de personnes qui n'ont aucune passion, aucune manie, si l'on veut. Pour ne parler que de mon sexe, il est des femmes qui feraient bien des folies pour avoir des toilettes chatoyantes, et il en est d'autres qui vieillissent et pâlisent sur les livres pour obtenir des diplômes et aller secourir des moujiks... Quant à moi, je ne désire qu'avoir un bon cheval, fidèle et muet compagnon d'une vie rêveuse et solitaire, et quelques serviteurs, à peine plus compliqués que ma monture, et vivre en paix, le plus loin possible de l'agitation, stérile à mon humble avis, du monde civilisé, où je me sens de trop⁶³⁹ ».

Le choix de vivre au Maghreb se base donc sur une préférence : « à qui cela peut-il nuire » elle ajoute dans cette même lettre, « que je préfère l'horizon onduleux et vague des dunes grises à celui du boulevard ?⁶⁴⁰ ». Cette prédilection pour la culture arabe, qui déracine les fondations du programme de civilisation, est difficilement acceptée par les autorités coloniales, qui considéreront Isabelle Eberhardt comme une subversive ou comme un danger public. Soazic Lahuec, dans un article paru en 2009 dans *les Cahiers de la Méditerranée*, arrive à s'interroger sur la possible implication des autorités françaises dans la tentative d'assassinat subi par Eberhardt.

En effet, l'affirmation de liberté qu'on retrouve dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt, entraîne du moins trois conséquences qui sont fort significatives. La première est la déclaration du droit individuel à choisir non seulement le lieu où l'on souhaite vivre, mais aussi la culture à laquelle l'on veut appartenir. La deuxième est l'établissement d'une relation profonde avec le lieu : la présence physique a, dans la réflexion eberhardtienne, une importance fondamentale, étant la première forme d'intégration. La troisième est l'évolution du concept d'altérité qui, à partir de l'expérience d'Eberhardt, prend une connotation intéressante, qui, en un certain sens, s'oppose à la plupart des interprétations récentes. Jean-Paul Sartre déclare dans son célèbre ouvrage *L'existentialisme est un humanisme*⁶⁴¹ que « chacun d'entre nous se choisit⁶⁴² » : or, on ne peut pas définir Isabelle Eberhardt comme une existentialiste *ante litteram*, mais il est néanmoins vrai que l'affirmation de la liberté individuelle, l'établissement d'un rapport fort avec le lieu, ainsi que la définition d'un contexte social, géographique, historique complexe, maintiennent quelques liens avec cette perspective. L'espace existentiel, tel qui est défini par Marwyn Samuels, fusionne subjectivité et objectivité dans un monde qui, manquant d'un centre objectif, maintient, malgré cela, un contenu objectif. Le sujet et les objets sont insérés dans le cadre d'une interaction qui n'aboutit pas à un mélange indifférencié mais à une unité complexe. Graham Rowles introduit dans le cadre d'une approche existentielle, la notion de *experiential field work*, qui est particulièrement intéressant parce qu'elle se base sur une immersion complète du sujet dans le milieu dont il est en train de faire l'expérience :

639 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op. cit.*, p. 398.

640 EBERHARDT (Isabelle), *ibid.*

641 SARTRE (Jean-Paul), *L'existentialisme est un humanisme*. Présentation et notes par Arlette Elkaïm-Sartre. Coll. « Folio. Essais », Gallimard, Paris, 1996. 18 cm, 108 p., couverture illustrée en couleur.

642 SARTRE (Jean-Paul), *ibidem*.

« Le travail a impliqué des conversations chez eux, dans les bars locaux, dans les réunions de la communauté et un partage des expériences de la vie quotidienne à travers des virées shopping, des balades locales et en visitant leurs amis. J'ai essayé de devenir une part de leurs vies et d'établir une relation authentique avec eux non seulement comme un chercheur mais comme un camarade humain, sujet aux mêmes intempérances, frustrations, faiblesses, joies et peines⁶⁴³ ».

Comment ne pas revoir ici le parcours eberhardtien ?

« Dans une telle relation, il est caractéristique que le connaisseur soit impliqué avec ce qu'il sait. Il n'est pas distant; il est proche. Il n'est pas froid à son propos; il est chaud. Il n'est pas sans émotions; il est émotionnel. Il a de l'empathie, de l'intuition pour l'objet du savoir, il s'identifie avec lui, le même que lui, à un certain degré et d'une certaine manière identique à lui. Il en prend soin⁶⁴⁴ ».

Lieu et culture : les apports de la géopoétique

Isabelle Eberhardt n'est pas la seule femme qui adopte la culture arabe et décide de s'établir au Maghreb. Ce qui rend son expérience particulièrement significative ce n'est pas l'unicité du parcours, mais la spécificité de la poétique. Trois éléments essentiels sont à retenir : le premier est le voyage en tant qu'affirmation de la liberté individuelle, le deuxième consiste en une participation physique considérée comme forme d'intégration, le troisième vient du rôle exercé par l'écriture. Nous avons déjà montré qu'Eberhardt affirme son droit à choisir une culture d'appartenance, des habitudes et des croyances autres que celles de son pays de naissance. Le refus d'un modèle culturel devrait être examiné de nouveau, étant plutôt un choix positif : le choix du Maghreb. Le partage culturel vient de la relation profonde instaurée avec le lieu, assurée par sa présence dans le territoire maghrébin. L'importance de cette dernière, est provoquée par le rapport entre l'espace et la culture dominante : en effet, celle-ci se traduit par l'abondance de mosquées, de cimetières et de marchés, instaurant de cette manière une relation profonde avec le territoire, qui la représente et l'objective. En ce sens, celui qui veut se plonger dans une nouvelle culture doit forcément l'expérimenter : cette conviction ressort d'une manière évidente des journaux intimes, où l'écrivaine exprime à plusieurs reprises la nécessité absolue d'un déplacement qui soutienne son projet.

La participation physique est une première et essentielle forme d'intégration, car elle permet d'établir avec le territoire un lien intime et sentimental. De plus, le milieu étant le résultat des

643 Extrait traduit en français à partir de l'article de Graham D. ROWLES, « Experiential field work », dans LEY (David) et SAMUELS (Marwyn S.) éd., *Humanistic geography : prospects and problems*, op. cit., p. 173.

644 Extrait traduit en français à partir de MASLOW (Abraham H.), *The psychology of science : a reconnaissance*, dans ROWLES (Graham D.), « Experiential field work », dans LEY (David) et SAMUELS (Marwyn S.) éd., *Humanistic geography : prospects and problems*, op. cit., p. 175.

connexions qui se tressent entre ses composantes, la présence corporelle d'un individu est suffisante mais aussi nécessaire pour qu'il soit englobé dans cette interaction. En devenant un facteur constitutif du milieu, Isabelle Eberhardt accomplit définitivement sa conversion culturelle. D'ailleurs, le territoire, les habitants, les manifestations traditionnelles et religieuses, impliqués dans cet horizon participatif, sont disponibles à la rencontre avec les nouveaux venus. L'écriture est l'espace fictif dans lequel ces relations s'accomplissent définitivement, générant un ensemble structuré qui témoigne du lien instauré avec le territoire, les hommes, les traditions, la culture locaux, et qui permet de représenter un paysage qui implique Eberhardt en tant qu'actrice et spectatrice.

La définition d'un rapport strict qui unit l'individu et le territoire, permet d'envisager la formation d'une nouvelle culture qui est strictement liée au lieu. L'idée d'une relation de ce genre a été récemment étudiée par la géopoétique : cette expression est introduite, dans les années 1980, par le poète et écrivain d'origine écossaise Kenneth White. Si le préfixe *géo* renvoie à la terre, avec *poétique* l'on indique l'ensemble de composantes physiques et sentimentales qui émergent dans le sujet au cours de son expérience du réel. Ce mot implique donc à la fois les sensations corporelles, la sensibilité et la réflexion critique, désignant « une dynamique fondamentale de la pensée mettant à profit toutes les ressources physiques et spirituelles de l'homme⁶⁴⁵ ». Sur le site dédié, l'on propose une définition claire de la géopoétique, que nous rapportons ci-dessous :

« La géopoétique est une théorie-pratique transdisciplinaire applicable à tous les domaines de la vie et de la recherche, qui a pour but de rétablir et d'enrichir le rapport Homme-Terre depuis longtemps rompu, avec les conséquences que l'on sait sur les plans écologique, psychologique et intellectuel, développant ainsi de nouvelles perspectives existentielles dans un monde refondé ».

L'aspiration de la géopoétique est donc extrêmement vaste et son ambition d'établir une relation profonde entre la terre et les êtres humains nous empêche de la considérer comme un simple instrument d'analyse textuelle ou encore comme une approche de critique littéraire. En effet, la géopoétique maintient une vocation sociale et culturelle, qui appelle tous les êtres humains à retrouver une base commune, la terre, et à construire par là un monde habitable. C'est donc en ce sens que les textes d'Eberhardt, tout en gardant leur autonomie et leur spécificité, peuvent contribuer à la définition de ce nouvel horizon.

Rachel Bouvet, professeure au département d'études littéraires à l'*Université du Québec à Montréal*, a étudié en profondeur l'œuvre d'Isabelle Eberhardt et a mis en évidence la puissance du

645 BOUVET (Rachel), *Vers une approche géopoétique. Lectures de Kenneth White, Victor Segalen, Jean-Marie Gustave Le Clézio*. Presses universitaires du Québec, Québec, 2015. 23 cm, 261 p., ill., couverture illustrée en couleur.

rapport qui lie notre écrivaine au Maghreb. Celui-ci se concrétise dans la définition d'un paysage complexe reconstruit par le biais de l'écriture et à partir de l'union « entre la subjectivité totale et l'objectivité totale⁶⁴⁶ ». L'essentiel des textes eberhardtiens consiste en une reconstruction paysagère caractéristique.

« L'une des singularités de l'œuvre d' Isabelle Eberhardt à cet égard est que le paysage occupe quasiment autant d'importance dans les nouvelles que dans les récits de voyage. D'ailleurs, il est parfois difficile de qualifier de nouvelles ces récits où il ne se passe pas grand-chose, où les personnages sont à peine esquissés ; on a plus souvent l'impression d'être devant des tableaux où les humains font partie du paysage, d'une continuité entre les descriptions des lieux et des visages, entre le mouvement de la planète et celui des personnages. Pas de rupture, donc, pas de suspense, non plus, ni de chute finale. Il semble bien que le récit cherche sans cesse à remettre en scène l'acte de paysage à l'origine de l'écriture⁶⁴⁷ ».

Celui que Rachel Bouvet définit avec Charles Avocat comme l'acte de paysage accompli par Eberhardt, prévoit une interaction entre le territoire et les habitants : « on a le plus souvent l'impression d'être devant des tableaux où les humains font partie du paysage, d'une continuité entre les descriptions des lieux et des visages, entre le mouvement de la planète et celui des personnages⁶⁴⁸ ». Les descriptions eberhardtiennes n'oublient pas la complexité du milieu, qui se traduit par des paysages également complexes. En même temps, la définition d'un partage culturel issu de la coprésence physique et territorial, rapproche le discours eberhardtien de celui géopoétique. Sans vouloir définir notre écrivaine comme une précurseur d'une pensée récente, ni priver toute réflexion de l'autonomie qu'elle peut à juste titre réclamer, les considérations faites témoignent de l'actualité de la lecture et de l'étude des textes d'Isabelle Eberhardt.

Marie Marcil-Bergeron, dans sa thèse soutenue en 2012 à l'*Université du Québec à Montréal*, propose une lecture géopoétique de l'œuvre d'Isabelle Eberhardt et de Bernard Moitessier. Cette étude trouve son origine dans la tentative accomplie par les deux écrivains et voyageurs de construire une nouvelle relation entre l'homme et la terre, dans laquelle l'activité de création (dans ces deux cas, littéraire) a une importance centrale. Deux facteurs essentiels rapprochent Eberhardt et Moitessier de la vision géopoétique : d'une part, l'exigence intime qui motive le voyage, de l'autre, l'écriture considérée comme un prolongement de l'expérience du voyage. L'origine personnelle du déplacement n'aboutit pas à la réalisation d'un récit égocentrique, mais à la rédaction d'un texte géo-

646 AVOCAT Charles, « Essai de mise au point d'une méthode d'étude des paysages », dans C.I.E.R.E.C. éd., *Lire le paysage, lire les paysages*. Actes du colloque du 24 et 25 novembre 1983, Université de Saint-Étienne, Centre Interdisciplinaire d'étude et de recherches sur l'expression contemporaine. CIEREC, Saint-Étienne, 1984. 24 cm, 314 p., ill., plans., couverture illustrée, p. 14.

647 BOUVET (Rachel), « Variations autour d'un paysage : le désert chez Isabelle Eberhardt ». Sous la direction de Rachel Bouvet et Françoise Foley, *Pratiques de l'espace en littérature, op.cit.*

648 BOUVET (Rachel), *ibid.*

centré, le contact avec le milieu étant l'élément essentiel du voyage. En effet, Isabelle Eberhardt adopte un style de vie correspondant aux exigences imposées par le monde arabe et modifie ses habitudes suivant le rythme d'une existence qui s'accorde maintenant avec les impositions du désert. Le voyage de l'écrivaine continue dans l'écriture : celle-ci permet de reconstruire les trajets réalisés, de faire vivre au lecteur une expérience dans la foulée de celle d'Eberhardt, et de s'emparer d'une manière définitive de l'expérience accomplie. Pourtant, le texte ne remplace pas le contact direct avec le territoire, auquel on ne peut pas renoncer en raison du rôle central joué par l'expérimentation physique. Marcil-Bergeron observe à ce propos :

« Afin de densifier son expérience de la terre, le voyageur cherche à éprouver les variations du dehors, à se confronter aux diverses aspérités de l'espace. Au corps en marche se superpose une pensée qui se déplace d'un point à l'autre, une pensée mobile. Le mouvement joue autant sur le plan géographique que réflexif, puisque pratique et poétique vont de pair. Les pérégrinations induites par l'appel du dehors entraînent le voyageur plus loin dans son exploration des espaces géographiques, et nourrissent la réflexion⁶⁴⁹ ».

Marcil-Bergeron revient sur la coexistence de la participation et de l'éloignement, ainsi que sur la présence d'une existence double, à la fois aventureuse et réfléchie. La perspective eberhardtienne prévoit la mise au centre du territoire : l'écrivaine se laisse envahir par le lieu exploré et elle se confie intégralement. Cette soumission ne vient pas d'une renonciation, mais plutôt d'une affirmation de soi-même : le Maghreb est, dans les faits, le territoire choisi par Eberhardt et l'espace d'accomplissement définitif de son libre arbitre.

La réduction de la distance culturelle

L'appel du dehors entendu par notre écrivaine, signe le commencement d'une existence libre. En se plongeant dans le monde arabe, Eberhardt cherche à réduire toute distance entre elle-même et le monde externe ainsi qu'entre elle-même et les autres habitants. Cela arrive à travers une pleine participation physique, sentimentale et culturelle, qui n'implique pas la négation de sa propre identité. En effet, bien que la jeune Isabelle, comme l'observe Catherine Stoll-Simon, considère le continent européen comme « définitivement étranger⁶⁵⁰ », l'extranéité est la conséquence du choix d'une nouvelle culture, celle arabe. En ce sens, l'auteure refuse toute stigmatisation culturelle qui précède l'expérience. Si jamais on peut parler d'une « sortie hors de soi » ou de « ses propres

649 MARCIL-BERGERON (Myriam), « Une lecture géopoétique des *Écrits sur le sable* d'Isabelle Eberhardt et des récits de voyage en voilier de Bernard Mottessier ». Sous la direction de Rachel Bouvet. Montréal, Université du Québec à Montréal, 2012. Thèse de maîtrise en études littéraires, faculté des arts, département d'études littéraires, 115 p.

650 STOLL-SIMON (Catherine), *Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 43.

catégories identitaires » en faveur de « l'adoption des catégories de l'Autre⁶⁵¹ », il faudrait du moins souligner que ce *soi* affirme son droit à exister dans le cadre d'une expérience *in itinere* et que, *a priori* il n'y a pas de *soi* intègre et défini une fois pour toutes. D'un point de vue historique, on pourrait sans doute parler d'une forme « inversée, et par conséquent subversive, d'assimilation : celle du colon qui, après avoir surmonté et dépassé sa méfiance et son inquiétude, se fond parmi les indigènes⁶⁵² », et c'est cette direction qui choisit Louise Hadouche Dris quand elle se propose d'utiliser la figure d'Isabelle Eberhardt pour favoriser le dialogue interculturel. Dans un article dédié à notre auteure, elle affirme : « il n'a pas fallu attendre le troisième millénaire et les événements du 11 septembre 2001 pour assister au choc et à la scission entre musulmans et chrétiens et à l'accroissement du sentiment d'*arabophobie* qui en a découlé⁶⁵³ ». Bien que l'expérience eberhardtienne témoigne d'un trajet accompli vers l'extérieur, donc sortant du monde européen, le dialogue interculturel est mis en acte plus que suggéré.

Pour cette raison, le désir d'aller à la rencontre de l'Autre, n'aboutit pas à un parcours d'échange entre deux cultures, mais à une forme d'intégration, et s'il y a un appel du dehors, celui-ci finit par devenir familial, du moins du point de vue culturel. Comme le souligne Mohammed Rochd, « l'autre n'est plus alors l'étranger, mais simplement autrui, celui avec lequel on partage un certain nombre de valeurs communes⁶⁵⁴ ». La perception de l'altérité d'autres hommes ne vient pas de la distance culturelle, mais de la différence dictée par la libre détermination de chacun : « de ce contact naît une richesse qui féconde les rapports entre tous⁶⁵⁵ ». Le voyage d'Isabelle Eberhardt, « plongée dans le pays choisi⁶⁵⁶ », recherche dans le partage culturel et géographique, la possibilité d'une relation sincère, qui exalte les diversités individuelles.

Le voyage d'écrivains suisses : relation avec la patrie

La Suisse est le pays d'origine de plusieurs écrivains et voyageurs, qui – qu'ils soient des flâneurs, des aventuriers ou des explorateurs – éprouvent un désir de mouvement et sont attirés par l'ailleurs. Le multilinguisme, la présence d'un grand nombre de réfugiés étrangers et, probablement, la diversité des paysages locaux, stimulent la recherche d'un contact avec des cultures et des territoires

651 ANDEZIAN Sossie, « Images de l'Islam dans l'Algérie coloniale à travers l'œuvre d'Isabelle Eberhardt », dans HENRY (Jean-Robert) et MARTINI (Lucienne) éd., *Littératures et temps colonial. Métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique*, p. 118.

652 STOLL-SIMON (Catherine), *Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 42.

653 HADOUCHE-DRIS (Louise), « L'œuvre algérienne d'Isabelle Eberhardt, une écriture à revisiter ». Présentation de Mohamed Daoud. *Insaniyat. Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*. Oran, CRAFT, n°46, 2009, p. 45-50.

654 ROCHD (Mohammed), « Les destinées extraordinaires – Désert et religion dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt », *El Watan*. Coll. 20.10., op. cit.

655 ROCHD (Mohammed), *ibid.*

656 ROCHD (Mohammed), *ibid.*

inconnus. Le rapport que les écrivains-voyageurs suisses instaurent avec la mère patrie est souvent à l'origine de leur besoin de voyager et se modifie à la suite des expériences vécues. Parmi eux, Blaise Cendrars, né Frédéric Louis Sauser en 1887, fuit un pays « trop bourgeoise, étriquée, puritaine ⁶⁵⁷ », Annemarie Schwarzenbach, née à Zurich en 1908, mène une vie excentrique, contraire à celle que l'on s'attendrait d'une femme de son milieu social. L'hostilité éprouvée par cette écrivaine, se base aussi sur des raisons politiques : Schwarzenbach condamne l'inertie des autorités politiques, qui restent neutres au cours de la deuxième guerre mondiale. Au contraire, Ella Maillart montre de l'attachement pour la Suisse, qu'elle manifeste dans le sport : comme le souligne Denis Voituret, Maillart « crée à 16 ans le Champel Hockey Club de Genève, un club féminin de hockey sur gazon, est membre fondatrice du Ski Club féminin de Suisse en 1929 (...) et participe aux championnats du monde de 1931, 1932, 1933, 1934⁶⁵⁸ », représentant sa patrie aux jeux olympiques de Paris comme concurrente féminine de yachting. D'ailleurs, Schwarzenbach éprouve une certaine affection pour le pays de naissance, et se demande : « *Why do we leave this loveliest country in the world ? What urges us to go east on the desert roads ?*⁶⁵⁹ ». Le dernier écrivain et voyageur que nous citerons ici, est Nicolas Bouvier, né à Lancy en 1929, qui quitte la Suisse pour rompre avec le monde auquel il appartient et retrouver l'unité originaire avec le cosmos. Bien que la relation avec le pays d'origine soit extrêmement variée, les auteurs nommés en gardent la mémoire, et, au cours des explorations, rencontrent souvent leur mère patrie.

Née en 1903 à Genève, Ella Maillart grandit au bord du lac Léman, au Creux-de-Genthod, à 7 kilomètres de Genève. Après avoir dédié la plupart de sa première jeunesse à l'activité sportive, Maillart rencontre à Berlin, en 1929, des émigrés russes, qui lui donnent l'idée de faire des reportages sur la jeunesse russe et le cinéma soviétique. Partie en Russie, elle ne s'arrêtera pas et explorera le Turkestan, la Chine, le Tibet, la Turquie, l'Inde, l'Iran, l'Afghanistan, écrivant des articles et des reportages photographiés pour des journaux européens, parmi lesquels *Le Petit Parisien*. Le voyage le plus célèbre accompli par Ella Maillart est fait en voiture, en compagnie d'une autre écrivaine et voyageuse : la déjà citée Annemarie Schwarzenbach. L'idée de partir en Afghanistan naît à Sils, en Engadine, où Schwarzenbach habite après avoir quitté la clinique privée où elle cherche à se désintoxiquer de la morphine : les deux femmes achètent une voiture Ford, qui

657 LEROY (Claude), « Préface », dans CENDRARS (Blaise), *Œuvres autobiographiques complètes I*. Édition publiée sous la direction de Claude Leroy, avec la collaboration de Michèle Touret. Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, Paris, 2013. 18 cm, 974 p., p. IX.

658 VOITURET (Denis), « Ella Maillart : un "nouveau genre" de voyageuse (1923-1935) », *Téoros*. 2010, vol. 29, n°2, « Tourisme et femmes », p. 119-127.

659 SCHWARZENBACH (Annemarie), *La via per Kaboul*. Postface de Roger Perret. Traduit en italien par Tina d'Agostini. Il Saggiatore, Milan, 2002. 23 cm, 160 p., ill., p. 140. Didascalie à la photo « Dernières heures en Suisse : sosta au Sémplon » du juin 1939, conservé dans le fond Annamarie Schwarzenbach de l'Archive suisse de littérature de Berne.

sera équipée pour le voyage dans une officine de Zurich. Elles sont financées par des agences de presse et des maisons d'éditions : l'agence Wehrle anticipe à Maillart 1000 francs, tandis que 3000 francs sont obtenus grâce à l'éditeur Morgarten et à deux revues, *Zurcher Illustrierte* et *Weltwock*, pour lesquelles Schwarzenbach travaillait. Après avoir obtenu des informations sur les difficultés du parcours et sur les possibilités de publication, auprès de consulats, de musées, de sociétés géographiques et de maisons d'éditions londoniennes et parisiennes, Maillart et Schwarzenbach quittent l'Europe en 1939. Roger Perret souligne que la coffre de la voiture Ford contenait des machines à écrire, des appareils photographiques, des caméras des pellicules.

Le désir de connaître des territoires inconnus, qui, dans le cas de Schwarzenbach va de pair avec celui de se libérer de son dépendance de la drogue, n'aboutit pas à l'oubli de la mère patrie. Au contraire, le souvenir de la Suisse demeure présent : la croix blanche sur la voiture immatriculée Grisons, permet à Schwarzenbach de prendre conscience de la réussite concrète du projet. D'une manière similaire, la ressemblance entre la terre afghane et celle suisse est remarquée, les deux pays étant montueux, sans débouché sur la mer, entourés de voisins puissants et caractérisés par la diversité linguistique. Ella Maillart, au cours de son voyage en Russie, est « captivée par la diversité nationale et religieuse de cette région », qu'elle « compare souvent avec son pays, la Suisse, autre montagne multilingue ⁶⁶⁰ ». Aussi Nicolas Bouvier, au cours des voyages accomplis en Yougoslavie, en Afghanistan, à Ceylan, en Corée, en Chine et au Japon, semble ne pas vouloir oublier ses origines. En effet, il s'accompagne souvent d'un compatriote, Thierry Vernet, il envoie plusieurs lettres à ses parents et fréquente des exilés européens. Dans ses récits, Bouvier fait souvent référence à son pays de naissance : dans le passage cité, l'auteur décrit le comportement d'un habitant du village de Chardeh Ghorband.

« Il s'est interrompu pour demander d'où venait cet étranger.

– De Suisse, en route vers Mazar.

La Suisse ? Il voyait bien. Il avait souvent eu dans sa cour un camion de Kaboul avec un château suisse peint dessus (...) En Suisse – ajoutait-il – les montagnes étaient comme des aiguilles, si hautes, et les vallées si profondes qu'on n'y distinguait pas la nuit du jour. Aussi les montres suisses étaient-elles lumineuses. On m'a demandé ce qu'il fallait penser de nos roses et de nos melons. C'est un sujet controversé, d'orgueil et de prestige. On s'est coupé la gorge à propos de melons, et des hommes considérés faisaient volontiers une semaine de voyage pour tâter des fameux melons (...). J'étais sur le point de mentionner le fusil et les quarante cartouches que tout soldat suisse conserve à la maison – privilège délectable – mais la compagnie avait perdu l'Occident de vue, étendu les pelisses et cédé au sommeil ⁶⁶¹ ».

660 RAVIOT (Jean-Robert), « Ella Maillart, *Parmi la jeunesse russe* », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*. 1996, vol. 27, n°1, p. 204-208.

661 BOUVIER (Nicolas), *L'Usage du monde*. Illustrations originales de Thierry Vernet. Coll. « Voyageurs. Petite

Le souvenir de la Suisse est positif. Notamment, dans une interview disponible sur Internet ⁶⁶², Bouvier explique que l'herbe, le paysage et la mentalité suisses lui manquent : « au mois de juin, entre 800 et 1400 mètres, l'herbe suisse est incomparable, avec quarante fleurs différents au mètre carré », de plus, le paysage est tellement riche que si au Canada « vous faites des milliers des kilomètres sans remarquer », en Suisse « passant de Vaud à Genève, on change non seulement de botanique, mais de mentalité ». Enfin, ajoute Bouvier, « c'est que je trouve également bien, en Suisse, c'est la concentration énorme de gens compétents, intéressants et intelligents ».

Le lien avec la mère patrie permet de comprendre la valeur du voyage et d'établir sa signification. Le sentiment d'appartenance fait que les écrivains cités voyagent pour connaître des territoires et cultures nouveaux : si Nicolas Bouvier ressent, dès sa naissance, le désir de l'ailleurs, Maillart et Schwarzenbach poursuivent l'expérience de l'étrangeté. Le voyage est issu d'un véritable désir d'Orient, le mouvement étant dans la direction de l'est : « du wagon », écrit Bouvier, « cent détails suggèrent qu'on a retrouvé la terre ferme, que sans les contraintes et conneries de la politique, un homme en bonne santé et en "état de marche" pourrait en un peu plus de deux ans regagner Genève, la Loire, la Bretagne à pied⁶⁶³ ». Une forme d'intégration dans le milieu exploré est néanmoins poursuivie, mais elle passe, dans le cas de Bouvier, par la perception d'une unité primordiale de dérivation néoplatonicienne, qui, une fois atteinte, entraîne la disparition de l'illusion orientale : « par celui qui a fait l'expérience du vide habitant au cœur de l'être comme du monde, il n'y a plus de direction à privilégier, plus d'Ici ni d'Ailleurs, plus d'Orient ni d'Occident : la plénitude peut être trouvée n'importe où et à n'importe quel moment – il suffit d'être disponible, en état de "vacance", et s'abandonner au mouvement de la vie⁶⁶⁴ ».

Le voyage d'Isabelle Eberhardt se situe, pour plusieurs raisons, aux antipodes des trajets des écrivains-voyageurs nommés. Tout d'abord, notre écrivaine ne considère pas la Suisse comme sa patrie⁶⁶⁵ : au contraire, son voyage prévoit à la fois la vision de paysages nouveaux et la recherche d'une patrie, qui est le Maghreb islamique. En ce sens, le voyage est l'accomplissement d'un sentiment d'appartenance, qu'Eberhardt ressent pour sa destination plus que pour le pays de départ. En outre, Maillart, Bouvier, Schwarzenbach se déplacent vers l'Orient, sans pourtant adopter la

Bibliothèque Payot », Payot, Paris, 1992. 19 cm, 353 p., ill. couverture illustrée.

662 BOUVIER (Nicolas), « La Suisse de Bouvier ». Entretien 1995. *Carnets de J.L.K. Riches heures de lecture et écriture*.

663 BOUVIER (Nicolas), *Journal d'Aran et d'autres lieux*. Coll. « Voyageurs. Petite Bibliothèque Payot », Payot, Paris, 1993. p. 13, dans GILLET (Alexandre), « Nicolas Bouvier : passant et passeur. Considérations géopoétiques à l'usage de l'arpenteur », dans BOUVET (Rachel), GUY (Hélène) et WADDEL (Éric) éd., *La carte. Point de vue sur le monde*. Mémoire d'encrier, Montréal, 2008. 23 cm, 310 p., ill., cartes., couverture illustrée.

664 DÉTRIE (Muriel), « Le voyage en Orient dans l'œuvre de Nicolas Bouvier : quête d'ailleurs et désorientation », dans LANÇON (Daniel) et NÉC (Patrick) éd., *L'Ailleurs depuis le romantisme*. Harmattan, Paris, 2009, p. 329-348.

665 Dans les faits, notre écrivaine n'est pas suisse et voyage avec le passeport russe.

culture locale, contrairement à Eberhardt, qui limite géographiquement ses explorations, privilégiant toujours le territoire maghrébin. Le désir d'étrangeté ressenti par d'autres écrivains, prend dans Eberhardt des formes différentes et la liberté est valorisée surtout au niveau individuel. En effet, si celle-ci, dans le cas de Bouvier relève d'une unité universelle et transculturelle, dans celui d'Eberhardt, elle renvoie plutôt à la possibilité de choisir sa culture et sa vraie patrie : « Isabelle », observe justement Mohammed Rochd, « n'était assurément ni amazone – même si on veut en faire une guerrière transculturelle – ni paumée car elle sut faire le choix décisif et militer pour les plus misérables de son époque⁶⁶⁶ ». En outre, on observe que Maillart, Bouvier et Schwarzenbach écrivent le plus souvent après leur retour, tandis qu'Eberhardt écrit au Maghreb, prenant des notes au jour le jour. Le texte ne sert pas simplement à témoigner d'une expérience vécue, mais il assiste et supporte Eberhardt dans son parcours d'intégration.

Le sentiment d'appartenance qui lie les écrivains-voyageurs à leur mère patrie, influence inévitablement le sens du voyage. Sans doute, l'ouverture culturelle, la richesse des paysages, l'habitude à la fréquentation d'individus étrangers, rapproche Eberhardt d'autres auteurs et voyageurs. Toutefois, notre écrivaine ne montre pas un attachement particulier pour la Suisse, qui, dans les faits, elle ne considère pas comme sa patrie. Le concept de patrie joue donc un rôle fondamental dans la signification du voyage et dans la détermination de la pensée des écrivains concernés. Nicolas Bouvier célèbre, en conclusion de son parcours, la fin du mythe de l'Orient, mais la proposition eberhardtienne va plus loin. L'observation faite par Muriel Détrie à propos de Bouvier, pourrait également se référer au parcours d'Eberhardt : « ainsi finit le "voyage en Orient", et s'ouvre l'ère du nomadisme permanent⁶⁶⁷ ». Le nouveau commencement relève soit de la perception d'une unité partagée, soit de l'affirmation forte d'une liberté préconçue.

Chapitre 5 : Une approche pluridisciplinaire

Isabelle Eberhardt rencontre des personnages qui ont un rôle de premier plan dans l'administration coloniale, mais elle ne manifeste pas une vraie idéologie politique. La connaissance de généraux, de capitaines et de gouverneurs français va de pair avec celle de marabouts, de paysans, de bédouins arabes, l'étude de notre écrivaine étant surtout sociale et en un certain sens anthropologique. Le plus souvent, des informations intéressantes concernant la colonisation, ressortent des textes d'une manière naturelle, à partir de relations réelles qui unissent les Arabes et les Français. Cette narration exemplaire s'interrompt dans le cas des reportages et dans quelques pages éparses, où le point de vue de l'autrice ressort clairement. D'ailleurs, celui-ci n'est pas point stable.

666 ROCHD (Mohammed), *Isabelle Eberhardt, une maghrébine d'adoption*, op. cit., p. 130.

667 DÉTRIE (Muriel), « Le voyage en Orient dans l'œuvre de Nicolas Bouvier : quête d'ailleurs et désorientation », dans LANÇON (Daniel) et NÉC (Patrick) éd., *L'Ailleurs depuis le romantisme*, op.cit.

Au cours du reportage réalisé au Sud oranais, Eberhardt observe la mission pacificatrice française, qui devrait éloigner la menace représentée par les dissidents de la région. L'écrivaine explique que, pour contrôler complètement le territoire, il faudrait fermer les marchés pour que les rebelles, se trouvant dans l'impossibilité de survivre, soient finalement forcés à la paix. Plusieurs pages sont dédiées à l'approfondissement de cette question, devant laquelle Delacour et Huleu expriment un certain étonnement et font l'hypothèse suivante : « sous l'influence de l'officier sans doute, elle n'hésite pas à défendre la "politique des marchés", base de la théorie du protectorat prônée par Lyautey (...). Isabelle Eberhardt a-t-elle cru à la sincérité du militaire ? Sans doute, devait-elle penser que la solution qu'il proposait représentait un moindre mal, après qu'elle eut constaté la misère et les souffrances des populations du Sud oranais, et celles d'Oudjda⁶⁶⁸ ». La conviction des deux écrivains se base sur l'image générale d'Eberhardt, ainsi que sur d'autres pages dans lesquelles elle condamne l'administration coloniale. Celle-ci pratique les arrières d'impôts et les enquêtes judiciaires « de la façon la plus révoltante, la plus barbare, et cela non pas occasionnellement mais constamment » : le système est corrompu, et « les cheikhs des tribus (...) sont toujours choisis parmi les plus riches et les plus aptes par conséquent à fournir d'opulents cadeaux⁶⁶⁹ ». Ces mots, qui dénoncent une opposition à l'administration coloniale en vigueur, n'expriment pas pour autant une pleine hostilité envers la colonisation. Ce qu'Eberhardt critique, c'est plutôt l'aspect réel d'une mission civilisatrice qui se sert du protectorat comme d'un « euphémisme couvrant une annexion complète⁶⁷⁰ ».

D'ailleurs, les manuscrits conservés aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence témoignent d'une vision partiellement positive de l'action des colons : ceux-ci pourraient, par exemple, favoriser l'éducation professionnelle des indigènes, dans un cadre, bien entendu, de respect pour les spécificités locales⁶⁷¹. Sur ce sujet, Tiffany Tavernier observe que si notre écrivaine « ne manque pas de pointer les dérives du système colonial, pas une seule fois ne lui vient l'idée de remettre en question le postulat même de colonisation⁶⁷² » : cette position pro-coloniale se base à la fois sur l'espoir d'une assimilation de la France au monde arabe – les Arabes, continue Tavernier « une fois assimilés, assimileront à leur tour la France comme ils l'ont fait de tous leurs conquérants⁶⁷³ » - et sur la conviction que l'occupation française empêche l'invasion turque, qui serait bien plus dramatique. L'idéologie politique d'Eberhardt n'est pas profondément anti-coloniale,

668 DELACOUR (Marie-Odile) et HULEU (Jean-René), note aux *Choses du Sud oranais*, dans EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op.cit.*, p. 483.

669 EBERHARDT (Isabelle), *Écrits sur le sable, œuvres complètes I, op.cit.*, p. 65.

670 EBERHARDT (Isabelle), *id.*, p. 64.

671 Lire à ce propos les passages des manuscrits disponibles en annexe à la thèse.

672 TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam, op. cit.*, p. 230.

673 TAVERNIER (Tiffany), *id.*, p. 231.

car ses considérations viennent d'une étude globale de la situation existante au Maghreb. Elle analyse la situation réelle, fait des hypothèses sur son évolution, et prévoit la continuation d'un état de guerre :

« En traitant ainsi des gens fiers et vindicatifs, la France se prépare de graves ennuis. Tous ceux qui connaissent les Arabes et les Berbères redoutent, au cas où une puissance européenne déclarerait la guerre à la France, de voir se révolter contre sa domination les Musulmans d'Algérie, de Tunisie, du Sahara. Car il y a maintenant parmi eux beaucoup d'anciens soldats, d'anciens sous-lieutenants et lieutenants qui ont passé des dizaines d'années dans des bataillons de spahis. Tous ces hommes sont au courant des choses de l'armée. Ils aiment la vie militaire et détestent la France⁶⁷⁴ ».

Ce préambule permet d'analyser le rapport qui lie les textes eberhardtiens à d'autres genres littéraires existants, *in primis* la littérature coloniale, un genre qui n'est pas universellement reconnu. Patrick Crowley, dans sa préface à l'ouvrage de Louis Cario et Charles Régismanset, *L'exotisme : littérature coloniale*⁶⁷⁵, s'interroge sur le sens de cette expression et sur les rapports entre la littérature coloniale, la littérature exotique et le reportage. Le point de vue de Crowley s'oppose à celui traditionnel de Roland Label qui, persuadé de la légitimité de la définition d'une littérature coloniale, en décrit les composantes constitutives :

« Le colonialisme en littérature est une forme du mouvement général qui porte les esprits vers une connaissance plus précise, plus complète, et plus pratique aussi des choses coloniales. De là le caractère documentaire des œuvres nouvelles, non seulement dans la peinture exacte du milieu physique (ce n'est là qu'une introduction), mais surtout dans l'étude du milieu psychologique, qui est proprement le domaine de la littérature coloniale⁶⁷⁶ ».

En ce sens, les textes d'Isabelle Eberhardt peuvent être considérés comme faisant partie de la littérature coloniale, car ils approfondissent les caractères essentiels de l'âme arabe, et il en serait de même pour certains ouvrages d'André Gide, d'Eugène Fromentin et Gustave Flaubert.

Pourtant, la question concernant l'existence de ce genre littéraire demeure compliquée et a été développée par plusieurs chercheurs. Parmi eux, Denise Brahimi explique qu'un texte peut être considéré comme l'expression d'une littérature coloniale s'il a été écrit dans un territoire colonisé et s'il partage le point de vue du colonisateur. L'auteure établit entre la littérature coloniale et exotique,

674 Ce texte est rapporté par Edmonde Charles-Roux dans le deuxième tome de la biographie d'Isabelle Eberhardt. Il s'agit de notes prises à Tunis et écrites en russe qui datent Paris, mars-avril 1900.

675 CARIO (Louis) et RÉGISMANSET (Charles), *L'exotisme : la littérature coloniale*. Présentation de Patrick Crowley, avec la collaboration de Roger Little. Réimpression. Coll. « Autrement mêmes », l'Harmattan, Paris, 2016. 22 cm, 182 p., couverture illustrée en couleur.

676 LABEL (Roland), *Histoire de la littérature coloniale en France*. Coll. « Les manuels coloniaux », Larose, Paris, 1931. 25 cm, 236 p., p. 8.

une opposition nette, la deuxième étant une description et une promotion de territoires inconnus. Jean-Marc Moura, dans son livre *L'Europe littéraire et l'ailleurs*⁶⁷⁷, introduit une continuité entre la littérature coloniale et exotique : cette dernière, tout en refusant une idéologie colonialiste, finit néanmoins par suggérer aux lecteurs et aux politiciens, l'idée d'une possible exploration de territoires étrangers et de leur éventuelle exploitation, acclimatant « l'étrangeté de l'ailleurs grâce à des représentations et des intrigues connues⁶⁷⁸ ». « La littérature coloniale » est, à son avis, un genre « qui se situe le plus souvent au niveau politique de l'exotisme⁶⁷⁹ ».

Du point de vue du contenu, les textes de littérature coloniale contiennent plusieurs informations politiques, historiques, sociales, culturelles, tandis que les textes à dominante exotique se focalisent plutôt sur le point de vue du sujet et sur ses sentiments. Pierre Jourda définit l'exotisme comme une vision du monde qui produit une « documentation plus ou moins exacte appuyant une imagination plus ou moins heureuse, une intuition plus ou moins juste⁶⁸⁰ » et qui n'a pas de prétentions scientifiques. Au contraire, la littérature coloniale se concentre sur la société, sur l'histoire, sur la politique, dans le but de montrer au lecteur les bienfaits de l'œuvre colonisatrice et les caractères essentiels des peuples colonisés : elle s'insère donc « dans les ordres du réalisme, de la connaissance du terrain, de l'idéologie et de l'éthique⁶⁸¹ », donnant une certaine importance à l'aspect documentaire et scientifique. Si jamais on peut affirmer que « l'exotisme prépare en quelque sorte les lettres coloniales », il faut souligner qu'il reste détaché de la réalité concrète et qu'il ne vise pas, différemment de la littérature coloniale, à la « consolidation d'une œuvre géopolitique et [au] développement du rapport à l'autre et à l'ailleurs colonisés⁶⁸² ».

Une contribution intéressante sur cette question, est donnée par Jean Rodès qui théorise la progressive disparition du roman exotique, complètement absorbé à l'époque coloniale par une écriture « objective, scientifique et d'observation⁶⁸³ ». Celui qui veuille écrire une œuvre exotique dans un territoire colonisé, finit, à cause d'implications politiques, par réaliser un texte différent. D'ailleurs, observe Louis Bertrand, le lieu colonisé perd progressivement d'autonomie pour devenir un prolongement du pays dominant : « il n'y plus d'exotisme », écrit-il, « car il n'y a plus que des hommes qui sont aux prises avec les mêmes difficultés intérieures et extérieures que nous. Les mêmes problèmes économiques, nationaux, sociaux⁶⁸⁴ ».

677 MOURA (Jean-Marc), *L'Europe littéraire et l'ailleurs*. Coll. « Littératures européennes », Presses universitaires de France, Paris, 1998. 22 cm, 200 p.

678 SEGALIN (Victor), *Essai sur l'exotisme, une esthétique du Divers*, op. cit., p. 25.

679 MOURA (Jean-Marc), *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, op. cit., p. 6.

680 JOURDA (Pierre), *L'exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand*. Tome I, « Le romantisme ». Coll. « Études de littérature générale et comparée », Boivin, Paris, 1938. 23 cm, 210 p., p.11.

681 MOURA (Jean-Marc), *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, op. cit., p. 114.

682 MOURA (Jean-Marc), *id.*, p. 112.

683 CARIO (Louis) et RÉGISMANSET (Charles), *L'exotisme : la littérature coloniale*, op. cit., p. 312.

684 CARIO (Louis) et RÉGISMANSET (Charles), *id.*, p. 155.

Les œuvres d'Isabelle Eberhardt ne prévoient pas un véritable engagement politique et n'appartiennent pas au genre de la littérature coloniale. D'ailleurs, bien qu'elles maintiennent une composante subjective, la participation d'Isabelle Eberhardt est tellement profonde qu'il serait limitatif de définir son exploration comme purement exotique. En outre, l'étude du milieu et de la culture arabes témoigne de la complexité des intentions eberhardtiennes qui est impliquent à la fois la dimension scientifique et littéraire.

Les relations avec l'ethnographie

La composante scientifique du travail réalisé par Isabelle Eberhardt est mise en évidence par Sossie Andezian et par Edmonde Charles-Roux, qui affirment la valeur ethnographique respectivement de ses textes et de ses voyages. La question de la possible coexistence dans un seul texte d'une composante scientifique et d'un facteur littéraire, se pose depuis longtemps dans le domaine des sciences sociales. Dans notre cas, le travail eberhardtien tire sa validité ethnographique des enquêtes réalisées sur le terrain, de la méthode de recherche et des résultats obtenus. En effet, la participation est un instrument qui appartient à l'histoire de l'anthropologie, étant une forme d'implication qui outrepassa la simple présence physique en faveur d'un partage plus profond des traditions locales. L'observation participante théorisée entre autres par Bronislaw Malinowski, en est l'application la plus connue : la participation de l'observateur ne constitue pas un vrai obstacle, bien que les sensations qu'il ressent, ont du mal à avoir une validité objective. Le modèle culturel auquel l'ethnologue appartient, risque de compromettre définitivement la fiabilité scientifique d'une action qui demeure forcément subjective et dont les résultats sont toujours partiels.

Michel Leiris se pose des questions similaires et il écrit des notes de voyages sur les explorations en Afrique noire qu'il a fait à l'époque coloniale dans les années '30. Leiris – homme de lettres et ethnologue – se montre convaincu du fait que l'observation scientifique doit se baser sur « un contact vrai avec leurs habitants⁶⁸⁵ ». En effet, « pour concrétiser l'homme d'une toute autre zone et être reconnu de lui – condition nécessaire d'un humanisme authentique – sans doute devais-je, rectifiant la vue que jusqu'à alors j'avais eue de ma profession, passer par une ethnographie, non plus d'examen détaché ou de dégustation d'artiste, mais de fraternité militante⁶⁸⁶ ». La participation est une méthode de recherche valable, dont les implications subjectives ne touchent pas significativement la valeur scientifique du texte. Il est indéniable qu'une analogie entre la proposition de l'ethnologue français et celle d'Isabelle Eberhardt, existe. Les lignes suivantes, de Leiris, ne trahissent pas la pensée de la jeune écrivaine russe :

685 LEIRIS (Michel), *L'Afrique fantôme*. Reproduit en fac-simile de l'édition du 1934. Coll. « Tel », Gallimard, Paris, 1988. 19 cm, 655 p., carte, couverture illustrée en couleur, p. 7.

686 LEIRIS (Michel), *id.*, p. 8.

« Reste pourtant – pierre marquant un tournant sur un sentier tout personnel – ce journal à double entrée, essentiellement succession de flashes relatifs à des faits subjectifs aussi bien qu'à des choses extérieures (vécues, vues ou apprises) et qui, regardé sous un angle mi-documentaire mi-poétique, me semble (...) valoir d'être proposé à l'appréciation, évidemment pas de notre espèce entière, mais d'à tout un certain nombre parmi ceux de ses membres qui parlent français et ne sont pas analphabètes⁶⁸⁷ ».

Leiris et Eberhardt partagent le désir de s'engager dans une expérience qui leur assure une évolution intime et personnelle. L'étude approfondie et participative du lieu faite par notre écrivaine, donne à ses textes une valeur scientifique, qui coexiste avec des impressions subjectives, dont la présence est justifiée : elles sont, dans les faits, le résultat d'une interaction qui s'est réalisé dans le milieu. L'implication émotive et sentimentale ne réduit pas la validité des données, bien qu'ils soient souvent présentées dans des récits fictionnels et incontestablement littéraires. À propos d'une coexistence des composantes ethnologique et littéraire, les points de vue se multiplient. Il suffira de citer ici l'article de Catherine Forgeau paru dans *L'homme et la société* en 1939⁶⁸⁸, où l'auteur utilise l'expression *mise en œuvre* pour lier le récit littéraire à celui ethnographique. Cette expression est particulièrement utile pour comprendre le parcours d'Eberhardt, étant donné que les informations acquises au cours de l'expérience sont rassemblées dans les textes.

Théorie d'un voyage immersif

Vincent Debaene, dans son livre *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*⁶⁸⁹, s'interroge sur les conséquences d'une valeur ambiguë de l'ethnologie, une discipline qui finit parfois par se situer dans une position peu claire entre la science et la littérature. Plusieurs écrits de voyages posent des questions de ce genre, ceux-ci étant à la fois anthropologiques et littéraires. Au niveau théorique, dans l'écrit scientifique « la démonstration, l'analyse et l'observation » s'opposent à « l'imagination, à l'éloquence et à l'abus de langage⁶⁹⁰ », qui appartiennent au récit littéraire. Les textes d'Isabelle Eberhardt se trouvent au croisement de ces deux disciplines, car l'observation directe et analytique va de pair avec le déclenchement de l'imagination. D'une manière similaire, l'abus du langage – qui consiste ici en une imprécision de certaines expressions – s'accompagne de choix lexicaux qui renvoient souvent à leur matrice, à savoir à la langue arabe et qui recherchent une certaine spécificité. D'ailleurs, dans les textes

687 LEIRIS (Michel), *id.*, p. 9.

688 FORGEAU (Catherine), « Du récit ethnologique à la fiction romanesque. Pour une "mise en œuvre" de la réalité », *L'homme et la société*. Paris, 1999, vol. 134, n°4, p. 45-62.

689 DEBAENE (Vincent), *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*. Coll. « Bibliothèque de sciences humaines », Gallimard, Paris, 2010. 23 cm, 521 p.

690 DEBAENE (Vincent), *id.*, p. 31.

d'Eberhardt, l'imagination est issue de l'interaction des composantes du milieu, et des soucis méthodologiques sont également présents, ce qui les rapproche d'un récit à vocation littéraire.

Dans les faits, l'expérience eberhardtienne implique la proposition d'une nouvelle manière de voyager. Elle consiste en une initiale affirmation de liberté, en une valorisation de son droit à choisir. En ce sens, la conversion à la religion islamique et l'adoption des coutumes traditionnels arabes n'est pas une déclinaison de l'observation participante, mais le résultat d'une décision individuelle : celle d'être soi-même, comme dirait Vincent Debaene. Aussi au niveau corporel, Eberhardt s'engage complètement sur le terrain, considéré ici en tant que territoire et ensemble de conditions externes. L'expérience physique est aussi sentimentale, déclenche l'imagination et la fantaisie de l'écrivaine : de là, on obtient des sensations, des impressions, des visions. La réflexion intellectuelle fait également partie de ce paradigme : en effet, l'écrivaine s'interroge sur la valeur et sur les conséquences de son parcours. L'écriture demeure pourtant une forme de subjectivisation. Plusieurs chercheurs se sont trouvés dans cet impasse : parmi ceux-ci, observe Debaene, certains ont publié des textes à la fois scientifiques et littéraires, qui mélangent confusément l'objectivité et la subjectivité. Isabelle Eberhardt ne résout pas cette opposition, mais légitime la coprésence de ces deux horizons. La légitimation vient du caractère concret de l'expérience vécue, qui justifie la participation du sujet et celle des objets. Les descriptions paysagères eberhardtienne traduisent cette coexistence par une rencontre interactive multiple, dans laquelle la voyageuse joue plusieurs rôles en même temps.

Le voyage n'est pas considéré comme une occasion pour faire expérience du Divers. Le voyage d'Eberhardt n'est aucunement exotique, il ne « redoute [pas] comme la peste l'intrusion d'un tiers qui viendrait troubler son expérience solitaire et sacrée de la Différence⁶⁹¹ ». La solitude est un état d'esprit, la distance culturelle, physique, spirituelle, intellectuelle avec les autres hommes est réduite, et la valeur traditionnellement attribuée à l'altérité est remplacée par l'exaltation de la liberté universelle. Le voyage n'est pas l'occasion pour devenir autre – comme le dit Michel Leiris – mais il est une métaphore du parcours existentiel accompli par chaque individu. Malgré les analogies, entre Leiris et Eberhardt il y a essentiellement une diversité de perspective : le premier voyage dans l'espoir de devenir un autre homme, tandis qu'Eberhardt se sent profondément arabe. Le changement ou le refus de son identité précédente sont remplacés par un choix positif, qui ne nécessite pas de la définition d'une métamorphose. Le voyage est une expérience intime et à caractère existentiel : l'étrangeté culturelle n'est qu'apparente et elle est insérée dans un parcours d'acquisition progressive. La précision de l'observation va de pair avec la puissance de l'imagination, les deux faisant partie de l'expérience du lieu. En ce sens, Isabelle Eberhardt nous

691 DEBAENE (Vincent), *id.*, p. 220.

propose un voyage qui n'existe pas hors d'une pleine participation. Le mouvement du voyageur et celui de la réalité sont la garantie d'une expérience toujours nouvelle et la perspective demeure existentielle. Le voyage proposé, consiste en une expérience totale, dans laquelle un individu rencontre une réalité ouverte et disponible à l'accueillir. La conversion et l'adoption des traditions locales permettent une immersion plus profonde, renouvelée par la diversité des paysages possibles.

La théorie du voyage qui résulte de la production eberhardtienne a un caractère immersif, car elle se base sur l'implication complète du voyageur. La connaissance du monde arabe, de sa culture et de ses traditions ne gênent pas l'expérience du nouveau. L'écriture est fondamentale, étant la synthèse ou la réduction définitive d'une expérience multiple : elle valorise le chemin du voyageur et met en évidence la vitalité de l'espace à travers la diversité des paysages possibles. Pourtant, une certaine prétention scientifique demeure, en raison de la précision des observations faites et de l'existence d'une méthode de recherche, mais elle coexiste avec des instances imaginatives plus proprement littéraires, renforcées par plusieurs stratégies d'écriture. Le voyage n'est pas une expérience du Divers, mais l'occasion de l'exaltation de toute spécificité, la possibilité de combler chaque distance par le biais d'une immersion plus profonde.

Une cartographie d'expériences vécues

La carte est un instrument qui, malgré son origine géographique, a été souvent utilisé dans le domaine littéraire. Nous pensons aux topographies allégoriques-morales du XVII^e siècle⁶⁹² ou aux représentations de villages imaginaires présentes dans les œuvres de Jules Verne. Parmi des utilisations tellement variées, la carte peut servir à représenter l'espace d'un texte écrit et permet d'instaurer une relation profonde entre le roman et le lieu. En effet, le récit littéraire se développe autour de parcours établis par l'auteur, dont l'analyse peut aider à comprendre la poétique de l'écrivain, ainsi que les significations que les espaces ont dans le roman. Une proposition particulièrement intéressante est celle de Franco Moretti. Dans son *Atlas du roman européen*⁶⁹³, il nous invite à une utilisation nouvelle de la carte, la considérant comme un instrument utile pour l'approfondissement des valeurs d'une œuvre littéraire. Selon Moretti, la littérature a une nature *ortgebunden*, c'est-à-dire liée au lieu, car « chaque forme a sa géographie, ses frontières, ses tabous spatiaux et ses flux de mouvements⁶⁹⁴ ». L'auteur représente sur la carte des composantes du roman, illustrant de cette manière ses implications sociales, économiques et politiques. Notamment, à partir de l'analyse cartographique d'*Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad, Moretti montre que « dans le

692 Parmi ces cartes, la plus célèbre est la *carte de Tendre*, pays imaginé au XVII^e siècle.

693 MORETTI (Franco), *Atlas du roman européen*. Traduit de l'italien par Jérôme Nicolas. Coll. « La couleur des idées », Seuil, Paris, 2000. 21 cm, 235 p., ill., tabl., graph., cartes, couverture illustrée en couleur.

694 MORETTI (Franco), *id.*, p. II.

roman colonial, il n'y a ni carrefours, ni auberges accueillantes, ni brillants officiers, ni châteaux pittoresques qui méritent le détour » et que chaque caravane se meut lentement « en avant ou en arrière » sans qu'« aucun développement latéral n'est prévu ; aucune *alternative* au chemin prescrit, mais seulement des obstacles⁶⁹⁵ ». D'une manière similaire, l'auteur italien observe que dans *La cousine Bette* de Honoré de Balzac, les « grands projets pour l'avenir, [les] rêveries érotiques, [les] nouvelles images de soi, [les] moments de désespoir profond » sont concentrés « toujours *dans le même espace*, exactement à mi-chemin entre le monde de la jeunesse et celui du désir⁶⁹⁶ ».

Si une relation à caractère spatial est établie dans le roman, les récits de voyage maintiennent avec la géographie et avec la carte, un rapport privilégié. Les parcours des écrivains-voyageurs sont diffusément étudiés et reconstruits. Si l'on examine les trajets d'Isabelle Eberhardt, ce qui nous frappe, c'est leur continuité : une pluralité d'aller-retours prend la place de la traditionnelle exploration vers l'inconnu. Cette observation nous dit déjà quelque chose sur la poétique de l'écrivaine : ce qui compte ce n'est pas la nouveauté des parcours mais la nouveauté des paysages. Celle-ci ressort clairement des textes où des manifestations diverses d'un même espace sont proposées. Eberhardt nous invite à nous entraîner à la perception des différences et à une participation physique-sentimentale complète. Le lecteur est appelé au voyage dans un sens corporel, spirituel et intellectuel. La proposition théorique des textes d'Isabelle Eberhardt peut être traduite dans une nouvelle utilisation de la carte, qui, sans réduire l'expérience de l'écrivaine ni sa valeur philosophique, permet d'exalter son parcours pratique et théorique. Si la nouveauté du milieu vient du mouvement de ses composantes et de la variation du regard du sujet, le paysage qui découle de l'expérience du lieu est un paysage mobile.

Une représentation cartographique des trajets d'Isabelle Eberhardt doit tenir compte de ce facteur : à partir d'une illustration topographique du lieu, un enrichissement de l'observation peut être envisagé. Il consiste en une association établie entre l'espace et les expériences possibles : plus que définir le parcours d'Eberhardt, l'illustration de celui-ci peut servir de base pour la valorisation des manifestations multiples d'un lieu ainsi que des possibilités d'existences qui lui sont inhérentes. Il serait donc intéressant d'approfondir l'horizon théorique eberhardtien à travers la réalisation d'un projet cartographique qui considère la carte et le lieu comme le siège d'une rencontre et d'expériences variées plus ou moins subjectives. Cela permettrait de valoriser les potentialités du lieu ainsi que sa fonction d'espace relationnel et d'interaction. Par le biais de la carte, le lieu peut récupérer sa fonction sociale et affirmer la mobilité qui lui appartient : par exemple, à côté de l'expérience vécue par Isabelle Eberhardt à El Oued, une pluralité d'autres expériences peut être

695 MORETTI (Franco), *id.*, p. 68 sq.

696 MORETTI (Franco), *id.*, p. 107.

située. Les récits, les notes, les photographies, les documents vidéo qui dérivent de l'expérience directe, seraient le meilleur témoignage de la nature interactive du milieu.

Conclusions

Après avoir suivi le parcours personnel, scientifique et littéraire accompli par Isabelle Eberhardt pendant sa courte mais riche existence, nous sommes maintenant en mesure de tirer quelques conclusions, non pas sur sa biographie mais bien sur sa poétique et sur l'horizon théorique dans lequel elle peut être située. En ce qui concerne la question éditoriale, la situation reste aujourd'hui confuse et toute tentative de l'éclaircir demeure insuffisante. Il est néanmoins possible de faire quelques observations à ce propos. Avant tout, les circonstances historiques et les actions humaines ont compromis la possibilité d'avoir accès à la totalité des textes originaux d'Eberhardt. Ils sont partiellement disponibles dans une version manuscrite, qui permet aussi d'obtenir des informations supplémentaires sur la démarche de l'auteure et sur les principes qui inspirent son écriture. La lecture des manuscrits demeure pourtant impérative pour la bonne compréhension du parcours eberhardtien. Elle peut être côtoyée par l'étude d'ouvrages plus facilement accessibles parmi lesquels les plus significatifs sont écrits par Mohammed Rochd, par Marie-Odile Delacour et par Jean-René Huleu. L'intensité avec laquelle les écrits eberhardtiens ont été modifiés raconte quelque chose sur l'histoire de la réception de ses textes. Le message – soit il réel ou potentiel – est considéré plus important que la page écrite en soi, l'expérience de l'écrivaine a pris le pas sur une analyse textuelle qui pourrait au contraire aider à reconstruire le sens profond de son parcours et les composantes essentielles de sa poétique. En fait, si l'on se rapproche de la production d'Isabelle Eberhardt à partir d'un point de vue plus strictement littéraire, si l'on analyse chaque enjeu à partir de sa traduction textuelle, une nouvelle prise de conscience peut avoir lieu. Elle consiste avant tout en l'acceptation de l'existence d'une valeur attribuable aux textes, qui est la première conclusion à laquelle notre thèse conduit.

Des réflexions peuvent être tirées de l'analyse théorique du parcours eberhardtien et de l'étude de la méthode sur laquelle ses recherches et ses actions s'appuient. Le projet triple que nous avons défini – littéraire, scientifique, personnel – aboutit à la réalisation d'un parcours qui se déroule à partir de l'alternance entre une première phase de participation profonde et une deuxième phase d'éloignement. La participation permet de recueillir des données sur le Maghreb et elle assure en même temps la progressive intégration de l'écrivaine dans le milieu choisi. L'éloignement consiste par contre en un travail de réflexion et d'écriture, qui aboutit à la réalisation de textes fictionnels, de notes de voyages, de reportages et de romans. La coexistence des trois projets reste néanmoins difficile, ce qui est confirmé par plusieurs facteurs. Avant tout, les manuscrits montrent avec quelle

constance Isabelle Eberhardt corrige ses textes et en écrit plusieurs variantes dans la tentative d'améliorer le style – ce qui prouve qu'ils sont soutenus par une intention littéraire – et de mieux définir le contenu – ce qui témoigne au contraire de l'aspiration à la reproduction du réel. La continuité des révisions accomplies rend impossible l'achèvement des romans, et l'écriture de *Trimardeur* reste le grand projet littéraire qu'Eberhardt ne réalisera jamais. La coexistence d'un moment participatif et d'un moment réservé à l'écriture reste cependant un élément théorique de la démarche de notre écrivaine, et nous devons le retenir. C'est toutefois au niveau textuel que les observations les plus intéressantes peuvent être faites.

Isabelle Eberhardt facilite le travail interprétatif en raison du fait qu'elle s'interroge souvent sur le sens de son voyage et sur les implications théoriques que son parcours entraîne. La plupart des réflexions auto-référentielles et méta-textuelles sont disponibles dans ses journaux intimes : ici, Eberhardt exprime ses convictions et ses attentes, montrant qu'elle veut réaliser une œuvre complexe qui soit en même temps le compte-rendu d'une expérience personnelle, le témoignage d'une situation réellement existante et l'épreuve de son habilité littéraire. La richesse des réflexions théoriques a été cueillie par les chercheurs qui se sont occupés de notre écrivaine, mais ils ont donné dans leurs interprétations une importance plus grande à la biographie qu'aux textes, ce qui a conduit à une limitation voire à une mauvaise compréhension de certains aspects de la pensée eberhardtienne. En fait, d'après la lecture des textes, certaines thématiques, considérées parmi les plus représentatives de la poétique d'Eberhardt, peuvent être mises en discussion. C'est ce qui arrive par exemple dans le cas du nomadisme, du vagabondage, du contact avec l'altérité. Suite à l'analyse des œuvres eberhardtienne ces questions apparaissent au lecteur dans une perspective nouvelle et en un certain sens étonnante, surtout si l'on considère l'horizon théorique dans lequel Isabelle Eberhardt est insérée. Plus que l'éloge du nomadisme, on retrouve la célébration générale du mouvement, plus que l'éloge du contact avec l'altérité, on retrouve la célébration de la libre détermination individuelle.

Les descriptions des lieux ne visent pas à la valorisation de la variété du réel dans un sens horizontal et pour ainsi dire extensif, mais à la mise en évidence de la richesse qui appartient à un lieu précis. En ce sens, l'expérience eberhardtienne partage quelque chose de la pensée impressionniste. La richesse du réel est provoquée par la constance des changements auxquels ses composantes sont soumises, et elle évolue à travers la variation continue de leurs interactions. Cette complexité est renforcée par la participation du sujet et par la modification constante de son regard : Isabelle Eberhardt théorise dans ses textes l'existence d'une relation qui unit l'observateur au lieu et qui se concrétise dans la définition d'impressions, de visions, de sensations. La particularité de cette relation est qu'elle s'insère au cœur même de l'expérience, que l'interrelation

entre le sujet et les objets est l'une parmi les interactions qui se développent dans le lieu et qui impliquent toutes ses composantes. La présence physique du sujet joue donc un rôle essentiel, étant celle-ci la condition préalable de toute la réflexion théorique. D'autant plus que cette présence corporelle évolue en une participation complexe qui concerne l'esprit, les actions quotidiennes, les convictions intimes. Le milieu et le paysage partagent les mêmes composantes et le sujet qui observe un paysage, participe également à la constitution objective du milieu, les deux étant le résultat d'une interaction qui implique les objets et l'observateur. Isabelle Eberhardt se propose en même temps en tant qu'auteure, actrice et spectatrice d'un espace réel et vivant, qu'elle décrit, qu'elle constitue, qu'elle observe. Cette coopération est visible dans les textes, où plus que la description de paysages, on retrouve la reconstruction du Maghreb, l'écriture étant à la fois le témoignage de la relation temporaire que plusieurs facteurs ont tissé et le moment dans lequel le sujet s'exprime, tirant les ficelles d'une expérience vécue.

Dans cet horizon théorique, le texte se situe au croisement de plusieurs axes et il est un lieu de rencontre. C'est ici qu'Isabelle Eberhardt prend conscience de son parcours personnel et de sa progressive intégration dans le monde arabe : il a pourtant une valeur auto-référentielle et intime. C'est toujours dans le texte que le Maghreb est décrit et que les données acquises au cours de l'expérience sont exposées et proposées au lecteur : il exerce donc une fonction documentaire. C'est encore grâce au texte, qu'Eberhardt reconstruit l'expérience vécue et en fournit une lecture personnelle, qui aboutit souvent à la réalisation de récits fictionnels : en prenant ici une valeur esthétique, le texte est issu d'une activité artistique et littéraire. La multiplicité de ces facteurs ressort clairement de l'analyse des passages écrits, dans lesquels on observe la relation complexe qui implique les éléments du milieu et qui se traduit par un style d'écriture reconnaissable. Nous en avons mis en évidence les éléments essentiels dans le travail d'analyse proposé dans la troisième partie de la thèse. Les textes sont lus et interprétés en tant que siège d'une interaction, que nous avons rendu visible à l'aide des couleurs différentes par lesquelles les passages concernant les diverses composantes du milieu ont été relevés.

Un discours comme celui qui ressort d'une certaine interprétation de la poétique eberhardtienne, ouvre les portes à des considérations ultérieures et surtout à l'insertion du parcours de notre écrivaine dans un panorama théorique plus vaste qui concerne justement les études géographiques et littéraires faites sur le lieu, sur le paysage et sur le rapport qui existe entre les deux. Pour cette raison, la figure d'Isabelle Eberhardt apparaît souvent dans des recherches qui s'intéressent à la littérature de voyage, au vagabondage, à l'exploration du désert ou à la définition d'un rapport entre géographie et littérature. Bien qu'Eberhardt soit une écrivaine et une voyageuse, l'analyse de ses textes permet de tirer des conclusions supplémentaires. En fait l'expérience est ici le point de départ

pour la constitution du milieu et pour la détermination du paysage. Ces deux partagent donc une nature vivante et interactive, qui est donnée par le changement continu auquel leurs composantes sont soumises. La participation physique et émotive du sujet contribue elle-aussi à la détermination du milieu et du paysage. Des réflexions de ce genre rapprochent Eberhardt et ses textes des études plus vastes, qui cherchent à faire dialoguer la science et la littérature. Dans les faits, la différence principale entre la géographie et la littérature se situe dans ce paradigme : « la littérature est une création artistique et non une construction scientifique, tandis que la géographie - ou la géographie humaine peut être soit un art soit une science sociale⁶⁹⁷ ».

La conception d'une réalité interactive entraîne la définition d'un espace vivant, ouvert à la participation de tous. Sur cette base, Isabelle Eberhardt affirme son droit à participer au lieu et de choisir l'espace auquel appartenir. Cela est vrai avant tout au niveau corporel – on est où l'on se trouve – mais aussi au niveau culturel, spirituel, intellectuel : on est ce que l'on veut être. L'opposition qu'Eberhardt avertit envers le monde européen ne remplace pas l'originale et fondamentale affirmation de liberté qui résulte dans le choix du Maghreb. Un discours de ce genre vise à la valorisation de la libre détermination individuelle dans le cadre d'une existence vécue. La légitimation de la culture arabe est le résultat de cette perspective ouverte, l'expérience eberhardtienne étant une invitation à profiter au plus haut degré, du libre arbitre. Cela n'est pas accepté par les autorités coloniales, qui, au contraire, affirment la valeur de la culture et du système politique occidental, au détriment des traditions arabes, propres d'un peuple à civiliser. La formation anarchique de l'oncle d'Isabelle Eberhardt, Trofimovsky, se reflète en quelque sorte dans sa vision.

Le parcours accompli par l'écrivaine mérite donc d'être repris aujourd'hui et d'être analysé avec une nouvelle conscience. Si sa biographie reste intéressante et originale, la contribution la plus significative est donnée par les textes, où se retrouvent les éléments nécessaires à une interprétation consciente de la démarche d'Eberhardt et à la définition de sa poétique. Une analyse de ce genre demeure forcément partielle en raison des enjeux inhérents à la définition de la version originale des textes. Pour cette raison, une étude approfondie des manuscrits qui aboutisse à une édition critique des écrits d'Eberhardt, est envisageable. Elle devra être suivie par des réflexions supplémentaires concernant les textes et leur contribution théorique. Celle-ci peut regarder à la fois l'importance des renseignements historiques, sociaux ou politiques ainsi que la valeur littéraire et esthétique des écrits. Enfin, la poursuite de l'horizon théorique ouvert par Eberhardt est à prévoir. Nous avons proposé en conclusion de la thèse un parcours possible, qui vient de la valorisation de la relation stricte qui unit le lieu et l'expérience subjective. Il pourrait se traduire par la réalisation d'une carte,

697 Extrait traduit en français à partir de l'ouvrage de Charles David POCOCK éd., *Humanistic geography and literature. Essays on the experience of place*, op. cit., p. 9.

dans laquelle les lieux soient définis à partir des expériences diverses dont ils ont été siège. En fait, la vitalité de l'espace va de pair avec celle du sujet, qui est à même de déterminer librement sa personnalité et son sens d'appartenance à un lieu ou à une culture.

Pour conclure, notre thèse sur Isabelle Eberhardt est une proposition interprétative, réalisée à partir de la lecture de ses textes et qui s'appuie sur la conviction de la stérilité d'une étude exclusivement biographique. Le jeune âge de l'écrivaine joue sans doute un rôle dans la définition d'un projet ambitieux, complexe, qui revient sur soi, qui est réalisé maladroitement et dont Isabelle Eberhardt subit personnellement toutes les conséquences. Notre écrivaine se lance sans parachute avec la naïveté et l'inconscience de ses vingt ans, mais avec le courage et la disponibilité d'un être humain qui a des convictions et qui croit encore dans la possibilité de réaliser ses idéaux. La nouveauté de son expérience et la fraîcheur de ses réflexions ne finissent pas de susciter l'intérêt et une certaine participation émotive. Nous ne devons pas rechercher dans les textes eberhardtiens la cohérence d'une pensée accomplie, mais la l'audace d'une femme qui propose avec impudence une vision du monde qui sort des schémas et des systèmes de son (et de notre?) époque. Nous laissons le dernier mot au général Lyautey, qui a connu Isabelle Eberhardt et qui la célèbre de la manière suivante :

« Nous nous étions bien compris, cette pauvre Mahmoud et moi, et je garderai toujours le souvenir exquis de nos causeries du soir. Elle était ce qui m'attire le plus au monde : une réfractaire. Trouver quelqu'un qui est vraiment *soi*, qui est hors de tout préjugé, de toute inféodation, de tout cliché, et qui passe à travers la vie aussi libre de tout que l'oiseau dans l'espace, quel régal ! Je l'aimais pour ce qu'elle était et pour ce qu'elle n'était pas. J'aimais ce prodigieux tempérament d'artiste, et aussi tout ce qui en elle faisait tressailler les notaires, les caporaux, les mandarins de tout poil. Pauvre Mahmoud!⁶⁹⁸ ».

698 LYAUTEY (Hubert-Louis), « Vers le Maroc. Lettres du Sud oranais 1903-1906 », dans GRONEMANN (Claudia) et PASQUIER (Wilfried) éd., *Scènes des genres au Maghreb : masculinités, critique queer et espaces du féminin/masculin*. Coll. « Francopolyphonies », Rodopi, Amsterdam-New York, 2013. 22 cm, 339 p., ill. en noir et en couleur, couverture illustrée en couleur, p. 60.

Contribution cartographique

Les cartes suivantes reconstruisent les trajets principaux accomplis par Isabelle Eberhardt. Les parcours qui se déroulent dans une même direction sont proposés sur une carte unique. De la vision de ces cartes, il est possible d'obtenir des informations intéressantes. On observe avant tout que notre écrivaine a avec l'Algérie une relation incomparablement plus forte que celle qui la lie à la Tunisie. Ce dernier pays est exploré presque exclusivement dans les premiers séjours et, exception faite pour la ville de Tunis où Eberhardt se rendra à plusieurs reprises, le seul vrai voyage fait en Tunisie date de l'automne 1899. Les étapes du trajet sont signalées dans la carte 1.

En ce qui concerne l'Algérie, il faudrait faire une première distinction entre les villes côtières et celles de l'intérieur. En effet, les premières – Alger, Batna, Annaba, Constantine, Ténès, Orléansville (Chlef) – sont fréquentées surtout pour des raisons pratiques, à l'exception de Biskra et de Bordj-bou-Argeridj, où il faut passer pour rejoindre les zones désertiques. Ces deux villages conduisent dans les deux directions qu'Eberhardt préfère. Notamment, de Biskra commencent les routes qui amènent à El Oued et à Touggourt. La carte 2 illustre les trajets effectués au cours de l'été 1899, qui ne sont pas très différents de ceux faits en 1900-1901 (carte 3). Généralement, l'écrivaine va de Bône ou de Constantine à Batna, d'où elle rejoint Biskra, réalisant souvent une déviation en direction de Kenchela. De Biskra, en passant par Chegga, Eberhardt poursuit son trajet soit en direction de l'ouest vers Ourlana et Touggourt, soit en direction de l'est de Guemar vers El Oued. Autour d'El Oued, plusieurs excursions sont faites dans les environs et en direction de Touggourt (carte 4).

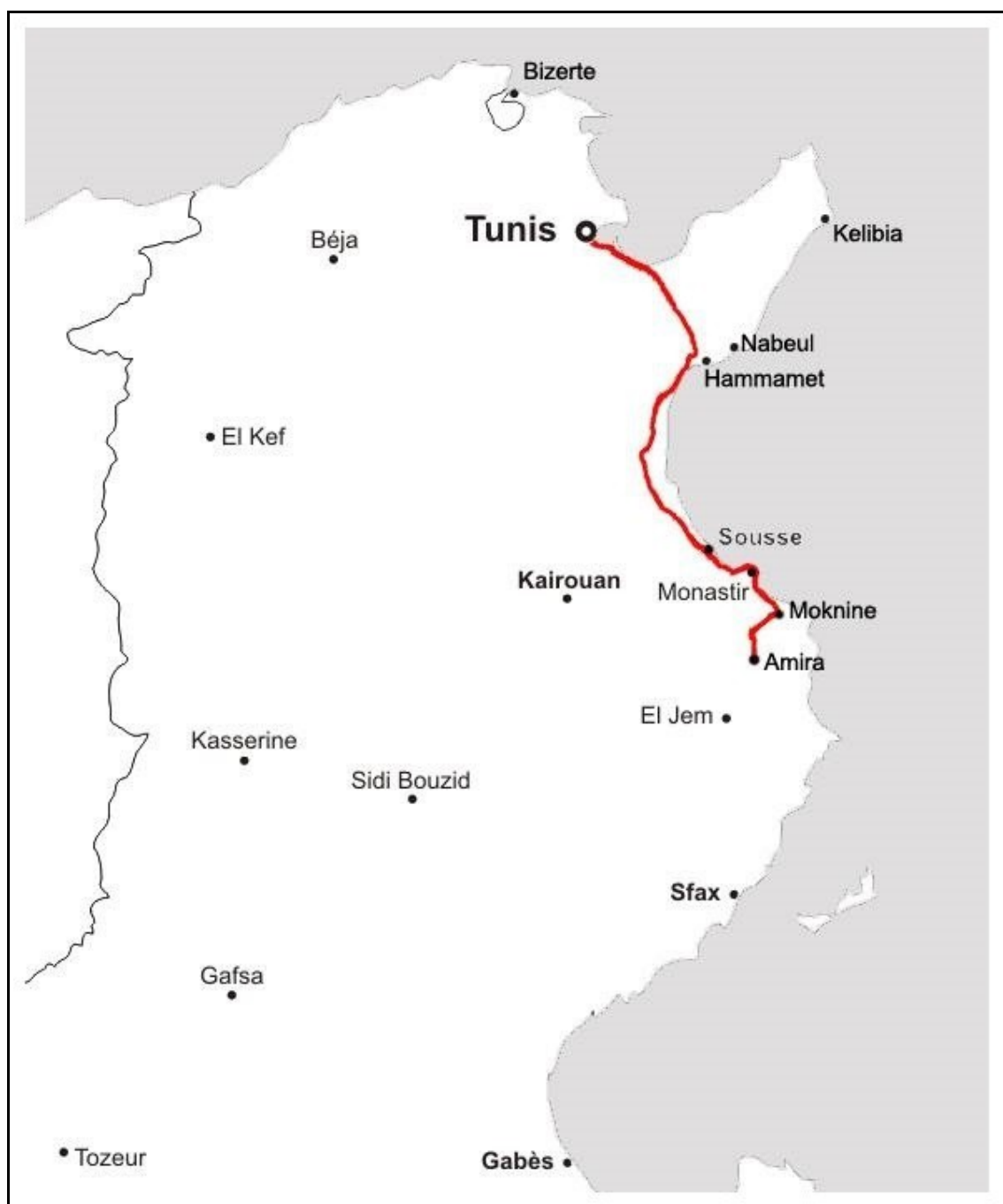
Bordj-bou-Argeridj est le point de passage pour les voyages qui conduisent d'Alger à Bou-Saâda. De là il est possible de rejoindre El Hamel et Touggourt (carte 5). D'autres parcours sont réalisés en direction de Médéa, de Bou-Saâda et de Ténès (carte 6). Il faut enfin signaler les voyages qu'Isabelle Eberhardt accomplit au Sud oranais, dont nous avons reconstruit les trajets principaux (carte 7).

L'utilisation des cartes met en évidence la constance des parcours accomplis et la continuité des allers-retours par des routes similaires. Nous avons omis les excursions journalières pour privilégier des trajets plus longs. Ce qui ressort de l'observation des cartes et de leur illustration c'est le fait qu'Isabelle Eberhardt connaît bien les routes qu'elle traverse, car elle a l'habitude de les parcourir. Le sentiment de la nouveauté vient justement des variations qui appartiennent naturellement à un espace vivant. Nous signalons enfin que les voyages sont faits à pieds, en caravane, en train, à

cheval, le plus souvent avec des guides locales ou des compagnons. Les citations – qui se réfèrent au premier tome de *Écrits sur le sable* – veulent favoriser une lecture comparée des cartes et des textes. Le tracement des trajets, bien qu'il ait été réalisé manuellement pour une majeure précision, demeure indicatif.

Carte 1

Le train qui amène de Tunis à Sousse passe par Maxula-Rhadès, Hammam-el-Lif et Bir bou Rekba. Il se rapproche de la mer près du golfe de Hammamet pour rejoindre Bou-Ficha où commencent les oliveraies du Sahel tunisien. En passant par Menzel-dar-bel-Ouar, le train rejoint Sousse, une ville située sur une colline entourée par des cimetières, des figuiers de Barbarie et dominée par les bâtiments longs, bas, aux toits rouges du camp des tirailleurs. La route de Sousse à Monastir est caractérisée par une campagne vide et morne qui, près de Kasr Hellel, est remplacée par des champs moissonnés. Kasr Hellel est une bourgade blanche pendant le jour et rouge le soir. Après Seyada, village de pêcheurs, le voyage continue en direction de Moknine pour terminer à Amira, un pays sauvage et désolé.



Carte 2

Parcours 1

Le voyage commence à Béja et il continue en direction de Guelma et d'El Khroub. Ici Isabelle Eberhardt passe sa première nuit (Hôtel Victoria). Le soir suivant, elle est à Batna (Hôtel Continental et des Voyageurs), d'où elle part en direction de Timgad, Biskra et Sidi Okba. Le trajet est réalisé en train et en cheval.

Parcours 2

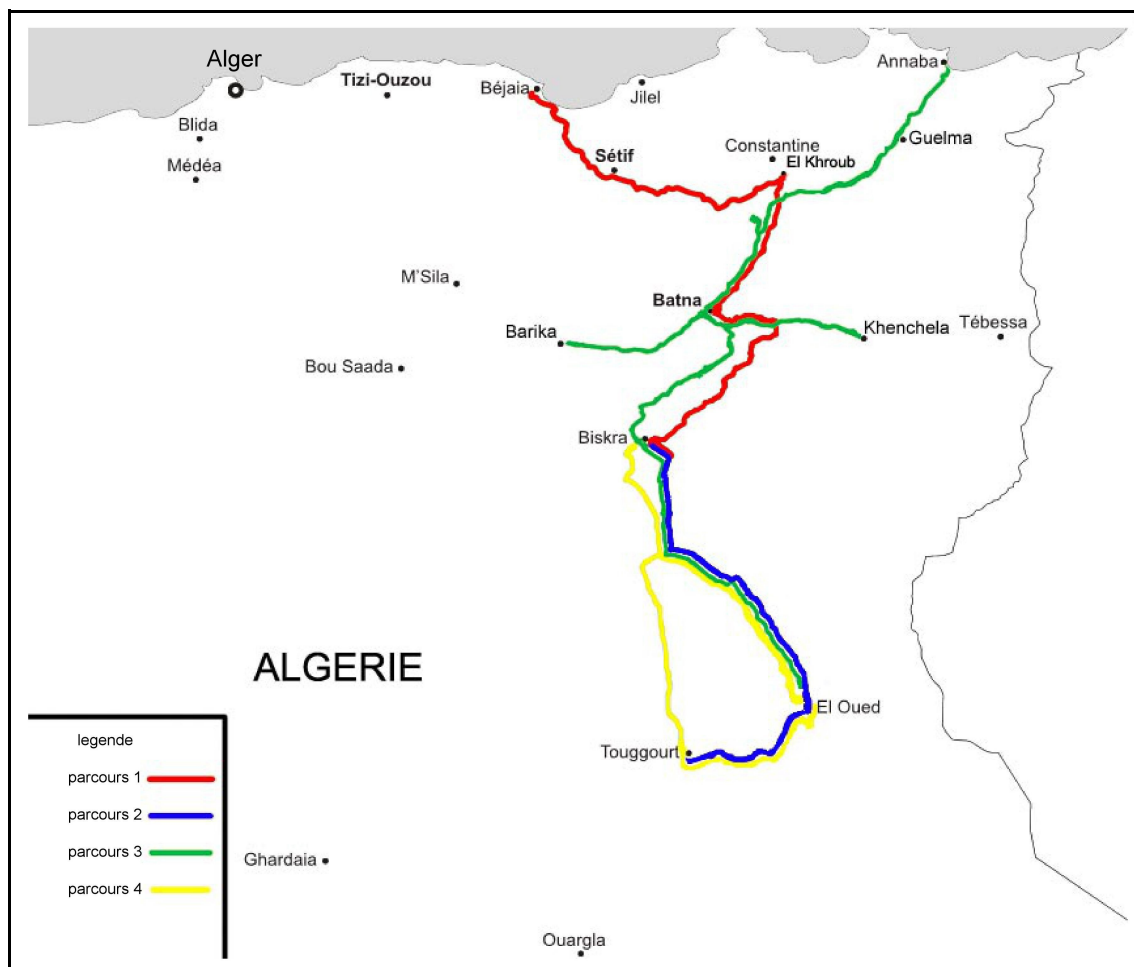
La deuxième partie du voyage conduit de Biskra, quittée le 18 juillet 1899, à El Oued. Les premières étapes sont les suivantes : Biskra, Bordj Saâda, Chegga, Bir Stihl, El Merayer, Aïn El Berd, Ourlana. Le 23 juillet 1899, notre écrivaine arrive à El Moggar et enfin à Touggourt d'où elle repart en direction d'El Oued par Bir Ourmès et Témassine. Le trajet est fait à cheval et en caravane.

Parcours 3

Le troisième trajet conduit Isabelle Eberhardt de Guemar à Bône par Bir bou Chahma, Sif el Kenerdi, Stah-el-Hamraïa, M'guebrah, Cheffa, Djefaïr, Bordj Saâda, Biskra et Batna. Avant d'arriver à Bône, l'écrivaine s'attarde à visiter la région : l'exploration de l'oued Azrag, de l'oued Ahdi et du territoire de l'oued Soltan est complétée par l'ascension du djebel Zougoun. De plus, elle quitte Batna pour aller à Barika ou à Khenchela et elle revient dans la ville de départ un jour plus tard. Le voyage se déroule du 6 août au 2 septembre, quand, à 11h 30, Eberhardt arrive à Tunis. Le 7, elle part pour Marseille et le 9 pour Sousse. Nous n'avons pas représenté cette dernière partie du voyage.

Parcours 4

Le quatrième parcours représente les routes qui se développent à partir d'El Oued. Au nord, se trouve la route du Djerid tunisien, par Béhima et Debila, au nord-ouest, celle de Biskra par Guemar ; à l'ouest, celle de Touggourt et celle d'Ouargla par le désert ; au sud, il y a la route de Berressof et de Ghadamès par Amiche et à l'est, celle de Tunisie par Tréfaoui.



Carte 3

Parcours 1

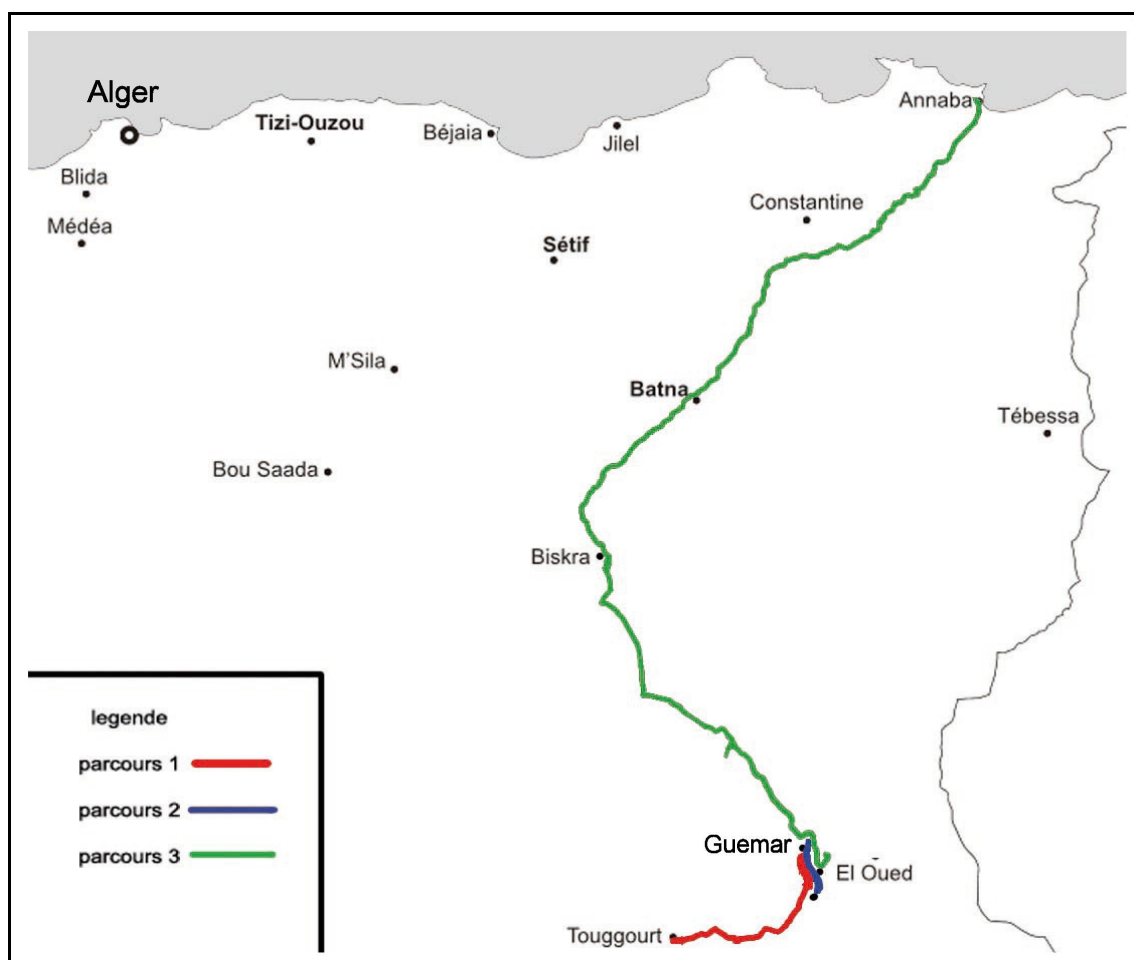
Il prévoit les étapes suivantes : El Oued, Ourmès, Mouïet-el-Caïd, Mguétla et Touggourt. Il s'agit d'un d'aller-retour réalisé du 3 au 8 septembre 1900 dont la destination finale est Mouïet-el-Caïd.

Parcours 2

Aussi dans ce cas, le parcours est l'aller-retour : El Oued, Guemar, Kouïnine. Isabelle Eberhardt le parcourt plusieurs fois lors de ses séjours à El Oued.

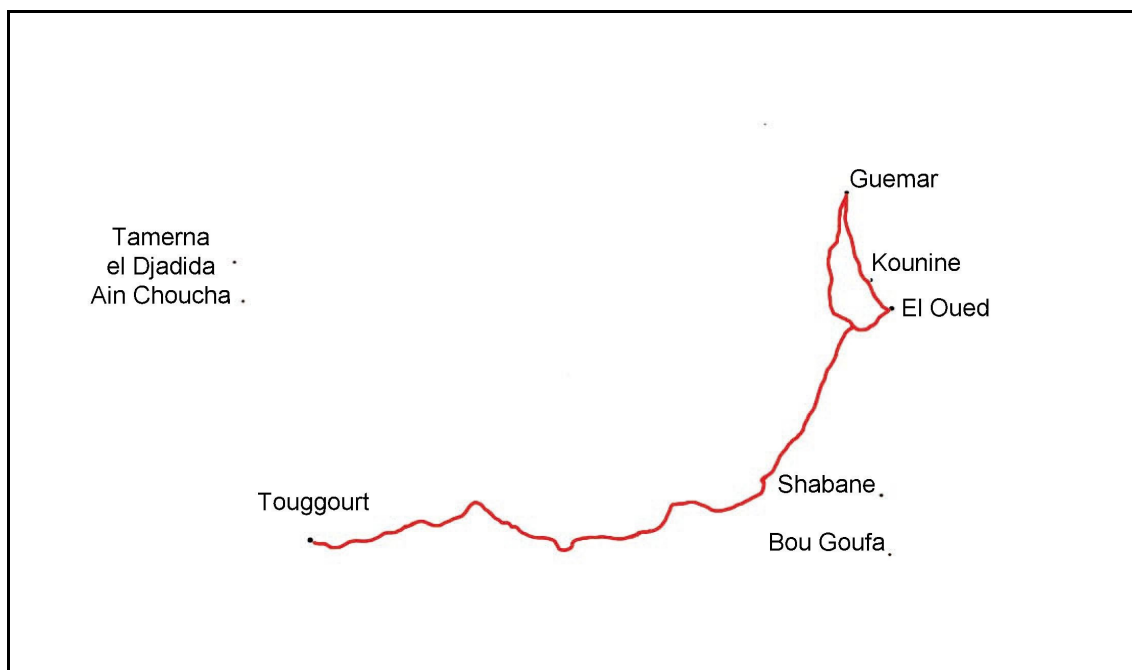
Parcours 3

Après l'attentat subi à Béhima, Isabelle Eberhardt rejoint l'hôpital d'El Oued. De là, elle voyage en direction de Bône par Guemar et à travers ses *bordj* : Bir bou Chahma, Sif el Ménédi, Stah-el-Hamraïa et El Mguébra. En passant par Chegga, Eberhardt arrive enfin à Biskra et à Batna d'où elle repart par El Guerrah en direction de Bône. Le 9 mai, l'écrivaine s'embarque pour Marseille.



Carte 4

Nous représenterons ici les trajets qu'Isabelle Eberhardt accomplit d'habitude aux alentours d'El Oued. Ils prévoient des déplacements, soit en direction de Guemar, soit en direction de Touggourt et ils sont réalisés plusieurs fois : les chevauchées de l'écrivaine sont presque quotidiennes.



Carte 5

Parcours 1

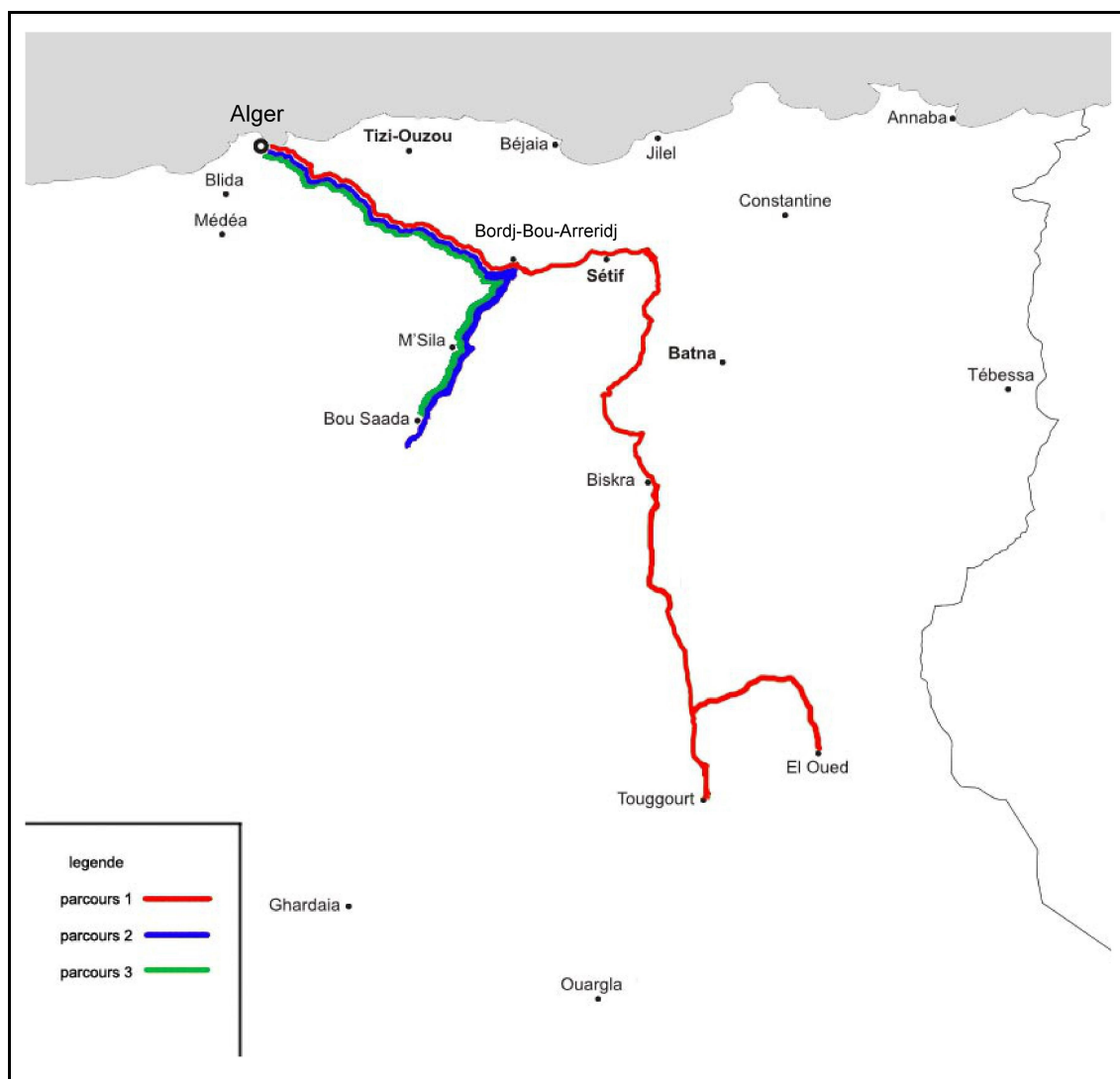
Le voyage est fait en train (jusqu'à Biskra) et en cheval de la côte, Isabelle Eberhardt rejoint Bordj-bou-Argeridj, Saint Arnaud, El Eulma pour arriver à Biskra d'où elle prend la route pour Touggourt. Elle passe donc par Bir Stihl, par El Moggar, par l'oasis morne de Ourlana, par Sidi Amram et enfin par El Merayer et El Berd pour arriver ensuite à M'guétla. De là, elle rejoint El Oued.

Parcours 2

Le 28 juin 1902, à 7h 50 du matin, Isabelle Eberhardt part d'Alger à travers Bordj-bou-Argeridj (jusqu'à ici le voyage est fait en train), Medjez, M'Sila, Bordj Baniou. L'écrivaine arrive à Bou-Saâda le 1 juillet.

Parcours 3

Quelques mois après, Isabelle Eberhardt est encore à Alger et elle quitte de nouveau la ville en direction de Bou-Saâda c'est le 26 janvier 1903 et le trajet est fait en train. Les étapes sont les suivantes : Bouïra, M'Sila, Chellala, Bou-Saâda. De là, l'écrivaine rejoint enfin El Hamel.



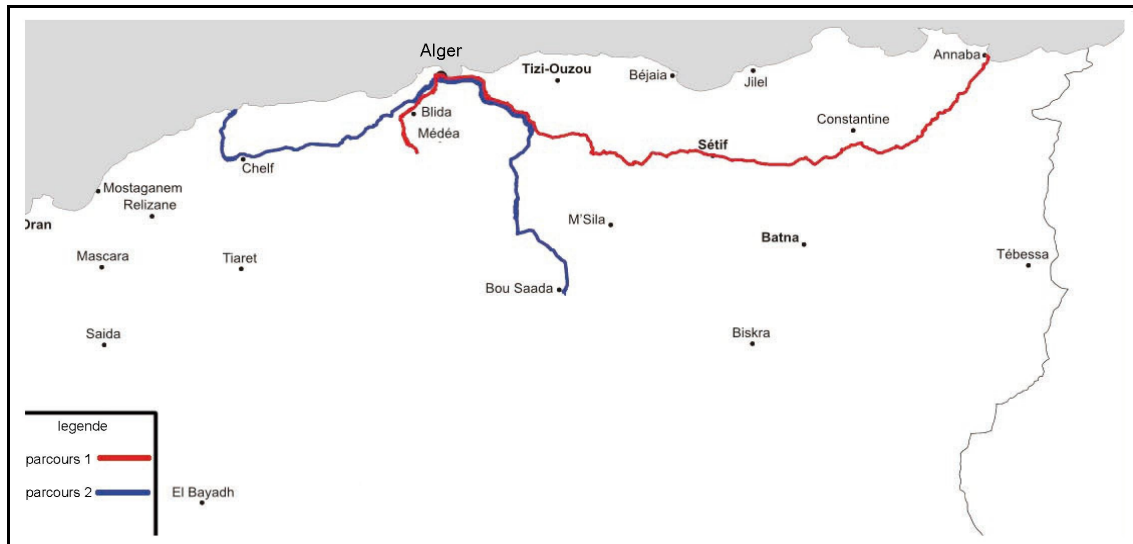
Carte 6

Parcours 1

De Bône, Eberhardt rejoint Alger d'où elle part en voiture en direction de Blida. Elle traverse donc les pentes du Sahel : Birmandreis, Birkhadem, Birtouta, Boufarik, Beni-Mered. En passant par Sidi Madani, elle rejoint Médéa : sur la route, l'écrivaine peut observer plusieurs cascades, elle passe par le croisement de la route n°1 avec le chemin de Takitoun, elle traverse à un point, l'oued Zebboudj. De Médéa, le voyage continue en direction de Ghardaïa et de Berrouaghia (Hôtel des voyageurs). Le retour est réalisé par Hassen Ben Ali (Loverdo), Blida, Alger et il n'est pas représenté sur la carte.

Parcours 2

Le 3 juillet 1902 Isabelle Eberhardt part de Bou-Saâda par la route d'Aumale : à travers Sidi Aïssa, elle arrive à Bouïra d'où elle prend le train en direction d'Alger, de Ténès en passant par Orléansville (Chlef).



Carte 7

Parcours 1

De Pérregaux, le voyage continue en direction d'Aïn-Sefra en passant par Saïda , par Aïn El Hadjar, par Bouchared et par les dunes d'El Kheiter et Mektar. À travers Hadjerath M'Guil, Duveyrier, Isabelle Eberhardt rejoint Beni-Ounif d'où elle voyage souvent en direction de Djenan-ed-Dar, du vieux *ksar* de Zenaga. Elle arrive jusqu'à Figuig d'où elle repart en direction d'Aïn-Sefra.

Parcours 2

Il s'agit du trajet qu'Isabelle Eberhardt accomplit après avoir quitté Aïn-Sefra en direction de la côte algérienne. L'écrivaine traverse Chellala pour arriver à Doueïs, une vallée entourée des montagnes (djebel Bessabaa, Aïn Ousseïra, Mezrou, Tazina), à Geryville (El Bayadh). Elle continue le trajet jusqu'à Aflou.

Parcours 3

Le voyage commence à Sidi Bou Djemaâ, autour de la *koubba* qui domine la route de Sfissifa. À travers Beni-Ounif et Bou-Ayech, Isabelle rejoint Ben-Zireg. De là, le parcours continue en direction de Béchar et Taagda: ces trois noms se sont confondus mais le premier indique le pays et la montagne visible à l'horizon, le deuxième désigne le ksar et la palmeraie au-dessus de l'Ouagda, le troisième fait référence au village en construction. De Béchar, l'écrivaine arrive jusqu'à Kenadsa.

Parcours 4

Il s'agit du trajet parcouru en direction d'Oudjda par Tlemcen, Mansourah et Marnia (Maghnia).



Élaboration cartographique (cartes 1,2,3,4,5,6,7) réalisée par Leonardo Moretti

Annexe

L'annexe est le résultat du travail de recherche réalisé à partir de la consultation des manuscrits d'Isabelle Eberhardt conservés aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence. En particulier, nous avons décidé de proposer les écrits qui présentent un certain intérêt et qui peuvent aider à la meilleure compréhension de l'expérience eberhardtienne. Les manuscrits sont disponibles en microfilm et incluent une partie des contes et des romans, quelques notes de voyage et quelques lettres. Les nombres entre parenthèses font référence à la deuxième partie de la thèse, où les textes eberhardtiens sont présentés d'une manière organique. Les passages qui suivent, ont été reconstruits à partir des microfilms, qui sont parfois difficilement lisibles. Nous avons cherché à présenter un travail intéressant, malgré les points de suspension et les phrases incomplètes, indiquant qu'une partie des manuscrits est endommagée. Nous précisons que cette recherche a été réalisée sans l'aide d'un support technique approprié, qui aurait sûrement permis d'obtenir des résultats plus substantiels. La recherche a été réalisée à l'œil nu et quelques imprécisions sont à prévoir. Nous nous excusons par avance pour les erreurs éventuellement présentes, les attribuant aux conditions physiques dans lesquelles le travail a été réalisé.

(1)

Combien peu d'intellectuels revendiquent le droit au vagabondage ! Combien peu comprennent que la liberté dépend presque tout entière de deux choses : être solitaire et être errant.

Briser un jour bravement les innombrables entraves dont la faiblesse de notre cœur et la société alourdissent notre geste, et S'EN ALLER, pour toujours, libre et pauvre de besoins, ignoré, étranger partout, donc chez soi partout, à la conquête du monde.

Quel châtelain peut rivaliser d'opulence et de puissance avec le sordide cheminot assis sur le bord du chemin ?

(2)

Et les hommes de Hadjedj, pour venger leur mort, se préparent à aller massacrer ceux de Zerrate-Zarzou...

Mais nous relevons le blessé et il me faut effectuer un travail long et pénible : laver le crâne tuméfié, panser sommairement le blessé.

Le médecin Roumi de Monastir, un italien, sera là demain.

Les spahis amenèrent le meurtrier, un tout jeune homme auquel, (...), ils ont attaché les codes derrière le dos, avec une chaîne.

Devant nous, il garde le silence, après un salut profond.

- Aly ben Habdallah, pourquoi as-tu frappé Hassène ben Hamza ?

(Suit la chronique de la rencontre)

“Les mélodies du Sahel sont mélancoliques et douces comme ses horizons de forêts et sa mer d'azur”. Longtemps nous écoutons en silence, ces voix qui, peu à peu, nous endorment en une infinie douceur... Les voix nous parviennent, maintenant, comme de très loin, à travers la vague commençant du rêve.

(3)

J'ai là, devant moi, le portrait de celui qui, depuis mon arrivée ici – depuis toujours peut-être, a eu sur moi l'influence la plus bienfaisante, de celui qui parmi ceux que j'ai rencontrés sur le chemin aimer de ma vie, m'a le plus puissamment entraîné vers ma vraie voie, celle des grandes actions qui donnent la vraie ivresse, la seule qui soit digne des grandes actions...

Ce portrait remplacera celui du Tunisien aux yeux de velours et d'ambre que j'ai aimé, et qui m'a méconnu.

Il sera toujours là, devant moi.

Si Dieu veut que j'arrive là-bas, dans le grand silence du désert, aux heures de calme et de repos, comme à celles du sang son souvenir aimé me sera présent.

Il ne me quittera jamais. Je veux grandir à mes yeux et aux siens, à lui qui sait voir grand et vaste, à lui dont la parole ardente m'entraîna vers les sphères supérieures de la pensée et de l'action.

Je vais entrer désormais dans cette sphère. Puisse Dieu, le Dieu de Vérité, d'Amour et de Gloire m'y conduire... (suit un passage en arabe).

Puisse-t-Il, si jamais j'achève de perdre (...) ce qui m'est encore cher, m'accorder la première, la suprême consolation : le martyr.

... Le martyr à l'ombre du drapeau vert du Prophète... Puisse-t-Il me laisser, à cette heure suprême, entrevoir l'au-delà resplendissant, laquelle soupire mon cœur, en toute sincérité, en toute humilité.

Il puisse mon cœur ne jamais oublier cette parole du Coran : (suit une citation en arabe).

C'est mon dernier soir de Paris, ce Paris que j'ai commencé à aimer profondément, où j'ai

tant souffert et tant espéré. Dieu seul sait si jamais je le reverrai, et, si j'y reviens, quand cela sera, et ce que j'y rapporterai, et ce que j'y trouverai !

Toujours, je sens peser sur nos éphémères existences humaines le sceau mystérieux du Grand Inconnu, et l'impénétrable voile des lendemains ignorés.

Cependant, le soleil de l'espérance semble se lever enfin à l'horizon (suit une conclusion en arabe).

(4)

Aussi, un grand objet de crainte et d'angoisse c'est écarté de moi : Augustin ne se trouve plus dans l'affreux état où je l'avais quitté.

Quel nuage sombre a donc passé sur nos existences à tous deux, à cette époque là ? Mystère à jamais impénétrable, comme tant d'autres dans la vie obscure et éphémère des êtres.

Cependant l'horizon de notre vie s'est illuminé de nouveau du flambeau béni de l'espérance.

Mon âme est sortie des limbes. Puisse-t-elle n'y jamais rentrer !

Qui sait si l'ami préféré, le frère élu, celui que j'aime si profondément, n'a pas contribué puissamment à cette régénération, à ce retour à la vie ?

Ah, accomplir de grandes et étonnantes choses de ces choses qui frappent les cœurs avides de stupeur et qui font rêver les âmes ardents.

Revenir là-bas, dans des mois, et le retrouver ou le revoir ailleurs, loin de tout ce qui nous troublait et nous gênait sans cesse et lui dire : - Vous voyez que tout ce que je disais n'étaient point que de vaines promesses, que je suis bien celui que vous aviez pensé trouver en moi... Maintenant, je viens vous dire que celui à qui je faisais allusion le soir où je vous disais ma peine, le soir où la voix un peu étranglée par je ne sais quelle émotion, vous me disiez : « Allons, Mahmoud, dites le moi », celui à qui j'ai pensé sans cesse là bas d'où je viens... c'était vous.

Combien ce roman mélancolique et beau ressemble peu à ceux que j'eus faites. Celui là au moins ne sera point souillé, ne sera point profané... S'il est destiné à ne jamais se préciser, si nos destinées se sont à jamais séparées mercredi soir, dans le décor sévère et froid de cette place où nous nous quittâmes, si tout cela doit rester un rêve, alors ce rêve aura été l'un des plus beaux, l'un des plus nobles surtout que j'aie jamais rêvé.

Ressenti, à Mâcon, (je crois), à l'aube, une sensation intense de jadis, des dernières années de la Villa-Neuve au printemps.

Le train stationnait à l'entrée de la gare où régnait un grand silence. En face de moi, à

droite de la voie, en des bosquets de lilas à peine fleuris, le rossignol achevait de chanter... C'est tout. Un éclair, un rêve fugitif... un rien. Et cependant, de telles consolations remuent un être jusqu'aux profondeurs ultimes de son âme, jusqu'au fond du mystère latent qu'il porte en lui.

Je vais m'éloigner encore de ce Paris que j'aime désormais. Dieu sait si je la reverrai jamais, puisque personne ne peut prévoir le résultat de mon entreprise.

C'est incontestablement celui qui a réussi à me faire aimer de nouveau la vie qui m'a appris à aimer Paris.

Il me semble, - étrange sensation – être l'aimé. Et, s'il n'y est plus quand je retournerai là-bas, combien elle me semblera vive et désolée, la grande cité, où j'ai passé des heures bien prestigieuses de la "ferie noire" qui est ma vie, selon la parole de Loti.

Je vais sans doute revoir dans peu de jours la tombe de celle qui, il y a trois longues années déjà, débarqua avec moi sur cette cote barbaresque qui, alors, comme toutes les choses d'Afrique, me semblait presque chimérique.

Puisse-t-elle m'inspirer la force, la patience et l'énergie nécessaire pour venir à but de la lourde tâche que la vie ancienne m'a léguée.

... En ces jours anniversaires d'Avril 1898 et de Mai 1899, mon souvenir attristé s'envole aussi vers les deux tombeaux qui sont restés là bas, sur la terre d'exil, seuls vestiges durables des souffrances, des misères et des expériences de jadis, presque la pauvre chère demeure, sera vendue, dans peu de jours, à des étrangers, à des indifférents profanateurs... Mon souvenir se reporte vers ces deux tombeaux que, sans doute, je ne reverrai jamais et que les herbes folles ont envahis, cette année. Le retour du printemps animé de vie éternelle et d'indestructible fécondité.

... Sous quel ciel et dans quelle terre reposerais-je au jour fixé par mon destin ?

Mystère... Et cependant, je voudrais que ma dépouille fut mise dans la terre rouge de ce cimetière de la blanche Anneba où Elle dort... ou bien alors n'importe où dans le sable brûlé du Désert, loin des banalités profanatrices de l'Occident envahisseur.

Préoccupations puérilement tristes... et bien enfantines, bien naïves en foie du grand charme de la Mort !

(5)

Quoique fassent les hommes, quoiqu'ils rient, quoiqu'ils affirment – un jour viendra où leurs mains seront tombées en poussière – où leurs lèvres auront été scellées par le silence du tombeau, où le Temps aura effacé leurs écrits. Un temps viendra où leur patrie terrestre se

sera éteinte dans l'infini comme un feu (...) à l'aube.

Et alors, comme depuis toujours, comme aujourd'hui et comme à jamais.

Il n'y aura d'autre dieu que Dieu.

(6)

Il n'est pas de loi ni divine ni humaine, qui défende aux hommes de venger leur honneur. Nous, des bergers, nous des sobkhar, nous qui, de père en fils, n'avons jamais eu d'autre métier que celui de la poudre !

Les autres, figures de bronze aux regards de feu, approuvaient, s'excitaient à la vengeance ancestrale.

- Abdallah, dit le vieux, baissant encore la voix... Les nuits sont noires et sans lune... De nos jours, la poudre parle souvent toute seule... on ne sait jamais.

Tout de suite, l'excitation de nomades tomba. Des sourires à dents blanches illuminèrent l'obscurité de leurs visages...

Ils achevèrent de boire le café du matin, puis, ils se levèrent, secouant la terre qui alourdisait leurs burnous. Ils suspendirent au cou des chevaux les vieilles musettes de laine rouge, pleines d'orge, ils s'étendirent de la menue paille fraîche devant les bêtes qui hennissaient de plaisir... Lentement, paresseusement, quelques-uns firent des reprises adroites aux (...) ou à leurs vieux burnous... D'autres montèrent au village, pour d'interminable (...) les Juifs, et de loques beurrèrent le thé marocain dans les salles frustes des cafés maures.

Un grand vent glacé balayait le camp où erraient les goumiers et les sokhar désœuvrés, sans ennemis dans leur inaction accoutumée, précédant les longues marches pénibles.

Des chameaux grognèrent et se mordirent, un cheval se détacha et galopa à travers le campement... Deux hommes se prirent de querelle pour une brassée de paille, et l'officier français, chef du goum dut intervenir, (...), sa pipe entre les dents, pour mettre la paix.

Et ce fut tout, comme tous les jours, dans la monotonie lente des heures vides.

Ce jour là, le soleil parut à peine un instant, comme à contre cœur... Un soleil pale, livide, dans un ciel éploré... Toute la journée, le vent d'ouest secoua violemment les dattiers des palmeraies voisines et fit claquer comme des voiles les (...) des tentes européennes, plantées au milieu du campement chaotique... Des nuages de sable roux embuaient l'air froid, fouettant les visages, brûlant les yeux.

Et le désert apparaissait hostile, maussade, inhospitalier, comme impatient de tout ce va-et-vient insolite, de ces essais de vie grouillante, troublant le grand silence et l'éternelle

stérilité.

Après un court crépuscule de sang trouble, sous la voûte tout de suite noire des nuages, la nuit tomba, lourde, épaisse. Le vent s'était calmé et ce fut bientôt le silence dans l'immensité vide d'alentour.

Les feux brûlaient, rouges, éclairant les groupes accroupis, les vêtements bleus ou noirs, étroitement drapés sur les corps transis.

Très tôt, ce soir là, les chants se (...) au camp des goumiers.

Roulés dans leurs burnous noirs, Abdallah et Abdeldjebbar, son compagnon favoris, se glissèrent le long de la vallée.

Au camps des Doui Meni, les feux brûlaient encore, et de longues mélodies tristes troublaient le silence.

Les chiens sauvages, au poil hérissé, aux yeux de braise, grognèrent, puis s'élancèrent vers la vallée.

Deux hommes, leurs fusils au poing, s'avancèrent – Qui est là ? Leur voix resta sans écho. - C'est lui... Je l'ai bien reconnu, à son haïck rayé, près du feu, souffla Abdallah.

Ils s'aplatirent sur le sol et attendirent. Les Menaïas s'avançaient toujours, hardiment.

Quand ils furent sortis du cercle de lumière de feux, deux coups de fusil sonnèrent brefs, secs, dans la nuit. Les deux (...) Ménaïa avaient soulé à (...).

Audacieusement, Abdallah et Abdeldjebbar s'élancèrent, traînant les coups à quelques mètres du goud...

Puis, rasant le sol sous les balles des Doui-Menaïa accourant, des djerid, ils s'enfuirent.

Les Doui-Menaïa accouraient, avec de grands cris, des djerid enflammés à la main.

Tranquillement, couchés près des cendres encore (...) de leur feu éteint, les compagnons Abdallah et (...).

(7)

Un jour d'adieux, sur le quai de la petite gare de Beni-Ounif, un commandant de la Légion me disait mélancoliquement, - Je suis content que vous nous avez vu ici, dans ce pays où on nous envoie nous reposer, entre deux campagnes au Tonkin ou à Madagascar... Souvent, il m'est arrivé de lire avec étonnement, pour ne pas dire avec douleur, des récits de journalistes, certes peu au courant, où ils représentaient les légionnaires et avec eux tous les autres soldats de ce pays comme des ramassés de voyous et de repris de justice casseurs de bouteille, et des têtes soûlées et promptes à jouer de la baïonnette. Certes, nos hommes boivent et, souvent, leur ivresse est terrible... Mais, en parlant d'eux, après les avoir vus,

pourquoi ne retenir de leur physionomie morale que ces traits là, ceux qui ne sont point sympathiques ? Pourquoi ne pas dire leur dure existence, toujours aux extrêmes avant-postes, là où on est privé de tout et là où on meurt ? Pourquoi ne pas dire leur patience et leur crânerie ? Voilà, tenez, nous revenons de Ben-Zireg où, pendant six mois, nous n'avons pas cessé d'être harcelés, où nous avons laissé du monde... C'était pour nous refaire qu'on nous y avait envoyés. Et maintenant, on nous renvoie au Tonkin... Voilà ce qui est, ce qu'on ne dit pas... Pourquoi ?

Et le vieil officier esquissa un geste vague, un geste arabe qui semblait dire : mektoub !

J'étais sur la dune basse, derrière Beni-Ounif, le jour où est entré le détachement de Ben-Zireg.

Une soirée claire d'hiver saharien, avec une pâleur et une langueur attristée de choses, dans le soleil tiède.

Dans un nuage de poussière, les Légionnaires vinrent, maigres, (...), l'œil cave et fiévreux, sous leurs capotes usées et poudreuses, avec leur vieil équipement fatigué.

Leurs officiers, montés sur des chevaux harassés, défilèrent, le visage (...) eux aussi et émacié.

Ils remontaient du Sud des oasis perdues, joyeux de revoir ce coin perdu de Beni-Ounif, comme s'ils fussent rentrés dans une capitale de rêve.

Et ils étaient beaux ainsi, les légionnaires devenus farouches au fond des hamadas arides, avec leurs hardes de peine et leurs gestes las, dans la gloire du soir calme.

Certes, les soldats de parade caracolant sur le pavé des grandes villes, au milieu de l'épatement bête des foules, ceux là nous semblent aujourd'hui bien ridicules, comme des personnages de comédie. Certes, nous ne saurions éprouver aucune émotion en face des évolutions simulées des manœuvriers à travers les champs amis, et nous ne pouvons que nous attrister devant les ternes spectacles de la vie de caserne, de cantine et de cercle.

Pourtant, là-bas dans la menace et la morne splendeur du Sud, sur les dunes perceuses et mortelles, d'une âpreté inouïe, les soldats prennent un autre aspect, une autre allure.

En serrant la main à quelque garçon innocent, plein de vie et de jeunesse, on peut sentir un frisson, en se disant que, demain peut-être, une balle marocaine ou une fièvre l'auront anéanti.

Quand des hommes parlent, là bas, on se dit sans le vouloir que, peut être, ils ne reviendront pas.

J'ai souvent songé à ces choses de la mort, en une intime tristesse, le soir, quand la nuit fertile en embûches, la nuit ennemie descendait sur la cour délabrée où, derrière de petits

murs de terre chancelants, s'endormaient, roulés dans leurs burnous bleus, les pauvres mokhaznis, ceux dont on ne parle pas non plus, et que j'ai entendu qualifier de chaouchi par des touristes à Baedeker.

J'ai vécu près d'eux, avec eux, et je les connais bien les simples et braves mokhazni, soldats par hérédité et par goût, et qui, quand ils se donnent à ce qu'ils appellent naïvement le serbiss se donnent à lui tout entiers, sans ménager leurs forces ni leur sang.

Fils de nomades, nés aux échos des fusillades, primitifs à peine modifiés depuis des millénaires, ils sont des hommes de foi et de dévouement aveugle.

Que veux tu, me disait l'un d'eux, à que je parlais de sa famille lointaine, campée quelque part surs les Hauts Plateaux, près de Tiaret. Moi, à présent, je n'ai plus rien à regretter. Je suis marié avec mon fusil, et partout où je vais, il me suit. J'ai entendu souvent leurs chefs français louer et admirer ces gens de poudre, et dire qu'avec eux, ils iraient au bout du monde.

Un officier me disait : quand ils se battent, ils rient et ils plaisantent. Comme aux temps homériques, ils crient des injures à l'ennemi, l'excitent et le vaillent. Après, il faut presque les bousculer pour les arrêter, sans quoi ils courraient à la mort, les yeux fermés.

On a émis, parfois, des doutes sur la fidélité de ces gens. Il suffit de les voir, de leur parler, de les coudoyer pendant quelques temps pour sentir pour eux une confiance illimitée, pour savoir qu'ils ne trairont pas ceux qui marcheront avec eux et qui seront bons et justes envers eux.

Quand ils veulent dire du bien d'un chef, ils disent toujours « Il ne connaît que la justice sur le sentier de la justice ».

Et ce fut le grand art et la grande habilité de ceux qui vinrent commencer la longue et pénible pacification du Sud-Oranais, que d'avoir su comprendre leurs auxiliaires musulmans, leurs mokhazni et leurs goumiers, que d'avoir su s'en faire estimer et aimer, sans se contenter de s'en faire craindre, ce qui est toujours dangereux là bas où les coups de fusils partent tous seuls, dans les solitudes sans échos.

À ceux là aussi, ceux qui apportent là bas des armes plus compliquées, des armes modernes, plus sensibles et plus souffrantes, il me plaît d'adresser un souvenir d'estime et d'amitié, à présent que nous longues causeries d'antan, embrumées de fumée de cigarettes, sont allées rejoindre tant de choses envolées au fond de nos mémoires.

À côté de l'écrasante fatigue des mois écoulés, coupés d'alertes perpétuelles, de brusques départs, de courses (...) au secours de postes lointains ou à la poursuite d'insaisissables pillards, sans les continuelles escarmouches où chacun d'eux se demandait si son heure

n'était pas sonnée, (...) celui qu'ils préfèrent parce qu'il y a de l'imprévu et de la griserie, il y a pour ceux qui représentent la France là bas, une tâche ardue, une tâche lente, pénible, souvent agaçante, sans tapage et sans gloire : débrouiller les fils tortueux des milles intrigues marocains, finissant presque toujours dans le sang, les déjouer, se servir de toutes les forces en présence, négocier sans fin avec les temporisateurs et les inertes, recommencer le matin ce qui semblait fait la veille, contenir, au deçà de la frontière artificielle et illusoire, de vieilles haines et de dangereuses ardeurs... Avec cela, faire sortir de la dure terre assoiffée, semée de pierres brûlées, une ville nouvelle, y créer une vie, un mouvement, une petite fourmilière, active et féconde, protéger et rassurer, au milieu d'une insécurité constante.

Et tout cela, les hommes du Commissariat Français de Figuig, deux ou trois très jeunes sur qui pesaient ces terribles responsabilités, l'ont fait de bon cœur, pendant des mois, campés en des (...) croulantes en pièce tellement étroite que dix hommes s'y fussent étouffés.

Avec leurs camarades de la troupe, ce n'était pas de raids retentissants inutiles que ces braves gens rêvaient, mais de prudentes et adroites mesures pour empêcher le sang de couler, les gens de se battre et les rôdeurs de nuit de tuer, pour attirer la confiance et l'estime des gens paisibles de Figuig, pour capter par l'intérêt, les nomades, les grands enfants turbulents, versatiles et batailleurs...

(8)

(...) le burnous en guise de matelas et la salle au lieu de coussin, avec, par dessous, le fusil et la musette.

À côté, les tirailleurs que nous avons dépassés le matin campent près de leurs arabes et de leurs mulets.

Une sentinelle de la Légion veille sur le petit bastion qui (...) domine, au (...) de la redoute.

Le jour finit en de larges aubes. La lumière écarlate.

Les braves sous-officiers du 1^{er} Étranger, qui m'ont vue l'an dernier à Hadjerath M'Ghil, me reconnaissent et me fêtent, dans l'ennui de leur solitude.

Ils m'invitent à leur popote, et je dois rédiner avec eux.

Après, je retourne au camp du Makhzen : là encore, je vous que les sous-officiers ont pensé à moi, car ils m'ont envoyé un matelas, un coussin et un couvre-pieds.

(9)

Combien d'intrigues se vont ainsi nouées près de l'Ain-Sidi-Embarek ; tandis que les

chevaux las tendent leurs naseaux au jet frais de l'eau souterraine !

Par des gestes à peine esquissés, par des brefs regards, Nomades et Ksouriennes se comprennent et se font les (...) les heures propices des nuits.

Là encore, je retrouve un peu de la (...) poésie. Les amours arabes, les amours nomades qui si (...), finissent dans le sang...

Les juives, moins surveillés, plus hardies, abordent librement les hommes (...). Conscientes un peu de leurs grâces, les femmes s'agitent (...) groupes se mêlent et la gamme violente des couleurs (...) cesse, comme un arc-en-ciel mobile.

Quelques unes, des Soudanaises ou des Nomades surtout, ont des mouvements purs, des poses impeccables, au (...) de (...) et en courbes de ras pour élever presque leur épaule les (...) pleines (...).

Il y en a dont le visage est beau de traits et d'expression, une sensualité (...) et farouche à la fois dans le regard et tout à coup, l'éclaire d'un brusque sourire on éclate librement l'ardeur de leurs sens...

Une forte odeur de peau invite et (...) des groupes, dans la tiédeur de l'air.

Les hommes, Nègres ou Nomades, Doui Ménia, Ouled Djerin, Ouled Nasser, viennent abreuver leurs chevaux.

Tandis que les esclaves nous rient et plaisantent avec les femmes qu'on ne daigne même pas leur cacher, les hommes du désert, les regardent du coin de l'œil, avec de courtes flammes éteintes dans leurs prunelles fauves.

Les (...) les fumées aères. Les palmes sèches, dans les échoppes (...) du Mellah...

C'est l'heure lugubre et gaie, l'heure où, loin de l'autorité (...) des hommes, des femmes (...) et rient et jouent le jeu dangereux, l'éternel jeu de l'amour.

(10)

Les Ksouriens haïssent et craignent les Nomades. Pour peu qu'on respecte, tout en l'asseyant sur des bases solides et en la régularisant, leur organisation rudimentaire républicaine et confédérative, et surtout qu'on leur assure la paix, les Ksouriens préféreront certainement notre protection, ou même notre domination à l'incertaine et redoutable menace perpétuelle des incursions nomades.

Voyons, pour étayer ces quelques idées, ce qui se passe aujourd'hui à Figuig.

Figuig est, comme on le sait, une agglomération de sept Ksours bien bâtis en toub, entourés de trois cotés d'une palmeraie superbe très soigneusement cultivée, avec un système d'irrigation ingénieux. Figuig est placée dans un site merveilleux, d'une harmonie de lignes

rare : une vallée large, profonde, protégée par des montagnes disposées en véritable rempart circulaire où donnent accès les trois cols principaux de Zenaga au milieu, de Tarla au Nord-Est et de la Juive à l'Ouest.

La population totale est d'environ 1500 ou 2000 habitants sédentaires (chiffre très inférieure à la réalité).

L'eau est abondante et excellente, à une profondeur presque nulle. La terre est fertile et cultivée à la pioche par les Ksouriens qui sèment même de l'orge et produisent toutes les espèces de légumes utilisés par les indigènes.

Les Figuigiens travaillent très habilement le filali (broderies en soie sur cuir). Les femmes tissent des burnous en grosse laine blanche, fauve ou noire et des haïcks, ainsi que les étoffes d'usage courant.

La djemaa, réunion des propriétaires, des notables, a toujours été et est encore le seul rouage administratif existant réellement.

Mais l'anarchie a toujours régné à Figuig et les luttes entre les ksours et même les différents coffs d'un ksar n'ont jamais cessé.

Actuellement, il y a à Figuig ou plus exactement au ksar d'Oudar'hir, une sorte de citadelle aux murailles très hautes et très blanches, gardées par mokhaznis, avec deux faisceaux de fusils un peu rouillés devant la porte. Dans ce château, un personnage en djelleba de drap fin, courtois, intelligent, au regard tour-à-tour enveloppant ou perçant, selon qu'il se croit observé ou non : c'est l'amel de Figuig, Si Abdesselam.

Quelles que puissent être ses capacités personnelles, Si Abdesselam n'a aucune autorité, aucun prestige même, surtout en dehors de son ksar d'Oudar'hir.

Pourquoi avons-nous installé ce personnage à Figuig, donnant ainsi aux yeux de l'Europe, à ceux même du Makhzen peut-être, un semblant de réalité à l'autorité chérifienne fictive ? De quelle utilité nous a-t-il été jusqu'à ici ? Nul ne saurait répondre à ces questions. Mais il me semble qu'il eut été bien plus simple et plus avantageux de se passer de cette fiction encombrante et d'agir, ne fut-ce que comme on l'a fait (...) en dehors de l'amel, par le fait.

La tranquillité est complète à Figuig, et l'amel n'y est pour rien. Il y a (...) la proximité immédiate de Beni-Ounif et le chemin de fer. En effet, les Figuigiens se rendent tellement bien compte de l'utilité pratique du chemin de fer comme moyen rapide d'amener des troupes, le cas échéant, qu'ils ont refusé d'entrer dans la combinaison de Mouley Omar et de Mouley Mostefa, les instigateurs de la harka de Taghit : on devait attaquer Beni-Ounif, puis Taghit, et enlever le convoi de ravitaillement des postes du sud du mois d'août dernier. Pour attaquer Beni-Ounif, on avait absolument besoin de Figuig. Or, les Figuigiens refusèrent,

disant que le chemin de fer ôtait au projet débattu tout chance de succès.

On a fondé un poste de surveillance à El-Ardja, au nord de Figuig. C'était le chemin ordinaire des nomades dissidents, surtout des Beni-Ghil.

Le poste d'El-Ardja a eu pour effet d'isoler presque entièrement Figuig des nomades, de rejeter ces derniers dans la montagne.

Dernièrement, les bureaux arabes d'Ain-Sefra et de Beni-Ounif ont organisé une battue dans le massif (...) et raviné des Beni-Smir, presque parallèle à la voie ferrée et qui était naguère encore le repaire favori des djiouch. J'apprends qu'on a ces derniers jours, fait une battue du même genre dans le Djebel Grouz, au nord-ouest de Figuig.

Toutes ces mesures ont pour résultat, comme je dis plus haut, d'isoler Figuig des Nomades.

Sans marché, ces derniers sont réduits à la famine et seraient obligés, à brève échéance, de se soumettre.

Cependant, ils ont encore le vieux refuge traditionnel, le Tafilalet, autre agglomération de ksours et oasis de la plus haute importance.

De l'aveu de tous les gens du pays, tant que les Nomades auront pour s'y réfugier et y trafiquer le Tafilalet, ils continueront leurs actes de brigandage et ne se soumettront jamais sérieusement. Il suffirait d'une année d'abondance au Tafilalet pour donner des forces et une audace nouvelle aux nomades, pour faire renaître, plus redoutable que jamais, le banditisme qui compte à son actif tant de méfaits et d'épisodes sanglants, genre Taghit et El-Moungar.

Il faut donc avoir le courage d'avouer enfin que, si l'on veut avoir la paix là-bas, c'est-à-dire pouvoir espérer retirer de notre conquête un profit quelconque et l'organiser, il faut débayer la route du Tafilalet et pacifier cette région. Il n'est pas impossible de faire cela sans enlever au Maroc l'illusion qu'il possède ces régions. Un État n'est pas plu autorisé qu'un particulier, par le droits des gens, à entretenir chez lui un repaire de malfaiteurs faisant continuellement incursion chez les voisins.

Pas de colonisation possible, dans le Sud-Oranais, sauf peut être un jour, des essais tels que ceux de la Compagnie de l'Oued Rhir, pour les dates. Donc, il n'y a à compter, pour rendre productives ces régions, que sur le commerce saharien.

Actuellement le chemin de fer amène chaque semaine une moyenne de six wagons de marchandises spécialement et directement destinées à Figuig.

La ligne ferrée doit être prolongée en passant par Béchar où on vient de fonder le poste si important de Taagda. Ce sera le chemin de fer amorçant la route du Tafilalet. La tranquillité ramenée sur cette route, ce marché isolé des Nomades en état d'insurrection,

comme l'est aujourd'hui Figuig, est ouvert à ceux qui accepteront de vivre en paix avec nous et les tribus frontière, ce sera le Sud-Ouest Oranais et le Sud-Ouest Marocain rentrés dans l'ordre normal des choses et entrant dans la voie d'un développement commercial important pour un pays désertique.

En résumé, il ne me semble pas possible d'obtenir un résultat sérieux sans appliquer, partout où il le faudra, le système qui a si bien réussi à Figuig, l'isolement et la protection des marchés amenant fatalement la soumission des Nomades réduits par la faim. Comme corollaire à ce système, la construction rapide du chemin de fer relativement peu coûteux et dont les frais d'installation seront promptement rachetés par l'énorme économie réalisée par la suppression des frais exorbitants du ravitaillement par convois.

(11)

Ce texte est repris de la publication du 1913 dont nous rapportons les passages les plus intéressants.

Ces gens, quelque primitifs et violents qu'ils puissent être, sont très sensibles à l'équité dans la force et c'est à nous de leur donner le bon exemple.

Telle sera, à notre avis, l'attitude à conserver envers les Beni Ghil comme envers toute tribu demandant l'aman et aussi les résultats de leur soumission.

Cependant, il est nécessaire d'envisager la situation froidement et sans emballement, car, pour le moment, nous n'avons que des promesses, donc des paroles qui, pour avoir de la valeur, doivent être sanctionnées par des actes.

Si les Beni-Ghil ne subissaient que l'influence de nos officiers et celle des aghas respectés et puissants Sidi Mouley de Tiout et El Hadj Habil de Mecheria, nous serons en droit de considérer leur soumission comme un fait presque accompli. Malheureusement, pour combattre dans l'ombre notre action, les Beni-Ghil ont d'autres conseillers : le vieux Bou-Amama et quelques esprits brouillons et troubles à Figuig, parmi des gens qui nous prodiguent tous les jours les salamalek les plus cordiaux.

Comment savoir, les chioukhs des Beni-Ghil retournés la-bas et échappant ainsi à la patente et habile action combinée du général Lyautey, de ses officiers, des aghas et de leur entourage, lequel des deux courants les emportera ?

Comme il est dit plus haut, la soumission des Beni-Ghil provient certainement de l'extrême misère dans laquelle ils se trouvent, privés de centre d'approvisionnement, puisque leur état de dissidence leur interdisait nos marchés de l'ouest et qu'on avait isolé contre eux Figuig, surveillée au sud par Beni-Ounif, au nord par le poste tout récent d'Elardja.

Le système de l'isolement des marchés nous semble donc devoir être placé à la base de toute action pacificatrice. Relativement économique en argent et en vies humaines, rapide, parce que restreint, borné à des points précis peu nombreux comparativement aux immenses territoires de parcours environnants ou, sans cela, on serait réduit à poursuivre perpétuellement les pillards, ce système promet, comme le montre l'exemple des Beni-Ghil, des résultats excellents. Cependant, nous ne saurions trop le répéter, il ne faut préjuger de rien, et il suffirait d'un printemps tiède et humide fécondant les pâturages de l'Ouest, pour que les Beni-Ghil, dont la situation s'améliorerait alors en dehors de nous, retrouvent leur esprit d'indépendance batailleuse et leur vieille haine des Hamyan.

Tout est donc encore, dans cette soumission des Beni-Ghil, exposé à bien des aléas. L'avenir très prochain d'ailleurs nous montrera la valeur de l'acte pacifique que le caïd Abderrahmane et ses chiouks ont accompli ces jours derniers.

Cependant, hâtons-nous de dire que le seul fait qu'après avoir pillé, razzié et massacré nos tribus pendant des mois et des mois, les Beni-Ghil soient venus demander l'aman, c'est un grand pas accompli vers la pacification. Cela prouve chez ces gens un certain courant d'idées, nouveau et très remarquable. Le raid le plus retentissant, les plus belles prouesses militaires ne sauraient mériter les éloges qui vont aujourd'hui à juste titre aux hommes qui ont su, en limitant l'action armée à son strict nécessaire, obtenir ce commencement de paix. Les Beni-Ghil n'étaient pas les seuls parmi les Nomades à nous combattre et à nous harceler : il y avait les Doui-Menia, les Ouled-Djerir, les Berbères.

Chez toutes ces tribus, sous l'influence des mêmes causes toutes matérielles que nous citons à propos des Beni-Ghil, il se produit en ce moment une détente. Les myades viennent à nous ou promettent de venir.

Les Doui-Menia ont été les premiers à entrer dans la voie de la conciliation et les deux tiers d'entre eux sont aujourd'hui entrés en rapports avec nous. Les Ouled-Djerir semblent plus hésitants, quant aux Berbères, leurs factions importantes demandent à entrer pour parler avec nous.

Pour ceux-là il y aura encore plus de difficultés à vaincre, car ils ont un point de concentration et de ravitaillement qui nous échappe encore – le Tafilalet, et s'ils entrent dans la voie de la soumission, c'est bien en grande partie parce que la récolte a été très mauvaise au Tafilalet et que la disette y règne. Que l'année soit bonne au Tafilalet, et ces tribus se ravitailleront, et donc, n'éprouveront plus aucun besoin de rien changer à leurs mœurs séculaires de pillage et de guerre de coqs.

La soumission des Beni-Ghil

On a cru devoir faire beaucoup de bruit autour de ce qu'on a appelé la soumission des Beni-Ghil, et qui n'est en réalité qu'une entente, une sorte de traité de paix où nous sommes avantagés. On a dit que, les Beni-Ghil soumis, un de plus sombres nuages obstruant depuis des mois l'horizon sud-ouest s'était dissipé.

Cependant, et nous sommes sur que l'homme fin et calme qu'est le général Lyautey ne s'y est pas laissé tromper un seul instant, il n'y a eu jusqu'à aujourd'hui que des promesses, des paroles.

Il est incontestable que, si les Beni-Ghil épuisés par la guerre, rejetés de tous nos marchés, n'envisageaient que leur intérêt matériel, que, si ces gens étaient capables de s'astreindre eux-mêmes à une ligne de conduite conforme à cet intérêt, leur pacification serait, au bout de très peu de temps, un fait acquis, très important pour nous au double point de vue de la sécurité et du commerce. C'est certainement la famine qui a poussé une grande partie des Beni-Ghil à venir à nous, pour obtenir la libre pratique de nos marchés- Pour le moment, ils comprennent donc que leurs intérêts sont entre nos mains.

(12)

Ce texte est repris de la publication du 1913.

En général, le pessimisme des Figuiguiens tous (...) sans exception fait des gens de l'amel, contraste singulièrement avec l'optimisme des Hamyan flattés dans leur amour propre par ce qu'ils considèrent comme un abaissement de leurs ennemis.

Voyons maintenant ce qui se passe exactement dans la région qui nous occupe.

À Figuig, ou plus strictement au ksar d'Oudar'ir, l'un des sept ksours de Figuig, il y a, dans une citadelle très blanche, aux murs très élevés, un personnage entouré d'une petite cour orientale, gardé par quelques mokhaznis. Devant la porte, deux faisceaux de vieux fusils un peu rouillés...

C'est l'amel Si Abdessélam, (...) d'origine, homme intelligent, très avenant, d'une politesse digne, au regard tour-à-tour enveloppant ou perçant, suivant qu'il se croit observé ou non.

C'est l'amel qu'on a peut être eu grand tort d'installer là, complication inutile qui peut devenir dangereuse en ce sens qu'elle semble donner une réalité à la domination chérifienne, aux yeux des puissances, tandis que cette domination n'a jamais été, comme au Tafilalet et dans tout le sud, que purement nominale : seules les djemaa locales avaient, au milieu d'une séculaire anarchie, quelques vestiges d'autorité.

Dans tous les cas, l'amel Abdessélam n'a aucune autorité réelle à Figuig, surtout en dehors

du ksar d'Oudarhir. Malgré toute la valeur personnelle de l'amel, c'est actuellement un rouage inutile et dont on eut pu se passer, même très avantageusement.

En effet, ce n'est en aucune façon à la présence de l'amel qu'est due la tranquillité actuelle de Figuig, mais à l'immédiate proximité du poste important de Beni-Ounif et de celui d'El-Ardja. La présence du chemin de fer, moyen rapide d'amener des troupes en cas de nécessité, est aussi pour beaucoup dans cet état de choses : en effet, lors de l'organisation de la harka de Taghit, sous l'instigation de Mouley Omar et de Mouley Mostefa, ces meneurs avaient d'abord l'intention de commencer l'attaque par Beni-Ounif, de la continuer par Taghit et d'enlever le convoi de ravitaillement de Beni-Abbès du mois d'août dernier. Or, les Figuigiens dont on avait absolument besoin pour attaquer Beni-Ounif, refusèrent d'entrer dans la combinaison, dont ils comprenaient mieux que personne le peu de chances de réussite, parce qu'ils se rendaient compte de l'importance capitale du chemin de fer.

En dehors de cette fiction d'administration chérifienne, représentée par l'amel, l'anarchie administrative la plus complète règne à Figuig, tenue en respect uniquement, une fois de plus, par le voisinage de Beni-Ounif.

Sur sept, deux ksours peuvent être considérés comme encore moralement hostiles à Zenaga par ressentiment, et à Hammam-Foukani on fait des avances très bien nettes à l'administration militaire française, et cela, dans un but avoué ailleurs, au moins entre indigènes : arriver à obtenir le retour de Bou-Amama à Figuig.

Bou-Amama continue, traditionnellement, pourrait-on dire, à jouir de la vénération de toute la région, mais il semble affaibli, lassé, indécis, désireux de finir ses jours en paix. Il y a d'ailleurs auprès de lui l'influence plutôt francophile de Si Taieb, son fils.

D'ailleurs, pour bien comprendre ce qui se passe là-bas, il faut se pénétrer, une fois pour toutes, de cette idée très nette que nous sommes en présence de deux races distinctes, de mœurs et d'intérêts absolument différents et même opposés : les ksouriens, cultivateurs, artisans, marchands, donc intéressés à la paix, possédant tous quelques biens immobiliers, et les "nomades" pasteurs, éléments héréditairement instables, turbulents et difficilement gouvernables.

Il n'y a rien d'impossible, ni même de très difficile, dans la conquête morale, suivant le terme de notre confrère, des ksouriens : par la force même des choses, ils seront très vite acquis à notre cause, quand ils comprendront qu'elle est en définitive celle de la paix.

En ce qui concerne les nomades, il en est tout autrement. Ils ne soumettront à une autorité réelle, à une discipline effective, que poussés à bout, quand toute résistance leur sera devenue impossible.

Pour obtenir la soumission des nomades, il faudrait continuer le système d'isolement et de protection des oasis contre les approches des nomades inauguré à Figuig, les empêcher radicalement de s'approvisionner, tant qu'ils sont dissidents, et leur accorder l'accès aux marchés dès qu'ils se soumettent entièrement et dans des conditions acceptées réellement par eux.

Pour cela, qui me semble le seul moyen de réduire à l'impuissance et à la soumission les tribus du sud-est marocain, il ne faut pas dissimuler qu'il serait indispensable de déployer la route du Tafilalet et d'organiser sur cette région une surveillance effective, ne fut-ce que nominale, comme à Figuig, sous pavillon marocain, si une occupation franche et définitive ne semble pas possible.

Après Figuig, le Tafilalet à peu près organisé, ce seraient les Berbères et tous les autres Nomades privés de leur grand marché et obligés de prendre une attitude pacifique pour pouvoir s'approvisionner.

Qu'on ne pousse pas de cris d'alarme en lisant ces lignes : je n'obéis à aucun esprit belliqueux en exprimant cette idée, bien simple, bien logique et très répandue dans le sud-ouest oranais, que, sans la paix au Tafilalet, il n'y aura jamais la paix, autour des postes français de la vague frontière.

Le chemin de fer dirigé sur Béchar, la fondation si importante du poste de Taasda, sont de nature à préparer admirablement l'œuvre urgente signalée plus haut.

Comme suite à cet assainissement nécessaire, quelque difficile qu'il puisse être, il ne manquera pas de s'établir un va-et-vient commercial saharien de plus en plus important entre l'Oranie, Figuig, Béchar et Tafilalet.

Il y a deux mois, la quantité de marchandises venant par chemin de fer en gare de Beni-Ounif était déjà de six wagons par semaine. Le marché quotidien de Beni-Ounif attira une quantité croissante de Figuigiens et de nomades. Quant au village, il prospère et grandit à vue d'œil.

Tous ces faits prouvent que, dès que la paix est à peu près établie dans ces régions, elles sortent immédiatement de leur marasme et commencent à profiter de leur nouvelle situation. Pour finir, qu'il me soit permis de dire que, selon tous les enseignements que j'ai pu recueillir, pas plus le prétendant que le sultanat, ne jouissent de sympathies des populations du Sud. Pour elles, les Marocains sont des telliens et l'on sait que, même en Algérie, il existe de l'antipathie entre sahariens et telliens. Il ne faut donc pas se laisser aller à de dangereuses chimères, croire que le prétendant pourrait nous aider à pacifier le sud-est du bled-seiba. Au lieu de se livrer à des coquetteries intempestives envers les Rogui, il faut

avoir le courage de regarder la réalité en face et avouer que la clé de la paix dans tout ce pays qu'il faut à tout force pacifier est le Tafilalet.

Ce texte est repris de la publication du 1913.

Beni-Ounif, février 1901

On a, depuis des mois, beaucoup discuté et récriminé au sujet de l'occupation du Sud-Ouest Oranais. On s'est demandé s'il fallait aller là-bas. Quelques journalistes à qui, sans doute, ces vastes régions apparaissaient comme un coin de pays désert et inhabité, ont même été jusqu'à préférer le mot stupéfiant d'évacuation.

Il nous semble surtout, ici, sur place, dans l'atmosphère sud-oranaise, mieux de revenir sur pareilles discussions. Il est un fait, une réalité : nous sommes venus ici et nous nous y trouvons dans une situation très complexe et très délicate, demandant une solution rapide et définitive. C'est donc au moyen le plus pratique, le moins coûteux et, disons-le tout de suite, le plus pacifique de résoudre le problème qu'il faut songer.

On a souvent préconisé et, il faut l'avouer, essayé les systèmes les plus contradictoires.

Nous avons ici des tribus nomades d'une extrême mobilité, sans aucune attaché au sol, turbulentes et accoutumées, depuis des siècles, à la guerre civile et au brigandage.

Ce qui complique singulièrement la situation, c'est que les territoires de parcours de ces tribus font à la fois partie de notre sud-ouest oranais et de l'hinterland dit marocain, en réalité du "bled saïba". De cette façon, les nomades deviennent presque irréductibles : de notre côté, ils se heurtent bien à un pouvoir établi et régulier, mais de l'autre il y a d'immenses régions sans aucune organisation, refuges ouverts à tous les irréguliers, à tous les fuyards.

Se tenir sur la défensive, c'est perpétuer, sans espoir d'amélioration possible, le déplorable état de choses de ces derniers mois.

Poursuivre séparément chaque harka, chaque dijch, c'est se livrer sans trêve à une chasse à courre des plus dangereuses et surtout des plus onéreuses.

Quant au système de refoulement ou de l'extermination en masse dont on a quelquefois parlé, il suffit de se rappeler l'importance numérique des tribus en question pour en comprendre l'impossibilité matérielle. Comme exemple, rappelons que les Beni-Ghil à eux seuls représentent une trentaine de mille âmes... Ajoutons à cela les Doui-Menia, les Ouled-Djerir et les Berbères encore plus nombreux.

Cependant, la solution du problème ne nous semble non seulement pas impossible, mais même peut être assez facile.

Il faut tout d'abord mettre les idées préconçues de côté et bien se placer en face des réalités. Si nous avons occupé le Sud-Ouest, ce n'est certainement que dans l'espoir d'en refaire tout ce que peut donner cette vaste région désertique, au point de vue commercial. Pour cela, nous n'avons évidemment aucun intérêt à faire le vide devant nous. Au contraire, il nous faut attirer à nous les éléments ethniques nuisibles en agents de développement économique. Pasteurs et brigands, les Nomades sont aussi caravaniers et commerçants, et c'est comme tels qu'ils peuvent rendre d'inappréciables services.

Actuellement, la guerre et la mauvaise révolte ont épuisé les nomades, et ils viennent à nous par nécessité. Mais, tout profitant des circonstances favorables, il ne faut pas oublier qu'elles sont passagères et il faut se hâter de mettre définitivement les nomades dans l'obligation matérielle de se soumettre.

Pour cela, et nous basant sur une connaissance assez approfondi des nomades, nous n'hésitons pas à dire qu'il n'y a qu'un moyen : nous assurer de tous les marchés de la région et les isoler complètement de tout rapport avec les tribus dissidents.

Ces marchés étant relativement à l'étendue du territoire qui nous occupe, peu nombreux, notre système réduirait l'action militaire à un minimum strictement défini d'opération préliminaire puis à une double action défensive limitée : surveillance des marchés et police des routes.

En effet, le nomade, qu'il fasse paître ses troupeaux, qu'il trafique par caravane ou qu'il razzie, ne peut en aucune façon se passer des marchés de doublement et d'approvisionnement. Sans eux, il est réduit à ses propres moyens d'existences – ses troupeaux – qui s'épuisent rapidement.

Il est facile de comprendre que, les marchés investis, les nomades seront obligés, à brève échéance, de se plier à nos exigences de paix. Il va sans dire qu'il faudrait aussi accepter sans difficultés inutiles toutes les soumissions sérieuses et offrant des garanties de réalité, c'est à dire de surveillabilité.

(13)

Nous rapportons ici le texte manuscrit.

Très décoratif et de belle allure, le miad des Beni-Ghil qui est venu tout dernièrement apporter au général Lyautey, avec beaucoup de compliments, des paroles de paix : cinq chioukhs et le caïd Abderrahmane, en djellaba sombres, avec des gestes graves et lents, et des visages bronzés, aux traits sobres et durs. Après cinq jours de palabres, ils ont fini par déclarer qu'ils acceptaient les conditions posées, entre autres leur retour à leur ancien

parcours – aux environs du chott Tigri. Ils ont échangé avec les chefs des Hamyan, leurs ennemis d'hier, (...) de la réconciliation. Le regard ferme et impénétrable malgré le sourire nécessaire des lèvres, les hommes en burnous écarlates chamarrés d'or et de décorations, et les autres, avec leur costume sombre, presque monastique, prient (...) étrange contraste.

Il semblerait à première vue que, (...) qu'on a appelé la soumission des Beni-Ghil et qui n'est en réalité qu'un traité de paix dont les conditions nous sont favorables, nous allions entrer d'emblée dans une ère de paix.

Souhaitons qu'il en soit ainsi mais gardons nous bien de tout enthousiasme prématuré.

En effet, jusqu'au présent, il n'y a eu, de la part des Beni-Ghil représentés par le miad, que des promesses, des paroles. Quelle est la valeur de ces promesses ? Quel est le sens caché de ces paroles ?

Il est incontestable que les Beni-Ghil, appauvris par la guerre, rejetés loin de nos marchés, ont été réduits à traiter par la famine et qu'ils ont tout intérêt matériel à remplir leurs engagements, afin de reprendre la libre fatigue des marchés⁶⁹⁹.

(14)

Dans la vie commune, Varia était d'une discrétion, d'un tact parfait, jamais importune. Elle respectait mes rêveries et même mes trop fragmentés sautes d'humeur, qu'elle accueillait en souriant, tachant de m'adoucir les heures noires d'angoisse sans cause et de morne ennui.

Sans familiarité, nous étions très vite devenues amies, et, quant il lui arrivait de s'absenter, sa présence me manquait.

Le mois de mai vint, ramenant un peu de chaleur, et (...) dans les jardins et dans les champs une grande ivresse de renouveau.

Nous errions souvent, le soir, dans les sentiers ombreux de Champel ou sur les bords de (...), silencieuses presque toujours, éclairantes de rares impressions.

Varia voyait bien mes tristesses sans causes apparentes et comprenait d'instinct quel abîme séparait nos deux natures, la différence radicale des nos aspirations. Elle sentait que, sans cesse, mon âme s'envolait au loin, vers un ailleurs qu'elle ne devinait pas.

- Vous finirez par tout abandonner pour devenir anachorète, me dit elle un jour en riant.

- Ou plutôt pour devenir une stranitsa (pèlerin russe, errant toute sa vie durant de monastères).

Ce fut presque sa seule immersion dans la monte de mes idées personnelles...

⁶⁹⁹ Ces notes ont été publiées dans *l'Akhbar* en 1913. La version publiée est complète mais légèrement différente de celle manuscrite, que nous avons rapportée ici.

Son âme à elle était limpide, et son idéal révélé par toute sa conduite : sacrifier sa vie, son intelligence, et la très réelle énergie que recelait sa petite personne frêle, pour tenter d'apaiser un peu la triomphante souffrance.

Parfois, je la regardais avec envie : quelle paix sereine, quelle force lui devinait la nette conscience du but à poursuivre, à atteindre coûte que coûte !

Mais, peu à peu, je commençais à remarquer que les forces de Varia déclinaient. La petite toux (...) et sèche qui secouait parfois sa poitrine se faisait plus fréquente et une pâleur de cire spiritualisait encore son visage qui éclairaient de grands yeux bleus clairs.

Un jour, inquiète, je lui fis part ma remarque. Alors, avec son beau sourire doux, elle dit : « Je sais bien : je suis physique. Mais que faire ? Il faut travailler quand même, n'est ce pas ». Elle ne repoussait pas les soins que nous prodiguions mes camarades et moi, les accueillait avec un sourire. - Vous êtes tous trop bon pour moi, nous disait elle.

(15)

Ils éprouvaient à se serrer l'un contre l'autre, dans l'insécurité et la fragilité de leurs (...), une joie mélancolique, (...).

Pour l'esprit cultivé de Si Abderrahmane, le fait même que ses amours vers Lalia étaient (...).

Pourtant quelques temps encore, les deux amants jouirent de leur bonheur caché, puis, la destinée vint y mettre fin brutalement. Si Abderrahmane fut appelé en toute hâte (...) de son père, cheikh vénéré, qui était à l'agonie.

Le soir des adieux, Lalia, calme et résignée après une crise de larmes et de désespoir.

Elle mena Si Abderrahmane à une vieille fontaine moussue, dans un coin solitaire des remparts et lui fit boire quelques gorgées de l'eau qui en coulait.

- C'est Ain Djaboub, cette fontaine, lui dit elle, et celui qui a bu de son eau, revient, (...) à l'autre bout de la terre. Maintenant, va-t-en paix, et que Dieu t'accorde la sécurité ! Tant que durera ton absence, Lalia pleurera des larmes aussi incessantes et aussi abondantes que celles de cette fontaine. Mais tu reviendras – s'il plaît à Dieu.

Et le Taleb partit.

(...), que la variété des choses et la diversité des (...) sentit avec peine que, depuis qu'il avait quitté Ténès, tout lui semblait morne et décoloré. Les lieux que lui plairaient auparavant lui parurent laids et (...).

Nous ajoutons d'autres textes retrouvés parmi les manuscrits qui nous semblent intéressants.

- 31MIOM29, 23x9, Notes prises à l'hôpital d'El Oued :

Depuis quelques jours, nous avons là, dans la salle d'à côté, un vieux nègre qu'on a apporté sur une civière, la poitrine écrasée, les bras brisés...

Ils est tombé du sommet d'un palmier en récoltant des legmi (vin de dattier).

Son état est désespéré. Ce soir, cependant, il va mieux. Pour la première fois, il a ouvert les yeux et la conscience de ce (...).

- 31MIOM 29, 23x14 *Début d'un roman algérien*. Il s'agit d'un long texte inachevé qui narre l'histoire d'Abdelkader, le fils d'un propriétaire de terres qui appartient à la tribu des Beni-Hançal et qui est amoureux d'une jeune fille, Fathma ben Djelloul. Il est suivi par un autre conte inachevé. Un autre récit est présent dans le microfilm 31 avec le titre *Histoire lamentable d'un bon ouvrier devenu ivrogne* : Edmonde Charles-Roux observe qu'il s'agit d'une dictée écrite pour Slimène.
- Microfilm 29, Instruction professionnelle des Indigènes. Il s'agit d'un texte très intéressant dans lequel Eberhardt déclare vouloir soutenir la cause de l'instruction professionnelle des femmes indigènes en expliquant comment celle-ci peut être réalisée. Nous rapportons certains passages de ce texte qui est beaucoup plus long⁷⁰⁰.

Il faudrait beaucoup de tact, de circonspectio, de savoir faire et tout particulièrement, une connaissance approfondie des caractères, des mœurs et des besoins réels de la population musulmane. Il ne s'agit en effet ni d'assimilation ni de réforme, mais simplement de retour aux (...) traditions de travail au sein de la famille. Pour aboutir à ce résultat, il faut des écoles professionnelles pour jeunes filles qui devraient être ouvertes aussi aux filles pauvres. Les enseignements doivent être différents selon la localité où les écoles se trouvent. En effet il faut distinguer deux catégories fondamentales d'indigènes (...) : les citadins et les bédouins ou habitants de la campagne et des petites villes de l'intérieur. Ni par leurs mœurs et coutumes, ni par leurs besoins, ni par les conditions de leur existence, ces deux catégories n'ont rien de commun. Cela signifie que l'enseignement doit varier sur la base des élèves, du lieu géographique et des activités traditionnelles. Notamment dans les villes et à Alger les Mauresques pratiquent la broderie mais grâce à l'invasion des produits européens

700 Seulement les passages écrits en italique viennent des manuscrits. Les autres résument leur contenu.

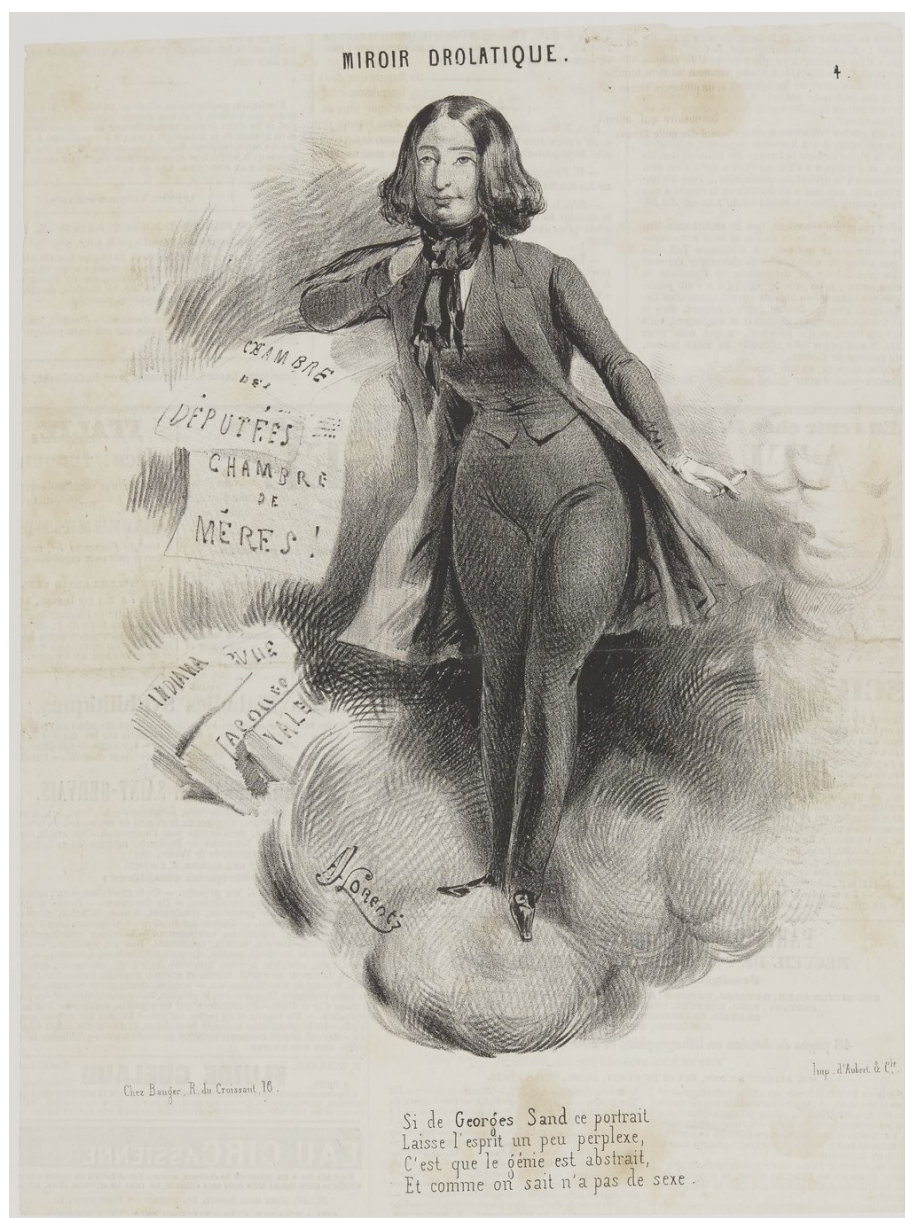
à bon marché et à l'épanouissement de la population citadine, cet art tombe en décadence et, ce qu'il y a de plus fâcheux, le goût des brodeuses s'altère. En outre, cette activité est pratiquée en famille, donc sa reprise doit aller de pair avec la mise en valeur des mœurs traditionnelles. À la campagne, l'activité principale est le tissage. Ici il y a les couvertures de Tlemcen, les burnous de Mostaganem, les tapis de Tiaret et de Kalaa. Dans le Tell, au contraire, il ne faut pas proposer d'écoles de tissage car jamais les citadins n'ont ni filé la laine ni tissé.

Toutefois, ce qui est nécessaire partout est de *ne pas vouloir innover, introduire des industries qui ne sont rapport ni avec le goût ni avec les besoins des populations à qui l'on s'adresse*. Ces écoles ne doivent donc pas être de type européen : *quant à espérer que les femmes de l'intérieur viendront apprendre dans la ville dans les écoles européennes, un métier qu'elles apprennent de mère en fille, c'est une pure chimère et il suffit de posséder la connaissance la plus élémentaire de nos mœurs pour comprendre l'inanité d'un tel espoir, et le danger de fonder et d'entretenir à grands frais des établissements à donner des résultats purement négatifs.*

À la fin du texte, l'on invite les lecteurs à *communiquer leurs idées, dictées par leur expérience personnelle, afin de me permettre de pousser plus avant mes études sur cette intéressante question.*

- Les manuscrits contiennent aussi des dessins et des cartes, en particulière une carte du Maghreb dans laquelle sont indiquées les routes principales, les villes visitées, les cimetières chrétiens et juifs. De nombreux plans des maisons, dessinés par Isabelle Eberhardt, sont disponibles.

Illustrations



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Fig. 1. - *George Sand*, Lithographie de Alcide Lorentz (1842) , Paris, Bibliothèque nationale de France.

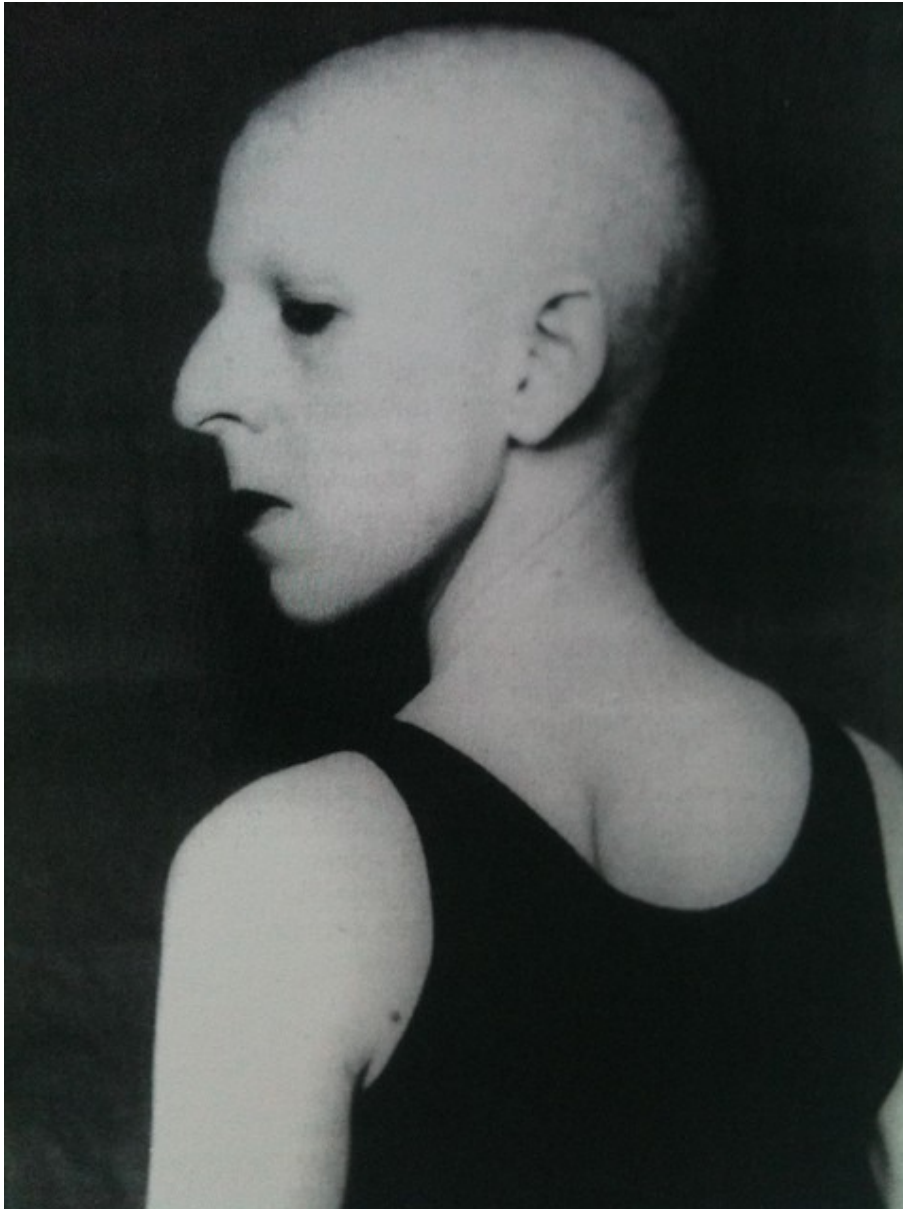


Fig. 2. - Claude Cahun, *Self-portrait*, from *Bifur n°5*

Photo credit: <https://www.flickr.com/photos/lightsgoingon/5814723744/> via <http://foter.com/re/c5b276> Foter.com / <http://creativecommons.org/licenses/by/2.0/> CC BY

Photo credit: [lightsgoingon](https://www.flickr.com/photos/lightsgoingon/5814723744/) via [Foter.com](http://foter.com/re/c5b276) / [CC](http://creativecommons.org/licenses/by/2.0/)

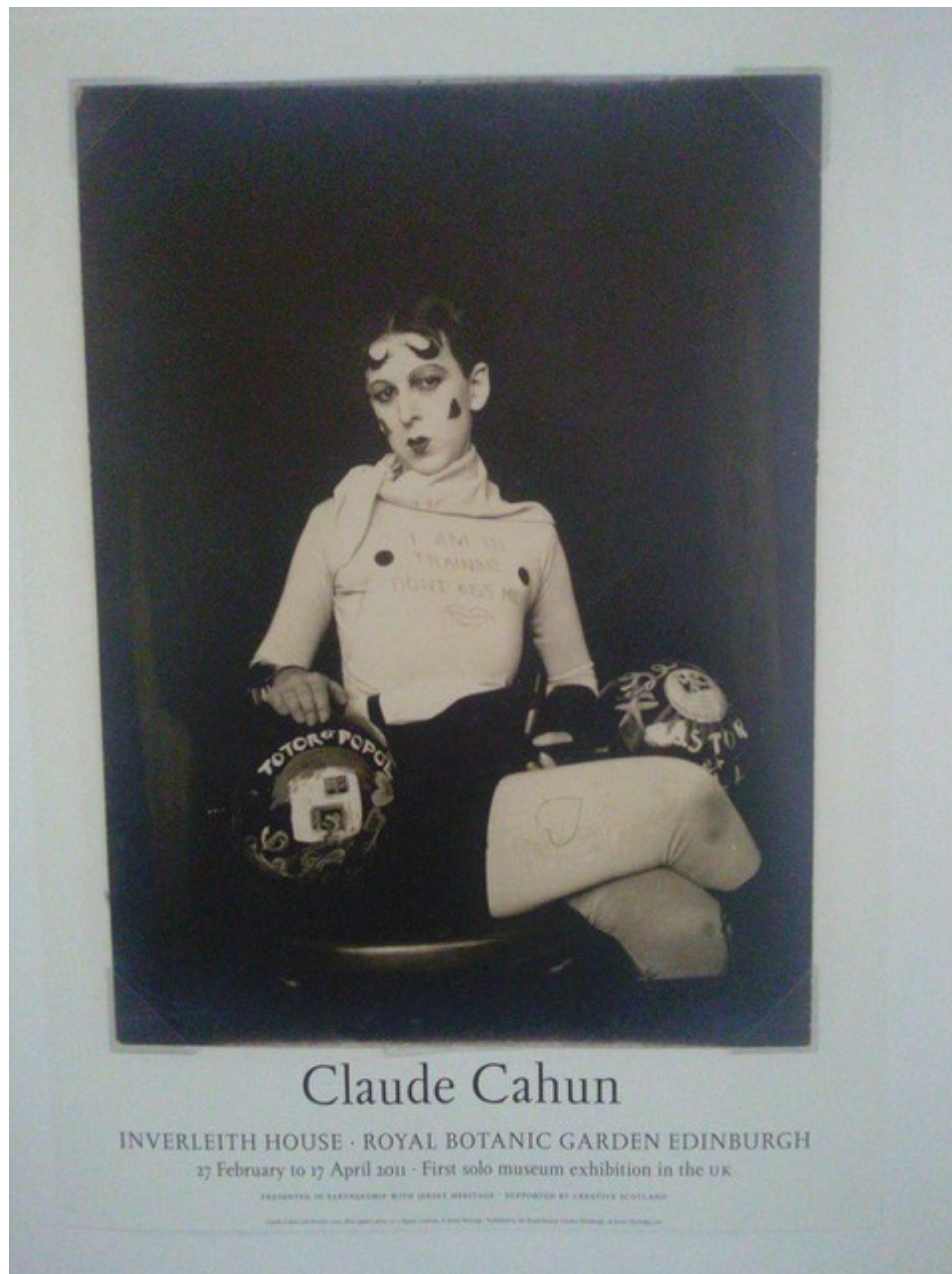


Fig. 3. - Claude Cahun, *Poster for Claude Cahun exhibition at Inverleith House, Edinburgh Botanic Garden*

Photo credit: <https://www.flickr.com/photos/europealacarte/5625110920/> Karen V Bryan via <http://foter.com/re/c5b276> Foter.com / <http://creativecommons.org/licenses/by-nd/2.0/> CC BY-ND
 Photo credit: Karen V Bryan via Foter.com / CC BY-ND



Fig. 4. - Alexandra David-Néel

Photo credit: <https://www.flickr.com/photos/preusmuseum/5268407644/> Preus museum via <http://foter.com/re/c5b276> Foter.com / <http://flickr.com/commons/usage/> No known copyright restrictions
Photo credit: Preus museum via Foter.com / No known copyright restrictions

Bibliographie

D'Isabelle Eberhardt

1. *Éditions principales.*

EBERHARDT (Isabelle), *Yasmina et autres nouvelles algériennes*. Choies et présentées par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu. Coll. « Piccolo », Levi, Paris, 1986. 26 cm, 265 p.

— *Écrits sur le sable, œuvres complètes I*. Édition établie, présentée et annotée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu. Préface d'Edmonde Charles-Roux, Grasset, Paris, 1988. 24 cm, 498 p., carte., couverture illustrée en couleur.

— *Écrits sur le sable, œuvres complètes II*. Édition établie, présentée et annotée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu. Grasset, Paris, 1989. 24 cm, 546 p., carte, couverture illustrée en couleur.

— *Écrits intimes : lettres aux trois hommes les plus aimés*. Édition établie, présentée et annotée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu. Coll. « Voyageurs. Petite Bibliothèque Payot », Payot, Paris, 1991. 21 cm, 391 p., plan., couverture illustrée en couleur.

— *Amours nomades*. Les éditions du centenaire 1904-2004. Éd. par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu. Coll. « Arcanes », Losfeld, Paris, 2003. 19 cm, 185 p., couverture illustrée.

— *Au pays des sables*. Les éditions du centenaire 1904-2004. Éd. par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu. Coll. « Arcanes », Losfeld, Paris, 2003. 19 cm, 188 p., couverture illustrée en couleur.

— *Sud oranais*. Les éditions du centenaire 1904-2004. Éd. par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu. Coll. « Arcanes », Losfeld, Paris, 2003. 19 cm, 274 p., couverture illustrée.

2. *Éditions établies par Victor Barrucand.*

BARRUCAND (Victor) et EBERHARDT (Isabelle), *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. Fasquelle, Paris, 1906. In-12°, 367 p., couverture illustrée.

EBERHARDT (Isabelle), *Trimardeur. Roman*. Préface de Victor Barrucand. Fasquelle, Paris, 1922. In-16°, 280 p., portrait.

— *Notes de route : Maroc, Algérie, Tunisie*. Préface de Victor Barrucand. Illustrations de G. Rochegrosse, E. Dinet, M. Noiré, P. Bonnard. Fasquelle, Paris, 1908. In-18°, 19 cm, 354 p., ill., portr. et pl.

— *Pages d'Islam*. Préface et notes de Victor Barrucand. Fasquelle, Paris, 1920. In-16°, 340 p.

— *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. Éd. par Victor Barrucand. Coll. « Babel : terres d'aventures », Actes Sud, Arles, 1996. 11 x 17,6 cm, 192 p., couverture illustrée en couleur.

3. *Éditions établies par René-Louis Doyon*

EBERHARDT (Isabelle), *Mes journaliers*. Préface de René-Louis Doyon, *La vie tragique de la bonne nomade*. Coll. « Les textes », La connaissance, Paris, 1923. 300 p., fac-sim., portr., ill.

— *Contes et paysages*. Coll. « Collection d'art », La connaissance, Paris, 1925. In-8°, 157 p., illustration topographique exécutée par A. Bresse, portr. en front.

— *Au pays des sables*. Préface de René-Louis Doyon, *Infortunes et ivresses d'une errante*. Sorlot, Paris, 1944. 19 cm, 219 p., ill.

4. *Autres éditions*

BRAHIMI (Denise), *Requiem pour Isabelle*. Publisud, Paris, 1983. 22 cm, 179 p., couverture illustrée en couleur.

EBERHARDT (Isabelle), *Isabelle Eberhardt*. Textes présentés par Simone Rezzoug. Coll. « Classiques maghrébins », Office de publications universitaires, Alger, 1985. 22 cm, 117 p., fac-sim., portr.

— *Lettres et journaliers, sept années dans la vie d'une femme*. Présentation et commentaire par Eglal Errera. Coll. « Terres d'aventures », Actes Sud, Arles, 1987. 22 cm, 285 p., ill., couverture illustrée en couleur.

— *Rakhil*. Roman inédit présenté par Danièle Masse. La boîte à documents, Paris, 1990. 22 cm, 143 p., couverture illustrée en couleur.

— *Dans l'ombre chaude de l'Islam : le dernier voyage*. Éd. critique par Mohammed Rochd. Entreprise nationale du livre, Alger, 1991. 21 cm, 364 p.

— *Nouvelles et souvenirs*. Éternel, Saint-Rémy-de-Provence, 2016. 19 cm, 267 p.

ROCHD (Mohammed), *Isabelle, une maghrébine d'adoption*. Préface de Jean Déjeux. Office des publications universitaires, Alger, 1992. 22 cm, 334 p., carte.

VIGNE D'OCTON (Paul), *Isabelle Eberhardt ou la bonne nomade : d'après des documents inédits*. Suivie de *Mektoub ! C'était écrit*. Figuière, Paris, 1913. 20 cm, 211 p.

5. *Contributions, journaux et articles*

EBERHARDT (Isabelle), « Lettres inédites », dans *International de l'imaginaire*. Présentation de Jean Duvignaud. Hiver 1987-1988, n°9.

L'Akhbar : journal de l'Algérie républicain radical. Alger. Années 1987, 1992, 1993, 1994, 1995, 1996, 1997.

La Dépêche algérienne : journal politique quotidien. Alger. In-fol, 12/01/1993, 27/01/1993, 13/03/1993, 1/04/1993, 12/05/1993, 1/06/1993, 1/08/1993, 25/08/1993, 15/09/1993, 30/09/1993, 28/10/1993, 13/12/1993, 5/01/1994, 25/01/1994, 5/04/1994,

20/04/1904, 3/05/1904, 17/07/1904, 31/10/1904.

Le Progrès de l'est, Radical socialiste. Supplément illustrée : littérature, actualité, musique, beaux-arts, modes. Paris, 4/02/1904.

6. *Manuscripts*

Série X – dons et acquisitions 1758/1956, 23x Fonds Isabelle Eberhardt, Archives nationales d'outre-mer, Aix-en-Provence.

Sur Isabelle Eberhardt

1. *Ouvrages*

BERGER (John) et BIELSKI (Nella), *Isabelle. Una storia per quadri*. Traduit de l'anglais par Maria Nadotti et Leonella Prato Caruso. Coll. « Poiesis », Epoché, Milan, 2006. 19 cm, 111 p.

BLANCH (Lesley), *Vers rives sauvages de l'amour*. Traduit de l'anglais par Guillaume Villeneuve. Coll. « Denoël et d'ailleurs », Denoël, Paris, 2005. 21 cm, 490 p., couverture illustrée en couleur.

BOOMERS (Sabine), *Reisen als Lebensform. Isabelle Eberhardt, Reinhold Messner und Bruce Chatwin*. Campus, Frankfurt/New York, 2004. 21 X 14, 80 cm, 360 p.

BRAHIMI (Denise), *L'oued et la zaouiïa : lectures d'Isabelle Eberhardt*. Préface de Michel Tournier, Office des publications universitaires, Alger, 1983. 22 cm, 179 p., couverture illustrée en couleur.

CHARLES-ROUX (Edmonde), *Un désir d'Orient : jeunesse d'Isabelle Eberhardt (1877-1899)*. Grasset, Paris, 1988. 24 cm, 538 p., jaquette illustrée en couleur.

— *Nomade j'étais, les années africaines d'Isabelle Eberhardt (1899-1904)*. Grasset, Paris, 1995. 24 cm, 586 p., couverture illustrée en couleur.

D'EAUBONNE (Françoise), *La couronne de sable, vie d'Isabelle Eberhardt*. Flammarion,

Paris, 1967. In-8°, 21 cm, 333 p., couverture illustrée.

DÉJEUX (Jean), *Femmes d'Algérie (légendes, traditions, histoire, littérature)*. La boîte à documents, Paris, 1987, 347 p.

DELACOUR (Marie-Odile) et HULEU (Jean-René), *Le voyage soufi d'Isabelle Eberhardt*. Coll. « Littérature française », Losfeld, Paris, 2008. 22 cm, 254 p., couverture illustrée en couleur.

KOBAC (Annette), *Isabelle Eberhardt. Vie et mort d'une rebelle (1877-1904)*. Traduit de l'anglais par Mireille Davidovici et Edith Ochs. Coll. « Viollet », Calmann-Lévy, Paris, 1989. 23 cm, 304 p., couverture illustrée.

MAÂLEY Mohamed, *Isabelle Eberhardt, miroir d'une âme et d'une société*. Coll. « Espaces littéraires », l'Harmattan, Paris, 2008. 22 cm, 163 p., couverture illustrée.

MACKWORTH (Cecily), *Le destin d'Isabelle Eberhardt*. Préface de André Lebois. Traduit de l'anglais par André Lebois. Fouque, Oran, 1956. In-16°, 251 p.

NOËL (Jean), *Isabelle Eberhardt, l'aventureuse du Sahara*. Baconnier, Alger, 1961. In-16°, 19 cm, 255 p.

NOUEL (Élise), *Carré d'as aux femmes : lady Hester Stanhope, Aurélie Picard, Isabelle Eberhardt, Marga d'Andurain*. Guy Le Prat, Paris, 1977. 21 cm, 218 p., couverture illustrée.

RANDAU (Robert), *Isabelle Eberhardt : notes et souvenirs*. Charlot, Alger, 1945. 21 cm, 267 p., ill., pl., portr., fac-sim.

ROBERT (Claude-Maurice), *L'Amazone des sables : le vrai visage d'Isabelle Eberhardt*. Soubiron, Alger, 1934. 20 cm, 78 p., p. de pl., portr., fac-sim.

SEBBAR (Leïla), *Isabelle l'Algérien*. Illustrations de Sébastien Pignon. Coll. « Nouvelles du Maghreb », Al Manar, Neuilly-sur-Seine, 2005. 22 cm, 80 p., ill., couverture illustrée.

STEPHAN (Raoul), *Isabelle Eberhardt ou la révélation du Sahara*. Préface de Victor Margueritte. Flammarion, Paris, 1930. 19 cm, 257 p., p. de pl.

STOLL-SIMON (Catherine), *Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt*. Coll. « Zellige », éditions Tarik, Léchelle, 2006. 21 cm, 143 p., ill., couverture illustrée en couleur.

TAVERNIER (Tiffany), *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*. Tallandier, Paris, 2016. 22 cm, 379 p., ill. en noir et en couleur, carte., couverture illustrée en couleur.

TENDERINI (Mirella), *Isabelle, amica del deserto : viaggi, avventure, amori di una giovane esploratrice del Maghreb*. Coll. « Oleandri », O.G.E., Milan, 2010. 21 cm, 188 p., ill.

TOURNIER (Michel), *Le vol du vampire (Isabelle Eberhardt ou la métamorphose accomplie) : notes de lecture*. Mercure de France, Paris, 1981. 21 cm, 398 p.

2. Contributions et articles

Isabelle Eberhardt. Coll. 20.10, Centre culturel algérien, Paris.

ALI-KHODJA (Djamel), « Isabelle Eberhardt : regard, désirs et création d'une mystique », *Revue des sciences humaines. S.l.*, 2000, n°13, p. 15-26.

BELLAREDJ (Boudaoud), « La source jaune », *Ouest Tribune*. Oran, 15 mars 1995, n°174. Disponible sur : <http://bellaredjboudaoud.overblog.com>.

BOUVET (Rachel), « Variations autour d'un paysage : le désert chez Isabelle Eberhardt », sous la direction de Rachel Bouvet et Françoise Foley, *Pratiques de l'espace en littérature*. Coll. « Figura », Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, Montréal, 2008, vol. 7, p. 105-118.

— « Les voies insolites de l'initiation soufie de Mahmoud Saadi/Isabelle Eberhardt », dans MARTINI (Lucienne) et DURAND (Jean-François) éd., *Romanciers français d'Algérie 1900-1950*. Coll. « Les cahiers de la SIELEC », SIELEC, Paris, 2008, p. 99-119.

DOUAIRE-BANNY (Anne), « Entretien avec Leïla Sebbar ». Transcription de Nicolas Hossard. Paris, *Centre international d'études francophones, Université Paris Sorbonne*, 14 mai 2011.

GUILLERMET (François-Xavier), « Isabelle Eberhardt. De la légende à la vérité », *Les marges*. Paris, 15 juillet 1914. In-8°, p. 88-98.

HADOUCHE-DRIS (Louise), « L'œuvre algérienne d'Isabelle Eberhardt, une écriture à revisiter ». Présentation de Mohamed Daoud. *Insaniyat. Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*. Oran, CRAFT, n°46, 2009, p. 45-50.

HEDI (Abdel-Jaouad), « Isabelle Eberhardt : Portrait of the Artist as a Young nomad », *Yale French Studies. Post/Colonial Conditions : Exiles, Migrations and Nomadism*. Yale, 1993, vol. 2, p. 93-117.

LAHUEC Soazic, « Tentative d'assassinat d'Isabelle Eberhardt : un dossier judiciaire qui interroge ». Sous la direction de Yvan Gastaut et Ralph Schor. *Cahiers de la Méditerranée*. Nice, Centre de la Méditerranée Moderne et Contemporaine, 2009, n°78, t. 2, dossier « Migration et religion en France », p. 307-316.

LEDESMA PEDRAZ (Manuela), « Alexandra David-Néel ou l'art de la fugue et du déguisement ». Éditorial de Rebecca Rogers et Françoise Thébaud. *Clio. Femmes, genres, histoire* (anciennement *Clio. Femmes, histoires et sociétés*). S. l., 2008, n° 28, p. 213-222.

MARCIL-BERGERON (Myriam), « Une lecture géopoétique des *Écrits sur le sable* d'Isabelle Eberhardt et des récits de voyage en voilier de Bernard Mottessier ». Sous la direction de Rachel Bouvet. Montréal, Université du Québec à Montréal, 2012. Thèse de maîtrise en études littéraires, faculté des arts, département d'études littéraires, 115 p.

— « Échapper à la machine sociale. Le vagabondage chez Isabelle Eberhardt ». Sous la direction de Jessica Hamel-Akré. *Postures*. Montréal, 2013, n°18, « Déviances », p. 83-91.

REZZOUG (Simone), « État présent des travaux sur Isabelle Eberhardt », *Annuaire de l'Afrique du nord*. Paris, Centre national de la recherche scientifique, Centre de recherches et d'études sur les sociétés méditerranéennes (CRESM), 1984, p. 841-847.

Bibliographie générale

I. Ouvrages

AGERON (Charles-Robert), *Politiques coloniales au Maghreb*. Coll. « Hier », Presses universitaires de France, Paris, 1972. 25 cm, 291 p., couverture illustrée.

ARBERRY (Arthur-John), *Le soufisme. Introduction à la mystique de l'Islam*, traduit de l'anglais par Jean Gouillard. Cahiers du sud, Paris, 1952. 21 cm, 161 p.

ARKOUN (Mohammed), *Pour une critique de la raison islamique*. Coll. « Islam d'hier et d'aujourd'hui », Paris, Maisonneuve et Larose, 1984. 24 cm, 378 p.

— *La pensée arabe*. 8^e édition. Coll. « Que-sais-je », Presses universitaires de France, Paris, 2010. 24 cm, 378 p.

AYNARD (Raymond-Joseph), *L'œuvre française en Algérie*. Hachette, Paris, 1912. 20 cm, 357 p.

BACHELARD (Gaston), *La poétique de l'espace*. 3^e édition. Coll. « Bibliothèque de la philosophie contemporaine », Presses universitaires de France, 1961. 23 cm, 214 p.

BAILLY (Antoine) éd., *Les concepts de la géographie humaine*. Coll. « Géographie », Masson, Paris, New York, Barcelone, 1984. 24 cm, 104 p., ill., couverture illustrée en couleur.

BAILLY (Antoine), et SCARIATI (Renato) éd., *L'humanisme en géographie*. Coll. « Géographie », Anthropos, Paris, 1990. 22 cm, 172 p.

BARRY (Joseph), *George Sand*, traduit de l'anglais par Anna Colombo. Milan, Dall'Oglio, 1980. 22 cm, 508 p., ill.

BARTHÉLEMY (Guy), *Fromentin et l'écriture du désert*. Coll. « Critiques littéraires », Paris, Montréal, l'Harmattan, 1997. 22 cm, 145 p.

BERNARD (Augustin), *L'Algérie*. Coll. « Bibliothèque d'histoire contemporaine », Félix

Alcan, Paris, 1929. 22 cm, 522 p.

BERNHEIREM (Charles) éd., *Comparative literature in the age of multiculturalism*. Coll. « Parallax », The John Hopkins University press, Baltimore, Londres, 1995. 23 cm, 207 p.

BERQUE (Augustin), *La pensée paysagère*. Archibooks, Sauterau, Paris. 21 cm, 111 p., ill.

— *Médiance : de milieux en paysages*. 2^e édition. Coll. « Géographiques », Belin, Paris, 2000. 19 cm, 156 p., portr., couverture illustrée en couleur.

— *Écoumène : introduction à l'étude des milieux humains*. Coll. « Mappemonde », Belin, Paris, 2000. 24 cm, 271 p., ill., couverture illustrée en couleur, p. 90.

BONAUD (Christian), *Le soufisme al-tašawwuf et la spiritualité islamique*. Coll. « Islam - Occident », Maisonneuve et Larose, Institut du monde arabe, Paris, 1991. 21 cm, 155 p. ill. en couleur., couverture illustrée.

BOUVET (Rachel), *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*. Coll. « Documents », XYZ éd., Montréal, 2006. 23 cm, 204 p., couverture illustrée en couleur.

— *Vers une approche géopoétique. Lectures de Kenneth White, Victor Segalen, Jean-Marie Gustave Le Clézio*. Presses universitaires du Québec, Québec, 2015. 23 cm, 261 p., ill., couverture illustrée en couleur.

BOUVET (Rachel) et CAMUS (Audrey) éd., *Topographies romanesques*. Coll. « Interférences », Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2011. 21 cm, 250 p., couverture illustrée.

BOUVET (Rachel), GUY (Hélène) et WADDEL (Éric) éd., *La carte. Point de vue sur le monde*. Mémoire d'encrier, Montréal, 2008. 23 cm, 310 p., ill., cartes., couverture illustrée.

BOUVET (Rachel), CARPENTIER (André) et CHARTIER (Daniel), *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : les modalités du parcours dans la littérature*. L'Harmattan, Budapest-Paris-Kinshasa, 2006. 24 cm, 255 p., couverture illustrée en couleur.

BOUVET (Rachel) et WHITE (Kenneth) éd., *Le nouveau territoire : l'exploration géopoétique de l'espace*. Coll. « Figura », Université du Québec, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, Montréal. 22 cm, 224 p., couverture illustrée en couleur.

BOUVIER (Nicolas), *Chronique japonaise*. Coll. « Voyageurs. Petite Bibliothèque Payot », Payot, Paris, 1992. 19 cm, 290 p., couverture illustrée en couleur.

— *L'Usage du monde*. Illustrations originales de Thierry Vernet. Coll. « Voyageurs. Petite Bibliothèque Payot », Payot, Paris, 1992. 19 cm, 353 p., ill. couverture illustrée.

— *Routes et déroutes : entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall*. Métropolis, Genève, 1992. 21 cm, 228 p., couverture illustrée.

BRAHIMI (Denise), *Voyageurs dans la régence de Tunis, XVI^e-XIX^e siècles*. Coll. « Voyageurs », Cartaginoiseries, Carthage, 2008. 21 cm, 207 p., ill., couverture illustrée en couleur.

CALABRESE (Stefano) et D'ARONCO (Maria Amalia) éd., *I non luoghi in letteratura. Globalizzazione e immaginario territoriale*. Coll. « Lingue e letterature Carocci », Carocci, Rome, 2005. 22 cm, 149 p., ill.

CARIO (Louis) et RÉGISMANSET (Charles), *L'exotisme : la littérature coloniale*. Présentation de Patrick Crowley, avec la collaboration de Roger Little. Réimpression. Coll. « Autrement mêmes », l'Harmattan, Paris, 2016. 22 cm, 182 p., couverture illustrée en couleur.

CENDRARS (Blaise), *Œuvres autobiographiques I*. Édition publiée sous la direction de Claude Leroy, avec la collaboration de Michel Touret. Coll. « La Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, Paris, 2013. 18 cm, 974 p.

— *Œuvres autobiographiques II*. Édition publiée sous la direction de Claude Leroy, avec la collaboration de Jean-Carlo Flückiger et Christine Le Quellec Cottier Touret. Coll. « La Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, Paris, 2013. 18 cm, 1125 p.

CENTORBI (Nadia), *L'androginia nella letteratura tedesca da Winckelmann a Kleist*.

Coll. « Proteo », Artemide, Roma, 2011. 21 cm, 390 p., ill.

CHATWIN (Bruce), *Anatomia dell'irrequietezza*. Traduit en italien par Franco Salvatorelli. Coll. « Biblioteca Adelphi », Adelphi, Milan, 1996. 22 cm, 223 p.

— *Œuvres complètes*. Traduit en français par Jacques Chabert, Georgers et Marion Scali. Coll. « Bibliothèque Grasset », Grasset, Paris, 2005. 21 cm, couverture illustrée, 1528 p.

— *L'alternativa nomade. Lettere 1948-1989*. Traduit en italien par Mariagrazia Gini. Coll. « La collana dei casi », Adelphi, Milan, 2013. 22 cm, 495 p., ill.

— *Le vie dei canti*. Traduit en langue italienne par Silvia Gariglio. 17^e édition. Coll. « Gli Adelphi », Adelphi, Milan, 2013.

CHAUCHE (Catherine), *Langue et monde. Grammaire géopoétique du paysage contemporain*. Préface de Kenneth White. Coll. « Sémantiques », l'Harmattan, Limoges, 2004. 21 cm, 254 p.

CHEBEL (Malek), *Dictionnaire des symboles musulmans. Rites, mystique et civilisation*. Coll. « Spiritualités », Albin Michel, Paris, 1995. 24 cm, 500 p.

CHELEBOURG (Christian), *L'imaginaire littéraire. Des archétypes à la poétique du sujet*. Sous la direction de Henri Mitterrand. Coll. « Fac. Littérature », Nathan, Paris, 2000. 21 cm, 191 p.

CHEVALIER (Michel), *Géographie et littérature*. Numéro spécial de « La Géographie. Hors série n°1500 bis ». Société de géographie, Paris, 2001. 25 cm, 260 p., couverture illustrée en couleur.

— éd., *La littérature dans tous ses espaces*. Par Marc Brosseau, Michel Chevalier, Paul Claval et Jean-Louis Tissier. Coll. « Mémoires et documents de géographie », CNRS, Paris, 1993. 27 cm, 141 p., couverture illustrée en couleur.

COLIN (René-Pierre), *Schopenhauer en France : un mythe naturaliste*. Presses universitaires de Lyon, Lyon, 1979. 23 cm, 230 p., couverture illustrée.

COLLOT (Michel), *Pour une géographie littéraire*. Coll. « Les essais », José Corti, Paris, 2014. 22 cm, 270 p.

— *La pensée-paysage : philosophie, arts, littérature*. Coll. « Paysage », Actes sud, Arles, 2011. 24 cm, 282 p., ill. en noir et en couleur.

COLOMBINI (Paola) et GROTTANELLI DE' SANTI (Eduardo), *Marocco. Algeria*. Coll. « Guida d'Europa e dei Paesi del Mediterraneo », Touring Club Italiano éd., Milan, 2008. 17 cm, 672 p., ill.

— *Tunisia. Libia*. Coll. « Guida d'Europa e dei Paesi del Mediterraneo », Touring Club Italiano éd., Milan, 2009. 17 cm, 672 p., ill.

COMETA (Michele), *Dizionario degli studi culturali*. Par Roberta Coglitore et Federica Mazzara. Coll. « Meltemi.edu », Meltemi, Rome, 2004. 19 cm, 571 p.

CORBIN (Alain), *L'homme dans le paysage : entretien avec Jean Lebrun*. Textuel, Paris, 2001. 21 cm, 190 p., ill. en noir et blanc, couverture illustrée en couleur.

CORCIULO (Anna) et NAPOLITANO (Maria Grazia), éd., *Maschile e femminile. Dell'identità e del confondersi*. Coordination *Donne Arci*. Coll. « Nuova Biblioteca Dedalo », Dedalo, Bari, 1984. 21 cm, 150 p.

CORSI (Dinora) éd., *Altrove. Viaggi di donne dall'antichità al Novecento*. Coll. « I libri di Viella », Viella, Rome, 1999. 21 cm, 400 p.

DARDEL (Eric), *L'homme et la terre : nature de la réalité géographique*. Nouvelle édition présentée par Philippe Pinchemel et Jean-Marc Besse. Coll. « CTHS format », Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris, 1990. 19 cm, 199 p., portr., couverture illustrée en couleur.

DE VECCHI (Pierluigi), DOSSI (Eugenia) et NEGRI (Antonello) éd., *Enciclopedia dell'Arte*. 3^e édition. En collaboration avec *Le Garzantine*. Garzanti, Milan, 2002. 21 cm, 1613 p., ill.

DEBAENE (Vincent), *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*. Coll. « Bibliothèque de sciences humaines », Gallimard, Paris, 2010. 23 cm, 521 p.

DÉJEUX (Jean), *Bibliographie de la littérature « algérienne » des français : bibliographie des romans, récits et recueils de nouvelles écrites par des Français inspirés par l'Algérie 1896-1975*. Précédé de la bibliographie des études sur la littérature algérienne des Français. Coll. « Les cahiers du C.R.E.S.M. », Centre national de la recherche scientifique, Paris, 1978. 21 cm, 116 p.

DERMENGHEM (Émile), *Le culte des saints dans l'Islam maghrébin*. 2^e édition. Coll. « L'Espèce humaine », Gallimard, Paris, 1954. In-8°, 23 cm, 352 p., pl., ill., couverture illustrée.

DUBY (Georges) et PERROT (Michelle), *Storia delle donne. L'Ottocento*. Traduit du français par Emilia Benghi, Fausta Cataldi Villari, Carlo De Nonno, Vincenzo Matera, Paolo Russo, Giorgia Viano Marogna. Roma-Bari, Laterza, 1991. 21 cm, 614 p., ill.

DUGAS (Guy) éd., *Algérie un rêve de fraternité*. Illustrations de Charles Brouty. Coll. « Omnibus », Omnibus, Paris, 1997. 20 cm, 1009 p., ill., couverture illustrée en couleur.

DUPONT (Anne-Laure), *Atlas de l'Islam. Lieux, pratiques et idéologie*. Cartographie de Guillaume Balavoine. Nouvelle édition augmentée. Coll. « Atlas/monde », Autrement, Paris, 2014. 25 cm, 96 p., ill. en noir et en couleur, cartes, plan, tabl., graph., couverture illustré en couleur.

DUPUY (Lionel) et PUYO (Jean-Yves) éd., *De l'imaginaire géographique aux géographies de l'imaginaire. Écritures de l'espace*. Coll. « Spatialités », Presses universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, Pau, 2015. 24 cm, 176 p., couverture illustrée en couleur.

DURAND (Gilbert), *L'imaginaire : essai sur les sciences et la philosophie de l'image*. Coll. « Optiques : philosophie », Hatier, Paris, 1994. 18 cm, 79 p., couverture illustrée.

ĐURIŠIN (Dionȳz) et GNISCI (Armando), *Il Mediterraneo. Una rete interletteraria*. Coll.

« Studi (e testi) italiani », Bulzoni, Rome, 2000. 24 cm, 588 p.

EGIDEO éd., *Enciclopedia Zanichelli. Dizionario Enciclopedico delle arti, scienze, tecniche, lettere, filosofia, storia, geografia, diritto, economia*. 11^e édition. Zanichelli, Boulogne, 2002. 26 cm, 2077 p., ill., CD-Rom.

FOSTER (Barbara) et FOSTER (Michael), *Le vite segrete di Alexandra David-Néel*. Traduit de l'anglais par les élèves du Master en Traduction éditoriale et Technique, Langue anglaise (année 2003/2004), Agence tuttoEUROPA. Coll. « Le Tracce », Vivalda, Turin, 2004. 23 cm, 351 p., ill.

FOUGÈRE (Eric), *Aspects de Loti. L'ultime et le lointain*. Coll. « Critiques littéraires », l'Harmattan, Paris, 2006. 22 cm, 151 p., couverture illustrée.

FRÉMONT (Armand), *La région, espace vécu*. Coll. « Le géographe », Presses universitaires de France, Paris, 1976. 21 cm, 223 p., ill.

FROMENTIN (Eugène), *Une été dans le Sahara*. Présentation et notes par Anne-Marie Christin. Le Sycomore, Paris, 1981. 22 cm, 261 p.

GABAUDE (Florence), MALEVAL (Véronique) et PICKER (Marion) éd., *Géographie poétique et cartographie littéraire*. Presses Universitaires de l'Université de Limoges, Limoges, 2012. 24 cm, 289 p., ill. en couleur, cartes, couverture illustrée en couleur.

GIDE (André), *Amyntas. Mopsus-Feuilles de route. De Biskra à Touggourt. Le renoncement au voyage*. 56^e édition. Gallimard, Paris, 1995. 17 cm, 220 p.

GRONEMANN (Claudia) et PASQUIER (Wilfried) éd., *Scènes des genres au Maghreb : masculinités, critique queer et espaces du féminin/masculin*. Coll. « Francopolyphonies », Rodopi, Amsterdam-New York, 2013. 22 cm, 339 p., ill, en noir et en couleur, couverture illustrée en couleur.

HAARMANN (Ulrich), *Storia del mondo arabo*. Traduit de l'allemand par Francesco Alfonso Leccese. Einaudi, Turin, 2010. 22 cm, 798 p., cartes, ill.

HALL (James), *L'autoritratto. Una storia culturale*. Traduit de l'anglais par Alvisé La Rocca. Coll. « Saggi », Einaudi, Turin, 2014. 24 cm, 288 p., ill.

HALL (Radclyffe), *The well of loneliness*. Hutchinson, Londres, 1986. 23 cm, 447 p.

HARTOG (François), *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*. Coll. « Bibliothèque des histoires », Gallimard, Paris, 1980. 23 cm, 386 p., ill.

HODGSON (Barbara), *Les aventurières, XVIIe-XIXe siècle. Récits de femmes voyageuses*. Traduit de l'anglais par Marc Albert et Camille Gerfaut. Seuil, Paris, 2002. 23 cm, 215 p., ill., jaquette ill.

HORNE (Alistair), *La guerre d'Algeria*. Traduit de l'anglais par Gianni Pilone Colombo. Coll. « Collana storica Rizzoli », Rizzoli, Milan, 2007. 23 cm, 689 p.

ILIFFE (John), *Les Africains. Histoire d'un continent*. Traduit de l'anglais par Jean-Paul Mourlon. Coll. « Champs », Flammarion, Paris, 1997. 18 cm, 459 p., cartes, couverture illustrée en couleur.

JACOB (Christian), *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*. Coll. « Bibliothèque Albin Michel. Histoire », Albin Michel, Paris, 1992. 23 cm, 537 p., ill., cartes.

JOURDA (Pierre), *L'exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand*. Tome I, « Le romantisme ». Coll. « Études de littérature générale et comparée », Boivin, Paris, 1938. 23 cm, 210 p.

KALÂBÂDHÎ, *Traité du soufisme. Les maîtres et les étapes*. Traduit de l'arabe par Roger Deladrière. Nouvelle édition. Coll. « La bibliothèque de l'Islam », Actes sud, Arles, 2005. 23 cm, 222 p., couverture illustrée.

KAUFMANN (Pierre), *L'expérience émotionnelle de l'espace*. 7^e édition. Coll. « Problèmes et controverses », Vrin, Paris, 1999. 22 cm, 349 p.

KERROU (Mohamed) éd., *L'autorité des saints. Perspectives historiques et socio-*

anthropologiques en Méditerranée occidentale. Postface de Lucette Valensi. Recherches sur les civilisations, Paris, 1998. 24 cm, 356 p., ill., couverture illustrée en couleur.

LACHERAF (Mostefa), *L'Algérie : nation et société*. Réimpression. Coll. « Cahiers libres », François Maspero, Paris, 1976. 22 cm, 346 p.

LEBEL (Roland), *Histoire de la littérature coloniale en France*. Coll. « Les manuels coloniaux », Larose, Paris, 1931. 25 cm, 236 p.

LEBLOND (Marius-Ary), *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*. Coll. « Critique », V. Rasmussen, Paris, 1926. In-16°, 19 cm, 63 p.

LEIRIS (Michel), *L'Afrique fantôme*. Reproduit en fac-simile de l'édition du 1934. Coll. « Tel », Gallimard, Paris, 1988. 19 cm, 655 p., carte, couverture illustrée en couleur.

LEOPARDI (Giacomo), *Canti e pensieri*. Éd. critique par Vincenzo Guarracino. 14^e édition. Coll. « Classici tascabili », Baldini Castoldi Dalai, Milan, 2012. 20 cm, 366 p.

LEVI (Peter), *Il giardino luminoso del re angelo. Un viaggio in Afghanistan con Bruce Chatwin*. Préface de Tiziano Terzani. Avec la collaboration de Maurizio Tosi. Traduit de l'anglais par Marco Bosonetto. Coll. « Einaudi Tascabili », Einaudi, Turin, 2003. In-8°, 20 cm, 298 p., ill.

LÉVY (Bertrand), *Géographie humaniste et littérature. L'espace existentiel dans la vie et l'œuvre de Hermann Hesse (1877-1962)*. Thèse, sciences économiques et sociales. Le concept moderne, Genève, 1989. 23 cm, 397 p., couverture illustrée.

— éd., *Le voyage à Genève. Une géographie littéraire*. Stendhal, Chateaubriand, Dumas, Flaubert, Nerval, Gautier, Cochet, Bauër, Gascar, Bouvier. 2^e édition. Métropolis, Genève, 1997. 21 cm, 269 p.

LEY (David) et SAMUELS (Marwyn S.) éd., *Humanistic geography : prospects and problems*. Croom Helm, Londres, 1978. 22 cm.

LINGS (Martin), *Qu'est-ce que le soufisme ?*. Traduit de l'anglais par Roger du Pasquier.

Coll. « Inédit sagesse », Seuil, Paris, 1977. 18 cm, 182 p., couverture illustrée en couleur.

LLOYD (William J.) et SALTER (Christopher), *Landscape in literature*. Coll. « Resource papers », Association of American Geographers, Washington, 1977, 28 cm, 32 p.

MARTENS (David) éd., *La pseudonymie dans la littérature française. De François Rabelais à Éric Chevillard*. Coll. « La Licorne », Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2017. 21 cm, 343 p., ill.

MARTINEZ-GROS (Gabriel) et VALENSI (Lucette), *L'Islam, l'islamisme et l'Occident : genèse d'un affrontement*. Coll. « Points. Histoire », Points, Paris, 2013. 18 cm, 339 p., couverture illustrée en couleur.

MASSON (Pierre), *André Gide : voyage et écriture*. Presses universitaires de Lyon, Lyon, 1983. 21 cm, 432 p., couverture illustrée en couleur.

MAUPASSANT (Guy de), *Au soleil*. Illustrations d'André Suréda, gravées sur bois pas Georges Lemoine. Coll. « Œuvres de Guy de Maupassant », Albin Michel, Paris, 1925. 18 cm, 309 p., ill. en noir, grav. au titre.

— *La vie errante*. Édition de référence Paul Ollendorff éd., Paris, 1890. Coll. « À tous les vents », La bibliothèque électronique du Québec, vol. 447, version 10.1. 269 p.

MERVIN (Sabrina), *Histoire de l'Islam. Fondements et doctrines*. Nouvelle édition entièrement mise à jour. Coll. « Histoires », Champs, Paris, 2010. 18 cm, 333 p., couverture illustrée en couleur.

MIDDLETON (Ruth), *Alexandra David-Néel. La vita avventurosa di una donna buddista*. Traduit de l'anglais par Giampaolo Fiorentini. Coll. « Civiltà dell'Oriente », Astrolabio Ubaldini, Rome, 1990. 21 cm, 161 p.

MIQUEL (André), *L'Islam et sa civilisation*. Avec la collaboration d'Henri Laurens. 7^e édition revue et corrigée. Colin, Paris, 2003. 23 cm, 441 p., ill., cartes, plans, couverture illustrée en couleur.

MOËNIS (Taha-Hussein), *Le romantisme français et l'Islam*. Coll. « Recherches et documents », Beirut, Dar el-Maaref, 1962. 25 cm, 515 p.

MONICAT (Bénédicte), *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19e siècle*. Coll. « Faux titre », Rodopi, Amsterdam, 1996. 22 cm, 155 p.

MONTALBETTI (Christine), *Le voyage, le monde et la bibliothèque*. Coll. « Écriture », Presses universitaires de France, Paris, 1997. 22 cm, 259 p.

MOURA (Jean-Marc), *La littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XXe siècle*. Coll. « Bibliothèque de la littérature générale et comparée », Champion, Paris, 1998. 23 cm, 482 p.

— *L'Europe littéraire et l'ailleurs*. Coll. « Littératures européennes », Presses universitaires de France, Paris, 1998. 22 cm, 200 p.

MORETTI (Franco), *La letteratura vista da lontano*. Avec un essai de Alberto Piazza. Coll. « Saggi », Einaudi, Torino, 2005. 22 cm, 147 p., ill.

— *Atlas du roman européen*. Traduit de l'italien par Jérôme Nicolas. Coll. « La couleur des idées », Seuil, Paris, 2000. 21 cm, 235 p., ill., tabl., graph., cartes, couverture illustrée en couleur.

MUZZARELLI (Federica), *L'invenzione del fotografico. Storia e idee della fotografia dell'Ottocento*. Coll. « Piccola biblioteca Einaudi. Mappe », Einaudi, Turin, 2014. 21 cm, 254 p., ill.

NATANSON (Maurice), *Literature, philosophy and social sciences. Essays in Existentialism and Phenomenology*. Nijhoff, La Haye, 1962. 25 cm, 220 p.

NÉAUMET (Jean) éd., *Le soufisme la voie de l'Unité, doctrine et méthode*. L'originel, Paris, 1980. 21 cm, 187 p., ill., couverture illustrée.

OLIVER (Roland) et SANDERSON (George Neuille) éd., *The Cambridge History of Africa, From 1870 to 1905*. Cambridge University Press, Cambridge, 1985. 24 cm, 956 p.,

ill.

ONFRAY (Michel), *Théorie du voyage. Poétique de la géographie*. Coll. « Le livre de poche. Biblio essais », Librairie générale française, Paris, 2007. 18 cm, 125 p., couverture illustrée en couleur.

PEPICELLI (Renata), *Femminismo islamico : Corano, diritti, riforme*. Coll. « Quality Paperbacks », Carrocci, Rome, 2010. 22 cm, 137 p.

PERRIER (Jean-Claude), *André Gide ou la tentation nomade*. Flammarion, Paris, 2011. 28 cm, 191 p., ill. en noir et en couleur, couverture illustrée en couleur.

PEYSSONNEL (Jean-André), *Voyages dans les régences de Tunis et Alger*. Reproduction en fac-simile. Présentation et notes de Lucette Valensi. Coll. « [Ré]découverte. Littérature et voyages », la Découverte, Paris, 2001. 22 cm, 267 p., cartes.

POCOCK (Douglas Charles David) éd., *Humanistic geography and literature. Essays on the experience of place*. Coll. « Croom Helm series in geography and environment », Totowa, N.J., Barnes and Noble Books, Londres, 1981. 23 cm, 224 p., ill.

POLI (Annorosa), *L'Italie dans la vie et dans l'œuvre de George Sand*. Réimpression. Coll. « Biblioteca del viaggio in Italia », Centro Interuniversitario di Ricerche sul Viaggio in Italia, Moncalieri, 2000. 24 cm, 507 p., cartes.

PROIETTI (Paolo), *Specchi del letterario : l'imagologia. Percorsi di letteratura comparata*. Coll. « Le parole e le cose », Sellerio, Palerme, 2008. 21 cm, 168 p.

QUELLA-VILLÉGER (Alain) et VERCIER (Bruno), *Aziyadé suivi de Fantôme d'Orient de Pierre Loti*. Coll. « Foliothèque », Gallimard, Paris, 2001. 18 cm, 226 p., couverture illustrée.

REDOUANE (Najib) éd., *Francophonie littéraire du sud. Un divers singulier. Afrique, Maghreb, Antilles*. Coll. « Études transnationales, francophones et comparées », l'Harmattan, Paris, 2006. 22 cm, 286 p., couverture illustrée en couleur.

RELPH (Edward), *Rational landscapes and human geography*. Coll. « Croom Helm series in geography and environment », Croom Helm, Londres, 1981. 23 cm, 231 p., ill.

— *Place and placelessness*. Coll. « Research in planning and design », Pion Limited, Londres, 1976. 23 cm, 156 p., ill.

ROSSI (Luisa), *L'altra mappa. Esploratrici, viaggiatrici, geografe*. Présentation de Margherita Hack. Coll. « Passages », Diabasis, Reggio Emilia, 2005. 23 cm, 351 p., ill.

ROUX (Michel), *Le désert de sable. Le Sahara dans l'imaginaire des Français (1900-1994)*. Préface de Théodore Monod, Coll. « Histoire et perspectives méditerranéennes », l'Harmattan, Paris, 1996. 24 cm, 204 p., ill., tabl., graph., couverture illustrée.

SAID (Edward Wadie), *Culture et impérialisme*. Traduit de l'anglais par Paul Chemla. Fayard, Le Monde diplomatique, Paris, 2000. 24 cm, 558 p., couverture illustrée en couleur.

— *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*. Traduit de l'anglais par Catherine Malamoud. Préface de l'auteur traduite par Sylvestre Meininger, préface à l'édition française de Tzvetan Todorov, postface de l'auteur traduite par Claude Wauthier. Coll. « Points. Essais », Seuil, Paris, 2005. 18 cm, 578 p., couverture illustrée en couleur.

SAINT-EXUPÉRY (Antoine de), *Terre des hommes*. Première édition du 1939. Parution 1972. Coll. « Folio », Gallimard, Paris, 2016. In-16, 192 p., couverture illustrée en couleur

SAND (George), *Œuvres autobiographiques I*. Texte établi, présenté et annoté par Georges Lubin. Coll. « La Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, Paris, 1970. 18 cm, 1470 p.

— *Œuvres autobiographiques II*. Texte établi, présenté et annoté par Georges Lubin. Coll. « La Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, Paris, 1971. 18 cm, 1638 p.

SANSOT (Pierre), *Poétique de la ville*. Avec une préface de Michel Dufrenne. Coll. « Collection d'esthétique », Klincksieck, Paris, 1973. 23 cm, 422 p.

SARTRE (Jean-Paul), *L'existentialisme est un humanisme*. Présentation et notes par Arlette

Elkaïm-Sartre. Coll. « Folio. Essais », Gallimard, Paris, 1996. 18 cm, 108 p., couverture illustrée en couleur.

SCHWARZENBACH (Annemarie), *La via per Kaboul*. Postface de Roger Perret. Traduit en italien par Tina d'Agostini. Il Saggiatore, Milan, 2002. 23 cm, 160 p., ill.

SEGALEN (Victor), *Essai sur l'exotisme, une esthétique du Divers*. Textes présentés et annotés par Dominique Lelong. Coll. « Bibliothèque artistique et littéraire », Fata Morgana, Saint-Clément, 1994. 22 cm, 91 p., couverture illustrée.

SEURAT (Marie), *Mon royaume de vent : souvenirs de Hester Stanhope*. Grasset, Paris, 1994. 21 cm, 250 p.

TUAN (Yi-Fu), *Space and place : the perspective of experience*. University of Minnesota, Londres, Minneapolis, 1977. 23 cm, 235 p.

TURRI (Eugenio), *Gli uomini delle tende. Dalla Mongolia alla Mauritania*. Coll. « Luoghi », Bruno Mondadori, Milan, 2003. 21 cm, 337 p., ill.

VALENSI (Lucette), *Le Maghreb avant la prise d'Alger (1790-1830)*. Coll. « Questions d'histoire », Flammarion, Paris, 1969. 17 cm, 140 p., tabl., graph., couverture illustrée.

VON GRUNEBAUM (Gustav) éd., *Breve storia universale Feltrinelli. L'Islamismo II. Dalla caduta di Costantinopoli ai nostri giorni*. Traduit de l'allemand par Exio Turbiani. Feltrinelli, Milan, 1962. 23 cm, 523 p., ill.

WESTPHAL (Bertrand), *La géocritique. Réel, fiction, espace*. Coll. « Paradoxe », Les éditions de minuit, Paris, 2007. 22 cm, 278 p.

— éd., *La géocritique mode d'emploi*. Introduction par Jean-Marc Grassin. Coll. « Espaces humains », Presses Universitaires de Limoges, Limoges, 2000. 24 cm, 311 p., ill., couverture illustrée en couleur.

WHITE (Kenneth), *Une stratégie paradoxale. Essais de résistance culturelle*. Presses universitaires de Bordeaux, Bordeaux, 1998. 21 cm, 257 p., couverture illustrée en couleur.

2. Contributions et articles

BEN SAAD (Abdallah), CHICHE (Jeanne), JAUBERT (Ronald) et BARBOUZE (Alain), « Chapitre 7 – Sauvegarder les espaces collectifs et de parcours », *MediTERRA*. Montpellier, Centre international de hautes études agronomiques méditerranéennes, Plan Bleu, Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.), 2009, p. 243-275.

BENKADA (Saddek), « Espace – Acteurs sociaux – Altérité », *Insaniyat. Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*. Oran, CRAFT, Oran, avril – juin 2005, 96 p.

BENRAMDANE (Farid) éd., « Maghreb : culture, altérité », *Insaniyat. Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*. Oran, CRAFT, septembre – décembre 1999, vol. 3, n°9, 181 p.

BOUVET (Rachel) et MARCIL-BERGERON (Myriam), « Pour une approche géopoétique du récit de voyage ». Sous la direction de Patrick Thériault et Anne-José Villeneuve. *Arborescences : revue d'études françaises*. Toronto, Département d'études françaises de l'Université de Toronto, juillet 2013, n°3, « Lire le texte et son espace : outils, méthodes, études ».

BOUVIER (Nicolas), « La Suisse de Bouvier ». Entretien 1995. *Carnets de JLK. Riches heures de lecture et écriture*.

COLLOT (Michel), « Point de vue sur la description des paysages », *Espace géographique*. 1986, vol. 15, n°3, p. 211-217.

— « L'espace des figures », *Littérature*. Paris, 1987, vol. 65, n°1, p. 84-95.

— « Lyrisme et réalité », *Littérature*. Paris, 1998, n°110, p. 38-48.

— « Pour une géographie littéraire », *Fabula : Littérature, histoire, théorie*. Paris, mai 2011, n°8, « Le partage des disciplines ».

DESPOIS (Jean), « Les paysages agraires traditionnels du Maghreb et du Sahara septentrional », *Annales de Géographie*. Paris, 1964, Colin, vol. 73, n°396, p. 129-171.

DÉTRIE (Muriel), « Le voyage en Orient dans l'œuvre de Nicolas Bouvier : quête d'ailleurs et désorientation », dans LANÇON (Daniel) et NÉC (Patrick) éd., *L'Ailleurs depuis le romantisme*. L'Harmattan, Paris, 2009, p. 329-348.

DROUOT (Catherine) et VERGNIOT (Olivier), « Victor Barrucand : un indésirable à Alger », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*. Aix-en-Provence, 1984, Centre National de la Recherche Scientifique et des Universités d'Aix-Marseille, vol. 37, n°1, « Le Maghreb dans l'imaginaire Français. La colonie, le désert, l'exil », p. 31-36.

ENTRINKIN (T. Nicholas), « Contemporary Humanism in Géography », *Annals of the Association of American Geographers. S.l.*, décembre 1976, vol. 66, n°4, p. 615-632.

FAVRET (Jeanne), « La segmentarité au Maghreb », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*. Paris, 1966, vol. 6, n°2, p. 105-111.

FORGEAU (Catherine), « Du récit ethnologique à la fiction romanesque. Pour une "mise en œuvre" de la réalité », *L'homme et la société*. Paris, 1999, vol. 134, n°4, p. 45-62.

HENRY (Jean-Robert) éd., « Le Maghreb dans l'imaginaire français », *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée*. Aix-en-Provence, 1984, Centre National de la Recherche Scientifique et des Universités d'Aix-Marseille, n° 37, 230 p.

KASSAB-CHARFI (Samia) éd., « Mascunin/Fémilin. Sexte et révolutions », *Expressions maghrébines. Revue de la Coordination Internationale des Chercheurs sur les Littératures Maghrébines*. Broadway, New Orleans, 2015, vol. 14, n°2, 181 p.

KURAT (A.N.), « L'impero sotto Maometto IV », traduit de l'anglais par Giovanni Vailati, dans CARSTEN (Francis Ludwig) éd., *Storia del mondo moderno, La supremazia della Francia. 1648-1688*. Milan, Garzanti, 1968, p. 645-669.

LESTRINGANT (Frank) et MOUSSA (Sarga) éd., « Le désert, l'espace et l'esprit (Moyen-Age – XXe siècle », *Revue de sciences humaines*. Paris, avril-juin 2000, n°258.

LÉVY (Bertrand), « Géographie culturelle, géographie humaniste et littérature. Position épistémologique et méthodologique », *Géographie et cultures*. Paris, mars 1997, n°21, p.

— « Voyage et tourisme. Malentendus et lieux communs », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*. Genève, 2004, vol. 144, n°1, « Voyage, tourisme, paysage », p. 123-136.

— « Géographie et littérature. Une synthèse historique », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*. Genève, 2006, vol. 146, « Géographie et littérature », p. 25-52.

LIONEL (Gauthier), « L'Occident peut-il être exotique ? De la possibilité d'un exotisme inversé », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*. Genève, 2008, vol. 148, « L'exotisme », p. 47-64.

MATHIEX (Jean), « Il Mediterraneo », dans BROMLEY (John Selwyn) éd., *Storia del mondo moderno, l'ascesa della Gran Bretagna e della Russia (1688-1713/1725)*. Traduit de l'anglais par Carlo Capra. Garzanti, Milan, 1971, p. 647-685.

MAURER (Gerard), « L'homme et les montagnes atlastiques au Maghreb », dans *Annales de Géographie*. Paris, 1996, Colin, vol. 105, n° 587, p. 47-72.

PASQUALI (Adrien), « Langue et littérature en Suisse romande : paradoxes et fécondités », *Littérature*, 1996, n°101, « L'écrivain et ses langues », p. 63-72.

RAVIOT (Jean-Robert), « Ella Maillart, *Parmi la jeunesse russe* », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*. 1996, vol. 27, n°1, p. 204-208.

SHUVAL (Tal), « Remettre l'Algérie à l'heure ottomane. Questions d'historiographie ». Sous la direction d'Anne-Laure Dupont et Catherine Mayeur-Jaouen. *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*. Aix-en-Provence, avril 2002, n° 95-98, « Débats intellectuels au Moyen-Orient entre les deux guerres », p. 423-448.

VOITURET (Denis), « Ella Maillart : un "nouveau genre" de voyageuse (1923-1935), *Téoros*, 2010, vol. 29, n°2, « Tourisme et femmes », p. 119-127.

ZIETHEN (Antje), « La littérature et l'espace ». Sous la direction de Patrick Thériault et Anne-José Villeneuve. *Arborescences : revue d'études françaises*. Toronto, Département

d'études françaises de l'Université de Toronto, juillet 2013, n°3, *Arborescences : revue d'études françaises*, n°3, juillet 2013, « Lire le texte et son espace : outils, méthodes, études ».

3. *Dossiers de presse*

Documents Algériens, Synthèse de l'activité algérienne. Gouvernement général de l'Algérie éd., Alger, 1^{er} janvier – 31 décembre 1948. In-4°, 257 p.

Documents Algériens, Synthèse de l'activité algérienne. Gouvernement général de l'Algérie éd., Alger, 1^{er} janvier – 31 décembre 1949. In-4°, 380 p.

Documents Algériens, Synthèse de l'activité algérienne. Gouvernement général de l'Algérie éd., Alger, 1^{er} janvier 1950 – 31 décembre 1950. In-4°, 265 p.

Documents Algériens, Synthèse de l'activité algérienne. Gouvernement général de l'Algérie éd. Alger, 1^{er} janvier – 31 décembre 1951. In-4°, 288 p.

Confréries. Zaouïas, Les Aissaoua. Coll. 27.1, vol. 1 et 2, Centre culturel Algérien, Paris.

4. *Actes de colloque*

BONN (Charles) et JOUBERT (J.L.) éd., *Itinéraires et contacts de cultures. Le roman colonial*. Actes du colloque du 10 et 11 septembre 1987, Centre d'études de nouveaux espaces littéraires, Centre d'études francophones (Paris IV et La Réunion). L'Harmattan, Paris, 1991. 24 cm, 157 p.

BOURGUINAT (Nicolas) éd., *Le voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (XVIII^e-XX^e siècles)*. Actes du colloque de Strasbourg du 10 novembre 2006, Université Marc Bloch de Strasbourg, Équipe de recherche en sciences historiques. Coll. « Sciences de l'histoire » Presses universitaires de Strasbourg, Strasbourg, 2008. 24 cm, 152 p., ill. en couleur.

CHASSAY (Jean-François) et GERVAIS (Bertrand) éd., *Les lieux de l'imaginaire*. Actes du colloque de Montréal du mai 2011, Université de Montréal. Liber, Montréal, 2002. 23 cm, 306 p.

C.I.E.R.E.C. éd., *Lire le paysage, lire les paysages*. Actes du colloque du 24 et 25 novembre 1983, Université de Saint-Étienne, Centre Interdisciplinaire d'étude et de recherches sur l'expression contemporaine. CIEREC, Saint-Étienne, 1984. 24 cm, 314 p., ill., plans., couverture illustrée.

DAGOGNET (François) éd., *Mort du paysage ? Philosophie et esthétique du paysage*. Actes du colloque de Lyon du 1981. Coll. « Milieux », Champ Vallon, Seyssel, 1982. 21 cm, 238 p., ill., couverture illustrée en couleur.

DELL'AGLIO (Emmanuel) et LEGRAND (Yolande), *Horizons de Kenneth White. Littérature, pensée, géopoétique*. Actes du colloque de Bordeaux du 28 février et du 1^{er} mars 2008, Association régionale des diplômés d'Université d'Aquitaine. Isolato, Paris, 2008. 22 cm, 188 p., couverture illustrée.

GILLET (Alexandre) et LÉVY (Bertrand) éd., *Marche et paysage. Les chemins de la géopoétique*. Actes du colloque de Genève du 26 et 27 mars 2004. Métropolis, Genève, 2007. 21 cm, 269 p., couverture illustrée en couleur.

GRASSIN (Jean-Marie), VION-DURY (Juliette) et WESTPHAL (Bertrand), *Littérature et espaces*. Actes du XXX^e Congrès de la Société Française de Littérature Générale et Comparée, Limoges 20-22 septembre 2001. Coll. « Espaces humains », Presses universitaires de Limoges, Limoges, 2003. 24 cm, 668 p., couverture illustrée en couleur.

GRAVE (Jaël) éd., *L'imaginaire du désert au XX^e siècle*. Actes du colloque de l'Université d'Artois du 23 janvier 2008. Coll. « Là-bas », l'Harmattan, Paris, 2009. 24 cm, 289 p., ill., couverture illustrée.

HALEN (Pierre), NAUROY (Gérard) et SPICA (Anne), *Le désert, un espace paradoxal*. Actes du colloque de Metz du 13-15 septembre. Coll. « Recherches en littérature et spiritualité », P. Lang, Berne, 2003 2001. 21 cm, 592 p.

HENRY (Jean-Robert) et MARTINI (Lucienne) éd., *Littératures et temps colonial. Métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique*. Actes du colloque d'Aix-en-Provence du 7 et 8 avril 1998, Archives nationales d'Outre mer d'Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, Mémoires méditerranéennes.

Coll. « Mémoires méditerranéennes », Édisud, Aix-en-Provence, 1999. 24 cm, 344 p., ill., couverture illustrée.

SEGLER-MESSNER (Silke) éd., *Voyages à l'envers : formes et figures de l'exotisme dans les littératures post-coloniales francophones*. Actes du colloque « Voyages à l'envers » de Stuggart (Allemagne) du 21, 22 et 23 septembre 2006, Akademie Schloss Solitude. Presses universitaires de France, Strasbourg, 2009. 24 cm, 198 p., couverture illustrée en couleur.

WEBER (Jacques) éd., *Littérature et histoire coloniale*. Actes du colloque de Nantes du 6 décembre 2003. Les Indes savantes, Paris, 2005. 22 cm, 374 p., couverture illustrée en couleur.

Index des noms propres¹

A

Abd-el-Kader 102
Abdallah ben Mohammed ben Lakhdar
25 127
Abdel Aziz Osman 20 23
Abdelmajid Yakhlef 110
Abou Naddara 19 126 137 178 180 222
Adam, Paul 31
Ali Abdul Wahab 16 20 32 126 131 137
179 222
Ali-Khodja 82
Allan-Poe, Edgar 32
Allix, Véronique 88
Ammianus Marcellinus 99
Andezian, Sossie 13 83 136 258
Archavir 19 181
Austen, Alice 211
Avocat, Charles 248
Aynard, Raymond-Joseph 111-112

B

Bachelard, Gaston 235-236
Bailly, Antoine 132
Baker, Samuel White et Florence 87
Bakounine, Mikhaïl 16-17
Balzac, Honoré de 208 210 262
Barrucand, Victor 10-11 23 26-27 29
35-83 91 161 171 181
Bashkirtseff, Marie 32
Baudelaire, Charles 32 125
Belbey, cheikh d'Adrar 110
Bellaredj, Boudaoud 84
Benaben, Luce 88
Berger, John 29
Bernard, Augustin 105-106 109 111
Berque, Augustin 114 135
Bertrand, Louis 84 257

Bielski, Nella 29
Bird, Isabelle 87
Bodichon, Barbara 88
Bonaparte-Wyse, Maria Laetizia 22
Bonaud, Christian 118
Bonheur, Rosa 204
Boomers, Sabine 225 228
Bou-Amama 27 54 161
Bouchot, M. 27
Bugeaud, Thomas Robert 103
Boumezrag 102
Bourget, Paul 31
Bourqui, Jules 28
Bouvet, Rachel 13 40 138 146-147 230
238 243 247-248
Bouvier, Nicolas 251-254
Brahimi, Denise 37 129 256
Buber, Martin 133
Bulhiod, Chloé 36
Blunt, Lady Anne 87
Buttimer, Anne 135

C

Cahun, Claude 206 211-213
Cario, Louis 256
Cauvet, Gaston Edouard Jules 137
Cendrars, Blaise 251
Cézanne, Paul 238
Charles X 102
Charles-Roux, Edmonde 18 20 23-24
29 31-32 83 85-86 92 118 121 127
129 131 180 258
Chateaubriand, François-René de 31
Chatwin, Bruce 224-228
Chopin, Frédéric 208
Conrad, Joseph 261
Crowley, Patrick 256

¹ L'index des noms propres ne prend pas en compte – pour des raisons pratiques et pour la sauvegarde de la valeur scientifique des passages cités – les noms présents dans l'annexe.

D

D'Annunzio, Gabriele 33
 D'Eaubonne, Françoise 16 30 129
 D'Octon, Paul Vigne 81
 Dardel, Eric 144
 David-Néel, Alexandra 204 206 210
 213-217
 De Cavignac, Émile 103
 De Loustal, Jacques 28
 De Moerder 10 15-18 20-22 28 31 128
 131 181
 Augustin 15-16 18-23 24 26 32 121
 126 130-131 139 227 240-241
 Constantin 15
 Élisabeth 15
 Natalia 10 15-16 20-22 28 131 181
 Natalia (fille) 17-18
 Olga 15
 Pavel 15
 Sofia 15
 Vladimir 15 21
 De Musset, Alfred 207-208
 De Noailles, Anna 87
 De Susbielle, Adolphe Roger 21 161
 Deaudet, Alphonse 31
 Debaene, Vincent 259-260
 Delacour, Marie-Odile 13 20 35-37 40
 42-44 46-50 52 55 58-62 64 67 69 71
 73 75-81 90 126 141 179 182 193
 255 264
 Delahaye, Jules 23
 Dermenghem, Émile 114-115
 Designy, Charles 28
 Desmichels, Louis Alexis 103
 Despois, Jean 99
 Détrie, Muriel 254
 Dieulafoy, Jane 87 205
 Djilani, Abd-el-Kader 24 171 184
 Dorval, Marie 207
 Dostoïevski, Fiodor 31
 Doyon, René-Louis 11 29 36-37 47 71-
 72 74-76 83 89 138 179 181
 Drouot, Catherine 38
 Dumas, Alexandre 22

Dupont, Anne-Laure 116
 Dupont, Martin 27

E

Edwards, Emma 203
 El Hadj Abdelkader 185
 El-Mokrani 102
 Emelife, Aindrea 213
 Errera, Eglal 26 30 37 127
 Eydoux, Henri-Paul 85-86

F

Favret, Jeanne 97
 Ferchiou, Sophie 114
 Ferry, Jules 106 108
 Flaubert, Gustave 85 208 210 256
 Forey, Élie Frédéric 103
 Forgeau, Catherine 259
 Frémont, Armand 132-133
 Freud, Sigmund 212
 Fridel, (lieutenant) 21
 Fromentin, Eugène 31 33-34 85 120
 177 256

G

Gagnebin, Murielle 238
 Gambetta, Léon 108
 Gautier, Théophile 85
 Geertz, Clifford 114
 Gellner, Ernst 98
 Gide, André 86-87 256
 Goldman, Emma 205
 Goncourt, Edmond Huot et Jules de 33-
 34 125
 Graham, Maria 87

H

Hadj Bachir Tidjani 110
 Hall, Radclyffe 204
 Haustont, Jean 215
 Hayr ad-din 108

Hérodote 99
Horne, Alistair 96 102
Hubert, Mariette 83
Hugo, Victor 22 32
Huleu, Jean-René 13 20 35-37 40 42-44
46-50 52 55 58-62 64 67 69 71-73
75-81 90 126 141 179 182 193 255
264

J

Jourda, Pierre 257

K

Kalābādhi 117
Kerrou, Mohamed 114
Kobak, Annette 30 129
Kohn, Richard 136

L

La Boétie, Étienne de 208
La Roche, Sophie 205
Lacheraf, Mostefa 102 109
Lattimore, Owen 101
Ledesma Pedraz, Manuela 216
Leiris, Michel 84 136 258-260
Leopardi, Giacomo 99
Letord, Eugène 19 22 126 130 137 222
Lévy, Sadia 27
Lionel, Gauthier 224
Lorrain, Marine 215
Loti, Pierre 31 33-34 36 50 85 120 125
224
Louis-Philippe d'Orléans 102
Lyautey, Louis Hubert Gonzalve 27-28
136-137 161-162 255 268

M

M'halla, Moncef 115
Maâley, Mohamed 132
Mackworth, Cecily 29 37
Mahmoud Saadi 24 27 127 130 132 139

141-144 146-147 167 175 178 217
Mahomet 111 113 115-117
Maillart, Ella 251-254
Malherbe, Suzanne 212
Malinowski, Bronislaw 258
Marcil-Bergeron, Myriam 230 248-249
Marival, Raymond 27
Maschler, Tom 226
Masse, Danièle 38 81 91
Mathiex, Jean 96
Maupassant, Guy de 85-86 218
Meryon, Charles Lewis 88
Mohammed Ben Taïeb 23
Mohammed El Khoudja Ben Abdallah
Hamidi 19
Mohammed el-Lachmi 127
Moitessier, Bernard 248
Monet, Claude 238
Montaigne, Michel de 208 226
Montalbetti, Christine 185
Morès, Marquis et/ou Marquise de 22-
23
Moretti, Franco 261
Moussau, Djouner 83
Muzzarelli, Federica 211

N

Nadson, Sémion Iakovlevitch 19 125
131 181
Napoléon I^{er} 22
Napoléon III 107
Nerval, Gerard de 22
Nietzsche, Friedrich Wilhelm 17
Noiré, Maxime 27 65

O

Onfray, Michel 218 221
Orsini, Jean Martin 28

P

Pachkov, Lydia 22-23 31 205
Pascal, Blaise 226

Perec, Georges 230
Perret, Roger 83 252
Perrot, Michelle 31 205
Pessoa, Fernando 130
Petherik, Katherine et John 87
Pfeiffer, Ida 88
Picard, Aurélie 88
Platon 205
Pocock, Douglas C. 133-134
Proust, Marcel 226
Pujat, Frédéric Séraphin Camille 137

R

Raffestin, Claude 132
Randau, Robert 27 29 38 41 43 130
136-138
Rattazzi, Urbano 22
Régismanset, Charles 256
Rezzoug, Simone 29 36-37 82 140 143
Richepin, Jean 32
Rimbaud, Arthur 16
Robert, Claude-Maurice 29-30 82
Rochd, Mohammed 16 21 23-24 26 28
30 35-37 43-44 46-49 51-54 56-71 78
80-81 84-85 90 120 125 138 154 224
250 254 264
Rodès, Jean 41 257
Rousseau, Jean-Jacques 32 99

S

Saint-Simon, Henri de 204 206
Sainte-Beuve, Charles Augustin de 22
Salluste 99
Samuels, Marwyn 245
Sand, George 22 204-211
Sandeau, Jules 207
Sansot, Pierre 133 140
Sartre, Jean-Paul 245
Schopenhauer, Arthur 17 32
Schwartz, Charles 19
Schwarzenbach, Annemarie 251-254
Segalen, Victor 224
Shakespeare, Nicholas 227

Shoenlaub, (pharmacien) 19
Shuval, Tal 97
Si Ahmed el Hachmi 25
Si Mohammed Ben Menouar 27
Sidi Brahim 27
Sidi el Hassein Ben Brahim 24
Sidi Mabrouk 24
Sidi Mohammed Belkassem 149
Sidi Mohammed Elimam 25
Slimène 24-27 32 36 39 93 123 128-129
131 180 219
Stanhope, Lady Esther 83 88
Stephan, Raoul 29 82 129
Stevenson, Robert Louis 226
Stoll-Simon, Catherine 84 249
Sue, Eugène 22

T

Taste, (docteur) 25 51 137
Tavernier, Tiffany 15 24-25 28 81 118
129-130 187 239 255
Tery, Simone 216
Tinne, Alexandrine 87
Toulat, Antoine Maximin 22 155
Tourgueniev, Ivan 31
Tristan, Flora 205
Trofimovsky, Alexandre 15-18 20-21
31-31 130-131 206 267
Vava 16 18 26 31 129 131 153
Turri, Eugenio 100-101

V

Vergniot, Olivier 38
Vernet, Thierry 252
Vidal de la Blanche, Paul 135
Vivicorsi, Édouard 19 130 137 206 223
Volquin, Suzanne 205
Von Sivers, Peter 108

W

Walkowitz, Judith R. 203
Weber, Max 114

Wortley Montagu, Lady Mary 87

Y

Yourcenar, Marguerite 205

Z

Zeyneb, Lella 27 137 165

Zola, Émile 31-32 34 125 140

Index des lieux¹

A

Afghanistan 227 251-252
Aflou 193 283
Afrique 10 24 46 77 87 94-95
98 100 116 121-122 125-127 137 153
162 177 182 191 221 227 258
Ahansal 98
Aïn El Berd 273 279
Aïn El Hadjar 152 283
Aïn Ousseïra 283
Aïn-Sefra 10 28 35 43 53 81 89 94 96
106 148 152 161 173 197-198 283
Aix-en-Provence 13 25-26 33 36 44 52
222 255
Alger 20 26 38 56 60 94-96 98 102
104-105 110 122 149 152 159 177
221 269 279 281
Algérie 10 17-18 20 26 39 42 84 87 90
95-96 99 102-105 107 109-111 119
122 128 130 137 161 175 178 198
213 223 244 256 269
Allemagne 15
Amiche 25 151 273
Amira 152 271
Angleterre 203 207 227
Annaba 19 21 269
Asie 100 116 220
Atlas 95-96 98
Aumale 105 281
Aurès 95 172
Australie 227

B

Bab-el-Gorjani 154 189 192-193 197
Bab-Menara 235
Bagdad 24 87 167 171 184
Barika 273
Batna 25 94-95 105 148 158 232 240

269 273 275
Béchar 27 94 96 148 157 161 283
Béhima 25-26 127 151 165 221 273 275
Béja 94 273
Belgrade 87
Ben-Zireg 157 283
Beni-Mered 281
Beni-Ounif 27 41 60 94 96 152, 157
173 197 231 283
Bénin 227
Berlin 15 251
Berressof 151 273
Berrouaghia 281
Beyrouth 32
Bir bou Chahma 151 273 275
Bir bou Rekba 152 271
Bir Ourmès 273
Bir Stihl 273 279
Birkhadem 281
Birmandreis 281
Birmanie 214
Birtouta 281
Biskra 21-22 94-95 151 269 273 275
279
Blida 18 105 281
Boghari 149
Bône 21 36 94-95 102 105 149 153 215
269 273 275 281
Bordj Baniou 279
Bordj Saâda 273
Bordj-bou-Arreridj 95 269 279
Bordj-Ferdjeun 221
Botswana 227
Bou-Ayech 283
Bou-Djeloud 148
Bou-Ficha 152 271
Bou-Karnine 238
Bou-Rached 152
Bou-Saâda 27 94-96 149 156 166
176 221 241 269 279 281

¹ L'index des lieux ne prend pas en compte – pour des raisons pratiques et pour la sauvegarde de la valeur scientifique des passages cités – les noms présents dans l'annexe. En outre, les noms des lieux faisant partie du titre de romans, de contes, de notes, d'articles et de monographies etc., n'ont pas été pris en compte.

Bouchared 283
Boufarik 281
Bougie 102 105
Bouïra 279 281
Brésil 227
Bruxelles 215

C

Cagliari 22 36 181 220
Cameroun 227
Carthage 238
Ceylan 214 252
Champel 251
Châtelard 15
Cheffa 273
Chegga 94 269 273 275
Chellala 279 283
Chili 227
Chine 153 214 227 251-252
Chlef 94 96 269 281
Chott Chergui 96
Chott El Djerid 96 148
Chott El Hodna 95
Chott Melrhir 95
Chott Merouan 148
Chott Seldjoui 190
Chott Tigri 156
Constantine 24 26 94-96 102 104-105
128 269
Constantinople 87
Corée 214 252

D

Debila 151 273
Djebel Amour 95 193-194
Djebel Bessabaa 283
Djebel Bou Kahil 95
Djebel Ksour 95
Djebel Zaghuan 190
Djebel Zougoun 273
Djefair 273
Djemila 95
Djenan-ed-Dar 56 152 231 235 283

Djenen-bou-Reza 152
Djurdjura (massif du) 95
Doueïs 283
Duveyrier 143 283

E

Écosse 227
Égypte 31 116
El Bahira 190
El Bayadh 283
El Djem 152
El Eulma 279
El Guerrah 275
El Hamel 27 149 269 279
El Kheiter 283
El Khroub 273
El Merayer 273 279
El Mguébra 151 232 275
El Moggar 273 279
El Morkad 237
El Oued 21-25 33 49 94 137 142 144
148 151 167 173-175 177 181 219
220-221 231 238 240 262 269 273
275 277 279
Elakbab 25 145
Espagne 98 211 227
Europe 10 19 51 119 121-122 153 179
189 204 213-216 220 223 227 234
252 257
Extrême Orient 214 216

F

Fez 97
Figuig 55-56 94 96 148 160-161 283
France 19 22 38 44 86 88 102-104
106-108 161-162 194 198 205 211
214 216-217 223 227 255-256
Fribourg 15

G

Gabès 96
Gara 148

Genève 10 15-16 18 21 28 31 47 89 137
180 238 241 251 253
Geryville 198 283
Ghadamès 151 273
Ghardaïa 95 106 281
Grand Erg Occidental 95
Grand Erg Oriental 95
Grande-Bretagne 108
Grèce 227
Guelma 94-95 105 215 273
Guemar 151 269 273 275 277

H

Hadjerath M'Guil 283
Halfaouïne 73
Hammam-el-Lif 271
Hammamet 152 271
Hamyan 198
Hassen Ben Ali 281
Hauts Plateaux 41 149 152 156

I

Île de la Magdalena 22
Inde 87 116 214-215 227 251
Indochine 214-215
Iran 87 116 227 251
Irlande 227
Istanbul 19 87 96
Italie 22 108 181 211 227

J

Japon 214 252

K

Kabylie 95 107 149
Kairouan 152
Kalaâ-Srira 152
Kalahari 226
Kasr Hellel 152 271
Kenadsa 27 64 67 94 96 148 160 164
283

Kenya 227
Khenchela 269 273
Kouïnine 148 151 275

L

La Goulette 215
La Mecque 105 183
Laghout 110 149
Lalla-Khadidja 95
Livourne 22
Loverdo 281

M

M'guebrah 273
M'guétla 279
M'Sila 279
M'zab (relief du) 95
Madagascar 157 161
Maghreb 10-12 19-20 24 26 28 84-89
91-94 96-97 99 102 105-106 110 116
119-124 126-127 130 132 135-138
140-144 146-148 154 160 163-167
169 173 175-176 178-179 184 186-
189 195-197 205-206 210 212 214
217 220-221 223-224 227-228 230
236 239-240 244-246 248-249 253-
254 256 264 266-267
Mansourah 283
Marnia 283
Maroc 96-97 127 155-156
178 194
Marseille 17-18 21-23 26 89 95 121 125
144 152-153 215 223 273 275
Mascara 105
Maxula-Rhadès 152 271
Méchéria 198
Médéa 94 105 269 281
Méditerranée 96 153
Medjerda (monts de) 95
Medjez 279
Mektar 283
Menzel-dar-bel-Ouar 152 271
Meyrin 17 31

Mezrou 283
Mguétla 275
Miliana 105
Moknine 152 271
Monastir 96 152 166 271
Mongolie 214
Montpellier 39
Montreux 15-16
Moscou 16 128
Mostaganem 105
Mouïet-el-Caïd 275

N

Nantes 212
Nefta 24
Népal 214 227
New York 227
Niger 227
Norvège 227

O

Océanie 153
Oran 94 96 102 104-105
Oregon 227
Orléansville 27 94 105 269 281
Ouagda 283
Ouargla 23 94 96 106 123 219 273
Ouarsenis (massif de l') 95-96
Oudjda 27 177 255 283
Oued Ahdi 273
Oued Azrag 273
Oued Guir 65
Oued Rir 148
Oued Soltan 273
Oued Soummam 95
Oued Zebboudj 281
Oued-Dermel 173
Ourlana 22 269 273 279
Ourmès 142 221 273 275

P

Paris 19 22-23 39 44 71 86 89 93 108

121 125 153 185 204 207 209 213-
216 241 251
Pavlovsk 22
Pays-Bas 203
Pérou 227
Pérregaux 152 283
Perse 87 205
Philippeville 26 94-95 105 148
Pologne 15
Porto Torres 22
Proche-Orient 88

R

Rome 181 215
Rouen 238
Russie 15-16 18 22 131 181 251-252

S

Sahara 31 85 87 96 98-99 123 149 183
230-232 234-236 242 256
Sahel 21 125 152 181 240-241 271 281
Saïda 152 283
Saint Arnaud 279
Saint-Pétersbourg 15 22 178
Sardaigne 22 181
Sassari 22
Sénégal 33 116
Sétif 27 94-95 105
Seyada 152 271
Sfax 96 152
Sfissifa 283
Sidi Aïssa 281
Sidi Amram 279
Sidi Bou Djemaâ 283
Sidi Madani 281
Sidi Okba 273
Sidi-bel-Abbès 17-18 94 96 105
Sidi-bou-Saïd 96
Sif el Kenerdi 273
Sif el Ménédi 148 151 275
Sikkim 214
Skikda 94
Soudan 87 227

Soudan (rue de) 26
Souf 21 49 96 99 123 144-145 149 170
172 174 183 220-221 230 233 236
240-241
Sousse 96 152 154 237 271 273
Stah-el-Hamraïa 148 151 273 275
Sud oranais 27 41 60 70 92 94 96
148-149 152 155 157 161 165-166
175 187-188 197 255 269
Suisse 15 18 20 22 211 250-254

T

Taagda 283
Taghit 161 166
Taibet-Gueblia 151-152
Taipei 227
Takitoun 281
Tazina 283
Tchécoslovaquie 227
Teksébett 148
Tell 41 96 137 172 234
Témassine 273
Ténès 27 39 94 96 148-149 180 269
281
Teniet-Mebarh 161
Tiaret 105

Tibet 214 251
Timgad 94 273
Tizi-Ouzou 105
Tlemcen 105 283
Touggourt 21 94 96 106 148 151 269
273 275 277 279
Tréfaoui 151 273
Tunis 21 73 96-97 108 166 182 189-190
193 237 241 269 271 273
Tunisie 20 31 96 99 107-108 116 127
151-152 161 178 189 256 269 273
Turquie 19 116 227 251

U

URSS 214

V

Vernier 17 33 153

Z

Zekkour 62
Zenaga 55 94 152 157 161 283
Zousfana 152
Zurich 15 251-252

Résumé substantiel en langue italienne

Introduzione

Il avait l'œil petit et le regard grand. Queste sono le parole scelte da Victor Hugo negli anni Sessanta dell'Ottocento per descrivere uno dei personaggi principali del suo romanzo forse più celebre: Marius Pontmercy, de *Les misérables*. Se pensiamo all'esperienza di Isabelle Eberhardt ed alla sua trasposizione in testi di genere vario, non possiamo che riscoprire l'ampiezza di un'immagine come quella offerta dal maestro francese, la quale, in poche parole, riassume la possibile compresenza di un'interiorità viva, aperta al mondo, seppur rinchiusa all'interno di un corpo – o di una sua parte – apparentemente piccolo ed insignificante. Una buona comprensione del percorso della Eberhardt passa per l'accettazione di questo binomio, che consiste nella presenza simultanea in una giovane viaggiatrice, di una giovane età e di una visione della vita originale, fondata sull'apertura, sull'incontro e sulla sperimentazione. Questi tre termini e i relativi significati dialogano all'interno di un'esperienza reale come quella vissuta dalla nostra scrittrice, che prevede la disponibilità assoluta di sé ad uno scambio con uomini o cose, e la conseguente messa in pratica di esperimenti rivolti alla fortificazione della propria individualità oltre che all'acquisizione delle conoscenze apprese durante il percorso svolto.

Se in queste poche righe abbiamo cercato di esprimere al contempo l'intenzione che anima la nostra ricerca e gli aspetti principali della poetica della scrittrice che l'ha ispirato, ci dedicheremo invece nelle prossime pagine alla stesura di una sintesi puntuale delle tappe più importanti del lavoro di tesi, nonché alla presentazione dei suoi snodi teorici fondamentali. In particolare, il percorso sarà scandito nelle fasi seguenti: un'iniziale introduzione sarà seguita da una riflessione di carattere metodologico, dalla quale emergeranno i legami tra le scelte volte al mantenimento del carattere scientifico della ricerca, e le condizioni reali nelle quali quest'ultima è stata costruita e redatta; in un secondo momento, riassumeremo la biografia della nostra scrittrice, soffermandoci sul panorama editoriale attuale, ovvero sulle pubblicazioni recenti e sul ruolo assunto dai testi della Eberhardt all'interno di un insieme di studi che tende a privilegiare l'aspetto biografico; seguirà la mappatura delle opere oggi pubblicate e una sintesi del rapporto che lega queste versioni ai manoscritti, conservati agli *Archives nationales d'outre-mer* di Aix-en-Provence (microfilm 29-32. *Fonds Isabelle Eberhardt*, 23x. In *Série x, dons et acquisitions 1758/1956. Gouvernement général de l'Algérie. Algérie. Fonds territoriaux*) e consultati tra il 2016 e il 2017.

Avendo appurato che la complessità del viaggio della nostra autrice prosegue nella tortuosità del percorso di ricostruzione della versione originaria delle sue opere, modificate – ossia corrette, arricchite in alcune parti e ridotte in altre – fin dai primi anni del Novecento, e, affermata la volontà di realizzare una ricerca che si concentri sui testi più che sul mistero legato ad alcuni elementi biografici, indagheremo l'*intentio auctoris*, definendo i tre progetti che animano la produzione eberhardtiana.

All'interno di una classificazione di genere, non abbozzata ma comunque priva di una classificazione rigida resa impossibile dalla fondamentale mobilità intellettuale della Eberhardt, che fa interagire orizzonti diversi e talvolta opposti, sarà possibile definire quali sono i temi più importanti che la scrittrice affronta nei suoi testi e quali gli argomenti che le stanno più a cuore. Un approfondimento sulla componente stilistica consentirà di meglio illustrare il rapporto che si instaura tra questi contenuti, l'esperienza vissuta personalmente e il fondamento scientifico che l'autrice vuole dare ai propri testi. Esistono infatti strategie tecniche e di scrittura finalizzate al mantenimento di un orizzonte contemporaneamente autobiografico, documentario e letterario. Le tematiche affrontate dalla Eberhardt, già analizzate nella tesi a partire dalle riflessioni dell'autrice e dalla lettura di alcuni estratti significativi, verranno ulteriormente sviscerate. Si tratterà allora di questioni eterogenee ma strettamente connesse, quali l'alterità, il nomadismo, il movimento, ma anche di descrizioni e ricostruzioni paesaggistiche che prevedono la compresenza di una componente oggettiva e soggettiva.

Il viaggio è di per sé un'esperienza ricca, ancora più complessa se sfocia in una produzione artistica, in questo caso scritta. Il percorso individuale compiuto dall'autore implica inevitabilmente il permanere di un orizzonte autobiografico, che, seppur causato dalla presenza di uno sguardo soggettivo e quindi non universale, garantisce l'attendibilità delle informazioni presentate e raccolte, per così dire, a chilometro zero. La coesistenza di un punto di vista soggettivo e di una rendicontazione più reale che realistica della situazione esistente nel Maghreb di epoca coloniale, emerge in modi vari e disparati, soprattutto all'interno della ricostruzione paesaggistica. Quest'ultima si concretizza in descrizioni di paesaggi realmente osservati, che vogliono però affermare una certa autonomia: seppur risultato dello sguardo orientato del soggetto, ossia di un punto di vista, essi aspirano a raggiungere una maggiore libertà, ottenuta dal fatto che gli oggetti che li costituiscono erano già sulla scena prima dell'arrivo dell'osservatore. Il paesaggio proposto nei testi della Eberhardt si definisce come il risultato di interazioni spontanee realizzatesi tra varie componenti fisiche, talvolta manifestazioni di istanze culturali o di circostanze storiche. Sarà quindi particolarmente interessante comprendere il ruolo svolto dall'autrice, la quale, al contempo gestore e

personaggio, oscilla tra fasi d'immersione profonda nel reale e momenti di allontanamento e di riflessione. Del resto, in questa alternanza trova spazio la ricostruzione esperienziale.

Questioni sollevate in questa presentazione, saranno sviluppate in un secondo momento, ossia dopo aver messo a fuoco nuovi temi ed aver indugiato sulla posizione assunta dall'opera di Isabelle Eberhardt all'interno del panorama degli scrittori di viaggio che condividono con lei epoca storica, sesso, provenienza, ambizioni. Non bisogna infatti dimenticare che il percorso pratico e teorico della nostra autrice, come anche la sua collocazione spazio-temporale, fanno sì che la Eberhardt entri a buon diritto nel novero delle donne esploratrici della fine del secolo Diciannovesimo, oltre che nell'insieme di scrittori di viaggio che provengono dal territorio, in questo senso fertile, svizzero. Inoltre, la scelta della nostra autrice di viaggiare vestita da uomo, e di scrivere utilizzando pseudonimi vari, fa sì che la stessa abbia, più o meno indebitamente, assunto una parte nelle riflessioni sia sul femminismo, all'epoca emergente, sia sulle richieste di riconoscimento pubblico inoltrate da donne e da omosessuali. Un legame del genere può essere messo in discussione alla luce della situazione reale e delle intenzioni effettive della Eberhardt. Lontani dal desiderio di forzare la mano in questo senso e di rendere la nostra scrittrice la portavoce inconsapevole ed involontaria di istanze che avrebbe forse potuto condividere ma che, concretamente, non appoggiò o che quantomeno sostenne in altre termini, ci limiteremo a raccogliere dati oggettivi e documentati sull'esperienza eberhardtiana ed a metterla in relazione con tre artiste donne, con le quali condivide effettivamente qualcosa: George Sand, Claude Cahun, Alexandra David-Néel. Un confronto a due sarà utile alla valorizzazione della specificità di ciascuna, ma anche alla definizione di prospettive condivise. Del resto, il dialogo verterà principalmente sul ruolo concreto e simbolico del travestimento, nonché sul rapporto con la scrittura (George Sand); sulla maschera come via per l'auto-rappresentazione artistica (Claude Cahun); sulla realizzazione di viaggi in territori inesplorati (Alexandra David-Néel).

Dopo aver tracciato le linee essenziali dell'esperienza di Isabelle Eberhardt e aver definito gli snodi fondamentali della nostra tesi, potremo dedicarci all'ultima parte della ricerca, rivolta al ruolo che possono assumere l'autrice e i suoi testi all'interno di dibattiti ampi ed attuali, riguardanti ad esempio il rapporto tra la geografia e la letteratura. Riassumeremo i motivi fondamentali delle più interessanti tra le proposte recenti, rimandando il lettore ad un approfondimento specifico delle questioni che lo avranno maggiormente coinvolto e stimolato. La bibliografia offre in questo senso vari spunti orientativi, volendo supplire ad un'approssimazione resa necessaria dalla natura di questo lavoro, rivolto allo studio e alla rilettura dei testi. Ci limiteremo quindi a suggerire un possibile ambito di applicazione dell'esperienza eberhardtiana, che ha a che fare con il riutilizzo della carta geografica, ora aperta a nuove sperimentazioni.

Metodologia

La ricerca è stata svolta seguendo una metodologia. Pur essendo intellettualmente predisposti alla valorizzazione dell'esperienza dell'autore ed a lasciare libero corso alle riflessioni che lo studio di quest'ultima è in grado di suscitare, e nonostante l'intima convinzione della bellezza di una ricerca che cerca di sollevare questioni più che di soddisfare una strutturazione organica, ci siamo serviti di un metodo che fungesse da supporto ad una tesi coerente e quanto più possibile fedele all'opera della nostra scrittrice. Bisognerà innanzitutto sottolineare che la giovane età in cui Isabelle Eberhardt realizza i propri viaggi e la partecipazione personale ad essi correlata, rendono difficile la definizione di un paradigma strutturato. Il percorso in questione infatti, si fonda su una sostanziale spontaneità, su un presupposto di auto-determinazione e di libera espressione. Non si ricerchi allora in questa tesi la ricostruzione di un pensiero maturo o di un sistema definito, né la si ricerchi nell'opera di Isabelle Eberhardt. Il fine sia piuttosto la definizione di un orizzonte generale, diffuso ed a tratti abbozzato, al quale i testi della nostra scrittrice tendono, offrendone una parziale e talvolta contraddittoria realizzazione scritta.

La ricerca che proponiamo è di tipo testuale, condotta attraverso il perseguimento di due linee operative. La prima consistente in una ricerca documentaria relativa all'autrice e in una lettura comparativa delle varie edizioni dei testi, la seconda nella effettuazione di una analisi dei testi stessi.

Per quanto concerne il lavoro di ricerca documentaria, è opportuno precisare che esso non è finalizzato alla stesura di una edizione critica dell'opera eberhardtiana; per realizzarla sarebbero necessari ben altri strumenti, economici e tecnici, nonché un'equipe di studiosi: infatti la libera consultazione di documenti autografi, conservati su microfilm agli *Archives nationales d'outre-mer* di Aix-en-Provence, richiede, oltre ad un certo dispendio di energie legato all'oscurità della sala, anche da difficoltà di lettura derivanti dal cattivo stato nel quale alcune pagine si trovano. La presente analisi vuole invece far luce sulle reali intenzioni degli editori che hanno modificato l'opera della Eberhardt prima di pubblicarla, in primis quindi Victor Barrucand, redattore del giornale bilingue *l'Akhbar*, che già diffuse dei testi della nostra scrittrice. Abbiamo dunque innanzitutto svolto una ricerca analitica e comparativa sui testi.

D'altro canto, la nostra rilettura di alcuni estratti dell'opera dell'autrice testimonia di un'attenzione costantemente rivolta alla produzione scritta, in un lavoro esegetico visibilmente caratterizzato da una grande quantità di citazioni tratte da opere della Eberhardt e da vere e proprie analisi testuali, corredate da un commento esplicativo. Si tratta, anche in questo caso, di una chiara scelta metodologica, fatta allo scopo di ribadire la centralità dei testi e la continuità tra la loro lettura e la

relativa interpretazione. Al fine di meglio illustrare alcuni aspetti teorici della poetica di Isabelle Eberhardt, ci siamo serviti in questa fase di analisi del testo fatte con colori diversi, ognuno dei quali, attribuito a passaggi specifici, contribuisce a rendere immediatamente visibile la compresenza di elementi diversi e, quindi, di concretizzare la riflessione teorica, rivelando fin da subito l'origine della stessa e mostrandone l'applicazione pratica. D'altronde, l'uso dei colori è riservato anche alla ricostruzione del percorso compiuto dalla Eberhardt e qui distinto nelle sue scansioni spazio-temporali all'interno di una sezione dedicata alla riproduzione su carta dei tragitti compiuti. Anche in questo caso, si è deciso di mettere in primo piano la chiarezza e di illustrare quanto esposto teoricamente nel corpo della tesi. Pertanto, sarà possibile rilevare una continuità tra il testo, l'esperienza concreta e la riflessione teorica.

La volontà di limitare lo studio della vita della Eberhardt, riducendolo ad una presentazione iniziale abbastanza ridotta se confrontata con la grande quantità di pagine che sono state scritte sull'argomento, si inserisce sempre all'interno di una scelta metodologica. Non che si voglia in questo modo negare l'esistenza di un rapporto diretto tra l'esperienza pratica e l'attività di scrittura: al contrario, la presenza di una simile relazione è alla base del nostro progetto di ricerca. Tuttavia, abbiamo creduto che fosse più urgente dedicarsi alla valorizzazione dei testi e, partendo da questi, creare ponti tra l'opera scritta e la vita dell'autrice. Questa decisione è stata presa in seguito alla considerazione dello stato degli studi attuali su Isabelle Eberhardt, i quali, salvo eccezioni, rischiano di privilegiare l'originalità della vita a discapito della bellezza dei testi e a uguale svantaggio della valorizzazione dell'importanza storica delle informazioni che essi contengono. Si è voluto così limitare anche l'intervento di ricostruzioni azzardate e scarsamente documentate, così come di ricostruzioni *ex post* dell'immagine della nostra autrice, spesso utilizzata ed inserita a forza entro paradigmi a lei estranei: si parla ad esempio della Eberhardt femminista, androgina, amazzona dei deserti, esasperando caratteristiche e scelte che dovrebbero essere contestualizzate.

Infine, precisiamo che l'orizzonte entro il quale la nostra tesi si inserisce, è interpretativo. Cercheremo, supportati dalle ricerche svolte, di proporre una lettura dell'esperienza della Eberhardt a partire da una riflessione di matrice testuale. In questo senso, il lavoro che proponiamo si espone a critiche cui speriamo di poter rispondere attraverso la documentazione fornita. Resta senza dubbio interessante l'instaurazione di un legame tra la poetica di Isabelle Eberhardt e riflessioni più ampie, inerenti sia alla geografia che alla filosofia che alla letteratura, e riguardanti il rapporto soggetto-mondo all'interno di una dimensione interculturale. Quest'ultima è estremamente importante ai giorni nostri, cosa che rende ancora più determinante l'approfondimento di testi di viaggio in generale, e di quelli che, in particolare, prevedono una completa immersione dell'esploratore entro il contesto scelto.

Il contesto storico e annotazioni biografiche

Isabelle Eberhardt, figlia di Natalia de Moerder e di un uomo la cui identità non è dichiarata ufficialmente, nasce a Ginevra il 17 febbraio 1877 nel quartiere *des Grottes*. Appartiene ad una famiglia di origine russa, emigrata da San Pietroburgo. La madre, Natalia, aveva sposato il generale Pavel Karlovitch de Moerder nella madrepatria, e, dopo essersi presa cura dei figli di primo letto del marito – Sofia, Alexandra, Constantin – aveva a sua volta dato alla luce in Russia Élisabeth (1859), Olga (1861), Nicolas (1864), Natalia (1865) e Vladimir (1868). A causa di problemi di salute della donna e di Constantin, i de Moerder decidono di trasferirsi in Europa. La spedizione, la cui composizione resta incerta, prevede apparentemente la madre, Constantin, Nicolas, Natalia, Vladimir e Alexandre Nicolaïevitch Trofimovsky, precettore dei ragazzi, detto Vava. Quest'individuo, dai legami ideologici e reali con le correnti dell'anarchismo russo, aveva conosciuto il generale de Moerder in Ucraina, mentre egli era governatore generale della base di Nicolaïev. Pavel aveva deciso, nonostante il passato ambiguo dell'uomo, di affidargli l'educazione dei propri figli, compiendo così una scelta forse sbagliata, che sarebbe costata al generale la perdita della propria famiglia: è infatti probabile che Natalia, forse già innamorata di Trofimovsky, abbia iniziato con lui una relazione amorosa, la quale può essere all'origine dell'assenza di Pavel dal soggiorno in Europa. Partiti dalla Russia, Natalia, i figli e il precettore raggiungono Montreux, avendo attraversato in treno la Polonia, la Germania (Berlino, Friburgo), la Svizzera (Basilea e Zurigo). Si spostano quindi a Ginevra, presso la *villa Fendt*, situata nel quartiere *des Grottes* e costruita dall'architetto omonimo. Nel 1879 la famiglia si trasferisce tra Meyrin e Vernier, nei dintorni di Ginevra e presso quella che verrà ribattezzata come *villa Neuve*.

La piccola Isabelle nasce nel 1877: il nome di suo padre non è dichiarato alle autorità e la futura scrittrice, figlia ufficiale della sola madre, vive fin da subito in una condizione di inevitabile emarginazione, accresciuta dal diffondersi di sospetti presso le autorità svizzere su eventuali affari illeciti compiuti da Trofimovsky e dai suoi giovani allievi. I rapporti ufficiali non porteranno mai a nulla di concreto, e la giovane Isabelle potrà crescere con i fratelli in un ambiente del quale molti biografi si sono sforzati di tracciare il profilo ideologico e culturale. Basti trattenere qualche informazione essenziale: la prima, che Vava, che la nostra autrice chiamerà con nome di zio, favorisce uno sviluppo intellettuale libero, incentiva la lettura di testi vari (Léon Tolstoï, Fëdor Dostoïevski, Ivan Tourgueniev, François-René de Chateaubriand, Alphonse Deaudet, Émile Zola, Paul Adam, Paul Bourget, Victor Hugo, Jean-Jacques Rousseau, Charles Baudelaire, Edgar Allan-Poe, Jean Richepin, Marie Bashkirtseff, Arthur Schopenhauer, Friedrich Nietzsche...),

l'apprendimento delle lingue (greco, latino, arabo, tedesco, russo, francese, italiano), l'interessamento sociale e politico. Inoltre, tutti gli allievi svolgono attività manuali e alle donne è consentito vestirsi da uomini, per ragioni di comodità e legate all'uguaglianza tra sessi. Si ricordi poi che Isabelle Eberhardt non va a scuola e che questo le consente di frequentare ambienti diversi, selezionati tra i luoghi normalmente visitati da immigrati, studenti, intellettuali.

Alla fine del secolo Diciannovesimo, Ginevra era la destinazione privilegiata di immigrati provenienti dall'Oriente, tra cui albanesi, armeni, bulgari, greci, ebrei, curdi, lituani, macedoni, polacchi, romeni, serbi, ucraini e turchi. La biblioteca dell'università, la *rue Calvin*, la *brasserie Landolt* in *rue du Conseil général*, le gallerie del *Grand Théâtre* e il quartiere di *Carouge* sono all'epoca uno spazio vivo, in cui ferve il dibattito e domina la multiculturalità. Isabelle si avvicina a questi luoghi, e grazie anche alla lettura di Pierre Loti, Eugène Fromentin e Lydia Pachkov, coltiva un desiderio di viaggio. Questo termine – viaggio – non deve essere inteso in quanto naturale proseguimento di una volontà di evasione: pare invece che sia estremamente semplice per la nostra scrittrice, pensare alla possibilità di scegliere in quale luogo vivere, dove formare la propria identità, quale religione, quale stile di vita e quale cultura adottare. L'ambiente ginevrino appare all'origine di un'esaltazione propositiva più che di una frustrazione riconducibile ad un senso di non appartenenza avvertito dalla Eberhardt nei confronti dell'Europa. La scelta del luogo da esplorare si fonda su vari fattori, ma sicuramente una delle ragioni che spinge la giovane Isabelle verso il Maghreb, è il comportamento dei fratelli: prima Nicolas poi Augustin si arruolano nella *Légion étrangère* e vengono trasferiti in Algeria, a Sidi-bel-Abbès. Si consideri poi il rapporto particolarmente stretto che lega la Eberhardt al fratello Augustin: i due progettano di viaggiare insieme, studiano l'arabo, si dedicano alla scrittura, ed è forse composta a due mani la novella *Infernalità. Volupté sépulcrale* pubblicata il 15 settembre 1895 su *la Nouvelle Revue moderne* sotto lo pseudonimo di Nicolas Podolinsky.

Appare qui per la prima volta un legame tra Isabelle Eberhardt, il sesso maschile, la pseudonimia e l'apparire sotto mentite spoglie: in seguito, la scrittrice firmerà lettere con nomi vari, talora di uomo talora di donna, aprendosi ad un gioco di finzione e travestimento che sfocerà nell'identità di Mahmoud Saadi, sotto la quale la nostra scrittrice viaggia nel Maghreb. Il ruolo assunto da questo polimorfismo è duplice. Da una parte, esso ha un'utilità pratica, poiché permette alla Eberhardt prima di pubblicare testi passibili di reazioni di pubblico accese, e in un secondo tempo di scrivere liberamente, cioè senza essere intercettata, lettere ad Edouard Vivicorsi e Eugène Letord, rispettivamente amico del fratello Augustin ed ufficiale di marina in Algeria. Nel caso di Vivicorsi, la firma falsa favorisce uno scambio onesto, da uomo a uomo, irrealizzabile nel caso di una relazione epistolare tra un militare della marina ed una giovane donna. La finzione verrà ripresa a

vari livelli anche in altri ambiti: se la Eberhardt si presenta come Si Mahmoud, un giovane studente tunisino, è perché questo le permette di conoscere più profondamente il mondo arabo. D'altra parte, il polimorfismo ha una valenza letteraria: scrivendo della propria esperienza talvolta al maschile talvolta al femminile, la nostra autrice potrà intraprendere un percorso d'immersione e di riflessione, ribadendo la propria qualità di osservatore e personaggio degli avvenimenti descritti nei propri testi.

Tornando alla parte biografica, Isabelle Eberhardt, già colpita dalle innumerevoli fughe di Augustin e preoccupata per il futuro del fratello, decide a propria volta di abbandonare la *Villa neuve*. Non si tratta di un atto di ribellione, poiché Isabelle parte con la madre alla volta di Bône il 21 maggio 1897. Qui, le due donne si convertono all'Islam, e, dopo la morte di Natalia, Isabelle si dedica a continui viaggi, di cui riassumiamo di seguito la cronologia:

- 1897: soggiorno a Bône, seguito da un rientro a Ginevra.
- 1899: soggiorni a Tunisi e partenza per il *Sud constantinois*, in Algeria. Scoperta della regione del Souf e della città di El Oued. Viaggio sulla costa tunisina e soggiorno a Marsiglia.
- 1900: viaggio in Sardegna, seguito da una serie di andate e ritorni tra Parigi e Ginevra. Segue l'esplorazione della regione del Souf intorno ad El Oued.
- 1901: viaggi tra El Oued, Béhima, Batna, Bône, Marsiglia.
- 1902: ritorno in Algeria, presso Bône e Algeri. Successivo viaggio a Bou-Saâda, El Hamel e il rientro a Ténès, sulla costa.
- 1903: nuovi viaggi tra Bou-Saâda e El Hamel. Partenza come reporter per la regione a sud di Oran (*Sud oranais*), Beni-Ounif, Aïn-Sefra.
- 1904: viaggio a Oudjda, in Marocco, e nuovo soggiorno a sud di Oran e presso Kenadsa. Ritorno a Aïn-Sefra.

Vale a questo punto la pena di soffermarsi sulle relazioni epistolari e non che la giovane viaggiatrice instaura con uomini di origine araba. La loro varietà va di pari passo con funzioni ed aspirazioni diverse. Citiamo per primo Abou Naddara, egiziano emigrato a Parigi ben inserito nel contesto culturale della capitale francese. Il rapporto con questo scrittore è da situare all'interno di un progetto più ampio coltivato dalla Eberhardt, che consiste nell'inserimento nella realtà letteraria della Francia, ossia prevalentemente parigina. La futura scrittrice, pubblicate alcune opere, pensa a possibili contenuti per i propri futuri testi, nonché ad uno stile di scrittura, e conclude di voler stendere pagine con un argomento originale, riguardanti cioè il Maghreb e contenenti descrizioni del territorio, dei suoi abitanti, di relativi usi e costumi. Al contempo, la Eberhardt ricerca una collocazione nel panorama editoriale della sua epoca: sappiamo ad esempio che trascorre un

periodo a Parigi, dove frequenta su indicazione dell'amica Lydia Pachkov, i salotti letterari della città, prendendo contatto con qualche celebre nome di mecenate o di esploratore (Maria Laetizia Bonaparte-Wyse, il conte di Léontieff, Madame Adrien Guebhard conosciuta come Séverine, Édouard Blanc e Charles Maunoir) e presentando i propri testi a *l'Univers illustré*, che li respinge.

L'attività di scrittura prosegue durante le esplorazioni nord-africane che la Eberhardt riprende nel 1900. Tra il 1900 e il 1901, data che segna l'espulsione della nostra scrittrice dall'Algeria, due eventi centrali prendono posto. Il primo, l'affiliazione alla confraternita Qadriya, fondata da Sidi Abdelkader Djilani a Baghdad, alla quale Isabelle, pur donna, viene iniziata nel 1900 da Sidi el Hassein Ben Brahim, capo della *zaouïa* di Nefta, divenendo ella poi confidente del capo religioso Sidi Lachmi Ben Brahim. Il secondo, l'incontro con Slimène Ehnni, sottufficiale degli spahi, musulmano di nazionalità francese e futuro marito della nostra scrittrice, conosciuto a El Oued. Altre figure maschili scandiscono la progressiva immersione della Eberhardt nella realtà magrebina: ricordiamo anche Ali Abdul Wahab, letterato tunisino che garantisce all'autrice un sostegno morale ed economico, e Abdel Aziz Osman. L'incontro con quest'ultimo è forse meno fortunato in quanto condurrà all'implicazione della giovane Isabelle nell'affare Morès.

Per ingenuità o per soldi, Isabelle Eberhardt gioca un ruolo non ancora chiaro nell'azione intrapresa dalla marchesa di Morès per individuare i colpevoli dell'omicidio del marito, ucciso dai Tuareg nel 1899. Il coinvolgimento in vicende simili non giova alla reputazione della Eberhardt, la quale, già macchiata in origine, peggiora in seguito all'adozione di un abbigliamento maschile, alla conversione all'Islam e alla frequentazione di marabutti, centri religiosi, soldati e prostitute. Dopo aver varie volte ostacolato la mobilità della nostra scrittrice che viaggia con passaporto russo, le autorità coloniali decidono per un'espulsione definitiva dall'Algeria. Questa decisione è presa nel 1901, dopo che la giovane Isabelle aveva subito a Béhima un tentativo di assassinio che, perpetrato per ragioni politiche o religiose da Abdallah Ben Mohammed Ben Lakhdar, alimenta ulteriormente il sospetto di autorità militari e particolarmente quello del colonnello Frédéric Séraphin Camille Pujat. Il sostegno che il capitano Gaston Edouard Jules Cauvet fornisce alla nostra autrice non basterà ad evitare l'emanazione di un decreto di espulsione: costretta in esilio in Francia, Isabelle potrà rientrare in Africa solo grazie alla cittadinanza francese acquisita in seguito al matrimonio con Slimène.

Il proseguimento di una campagna ostile alla nostra scrittrice non ferma né le sue pubblicazioni né i suoi viaggi: conosciuto nel 1902 Victor Barrucand, redattore de *l'Akhbar*, Eberhardt riceve l'incarico di lavorare come reporter nella regione in guerra situata a sud di Oran, nell'ovest algerino e al confine con il Marocco. Tra il 1903 e il 1904, il ruolo della nostra autrice all'interno delle relazioni franco-algerine, si potenzia, e un supporto morale significativo proviene dal generale

Louis Hubert Gonzalve Lyautey, conosciuto nel 1903. Tuttavia, la sorte non sorride alla emergente Isabelle, che, ammalatasi di paludismo, viene ricoverata all'ospedale di Aïn-Sefra nell'ottobre 1904. Alla fine del mese, si fa dimettere contro il parere dei medici. Il suo rientro a casa, nella parte bassa della città, coincide con l'inondazione dell'*oued* che circonda Aïn-Sefra: l'abitazione della scrittrice viene invasa dall'acqua, e, forse a causa di un colpo alla testa, la Eberhardt è trascinata dalla furia marina. Isabelle Eberhardt muore il 21 ottobre 1904. *Elle était ce qui m'attire le plus au monde: une réfractaire*, dirà il generale Lyautey dopo essersi occupato della sua sepoltura.

Opere

Nonostante la presenza di racconti pubblicati prima della morte di Isabelle Eberhardt, la ricostruzione dell'*opera omnia* della scrittrice rimane problematica. A questa situazione hanno contribuito vari fattori, tra cui l'azione distruttiva dell'acqua dell'*oued*, nella quale sono stati recuperati i fogli manoscritti, e la costanza del lavoro di riscrittura e di correzione compiuto da Victor Barrucand. Egli, giornalista meritevole di aver individuato il talento della nostra scrittrice e contribuito alla diffusione della sua opera, è ugualmente responsabile della corruzione di buona parte dei testi autografi, oltre che della conseguente costruzione di un'immagine falsata – o comunque non pienamente documentata – della giovane Isabelle. Gli interventi di Barrucand sono tanto più significativi in quanto essi sono stati realizzati direttamente sui manoscritti, il che ostacola ulteriormente la loro leggibilità. Nonostante ciò, grazie a una lettura degli stessi, comparata con le edizioni di Barrucand, è stato possibile ottenere qualche informazione in più riguardo al contesto in cui la correzione è stata realizzata e in merito all'intento che la ha animata. In sintesi, si tratta di un'intensificazione delle riflessioni teoriche sulla natura umana (amore, relazioni interpersonali...), di un'estensione dei passaggi che riportano un ripiegamento interiore, dell'esaltazione della presenza fisica della scrittrice nel Maghreb e di un ampliamento della componente soggettiva ed intimistica. Al contempo, Barrucand cancella i passaggi considerati immorali o ambigui, presentando la nostra autrice come la sostenitrice di una politica di dialogo tra francesi e algerini.

L'azione di Barrucand interessa la gran parte della produzione eberhardtiana, che possiamo classificare nel modo seguente, a partire dal genere di appartenenza:

- Racconti. Pubblicati in parte su vari giornali tra cui *les Nouvelles d'Alger*, *l'Akhbar*, *la Dépêche algérienne* prima dell'ottobre 1904 e in parte disponibili in diverse varianti manoscritte. I testi sono stati raccolti e pubblicati da Barrucand in *Pages d'Islam* e in *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. Ripresi poi in parte da Mohammed Rochd in *Isabelle, une maghrébine d'adoption*, essi sono stati raggruppati in un volume unico da Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu nel secondo tomo di *Écrits sur le sable*.

- Note di viaggio. Parzialmente presenti nella loro versione manoscritta, sono per il resto disponibili in varie edizioni, tra cui quella di Barrucand (*Notes de route: Maroc, Algérie, Tunisie* e *Dans l'ombre chaude de l'Islam*) e di Delacour-Huleu, nel primo tomo di *Écrits sur le sable*.
- Note legate al reportage realizzato nella regione a sud di Oran, divise poi in due parti. Esse, già riprese da Barrucand in *Notes de route: Maroc, Algérie, Tunisie* e in *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, sono state poi ricostruite nella loro versione originale da Mohammed Rochd in *Dans l'ombre chaude de l'Islam: le dernier voyage*, oltre che da Delacour e Huleu nel primo volume di *Écrits sur le sable*.
- Reportage di guerra, posto da Delacour e Huleu in conclusione del primo tomo di *Écrits sur le sable* (*Choses du Sud oranais*), contenente una sintesi della situazione esistente al sud di Oran e della frequenza degli attacchi da parte dei dissidenti. Segue una proposta sulla strada da intraprendere per bloccare incursioni, evitabili soltanto con una resa delle tribù bellicose, raggiungibile tramite la chiusura dei mercati ed il conseguente impoverimento delle stesse bande.
- Diari intimi, pubblicati unicamente nella versione ricostruita da René-Louis Doyon a partire dai fogli che Slimène aveva consegnato a Chloé Bulhiod. Pur essendoci dubbi sull'affidabilità dell'edizione di Doyon – sollevati soprattutto da Mohammed Rochd – le pubblicazioni più recenti si ispirano alla prima, risultando così uniformi. Ricordiamo a questo proposito la proposta di Delacour e Huleu, che pubblicano *Mes journaliers* nel primo tomo di *Écrits sur le sable*.
- Romanzi. Tra questi, *Trimadeur*, incompleto e concluso da Barrucand, disponibile manoscritto in diverse varianti, poi ripreso dallo stesso Barrucand, Delacour-Huleu, e da altre pubblicazioni recenti. Ricordiamo inoltre *Rakhil*, recentemente pubblicato da Danièle Masse nell'opera omonima ricostruita a partire dai manoscritti.
- Testi sparsi. Tra questi ricordiamo lo scritto in lingua russa *Vagabondages en Tunisie*, fatto parzialmente tradurre per volere di Barrucand a Rosalia Benaben Bentami, e *Pays oublié*, testimonianza del breve viaggio compiuto in Sardegna probabilmente in compagnia di Osman nel gennaio 1900, ripreso unicamente da Doyon e disponibile manoscritto.

Dal profilo che abbiamo tracciato, è possibile evincere alcune informazioni importanti. La prima: i testi della Eberhardt sono privi di un'attendibilità certa, essendo disponibili in diverse versioni, di cui alcune pubblicate sui giornali, altre autografe, altre ancora ricostruite e forse inaffidabili. La seconda: un lavoro volto alla ricostruzione della versione originale dei testi della nostra scrittrice è

stato svolto, ma rimane incompleto. La terza: l'esperienza vissuta da Isabelle Eberhardt ha stimolato in passato e stimola oggi editori e scrittori alla ricostruzione più o meno coerente dei testi e soprattutto della personalità della loro autrice. A questo proposito, vale la pena soffermarsi sulla grande quantità di epiteti con i quali Isabelle Eberhardt è stata soprannominata, tutti riconducibili ad un'immagine mitizzata, in senso sia positivo che negativo. Eccone alcuni: amazzone delle sabbie, giovane alla ricerca di una chimera, poetessa guerriera nomade e mistica, slava innamorata follemente dell'assoluto, Séverine algerina, buona nomade. Questa abbondanza è sfociata in continue produzioni di carattere biografico, tra cui ricordiamo le più attendibili: *Isabelle Eberhardt: un destin dans l'Islam* recentemente scritta da Tiffany Tavernier, le già citate *Dans l'ombre chaude de l'Islam* e *Isabelle, une maghrébine d'adoption* di Mohammed Rochd, la biografia scritta da Edmonde Charles-Roux e divisa in due tomi intitolati *Un désir d'Orient: jeunesse d'Isabelle Eberhardt (1877-1899)* e *Nomade j'étais, les années africaines d'Isabelle Eberhardt (1899-1904)*, infine l'opera di Cecily Mackworth, *Le destin d'Isabelle Eberhardt*. Pubblicazioni di autori italiani restano abbastanza sporadiche: ricordiamo in particolare il lavoro svolto da Mirella Tenderini. Un lavoro di analisi sui testi manca ugualmente all'appello: in parte è stato proposto da Denise Brahimi e da Simone Rezzoug, in *L'oued et la zaouïa: lectures d'Isabelle Eberhardt* e *Requiem pour Isabelle* per la prima e in *Isabelle Eberhardt* della seconda.

E' per colmare questa lacuna che abbiamo deciso di scrivere una tesi che, affiancando ad una ricerca comparativa sui testi una proposta interpretativa, si serve dell'edizione proposta da Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, pubblicata per Grasset in due tomi, l'uno del 1988 l'altro del 1989. Certa è d'altronde la necessità di uno studio più approfondito di carattere testuale, magari svolto da un'equipe di ricerca e in condizioni più favorevoli: le sfumature sono infinite, la reperibilità dei documenti ardua, gli ostacoli frapposti dal tempo, dalla natura e dagli uomini, quasi insormontabili.

Prima di concludere questa sezione, soffermiamoci qualche istante sul contenuto dei testi che prima abbiamo situato in una classificazione di genere che può apparire agli addetti ai lavori come discutibile. Di certo, tale appare a noi, che ci siamo interrogati sul valore reale degli scritti della Eberhardt, sui loro contenuti, sullo stile adottato e sul ruolo assunto dall'autrice. Ciò che emerge fin da una prima lettura, è un'alternanza tra informazioni specifiche sulla situazione esistente nel Maghreb e momenti di riflessione personale, nei quali l'autrice esprime i propri sentimenti e descrive impressioni. I racconti e i romanzi rappresentano solo parzialmente un'eccezione in quanto essi, pur essendo frutto di fantasia, propongono nuovamente storia e personaggi simili al vero, anzi persino ricalcati sull'esperienza di viaggio della Eberhardt e sui relativi incontri. In questo senso, elementi tipici del reportage o dell'inchiesta etnologica si fondono con altre componenti proprie

invece del testo letterario: notizie raccolte tramite osservazioni ed interviste, rielaborate entro un quadro strutturato che include, per esempio, la descrizione puntuale di città e villaggi, di tragitti svolti, di azioni compiute, di individui incontrati, di usi, costumi e via dicendo, sono affiancate da approfondimenti teorici prevalentemente soggettivi e da altri episodi inventati, proposti in novelle che mantengono un legame stretto con la realtà esperienziale, a tal punto che Isabelle Eberhardt sembra rielabori all'interno dei testi la propria crescita e le informazioni acquisite sul mondo arabo.

Un progetto personale, documentario e letterario

All'interno del percorso compiuto da Isabelle Eberhardt e testimoniato nei suoi testi, è possibile definire tre componenti, ognuna riconducibile ad un progetto elaborato e perseguito consapevolmente dalla scrittrice. Individueremo allora un'iniziale volontà di realizzare una formazione personale che passi attraverso il trasferimento in Algeria, la conversione all'Islam, il viaggio, la presenza del deserto e l'acquisizione di usi e tradizioni arabi. Più che fuggire dall'Europa, spinta da qualche desiderio di altrove o di alterità, la Eberhardt ricerca una vera e propria patria come se essa non fosse stabilita fin dalla nascita. Il viaggio si inserisce allora entro una visione del mondo precisa, riassumibile nella possibilità di ogni essere umano di scegliere liberamente quale strada seguire e dove trascorrere la propria esistenza. Nel caso specifico, la predilezione per il territorio nord-africano ha origini biografiche ed ideologiche: la Eberhardt apprezza l'ambiente desertico, la vita che vi si conduce, i suoi ritmi e le sue abitudini, come anche i fondamenti teorici dell'Islam. La lettura di Loti e Fromentin ha sicuramente un peso nelle sue decisioni, nelle quali tuttavia non si legga l'espressione di un'ambizione di esotismo avventuroso o introspettivo, ma piuttosto la manifestazione di un principio di libertà ed auto-determinazione individuale. In effetti, il diario intimo di Isabelle Eberhardt testimonia di una continua riflessione su di sé, sulla propria etica e sullo stadio del proprio sviluppo personale. In questo quadro, l'esperienza fisico-sentimentale ha una funzione centrale, come anche la visione di luoghi e la pratica della vita del deserto: tutto ciò garantisce infatti il rafforzamento della propria interiorità e l'allargamento dei propri orizzonti.

La comprovata esistenza di un'idea di formazione individuale non è però totalizzante, bensì affiancata e completata da altri due progetti, entrambi intenzionali: il primo consiste nel conoscere profondamente il Maghreb, il secondo nello scrivere testi di carattere letterario. Infatti, affinché il proprio inserimento nella nuova realtà magrebina sia effettivo, è necessario per la nostra autrice studiare, osservare e conoscere puntualmente il luogo in cui la stessa si trova, come anche la cultura locale. Questa conoscenza è essenziale affinché si formi una personalità, e si rafforzi coerentemente con l'esperienza svolta. Per questa ragione, la Eberhardt compie, sia in Europa che in Africa, degli studi teorici e pratici, che consistono per esempio nell'apprendimento della lingua araba e dei

relativi dialetti o nella scrittura di lettere a persone residenti nel territorio nord-africano o aventi origine araba, che possano garantire lo sviluppo di conoscenze sui temi via via trattati. In seguito, una volta giunta nel nuovo continente, la nostra autrice non cessa di fare interviste e ricerche sul campo, che le permettano, per esempio, di acquisire informazioni sulla storia di villaggi, sulla vita di legionari, contadini, prostitute, prigionieri. Similmente, la conversione all'Islam e l'utilizzo di abiti maschili dovrebbero essere inseriti in questo paradigma conoscitivo, essendo entrambi essenziali all'approfondimento della cultura araba.

Se quindi la conversione all'Islam è da ricondurre alla presenza di un progetto di formazione individuale, essa è anche espressione di una necessità pratica: l'affiliazione alla confraternita dei Qadriya è funzionale alla frequentazione di centri religiosi e di marabutti, entrambi aventi un ruolo di primo piano sulla scena politica e religiosa dell'Africa colonizzata. Le informazioni raccolte durante questo lavoro di ricerca sono abbastanza equamente distribuite in tutti i testi, seppur in forma diversa, e costituiscono un ingrediente importante dell'esperienza della Eberhardt e della sua poetica. Essi infatti sono da mettere in relazione con un terzo progetto, che consiste nell'elaborazione di riflessioni e nella stesura di scritti che abbiano carattere e valore letterario.

Abbiamo già citato la frequentazione di salotti parigini compiuta dalla nostra scrittrice, come anche il continuo tentativo di pubblicare opere in Europa, che si concretizza poi in apparizioni su giornali prevalentemente algerini o franco-algerini. Non si sottovaluti questa componente, ossia il desiderio di scrivere che muove fin da subito la Eberhardt e che la sostiene sia nella decisione di esplorare il Maghreb sia nell'elaborazione di pensieri e descrizioni paesaggistiche che possano suscitare la curiosità dei lettori. Del resto, questo terzo progetto non è indipendente dagli altri due, ai quali è connesso molto strettamente. Questo accade nella maniera seguente: la scrittura, la riflessione, la formulazione di quelle che Isabelle definisce come idee letterarie, consentono di dare forma alle informazioni prese sulla realtà araba. Il testo è il luogo entro il quale la scrittrice assume coscienza della continuazione e della riuscita del proprio percorso di integrazione nel mondo nord-africano. In seguito alla redazione di testi, l'autrice, narrando di sé, dei luoghi visti, o, ancora, delle persone incontrate, realizza uno sdoppiamento estremamente proficuo. Ella diviene infatti al contempo autrice del discorso e protagonista dello stesso. Affinché tale *dédoublement* riesca, la Eberhardt si serve di giochi d'identità e di artifici letterari, tra cui la finzione e la ricostruzione di esperienze vissute, assemblate in modo tale che risultino significative per il lettore e che siano fonte di informazioni di carattere geografico, religioso, storico o culturale. Il gioco dell'io, presente nelle opere scritte in prima persona, consiste invece in un'alternanza tra un *je* maschile – riconducibile a Mahmoud Saadi – e un *je* femminile, riconducibile invece alla stessa Isabelle.

La poetica eberhardtiana: forme e contenuti

Una grande parte dei testi della Eberhardt è dedicata alla descrizione paesaggistica. Queste descrizioni non risultano in alcun modo esotiche – come del resto non esotico è il percorso della loro autrice – bensì derivano da una ricostruzione consapevole, da un assemblaggio cosciente di immagini, cultura, tradizioni. Il punto di vista soggettivo, o ancora, l'azione compiuta da Isabelle Eberhardt in quanto scrittrice, non vogliono compromettere la validità di una descrizione che è finalizzata all'illustrazione di una situazione realmente esistente nel Maghreb. Non potendo annullare la parzialità di un'esperienza vissuta e descritta dallo stesso soggetto che ambisce poi a ricostruirla nella sua valenza reale e, in questo senso, oggettiva, Isabelle Eberhardt diventa ella stessa parte integrante dei quadri descritti, individuo partecipe della realtà, e in quanto tale passibile di essere incluso in una descrizione reale della stessa.

I paesaggi descritti nei testi della nostra autrice prevedono la riduzione-esaltazione del ruolo del punto di vista soggettivo, il quale appartiene ad un individuo immerso nel mondo descritto. In questo modo, l'immagine sfuma nella ricostruzione di una realtà vissuta, e perciò reale. La soggettività della descrizione paesaggistica è legittimata, non nuoce all'ambizione scientifica dei testi, in quanto inserita entro un paradigma partecipativo ampio, in cui ciò che è, equivale a ciò che è realmente accaduto. Un sistema analogo può essere supportato unicamente dalla definizione di una realtà interattiva, costituita a partire dagli scambi e dalle interazioni che si realizzano tra le varie componenti. Sarà quindi possibile tratteggiare nelle descrizioni di Isabelle alcuni elementi essenziali, dalla relazione tra i quali si ottiene una realtà vissuta e ricostruita in quanto tale dalla nostra autrice. Tra queste componenti distingueremo: il territorio, espressione con cui si vuole indicare la natura fisica (fiumi, deserto, montagne, alberi...); gli eventi fisici, quali il sorgere del sole, la pioggia, il calore; gli abitanti; la religione; l'epoca storica. Le ultime due appaiono oggettivate nelle loro manifestazioni corporee, quali la moschea, il canto del muezzin, le tende dei soldati, gli spari dei legionari. A questi fattori si aggiunga Isabelle Eberhardt/Mahmoud Saadi, anch'ella/egli presente sulla scena, protagonista della realtà, autore e componente della sua ricostruzione. La relazione tra queste componenti, meglio illustrate nel corso della tesi tramite la presentazione di testi e l'utilizzo di colori diversi che permettono di evidenziare questa interazione, nel reale conduce alla creazione di un mondo costantemente mobile, derivato dalla varietà di movimenti e di cambiamenti compiuti o subiti da ciascuno. La stretta connessione è garanzia di apertura e di disponibilità verso una realtà pronta ad accogliere chiunque voglia parteciparvi. Per di più, la conoscenza della cultura araba assicura alla Eberhardt autrice e personaggio, la possibilità di cogliere i significati nascosti dietro queste forme di interazione.

Si badi poi al contenuto delle opere della Eberhardt. Da un suo studio abbiamo dedotto gli aspetti culturali, i luoghi e le figure sociali che maggiormente hanno interessato la nostra autrice e che hanno avuto un ruolo significativo nella sua esperienza. Tra questi vi sono senza dubbio uomini e donne che vivono in una condizione di emarginazione, ma anche soldati, marabutti, credenti. Un'attenzione particolare è rivolta alla condizione femminile e alla dinamica che governa relazioni amorose ufficiali, spesso caratterizzate dall'assenza di libertà. Questa schiavitù, in parte originata da un'interpretazione estremista della religione islamica, accomuna giovani donne arabe e giovani soldati di varia provenienza, vittime a loro volta di circostanze storiche avverse alla libertà individuale. Vediamo allora che, coerentemente con la riflessione teorica sopra proposta, Isabelle Eberhardt si interessa particolarmente alle conseguenze che credenze religiose, condizioni storiche e abitudini, hanno sulla vita degli esseri umani, e specificatamente sulla compromissione della libertà di ciascuno.

La questione dell'auto-determinazione, molto cara alla nostra scrittrice, sfocia in novelle che descrivono uomini e donne che cercano di affermarsi, di oltrepassare i limiti imposti dal proprio stato per avviarsi verso una nuova autonomia, incompleta ma voluta. Il percorso di tali individui prevede anch'esso la valorizzazione del tentativo di cambiamento compiuto, del movimento fisico e dell'evoluzione morale, tutti fattori essenziali per la riappropriazione della libertà. L'attrazione avvertita dalla Eberhardt per queste forme di cambiamento, emerge anche dall'esaltazione di alcuni luoghi, simboli di movimento o di qualche passaggio di stato, quali le dune – elemento mobile nella fissità del deserto – i porti, i cimiteri, immagini e sedi concrete di spostamenti fisici o spirituali. Per quanto riguarda invece la situazione storica e la religione islamica, queste, come già osservato, emergono a partire da oggetti reali che ne sono rappresentazione e che fungono da rimando fisico. Anche in questo caso, il dialogo che si instaura ora tra le autorità coloniali e religiose risveglia l'interesse della nostra scrittrice, la quale frequenta con costanza soldati, devoti, generali e marabutti.

Isabelle Eberhardt/Mahmoud Saadi partecipa, in quanto presente sulla scena del Maghreb, allo scambio che abbiamo descritto, accettando lo stile di vita locale, seguendo le norme religiose, subendo le avversità climatiche di chi vive in territorio desertico, spostandosi in base al sorgere e al tramontare del sole e svegliandosi al richiamo del muezzin. Al contempo, l'incontro con ciascuna di queste componenti sfocia in impressioni, visioni, sensazioni. Questi tre termini assumono significati specifici e complementari, scandendo momenti diversi dell'incontro con la realtà araba ed esprimendo la ricchezza di una relazione soggetto-mondo proficua.

Il nomadismo e l'incontro con l'Altro

Nella ricchezza della riflessione eberhardtiana e malgrado la grande quantità di spunti che essa fornisce, abbiamo individuato due concetti chiave che meritano di essere analizzati. La scelta si fonda sulla frequenza e la rapidità con cui si sono fatte strada interpretazioni approssimative dell'esperienza della Eberhardt. Si tratterà allora di nomadismo e alterità. Per una corretta valutazione del significato che assume la vita nomade nel viaggio e nella poetica della nostra autrice, si sono innanzitutto ricostruiti i percorsi che quest'ultima ha effettivamente compiuto. Per quanto ardua ed estrema sia la decisione di spostarsi nel Maghreb, si pensi al fatto che la Eberhardt realizza oltre ad un'esplorazione, un trasferimento. Ossia, l'esplorazione è svolta nel territorio in cui si è deciso di andare a vivere, nel paese scelto come nuova patria e verso il quale si avverte una più forte affinità. Per di più, i viaggi compiuti dalla Eberhardt nel Maghreb, le cui traiettorie sono proposte nel contributo cartografico situato a conclusione della tesi, sono in realtà piuttosto costanti. Non si registrano veri e propri cambi di rotta.

La nostra autrice dichiara apertamente l'intenzione di stabilirsi nella regione del Souf, nei dintorni della città di El Oued, per potervi fondare una casa, quando non un centro religioso o una scuola per giovani donne musulmane. Il matrimonio con Slimène, finalizzato al ritorno in Algeria, era già stato parzialmente celebrato con rito islamico: ecco la prova della ricerca di un legame. Entro questo paradigma, il viaggio risponde ad una volontà di purificazione morale legata all'ambiente desertico e al sufismo, ma non sfocia in una ricerca di spostamento costante e casuale. Sarebbe pertanto necessario rivedere il significato profondo che assume nella visione eberhardtiana, l'esperienza del nuovo, e il ruolo che quest'elemento ha nella poetica dell'autrice. La novità deriva dalla constatazione del movimento continuo al quale le cose sono sottoposte, e quindi dal sostanziale rinnovamento di un luogo conosciuto. Pertanto, la ricerca del nuovo non è ostile alla conoscenza della cultura e del territorio nel quale la stessa viene perseguita. La consapevolezza dell'osservazione conduce ad un arricchimento dell'esperienza del reale, tramite l'aumento delle relazioni e degli scambi che possono essere colti. Il nomadismo, tematica diffusa nei testi d'Isabelle Eberhardt, coincide con la piena disponibilità di sé e del mondo, con un'apertura totale di entrambi che supporta e garantisce la libertà e l'auto-determinazione. Ad illustrare il valore del nomadismo nella poetica eberhardtiana, contribuirà un confronto con la linea di pensiero di un ancor più noto viaggiatore, Bruce Chatwin, lui sì teorico di un'alternativa nomade.

Un altro elemento significativo nella produzione eberhardtiana è l'incontro con individui e luoghi appartenenti ad un paese altro rispetto al proprio di origine. La particolarità del percorso della Eberhardt ha fatto sì che una buona parte di biografi e studiosi si siano interessati all'aspetto multiculturale del viaggio della nostra scrittrice, inserendo quest'ultimo in un quadro di progressiva scoperta dell'Altro da sé. Se questa analisi può in parte essere valida non lo è in virtù della ricerca di

un altrove indiscriminato che sia spazio di un'avventura o di una riflessione approfondita su se stessi, e neppure è esito di un ripiegamento verso la propria interiorità che si traduce in esaltazione di una soggettività dominante. In effetti, Isabelle Eberhardt assorbe la cultura che definiremmo ingiustamente come altrui, come se fosse la propria, ed esplora il Maghreb come se questo fosse il proprio paese di origine. In modo analogo, l'autrice adotta religione e tradizioni dell'unica parte del mondo che ha deciso di conoscere e in cui ha scelto di vivere. Pertanto, la celebrazione del senso di estraneità, diffusa in tutta l'opera, rinvia ad un'individualità forte, all'intima convinzione della fondamentale libertà di un essere umano sottoposto ad un'evoluzione costante. Essa è anche derivata dal pieno coinvolgimento in una realtà mobile in quanto vissuta.

Il percorso della nostra autrice appare quindi ben diverso da un'esperienza esotica, che si fonda sulla ricerca sistematica di un altrove percepito come sistematicamente altro da sé, dalla propria cultura, dalle proprie convinzioni e abitudini. Eberhardt, al contrario, annulla ogni distanza culturale che preceda l'esperienza e introduce una generale libertà d'azione che coinvolge sia il soggetto che il mondo esterno. Avendo così collocato l'esperienza della nostra autrice al di fuori del paradigma delineato dall'esotismo, potremo interrogarci sulla relazione che lega le opere della Eberhardt alla letteratura coloniale e sulla posizione politica assunta dall'autrice.

Prospettive e conclusioni

La conoscenza del mondo arabo è quindi un ingrediente fondamentale del viaggio proposto dalla nostra scrittrice. In conformità con i principi di auto-determinazione e di scambio ai quali si ispira, Isabelle Eberhardt si presta a cambiare la propria identità ed assumere quella del giovane studente tunisino Mahmoud Saadi. Varrà la pena di cogliere innanzitutto la funzione pratica di una scelta simile, che garantisce la sicurezza personale e la frequentazione di luoghi allora difficilmente accessibili per una donna. Il femminismo, se anche può essere considerato, resta una conseguenza inevitabile ma non necessariamente intenzionale, di un percorso che si fonda su ben altre motivazioni e che resta legato al perseguimento di un progetto di ricerca sul campo. Al contempo, tuttavia, il travestimento è in qualche modo mantenuto nella scrittura, dove evolve nello pseudonimo con cui la Eberhardt firma le proprie lettere o nel già citato gioco dell'io.

Alla luce delle riflessioni fin qui fatte, un confronto tra l'esperienza eberhardtiana e quella di autrici come George Sand, Claude Cahun e Alexandra David-Néel, risulta funzionale all'individuazione di altre valutazioni concernenti il ruolo storico del travestimento nell'ambito artistico-letterario. Esso sarà messo in relazione con l'auto-ritratto e con il viaggio. Trarremo da questa comparazione due elementi essenziali: il primo, il valore sociale e letterario

dell'abbigliamento maschile adottato da una donna scrittrice; il secondo, il ruolo giocato dalla mistificazione identitaria nell'auto-rappresentazione.

Un lavoro comparativo analogo sarà proposto in riferimento all'opera di altri scrittori e viaggiatori svizzeri, tra cui Ella Maillart, Annemarie Schwarzenbach e il più recente Nicolas Bouvier. Anche in questo caso, l'esperienza di Isabelle Eberhardt si distingue, sia a ragione del senso di non appartenenza che lega la nostra scrittrice alla Svizzera, luogo della sua nascita non percepito come madrepatria, sia della finalità del percorso, non volto alla ricerca di un altrove ma del nuovo in un mondo conosciuto. Riflessioni simili rendono il viaggio d'Isabelle Eberhardt interessante e disponibile ad un dialogo tra le opere di questa scrittrice e questioni recentemente sollevate in ambito geografico, filosofico, letterario. L'idea di una formazione del sé che sia parallela ad un percorso realizzato nel mondo e conseguenza della costante evoluzione di quest'ultimo, va di pari passo con la possibile affermazione di una funzione ampia del viaggio, inteso come occasione conoscitiva e come esperienza estetica. Al contempo, il soggetto guadagna – e legittimamente – il proprio posto non soltanto all'interno del processo creativo che sostiene la visione di un paesaggio arricchito da riflessioni, emozioni e sentimenti, ma anche all'interno della realtà stessa, nella quale egli agisce ed alla cui definizione collabora.

All'interno del paradigma teorico definito, il testo assume una funzione centrale, che rende incompleta qualsiasi analisi di tipo prettamente biografico. Esso infatti funge da luogo di incontro tra istanze diverse oltre che da sede di ricostruzione della relazione che si instaura nella realtà e che, di volta in volta, la costituisce. Sarà possibile interrogarsi sul ruolo del soggetto e del testo letterario all'interno di un discorso geografico. Se la nozione di *espace vécu* introdotta da Armand Frémont è in parte coerente con la proposta eberhardtiana, ugualmente affine è la visione di Erica Dardel. Questo fa sì che l'opera della Eberhardt, come la letteratura di viaggio in genere, possa trovare spazio entro la prospettiva assunta dalla geografia umanista. Essa, sviluppatasi negli anni Ottanta del Novecento, rende legittima la presenza del soggetto all'interno dell'esperienza di un luogo. Il dibattito si è evoluto più recentemente grazie a nuove proposte che vogliono instaurare un dialogo tra la geografia e la letteratura: avendo tracciato le linee essenziali delle teorie più vicine all'esperienza della Eberhardt, quali la geo-poetica e l'atlante letterario introdotto da Franco Moretti e poi ripreso in vari centri di ricerca sul paesaggio, ed avendo tralasciato proposte di per sé ugualmente meritevoli ma più lontane dalla nostra autrice (tra queste la geo-critica di Bertrand Westphal), concluderemo la tesi con una proposta elaborata a partire dall'opera della Eberhardt e dalle relative suggestioni teoriche. Raccogliendo suggerimenti di studi contemporanei, tra cui quelli realizzati da Rachel Bouvet, che invitano ad un ripensamento del ruolo della cartografia e ad una

sua eventuale estensione alla letteratura, proporremo la rappresentazione grafica di un luogo, ricostruito a partire dalle molteplici esperienze vissute, e definibile grazie ad esse.

L'expérience du nouveau entre la construction de soi et la description du monde : le texte comme la rencontre d'exigences littéraires et scientifiques.

Le cas d'Isabelle Eberhardt

Résumé

La thèse étudie l'œuvre d'Isabelle Eberhardt, écrivaine-voyageuse qui explore l'Algérie et la Tunisie entre 1897 et 1904. La définition de l'œuvre originale demeure difficile étant donné que plusieurs éditeurs ont modifié les écrits d'Eberhardt. Une analyse des éditions disponibles et la consultation des manuscrits conservés aux Archives nationales d'outre-mer d'Aix-en-Provence ont permis de donner des éclaircissements à ce sujet, bien que la situation reste délicate. Isabelle Eberhardt voyage au Maghreb dans le but de s'établir en Algérie pour toujours, construire sa nouvelle identité, écrire des textes à publier et connaître les traditions locales. La variété de ses projets fait en sorte que sa démarche ait des implications personnelles, littéraires et scientifiques. La méthode de recherche mise en place par notre écrivaine au cours de ses voyages a été approfondie et résumée dans l'alternance entre participation et éloignement. La poétique eberhardtienne résulte également claire et elle se base sur la valorisation de la vitalité du milieu ainsi que sur la définition d'un espace existentiel et vivant. Les textes sont le résultat d'un riche processus de formation, de connaissance, d'écriture et ils ont été analysés à partir d'une interprétation critique et théorique. L'expérience eberhardtienne et les valeurs qu'elle encourage permettent de rapprocher l'écrivaine aux études concernant le rapport entre la géographie et la littérature.

Mots-clés : Isabelle Eberhardt ; Maghreb ; Littérature de voyage ; Islam ; Algérie ; Soufisme ; Déguisement ; Participation ; Interculturel ; Altérité ; Nomadisme ; Vagabondage ; Errance

The experience of the new between the construction of the self and the description of the world. The text as the meeting of scientific and literary requirements.

The case of Isabelle Eberhardt.

Summary

The thesis describes the work of Isabelle Eberhardt, a travel writer who explores Algeria and Tunisia between 1897 and 1904. The establishment of the original edition of her texts presents several problems considering that quite a number of publishers modified them. The analysis of the editions that are available today and the consultation of manuscripts retained in the *Archives nationales d'outre-mer* in Aix-en-Provence, allowed to obtain some helpful clarification on this subject, even if the situation remains delicate. Isabelle Eberhardt travels to the islamic Maghreb with the intention of living in Algeria for good, in the desire to construct her new identity, write publishable texts, learn more about local traditions. The diversity of projects means that there is a personal involvement as well a literary and scientific intention. The research method used by our writer during her journeys has been investigated and summerized by the alternation of engagement and estrangement. Eberhardt's poetics is equally clear and it is based on the valorization of the lieu's vitality as well as on the definition of an existential and living space. The texts are the product of a formation process knowledge-based and with a literary purpose. They have been analyzed with a critical and interpretative approach. Isabelle Eberhardt's experience and the values that it promotes make possible a rapprochement with the studies exploring connections between literature and geography.

Keywords : Isabelle Eberhardt ; Maghreb ; Travel literature ; Islam ; Algeria ; Sufism ; Disguise ; Participation ; Intercultural ; Alterity ; Nomadism ; Vagabondage ; Wandering.

UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE et UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI MILANO

ÉCOLE DOCTORALE :

ED 3 – Littératures française et comparée en cotutelle avec école doctorale *Filosofia e Scienze dell'uomo*
Maison de la Recherche, 28 rue Serpente, 75006 Paris, France – Via Festa del Perdono 7 20122 Milan, Italie

DISCIPLINE : Littérature